This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

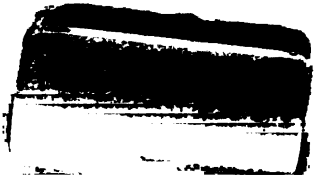
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Bernice P. Bishop Museum Library

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE

LES SULTANS OTTOMANS

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE

LES SULTANS OTTOMANS

PAR

HALIL GANEM

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE MARESCQ AINÉ
A. CHEVALIER-MARESCQ & Cie, ÉDITEURS
20, RUE SOUFFLOT, 20

1901

DR440
H3

PRÉFACE

Dans l'étude de l'histoire du Moyen Âge, comme dans celle de l'histoire ancienne, il est nécessaire, suivant l'opinion émise par le savant écrivain Heeren, de séparer les Etats qui, par leur constitution, ont donné un grand développement à l'homme lui-même, de ceux où l'homme, considéré uniquement comme esclave, ne jouit d'aucun droit individuel et ne s'élève au-dessus des autres que par la faveur du maître. Il convient de ranger dans cette dernière catégorie l'empire ottoman où les sultans exercent un despotisme illimité et où, du sommet à la base de la hiérarchie, rien ne doit s'accomplir sans leur volonté.

Ils délèguent le plus souvent leurs pouvoirs à des créatures indignes qui en abusent et perpétuent dans le vaste empire des Osmanlis les hideuses pratiques de la tyrannie et de l'oppression.

On chercherait vainement dès lors à trouver chez les Ottomans des hommes tels que ceux qui vécurent à Athènes ou à Rome. Les Etats asiatiques, quel que soit le degré de civilisation auquel ils sont parvenus, ne sauraient donner le jour à des hommes libres ou à de grands citoyens. Aussi, pour se faire une idée exacte du caractère de la domination turque, est-on forcé d'en suivre le développement, non dans la culture intellec-

347358

tuelle du peuple, véritable bétail humain, ni dans les institutions elles-mêmes qui dépendent du bon vouloir des sultans, mais dans la vie de ses souverains, dans l'organisation de l'Etat, dans sa croissance et son déclin.

La psychologie morale des chefs est également une source de précieuses découvertes pour l'historien. Le peuple turc s'identifie, en quelque sorte, avec ses souverains. Le sultan est le centre où tout converge, le point lumineux sur lequel tous les regards sont fixés. En dehors de lui, rien ne brille ; tel poète n'est connu que parce qu'il a, en ses vers, célébré les louanges du padischach, et celui-là seul est homme de mérite qui a su s'attirer la bienveillance du monarque. Au haut de l'échelle, les favoris ; en bas, les viles multitudes, obscures et flétries. Le dévouement à la patrie, la science, le courage, la vertu, le succès même, ne comptent pour rien s'ils ne sont remarqués du sultan qui tantôt les récompense, et tantôt les dédaigne ou les châtie, suivant les envolées bienfaisantes ou meurtrières de son caprice.

On peut diviser les sultans qui ont régné sur la Turquie en trois catégories : les conquérants ou les fondateurs de l'empire, les destructeurs ou sultans de la décadence et les réformateurs.

Quelle superbe lignée que celle de ces conquérants ottomans qui ont marqué leur passage dans le monde par de prodigieux succès militaires ! Quelle indomptable énergie, quelle noble simplicité chez Osman ! Quelle fermeté, quelle prudence, quel esprit d'organisation chez Orkhan ! Quelle sagesse, quelle modération, quelle grandeur d'âme chez Mahomet ! Quelle vaillance, quelle

noblesse, quel désintéressement chez Amurat! Quelle activité dévorante, quel courage indomptable chez le conquérant de Constantinople ! Enfin, quelle magnificence, quelle splendeur chez Soliman ! De quel éclat les noms de ces conquérants ne brillent-ils pas au firmament de l'histoire !

Quelques crimes, sans doute, se mêlent à tant de grandeurs, mais la gloire les atténue si elle ne les efface pas, et, en lisant les exploits des premiers empereurs ottomans, on ne se souvient que des services éclatants qu'ils ont rendus à leur pays. Les plus riches minerais n'ont-ils pas leurs déchets et les scories n'attestent-elles pas l'existence de l'or pur? Telle nous apparaît la vie des premiers sultans. En dépit de leurs imperfections et de leurs erreurs, ils méritent d'occuper le premier rang qui leur est dévolu par la postérité.

Tombés en décadence, leurs successeurs se dépouillent rapidement du splendide vêtement des aïeux et de tout ce qui constitue la gloire immortelle des ancêtres ! Depuis Osman jusqu'à Soliman, les sultans avaient rempli l'univers de l'éclat de leurs noms et du bruit de leurs actions guerrières. Tout à coup, la scène change et les acteurs ne sont plus à la hauteur de leurs rôles. A partir du règne de Bajazet II, leur étoile pâlit. Rongés par la lèpre de l'ignorance, affaiblis par les débauches, ils voient leur prestige s'évanouir et leur autorité décroître au point qu'ils deviennent le jouet de leurs subalternes Là où il y avait eu autrefois des colosses, il n'existe plus que des spectres, des fantômes, des ombres d'empereurs, héros de drame, personnages de comédie ou de tragédie, êtres fuyants, sans volonté et sans énergie, parmi lesquels on distingue à peine, çà et là, un ou deux

monarques qui ont tenté, mais vainement, de faire revivre les glorieux souvenirs du passé.

Jamais les lois des survivances ou de l'atavisme n'auront reçu un démenti plus flagrant que par la comparaison que le lecteur ne manquera pas de faire lui-même entre les deux catégories de souverains dont nous venons de parler. Et pourtant le même sang a coulé dans leurs veines ; mais ce sang, pur à l'origine, saturé, pour ainsi dire, de molécules de noblesse et de vaillance, s'était subitement vicié.

La décomposition morale et physique, qui atteint les individus, n'épargne pas les dynasties qui s'abandonnent à l'indolence et à la mollesse, ou qui refusent de réagir contre le mal qui les corrompt et tarit en elles les forces de la vie.

La troisième catégorie, celle des sultans réformateurs, ne s'est révélée jusqu'à ce jour que par quelques actes, d'une incontestable valeur, sans doute, mais qui ont amené aussitôt après une formidable réaction, de telle sorte qu'ils n'ont pu encore s'affirmer avec éclat, ni même réaliser une transformation sociale que le peuple semble désirer ardemment, mais qu'il n'ose imposer à ses chefs.

Le mouvement qui s'est produit, il y a vingt-cinq ans, pour doter la Turquie d'une constitution libérale, destinée, dans l'esprit de ses promoteurs, à réfréner le despotisme, a complètement avorté. Il a eu pour résultat de renforcer la tyrannie dans ce pays. L'Europe, jalouse de ses prérogatives et ne s'inspirant que de son égoïsme, a pensé qu'il était plus avantageux pour elle de maintenir l'ancien régime qui lui permettrait d'augmenter ses privilèges. Après la déposition de l'infortuné Mou-

rad V, le despote qui lui avait succédé, un moment désarçonné, fut remis en selle.

Les effets de cette contre-révolution, provoquée par la guerre avec la Russie, ne se firent pas longtemps attendre. Abdul-Hamid, soutenu par l'Europe entière, rétablit le despotisme, base fondamentale de toute domination en Asie.

Au contact de la vie moderne, partout ailleurs, ce despotisme se serait transformé ; il a conservé en Turquie son caractère, avec cette aggravation qu'il s'exerce au milieu de la vie libre des nations civilisées où il apparaît comme une anomalie monstrueuse.

Le peuple ottoman supporte toutes ces avanies et ces déchéances avec une admirable résignation. Après avoir projeté sur le monde les éclairs flamboyants de son large cimeterre et fondé sur les deux continents, dans les tressaillements d'une lutte héroïque, la plus formidable puissance qui ait existé au Moyen Age, il déclina rapidement et voici qu'il s'éteint, pour ainsi dire, dans la servitude. Où sont les beaux élans d'autrefois ? Qu'est devenue cette indomptable énergie qui faisait l'admiration de l'univers ? Comment le torrent de l'invasion, dont les eaux bouillonnantes couvraient victorieusement les plaines de l'Asie et de l'Europe, s'est-il changé en un ruisseau fétide coulant dans des terrains fangeux ? Pendant plus de trois siècles, ce fut comme le flux grondant de l'Océan, une sorte d'inondation périodique couvrant, à la fois, les campagnes et les cités, et s'étendant au delà du Danube. Aujourd'hui, après cinq siècles de domination, nous assistons au reflux de la marée. Les Ottomans, qui n'ont fait, pour ainsi dire, que camper en Europe, sont en pleine retraite vers l'Asie. Ainsi que

l'eau qui remonte à sa source, ils s'en vont, pa rles mêmes chemins, vers le berceau de leur naissance. Encore quelques années et la plage européenne sera complètement libre. Etrange destinée que celle de ce peuple qui disparaît sans laisser de traces de son passage. Il n'a pas su créer une civilisation particulière. Partout où il a vécu, dans les contrées qu'il a subjuguées, dans les villes où il a séjourné, sous la tente comme sous le chaume, et jusque dans ses palais, il est demeuré le peuple que l'on sait. Ses mœurs ont pu varier, sans jamais perdre l'empreinte indélébile de son origine ; tant il est vrai que les habitudes nomades sont les plus tenaces. Il a voulu rester ce qu'il a toujours été, un peuple essentiellement guerrier, plein de courage et d'abnégation, mais réfractaire à toute solution pouvant entraîner un changement radical dans ses institutions. C'est à cette dernière marque que l'on reconnaît le peuple ottoman, et, dans ce peuple, le type exact des ancêtres. C'est le même moule, moins l'âme. Car l'âme de ce peuple, jadis si vaillante, réside toute entière dans les sultans qui l'ont opprimée et meurtrie. Tous ses élans, toutes ses aspirations sont encore pour le monarque, et, quand parfois la volonté populaire exaspérée intervient dans les événements, elle est vite ramenée à l'obéissance passive envers le sultan dont elle subit le joug, nous devrions dire, peut-être, le charme profond, tant il entre de passion sincère dans cet attachement du peuple turc pour ses souverains. Toujours prêt à excuser leurs faiblesses, leurs erreurs, leurs folies, leurs crimes mêmes, il leur garde une inaltérable fidélité, ce qui explique comment tant de révolutions et de changements de règne sont restés stériles et n'ont apporté au

peuple que des déceptions et des regrets. Touchant exemple de loyalisme dont les sultans n'ont jamais su apprécier le prix ! Il en résulte qu'aucune amélioration ne peut être introduite en Turquie que par ses souverains et que toute réforme, pour être viable, doit être placée sous leur égide. Le relèvement du pays, nous le répétons parce que c'est l'absolue vérité, ne peut venir que d'eux seuls. Aujourd'hui encore, le salut de la nation est entre leurs mains. Puissent-ils réparer le mal qu'ils lui ont fait ! Puissent-ils, en fondant la liberté sur des bases indestructibles, rendre au nom ottoman son ancienne splendeur ! Puissent-ils enfin régénérer l'empire !

Pour atteindre ce but, une réforme capitale est nécessaire, celle de l'éducation des princes. Tant que cette réforme n'aura pas été réalisée, c'est en vain qu'on cherchera à modifier les institutions et les lois.

Dans la plupart des conditions sociales, dans les plus humbles comme dans les plus élevées, il est, chez les parents, une ambition noble entre toutes. Ils veulent que leurs enfants soient plus instruits qu'ils ne le sont eux-mêmes. Ce fut le souci des premiers sultans, d'Amurat, de Mahomet Ier, de Mahomet II. Les princes recevaient alors l'éducation qui se donnait au Moyen Age et qui était bien suffisante pour les besoins de cette époque. Depuis, ce souci semble avoir complètement disparu des préoccupations des souverains régnants. Deux raisons les ont poussés à cette négligence, d'abord, ce fol et naïf orgueil qui les porte à se croire inspirés et, par cela même, posséder à un degré supérieur, si non le texte, du moins l'esprit, l'essence de toutes les sciences divines et humaines. Illusion dangereuse qui fut pour

la Turquie la source de bien des calamités, et qui, aujourd'hui encore est cause de son abaissement !

Endormis dans leur antique indolence, les sultans ne connaissent de la civilisation européenne que ses vices, qui viennent s'ajouter aux vices déjà nombreux de cet Orient corrompu sur lequel ils règnent en despotes. Ils repoussent avec un profond dédain les doctrines scientifiques de l'Occident, ses conceptions philosophiques et jusqu'aux causes, pourtant bien connues, de ce progrès qui n'a d'autres fondements que l'activité et le savoir humains. Placés dans leur palais, comme des idoles, ils reçoivent, dans une attitude immobile, l'encens de leurs courtisans et les adorations qui montent vers leur trône, de la foule inconsciente.

La seconde raison qui a empêché les sultans de la décadence de prendre souci de l'éducation des princes, c'est que, depuis longtemps déjà, la couronne revient à l'aîné de la famille.

Relégué dans son conak (1) où il est enfermé, étroitement surveillé par des serviteurs qu'il n'a même pas le droit de choisir, l'héritier du trône vit dans une complète solitude, ne voyant personne, n'ayant à sa disposition que quelques livres de religion dans lesquels il puise les sentiments d'un fanatisme violent et contraire aux traditions des fondateurs de la dynastie et aux enseignements du coran. Une modeste liste civile lui permet de vivre dans une opulence relative. On lui donne plusieurs femmes, on l'encourage même à en augmenter le nombre dans l'espoir qu'il s'usera par les débauches. Le plus souvent on s'arrange pour lui faire contracter l'ha-

(1) Maison d'habitation affectée au prince héritier.

bitude des boissons enivrantes. Il restera ainsi pendant quinze, vingt, trente années, dans une énervante solitude et le jour où il est appelé sur le trône, il apparaît à ses sujets comme un spectre sortant du tombeau.

Malheureuse nation, infortunés sultans, serions-nous tentés de dire car au fond, on doit les plaindre et les considérer, pour la plupart, comme les victimes d'un régime suranné. C'est le régime asiatique dans sa saisissante horreur avec le sinistre cortège des abus et des préjugés qui sont l'essence même du despotisme.

Aux trois catégories de sultans que nous avons indiquées correspondent trois types de souverains.

C'est d'abord le sultan conquérant, capitaine, général d'armée, homme d'Etat, soldat avant tout, aimant la bataille, entassant succès sur succès, victoires sur victoires, vivant dans la griserie du triomphe, plaçant au-dessus des intérêts dont il a la garde le souci de sa renommée. Instruit dans la guerre, cette éducatrice des princes, il apprend dans les camps à connaître les hommes ; son âme ballotée entre mille désirs, tourmentée par des rêves de gloire et d'apothéose, s'épure au feu de la mêlée, elle est imprégnée d'émotions vives et salutaires qui la rendent vraiment vivante. Si elle incline parfois à la férocité par les attirances des torrents de sang versé, il est rare de ne pas voir se produire en elle, à certains moments, des réactions généreuses. D'ailleurs le but est toujours noble et élevé, la grandeur de l'empire, l'extension de ses frontières, la prospérité du peuple, la réalisation du bien public par les effets fulgurants de la force brutale. Un homme qui poursuit un tel but devient infailliblement un être supérieur, et, alors même qu'il remplirait le monde de calamités et que, pareil à la fou-

dre, il sèmerait sur son passage la ruine et la mort, il laissera toujours après lui une traînée de lumière. La guerre en fait un homme terrible, la paix le rend auguste et plein de majesté. Si la corruption l'épargne dans le repos qu'il va se donner, il devient un être bienfaisant et la postérité le place si haut qu'il ressemble aux dieux. Tels sont les premiers empereurs ottomans.

Le second type, qui se dégage de l'ensemble de ces études, est tout l'opposé du premier ; il en est, pour ainsi dire, l'antithèse. C'est le sultan timide, captif de ses passions, enfermé dans le sérail, entouré d'une cour dissolue, fuyant le danger, désertant les camps, enflé d'orgueil, livré aux vices les plus honteux, les plus dégradants ; gâté par la flatterie, moisissure qui couvre les murs des palais, ne respirant pas l'air pur du dehors, vivant dans une atmosphère corrompue où les meilleures qualités s'altèrent et où les plus fortes constitutions s'étiolent ; monarques affamés de plaisirs, non de gloire, sultans affaiblis par les débauches et jamais fortifiés par la pratique des vertus de leurs ancêtres ; ils sont cruels par tempérament, sanguinaires par habitude, majestueux par tradition, solennels et pompeux, mais vides et dépourvus des mérites qui font les grands souverains.

Entre ces deux types extrêmes se place un type moyen auquel appartiennent les sultans réformateurs. Ceux-ci empruntent aux permiers sultans quelques-unes de leurs qualités, et aux sultans de la décadence beaucoup de leurs défauts et de leurs vices. Ils jouèrent un rôle moins effacé que celui de leurs prédécesseurs, mais, faute d'un caractère viril, ils ne surent jamais assurer le salut de l'empire par une refonte de ses institutions.

D'une part, ils ne voulurent pas se dépouiller de leurs préjugés ; d'autre part, forcés de reconnaître qu'il était impossible de soustraire complètement aux élans vainqueurs du progrès ce qui restait de l'ancienne Turquie, ils se décidèrent, entre temps, à la doter de certaines réformes assez bien conçues, mais mal exécutées. Ils sont restés, en somme, rétrogrades, encore qu'extérieurement ils aient tous les signes des hommes civilisés. Ils n'acceptent à aucun degré les idées qui sont l'âme de la civilisation moderne. Comment en voudraient-ils d'ailleurs, quand ils savent qu'elles sont toutes le produit de la liberté ? Ils demeurent indissolublement attachés aux pratiques sanglantes du despotisme asiatique, renforcé par le fanatisme religieux, dont les explosions emplissent de temps en temps le monde d'indignation et d'horreur.

Despotisme et fanatisme, voilà les deux principales causes de la décadence de l'empire ottoman et de la dégénérescence, de plus en plus marquée, de la dynastie.

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE [1]

LES SULTANS OTTOMANS

CHAPITRE PREMIER

LES OTTOMANS

Situation géographique de l'Asie Mineure. — Les Turcs. — Caractère et mœurs de ce peuple. — Son origine. — Son établissement en Asie. — Sa division en tribus. — Son émigration. — Sa conversion à l'Islamisme. — Conquête de la Perse. — Les Turcs Seljoucides de Perse. — Les Seljoucides en Asie Mineure.

L'Asie Mineure, où les Turcs s'établirent au douzième siècle de l'ère chrétienne (600 de l'Hégire) est une des parties du monde les plus favorisées de la nature par sa situation géographique, la beauté de son climat et l'incomparable variété de ses productions.

Elle forme la meilleure portion de cette vaste contrée appelée Asie Méridionale, qui comprenait jadis les pays

(1) Les premières études ont été publiées par le *Journal des Débats* de 1879 à 1883.

situés entre l'Euphrate et le Tigre, entre le Tigre et l'Indus : la mer Noire au Nord, au Sud la Méditerranée, à l'Ouest l'Archipel, à l'Est le Kizil-Irmak (Halys) et une partie du Taurus font de cette contrée une grande presqu'île.

Ses golfes sont larges et profonds ; ses côtes artistiquement découpées et, pour ainsi dire, dentelées, présentent un aspect pittoresque, plein de surprises et d'enchantements ; plusieurs chaînes de montagnes, détachées du Taurus et du Caucase, s'étendent comme des bras de géants de l'Est au Couchant ; des fleuves nombreux, tels que l'Halys, le Sangarus, l'Hermus, le Méandre et l'Iris la traversent en tous sens et la fécondent de leurs eaux.

Lorsqu'on parcourt ces régions, autrefois florissantes, l'esprit se reporte en arrière, vers les époques les plus reculées de l'histoire, au temps de l'éclosion des civilisations antiques et particulièrement de la civilisation grecque qui fleurissait, on sait avec quel éclat, dans ces régions bénies.

L'antiquité vit surgir, à l'ombre de l'Olympe, une myriade de petits Etats aujourd'hui disparus, mais dont les noms sont restés célèbres : la Cilicie, la Bythynie, la Carie, la Lydie, la Pamphylie, la Mysie ; les villes de Phocée, Ephèse, Milet, Héraclée et Sinope ; les îles de Chio, Lesbos et Samos dans lesquelles les jeunes colonies helléniques se développèrent grâce aux institutions qu'elles avaient rapportées de la mère patrie.

Les Turcs leur ont substitué des noms nouveaux, empruntés à ceux de leurs capitaines ou à la configuration des lieux : Angelcoma, Aïdos, Modreni, Théodosiopolis, Iconium, cent autres villes échangèrent leurs noms contre ceux d'Aïnœgul, Iénidjé-Tarahdji, Angora, Erzeroum, etc. Les dénominations harmonieuses et poétiques des Grecs choquaient les oreilles du vainqueur

habituées aux sons durs et rauques d'un idiome barbare: l'Amiras de Pline s'appellera Mourad-Tchaï et l'Olympe sera désigné sous le nom prosaïque de Kétché-Dagh ou la Montagne des chèvres.

Qu'importait d'ailleurs aux nouveaux conquérants le son mélodieux des noms! Les hennissements des chevaux, le cliquetis des armes et le bruit du tambour étaient la seule musique qui chatouillât agréablement leurs sens. Venus de l'Asie septentrionale, du pays au Nord de l'Altaï (1), les Turcs avaient traversé toute l'Asie du milieu (2) parmi des vicissitudes sans nombre. Ils n'y laissèrent aucune trace de leur passage et ne purent fonder aucune dynastie durable jusqu'à leur arrivée en Perse, où ils ne séjournèrent du reste que peu de temps. Du haut de la chaîne du Taurus, ils virent bientôt se dérouler sous leurs yeux le plus beau spectacle qu'il leur ait jamais été donné d'admirer : de magnifiques plaines sillonnées de cours d'eau, de fertiles vallées, remplies d'ombre et de mystère, des cités opulentes, habitées par les plus beaux enfants des hommes, des jardins ornés de fruits et de fleurs, un ciel clair et pur avec les magiques irradiations d'une lumière éblouissante, en un mot, toutes les richesses et toutes les séductions réunies en un lieu enchanteur. C'est là qu'ils résolurent de s'établir avec leurs familles. Tout semblait devoir les favoriser, et l'état de décrépitude de l'empire d'Orient, et la civilisation efféminée des Grecs, et la corruption légendaire des Persans.

Doués d'une force physique remarquable, d'une constitution robuste, les Turcs sont sobres, disciplinés, rompus aux fatigues de la guerre, capables de supporter les plus grandes privations, résignés dans le malheur,

(1) 50° et 40° de latitude Nord.
(2) Scythia, Sarmatica, Asiatica.

intempérants dans la bonne fortune, simples, hospitaliers et généreux, tolérants, calmes et graves, pleins d'orgueil et de courage, fiers de leur origine, ayant au plus haut degré le culte des aïeux, profondément attachés à leurs croyances, agriculteurs plutôt que commerçants ou industrieux, vivant de rapines et de pillage. Dédaigneux du passé, insouciants du présent, ne songeant guère à l'avenir, ils subissent l'arbitraire de leurs chefs et l'exercent à leur tour sur les races conquises, créant ainsi sur la vaste surface de leur empire des foyers d'oppression et de tyrannie. Deux vertus les distinguent particulièrement : l'obéissance envers les chefs et l'amour de la famille. De ce qu'ils possèdent la première de ces vertus, ils sont un peuple de soldats, et de ce qu'ils sont attachés à leurs familles, ils forment une nation compacte et unie.

Le Turc est prodigue ; ce qu'il reçoit d'une main il le donne de l'autre. On le voit rarement thésauriser, estimant sans doute que la fortune est chose éphémère, dont il faut savoir profiter quand on la tient, non seulement pour en jouir soi-même, mais pour la partager avec les siens. Cette précieuse qualité constitue, du reste, son principal mérite. En ne laissant pas l'égoïsme pénétrer dans ses mœurs, il s'est préservé de cette lèpre hideuse par où s'échappe la sève la plus pure des sociétés modernes. On le trouve égal à lui-même, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, gardant intactes, malgré les effroyables ravages du despotisme, les vertus séculaires, legs de ses ancêtres. La corruption n'a atteint que les hautes classes de la société. Là elle s'étale au grand jour, avec un luxe inouï de débauches et de vices. Cette corruption trouve au surplus dans les institutions qui régissent l'empire un terrain propice. Aussi est-elle un danger permanent pour l'existence de ce peuple.

Il est difficile de remonter jusqu'à ses premières origines. A l'instar des peuples qui les ont précédés, les Turcs cachent dans la nuit des temps le berceau de leur naissance. Les recherches minutieuses faites par les savants dans tous les pays n'ont donné aucun résultat. Tous ont émis sur ce sujet des opinions différentes. Les uns croient que ce sont les Targitaos d'Hérodote (1), et les autres les Togharmas de l'Écriture (2). Il en est qui les font descendre en droite ligne des Tartares et des Mogols, ou des Scythes et des Parthes (3). On connaît la méthode suivie dans ce genre d'investigations. Un voyageur, en parcourant les contrées de l'Asie, rencontre-t-il une rivière (4) dont le nom rappelle vaguement celui des Turcs, il en conclut aussitôt que ce peuple a vécu sur les bords de cette rivière, découverte précieuse dont il s'empresse de faire l'objet d'un rapport à l'Académie. Un érudit trouve-t-il dans une histoire ancienne une phrase ou un nom propre quelconque, pouvant servir de base pour établir l'origine d'un peuple, origine jusque là inconnue, aussitôt il s'en empare, et cette importante découverte est signalée au monde savant. Bientôt les doutes deviennent des certitudes, et des Sociétés scientifiques sont appelées à émettre un avis qui est le plus souvent favorable. Un écrivain rencontre-t-il dans une chronique ancienne un passage ayant trait à l'émigration des tribus turcomanes, il choisit dans ces tribus celle dont le nom a quelque analogie avec celui du peuple ottoman. Que penser enfin de ceux qui ont poussé la fantaisie jusqu'à prétendre que les Turcs descendent des Finois, c'est-à-dire des Hongrois ou même des Byzantins? Il

(1) IV, 5.
(2) Genèse, X, 3.
(3) Chalcondyle, livre I.
(4) Térek.

en est résulté une confusion si grande qu'il est devenu presque impossible de démêler la vérité sur ce point. Toutefois quelques historiens de valeur, parmi lesquels nous citerons notamment l'auteur des *Origines russes* (1) ont cru découvrir dans les Kœiocks des Chinois les véritables ancêtres des Ottomans ; ils se basent sur ce que dans cette tribu on parlait autrefois un turc très pur. Cette assertion elle-même, quelque fondée qu'elle paraisse, se trouve contredite par le témoignage des historiens orientaux. Ceux-ci affirment que les Turcs sont issus des Oghouzes ou Oughours, de sorte qu'à moins de convenir que les Oughours ou Oghouzes et les Kœiocks ne forment qu'une seule et même tribu, il faut renoncer à assigner aux Turcs une origine certaine et bien définie. En effet, les preuves historiques manquent, les documents font défaut, et l'on en est réduit aux conjectures.

Cependant toutes les nations ont leurs légendes, et, s'il est vrai que l'histoire des peuples, à leur origine, découle principalement de la tradition, le récit suivant qui remonte à une haute antiquité, doit contenir une partie de la vérité, s'il ne la révèle pas tout entière.

« C'est Oghouze, fils de Kara-Khan, suivant le témoi-
« gnage de Neschri, qui serait le véritable père des
« Turcs dans l'Asie septentrionale. Il eut six fils, appe-
« lés Khans du Soleil, de la Lune, de l'Etoile, du Ciel,
« de la Montagne et de la Mer. Ayant un jour envoyé
« ses fils à la chasse, ils en rapportèrent un arc et trois
« flèches. Oghouze donna les flèches aux Khans du Ciel,
« de la Montagne et de la Mer, et l'arc aux trois autres.
« Il nomma les premiers *Outchocs* ou les trois flèches,
« et les seconds *Bouzouks* ou destructeurs, car ils brisè-
« rent leur arc et se le partagèrent. Oghouze confia le

(1) Ouvrage remarquable publié à Saint-Pétersbourg en 1825, où les plus anciennes chroniques sont citées.

« commandement de l'aile droite de son armée aux « Outchocs et celui de l'aile gauche aux Bouzouks. » Les Turcs, d'après cette précieuse légende, appartiennent aux Khans de l'aile droite.

Cette opinion s'accorde avec les données que nous possédons sur l'histoire asiatique. En effet, l'hypothèse que les Ottomans descendent de l'une des nombreuses tribus nomades qui peuplaient autrefois l'Asie septentrionale aux confins du Céleste Empire, n'a rien qui doive surprendre ; elle mérite quelque créance, tant à cause du rapprochement que l'on pourrait établir entre le récit des chroniqueurs et ceux que les historiens de l'Extrême-Orient nous ont laissés sur l'origine de leurs dynasties, qu'à raison même de cette vérité, aujourd'hui démontrée, que les Turcs ont eu pour berceau les hauts plateaux de l'Asie septentrionale. C'est aux sommets de l'Altaï, que l'avalanche d'abord, minuscule et embryonnaire, s'était formée : roulant ensuite à travers les vastes plaines de l'Asie centrale, elle était devenue gigantesque, et ne s'était arrêtée pendant quelque temps dans le Turkestan que pour rebondir vers le Taurus d'où elle faillit engloutir l'Occident. Il y a d'ailleurs plus d'un trait de ressemblance entre les Chinois et les Turcs : le Fils du Ciel et le Padischah sont frères ou proches parents. L'un est représenté par le dragon, être fantastique, monstre que l'imagination des Orientaux embellit et dont elle fait presque une divinité ; l'autre par l'houmaï, oiseau de proie aux longues serres, au bec recourbé, noir comme la nuit, sinistre comme le vautour. Aux yeux de tous ses sujets, l'empereur de Chine est le vice-roi du Ciel ; aux yeux des Ottomans, le sultan passe pour être l'ombre d'Allah sur la terre. L'un et l'autre vivent dans leur palais au milieu d'un grand nombre de femmes et d'eunuques.

Sans doute il existe des liens communs entre tous les

peuples ; ceux de l'Asie notamment se ressemblent par plus d'un côté. Il n'en est pas moins vrai que la civilisation chinoise, représentée par les institutions et les mœurs de ce vaste empire, a exercé de tous temps une influence considérable sur les tribus qui peuplaient l'Asie. Les Arabes eux-mêmes n'ont pu échapper, malgré l'éloignement, à cette influence néfaste, à cause du commerce qu'ils entretenaient avec l'Extrême-Orient : il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce que les Turcs qui, suivant toutes les probabilités, vivaient sur les frontières de la Chine aient été imprégnés de l'esprit et des coutumes chinoises. C'étaient les Pavillons Noirs que l'on a vus de nos jours envahir le Tonkin, et dont la manière d'être a beaucoup d'analogie avec celle des Turcs d'autrefois. Sans même sortir de la légende qui est suffisamment explicite à cet égard, on peut reconstituer les faits sur les données que l'on possède, sinon avec une certitude absolue, du moins avec des probabilités qui, en pareille matière, ont aux yeux de l'historien et du philosophe un prix inestimable. Il n'y a pour cela qu'à examiner attentivement les antécédents du peuple turc et les caractères qui le distinguent des autres races. Or, sa propre légende nous le représente comme un peuple guerrier, destructeur et pillard, trois traits distinctifs, que nous retrouvons en ses descendants, à peine atténués par les progrès qu'ils ont réalisés. En outre, l'orgueil de la race se révèle dans les noms que le vieil Oghouze donna à ses fils. Tout ce qui est beau et grand dans la nature sert à les désigner à l'admiration de la postérité, le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, la mer. Cet orgueil, les Turcs l'ont conservé, presque intact. Admirez l'attitude des plus modestes d'entre eux ; elle est à la fois noble et fière. Le Turc est né pour le commandement et il semble porter sur son front le sceau de son origine, avec je ne sais quel reflet qui montre la richesse du sang sinon la

hauteur de l'âme. On remarquera au surplus qu'Oghouze n'a remis à ses fils ni charrue, ni livre, mais un arc et des flèches, indiquant par là les aptitudes de sa race et l'avenir qui lui était réservé.

Si maintenant, de la légende nous passons à l'étude de l'histoire particulière du peuple turc, nous constatons qu'avant même qu'il ne se fût constitué en nation conquérante, il avait traversé trois périodes successives qui sont comme les sommets sur lesquels l'observateur peut se placer pour mieux voir la succession des faits et leur enchaînement. La première période remonte à l'existence préhistorique des tribus, il n'est guère possible de la définir. La seconde est celle de leur immigration en Turkestan où elles vécurent à l'état nomade. Cette période est également obscure, et ce qu'en disent les chroniques du temps permet à peine de s'en faire une idée exacte. C'était l'aube avec ses lignes indécises et vagues, bientôt suivie de la troisième période que l'on peut justement appeler la période de conquêtes ou période historique.

Tout ce que l'on sait aujourd'hui de l'histoire du peuple turc, c'est qu'il vécut longtemps sur les hauts plateaux de l'Altaï ou Altoun-Dagh, la Montagne d'or. C'était un pays vaste et aride, sans culture ni bois, propre seulement au pâturage. Les Turcs ayant vu augmenter leur nombre, ne tardèrent pas à émigrer vers l'Ouest et se répandirent dans les plaines environnantes.

C'est dans les contrées habitées par des tribus nomades disséminées sur leur surface qu'à certaines époques, ces tribus s'étant multipliées, grâce à la simplicité de leurs mœurs et à la fécondité de leurs femmes, forment des agglomérations d'hommes vivant pêle-mêle, au milieu de leurs troupeaux. Ces troupeaux étant devenus à leur tour très nombreux, les tribus vont vers des pays où les pâturages sont plus abondants, et ce n'est que lorsque les

ressources qu'elles y ont trouvées sont épuisées, qu'elles transportent leurs tentes sous d'autres climats. Repoussées par les habitants des contrées envahies, elles reviennent à la charge quand toute autre issue leur est fermée. Il s'établit alors entre elles et les peuples sédentaires une lutte qui se termine rarement à l'avantage de ces derniers; car, tandis que les anciens propriétaires du sol se sont adonnés au repos, toujours funeste aux nations, et laissés corrompre par les plaisirs inséparables d'une vie sédentaire et oisive, les peuples nouveaux, qui avaient mené jusque là une existence aventureuse, pleine de surprises et de dangers, sont plus entreprenants et plus hardis. Occupés dès leur plus tendre enfance à dompter les chevaux, à se servir du sabre avec adresse et à manier la lance avec dextérité, ils acquièrent dans ces exercices continuels l'habileté et la vigueur qui caractérisent les races conquérantes. Bientôt surgira du sein de ce peuple un chef illustre qui le conduira dans les pays habités par des hommes que le repos a énervés ou qui ont été corrompus par les tyrans, et qui, ne pouvant briser le joug sous lequel ils gémissent n'aspirent qu'à trouver des vengeurs ou des maîtres.

La troisième période de l'histoire des Turcs commence au dixième siècle de l'ère chrétienne, et marque en quelque sorte les différentes étapes de leur marche triomphante vers l'Occident. De relais en relais, ces intrépides cavaliers étaient arrivés jusqu'aux confins de la Perse. Leur accroissement avait fini par inquiéter les Chosroës qui, s'étant concertés, à cet effet, avec les Califes de Bagdad, résolurent de les attaquer et de les refouler jusque dans leurs anciens campements. Vaine tentative ! efforts impuissants d'un peuple usé, contre une race décidée à vaincre et curieuse des choses qu'elle voyait. Elle allait toujours de l'avant, attirée vers un but qu'elle ignorait elle-même.

Le premier choc ne fut pas favorable aux armes persanes, et les Califes, étant accourus au secours de leurs alliés, furent battus à leur tour. Il devenait manifeste que les Turcs étaient les plus forts et que, tôt ou tard, ils seraient les maîtres du pays. En effet, la division ne tarda pas à éclater dans le camp des alliés ; les Turcs en profitèrent pour s'unir aux Califes contre les Persans qui furent entièrement subjugués. Les Turcs retirèrent de cette alliance offensive et défensive, pendant laquelle ils eurent occasion d'affirmer leur supériorité, un avantage infiniment précieux : celui de leur conversion à l'Islamisme.

Ce fut Selour (1) qui, vers la fin du huitième siècle, embrassa le premier la religion mahométane. Son exemple fut suivi par les autres chefs, et bientôt toutes les tribus turques adoptèrent le cri de ralliement de leurs coreligionnaires, ce cri formidable qui cinq siècles après devait retentir sous les murs de Vienne : Allah ! Allah !

La nouvelle religion les rendit plus audacieux et plus avides de conquêtes que jamais. Un des effets les plus remarquables de l'Islamisme est de développer, chez ses adeptes, l'amour de la guerre et cet esprit de prosélytisme à la fois ardent et héroïque qui anima les Arabes après leur conversion. Poussés par ce sentiment religieux autant que par leur humeur belliqueuse, les Turcs envahirent la Perse sous la conduite de Toghrul Bey, petit-fils de Seljouc, qui y fonda une dynastie connue dans l'histoire sous le nom de la dynastie Seljoucide.

Le jeune empire prit, sous le règne d'Alp-Arslan, successeur de Toghrul, une extension considérable, englobant dans ses vastes limites le pays qui s'étend de la mer Caspienne à la Méditerranée et de la contrée des Hajas

(1) Hammer : Tome I.

aux extrémités de l'Arabie. Toute l'histoire de l'établissement des Turcs en Perse se résume d'ailleurs dans le règne de ce prince qui fut à la fois conquérant et réformateur. Après sa mort, son empire tomba comme un édifice encore mal affermi. Il avait duré à peine un siècle. Si ses commencements furent brillants, sa chute fut rapide, et pourtant rien ne lui avait manqué pour être puissant et durable. Il avait trouvé en Toghrul Bey, son fondateur, un homme de guerre remarquable, et dans son neveu Alp-Arslan un digne successeur. Dans tout Etat naissant, il y a un héros qui gagne des batailles et à qui revient le principal honneur de sa fondation ; mais à côté de ce héros, il y a également un ministre chargé d'organiser le pays, et qui peut, à bon droit, revendiquer pour lui une part de l'œuvre si glorieusement inaugurée par le vainqueur. Le jeune empire turco-persan avait trouvé en Nuzam-al-Mulk (1) ce sage organisateur indispensable aux conquérants. Toutefois sa croissance rapide avait nui à son développement et compromis son existence.

Maîtres, en moins de vingt ans, de la plus grande partie de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Arabie et de l'Irak, les Seljoucides succombèrent sous le poids de leurs conquêtes. Pour consolider cette puissance naissante, il eût fallu un gouvernement aussi vigilant que ferme, et l'union la plus complète entre les membres de la famille royale ; il eût fallu, dans l'Etat, une unité de direction et de commandement qui ne pouvait encore exister chez les Turcs à peine sortis des langes de la barbarie. Durant leur séjour en Perse, ils furent plutôt les hôtes du peuple vaincu, que les véritables souverains du pays.

(1) L'homme d'Etat le plus célèbre dans les annales de l'histoire orientale. Il administra pendant trente ans l'empire Seljoucide, fut le protecteur des sciences et des arts, et mourut assassiné (Hammer : Tome I).

Au lendemain de la conquête, les Persans comprirent, avec cette finesse qui distingue les races civilisées, qu'ils étaient en face d'un peuple inexpérimenté, et se proposèrent dès lors de l'exploiter. Ils s'acquittèrent de cette tâche avec une habileté consommée. De son côté le vainqueur, ne possédant aucun des éléments nécessaires à la bonne constitution des Etats, était obligé de recourir aux lumières des vaincus pour organiser le gouvernement. En très peu de temps il adopta leurs mœurs, leurs usages, et leur langue. Bientôt la corruption envahit ce grand corps et la décomposition en fut si rapide que les Persans auraient pu se dire qu'ils n'avaient pas changé de maîtres. Il y eut, en effet, un court interrègne, après lequel, les princes de l'ancienne monarchie furent rétablis sur le trône.

La première dynastie turque s'étant éteinte dans les circonstances que nous venons de rappeler, une seconde dynastie, celle des Seljoucides de Roum, issue de la même souche, se forma en Asie Mineure. Fondée par Soliman Schah (1) un des cousins de Melek Schah, le dernier sultan seljoucide de Perse, elle eut une existence glorieuse mais éphémère et périt par les causes qui avaient amené la chute du précédent empire. Là encore, nous retrouvons les mêmes vices d'organisation dans l'Etat, les mêmes désordres dans le gouvernement, les mêmes cruautés chez les princes, les mêmes divisions dans la famille régnante, et le même amour effréné pour le luxe et les plaisirs. Il y eut également le même attachement à la religion et la même ardeur pour la guerre et les conquêtes. Un siècle après sa formation, la nouvelle dysnatie fut atteinte du mal qui avait amené la destruction de l'empire turco-persan, les vaincus ayant inoculé au vainqueur le virus dont ils portaient en eux

(1) Hammer : Tome I.

le germe morbide. Or, rien n'est plus pernicieux que l'effet de la contagion sur un corps sain et robuste, les ravages qu'elle exerce sont d'autant plus redoutables que le sang n'a point été vicié et que le corps est resté pour ainsi dire indemne. Tel était le cas des Turcs venus du fond de l'Asie et qui se voyaient tout à coup transportés dans un milieu délétère, au sein de mille voluptés. Aussi la chute de la première dynastie fut-elle foudroyante, et la disparition de celle qui lui succéda en Asie Mineure ne fut pas moins soudaine. Alors un rejeton vigoureux poussa de ce tronc pourri et ce fut la dynastie ottomane.

CHAPITRE II

OSMAN

Erteghrul. — Naissance d'Osman. — Son éducation. — Sa jeunesse. — Son mariage. — Ses exploits. — Fondation de l'Empire ottoman. — Périls conjurés. — Conquête de Brousse. — Mort d'Osman. — Jugement de l'histoire.

C'était en l'an 1227 de l'ère chrétienne, au septième siècle de l'Hégire, dans le temps où les tribus turcomanes émigraient vers l'Ouest ; tout un peuple s'acheminait vers l'Euphrate.

Il était difficile d'en évaluer le nombre : quatre mille cavaliers, disent les uns, deux mille affirment les autres, des femmes, des enfants, des vieillards, des esclaves, d'innombrables troupeaux ; en un mot, un immense cortège qui s'avançait lentement sur la route de l'émigration, dans le désordre indescriptible d'une cohue humaine.

Cette foule en marche se composait d'une puissante tribu, les *Caïs*, qui, après avoir séjourné pendant quelque temps en Asie Mineure, s'en allait au pays natal. Son chef, Soliman Schah, chassé de l'Asie centrale par les Mogols, était venu avec tous les siens demander asile et protection à Alaedin Ier qui régnait à Konieh ; mais des hôtes aussi nombreux ne pouvaient qu'être incommodes et portaient, en outre, ombrage au sultan seljoucide. Aussi furent-ils accueillis avec quelque froi-

deur par Alaedin. Ils résolurent, en conséquence, de revenir dans le Turkestan.

Arrivés sur les bords de l'Euphrate, non loin du château de Jaber, dont on apercevait encore les ruines il y a deux siècles, la tribu commença le passage du fleuve. Le plus grand nombre des émigrants l'avaient déjà traversé sans encombres, quand un accident imprévu vint jeter le désordre et la confusion dans la tribu. Le cheval de Soliman s'étant abattu, son cavalier, entraîné par la violence du courant, fut noyé dans le fleuve.

On comprend le trouble et l'émotion qu'un tel événement dut produire sur les esprits. On en tira les plus mauvais présages ; ceux qui étaient restés de ce côté de l'Euphrate refusèrent de suivre leurs frères.

Ce sentiment de la crainte chez une race vaillante, habituée à affronter la mort dans les combats n'a rien qui doive nous surprendre, tant à cause de ce que l'on sait du caractère superstitieux des peuples de l'Orient qu'à raison même de la frayeur dont certains nomades sont saisis à la vue de l'eau : « Je ne passerai pas sur ta surface perfide, ô fleuve, quand même j'y verrais croître l'herbe verte », fait-on dire à un cavalier arabe qui, après avoir poursuivi sa course jusqu'au bord d'un grand fleuve s'y arrêta et n'osa le franchir.

Le nombre des émigrants restés en deçà de l'Euphrate était, assure-t-on, de quatre cents guerriers, mais suivant d'autres témoignages, également dignes de foi, ils ne comptaient pas moins de deux mille chevaux. A la tête de cette troupe se trouvait le brave Erteghrul, fils de Soliman Schah.

L'événement dont nous venons de retracer les péripéties est sans contredit un des plus importants de l'histoire du peuple turc. Sans cet accident qui eut pour les fils de Soliman et pour leurs descendants les suites les plus heureuses, l'Empire ottoman n'eût, peut-être, jamais

existé. C'est ainsi que les faits les plus ordinaires exercent quelquefois une influence considérable sur le sort des Etats, et, à moins de rattacher ces faits à une cause surnaturelle, on n'ose croire que les destinées de l'humanité puissent dépendre de si peu !

Erteghrul s'établit d'abord à Jessine, à l'Est d'Erzeroum, dans une plaine peu étendue autour de laquelle s'élevaient quelques collines. Les Turcs qui avaient coutume de donner aux endroits qu'ils habitaient des noms appropriés à la configuration des lieux appelèrent cette localité *Soumerli-Tchoukour* ou Puits de Soumerli. Une telle résidence ne pouvait leur convenir. Ils y étaient enfermés comme dans une enceinte fortifiée, et les pâturages y étaient, en outre, si insuffisants que leurs troupeaux maigrissaient à vue d'œil. A ces vaillants guerriers, il fallait de l'air et de l'espace.

Une nouvelle démarche faite par Erteghrul auprès d'Alaedin, pour en obtenir une meilleure protection, eut un plein succès. Venus en force dans le pays de Roum (1), les Caïs pouvaient être suspects au sultan seljoucide ; réduits à un petit nombre, ils devenaient peu dangereux et Alaedin n'hésita pas dès lors à les admettre parmi ses vassaux.

Il n'eut pas à s'en repentir ; car deux années après, ce prince étant aux prises avec les Mogols qui avaient envahi l'Asie Mineure, Erteghrul vint à son secours, et, par son courage, décida de la victoire. Le sultan voulant reconnaître ce service signalé, revêtit lui-même le vainqueur d'un manteau de pourpre et d'or, conformément à l'antique usage qui existe encore dans les tribus, et lui désigna le district de Sœgud pour y séjourner l'hiver et les montagnes de Tomanidj, comme résidence d'été.

(1) Nom que les Turcs donnèrent à l'Asie Mineure, lorsqu'ils s'y établirent.

Les vœux du brave Erteghrul étaient maintenant comblés. Jusque là il n'avait eu d'autre désir que d'habiter avec les siens un lieu retiré où l'herbe fût abondante, et voilà que par sa vaillance il se trouvait à la tête d'un grand district, à l'avant-garde de l'armée musulmane, sur les frontières de l'Empire byzantin, au poste d'honneur d'où il allait harceler les Grecs.

Placé en face de Karadja-Hissar, la forteresse byzantine qui jouera un rôle considérable dans l'histoire de la fondationde l'Empire ottoman, et non loin de Bilejik, ville fortifiée, appartenant aux empereurs de Constantinople, Erteghrul ne songea plus qu'à se frayer un passage vers la plaine de Brousse et la mer. Il remporta d'abord sur les Grecs, dans le défilé d'Erméni, un succès éclatant, et les poursuivit jusqu'au delà d'Angelcoma. Alaedin accourait au secours de son vassal lorsqu'il reçut la nouvelle de ce brillant fait d'armes ; il ordonna que le district où cet heureux événement venait de se passer porterait le nom de Sultan Œuni, ou Front de Sultan, un front que la victoire avait couronné.

Ce lieu fut le berceau de la puissance ottomane, et cette victoire le premier coup porté à l'empire grec par ses redoutables adversaires.

Erteghrul n'étendit pas plus loin ses conquêtes. Content de son sort, il chercha à mener dans le domaine qui lui fut concédé par Alaedin une vie tranquille et paisible.

Il commençait d'ailleurs à fléchir sous le poids des années, et quoiqu'il eût conservé jusqu'à la fin de ses jours cette vigueur qui est l'apanage de sa race, il voulut se fier désormais sur son fils Osman du soin de défendre ses Etats et d'en étendre les frontières.

Osman était né à Sœgud l'an 657 de l'Hégire, 1258 de l'ère chrétienne. Dès l'âge de quinze ans — les princes ottomans se battaient à quinze ans — son père fon-

dait déjà sur lui de grandes espérances : son allure martial et sa passion pour les exercices du corps dénotaient le désir d'acquérir de la gloire.

Les historiens ottomans passent sous silence ses premières années. On eût pourtant aimé suivre ses pas dans la vie et connaître jusqu'aux moindres facultés de cette nature exubérante qui fit de lui le fondateur d'un grand empire. Mais les soins minutieux que les historiens modernes apportent dans leurs recherches étaient inconnus des anciens. On ne s'occupait alors des princes que pour raconter leurs exploits. Leur première victoire marquait, pour ainsi dire, la date de leur naissance. On ne sait donc rien de l'enfance d'Osman, si ce n'est qu'il fut élevé au milieu du bruit et du tumulte des camps. Adolescent, il apprit à dompter les chevaux et à manier le sabre et la lance. Elevé dans l'amour de la guerre, il n'eut qu'un désir : celui de grandir pour prendre part aux expéditions des siens. Mais ce fut d'abord à l'amour qu'Osman paya le premier tribut de sa jeunesse. Il avait à peine seize ans, quand, ayant aperçu la fille de Cheik Edbaly, légiste distingué de Karaman, il en fut épris. Le père, prenant sans doute pour un caprice de l'âge le désir d'Osman, s'opposa d'abord à ce mariage ; mais ce refus ne fit qu'irriter la passion du prince qui se manifesta d'une manière si touchante que Cheik Edbaly accorda son consentement à cette union. Elle fut des plus heureuses en ce qu'elle donna à l'empire naissant des rejetons qui devaient porter si haut sa gloire et sa fortune.

Peu de temps après, Osman se signalait dans de nouveaux combats et remportait sur les Grecs des succès importants. Ce fut le prélude d'autres victoires.

Les Chrétiens ne voyaient pas sans crainte le pouvoir passer aux mains du fils d'Erteghrul. Ils se concertèrent sur les moyens d'étouffer chez ce jeune prince l'ardeur

belliqueuse dont il était animé et décidèrent de l'attaquer dans le défilé d'Erméni, au retour d'une excursion qu'il projetait de faire dans l'intérieur du pays. Surpris par ses ennemis dans ces rochers escarpés où son père s'était battu si vaillamment, Osman se défendit avec une rare énergie et mit en fuite les Grecs coalisés. Cet exploit fut suivi de la prise de Karaja-Hissar, plusieurs fois conquise par Erteghrul qui, dans sa magnanimité l'avait rendue aux Chrétiens. Osman, y transporta sa résidence, et par ce moyen s'en assura la possession. D'autres forteresses tombèrent en son pouvoir, Belejik, Yénijé, Modreni, Belcoma, Yar-Hissar, Aïnegœl se soumirent successivement à son autorité ; les villes et les châteaux lui ouvraient leurs portes; devant lui les remparts tombaient.

Hammer cherchant à s'expliquer les causes de tant de succès obtenus, en peu d'années, par les Ottomans, fait remarquer que les empereurs de Constantinople ne se souciaient guère de la défense de leurs frontières et se reposaient de ce soin sur leurs vassaux, lesquels se voyant délaissés n'opposaient, à leur tour, qu'une faible résistance à leurs ennemis.

On ne trouvait que des forteresses mal gardées ou mal approvisionnées, des citadelles démantelées, des châteaux en ruines, des troupes sans solde, des chefs sans courage et qui, seigneurs des localités dont les Turcs convoitaient la possession, avaient reçu pour la plupart leurs fiefs, en héritage : aussi n'avaient-ils d'autre désir que de vivre en bonne intelligence avec leurs voisins. Les Grecs, à vrai dire, étaient devenus un jouet entre les mains d'Osman. Ici, il les battait aidé seulement de quelques cavaliers ; là, il les surprenait au milieu d'une fête et leur enlevait un riche butin, et, plus loin il se rendait maître, grâce à un stratagème de l'une de leurs plus importantes forteresses.

Il était né, du reste, sous une heureuse étoile. Si brillante était sa fortune, si grande était la terreur qu'il inspirait aux Grecs qu'il devint, en peu de temps, redoutable à tous ses voisins et aux Turcomans eux-mêmes.

Ceux-ci, poussés par ses ennemis, cherchèrent, mais vainement, à lui barrer la route de la mer. Il avait les témérités de la jeunesse et, en même temps, la sagesse et la prudence, sans lesquelles il eût évité difficilement les écueils dont sa route était semée. Les Grecs, en effet, multipliaient les pièges sous ses pas ; mais Osman avait su se ménager des intelligences dans le camp de ses ennemis. L'amitié qui l'unissait depuis son enfance à Michel Kœussé, seigneur de Chermenkia, lui fut particulièrement profitable. Ce chrétien, qui devait, à quelques années de là, embrasser l'islamisme, avait soin de prévenir Osman des complots ourdis contre lui. Il en fut récompensé par les marques d'affection et de sympathie que le fondateur de l'empire ottoman ne cessa de lui prodiguer jusqu'à sa mort.

Cependant un nouveau péril venait de surgir. Les empereurs de Constantinople, alarmés par les succès du prince ottoman, envoyèrent contre lui un de leurs meilleurs généraux. Osman lui infligea une sanglante défaite prouvant ainsi aux Grecs qu'ils étaient impuissants et leur faisant pressentir leur fin prochaine.

Ces faits colportés de ville en ville, de village en village, prenaient aux yeux du peuple les proportions d'événements considérables. On louait le courage du prince, on exaltait ses mérites et l'on vantait sa justice. Les poètes célébraient ses exploits et les derviches lançaient dans la foule des prédictions qui enflammaient le zèle de ses admirateurs. Ces dispositions enthousiastes étaient l'effet d'une politique habile dont Cheik Edbaly fut l'âme. Pendant qu'Osman organisait, à la tête de ses vaillants guerriers, des expéditions d'où il revenait tou-

jours victorieux, son beau-père recevait dans sa maison les ulémas venus de tous les pays pour présenter leurs hommages au prince.

Dans ce cénacle, on ne parlait naturellement que du jeune Osman et du brillant avenir qui lui était réservé. Edbaly se plaisait souvent à faire le récit d'un songe qu'Osman avait eu quelques jours avant son mariage. « Il lui avait semblé voir le croissant de la lune sortir du sein virginal de son épouse. En même temps, un arbre immense, au feuillage épais, dont les branches couvraient à la fois les montagnes du Caucase, de l'Atlas, du Taurus et de l'Hémus surgissait de ses reins, et, tandis que le Nil, l'Euphrate et le Tigre épanchaient leurs flots au pied de cet arbre et se couvraient de mille vaisseaux, le vent souffla de la plaine, secoua violemment l'arbre dont les feuilles se hérissèrent et se transformèrent en lames d'acier dont les pointes étaient dirigées vers l'Occident ».

Une légende se forma autour de ces récits merveilleux, et, de son côté, il faut bien le reconnaître, Osman ne négligea rien pour justifier toutes les prédictions dont il était l'objet.

D'une taille au-dessus de la moyenne, d'une structure nerveuse et solide, le port noble et majestueux, la démarche superbe et hautaine, l'allure fière et martiale, le teint basané, les yeux tantôt clairs et profonds, tantôt animés et lançant des éclairs, les cheveux, la barbe et les sourcils noirs, de ce noir que Hafiz chanta en ses vers immortels (1), tout en Osman révélait la noblesse, la dignité et une haute distinction.

Il avait, au dire de ses chroniqueurs, les bras longs,

(1) Vois cet homme noir qui sait attirer le monde ! Par son regard brillant, par le charme de son sourire, il séduit tous les cœurs !

d'Artaxerxès, et cette conformation particulière avait accrédité chez le peuple l'opinion qu'il serait plus puissant que les rois de Perse.

Vêtu du caftan des guerriers de l'Islam, il était coiffé d'un bonnet rouge surmonté d'un turban blanc, emblème de la souveraineté ; il dédaignait l'or et les pierreries, vains ornements où se complait la vanité des rois. Ceint du sabre à double pointe que ses successeurs ont conservé précieusement, ce sabre avec lequel il accomplit des prodiges de valeur, il portait la lance des guerriers arabes et l'arc des Persans.

Cependant de grands événements se préparaient, la chute de l'Etat seljoucide était imminente. Bientôt un craquement se fit entendre et l'empire qu'Osman avait servi jusqu'à la dernière heure, avec tant de dévouement, disparut emporté par le torrent dévastateur de l'invasion mogole. Maintenant la place était libre. Osman, avec la décision qui le caractérisait, n'hésita pas à s'en emparer. Il se fit proclamer souverain indépendant. Ses sujets accoururent aussitôt pour l'acclamer ; le bruit du tambour résonna dans le camp et tous les guerriers, réunis autour de leur chef, s'écrièrent d'une seule voix : « Padischahem tchok Yacha ! » (1) Osman était sacré sultan des Ottomans.

Toutefois un danger menaçait le jeune empire turc. Dix Etats indépendants s'étaient formés autour de lui. Ces Etats n'avaient, il est vrai, aucune cohésion entre eux, mais ils pouvaient, à un moment donné, se coaliser contre les Ottomans. Osman conjura le danger en entretenant habilement au sein de ces principautés la discorde et les rivalités. Il les réduisit ainsi à l'impuissance et montra, dans cette occasion, qu'il joignait à ses qualités guerrières l'habileté consommée de l'homme d'Etat.

(1) Vive notre Empereur.

Il avait d'ailleurs sur ses rivaux l'incontestable supériorité de posséder une idée grandiose, qui le guidait et le soutenait. Rattachant le présent à l'avenir, il négligea les questions accessoires, et, poursuivit à travers tous les obstacles la réalisation de son plan qui consistait à fonder sur les ruines de l'empire seljoucide un grand Etat libre et indépendant.

Tournant résolument le dos à l'Asie sur laquelle il se contentait de jeter de temps en temps un regard furtif pour n'être point surpris par ses émules, Osman faisait sa trouée vers la mer, abattant cette forêt de citadelles élevées par les anciens empereurs de Bysance, pour la protection de leurs Etats. Osman n'avait qu'un objectif, celui de se rendre maître de l'empire grec dont la possession devait lui assurer la suprématie sur toute l'Asie. Ce fut là le trait caractéristique et saillant de son règne. Au lieu de disputer à ses voisins les débris d'une puissance éphémère qu'ils étaient d'ailleurs incapables de garder, il poursuivit ses conquêtes et, par ses victoires, sur les Bysantins, il réveilla les espérances du monde musulman.

L'islamisme traversait à cette époque une crise redoutable. Après avoir brillé du plus vif éclat, il voyait sa puissance décroître chaque jour davantage. Les Khalifes de Bagdad avaient disparu à la suite des troubles qui, depuis deux siècles, désolaient l'Arabie ; ceux de Damas n'étaient que des fantômes ; ceux mêmes de Cordoue, les plus vaillants et les plus illustres de tous les Khalifes arabes ne résistaient que faiblement aux assauts répétés des Chrétiens en Espagne ; de leur côté les Mamelouks remplissaient l'Egypte de sang, enfin l'Irak et l'Yémen étaient en proie aux luttes intestines d'une nuée de chefs turbulents et incapables de reconstituer l'unité du vaste empire islamique qui tombait en lambeaux. Situation sombre, aggravée par l'invasion des hordes mogoles !

Dans cette effroyable tourmente qui dispersa le monde arabe comme les épaves d'un navire brisé, la religion musulmane trouva en Osman un champion et un vengeur.

En effet, l'invasion ottomane fut la revanche de l'islamisme, revanche terrible et sanglante. Durant les croisades, les nations chrétiennes s'étaient ruées sur l'Orient qu'elles couvrirent de sang et de ruines ; à leur tour les Mahométans, sous le commandement des empereurs ottomans, allaient se ruer sur l'Europe. Ainsi chaque invasion appelle une invasion et les guerres ont leurs représailles.

Osman avait-il conscience de sa mission ? Nous ne saurions l'affirmer ; tout ce qu'on peut dire du fondateur de l'empire ottoman, c'est que, s'il ne conçut pas ouvertement le projet de faire la conquête de l'empire d'Orient, il dirigea du moins de ce côté tous ses efforts, poursuivit ce but avec acharnement et y appliqua toute sa volonté.

Dès qu'il se vit libre, son activité ne connut plus de bornes. Dégagé de toute entrave, il éprouva le besoin de s'élever. Il possédait les éléments d'une véritable armée et pouvait disposer à son gré d'un grand nombre de guerriers également recommandables par leur courage et leur obéissance envers leurs chefs : un Konour-Alp, un Abdurrhaman, un Hadji-Kodja, un Samsama, un Ak-Timour, un Balaban, un Haki-Hassan et ce Tourghaudalp, qui à lui seul valait une armée. Tous ces chefs reconnaissaient l'autorité d'Osman et le secondaient dans ses projets de conquête, de sorte que, sans commander à des forces régulières, il avait sous ses ordres des troupes d'autant plus redoutables qu'elles se composaient de combattants qui joignaient à l'homogénéité de la race l'identité de la foi. Le nombre s'en était considérablement accru depuis le jour où la victoire était

apparue sous les étendards du fils d'Erteghrul. Des guerriers célèbres venus de l'Asie centrale et des hommes sans asile et sans foyer s'étaient réclamés de l'élu de la victoire. Un souffle héroïque animait cette jeune armée et la rendait apte aux entreprises les plus hardies. Autour d'Osman l'émulation était grande, chacun voulait conquérir une ville ou une forteresse pour y attacher son nom : tous ambitionnaient le titre de *ghazy* ou vainqueur des Chrétiens et tous chérissaient la victoire.

Ce fut le commencement d'une brillante épopée. Jamais le mépris de la mort n'avait été poussé plus loin. Le prophète promet, il est vrai, la couronne du martyre à ceux qui meurent en combattant; mais ce ne fut pas le seul mobile de leur courage : il y avait alors dans ce peuple vaillant une ardeur naturelle qui avait besoin de se répandre au dehors, un sang bouillant qui ne demandait qu'à s'épancher, en un mot, toute cette exubérance de la force qui est la caractéristique des peuples conquérants.

Pour suivre la fortune merveilleuse des Ottomans, il faut s'attacher à cette avant-garde dont Osman fut le chef, qui ne s'arrêta ni à Sœgud, ni à Karadja-Hissar, ni à Brousse, marchant sans cesse devant elle, jusqu'à ce qu'elle eût planté ses tentes au bord de la mer.

Un jour qu'Osman traversait à cheval le défilé d'Erméni, un vautour passa au-dessus de sa tête. Un derviche, Abdul Kumral se servit aussitôt de ce présage pour lui révéler ses glorieuses destinées. Sa puissance devait s'étendre sur les deux mers, la mer Blanche et la mer Noire, comme les deux ailes du vautour.

A quelque temps de là, Osman étant tombé malade et se trouvant sur son lit de mort reçut la nouvelle de la conquête de Brousse, par son fils Orkhan. Il eut ainsi la suprême consolation de voir en sa possession le plus grand boulevard de la chrétienté en Asie. Le jeune vain-

queur accourut auprès de lui pour recevoir ses dernières volontés. « Mon fils, lui dit-il, ne laisse pas le glaive tomber de ta main, et fais de Brousse la capitale de ton empire. Sois bon et juste, envers tes sujets. Respecte les savants, observe la loi, ne te fie pas à ta puissance et au nombre de tes armées et mets ta confiance en Dieu. » Il mourut à l'âge de 70 ans, au milieu de sa famille et de ses vieux compagnons d'armes. Son tombeau est à Brousse sous le Gumuch-Kobbé ou la voûte argentée. C'était la chapelle de l'ancien château. Au commencement de ce siècle on y voyait encore quelques trophées d'Osman, son turban surmonté d'un croissant et son sabre à double pointe. Aujourd'hui la voûte est couverte d'une chaux blanche et, dans la prairie, paissent les moutons dont une pieuse tradition fait remonter l'origine jusqu'au temps d'Osman.

Il est malaisé de porter un jugement définitif sur le fondateur de l'empire Ottoman. Ce ne fut ni un grand capitaine, dans la véritable acception du mot, ni un général d'armée ; mais un chef de tribu incomparable et un vaillant soldat. Son courage, sa haute intelligence et ses sentiments magnanimes lui avaient gagné tous les cœurs. Il commença sa carrière par une lutte peu glorieuse contre les Grecs ; mais les résultats en furent considérables. Il sut grouper autour de lui une phalange de guerriers qui reçurent son impulsion et la communiquèrent à leurs compagnons d'armes. Avec cette petite troupe il parcourut les pays environnants, vivant aux dépens de ses voisins, les rançonnant et leur infligeant parfois de cruelles humiliations. C'étaient les mœurs du temps. C'est à peine si après chaque expédition il se donnait quelques jours de repos, tant ses guerriers étaient impatients de reprendre le cours de leurs exploits. Oh ! comme l'attente leur paraissait longue quand leur chef prolongeait l'inaction. Les bras étaient frémissants, les che-

vaux piaffaient d'impatience, appelant la mêlée de leurs hennissements. Aussi quand le roulement du tambour donnait le signal du départ, c'étaient des sauts superbes et des bonds étincelants. Ce merveilleux élan, cet entraînement étaient l'œuvre d'Osman. Seuls les vrais capitaines savent inspirer à leurs troupes un tel enthousiasme. Osman fut d'autant plus redoutable à ses ennemis qu'il possédait à un rare degré la confiance et l'affection de ses soldats. Peut-être avait-il trop aiguisé leurs appétits par de fréquentes incursions sur le territoire grec ; peut-être eût-il pu réprimer quelques excès commis.

Ses soldats enlevaient quelquefois les femmes et les enfants, de sorte que les malheureux Grecs n'avaient plus rien qui leur appartînt en propre, pas même leur famille. Néanmoins les excès qu'on reproche aux Ottomans semblent avoir été exagérés à dessein par les historiens bysantins, encore qu'ils reconnaissent que le nouveau sultan rendait justice à ses sujets chrétiens.

Il faut donc juger l'œuvre dans sa genèse et remonter aux sources d'où elle a jailli. « Ici, rien de factice ni d'emprunté ; les passions sont vraies, les ambitions ne se dissimulent point sous le manteau de la ruse et de l'astuce : les mouvements d'amour et de haine sont sincères, les triomphes sont décisifs ; le sentiment se manifeste enfin non dans sa finesse et sa grâce, mais en son degré de suprême énergie. »

Osman eut le tempérament des vrais conquérants, moins la férocité. Il n'a abusé d'aucun des avantages de la victoire. Qu'on nous cite une seule ville, une seule bourgade qu'il ait livrées à feu et à sang, une seule garnison qu'il ait fait passer au fil de l'épée. Qu'on nous montre les pyramides de crânes amoncelés, de cadavres mutilés, d'enfants éventrés, tous ces sanglants trophées des conquérants de l'Asie. Humain envers ses sujets, il traita toujours les vaincus avec douceur. Il permit à

ses soldats de piller, mais quel était au moyen âge le condottiere ou le chef de bande qui eût osé interdire le pillage et d'autres abus plus révoltants encore. C'était la loi de la guerre. Osman s'y est conformé, plus peut-être par nécessité que par goût.

Il est étrange d'entendre reprocher aux guerriers ottomans quelques fautes contre la discipline ou quelques excès dans la guerre, alors que de nos jours, dans les armées les mieux organisées, nous voyons se passer des actes qui excitent l'indignation publique. Les soldats d'Osman n'étaient pas autrement faits que les autres, ils avaient leurs passions et leurs entraînements. La force ne va pas d'ailleurs sans quelque rudesse, et quand on se reporte à l'origine de ce peuple et au mode de recrutement de l'époque, on est obligé de rendre hommage aux efforts d'Osman et de ses lieutenants pour contenir leurs troupes et les modérer. Si nous comparons, d'autre part, ces mêmes guerriers avec ceux de leur temps, nous constatons qu'outre l'indéniable supériorité qu'ils avaient sur les hordes barbares, sur les Huns, les Visigoths, les Vandales et les Mogols avec lesquels on a essayé de les confondre, les premiers soldats ottomans étaient certainement moins cruels que les Bulgares et les Serbes, moins féroces que les Moldaves et les Albanais, moins rapaces que les Hongrois et les Allemands. De même, si nous comparons Osman à Ginghis-Khan et à Tamerlan, nous sommes également amenés à reconnaître qu'il les dépassait en vertus. Sa supériorité morale, sa modération, son désintéressement, sa grandeur d'âme le rapprochent davantage du type du vrai paladin.

Il réunissait en lui deux vertus qui font les vrais conquérants : l'amour de la guerre et l'amour de la justice. Par la première il inspira à ses ennemis une crainte salutaire; la seconde servit à lui gagner les cœurs. Fatigués de la honteuse tyrannie qu'exerçaient

sur eux les empereurs, les Grecs témoignaient une profonde sympathie au vainqueur et aplanissaient les voies de la conquête. Leur esprit fin et délié, aiguisé d'ailleurs par les subtilités théologiques, avait deviné en Osman, le futur maître de leurs destinées. A ces raisons d'ordre général venaient s'ajouter pour les vaincus des raisons d'intérêt. Ces guerriers ottomans, campés dans leur pays et occupant leurs citadelles, ne pouvaient-ils pas devenir les gardiens de leurs familes et de leurs biens ? Qui les aurait protégés contre les invasions successives des hordes mogoles, si Osman et ses braves soldats ne s'étaient trouvés là pour refouler les envahisseurs ? Leur sécurité leur commandait dès lors d'accueillir les Ottomans avec joie et de les servir avec loyauté. Le terrain, comme on le voit, était merveilleusement préparé pour asseoir solidement l'œuvre de la conquête, et Osman sut profiter habilement de ces dispositions pour fonder sa puissance sur l'accord simultané des volontés et des intérêts.

Les historiens ottomans en le plaçant au même rang qu'Alexandre-le-Grand n'ont pas entendu sans doute, établir un parallèle entre ces deux hommes si différents par leur origine, leur caractère et leurs destinées. L'un était né sur les marches du trône, l'autre sous la tente d'un simple chef de tribu. Le premier fit la conquête des plus riches provinces de l'Asie et mourut après avoir ébloui l'univers par l'éclat de sa gloire, le second borna son ambition à créer un petit Etat qu'on pouvait à sa mort parcourir en un seul jour, tant le périmètre en était restreint, mais qui devint dans la suite un vaste et puissant empire : enfin, pour marquer la distance qui sépare ces deux conquérants, Alexandre, malgré ses succès et son génie, perdit avec ses conquêtes l'héritage que son père lui avait légué, tandis qu'Osman, plus modeste, agrandit son patrimoine et laissa à ses enfants,

après sa mort, un Etat qui devait prendre en peu de temps un si grand développement. Ce fut la juste récompense de sa modération et de ses vertus. Mais les historiens ottomans, comme du reste tous les historiens orientaux, attribuent à Alexandre-le-Grand toutes les hautes qualités de l'homme, du monarque et du général d'armée, et le prennent souvent pour terme de comparaison dans leur langage hyperbolique. Dire d'Osman qu'il ressemblait à Alexandre, c'est affirmer qu'il en possédait tous les mérites sinon la gloire. A ce point de vue la comparaison peut paraître exagérée, mais n'est nullement déplacée. En s'en tenant à l'égard d'Osman à la vérité historique, on peut lui décerner bien des éloges qui lui sont dus par droit de conquête ; car, quelle que soit la valeur des critiques qui lui sont adressées, on ne saurait nier que le fondateur d'un empire ne soit un homme supérieur qui, par ses éminentes qualités s'est élevé au-dessus des autres et a mérité l'admiration de ses contemporains et celle de la postérité.

Ses mœurs étaient austères comme celles des premiers disciples du prophète. Sage administrateur autant que vaillant capitaine, il sut donner à ses Etats une organisation qui, bien que rudimentaire, contenait le germe des réformes accomplies depuis par ses successeurs.

Il n'eut point, à proprement parler, de cour, ses compagnons d'armes formaient sa garde impériale et quelle garde ! Ses fils étaient ses ministres, son beau-père, Cheik Edbaly, son unique conseiller et son grand vizir. Qu'aurait-il fait, d'ailleurs d'une cour brillante et chamarrée d'or, comme celle que les rois de Perse traînaient à leur suite ? Dans le jeune empire des Osmanlis tout était simple le langage comme les mœurs, le costume comme l'armement. On y était en outre fort gai, non de cette gaîté bruyante que l'on rencontre chez les peuples en décadence, et, qui, le plus souvent ne sert qu'à mas-

quer leur misère; c'était une gaîté saine et franche comme le rire de l'enfant. On était heureux, on vivait dans l'abondance de tous les biens, aucun souci dans le présent, aucune préoccupation pour l'avenir. Sûrs de vaincre sous le commandement de leur glorieux chef, les Ottomans marchaient au combat, la joie dans le cœur, comme s'ils allaient à une fête.

Osman abandonnait tout le butin à ses braves guerriers; mais ni le pauvre, ni l'orphelin n'était oublié ; ils avaient leur part après chaque expédition. Il ne laissa, ni or ni argent. On ne trouva chez lui après sa mort qu'une cuiller, une salière, un kaftan, un turban de toile, quelques drapeaux de mousseline rouge, quelques chevaux et quelques attelages de bétail pour la culture.

La maison d'Osman était hospitalière ; il recevait tout le monde à sa table, riches et pauvres, chrétiens et musulmans, les vainqueurs et les vaincus, donnant ainsi à son peuple l'exemple de la charité, de la fraternité et de la tolérance.

Inaccessible à la crainte, il n'était point cruel. Il épargna le sang des chrétiens et tandis que les princes turcomans, qui régnaient sur les autres provinces de l'Asie Mineure, répandaient autour d'eux la terreur, en se livrant à des actes de piraterie, Osman faisait naître dans ses Etats la paix et le bonheur. C'est de lui qu'on peut dire : « Il fut le père de ses sujets ». Sa bonté égalait sa justice, elle était devenue proverbiale et adoucissait ce que la main du vainqueur avait de rude.

Ces qualités du cœur ne diminuaient chez lui ni la fermeté, ni l'énergie. L'unité de sa vie fut admirable: tel on le connut, lorsqu'il n'était encore qu'un simple chef de tribu, tel il resta après qu'il se fut proclamé sultan par sa seule vaillance.

Dans une longue vie, si bien remplie, la loyauté fut son seul guide. Fidèle aux sultans seljoucides dans la bonne

comme dans la mauvaise fortune, il ne songea jamais à les trahir.

Rien de plus touchant d'ailleurs ni de plus instructif, que le récit de ses relations avec la cour suzeraine. C'est là que le caractère d'Osman se révèle en sa noble simplicité. Ces relations étaient celles d'un vassal à l'égard de son suzerain. Les sultans seljoucides ne lui demandaient pas toujours compte de ce qu'il faisait et se contentaient de lui adresser chaque année quelque témoignage de leur haute satisfaction.

Une de ces missions dont il convient de rappeler ici le souvenir, fut celle d'Ak-Timour chargé par Alaedin de remettre à Osman, auquel le Sultan venait de conférer le titre de Beylar-Bey, les insignes attachés à cette haute dignité. Ce fut la première cérémonie officielle. Elle eut lieu avec un grand apparat. Osman reçut l'envoyé du Sultan, entouré de ses principaux guerriers. Le rescrit impérial qui fut lu à cette occasion ne contenait pas moins de vingt-cinq pages pleines d'incohérences, de citations burlesques et de poésies sentencieuses qui réflètent bien les mœurs de l'époque, tandis que la réponse d'Osman au souverain seljoucide se composait en tout de deux petites pages d'un style sobre et d'une forme concise, où se montrent dans toute leur pureté les sentiments de loyauté et de dévouement du vassal envers son suzerain. Un observateur qui se serait livré à une étude approfondie de ces deux documents n'aurait pas manqué de constater la supériorité d'Osman sur ses congénères. C'est que la corruption persane, cause de tant de révolutions en Asie, n'avait pas encore pénétré chez les Ottomans.

CHAPITRE III

ORKHAN Ier

Orkhan et Alaeddin. — Organisation de l'armée ottomane. — Création du premier corps d'infanterie turque. — Origine des janissaires et des azabs. — Noms donnés aux officiers. — Organisation de la cavalerie. — Fiefs ou timars. — Prise de Nicée. — Passage du détroit. — Mort d'Orkhan. — Les sciences et les arts sous son règne. — Sa vie, ses mœurs.

De son mariage avec Mal-Khatoune, fille d'Edbaly, Osman eut deux fils, également remarquables par leurs vertus et leur érudition. Le premier, Alaeddin, fut un légiste des plus distingués. Son goût pour la haute culture scientifique l'avait rendu particulièrement cher à son grand-père, qui l'initia de bonne heure aux préceptes de la religion et l'instruisit dans les lettres arabes. Alaeddin abandonna, en conséquence, à son frère Orkhan la carrière des armes, pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, aussi quand Osman, à son lit de mort, voulut désigner son successeur, il eut comme une illumination soudaine du brillant avenir réservé à Orkhan et, étendant sa main sur lui, il le sacra empereur des Ottomans.

Il y eut, à ce moment, entre les deux frères, une lutte touchante. Orkhan refusa de ceindre le sabre d'Osman, prétendant que ce droit appartenait à son aîné, plus digne que lui d'occuper le trône, qui n'était alors que la selle mouvante d'un cheval de bataille, tandis qu'Alaeddin, respectant les dernières volontés de son père, ne

voulut point obtempérer à ce désir et insista auprès de son frère pour qu'il assumât seul la responsabilité du pouvoir. Orkhan dit alors à Alaeddin : « Puisque tu ne veux pas être sultan, sois au moins mon vizir. Aide-moi à porter ce fardeau ». Noble exemple ! témoignage éclatant de l'union qui existait alors dans la famille d'Osman ! Pourquoi faut-il, hélas ! qu'à quelque temps de là, les fils de ces glorieux ancêtres aient renoncé à ces traditions.

Alaeddin remplit dignement la tâche qui lui était dévolue, et fut le serviteur le plus actif et le plus dévoué de l'Etat. Les deux frères se complétaient l'un l'autre, tant l'affection qui les unissait était grande, tant étaient puissants les sentiments qu'ils avaient puisés dans une éducation commune. On vivait d'ailleurs dans une période tourmentée qui ne laissait place ni à la haine ni aux compétitions. Tout était à créer dans le nouvel empire, et, la grandeur de la tâche, aussi bien que les difficultés qui en résultaient, excluaient toutes les jalousies. Il fallait préparer le sol à recevoir la semence qui devait donner une si belle moisson.

L'administration et l'armée appelaient avant tout l'attention du législateur.

Orkhan commença par édicter des lois somptuaires, réglant le costume des guerriers, celui des fonctionnaires et des ulémas. A mesure qu'ils s'avançaient vers l'Occident et qu'ils se mêlaient aux peuples vaincus, les Turcs avaient modifié la coupe de leurs vêtements. La coiffure qui, chez les Orientaux, est le signe distinctif de la race, subissait des transformations étonnantes. Elle s'allongeait, se rétrécissait, s'arrondissait, montait en spirales, devenait plate ou bouffante ; elle ressemblait tantôt à un chou palmiste, tantôt à une pyramide tronquée et tantôt à une nacelle. Il était urgent de prendre à cet égard, certaines dispositions. Orkhan prescrivit à tous

les guerriers et aux officiers de la cour de porter indistinctement le feutre blanc ; les autres devaient continuer à se coiffer du feutre rouge. Comme leur principale industrie était la guerre, ils se servaient, pour leur usage personnel, des oripeaux faisant partie du butin. L'un revêtait l'uniforme d'un soldat bysantin, l'autre portait le bonnet brodé d'or d'un capitaine de la garde, ou la mitre d'un métropolite, tandis qu'un troisième s'affublait de l'habit de cour. Seuls, les officiers n'avaient pas abandonné le caftan des guerriers de l'Islam qu'Osman lui-même avait porté. Orkhan fit cesser ces anomalies choquantes dans le costume. Toutefois ses lois somptuaires tombèrent bientôt en désuétude. Le costume des particuliers dépendant du caprice de chacun, il était impossible de le soumettre à une règle fixe. Les lois qu'Orkhan édicta sur la monnaie eurent un caractère plus stable. Il eut, le premier, l'insigne honneur de faire frapper des pièces à l'effigie ottomane.

Il organisa ensuite l'armée et la disciplina. Formée tout d'abord d'un corps de fantassins, les yayas, elle grandit rapidement ; mais cette troupe ayant donné, peu de temps après, des signes d'insubordination, et le besoin d'une infanterie plus solide et plus compacte se faisant sentir, Orkhan convoqua le conseil de l'empire pour délibérer sur ce grave sujet. A ce conseil assistaient Alaeddin, Tchenderli, beau-frère de Cheik Edbaly et les principaux lieutenants d'Orkhan. Tchenderli proposa de créer une milice recrutée parmi les chrétiens que l'on forcerait ainsi à embrasser l'islamisme. Ce fut l'origine des janissaires.

Le projet auquel Tchenderli attacha son nom cachait, sous le couvert de la religion, un profond dessein politique. Il donna, en effet, naissance à l'une des institutions les plus puissantes, et les plus redoutables que le génie militaire des Ottomans ait inventées. Orkhan

dont l'esprit était ouvert à toutes les grandes réformes, accueillit cette idée avec empressement. Nous verrons les développements qu'elle aura dans la suite ; mais elle offrait déjà aux Ottomans cet inappréciable avantage d'utiliser, dans une large mesure, les forces des vaincus.

Occupés sans cesse à faire la guerre, les Ottomans ne pouvaient, sans mettre en danger leur existence même, laisser les chrétiens croître et se multiplier autour d'eux. Le jour où, pour des raisons d'ordre intérieur, ils renoncèrent à prélever sur les chrétiens cet impôt du sang, ils les forcèrent à s'insurger et à combattre pour leur affranchissement. Comment, en effet, admettre qu'un peuple vaincu, tenu dans un complet isolement, et qui voit de nouvelles générations succéder les unes aux autres, n'aspire pas à reconquérir son indépendance.

Il y a là un stock de forces accumulées qu'il est dangereux pour un gouvernement de laisser subsister, pour ainsi dire, à l'état de matières explosibles : survienne une étincelle et la mine éclatera avec une telle violence que les fondements de l'Etat en seront ébranlés.

Les janissaires furent soumis à une discipline rigoureuse ; officiers et soldats étaient punis de la bastonnade. Le bâton en Orient est le signe de l'autorité, et cette peine n'est point infamante. On leur assigna une solde et chacun d'eux reçut une ration.

Le législateur voulait que la nourriture qui leur était distribuée fût saine et abondante Il estimait, non sans raison, que c'était une condition indispensable à la bonne constitution d'une armée ; le soldat bien nourri pouvant accroître ses forces et décupler son énergie (1).

(1) La solde d'un janissaire était d'un aspre par jour, mais elle pouvait être augmentée sans qu'elle pût jamais dépasser trois aspres. La ration se composait de deux pains, de deux cents grammes de viande, de cent grammes de riz et de trois cents grammes de beurre (Hammer).

Un des caractères les plus étranges de cette organisation consistait dans les noms qui furent donnés aux officiers.

Le chef de la chambrée ou le colonel du régiment s'appelait *Tchourbadji-Bachi*, — premier distributeur de soupe — et l'officier qui venait après *Achi-Bachi* — premier cuisinier. Il y eut égalemennt le *Saccha-Bachi* — premier porteur d'eau — et l'*Achik-Bachi* premier coupeur de pain. Les janissaires professaient en outre un grand respect pour le *cazan*, ou marmite, qu'ils considéraient, pour ainsi dire, comme le drapeau du régiment. C'était autour du cazan que se tenaient les réunions tumultueuses, préludes des grandes révoltes, et que les sanglantes mêlées avaient lieu. Renverser le cazan c'était donner le signal de la rébellion.

Il est impossible d'indiquer les raisons qui ont amené le législateur à décerner aux officiers des janissaires des noms se rattachant aux emplois de la cuisine. Quelques historiens ont attribué cette innovation bizarre à ce que le sultan, étant considéré comme le père nourricier de ses sujets, ceux à qui il confiait le soin de veiller à leur sécurité se trouvaient naturellement désignés sous des noms culinaires. C'est la seule explication plausible qui en ait été donnée ; on pourrait en ajouter une autre, non moins vraisemblable. Il y avait en Orient, à l'époque dont nous parlons, une belle coutume qui consistait à fonder des *imarets*, sortes d'hospices, où les sultans faisaient distribuer aux pauvres du pain et de la soupe. Les historiens ottomans rapportent qu'après la prise de Nicée, Orkhan, ayant fait construire un imaret, convia à un festin, peuple et soldats, et se fit honneur de les servir lui-même.

Il est possible dès lors que cette conduite, si belle en sa simplicité, et si digne d'éloges, ait donné à Orkhan l'idée d'assimiler les grades de l'armée aux emplois de la

cuisine. Du moment, en effet, que le sultan n'avait pas dédaigné de servir la soupe à ses convives, il était naturel que la fonction de Tchourbadji-Bachi devînt une grande dignité.

Orkhan institua, en outre, un corps d'infanterie irrégulier, les *azabs*. Ils occupaient généralement le front de l'armée, engageaient le combat et soutenaient le premier choc de l'ennemi. Ces vaillantes troupes, qui répandirent abondamment leur sang sur les champs de bataille, ne jouissaient que de quelqués rares privilèges. Elles étaient sacrifiées aux corps d'élite et notamment à la cavalerie (1).

Jusque là, les Turcs avaient fait la guerre avec des cavaliers irréguliers appelés *akindjis*. Ces guerriers conservaient une grande indépendance d'allures, quoiqu'ils fussent, en réalité les mieux disciplinés de l'armée. Ils ne contractaient aucun engagement, mais toutes les fois qu'ils étaient convoqués sous les drapeaux, ils étaient exacts au rendez-vous, et jamais on ne les vit manquer à l'appel de leurs chefs. Cavaliers intrépides et batteurs d'estrades, ils savaient se transformer en fantassins, entreprendre des sièges, livrer des assauts et gagner des batailles. Plus tard, on composa, avec ces éléments, une cavalerie régulière, les *moslimans* ou les exemptés, pour indiquer qu'ils n'étaient soumis à aucun impôt. Leurs chefs s'appelaient *Sandjakbegs* ou chefs de l'étendard, *Bimbachis* ou chefs de mille, et *Soubachis* ou chefs de cent. En dehors de ces régiments qui acquirent, en très peu de temps, une grande célébrité dans les premières guer-

(1) Cette organisation était empruntée, en grande partie, aux Tartares ou Mogols qui n'étaient pas ce que l'on se figure généralement, un ramassis de barbares, n'ayant aucune cohésion entre eux, et ne connaissant aucune discipline. On y remarquait, entre autres éléments, des corps réguliers parfaitement organisés : les uns, écrit Hammer, avaient des uniformes rouges, les autres des uniformes jaunes, et d'autres étaient habillés en blouse.

res de l'empire, on comptait quatre escadrons : les *Sépahis*, les *Silahdars*, les *Ouloufdjis* et les *Ghourbas* ou étrangers.

Les uns, comme les Ouloufdjis, avaient une solde, les autres recevaient des terres en échange de leurs services. Une disposition particulière de la loi prescrivait, en effet, qu'une partie des terres conquises devait être abandonnée aux guerriers qui se seraient distingués par leur valeur.

Ces terres formèrent, plus tard, des fiefs nombreux, dont quelques-uns subsistaient encore en Turquie, au commencement de ce siècle. Les possesseurs de ces fiefs étaient tenus, en temps de paix, d'entretenir les routes en bon état. Le même règlement existait pour l'infanterie. Les fiefs étaient héréditaires dans la ligne masculine, mesure admirable et digne d'un peuple conquérant !

Telle fut, dans ses données générales, cette première organisation militaire qui devait coûter tant de sang à l'Europe. Quand elle fut terminée. Orkhan se rendit chez le célèbre derviche Hadji Bektach pour appeler la bénédiction du pieux cénobite sur cette nouvelle milice ; il se fit accompagner dans cette visite de deux janissaires. Hadji Bektach étendit la main sur la tête de l'un d'eux et prononça ces paroles prophétiques : « La milice que vous venez de créer, dit-il, en s'adressant au sultan, s'appellera *Yeni Tchéri* ; sa figure sera blanche et luisante, son bras redoutable, son sabre tranchant et sa flèche acérée ; elle sera victorieuse dans tous les combats et portera si haut ta gloire, ô prince, que toutes les nations courberont la tête devant toi ».

Les transformations, que nous venons d'indiquer, eurent lieu dans les dix années qui suivirent la mort d'Osman. Tels étaient alors les progrès réalisés par les Ottomans dans l'ordre militaire. Ce ne fut qu'un siècle

après, sous Charles VII, que se forma en France le premier corps régulier. Les Turcs, les faits historiques sont là pour l'attester, avaient déjà, au point de vue de l'organisation de leurs armées, une supériorité marquante sur les nations chrétiennes.

La discipline fut de tout temps la principale force des Ottomans. C'est elle qui leur assura la victoire sur maints champs de bataille. Aujourd'hui encore, c'est à l'obéissance passive du soldat, obéissance qui n'est obtenue par aucun moyen factice, qu'il faut attribuer la valeur des armées turques.

Pendant qu'Orkhan organisait les forces militaires de l'empire, il préparait une expédition.

Le vainqueur de Brousse méditait depuis longtemps la conquête de Nicée, le dernier boulevard de la chrétienté en Asie.

Rempli de cette ardeur guerrière qui distingua les souverains ottomans de la première période, il s'apprêta à mettre le siège devant cette ville, célèbre dans l'histoire des Croisés et dont on a pu dire, avec raison, qu'il n'y avait pas une seule pierre de ses remparts qui ne fût teinte du sang chrétien. Elle avait résisté pendant de longues années aux attaques des Ottomans qui rôdaient autour d'elle, comme des lions dont les rugissements réveillaient les échos d'alentour. Las d'attendre leur proie, ils résolurent de donner l'assaut à la ville.

Orkhan se présenta devant les remparts, à la tête de ses héroïques akindjis ; il fit harceler l'ennemi, et coupa les communications des habitants avec le dehors. Le siège était commencé et Orkhan, les yeux fixés sur les coupoles qui s'élevaient fières et superbes derrière les remparts, attendait, dans cette attitude, la reddition de la place pour transformer en mosquées ces magnifiques édifices, vestiges de la grandeur romaine.

Les Grecs, pâles fantômes de cette puissance qui

allait s'éteindre en Asie, comprirent néanmoins qu'ils devaient tenter un dernier effort pour empêcher que la ville sainte de la chrétienté ne tombât aux mains des Ottomans.

Ici, quelques explications sont nécessaires pour montrer la situation respective des deux rivaux.

Détaché de l'empire d'Occident, peu d'années avant l'irruption des barbares, l'empire d'Orient avait survécu à la chute de Rome. Depuis près de huit siècles, il se traînait dans la corruption, le sang et le crime. Déchiré au dedans par les factions et les compétitions dynastiques, assailli au dehors par ses ennemis, il tombait en lambeaux, perdant successivement ses provinces d'Europe et d'Asie. Mais la décomposition de ce grand corps était si lente, qu'on eût souhaité alors pour le repos du monde, qu'une puissance quelconque vînt l'achever. La durée de cet empire, pendant des siècles, malgré sa faiblesse extrême, est un des faits les plus surprenants de l'histoire.

Quelques-uns l'ont attribuée à la situation inattaquable de la capitale et au despotisme, qui est la dernière ressource des gouvernements dans leur décadence. Mais un événement aussi extraordinaire peut dépendre également de causes mystérieuses, qu'une étude approfondie de l'histoire pourrait seule révéler. Ils nous importe peu de les connaître. Il est un fait qu'on ne saurait nier, c'est que la résistance que les Grecs opposèrent à l'invasion turque fut dérisoire. Rien ne saurait donner une idée de la facilité avec laquelle les Ottomans firent leurs premières conquêtes que le nombre des villes, châteaux et forteresses dont ils s'emparèrent successivement et presque sans coup férir. Leur seule apparition devant une citadelle suffisait à leur en ouvrir les portes. Ils marchèrent ainsi d'étape en étape, jusque sous les murs de Brousse. Toutefois malgré la conquête de cette place,

dont Orkhan avait fait sa capitale, la puissance des Ottomans était encore bien fragile et le réveil soudain des Grecs pouvait la briser.

En effet, le nouvel empire ne comprenait alors que quelques districts, dont le plus important, celui qu'Osman avait choisi pour en faire le siège de son gouvernement, avait à peine une journée de marche de périmètre. Il était au surplus entouré d'ennemis. Au Sud de Brousse s'étendaient de vastes plaines limitées par les Etats des princes turcomans, tels que ceux de Mentché, Kermian et quelques autres; au Nord, c'étaient les Grecs qui, bien que peu redoutables pouvaient arrêter les Ottomans sur la route de Constantinople. Ils occupaient en Asie, outre la ville de Nicée, un petit nombre de places fortes et leurs possessions en Europe était restées intactes : elles comprenaient en dehors du pays dont est formée aujourd'hui la Roumélie orientale, une partie de l'Illyrie la Thrace, la Thessalie, l'Epire, la Grèce, les îles de l'Archipel. Ils possédaient, au surplus, une nombreuse flotte et des marins expérimentés, avantage dont leurs adversaires ne jouissaient point.

En un mot, la puissance militaire des Grecs était supérieure à celle des Ottomans. Par l'étendue de leurs domaines, aussi bien que par le nombre de leurs sujets, ils étaient en état de prendre l'offensive, ils pouvaient réunir une armée, et aidés des Turcomans leurs alliés refouler les Ottomans en Asie. Mais étaient-ils capables de cet effort viril? Non, si l'on en juge par l'attitude qu'ils montrèrent devant l'ennemi, en diverses circonstances. Une seule chose manquait aux Grecs ; c'était le courage, sans lequel toute entreprise de guerre est fatalement vouée à l'avortement.

L'empereur Andronicus ayant réuni en toute hâte une armée, accourut au secours de Nicée. C'est la seule entreprise sérieuse que les Grecs aient tentée contre les

Turcs. Il est d'autant plus nécessaire de s'y arrêter qu on peut juger par là du degré de résistance qu'ils étaient capables d'opposer à leurs ennemis. Les historiens byzantins et parmi eux Cantacuzène, grand chambellan, nous ont laissé un récit pompeux de cette campagne, dont les chroniqueurs ottomans font à peine mention dans leurs écrits. Andronicus commandait son armée en personne. Il avait mis deux jours pour faire quatre lieues ! Arrivé en face de l'ennemi, qui occupait une forte position sur une colline, il n'osa pas l'attaquer. On tint conseil dans la nuit ; il fut décidé qu'on l'attendrait dans la plaine et, s'il refusait d'accepter le combat qui lui serait offert, eh bien ! on s'en retournerait à Constantinople. Résolution héroïque qui montre combien peu les Grecs étaient disposés à se battre ! Le lendemain pourtant, il fallut en venir aux mains. Cantacuzène, en habile courtisan, fait ici un éloge extraordinaire du courage déployé dans cette circonstance par l'empereur.

« On se battit, écrit-il, pendant toute la journée, l'empereur chargea plusieurs fois l'ennemi à la tête de ses troupes ; les Turcs eurent à déplorer des pertes sérieuses ». Sait-on quelles furent celles que subirent les Grecs ? Cantacuzène nous le dit : un homme tué et un cheval blessé ! Le jour suivant le combat recommença, les Grecs firent encore des prodiges de valeur. Cent cinquante Turcs trouvèrent la mort, mais du côté des Grecs, qui le croirait ? il n'y eut ni un homme blessé, ni un cheval mort. Enfin le troisième jour, poursuit Cantacuzène, quelques Grecs s'étant aventurés près du camp turc, furent entourés par l'ennemi. L'empereur accourut pour les dégager ; il fut cerné à son tour et c'est à peine s'il put se frayer un passage à travers la cavalerie turque, pour chercher son salut dans la fuite.

Il s'embarqua aussitôt sur une galère qui fit voile vers

Constantinople, pendant que le reste de l'armée en déroute se réfugiait dans les villes et les châteaux d'alentour. Cette fois Cantacuzène est forcé d'avouer la perte de cinquante Grecs. Encore trente de ces malheureux avaient-ils été massacrés aux portes de Philacrème, ville fortifiée dont les Grecs avaient emporté les clés au camp où elles furent oubliées ! Il faut lire ces détails navrants dans les récits des historiens bysantins pour y croire (1). Il était clair désormais que les Grecs ne se battraient plus en rase compagne, et que, même derrière leurs remparts, ils n'opposeraient qu'une faible résistance à leurs ennemis.

Cependant les Akindjis, conduits par le vaillant Samsama, prenaient déjà leurs dernières dispositions pour escalader les murailles de Nicée, quand les habitants, fatigués par un long siège, se rendirent au vainqueur sous la condition que la garnison pourrait se retirer librement. Orkhan n'eut garde de s'y opposer ; il connaissait les sentiments intimes des Grecs. Un fort petit nombre de défenseurs se retirèrent à Constantinople, les autres se soumirent à Orkhan et acceptèrent la domination ottomane, sinon avec joie, du moins avec une parfaite résignation. Ainsi tomba la première ville de la chrétienté en Asie, celle qui vit se profiler sur ses murs crénelés les silhouettes fières et élégantes des Godefroi de Bouillon, des Tancrède, des Bohémond et de tant d'illustres guerriers du Moyen Age ; celle qui vit se réunir dans l'un de ses principaux temples, consacré au culte chrétien, le premier concile œcuménique. Oui, dans cette même enceinte d'où s'était élevé, comme un *Hosanna* éternel, l'hymne du *Credo* catholique, monu-

(1) Nicéphor Grégoras raconte également qu'en 1337 l'empereur ayant été avisé de l'arrivée des Turcs sur un point de la côte, Atyra, aujourd'hui Bouyouktheck-Medjé, Andronicus les attaqua brusquement, en fit périr mille, et pas un Grec ne fut blessé.

ment impérissable de la foi, les soldats de l'Islam, précédés de leurs derviches, allaient faire retentir le nom d'Allah et de son prophète. Oh! que les ossements de ceux qui dormaient là depuis des siècles, sous les froides dalles du temple, durent tressaillir en entendant les pas sonores des guerriers ottomans, marchant derrière leur glorieux chef, et les adorations cadencées et rythmées de cette armée victorieuse, prosternée devant la puissance et la majesté de Celui qui dispose à son gré des empires! La ville ne fut point livrée au pillage et pour récompenser ses officiers, Orkhan leur donna les palais et les demeures somptueuses des princes chrétiens, ainsi que les filles et les épouses de ces derniers ; le sang chrétien se mêla au sang musulman et en tempéra les ardeurs L'union s'opérait entre le vainqueur et le vaincu.

Chez les Grecs écœurés de la faiblesse et de la lâcheté de leurs chefs, il y avait comme le vague espoir d'un renouveau terrestre qui les eût dédommagés de leurs souffrances. Sans doute ils ne seraient plus les maîtres chez eux, mais ils vivraient paisiblement sous l'égide des lois musulmanes, et, ne possédant plus de gouvernement, ils n'en auraient ni les hontes ni les responsabilités.

Ils avaient au surplus toutes sortes de ménagements pour leurs futurs maîtres. Façonnés à la servitude par un long despotisme, ils devinaient jusqu'à leurs moindres désirs. Après la conquête de Nicée, cet état de choses n'avait fait qu'empirer. S'ils apprenaient par exemple que le vainqueur eût l'intention d'occuper une ville ou de s'emparer d'une citadelle, ils les abandonnaient, ou bien, elles étaient si mal gardées que le conquérant y pénétrait sans obstacle. Il était même rare qu'il ne se trouvât pas un traître sur son chemin.

Quand un pays en est arrivé à ce degré de décomposition, il est difficile de déterminer la part de responsabilité qui revient à la nation et celle qui incombe au gouvernement.

Ils étaient pourtant doués d'une grande finesse et d'une intelligence peu commune ces empereurs de Bysance. Que de talent et que de ruse chez un Cantacuzène, usurpateur malheureux d'un trône chancelant, sur lequel il lui fut impossible de se maintenir, malgré des prodiges d'habileté !

Si l'empire grec avait pu être sauvé, il l'eût été assurément par cet homme remarquable, qui montra, en plus d'une circonstance, les aptitudes d'un véritable homme d'Etat. Le projet qu'il forma, à cette époque, de marier sa propre fille avec Orkhan et de s'assurer, par ce moyen, l'appui et la protection des Ottomans, était un coup de maître.

Ces finesses diplomatiques qui, jointes aux discussions théologiques, ont rendu l'école bysantine si célèbre dans l'histoire, étaient d'autant plus impuissantes à protéger les chrétiens contre l'insatiable ambition de leurs voisins, que ceux-ci joignaient au courage et à l'énergie qui les caractérisaient, quelques-unes des facultés dont les Grecs étaient doués, et notamment l'habileté et la ruse qui sont les traits distinctifs des races conquérantes. Ainsi, pendant qu'Orkhan aidait Cantacuzène à garder le pouvoir, il encourageait secrètement son rival à persister dans ses revendications, et, tandis qu'accompagné de toute sa famille, il rendait visite à son beau-père à Bysance, il méditait l'expédition qui devait le rendre peu de temps après maître de la rive européenne. Ces faits, d'autres encore que nous pourrions citer, jettent un jour curieux sur les mœurs de cette époque. Orhkan avait en outre la supériorité que donnent la toute-puissance et la force. Il entrait volontiers en lutte avec son beau-père sur le terrain politique ; mais dès qu'il s'apercevait que Cantacuzène allait triompher, grâce à quelques combinaisons ingénieuses dont il n'avait pu d'abord démêler la trame, il s'indignait, et, laissant de côté les

conventions et les stipulations diplomatiques arrêtées entre les deux Etats, il tranchait la difficulté d'un coup de sabre, et mettait fin aux pourparlers engagés. Dans ces conditions, la lutte était inégale et la victoire devait rester aux Ottomans qui s'étaient habitués peu à peu à ne plus considérer les empereurs de Bysance que comme des vassaux, bons tout au plus à leur rendre quelques menus services, ou à être attachés comme captifs à leur char de triomphe.

Terrible exemple de ce que peut devenir un peuple puissant et glorieux, quand il s'abandonne aux mains d'un gouvernement indigne chez lequel la corruption a étouffé tout germe de vertu, toute manifestation, si faible soit-elle, d'une force morale, attestant un reste de vigueur. L'empire de Bysance n'était plus, hélas ! qu'une ombre indécise se reflétant dans le miroir des eaux du Bosphore et à laquelle la nature donnait simplement une apparence de vie. Les Ottomans se montraient justement jaloux de la magnifique situation qu'il occupait.

Cette situation, ils la convoitaient avec une passion de plus en plus violente, et nous allons les voir franchir les détroits et dresser sur la terre occidentale leurs tentes surmontées du croissant. Leur apparition sur ce continent fut, sans contredit, le plus grand événement de ces temps ; il passa inaperçu, presque ignoré, tant l'Europe dormait profondément dans la nuit du Moyen Age. Si lourd même était son sommeil qu'il fallut la grande voix de l'Eglise, prêchant une nouvelle croisade, pour l'arracher à sa torpeur. Les deux religions allaient se trouver de nouveau face à face pour se livrer un dernier combat.

Nous avons vu que, grâce à l'occupation de Brousse et de Nicée, les Ottomans n'avaient plus rien à redouter en Asie de la part des Grecs. Ceux-ci s'étaient retirés en Europe où ils imploraient en vain le secours de la chré-

tienté. Que d'événements en moins d'un siècle ! Le chemin parcouru, de l'Euphrate à la mer, marquait la première étape du peuple turc. Il allait bientôt traverser les détroits, et, se jetant sur l'Occident, couvrir de ses armées un vaste continent. Un drame à la fois sanglant et tragique se préparait ; la conquête de l'Asie Mineure n'en était que le prélude. Elle avait permis aux Ottomans de se grouper sous la bannière des fils d'Osman, de s'essayer aux grandes guerres, et de prendre, en quelque sorte, leur élan, pour poursuivre la conquête de nouveaux pays où les attendaient des ennemis plus redoutables que les Grecs, des ennemis véritablement dignes d'eux, qui leur permettront de montrer leur supériorité sur les champs de bataille. Le merveilleux se mêle ici aux réalités de l'histoire et en fait une véritable épopée. Ces villes abandonnées par les chrétiens ressemblent à des temples antiques pleins de mystère et de majesté. Des palais en ruines, des colonnes renversées, des remparts démantelés, et, sur ces amas de pierres, quelques cabanes habitées par des pêcheurs grecs dont les barques demeuraient attachées au rivage, comme des oiseaux craintifs blottis dans leurs nids. Tel était l'aspect désolé de la côte occidentale en face de laquelle les Turcs avaient planté leurs étendards. D'une part, tout était vie et mouvement, de l'autre, c'était l'engourdissement de la mort ; tandis que sur la rive européenne régnaient un calme et un silence profonds, on entendait sur la rive opposée les chants guerriers se mêler au bruit des tambours et des fanfares ainsi qu'aux hennissements des chevaux battant de leurs sabots l'écume de la mer et appelant leurs cavaliers.

Orkhan avait confié le commandement de son avant-garde à son fils aîné Suleyman, le guerrier le plus accompli de son temps. Quelle tentation pour le jeune prince que la vue de cette rive européenne qui s'étendait devant lui !

Enchaîné au rivage asiatique, il entendait un vague concert de voix mystérieuses que la brise lui apportait matin et soir. Que se passait-il là-bas, dans ce continent, au delà de ces vallons, de ces coteaux, de ces horizons derrière lesquels le soleil disparaissait ? Le soleil couchant a tenu une grande place dans les destinées des Ottomans. Il les avait guidés dans leur marche vagabonde à travers l'Asie. Ils l'avaient suivi, de l'Est à l'Ouest, au milieu de tous les éblouissements du triomphe et de la gloire, et, maintenant qu'ils le voyaient disparaître derrière les montagnes, ils voulaient toujours marcher à sa suite. Jamais, en effet, l'idée ne leur était venue de modifier leur orientation. Poursuivre leur route vers l'Occident, ne regarder que de ce côté, et, laissant derrière eux, les pays ensoleillés, s'avancer hardiment vers l'Ouest, tel fut leur plan, leur idée fixe, une sorte de vocation irrésistible qui les poussait à accomplir la mission qui leur avait été tracée par la sagesse éternelle. Admirez ici les desseins de la Providence qui les conduisit, pour ainsi dire, par la main jusqu'au cœur de l'Europe. Nous les avons vus s'en aller dans leur pays quand la mort subite de leur chef, Soliman Schah, noyé dans le fleuve, les ramena vers l'Ouest, et, depuis ce moment, cette protection visible du Ciel ne les abandonna pas. L'empire seljoucide s'écroule. Il suffisait au Turcoman vainqueur de deux jours de marche pour exterminer les Ottomans, il s'arrête à Konieh et rebrousse chemin. Cette protection deviendra encore plus tangible sous le règne de Bajazet.

Ce fut donc Suleyman, fils d'Orkhan qui foula le premier le sol européen. Ayant aperçu un jour un bateau se détacher de la rive, et, traversant rapidement le détroit, disparaître au loin vers l'horizon, il conçut le projet de passer la mer sur des barques.

Quelques arbres abattus dans la forêt et solidemen

attachés les uns aux autres formèrent un radeau sur lequel Suleyman et trente-neuf de ses compagnons prirent place. Le passage du détroit s'effectua heureusement au milieu d'une nuit étoilée. La ville de Trympe se rendit sans coup férir, et, dès le lendemain, des barques grecques emmenaient sur la rive européenne le reste des troupes. Avec ces nouvelles forces, Suleyman tenta une attaque contre Gallipoli et réussit à s'en emparer à la faveur d'un tremblement de terre qui avait accru la terreur des habitants. Du moment que le Ciel se chargeait de favoriser les Ottomans, les Grecs ne pouvaient faire mieux que d'obéir aux éléments conjurés contre eux. D'ailleurs Orkhan lui-même à qui Cantacuzène se plaignait de la rupture des traités et de l'occupation de Gallipoli, justifiait la conduite de son fils par les mêmes raisons. Dans un message adressé à son beau-père, il s'exprimait ainsi : « Dieu ayant manifesté sa volonté en notre faveur en faisant tomber les remparts, mes troupes sont entrées dans la ville, pénétrées de sentiments de reconnaissance pour Allah ». Ainsi le même argument servait à la fois aux Grecs pour excuser leur faiblesse, aux Ottomans pour justifier leur usurpation.

Cet événement mémorable se passait l'an 758 de l'Hégire, cinquante-six ans après la fondation de l'empire, vers la trentième année du règne d'Orkhan. On ne vit alors se produire chez les Grecs aucun de ces mouvements spontanés par lesquels un peuple assure quelquefois son salut. Les Ottomans auraient pu, ce jour-là, marcher sur Andrinople, sans rencontrer la moindre résistance ; mais ils procédaient par bonds. Suleyman ne jouit pas, d'ailleurs, de son triomphe. Il mourut à la chasse, au moment où il suivait au galop le vol de son faucon, et telle était l'affection du peuple pour ce jeune prince, qu'il le fit revivre en ses légendes. Pour lui il n'était point mort, et apparaissait de temps en temps à

la tête de ses troupes pour les mener à la victoire. Cette légende qui faisait passer l'âme du général dans celle des soldats, montre combien était puissant l'attachement des Turcs pour leurs chefs. Seul, Orkhan fut inconsolable de la perte de son fils. Il l'aimait si tendrement qu'il ne put survivre au chagrin que lui causa sa mort. Il descendit dans la tombe peu de temps après, chargé d'années et de gloire. Il fut, sans contredit, le plus grand et le plus accompli des hommes de son époque ainsi que de sa race. Guerrier redoutable, il n'abusa jamais de la victoire, prince juste et équitable, il se fit chérir de tous ses sujets. La douceur qu'il témoigna aux vaincus attestait sa grandeur d'âme.

Pendant un règne de trente-cinq ans, et malgré les plus éclatants succès, on ne put lui reprocher aucun acte de cruauté. Il aimait les pauvres pour lesquels il fit élever de nombreux hospices. Telles étaient sa piété et sa reconnaissance envers Dieu qu'elles se manifestaient dans toutes les circonstances par des aumônes et des fondations charitables. Il créa de magnifiques écoles et institua des chaires dont quelques-unes furent illustrées par les hommes les plus remarquables de cette époque.

Orkhan aimait la paix et mettait à profit le temps qui s'écoulait d'une campagne à l'autre pour doter son pays de superbes monuments. Les mosquées, les hospices, les fontaines publiques et les écoles s'élevaient de tous côtés comme par enchantement.

Des inscriptions gravées sur la pierre, avec un art merveilleux, couvraient les murs des édifices publics. De beaux mausolées surgissaient du sol aux lieux illustrés par les exploits des héros morts sur les champs de bataille, et, chose plus surprenante encore, de nombreux couvents étaient fondés par la piété des fidèles. Le mouvement religieux qui commençait à se dessiner sous le règne d'Osman, avec une grande netteté, était maintenant

dans son plein épanouissement et se faisait remarquer par la variété des types, l'éclat des couleurs, et une puissante originalité qui lui donnait une saveur toute particulière.

Geiklibaba, le père des Cerfs, qui habitait au pied de l'Olympe, rappelle certaines créations fantastiques de l'Inde. Il etait Arien et se plongeait avec délices dans les longues contemplations mystiques d'où l'âme sort endolorie et comme enivrée par l'extase, tandis que le corps devient vibrant et sonore. Le moindre bruit l'agite et le plus léger contact a pour ce corps une intensité extraordinaire. Le sentiment ainsi aiguisé acquiert une force qui fait de ceux qui se livrent à ces sortes de pratiques des hommes capables d'affronter la mort. Le père des Cerfs, ainsi appelé parce qu'il paraissait en public monté sur un cerf, appartenait à cette catégorie. Il portait, suivant la légende, un sabre pesant, et il est représenté combattant à la tête des troupes avec cette arme terrible. D'autres derviches imitaient son exemple, les uns avaient des sabres en bois dur, les autres d'énormes bâtons noueux avec lesquels ils fendaient les crânes. C'étaient les *babas* et les *abdals*, chefs vénérés de la secte mystique qui, au Moyen Age, exerça une si grande influence sur l'émigration des peuples. Ils accompagnaient les armées, excitaient le courage des guerriers et se jetaient dans la mêlée, entraînant par leur exemple les soldats et leurs chefs. Leur désintéressement était au-dessus de tout éloge ; ils dédaignaient l'or et l'argent, foulant aux pieds les grandeurs humaines et n'ayant qu'un but, le triomphe de leurs coreligionnaires. Aussi étaient-ils entourés de la vénération des fidèles, et la protection d'Orkhan leur était d'autant plus assurée que ce prince éclairé s'était montré, dès le commencement de son règne, le défenseur de la religion et le propagateur le plus zélé du Coran.

CHAPITRE IV

AMURAT Ier

Coup d'œil rétrospectif sur le règne d'Orkhan, Amurat Ier se révèle comme un grand capitaine. — Situation critique de l'Europe. — Coalition des Chrétiens des Balkans. — Bataille de la Maritza. — Prise d'Andrinople. — Bataille de Kossova. — Organisation des armées turques. — Infériorité des armées chrétiennes, organisation défectueuse des troupes. — Défaut d'entente entre les chefs. Caractère ombrageux d'Amurat. — Sa sévérité envers ses fils. — Conquêtes.

Dans Orkhan le sultan n'apparaissait pas avec ce caractère dominateur que l'on trouve déjà chez Amurat ; il avait conservé quelque chose de la ferme et tranquille majesté de son père. Il n'y a que le pouvoir absolu qui inspire aux conquérants une confiance illimitée en eux-mêmes. Or, l'empire turc n'avait pas encore atteint ce degré de puissance qui donne le vertige. Aussi nous avons pu voir avec quelle prudence Orkhan traitait les affaires de l'Etat, sans compromettre l'œuvre commencée.

Toute sa sollicitude s'était portée sur l'armée, comme s'il eût prévu que son fils au moment où il venait de franchir les détroits pour pénétrer en Europe, aurait besoin d'une organisation plus complète des forces militaires de l'empire, afin de parer aux événements.

Le sol occidental, il n'est que juste de le reconnaître, fut plus propice au développement de la puissance ottomane que le sol asiatique, telle la plante qui, transportée sur la terre étrangère, pousse des rejetons plus vigou-

reux. Le nombre des Turcs s'était accru considérablement le long des Dardanelles. Leurs légions se pressaient, sous les étendards d'Amurat, pleines d'ardeur pour la lutte. Comment contenir cette force redoutable ? Personne n'y songeait. Amurat moins que les autres. Animé de la passion la plus vive pour la conquête, jeune, amoureux de gloire, impatient de se mesurer avec l'ennemi, Amurat voulut surpassser son frère Suleyman dont l'armée pleurait la mort prématurée.

Il accomplit de grandes choses et se révéla, dès les premières années de son règne, comme un habile capitaine. C'est lui qui soutint le choc des armées chrétiennes, coalisées pour la première fois contre les Ottomans. Il mobilisa ses forces et franchit les Balkans. A lui revient l'honneur de l'établissement définitif des Turcs en Europe. Il ne s'agissait plus ici de combattre les Grecs ; d'autres adversaires avaient surgi plus terribles et plus redoutables. Osman avait fait la conquête de Karadja-Hissar et de Brousse, Orkhan celle de Nicée et des Dardanelles, Amurat s'empara d'Andrinople, et par la possession de ce poste stratégique, isola Constantinople du reste de l'Europe. Il marchait où le péril l'appelait et possédait ce coup d'œil qui fait qu'une position occupée à temps assure le gain d'une bataille. Il semblait dédaigner les victoires faciles et aimait à affronter le danger avec la sérénité des héros, entassant triomphes sur triomphes, et les cimentant finalement de son sang.

Quelle était à ce moment la situation de l'Europe qui jusque là, avait assisté impassible à l'invasion ottomane ? Il importe de la définir. Après les Croisades, elle s'était repliée sur elle-même. Déçue dans ses espérances, elle avait perdu le goût des lointaines aventures. Déchirée par les factions, ensanglantée par les guerres civiles, elle était en proie à la plus complète anarchie ; ce n'était partout que révoltes et séditions ; les peuples

étaient las d'obéir et les nations commençaient à ronger leur frein.

C'était, on s'en souvient, l'époque où, en France, la féodalité épuisée par les guerres qu'elle eut à soutenir contre l'islamisme, livrait ses derniers combats à la royauté triomphante. Vers le même temps, les Anglais, devenus maîtres des plus belles provinces de l'Est, poussaient leurs incursions dévastatrices jusqu'en Aquitaine.

La Jacquerie, le brigandage, la misère et la peste exerçaient de cruels ravages. Au delà des Pyrénées, le peuple gémissait sous la tyrannie de ses rois. Castille et Aragon étaient ennemis, tandis que le Maure régnait sur l'Espagne.

Déchirée, par la guerre des Guelfes et des Gibelins, l'Italie marchait dans le sang et l'Allemagne désolée, elle-même, par l'anarchie retombait alors sous le joug avilissant des rois de Bohème qui la traitèrent comme une prostituée.

Plus loin, au Nord, c'est la Pologne, en proie à des dissensions intérieures et ne pouvant jeter dans la balance le poids de sa vaillante épée ; c'est la Russie envahie par les Mongols et traversant une période pleine de calamités et d'angoisses. Sur un autre point de l'Occident, la république de Gênes était en pleine décadence et celle de Venise, malgré le traité de Chiozza, qui lui assurait la suprématie sur toutes les mers s'était abandonnée aux mains d'une oligarchie défiante et orgueilleuse qui devait la mener fatalement à sa ruine. Elle formait toutefois avec la Hongrie et les peuples des bords du Danube les seules forces disponibles que la chrétienté pût opposer à l'invasion ottomane.

La situation des peuples chrétiens des Balkans ne différait guère alors de ce qu'elle est aujourd'hui. Ils formaient un groupe de petits Etats autonomes dont cha-

cun avait sa constitution particulière, ses coutumes et ses lois. Vassaux, ils aspiraient à reconquérir leur indépendance ; devenus indépendants, ils ne tardaient pas à retomber sous la domination de leurs puissants voisins. Aucune fusion n'était possible entre ces divers Etats, quoique composés, pour la plupart, de peuples ayant la même origine et la même foi. A l'époque dont nous parlons, la Bulgarie et la Serbie étaient indépendantes, la Bosnie formait un Etat tantôt tributaire de la Serbie et tantôt vassal de la Hongrie : la Valachie venait d'être affranchie de la domination des Hongrois par Radul ; enfin l'Albanie après s'être donnée tour à tour aux Vénitiens et aux Français, dans la personne de Charles d'Anjou, frère de St-Louis, allait trouver dans l'un de ses fils, Scanderbeg, un chef illustre.

Ainsi les Turcs étaient seuls contre plusieurs adversaires ; leur union faisait leur force, tandis que les Chrétiens divisés étaient incapables de leur opposer une résistance victorieuse. Si ces derniers avaient pu faire taire leurs rancunes, ils eussent, sans nul doute, triomphé de leur ennemi. Que d'éclat et que de puissance chez ces peuples chrétiens indépendants de l'empire grec ! Un Ourousch, un Douchan, un Lazar, un Milosch, un Scanderbeg, un Hunyade et tant d'autres héros ne purent arracher leur pays à la domination turque. Nous les verrons dans plus d'une circonstance, engager la lutte séparément contre leur adversaire qui

« Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux »

les battait successivement. Lorsque les Bulgares étaient écrasés, les Serbes entraient dans la lice, et c'est seulement quand ceux-ci étaient complètement battus que les Hongrois et les Albanais venaient à la rescousse. Toutefois, à mesure que le danger de l'invasion augmente et que le péril devient plus menaçant, la cohésion entre

les différents peuples des Balkans est plus forte, et sur maints champs de bataille on voit combattre, pêle-mêle, Bulgares, Serbes, Bosniaques, Valaques, Hongrois et Albanais. Là encore la hideuse trahison vient compromettre la plus sainte des causes.

A la vérité, tous ces peuples, grâce à leurs passions mesquines, et à leurs préjugés invétérés, ne constituaient pas une force capable de briser le colosse ottoman. Leur puissance était aussi vacillante que leurs destinées étaient mobiles. Il aurait fallu qu'une main vigoureuse les réunît sous un même sceptre ou que l'union, une union constante et sincère, les tînt solidement attachés les uns aux autres, afin qu'ils pussent former un faisceau de forces compactes, capables d'arrêter la marche de l'envahisseur. Or, nous avons déjà dit qu'aucune entente n'était possible entre des nations qui s'étaient voué une haine implacable, et qui, pour conserver un semblant d'autonomie, qui pouvait satisfaire leur ambition, mais qui n'était même pas la garantie de leur indépendance, risquaient de compromettre la sécurité de l'Europe.

L'histoire des guerres que les Chrétiens eurent à soutenir contre l'invasion turque aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, peut se diviser en trois périodes successives, marquées par des succès éclatants et d'irréparables revers.

La première période comprend la résistance que les peuples des Balkans, aidés des Hongrois, opposèrent aux Ottomans depuis la bataille de la Maritza, qui eut lieu en 1363, jusqu'à l'année 1442, qui vit apparaître Hunyade et Scanderbeg, les deux héros qui remplirent de leurs exploits la dernière moitié du quinzième siècle. La seconde période commence avec l'apparition de ces deux grands capitaines auxquels il convient d'ajouter les princes de Moldavie qui, entrés tard dans la lutte, s'y

comportèrent vaillamment, et se termine à la mort de Mahomet II, le conquérant de Constantinople. Enfin la troisième période commence à la guerre dite *Vénitienne* qui dura vingt ans environ et expire à la mémorable bataille livrée sous les murs de Vienne, en 1663, par Sobieski. C'est Amurat qui ouvre la première période avec un incomparable éclat.

En moins de vingt années, les Turcs avaient fait de sensibles progrès dans les Balkans. Après avoir occupé la Thrace, l'Illyrie, une partie de la Bulgarie, Andrinople, Kustendil, Philopopolis et toutes les villes situées le long de la Toundja, il se disposèrent à franchir les Balkans. Jusque-là les Ottomans ne s'étaient pas trouvés en face d'une véritable armée : des combats partiels, des faits d'armes isolés, quelques sièges glorieux comme ceux de Brousse et de Nicée, des excursions hardies, voilà par quels exploits ils s'étaient signalés.

La bataille de la Maritza fut le premier événement militaire par lequel les Turcs s'illustrèrent en Europe.

Amurat avait confié le gouvernement des provinces occidentales à Lalachahin, l'un des plus illustres généraux de son père. Celui-ci hésitait à attaquer dans leurs retranchements les Serviens et les Hongrois, quand un de ses lieutenants, Hagi-Ilbéki, surprit l'armée chrétienne, dans une nuit sombre, aux cris répétés d'Allah ! Allah ! et la précipita dans la Maritza. Le roi de Hongrie échappa, comme par miracle, au sabre du vainqueur. Quelques années plus tard, Amurat franchissait les Balkans et venait mettre le siège devant Nisch, la grande forteresse qui commande toutes les communications entre la Thrace et la Servie (1).

Yakhschi Bey, fils de Timourtasch, monta le premier à l'assaut de la ville qui se rendit au vainqueur. Bien-

(1) Serbie actuelle.

tôt Sophia, la capitale de la Bulgarie, subit le même sort, pendant que Khaïreddin Pacha s'emparait de son côté de Thessalonique. Ces victoires avaient été chèrement achetées par les Turcs. Ce n'étaient plus de simples combats, mais de véritables batailles rangées entre des armées fortes de cinquante à quatre-vingt mille hommes. En 1390, c'est-à-dire cinquante ans après le règne d'Osman, les Turcs pénétraient jusqu'en Herzégovine, en éclaireurs qui préparaient les grandes invasions. Ces excursions hardies, ces forteresses tombant successivement en leurs mains, ces généraux concevant les projets les plus audacieux, et les exécutant avec un rare bonheur, le Sultan qui se transportait de l'Asie en Europe avec une effrayante rapidité, ranimant le courage de ses troupes, et les conduisant à la victoire ; tous ces événements avaient jeté le trouble et l'épouvante parmi les Chrétiens. Ce fut alors que Lazar, kral de Bulgarie, l'homme le plus remarquable de son temps, comprenant le danger qui le menaçait, forma avec les Albanais, les Hongrois, les Serbes, les Moldaves, une formidable coalition contre les Turcs. Pour briser cette coalition et la réduire à l'impuissance, Amurat accourut en Europe et se plaça à la tête de son armée. La plaine de Kossova fut le champ clos où se décida pour la première fois le sort des peuples des Balkans.

Cette bataille eut une issue tragique : Amurat avait dressé ses tentes à l'entrée de la plaine, faisant face à l'ennemi. Le combat commença au point du jour. Durant toute la nuit, un vent violent avait soufflé et, le matin, la pluie était tombé en abondance. L'effort des Chrétiens s'étant concentré sur l'aile gauche, une partie de l'aile droite de l'armée ottomane se porta à son secours. Les deux centres s'étaient rapprochés l'un de l'autre et la mêlée devint générale. A l'heure où la victoire se dessinait en faveur de l'armée turque, un Servien, Milosch

Kabilovitch s'ouvrit un chemin à travers les morts et les combattants, demandant à voir le Sultan pour lui révéler un secret. Ayant été admis dans la tente d'Amurat, il se pencha vers lui, comme s'il eut voulu lui baiser la main et lui enfonça son poignard dans le cœur (1). Cet acte immortalisa le nom de Milosch, mais ne sauva pas les chrétiens de la défaite.

Dès cette bataille, éclatent à tous les yeux, d'une part, la force et la puissance de l'armée ottomane, de l'autre, la faiblesse et l'infériorité de l'armée chrétienne. On peut assigner, en effet, deux causes aux succès des Turcs en Europe; l'unité de commandement et la discipline qui existaient dans leurs rangs, opposées à l'anarchie qui régnait dans les rangs de l'armée chrétienne.

Nous avons déjà dit de quels éléments se composait l'armée ottomane. La tactique qu'elle suivait dans les combats était remarquable. Les azabs occupaient le front des troupes. Placés sur la première ligne, ils avaient ordre de se replier sur les sipahis qui, prévenus de ce mouvement, ouvraient leurs rangs pour les abriter. Les janissaires étaient aux armées ottomanes ce que la vieille garde était aux armées de Bonaparte. Ils entouraient le Sultan, placé au centre; cette troupe d'élite surgissait tout à coup au milieu de la mêlée et décidait du sort de la bataille. Les premiers feux du jour éclairaient une masse immobile qui, lorsqu'elle s'ébranlait, tombait comme une avalanche sur l'ennemi qu'elle ensevelissait sous un monceau de cadavres, tandis que la cavalerie légère, échelonnée sur les deux ailes se portait du côté où l'adversaire était en force. Ainsi rangée l'armée ottomane présentait une triple enceinte qu'il fallait franchir successivement. Si l'ennemi parvenait à rompre la première ligne et à la culbuter, il se trouvait aussitôt en

(1) Sadeddin.

face des sipahis qui lui opposaient une vive résistance, et si après des efforts inouïs, il arrivait à franchir la seconde enceinte, il voyait alors se dresser devant lui, comme une forteresse inexpugnable, le corps des janissaires.

Les Turcs ne connaissaient pas encore les armes à feu : la flèche acérée des Persans, la lance droite des Arabes et le sabre recourbé étaient leurs armes préférées.

Montés sur des chevaux légers et fringants, les officiers dédaignaient les lourdes armures et les pesantes cuirasses des guerriers chrétiens bardés de fer. A aucune époque, le casque ne remplaça pour eux le turban. Toutefois, beaucoup de guerriers avaient adopté la cotte sarrazine en mailles serrées, peu élégante, mais ample, et laissant au soldat la liberté entière de ses mouvements. Ce fut plus tard que les janissaires revêtirent ces gigantesques armures dont les proportions larges et la forme arrondie révèlent la puissante carrure de ces redoutables guerriers.

Le fantassin turc, sobre et robuste, pouvait supporter les plus grandes fatigues. Privé de ces boissons enivrantes qui énervent les plus fortes constitutions, il trouvait dans son tempérament la force physique nécessaire pour soutenir la lutte, et dans l'enseignement religieux le ressort moral qui affermit le courage.

Les vides qui se faisaient dans les rangs de l'armée étaient comblés par les nombreux contingents qui arrivaient de l'Asie. Chaque année, de nouvelles hordes envahissaient l'Occident et les Chrétiens avaient sans cesse devant eux des troupes renouvelées ; une telle armée était invincible.

L'Europe aurait pu devenir, il est vrai, pour les Chrétiens des Balkans, ce que l'Asie était pour les Ottomans ; mais la situation troublée des nations occi-

dentales s'opposait à l'exécution de ce plan, et, tandis que les Serbes, les Bulgares, les Valaques, les Albanais et les Hongrois ne devaient compter que sur leur seule vaillance, pour chasser de leur pays l'envahisseur, les Musulmans ne cessaient d'accourir sous les drapeaux des descendants d'Osman, en masses compactes et serrées. Si on ajoute à toutes ces considérations, que l'armée ottomane ne formait alors qu'une seule et même famille, qu'on y adorait le même Dieu, qu'on y reconnaissait l'autorité d'un chef unique, le Sultan, on aura une idée de sa puissance.

Tout autre était l'organisation des armées chrétiennes. Celles-ci se composaient, pour la plupart, d'éléments sans cohésion ; les Bulgares, les Valaques, les Serbes, les Moldaves, les Bosniaques, les Hongrois et les Albanais. Tous étaient chrétiens, mais ils n'appartenaient pas tous à la même Eglise ; les défections et les trahisons, qui se répétèrent fréquemment dans leurs rangs, n'eurent point, le plus souvent, d'autre cause que la différence de religion.

Au surplus les armées chrétiennes se livraient à des débauches qui paralysaient leur action, le camp était rempli de courtisanes qui suivaient les chefs ; on s'y livrait fréquemment à des orgies. Quand sonnait l'heure de la bataille, tous ces jeunes débauchés se transformaient en héros ; mais les armées dont la valeur ne dépend pas seulement du courage des soldats, perdent beaucoup de leur force lorsqu'on n'y observe pas une stricte discipline. Les Chrétiens avaient adopté, en outre, quelques-unes des habitudes qu'on rencontrait autrefois chez les Perses et les Mèdes. Dans son histoire sur la Hongrie, Engel fait observer que les bagages de l'armée chrétienne étaient en raison inverse de sa force numérique ; on eut dit que chacun avait apporté sa maison avec lui : des milliers de chariots suivaient les troupes, attelés

à des bœufs dont la marche lourde et lente embarrassait les armées dans leur évolution. On allait devant soi et l'on se battait comme des lions, voilà quelle était toute la tactique. La théorie de la division en deux ailes et le centre était néanmoins connue et pratiquée au Moyen Age; mais c'était la lutte corps à corps qui finalement décidait de la victoire. Chez les Chrétiens on vit souvent l'aile droite victorieuse ne prêter aucun secours à l'aile gauche vaincue, et l'on assista plus d'une fois au spectacle attristant de l'une ou l'autre aile refusant obstinément de secourir le centre. Dans l'armée turque, au contraire, il y avait moins d'isolement, plus de cohésion et l'accord des volontés et des cœurs; il y avait, par cela même, plus de mobilité et la possibilité d'exécuter des mouvements enveloppants, avec une prodigieuse célérité. Ce fut cette aptitude et le manque de bagages, joints à la valeur des soldats, qui firent la supériorité des armées turques.

Guerrier infatigable et politique avisé, Amurat n'eut qu'une ambition, celle d'étendre en Europe les limites de ses Etats. Il réunit autour de lui les plus célèbres généraux : Timour-Tasch, pierre de fer, Evrenos, Lalachahin, Hadji-Elbéki, Khaireddin Pacha. Il était né du mariage d'Orkhan avec une grecque (1), et ce mélange du sang chrétien avec le sang turc présente un vaste champ d'observation à ceux qui voudraient en suivre les effets sur le développement physique, intellectuel et moral de la dynastie ottomane. Les lois de l'atavisme, appliquées à l'étude de l'histoire, résoudraient bien des problèmes demeurés obscurs. Ainsi, on remarquait déjà en Amurat des traits que l'on chercherait vainement dans le caractère de son père ou de son aïeul : une

(1) Niloufer, fleur de lotus, enlevée à son mari le jour de ses noces, devint la première femme d'Orkhan.

grande indépendance, une intelligence plus aiguisée et plus ouverte, un amour immodéré pour les plaisirs, un penchant excessif pour le luxe, un goût prononcé pour l'élégance, en même temps qu'une tendance à la cruauté et à l'astuce qu'on ne rencontre point en ses ascendants.

Elevé dans la retraite, au fond d'une province de l'Asie, alors que son frère Suleyman occupait en Europe une situation des plus enviables, il avait enduré dans l'exil des souffrances qui semblent avoir laissé des traces profondes dans son esprit. C'est ce qui explique la méfiance que lui inspirait son entourage, méfiance d'ailleurs justifiée par la conduite de l'un de ses fils qui, dans un moment d'égarement, avait pris les armes contre lui. C'était la première fois qu'un événement aussi grave se produisait au sein de la famille régnante, et cet acte criminel appelait une prompte répression : elle ne se fit point attendre. Informé de la révolte de Saoudji Bey, Amurat se porta au devant de lui, harangua les soldats, les fit rentrer dans le devoir et livra au bourreau la tête du rebelle.

Cette conduite, digne des anciens Romains, justifie-t-elle l'accusation portée contre Amurat par l'historien Hammer, d'avoir médité depuis longtemps des desseins homicides contre Saoudji? Hammer cite, à ce propos, une lettre d'Amurat à Bajazet, antérieure à la révolte ? Que disait cette lettre ? « Tu auras, écrivait le Sultan à Bajazet, les yeux ouverts sur toutes les actions de ton frère, Yakoub qui réside à Karazi, ainsi que sur la conduite du commandant de Brousse, mon fils bien aimé Saoudji, dont Dieu prolonge les jours ! ».

De ce qu'Amurat recommandait à Bajazet de surveiller la conduit de son frère, Hammer conclut qu'Amurat en voulait à ce dernier. Rien cependant n'autorise cette supposition et jamais accusation ne fut moins fondée.

Occupé à de nouvelles conquêtes, il était naturel que le Sultan s'informât de ce que faisait son fils durant son absence. S'il était permis, en écrivant l'histoire, de recourir à des hypothèses pour expliquer des faits sur lesquels il n'existe aucune preuve, nous serions plutôt tenté d'accuser Bajazet d'avoir amené par ses sourdes intrigues la disgrâce de son frère, en effet voici en quels termes il répondait à la lettre d'Amurat, dont nous venons de citer le passage le plus caractéristique : « Mon frère Yakoub, lui disait-il, exerce bonne et rigoureuse justice ; quant à Saoudji tu recevras ci-joint dans la même bourse ma lettre et celle du juge de Brousse. »

Et il terminait sa missive par ces paroles significatives « C'est de la justice de ta Sublime-Porte que j'attends maintenant de nouveaux ordres ». Ici Bajazet ne s'adresse pas à la clémence de son père, mais bien à sa justice, il y a une nuance. Ce qui nous confirme d'ailleurs, dans cette opinion, c'est que, dès son avènement, Bajazet fit périr son frère Yakoub, sous le prétexte qu'il pouvait lui disputer un jour la possession du trône. Sans chercher à disculper Amurat du reproche qui lui est adressé par ses historiens, d'avoir été trop sévère pour son fils, disons que, dans toutes les autres circonstances de sa vie, il se montra équitable et humain.

Amurat fut le pionnier le plus actif et le plus redoutable de l'invasion turque en Europe. Il ne marchait point au hasard ; il étudiait d'abord son terrain et poussait des reconnaissances hardies jusqu'au cœur des provinces qu'il voulait soumettre à sa domination. Il compléta ainsi son éducation militaire et acheva celle de son armée. Dans les rapports que ses généraux lui adressaient, ceux-ci l'entretenaient sans cesse des nouvelles contrées qu'ils venaient de découvrir. Ici, c'était une ville opulente, couchée dans la plaine au milieu des jardins et des fleurs ; là, une forteresse s'élevant au sommet d'une

montagne, comme un géant qui regarde le ciel, et, plus loin, le long du vieux Danube, une agglomération de maisons et de villages, se réflétant dans les eaux du grand fleuve. C'est en épelant les noms des villes célèbres par leurs victoires que les Turcs ont appris la géographie.

L'enthousiasme se communiquait des soldats jusqu'aux chefs et augmentait leur ardeur guerrière. Maintenant, les Turcs avaient des ennemis à leur taille ; à chaque pas ils rencontraient des héros.

On a pu admirer la conduite d'un Milosch ; celle de Lazar, fait prisonnier à Kossova, et remerciant le Ciel d'avoir vu périr son ennemi, ne fut pas moins héroïque.

Pour un Etat qui est dans la première période de sa croissance, un long règne est un grand bienfait. Amurat occupa le trône pendant trente années. Il lui fut ainsi donné de consolider l'œuvre de son père. Ce qu'il fit pour sa gloire et la grandeur de l'empire, l'histoire seule pourrait le dire. Nous n'avons pas la prétention, quant à nous, de retracer, dans le cadre d'une étude aussi restreinte, toutes les belles actions d'une vie si bien remplie.

Qu'il nous suffise de dire qu'il avait une grande indépendance de caractère, ce qui lui valut l'hostilité des ulémas. Il ne leur refusait pas, certes, la considération qu'ils méritaient, il entendait seulement qu'ils n'intervinssent pas dans les affaires de l'Etat, dure obligation pour des hommes qui croient posséder la vérité tout entière et qui, détenteurs de la tradition, prétendent exercer sur les pouvoirs publics une domination absolue. Il n'en était pas moins attaché à la religion. L'Islamisme n'avait pas de plus ardent défenseur. Telle était sa confiance en Dieu, qu'avant chaque bataille, il implorait le secours du Très-Haut : « O Dieu, s'écriait-il, dans la ferveur de sa piété, combats les infidèles ! » A la veille

de la bataille de Kossova, il resta plongé toute la nuit dans la contemplation et la prière. Hammer paraît s'être mépris complètement sur le caractère de ce prince; car il laisse supposer qu'il n'avait aucune conviction religieuse et sacrifiait en apparence aux préjugés nationaux. Grave erreur.

Où donc le vainqueur de Kossova aurait-il connu le scepticisme? On vivait à une époque où la foi était vive et ardente chez les chrétiens aussi bien que chez les Musulmans.

Victorieux dans toutes les guerres qu'il entreprit, jusqu'à cette mémorable journée où il fut, pour ainsi dire, enseveli dans son triomphe, il mérita le titre de ghazi (1).

Les beaux édifices qu'il fit élever attestent son goût pour les arts. Ce goût se révèle tout entier à nous dans un seul monument : c'est la mosquée d'Andrinople. Le même bâtiment renferme une église et une école. Le rez-de-chaussée forme la mosquée. A l'étage supérieur et dans une galerie qui entoure l'édifice sont rangées les cellules des étudiants, d'où ils peuvent voir l'imam faire sa prière. C'est à lui que la postérité doit également la magnifique coupole des anciens bains de Brousse, chef-d'œuvre admirable d'architecture orientale.

Osman, Orkhan, Amurat! Ces noms éveillent dans l'esprit les souvenirs les plus glorieux. Ils remplissent à eux trois un siècle d'un incomparable éclat. On voit naître un puissant empire; on y distingue une longue suite d'actions merveilleuses, un amoncellement de succès, toutes les splendeurs du triomphe. Toutefois le cycle

(1) Ghazi ou conquérant; ce titre se donne aujourd'hui indistinctement à tous les Sultans ottomans, même à ceux qui, comme le souverain actuel de la Turquie, Abdul-Hamid II, ont essuyé de cruels revers qui ont amené le partage d'une partie de leurs Etats.

lumineux allait se fermer et une période sombre et néfaste s'ouvrait déjà devant le peuple turc, période pleine de calamités et d'angoisses. Nous allons assister à l'éclipse de la puissance ottomane.

A peine formée et sans être encore parvenue à son apogée, elle tomba soudainement comme si ses fondements avaient été mal assurés. Le féroce ennemi qu'elle eut à combattre fut l'un des conquérants les plus redoutables que l'univers ait connus. Cet homme singulier, cet être véritablement étrange, était lui-même venu de cet Orient qui, s'il donne naissance à des héros, enfante aussi des monstres. Tel fut Tamerlan.

CHAPITRE V

BAJAZET Ier.

Caractère de Bajazet. — Meurtre de son frère Yakoub. — Nombreuses campagnes. — Conquête de la Grèce. — Débauches et désordres du monarque ottoman. — Remontrances du mufti. — Tamerlan. — Sa naissance. — Ses victoires. — Son caractère sanguinaire — Bataille d'Angora. — Défaite de Bajazet. — Sa captivité. — Sa mort. — Orgueil de Bajazet. — Correspondance échangée avec Tamerlan. — Réflexions philosophiques sur la vanité des conquêtes.

Bajazet ramassa dans le sang le sabre d'Osman, et, l'ayant ceint aux acclamations de l'armée, il jura de venger la mort d'Amurat.

C'était un fier monarque qui eût porté la puissance des Ottomans à son apogée, s'il avait possédé comme son père, la sagesse et la modération sans lesquelles il est impossible de fonder quelque chose de durable, et s'il n'avait été lui-même marqué du sceau de la fatalité.

Les commencements de son règne avaient fait concevoir de grandes espérances. Vaillant soldat et brillant capitaine, il se distingua, tout d'abord, par des exploits militaires. Il eut l'insigne honneur de se mesurer avec les plus célèbres guerriers du Moyen Age. Actif, entreprenant, plein de fougue et de jeunesse, il aimait la vie des champs. La guerre, avec ses dangers, ses surprises, ses enivrements, occupait tous ses loisirs. Il passait de l'Asie en Europe et de l'Europe en Asie, avec la rapidité de l'éclair. Aussi fut-il surnommé *yeldirim*, ou la foudre,

tant promptes et soudaines étaient ses attaques, tant vifs et insaisissables étaient ses mouvements.

On le vit s'éloigner du camp de Kossova, lieu sinistre où il venait d'immoler à son ambition son jeune frère Yakoub, coupable à ses yeux d'être populaire dans l'armée. Par là, il donna la mesure des cruautés qu'il devait commettre jusqu'au jour où ses crimes ayant lassé la justice divine, il se vit enveloppé dans un immense désastre, où sa couronne sombra avec sa puissance, châtiment terrible, mais mérité !

Ayant par le fratricide mis son trône à l'abri des compétitions, il songe à apaiser les troubles qui venaient d'éclater en Asie. Il franchit les détroits, force le prince de Karamanie à lui abandonner une partie de ses Etats, s'empare de Philadelphie, chasse de leurs possessions les princes de Menetché et de Saroukhan, détruit de fond en comble l'île de Chio, revient en Europe, traînant à sa suite l'empereur de Bysance ; puis il envahit la Bosnie, menace la Hongrie, livre à Sigismond une première bataille, sous les murs de Nicopolis, se voit repoussé par les Hongrois, revient à la charge avec des forces considérables, oblige le roi de Hongrie à battre en retraite, repasse les détroits pour voler au secours de ses Etats menacés par le prince de Karamanie, s'empare de Césarée, Tokat et Sivas. Poursuivant sa marche triomphante en Asie, il incorpore à l'empire Castamouni, Samsoun et Djanik. Et le voilà de rechef en Europe ! Il met Gallipoli en état de défense, fait creuser un port sûr pour ses galères, attaque avec la flotte ottomane l'île de Rhodes, fameuse par les combats des croisés, descend vers l'Eubée et l'Attique, s'empare d'Athènes ; de là il vole au secours de ses généraux qui venaient d'envahir la Bosnie, force Sigismond à la retraite, se battant au Nord, au Midi, à l'Occident, exécutant des marches et des contre-marches rapides qu'un

habile capitaine n'eut point désavouées. se dérobant devant ses ennemis, et par un retour offensif, plein d'audace, les surprenant dans leurs retranchements et leur enlevant la victoire sur laquelle ils comptaient.

Repoussés par les Ottomans, les Hongrois s'étaient ralliés sous la conduite de Sigismond, le plus malheureux des rois, dans la guerre, mais le plus tenace et le plus énergique des princes chrétiens qui se liguèrent contre l'Islamisme. Ses revers ne faisaient qu'augmenter son courage et accroître ses espérances au point que les souverains de l'Europe, touchés de ses infortunes, lui promirent subsides et soldats. Charles VI lui envoya une petite armée qui, à la journée de Nicopolis, se couvrit de gloire. Là, on vit, sous les ordres du Duc de Nevers, la fine fleur de la chevalerie française, le comte d'Eu, connétable de France, le comte de la Marche, Jacques II de Bourbon, Henri de Bar, Philippe d'Artois, le vicomte de Courcy, et tant d'autres héros tomber aux mains du vainqueur qui leur fit grâce de la vie. A côté du drapeau français flottait la bannière germanique, noblement défendue par les seigneurs bavarois et le châtelain de Nuremberg.

Tourghan Bey commandait la garnison de Nicopolis, il chercha à gagner du temps pour permettre à Bajazet d'accourir au secours de la place. Celui-ci apparut bientôt à la tête de ses vaillants soldats. Mais tandis qu'il prenait ses dernières dispositions pour la bataille, les Français impatients de combattre, se jetèrent sur l'armée turque avec une telle impétuosité qu'ils portèrent le trouble dans ses rangs et la forcèrent à se replier. Elle ne tarda pas cependant à reprendre l'offensive et remporta une des plus grandes victoires que l'histoire ait enregistrées. Poursuivant ses glorieux succès, Bajazet envahit la Styrie, la Smyrnie, et la Valachie inondant ces pays de ses guerriers.

De retour à Andrinople, il reçut les hommages de l'empereur de Bysance, devenu son vassal. Bajazet lui imposa l'obligation d'installer dans sa capitale un juge musulman, *cadi*, et un prêtre, *imam*. Il réduisit ainsi les empereurs de Bysance à un état pire que la servitude, les condamnant à boire goutte à goutte le calice de honte et d'amertume dont ils furent abreuvés jusqu'à la conquête de Constantinople par Mahomet II.

Le règne de Bajazet fut fatal à l'hellénisme. Il marque dans l'histoire l'époque de l'invasion de la Grèce par les hordes ottomanes. Les Turcs suivaient ainsi l'exemple des Romains et des Perses. En Asie, ils poussèrent leurs conquêtes au delà de l'Euphrate, à l'exemple de Justinien, en Grèce, ils marchèrent sur les traces de Khosroës. Après avoir pénétré en Thessalie, Bajazet envahit l'Hellade et traversa les sentiers rudes et tortueux des Thermopyles, sans se douter peut-être que là, vingt siècles auparavant, trois cents Spartiates avaient arrêté la marche des armées persanes. Il s'avança toujours sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à ce qu'il fît son entrée dans la patrie de Périclès.

De retour dans sa capitale, il se livra aux plus honteuses débauches. Les grands dignitaires de l'Etat s'efforcèrent, mais vainement, de le ramener dans le droit chemin. Les scandales que causait sa conduite désordonnée étaient devenus si criants que de nouvelles tentatives furent faites par le mufti de Stamboul et le précepteur du prince pour les faire cesser. Fatigué de leurs remontrances, Bajazet se jeta dans le feu de la guerre. Là, il était dans son élément ; mais l'armée, à laquelle il ne laissa ni trève ni repos, commençait à faire entendre des murmures. Pour comble de malheur, Tamerlan venait d'apparaître aux confins de l'Asie Mineure et tel était l'aveuglement de Bajazet qu'on le vit dédaigner ce puissant ennemi, taillé pour inspirer la terreur et l'épouvante.

Quel terrible adversaire que ce conquérant! Quand on songe à ces hordes barbares qu'il promena de Samarkand au Caire, de la mer Caspienne à Bagdad et de Delhi à Brousse, on est peu surpris de voir l'empire turc, à peine formé, succomber sous cette poussée des peuples mogols. Deux fois il fut terrassé, il se releva deux fois, ensanglanté, meurtri, presque décapité. Il dut enfin son salut, moins à la résistance qu'il opposa à ses envahisseurs qu'à un concours de circonstances heureuses qui expliquent l'action mystérieuse de la Providence sur les destinées des peuples et des empires. Tels ces fragiles esquifs qui échappent au naufrage, alors que la mer se couvre des débris de mille vaisseaux plus puissants pour lui résister.

Tamerlan naquit à Kesch, près de Samarkand, dans le Djagathaï, vers l'an 1336 de l'ère chrétienne. C'était un homme de petite stature, boiteux et manchot. Il avait cependant le front large et élevé. Son visage, marbré de sang, brillait d'un sinistre éclat et ses yeux lançaient parfois des éclairs. Sa tête volumineuse reposait sur un tronc vigoureux. Des cheveux épais blanchis avant l'âge, couvraient cette tête d'un caractère si étrange. Tout attestait chez lui la puissance et la force. Guerrier redoutable, capable d'écraser le monde ; et il l'écrasa, en effet, sous des monceaux de ruines d'où s'échappèrent des torrents de sang et de boue.

Il portait un turban orné de rubis et avait pour sceptre une massue d'or à tête de bœuf. A chacune de ses oreilles pendait une grosse perle et ses armes étaient étincelantes de pierreries. Il était sérieux et grave. On le vit rarement sourire. Quiconque se permettait de faire une plaisanterie en sa présence était puni de mort. Et pourtant il aimait les fêtes et les plaisirs. Pendant que ses soldats égorgeaient les vaincus, il se livrait en public à des orgies ; ce roi barbare réservait toutes ses cares-

ses pour les femmes ; il en eut un grand nombre, et quelques-unes d'entre elles l'accompagnèrent dans ses plus lointaines campagnes. Il ne semble pas qu'il en fut jaloux, car dans plusieurs fêtes qu'il donna en l'honneur de son armée, elles se montrèrent devant les officiers et les soldats avec leurs atours, pendant que les musiciens jouaient, que les chanteurs faisaient entendre leurs cantiques et que « les échansons du prince tartare présentaient aux convives, dans des coupes d'or, le vin rouge de Schiraz et la liqueur dorée du Liban » (1).

Son père était le chef d'une petite tribu des environs de Samarkand : mais la puissance de Tamerlan s'étant accrue, ses biographes songèrent à lui donner une plus noble origine et le firent descendre directement de Ginghis Khan. D'autres prétendirent que c'était plutôt du côté des femmes que lui venait cette parenté avec le conquérant mogol. Ni l'une ni l'autre version ne paraît fondée, car Ginghis Kan était né presque deux siècles auparavant et aucune généalogie n'indique qu'il ait eu Tamerlan parmi ses descendants. La seconde hypothèse que nous venons de mentionner est encore plus invraisemblable, attendu qu'en Orient on néglige ordinairement la descendance du côté de la femme pour ne s'occuper que de la descendance masculine. On serait plus près de la vérité en disant qu'il existe plus d'un point de ressemblance entre les deux conquérants. D'ailleurs dans ces tribus issues de la même race et ayant une commune origine, toutes les distinctions proviennent moins de la noblesse du sang que de l'éclat des actions guerrières qui élèvent le plus humble soldat au premier rang. Aux époques dont nous parlons, il n'était pas rare de voir un simple chef de tribu passer, après une première victoire, à l'état de héros légendaire. La plu-

(1) Hammer, tome II.

part des princes du Turkestan et de la Tartarie qui se firent proclamer Khans, ou empereurs, n'étaient que des soldats de fortune.

Tamerlan fut cruel et vindicatif. Jamais les vaincus, sauf en de rares circonstances, ne trouvèrent grâce à ses yeux. En entrant en campagne, sa tactique était d'effrayer l'ennemi par des préliminaires sanglants, soit en se livrant à un massacre général des habitants, soit en incendiant les villes abandonnées et les campagnes désertées. De son temps, la guerre fut une horrible boucherie.

Il tuait ses ennemis après la victoire, pour n'avoir plus, disait-il, à les combattre, faisait égorger les femmes parce qu'elles avaient donné le jour à ces intrépides guerriers, et n'épargnait guère les enfants, afin que, devenus adultes, ils n'eussent point à venger leurs pères ou leurs mères.

Rien n'est plus terrible que la logique mise au service d'un barbare. Tamerlan en était arrivé à brûler les lépreux tout vifs de crainte qu'ils ne communiquassent leur mal à son armée. Après cela, pourquoi aurait-il conservé les habitants des pays conquis ?

A quoi servaient ces villes opulentes et ces superbes édifices ? Ne vivait-il pas lui la plupart du temps, avec toute son armée, sous la tente ?

Plus tard, ses idées semblent s'être modifiées, sur ce point. Vers la fin de son règne, on le voit occupé à élever, dans Samarkand, des monuments et des mosquées, destinés à perpétuer sa mémoire à travers les siècles. Mais ce redoutable conquérant laissait à la postérité un souvenir plus durable que tous les édifices ; il marqua son passage dans le monde par une odyssée sanglante que les récits des historiens et des poètes rendent encore plus tragique.

Que de contrastes dans le caractère de ce prince ! Et

qui pourra jamais croire que cet homme qui fit massacrer tous les habitants de Bagdad, qui, devant Delhi, égorgea, dit-on, cent mille captifs, et qui, en Asie Mineure, fit écraser sous les pieds des chevaux, mille adolescents envoyés au devant de son armée pour l'attendrir ; que ce tigre, à face humaine, avait pour les siens une tendresse sincère et profonde ?

Il aimait sa famille et adorait ses enfants. Les fêtes qu'il donna, à l'occasion de leur mariage, sont restées légendaires dans les annales de l'histoire orientale, et on ne le vit jamais pleurer qu'en apprenant la mort de l'un d'eux. En lisant le récit des scènes sanglantes où se complaisait Tamerlan, on se rappelle les bas-reliefs assyriens qui représentent les exploits d'Assur, un fleuve qui charrie des cadavres mutilés, des corps tronqués, des membres brisés et pour tout dire enfin

« un horrible mélange...
...D'os et de chairs meutris et trainés dans la fange ».

des temples en ruine et des villes en feu, des malheureux suspendus au gibet, des enfants égorgés et des monceaux de têtes dont le scribe compte le nombre.

Au milieu de ces scènes de carnage, le conquérant Assur, dont le sculpteur semble avoir voulu exprimer le contentement féroce, à la vue de ces cadavres et de ces villes en cendres, se tient debout, drapé d'un long manteau (1). Tel nous apparaît Tamerlan à la lueur des incendies qu'il alluma sur son passage à travers l'Orient.

Il avait à un haut degré l'amour des lettres et des arts. Toute sa vie il vénéra les savants et les écrivains. Une des sciences pour laquelle il eut une prédilection particulière fut l'astronomie. Il fit construire un observatoire dans ses Etats, et un de ses petits-fils Oulougbeg

(1) Perrot, « Histoire de l'art dans l'antiquité. »

devint célèbre comme astronome. Il lisait la biographie des guerriers illustres et l'histoire de leurs expéditions. Hammer, à qui nous empruntons ce témoignagne ajoute qu'il parlait trois langues : le persan, le mogol et le turc et il trouve que sa prodigieuse mémoire aurait pu lui permettre d'en connaître plusieurs autres. Avait-il seulement le temps de les apprendre ?

Cette culture insuffisante le rendait encore plus féroce ; car rien n'est aussi funeste aux hommes qu'une éducation incomplète notamment chez ceux qui sont appelés à gouverner. Il en résulte un certain manque d'équilibre, dans leurs facultés intellectuelles, qui devient extrêmement dangereux. C'est ainsi que Tamerlan fit massacrer les habitants de Damas parce qu'il avait lu dans un livre qu'ils avaient autrefois maltraité Ali, ou Houssein. Il était retors et cherchait à légitimer tous ses actes soit en les faisant approuver par les ulémas, soit en leur trouvant une analogie avec les faits passés Ayant demandé un jour au mufti d'Alep : « Quels sont les guerriers qui méritent d'être appelés des martyrs, si ce sont les vainqueurs ou les vaincus ? ». « Ce sont ceux qui ont combattu pour la parole de Dieu », répondit le mufti. Alors se montrant humble et faisant allusion à son infirmité, Tamerlan dit : « Je ne suis que la moitié d'un homme, et cependant j'ai soumis la Perse, l'Irak et l'Inde. — Remercie Dieu, répliqua le mufti et ne tue personne — Dieu m'est témoin, reprit Tamerlan, que je ne tue personne par préméditation ». Ce témoignage qu'il se rendait à lui-même ne l'empêcha pas de se livrer, le soir même, à une orgie pendant laquelle le sang des habitants d'Alep coula à flots. Il n'y aurait pas eu, du reste, de joie pour lui, sans ces holocaustes humains.

Il aimait à rappeler ses infirmités et il était parfois satirique. Il dit un jour au sultan Bajazet, devenu son pri-

sonnier et qui souffrait à ce moment de la goutte : « Toi et moi, nous devons à Dieu, notre Seigneur, une reconnaissance particulière pour les empires qu'il nous a confiés ». « Pourquoi ? demanda Bajazet. — Pour les avoir donnés à un bolteux tel que moi, et à un paralytique tel que toi ». Puis il ajouta cette pensée profonde : « Il est évident qu'aux yeux de Dieu, la domination du monde n'est rien ; car s'il en était autrement, au lieu de la donner à deux hommes estropiés comme nous, il l'aurait accordée à des souverains sains de corps et ayant les membres bien faits ».

Nous avons dit qu'il avait le goût des belles choses. En effet, il envoya, de tous les pays conquis, à Samarkand, les plus habiles architectes qui y élevèrent des monuments. Les jardins de cette ville rappelaient, par leur magnificence, ceux de Babylone. Une de ses femmes, Toumane, en eut jusqu'à douze dont elle composa un seul jardin qu'elle nomma le jardin du paradis, Baghi-Bihischt (1). Ayant trouvé à Hérat des portes de fer d'un travail artistique admirable, il en fit don à sa ville natale. Il avait un culte particulier pour les tombeaux des hommes célèbres et les visitait toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. On eût dit qu'en professant ce grand respect pour les morts, il avait voulu se faire pardonner son mépris pour les vivants.

Ainsi que tous les heureux de la terre, il traitait la fortune avec dédain. Il croyait, du reste, à la fatalité et se résignait facilement au malheur. Rien ne pouvait troubler la sérénité apparente de cette âme hautaine. Il faisait généreusement l'aumône, et il lui arriva quelquefois d'enrichir les pauvres de sa capitale en leur distribuant une grande partie du butin rapporté de ses campagnes. Enfin quelques-uns de ses biographes nous le

(1) Cherefeddin.

représentent comme ayant aimé la vérité et chéri la justice. Comment concilier toutes ces qualités avec les actes de cruauté qu'il commettait ou laissait commettre par son armée ?

Faut-il croire que ses historiens ont exagéré et le bien qu'il a fait et le mal qu'il a pu commettre ? Quand on connaît les écrivains orientaux, on est tenté d'attribuer à l'exagération une grande partie des récits fantastiques qu'ils nous ont laissés sur Tamerlan. Loin de nous la pensée de le disculper de l'accusation de cruauté qu'on lui a justement imputée. Certes il versa abondamment le sang des vaincus et fut un véritable fléau pour l'humanité. Mais, sans suspecter la loyauté et la bonne foi de ceux qui nous l'ont dépeint comme un monstre, il est permis de supposer qu'ils n'apportèrent pas toujours dans leurs investigations la sincérité qui caractérise les travaux des historiens modernes. Comment croire, par exemple, que, bien que Tamerlan, appelé par les Orientaux Timourlenk (1) fût boiteux et manchot, il eût, comme ils le déclarent dans leurs récits, « une démarche fière, élégante et majestueuse ? » Les mêmes historiens affirment que « vingt mille personnes, entassées toutes vivantes les unes sur les autres et enduites avec du mortier et de la brique, servirent de matériaux à l'édification de plusieurs tours ». Ces choses-là se publient et se répètent, depuis des siècles, dans tous les livres d'histoire, et l'on ne s'est pas demandé comment vingt mille personnes vivantes, entassées les unes sur les autres, rangées symétriquement, enduites de mortier, peuvent servir ainsi à la construction. Hammer nous apprend également, sur la foi des chroniques du temps, que leurs corps remplaçaient les pierres de taille. Vou-

(1) La particule lenk, ajoutée à son nom, signifie boiteux ou perclus.

drait-on bien nous dire comment des corps humains pourraient être employés à cet usage ? La critique, en matière d'histoire, n'est point aisée, lorsque les faits remontent à plusieurs siècles. Aux affirmations les plus étranges et les plus hardies on ne peut répondre que par des négations ; mais combien d'historiens ne sont, au fond, que des poètes amoureux de fictions et qui prennent leurs conceptions fantaisistes pour des réalités ! Ceci est surtout vrai des anciens chroniqueurs, et notre désir de nous procurer des documents authentiques fait que nous acceptons leur témoignage sans contrôle. D'ailleurs pour juger sainement les écrits du temps, il faudrait se placer aux âges où ces chroniqueurs ont vécu, considérer qu'ils ne pouvaient pas toujours dire la vérité et reconnaître l'obligation où ils se trouvaient de tenir compte des préjugés de leurs contemporains. Lorsqu'on lit les écrits originaux, qui retracent la vie de Tamerlan, on est frappé de cette remarque, que tous ses historiens en parlent avec une sorte de respect superstitieux, comme si l'âme courroucée du grand conquérant eût plané au-dessus d'eux. Pendant les trente-cinq années que dura son règne, il avait parcouru la Mésopotamie, l'Inde, la Perse, la Russie méridionale, l'Arménie, la Géorgie, l'Asie Mineure, l'Egypte, la Syrie et l'Irak. A son retour à Samarkand (1405), il forma le dessein de parcourir la Chine à la tête de ses hordes. Il avait soixante-dix ans. Il venait de faire son entrée triomphale à Olran quand il tomba malade et mourut des suites d'une fièvre ardente, laissant une progéniture nombreuse, un immense empire et un nom qui avait rempli l'univers d'angoisses et de terreur.

Tel fut ce redoutable ennemi que Bajazet eut à combattre. Le vainqueur de Nicopolis ne sut pas choisir le moment favorable pour l'attaquer, si tant est qu'il fût maître de ce choix. Provoqué par Tamerlan, il répon-

dit en marchant droit à sa rencontre. Mais Tamerlan s'était dérobé devant lui pour envahir la Mésopotamie et la Syrie. Cette disparition enleva à Bajazet toutes chances de succès. Pendant que son redoutable adversaire parcourait les pays de l'Euphrate et du Nil, le Sultan ottoman dut attendre son retour l'arme au bras, erreur grave qui fut la principale cause du désastre d'Angora. En effet, dans cette longue attente, l'armée turque s'était désorganisée, au point que des ferments de rébellion s'y manifestèrent à diverses reprises. La prudence commandait à Bajazet de se retirer en Europe, derrière les détroits. Il avait trop d'orgueil pour se résoudre à ce parti. Il comptait au surplus sur le concours de ses lieutenants. Encore fallait-il qu'ils eussent sous leurs ordres des troupes fraîches. A l'obéissance passive dont ses soldats firent preuve en tant d'occasions avait succédé un esprit de révolte et d'insoumission, précurseur de grandes catastrophes.

Tamerlan de retour en Asie Mineure venait d'établir son camp au Nord-Est d'Angora, à l'endroit même où Mithridate combattit autrefois les légions romaines. Le choix de cette position et la marche forcée que Tamerlan fit faire à son armée pour l'occuper prouvent que ce monarque asiatique avait, sinon quelques notions de l'histoire, du moins une grande expérience de la guerre. Le choc fut formidable et la catastrophe prévue arriva. Bajazet fut fait prisonnier. Il était le quatrième sultan de sa race, et non le moins valeureux, mais que peut le courage contre le nombre?

L'orgueil, un orgueil incommensurable, fut le trait dominant du caractère de Bajazet. Il disait : « Je donnerai à manger à mon cheval sur l'autel de St-Pierre à Rome », avec la même désinvolture que s'il s'était agi de transformer en mosquée une des églises de sa capitale. Féroce et volontaire jusque dans ses plaisirs, il

semblait croire qu'il eût le don d'ennoblir le vice. C'était un athlète avide de combats et un lion amoureux de caresses. Dans les rares loisirs que lui laissait la guerre, il se livrait aux vices les plus dégradants. Des esclaves des deux sexes, d'une rare beauté, formaient autour de lui une troupe folâtre et dissolue. Grecs, Valaques, Hongrois, Albanais exécutaient en sa présence des danses lascives avec le secret espoir d'attirer sur eux l'œil du maître.

Quand Bajazet sortait de ce cloaque impur, affaibli par les plaisirs auxquels il s'abandonnait avec une insatiable volupté, on pouvait déjà le considérer comme vaincu. Peut-être voulait-il étouffer dans le bruit des fêtes, ainsi que dans le fracas de la guerre, le remords qui le rongeait. Dans ses nuits agitées, il voyait se dresser devant lui les silhouettes ensanglantées de ses frères. Ces morts, dont rien ne pouvait plus le séparer, montaient, pour ainsi dire, la garde autour de son trône, ombres vengeresses qui s'acharnaient sur leur meurtrier et le poussaient aux partis extrêmes, aux desseins violents, à la folie même!

Il eut néanmoins quelques lueurs de bon sens, mais combien fugitives et éphémères! Son caractère extrêmement emporté ne lui permettait pas de peser les conséquences des actes qu'il accomplissait le plus souvent sans réflexion, s'exposant ainsi aux plus graves mécomptes.

Rien ne le prouve mieux que la correspondance qu'il échangea avec Tamerlan avant la bataille d'Angora et dont les originaux nous ont été transmis par les historiens turcs.

Elle nous montre, d'une part, un homme maître de lui-même, sachant ce qu'il faisait et ce qu'il voulait, gardant dans ses relations avec l'ennemi une modération qui contrastait singulièrement avec les actes de cruauté qu'il commettait après la victoire, et de l'autre, un prince livré à tous les emportements de la passion et

marchant aveuglément devant lui comme un taureau furieux. C'est ainsi que Tamerlan observait dans ses écrits toutes les formes de politesse usitées dans les chancelleries orientales. Bajazet affectait, au contraire, de les dédaigner, se montrant agressif et hautain à l'égard de son adversaire.

Dans toutes ses missives, le monarque mogol faisait placer le nom de Bajazet sur la même ligne que le sien, voulant indiquer par là qu'il le considérait comme son égal. Bajazet, lui, faisait écrire son nom au-dessus de celui de Tamerlan, comme pour marquer la distance qui les séparait. Enfin, si le premier employait des expressions d'une correction irréprochable, le second ne se faisait pas faute d'appeler son ennemi « chien de Timour », et terminait ses lettres par cette apostrophe virulente : « Sois maudit de Dieu, ô Tamerlan, et de tous ceux qui te suivront ».

On raconte que le scribe chargé de lire ce passage à Tamerlan, fut pris à ces mots d'un tremblement subit et n'osa pas en achever la lecture. En dépit de ces provocations, Tamerlan ne se départit pas de son calme ordinaire et fit à Bajazet cette réponse qui mérite d'être citée : « Depuis quarante ans, lui répondit-il, j'entreprends des guerres ; j'ai soumis à mon sceptre tous les princes de l'Asie, et jamais je n'ai reçu une épître pareille à celle que vous m'adressez. De plus, mon âge avancé m'autoriserait à vous tenir lieu de père, pourquoi donc me traitez-vous avec tant de dédain ? Sachez, ô Sultan, que pour vous faire mieux connaître ma puissance, j'ai immédiatement entrepris le siège de Sivas, et je viens d'enlever cette ville d'assaut, alors que vous vous morfondez avec votre armée, depuis quatre mois, sous les murs de Malatia. Je pourrais profiter de ma victoire pour vous écrire sur le même ton ; mais le bon sens et les convenances m'interdisent un pareil langage. Vous devez savoir maintenant

de quelles forces je dispose ; de mon côté, je suis parfaitement renseigné sur les vôtres. »

Toutefois Bajazet se montra grand dans la captivité.

« Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté. »

et, jusqu'aux pieds de son vainqueur, il porta haute et altière sa tête découronnée, donnant par là un grand exemple de fermeté aux princes dépossédés. Tels ces pics élevés qui gardent leur majesté au milieu des tempêtes et des bouleversements de la nature. On dit que cette noble attitude déplut au monarque barbare et qu'il le fit enfermer dans une cage de fer. Mais la plupart des historiens contestent cette version d'autant plus invraisemblable, d'ailleurs, que Tamerlan avait intérêt à bien traiter son prisonnier, qu'il se proposait de faire figurer dans le cortège de son entrée triomphale à Samarkand.

Miné par la souffrance, le fils d'Amurat mourut tristement sur la route de l'exil, en maudissant la destinée qui ne semblait l'avoir favorisé que pour lui faire mieux sentir la profondeur de sa chute.

Quand le monarque barbare apprit le fatal dénouement, il ne put cacher sa tristesse. « Je lui réservais, dit-il à ses officiers, une existence paisible dans mes Etats ; en désertant la vie, il m'oblige de le recommander à la miséricorde d'Allah qui nous jugera l'un et l'autre ».

Tamerlan avait le pressentiment de sa mort prochaine, il expira peu de temps après son arrivée à Samarkand, dans l'éblouissement d'une gloire qui ne semble pas avoir troublé un seul instant le puissant cerveau de ce conquérant, dont la destinée ne fut pas moins étrange que celle de Bajazet. Ils se rencontrèrent, se battirent et disparurent l'un après l'autre après avoir versé des torrents de sang.

Que reste-t-il de tout cela ? Une fumée et quelques enseignements qu'il convient de recueillir.

Tamerlan et Bajazet passèrent sur le monde comme

un sanglant météore, en couvrant la terre de ruines. Mais ce qui assure l'éternel triomphe de la nature sur les hommes, c'est qu'ils disparaissent et qu'elle reste toujours vivante. Ils ont beau vouloir se venger sur elle de leur existence éphémère, l'outrager et l'ensanglanter, elle se rit de leurs colères et fait germer ses fleurs et sa verdure sur les champs dévastés, comme sur les ruines des villes en cendres. Que reste-t-il de tant de conquérants qui ont ravagé le monde ? Une vaine renommée. *Surun*, en *avant*, était le cri de guerre des Mogols, commandés par Tamerlan, c'est aussi le cri du berger tartare conduisant son troupeau au pâturage. Mais qui parlera jamais de l'humble berger, défendant ses brebis contre la dent des tigres et des lions qui peuplent les déserts de Kobi, d'où sont sorties les hordes barbares de Gingis-Khan et de Tamerlan, tandis qu'on ne cessera d'admirer les conquérants. Et qui pourrait dire que leur œuvre ait été tout entière funeste à l'humanité ? Qui pourrait affirmer que la paix universelle, le perpétuel repos, l'inaction et l'immobilité continue, ne seraient pas un mal pour le développement et le progrès intellectuel des hommes, qui croupiraient ainsi dans un état de stagnation voisin de la mort, et arriveraient à une décomposition rapide de leurs forces physiques et morales ? La filiation des races, les affinités qu'elles ont entre elles, les guerres si favorables à la fusion des peuples, les migrations et les alliances ne sont pas un mystère moins profond que celui de la formation des êtres.

Le Moyen Age a été le laboratoire d'où sont sorties tant de nations différentes, où les guerres ont en quelque sorte tenu lieu de fourneaux, et où des hommes tels que Attila, Gingis Khan, Bajazet, Tamerlan et tant d'autres ont été à la fois les artisans qui ont jeté les peuples dans cette fournaise ardente, pour en faire une matière malléable, et les lourds marteaux qui l'ont bat-

tue sur l'enclume. Avaient-ils conscience de ce qu'ils faisaient ? Non, car de même que dans la nature il existe des forces inintelligentes qui contribuent, par leur action, à l'accomplissement des plus grandes œuvres de l'univers, de même, dans l'organisation des sociétés, on voit quelquefois les hommes conduits, comme par une main invisible, vers des destinées qu'ils ignorent.

Deux grands conquérants ont existé dans l'antiquité : Sésostris et Alexandre. Le premier fut un grand législateur qui voulut initier le monde à la civilisation égyptienne, tandis qu'Alexandre rêva, dit-on, avec la domination universelle, l'union intime de l'Orient et de l'Occident. L'un et l'autre, s'il faut en croire leurs historiens, avaient combattu pour une idée. Quelle est celle dont s'inspirèrent Attila, Gingis-Khan et Tamerlan ? On la chercherait vainement et la théorie de l'existence d'une faculté motrice, indépendante de la volonté et des inspirations de l'esprit, trouverait, au besoin, dans ces trois conquérants sa démonstration et sa pleine justification. Toutefois, ces hommes qui nous inspirent une si profonde horreur, ont fait l'admiration de leur temps. Il faut lire en quels termes les historiens orientaux parlent de Tamerlan. C'est qu'ils le voyaient avec d'autres yeux que les nôtres. Aujourd'hui encore, s'ils étaient appelés à formuler un jugement sur cet homme extraordinaire, qui fut le plus grand monstre que la terre ait fait surgir de son sein, ils en parleraient avec le même enthousiasme. Pour les peuples de l'Orient, toute puissance est une émanation de Dieu, et le Dieu qu'ils adorent n'est pas celui en qui le sublime Nazaréen reconnut un père. C'est le Dieu tonnant sur les hauteurs du mont Sinaï, c'est le Dieu de Mahomet, le Jehova des Juifs, le Dieu terrible, le Dieu vengeur, le Dieu exterminateur. Or, les hommes qui, soit comme conquérants, soit comme prophètes, se réclament de la divi-

nité, ne sauraient être, pour ces peuples, des êtres cléments et débonnaires. Il faut nécessairement et fatalement qu'ils exercent quelques-uns des attributs que possède la divinité. Une des raisons qui constituent aux yeux du monde oriental la supériorité de Mahomet sur Jésus-Christ, c'est que Jésus fut le plus doux des hommes et mourut crucifié entre deux larrons, ce qui passe aux yeux des peuples de l'Orient, pour une preuve de faiblesse, et j'oserais dire d'infériorité. Pour les Orientaux. quelle que soit leur croyance, un des plus grands prophètes, celui au nom duquel ils n'oseraient jamais jurer en vain, c'est Elie, parce qu'il fut un homme redoutable et qu'étant toujours vivant, selon la légende, il tient sans cesse son épée sur la tête des parjures. En vertu de ce principe, un souverain asiatique a droit de vie et de mort sur ses sujets. Quant aux vaincus, que Tamerlan traitait avec une si grande cruauté, ils étaient déjà hors la loi au temps des Grecs et des Romains, qui les réduisaient en esclavage. Tamerlan les faisait massacrer, il est vrai, par milliers, mais ici la différence des procédés est suffisamment justifiée par la distance qui séparait les Grecs et les Romains des Mogols et des Tartares, l'antique civilisation de la barbarie.

On raconte que Nasreddin Khodja, le don Quichotte turc, ayant obtenu de Tamerlan dix ducats pour élever une maison, fit construire, dans un champ aride et dévasté, une simple muraille avec une porte garnie de verrous. « Le souvenir de cette porte disait-il, ira à la postérité avec les victoires de Tamerlan ; on versera des larmes de douleur sur la porte du conquérant et des larmes de rire sur la porte de Nasreddin ». Toute l'histoire de Tamerlan, de Bajazet et de leurs pareils tient dans ces quelques mots, dans cette image d'une porte isolée, comme dans ces larmes de douleur, opposées aux larmes de joie, que durent verser les peuples en apprenant la mort de ces féroces conquérants.

CHAPITRE VI

MAHOMET Ier

Anarchie et restauration. — Mahomet Ier monte sur le trône. — Politique du nouveau Sultan. — Relèvement de l'empire turc. — Architecture et art. — Succès de la diplomatie ottomane. — Réformes et législation. — Intimité avec les Grecs. — Inaction des puissances chrétiennes. — Impossiblité d'une nouvelle croisade. — Orientation de la politique européenne.

De tous les conquérants ottomans le plus grand et, à la fois, le plus noble, le plus sage, le plus magnanime, fut, sans contredit, Mahomet Ier, le restaurateur de l'empire, celui en qui s'incarna le véritable génie du peuple turc. Il possédait, à un haut degré, les qualités qui font aimer les princes : le courage, la générosité, la clémence, le respect de la foi jurée, l'amour des arts. La bonté d'Osman se reflétait sur tout son visage. Il avait cet air de grandeur et de majesté élégante quile firent surnommer *Tchélébi* ou gracieux seigneur. En lui, enfin, la figure du sultan revêt une forme auguste. Osman fut un illustre guerrier, Orkhan un noble seigneur du Moyen Age et en même temps un admirable organisateur, Amurat Ier un grand capitaine, Bajazet un spadassin. Mahomet est le premier souverain ottoman qui ait eu quelque chose de la majesté d'un empereur romain, de l'éclat et de la splendeur d'un roi de Babylone.

Pour mesurer la grandeur de l'œuvre entreprise par ce conquérant, il faut se rappeler que l'empire ottoman

n'était plus, au moment où Tamerlan venait de se retirer de l'Asie Mineure, qu'un amas de décombres et de ruines. Son unité, qui faisait sa force, était brisée. Et tandis que Mahomet, alors âgé seulement de quinze ans, se réfugiait dans les montagnes de la Magnésie, d'où il harcelait l'ennemi, ses frères se partageaient précipitamment l'empire, qui, coupé en plusieurs tronçons, foulé par le vainqueur, gisait le long du chemin comme un blessé abandonné.

Dans cette lutte suprême, au milieu de l'effroyable désastre qui faillit détruire complètement leur nationalité, les Turcs n'avaient pas désespéré de la fortune. Ils placèrent toute leur confiance dans le jeune prince qui, échappé, comme par miracle, au sort de l'infortuné Bajazet, luttait avec les débris de l'armée contre l'envahisseur. Leur attente ne fut pas trompée. Pendant que Mahomet combattait vaillamment en Asie, pour délivrer le pays du joug des Mogols, Suleyman, qui régnait à Andrinople, tenait les Grecs en échec et Moussa portait la guerre en Serbie, montrant, par cet acte d'audace, que les Ottomans étaient toujours debout, prêts à fondre sur leurs ennemis et à repousser victorieusement leurs attaques.

Tant que Tamerlan resta en Asie Mineure, la mésintelligence qui existait entre les trois frères n'aggrava point la situation de l'Empire, mais le jour où il disparut avec ses hordes, la guerre civile éclata, ajoutant ses horreurs aux ruines que l'invasion avait laissées derrière elle.

Délivrés de la crainte que leur inspirait un si redoutable adversaire, les fils de Bajazet tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. Cette guerre fratricide dura plusieurs années et se termina par le triomphe du jeune Mahomet, qui prit possession du trône, dans la force de l'âge, avec la conscience du devoir accompli, et sans qu'il fût possible de lui reprocher le moindre acte de cruauté ou de félonie.

C'est par de grands exemples qu'il affermit sa puissance, de même qu'il conquit les cœurs par sa modération. Ce fut un spectacle grandiose que celui de ce prince réparant les désastres de la guerre, pacifiant le pays, réorganisant l'armée, la magistrature, les finances, relevant enfin, de ses mains triomphantes, le trône de ses ancêtres.

Heureuses les nations qui, à la suite d'une sanglante défaite, trouvent un tel monarque pour les commander, et les aider à reconquérir la place qu'elles occupaient dans le monde ! Heureux les peuples qui ont su conserver au milieu des plus grandes infortunes les vertus qui distinguent les fortes races, le courage, l'abnégation et l'esprit de sacrifice !

Ce qu'on doit admirer le plus chez ce prince, c'est son génie politique, génie bienfaisant qui ne révèle ni l'astuce d'un barbare, ni la duplicité raffinée d'un Machiavel. Persuadé que l'empire périrait infailliblement sous une nouvelle invasion des tribus mogoles, il s'efforça de prévenir ce danger en concluant des traités d'alliance avec les monarchies musulmanes, menacées du même péril, et s'appliqua à entretenir des relations amicales avec les puissances chrétiennes. Doué d'un tact admirable, il montra, dans toutes les occasions, une finesse rare qui le place au premier rang des hommes politiques de son temps.

En prenant possession du trône, après dix années de guerre civile, il tint aux ambassadeurs de Venise, ainsi qu'aux envoyés de la Serbie, de la Valachie et de la Bulgarie, ce discours qui mérite d'être cité : « N'oubliez pas, leur dit-il, de répéter à vos maîtres, que je donne à tous la paix et que je l'accepte de tous. Que le Dieu de la paix inspire ceux qui seraient tentés de la violer ! » Langage plein de noblesse et de dignité ! « Je donne à tous la paix. » C'est la parole d'un maître du monde. Vainqueur

ou vaincu, avant comme après son couronnement, dans la bonne fortune comme dans l'adversité, il fut toujours fidèle à ses engagements. Pour obtenir la soumission de ses frères, il s'était vu obligé de conclure, avec l'empereur de Bysance, un traité secret par lequel il promettait de lui restituer quelques forteresses ayant appartenu autrefois aux empereurs de Constantinople.

Aussi son premier soin, en montant sur le trône, fut-il d'exécuter ce traité : « Dites à mon père, répétait-il aux ambassadeurs de Manuel, qui étaient venus lui offrir les félicitations de leur maître, que c'est grâce à son secours que je suis rentré dans les possessions de mes ancêtres et qu'en souvenir de ce service, je lui serai dévoué comme un fils à son père ». Les difficultés qu'il avait encore à surmonter en Asie le rendaient, du reste, circonspect et prudent.

En effet, les provinces asiatiques de l'empire étaient toujours agitées, et, au moment même où le sultan tenait aux envoyés de Venise le langage que nous avons rappelé, le prince de Karamanie assiégeait, avec une nombreuse armée, la ville de Brousse. Mahomet accourut au secours de sa capitale et dispersa l'armée assiégeante. Mais une seconde révolte éclata à Smyrne, ayant à sa tête le célèbre Djouneïd, un de ces aventuriers qui donnaient au Moyen Age une physionomie toute particulière et dont la race semble éteinte. Le Sultan s'empara de la ville et rasa les forts que les Croisés y avaient élevés. Il pardonna à Djouneïd son crime et au prince de Karamanie sa double trahison ; il pensait, non sans raison d'ailleurs, que l'empire avait besoin de tous ses guerriers, et qu'un prince devait se montrer d'autant plus économe du sang de ses sujets, que le pays venait d'être le théâtre d'une guerre qui l'avait complètement épuisé. Mahomet ne se départit jamais de cette ligne de conduite ; toujours trahi et toujours miséricordieux, il ne

se lassait pas de pardonner. Djouneïd ayant arboré pour la deuxième fois l'étendard de la rébellion en Asie, le Sultan voulut le ramener par la douceur dans la voie du repentir et lui donna un commandement important en Europe. Un autre rebelle, Mezid Bey, devint général des troupes ottomanes en Occident, et se distingua contre les Hongrois par des exploits glorieux.

Cependant comme l'empire turc tirait ses principales ressources de l'Asie, il importait que cette contrée fût pacifiée et qu'elle joult d'une tranquillité parfaite. Le Sultan croyait avoir atteint ce but, quand le prince de Karamanie s'arma de nouveau contre lui. Karaman fut vaincu et Mahomet se montrant de plus en plus clément et généreux, lui accorda la paix, malgré son ingratitude et sa perfidie. Jusque là la vie du plus grand des souverains ottomans avait été celle d'un véritable lutteur. Toutefois une ère de paix allait succéder aux troubles intérieurs qui depuis plus de vingt années désolaient l'empire.

Mahomet la mit à profit pour prendre en Europe la position que ses prédécesseurs y avaient occupée naguère. En dépit de sa modération, à laquelle ses adversaires eux-mêmes se plaisaient à rendre un sincère hommage, il n'était parvenu à dompter ni l'arrogance des princes de Valachie, ni l'orgueil des rois de Hongrie. Les résultats obtenus en Asie lui permirent de porter ses armes sur le Danube. Ce jour-là les chrétiens durent faire d'amères réflexions sur le changement qui s'était produit en quelques années. En moins d'un quart de siècle les Turcs avaient reconstitué leurs forces, et revenaient avec des troupes considérables.

L'intervention inattendue des armées ottomanes, dans les affaires de la chrétienté, rendit aux Musulmans la confiance et le courage qu'ils avaient complètement perdus, et leur fit espérer de nouvelles conquêtes.

Il n'entrait pas toutefois dans les desseins du monarque ottoman de prolonger la lutte. Aussi s'empressa-t-il de signer avec ses ennemis une trêve pendant laquelle il occupa son armée à élever des fortifications devant Roustchouk et sur d'autres points de la Turquie d'Europe. En même temps, il faisait tomber systématiquement toutes celles, qui, en Asie, servaient de refuge aux rebelles, marquant par là la différence qui existe entre un pays conquis qui n'a plus rien à redouter des attaques de ses voisins et un autre qui, placé à proximité de l'ennemi, a besoin d'être constamment défendu contre ses entreprises.

Mais un événement imprévu le rappela en Asie, où une formidable insurrection venait d'éclater. Après l'invasion et la guerre civile, le désordre et l'anarchie mettaient en péril l'œuvre du salut national. De tels faits sont rares dans l'histoire.

Fomenté par un célèbre érudit musulman, Bedreddin, le mouvement insurrectionnel, auquel nous faisons allusion, avait à la fois un caractère politique et social. Ses promoteurs ne prétendaient à rien moins qu'à changer les lois sur lesquelles reposent les sociétés humaines. Ils se basaient sur l'égalité pour proclamer entre tous les hommes la communauté des biens. « Je me sers de ta maison, disaient-ils comme de la mienne, et tu peux te servir de mes habits, de mes armes et de mes chevaux comme je me sers des tiens ».

Les femmes seules étaient exceptées du partage. C'est le socialisme sortant des ténèbres du Moyen Age et des entrailles mêmes de la société musulmane, sans qu'elle eût ressenti les douleurs de l'enfantement et sans qu'elle se fût doutée qu'elle portait ce monstre dans son sein.

Rigide observateur de la loi du prophète, le Sultan ne pouvait tolérer cette secte impie. Il s'arma contre les

rebelles, après les avoir vainement rappelés à l'obéissance. La doctrine professée par Bedreddin s'était répandue dans toutes les provinces asiatiques. Il fallut faire marcher une armée pour combattre les partisans de la nouvelle religion. La répression fut sanglante et terrible; mais il y allait du salut de l'Etat et de celui de la société.

Telle était, en effet, la puissance exercée par ces hardis réformateurs sur l'esprit des naïves populations de l'Asie que longtemps après que cette insurrection eût été étouffée dans le sang, il restait, au sein de l'Empire, de nombreuses traces de l'enseignement donné à ses disciples par Bedreddin.

Ce furent les dernières convulsions dont l'Etat eut à souffrir. Le volcan asiatique était maintenant éteint, et, sur ce sol bouleversé, allait surgir tout à coup la plus belle floraison de littérature et d'art qu'il nous ait été donné d'admirer dans l'étude de l'histoire ottomane.

Ce fut pour la Turquie le commencement d'une période de rénovation. On eût dit que le flambeau de la Renaissance, qui allait éclairer le Moyen Age, venait d'apparaître en Orient avant d'inonder l'Europe de son éblouissante clarté.

Quelle brillante époque que celle où s'élevèrent, tant à Brousse qu'à Andrinople, ces splendides mosquées, véritables merveilles d'architecture. Le génie des peuples se traduisait alors par des ouvrages et des monuments religieux. Les plus belles créations du christianisme, ces vieilles cathédrales qui font notre admiration, attestent cette vérité. Elle est encore plus évidente dans le monde islamique, fondé exclusivement sur la religion, recevant d'elle ses inspirations, ses croyances, ses sensations les plus intimes et jusqu'à ce sentiment inné de l'art que les Arabes et les Persans ont cultivé tour à tour, on sait avec quel succès, et auquel les Ottomans ont ajouté un nouveau relief.

Le culte particulier, que les peuples d'Orient professent pour l'eau, principe de vie, a rejailli sur l'art, et de superbes fontaines, des bains splendides ont surgi de toutes parts. L'architecture arabe dans ses manifestations les plus éclatantes n'a jamais été égalée. Elle a grandi dans les limites qui lui ont été tracées par la religion musulmane qui exclut, comme on le sait, la peinture et la statuaire.

Les Arabes ont élevé, dès lors, la calligraphie à la hauteur d'un art et par leurs arabesques, mélange harmonieux, entrelacement de lettres et de fleurs, ils ont créé un nouvel ornement dont ils ont su tirer un parti merveilleux.

La Perse a apporté à cette ingénieuse invention, les fruits, les feuillages et la couleur, et, par ses admirables faïences, en a rehaussé l'éclat. Enfin par les applications variées qu'ils ont faites et par les imitations de l'architecture grecque et byzantine qu'ils ont mariées avec l'art arabe, les Turcs ont augmenté les richesses artistiques de l'Orient. Ils sont ainsi arrivés à nous donner des monuments d'une incomparable beauté.

La plus gracieuse création de ce genre est sans contredit, « la mosquée verte », *Yéchil imaret*, construite à Brousse par le sultan Mahomet, et qui témoigne du goût de ce souverain pour les grandes et belles choses. La profusion des marbres, leur rareté en font un monument unique. Les murs extérieurs sont revêtus d'une sorte de large mosaïque, assemblage bizarre de pièces de marbre rouge, vert, bleu, gris, jaune, noir et blanc d'un effet étrange : « Les fenêtres et la porte qui s'élève avec ses ornements, jusqu'au faîte de l'édifice, sont enchâssées dans des encadrements de marbre rouge couverts d'inscriptions sculptées avec tant d'art et si bien polies qu'il semble que les lettres soient coulées et non taillées ». La porte, surchargée d'ornements, est à elle

seule un véritable chef-d'œuvre qui surpasse en magnificence tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. A l'intérieur, on éprouve une sorte de fascination en contemplant les faïences persanes, d'un bleu éclatant, qui recouvrent les murailles de la mosquée jusqu'à une certaine hauteur, et sur lesquelles se projette le jour tombant des fenêtres en une pluie d'émeraudes. Les yeux éblouis, par cette profusion de lumière, vont se reposer sur un grand mur, placé en face, sur lequel sont appliqués deux rideaux de porcelaines vertes. L'artiste a eu soin de placer une corbeille de fleurs au milieu de telle sorte que l'illusion est complète.

Le Mihrab est taillé dans le marbre rouge et fait pendant à la porte d'entrée à laquelle il ne le cède en magnificence, ni pour les ornements, ni pour la sculpture. Que dire enfin de ces inscriptions en relief tracées en lettres d'argent sur la porcelaine bleue de Perse ? Tout cet ensemble est d'un effet magique.

Commencée sous le règne de Mahomet Ier, cette belle mosquée fut achevée avant sa mort. Il termina la grande mosquée de Brousse, dont Amurat avait jeté les fondements. Bajazet avait négligé d'en poursuivre les travaux, mais Mahomet n'épargna rien pour mener à bonne fin cette œuvre colossale.

La mosquée ne mesurait pas, en effet, moins de cent pas carrés, divisés en cinq parts égales, partagées par vingt-cinq compartiments de vingt pas carrés soutenus par quatre piliers. Vingt-quatre de ces compartiments sont recouverts d'une seule coupole ; le vingt-cinquième, qui se trouve au centre de l'édifice, présente à une hauteur considérable, au lieu d'une voûte, une immense ouverture ronde, de vingt pas de diamètre, à laquelle correspond, dans l'intérieur de la mosquée, un vaste bassin carré rempli d'une eau claire et limpide qui reflète l'azur du ciel. Les sculptures de la chaire sont

d'une délicatesse admirable; elles représentent des fleurs, des fruits et des feuillages. Les piliers, couverts d'inscriptions, sont dorés depuis leur base jusqu'à hauteur d'homme. Moins grande par ses proportions, mais plus élégante, la mosquée verte présente toutes les perfections de l'art, une sorte de chapelle islamique, pleine de mystère et de séduction. S'il est vrai que le style soit l'homme, un monument reflète toujours le caractère de celui qui en a tracé les plans. Or, c'est dans la mosquée verte qu'il faut chercher la pensée suprême du souverain qui a mis sa gloire à la construire. Pour le libérateur et le pacificateur du pays, pour le lutteur qui avait combattu avec tant d'énergie et de persévérance, c'était un noble délassement et en même temps un acte de piété et de reconnaissance envers le Créateur qui lui avait accordé, avec la fortune, le meilleur des dons, qui est la sagesse.

Son amour pour les lettres et les sciences, la passion qu'il voua aux arts rehaussèrent l'éclat de son règne. L'influence qu'il exerça sur la littérature fut aussi des plus heureuse. Il donna un nouvel essor à la poésie. En se rapprochant des hommes d'étude, il prit goût à leurs travaux et leur prodigua ses bienfaits et ses encouragements. De là une éclosion de légistes, de grammairiens, de poètes, de littérateurs, de mathématiciens, de médecins, d'astronomes, de musiciens, de calligraphes, etc. Tous n'étaient pas célèbres; mais dans cette phalange, on comptait plus d'un homme remarquable. La semence sera féconde, et, sous le règne d'Amurat II, elle éclatera en gerbes éblouissantes.

Tout n'est pas vain dans l'œuvre de l'homme. Elle lui survit, elle est un stimulant pour les générations futures et un grand exemple pour les princes. Aussi les Ottomans conserveront-ils éternellement la mémoire de cet incomparable souverain qui porta si haut leur gloire.

S'il combattit ses frères révoltés, avec un certain acharnement, ce fut par une légitime ambition et dans le but de reconstituer l'unité de l'Etat. Il fut secondé dans cette noble tâche par le peuple lui-même, qui avait conservé son énergie et sa foi inébranlable en ses chefs. La défaite d'Angora n'avait été, du reste, qu'un incident qui n'avait point altéré sa forte constitution. Nous le verrons reprendre bientôt le cours de ses glorieuses destinées, sous la conduite du plus sage et du plus vaillant des princes. De son côté, le clergé musulman avait aidé puissamment Mahomet dans l'œuvre patriotique qu'il entreprit au lendemain de l'effroyable désastre où Bajazet tomba entre les mains de son ennemi, et telle était la considération dont Mahomet jouissait, auprès du corps des ulémas qu'ils s'étaient ligués tous pour convaincre Tamerlan que l'intérêt de la religion lui commandait de laisser aux Etats musulmans leur indépendance et leur autonomie. Des négociations furent engagées, dans ce sens avec le conquérant Mogol, par les chefs les plus vénérés de l'Eglise mahométane et eurent un heureux résultat. De tels services méritaient une récompense : elle ne se fit point attendre. Par sa grande piété, par sa munificence, par ses libéralités envers le clergé, par la gloire qu'il acquit, Mahomet justifia pleinement les espérances des Musulmans. Les ulémas occupèrent durant son règne une place prépondérante dans l'Etat. Pour cimenter l'union du pouvoir temporel avec le pouvoir spirituel, ils conseillèrent au souverain d'envoyer chaque année à la Mecque et à Médine des présents et une somme en or, appelée la *Sourré,* pour être distribuée aux indigents. Cet usage s'est perpétué jusqu'à ce jour. Ce fut le premier pas vers le Califat. Sélim Ier donna, plus tard, à cette coutume une consécration officielle ; mais Mahomet Ier en fut le promoteur. Par cette sage mesure, il consolida sa puissance. Du moment, en effet,

que la souveraineté temporelle s'alliait à la souveraineté spirituelle, elle devenait, pour ainsi dire, indestructible.

On s'explique aisément l'admiration des Ottomans pour Mahomet Ier. A l'éclat de la naissance et des actions guerrières venait s'ajouter chez ce prince la beauté physique qui exerce toujours un grand ascendant sur les masses.

« Il avait, écrit Hammer, la peau d'une blancheur remarquable, le teint frais, les yeux bruns, les sourcils épais et noirs, n'offrant aucune séparation, la moustache et la barbe touffues, le front large et proéminent, les mains longues, la poitrine saillante. Sa mise était pleine de goût et d'élégance. Il portait un martagan, ou *dûblend*, différent de celui de ses prédécesseurs en ce qu'il offrait partout des bouffants et qu'il ne laissait apercevoir que l'extrémité de *kaouk* ou bonnet doré. Son caftan, de la même forme que celui de ses aïeux, était doublé et garni d'hermine. »

Ses qualités morales, ses hautes vertus, en faisaient un prince accompli. Il savait reconnaître les services rendus.

Il créa des fiefs en Roumélie pour récompenser le zèle et le dévouement de l'armée. Il était aimé du soldat, à qui il donna assez de gloire pour qu'il n'en fût point affamé, sans l'exposer toutefois à de longues fatigues qui engendrent souvent le découragement et la rébellion.

On lui a reproché sa condescendance envers les chrétiens et l'amitié qui l'unissait aux empereurs de Bysance. Quoi cependant de plus naturel ? Le Sultan était alors beaucoup moins préoccupé de la conquête de Constantinople que de la reconstitution de ses Etats disloqués par la guerre.

Redoutant le retour des Croisés, pour lesquels ils avaient gardé une haine féroce, les Grecs n'hésitèrent pas,

de leur côté, à soutenir les projets du Sultan qui leur en témoigna sa gratitude en entretenant avec eux, jusqu'à sa mort, les relations les plus cordiales.

Les intérêts politiques de l'empire n'eurent point à souffrir de cette intimité, bien au contraire ; car, en apaisant les rancunes des Grecs, Mahomet n'avait plus rien à redouter de la cour de Bysance, dont les agissements auraient pu lui créer de sérieux embarras. C'était là une politique avisée, sage, prévoyante, que les hommes à courte vue pourraient seuls condamner. D'autres considérations militaient en faveur d'une entente sincère avec les Grecs. Les Vénitiens, ces hardis navigateurs, avaient à cette époque la souveraineté des mers, et briguaient une alliance offensive et défensive avec la cour de Bysance. Mahomet déjoua cette tactique en attirant les Vénitiens à lui et en leur accordant certaines prérogatives qui forment, pour ainsi dire, le premier chapitre de la charte passée entre l'Europe et l'empire ottoman.

C'est dans le plein épanouissement de toutes les forces de l'empire que la mort vint le surprendre. Frappé d'un coup d'apoplexie, il eut le courage ce jour-là de se montrer aux troupes qui l'acclamèrent pour la dernière fois ; mais, dans la nuit, le mal redoublant, il rendit le dernier soupir, laissant à la postérité la réputation d'un prince juste et sage. La nation reconnaissante lui éleva un superbe mausolée, près de la mosquée verte, sous l'ombre des grands arbres. C'est là qu'il repose, en sa tranquille gloire, entouré de la vénération des croyants.

Le règne de Mahomet Ier inaugura une ère nouvelle pour l'empire, en ce que les relations extérieures, fort négligées, prirent tout à coup une grande importance. Après l'effroyable désordre que nous venons de décrire à grands traits, la Turquie eut successivement trois empereurs d'une extraordinaire énergie : Mahomet Ier, dont nous avons retracé la vie, Amurat II et Mahomet II, dont

nous allons raconter les actions glorieuses. Le règne de Bajazet fut un accident douloureux, une halte forcée dans la marche en avant du peuple turc.

Comment les Chrétiens ne songèrent-ils point à en profiter ? Il y a là un mystère inexplicable, car ce ne fut que quinze années après cette catastrophe qu'ils reprenaient les armes contre les Turcs.

Lorsque la nouvelle du désastre d'Angora arriva à Bysance, il y eut un moment de stupeur, bientôt suivi d'une explosion de joie indescriptible. On se félicitait, on s'embrassait, on chantait, on pleurait, c'était du délire. Les rues étaient remplies d'une foule enthousiaste, les cloches sonnaient à toute volée et les voûtes des églises retentissaient de cantiques d'allégresse. La cour célébra cet événement comme si elle eût participé au triomphe des armées tartares et des messagers furent envoyés en Europe pour annoncer la bonne nouvelle ; mais personne ne songea à en tirer parti.

L'occasion, on l'avouera, était on ne peut plus favorable pour diriger contre les nouveaux occupants une action décisive. La défaite de Bajazet avait porté un coup mortel à la puissance des Ottomans. Dix années de guerre civile, pendant lesquelles ses fils se disputèrent l'héritage paternel, achevèrent d'épuiser les forces de l'Etat.

Il avait perdu toutes ses possessions en Europe à l'exception de la province d'Andrinople. La Bosnie, la Serbie, la Bulgarie et la Valachie s'étaient affranchies du joug ottoman. En Asie les révoltes se succédaient sans interruption, sanglantes et terribles. Si, à ce moment, une coalition des puissances chrétiennes s'était formée contre l'empire turc, cet empire eût infailliblement péri sous les coups de ses adversaires. Par quelle suite de circonstances les puissances de l'Europe, dont l'intervention était impatiemment attendue par les Chrétiens d'Orient, furent-elles empêchées d'agir ?

Les hommes sages et réfléchis, les savants, les politiques se demandaient par quel moyen ils pourraient conjurer le péril qui menaçait la chrétienté, et, quand ce moyen se présente, l'Europe est incapable d'agir et les Turcs. après avoir essuyé le plus effroyable désastre dont l'histoire fasse mention, après avoir vu leur empire disloqué et démembré, leur souverain traîné en captivité, et tout le pays livré à l'anarchie, pourront travailler en toute sécurité au relèvement de leur puissance militaire. Une telle insouciance déroute l'esprit humain. Peut-être y avait-il alors chez tous les peuples d'Occident une grande lassitude, peut-être avait-on espéré que c'en était fait de l'empire turc et que jamais il ne panserait ses blessures, ni ne se relèverait de sa défaite : peut-être enfin, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, ne pouvait-on rien à ce moment. Aussi bien, la direction de la politique de l'Europe avait déjà échappé aux mains de la papauté, qui s'était montrée jusque-là si vigilante et si attentive aux intérêts de la chrétienté. L'influence des pontifes de Rome avait perdu beaucoup de terrain en Occident depuis l'insuccès des Croisades. Le cerveau qui agissait était sans doute encore puissant, mais le bras était devenu faible, le siège de l'idée était toujours à Rome, et c'est de là que partait le mot d'ordre, mais Rome n'était plus obéie. D'autre part, le mouvement religieux qui, sous l'impulsion de Rome, avait entraîné les nations chrétiennes vers l'unité se ralentissait et prenait une nouvelle direction. De l'Orient le schisme s'était transporté en Occident. Ainsi s'explique l'inaction de l'Europe pendant toute cette période. Elle s'accoutumait déjà, sinon à négocier ouvertement avec les Turcs, du moins à ne plus les combattre à outrance, jugeant inutile pour ses intérêts une lutte dont les résultats étaient douteux. On s'observait de loin et l'on échangeait de temps à autre quelques mots aimables, quel-

ques actes de courtoisie. Mahomet Ier inaugura, sous son règne, ce mouvement oscillatoire entre l'Orient et l'Occident, mouvement qui produira des résultats inattendus. Des coalitions partielles pourront se former contre les Turcs ; plus d'une fois la guerre éclatera entre eux et les puissances chrétiennes ; mais ils n'auront plus à redouter une croisade générale ; le faisceau des saintes alliances est rompu. On ne se battra plus ni pour le Christ, ni pour l'idée chrétienne, ni pour la civilisation. Désormais chaque puissance consultera ses intérêts et agira suivant leurs inspirations.

Mahomet Ier n'entretenait pas encore d'ambassadeurs en Europe, mais il savait, par les rapports des agents vénitiens et gênois, ce qui s'y passait. Habile en l'art de tirer profit de toutes les circonstances avantageuses qui pouvaient se présenter à lui, il n'eut garde de négliger les excellents rapports qui existaient alors entre la Turquie et les deux puissantes républiques. Quant aux Hongrois, il eut soin, pendant de longues années, de ne susciter aucun conflit avec ce peuple, jusqu'à ce qu'il eût réorganisé son armée, et il venait de leur montrer qu'il n'était point disposé à tolérer leurs empiétements. Ce fut un inappréciable bonheur pour la Turquie que l'invasion mogole se soit produite juste au moment où la chrétienté se trouvait dans l'impossibilité absolue de prendre l'offensive contre elle, et ce ne fut pas un moins grand bonheur pour elle d'avoir eu à sa tête, dans une période aussi critique, l'homme providentiel qui devait la sauver de l'état d'anarchie où venaient de la jeter les folies de l'infortuné Bajazet.

Le règne de Mahomet Ier fut un règne réparateur par excellence, tel qu'il en faudrait à toutes les nations éprouvées par de cruels revers. Ici la sagesse a plus fait que la témérité et le courage.

CHAPITRE VII

AMURAT II

Règne remarquable d'Amurat II. — Energie du nouveau Sultan. — Rébellion vaincue. — Occupation de Thessalonique. — Conquête de la Transylvanie. — Bataille de Varna. — Traité de Szeggedin. — Hunyade et Skander-beg. — Retraite d'Amurat en Magnésie. — Fêtes somptueuses. — Faux jugement porté sur Amurat. — Rupture du Traité. — Politique extérieure. — Envoi en Europe de deux ambassades. — Réorganisation de l'armée. — Education des troupes. — Ecoles militaires. — Progrès des lettres. — Mort d'Amurat.

Le règne d'Amurat II ne fit que rehausser l'éclat du précédent règne. Ce grand monarque, que les uns considèrent comme un dévot fanatique et les autres comme un philosophe mystique, ne fut en réalité rien de tout cela. Prince incomparable, supérieur, à son père comme homme de guerre, il fut, comme lui, bon et magnanime.

Monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans, il se trouva tout à coup aux prises avec des difficultés qu'il surmonta avec une rare énergie. Sur les instigations de Manuel, empereur de Bysance, le prince Moustafa, son oncle, s'était révolté contre son autorité. Maître de la Roumélie, Moustafa vint menacer son neveu jusque dans Brousse, où le jeune Amurat avait ceint le sabre d'Osman, en présence du grand cheik, Bokhari. Retranché derrière la rivière d'Ouloubad, ayant l'aile gauche de son armée appuyée contre la mer, et l'aile droite protégée par le lac et les marais qui forment une large ceinture autour

du mont Olympe, il attendit son ennemi dans cette position. Il était puissamment secondé par le corps des ulémas et par les ministres et les généraux qui avaient servi fidèlement son père. Ceux-ci ne se contentaient pas de lui donner de bons conseils, ils agissaient ouvertement en faveur de l'héritier légitime du trône. De la défaite de Moustafa dépendait, en effet, le salut de l'Etat.

Si le prince rebelle avait triomphé, c'en était fait, cette fois, de l'empire ottoman, qui livré à de nouveaux désordres, aurait péri infailliblement. Trahi par ses lieutenants, abandonné par les azabs, sorte de milice irrégulière qu'il avait réunie autour de lui, pour usurper la couronne, attaqué vigoureusement par les janissaires restés fidèles à Amurat, Moustafa donna le signal de la retraite. Il fallait maintenant le poursuivre, s'attacher à ses pas et ne pas perdre sa trace, jusqu'à ce qu'il fût complétement vaincu. Moustafa s'était malheureusement rendu maître de la flotte et les Grecs qui, en maintes circonstances, avaient prêté leurs galères pour transporter les troupes ottomanes en Europe, devenus maintenant les alliés de Moustafa, ne pouvaient être d'aucun secours pour Amurat. Dans cette extrémité le jeune souverain eut une heureuse inspiration. Depuis quelque temps, les Génois réclamaient certains privilèges ; il sut, par d'habiles concessions, les gagner à sa cause. Ceux-ci mirent leur flotte à son service. Conduit par le podestat Adorno, il débarqua, avec un corps d'armée près de Gallipoli, s'empara de la ville, et fit passer la garnison par les armes. Cet exemple était nécessaire pour rétablir la discipline.

Depuis son avènement, les défections parmi les soldats étaient devenues plus fréquentes et mettaient en péril la sécurité de l'Etat. Au surplus, quelques généraux s'étant rendus coupables du crime de trahison, Amurat résolut de les châtier. Le premier qui paya de

sa tête les rébellions successives qu'il avait follement suscitées fut Djouneïd, tant de fois amnistié par Mahomet Ier et qui venait de prendre les armes contre son fils. Amurat se montra plus clément envers les autres rebelles, notamment envers les princes de Karamanie.

Après avoir vaincu Moustafa, qui périt misérablement, il résolut de tirer une vengeance éclatante des Grecs; le siège de Constantinople fut donc décidé. Amurat mena les opérations avec une extrême vigueur et ses soldats allaient escalader les remparts de la ville quand il fut rappelé en Asie par la révolte de son plus jeune frère. Pour sauver sa capitale, menacée par les Ottomans, Manuel avait envoyé des émissaires auprès du prince qui, trompé par ses promesses, venait de se déclarer contre Amurat. Instruit du fait, celui-ci s'empressa de lever le siège de Constantinople, résultat que les Chrétiens attribuèrent à un miracle du ciel en leur faveur.

Amurat eut facilement raison de la rébellion de son frère qui fut, contre son gré, massacré par un soldat. Il rétablit l'ordre en Asie, en dictant des traités de paix aux princes musulmans, parmi lesquels se trouvait le célèbre Isfendiar. Ce dernier offrit au Sultan sa fille en mariage Pendant ce temps, les généraux d'Amurat remportaient des succès éclatants en Europe. Ce fut le prélude d'une lutte brillante entre l'islamisme et la chrétienté, lutte dans laquelle nous verrons surgir deux héros, Hunyade et Skanderbeg.

Manuel était mort, et son fils, Joannès, lui avait succédé sur le trône de Bysance. Amurat, n'ayant pas les mêmes griefs contre ce dernier, traita avec lui les conditions d'une entente qui lui livrait les principales places de la mer Noire et l'obligeait, en outre, à lui payer un tribut annuel. C'était le vasselage pur et simple, après lequel le vieil empire devait s'effondrer.

Les provinces asiatiques jouissaient maintenant d'un repos auquel elles n'étaient plus accoutumées.

Las de feindre, Karaman semblait avoir renoncé aux exploits qui l'ont rendu si célèbre. Djouneïd disparu, Isfendiar s'était soumis à l'autorité d'Amurat ; seul, Yourckdji Pacha continuait de commettre des actes sanguinaires et des exactions qui le rendirent odieux aux populations de l'empire.

En Europe, les généraux d'Amurat, Férouzy Bey et Evorenos, poussaient leurs incursions dévastatrices au delà du Danube. Kolumbaz et Krussovaz tombèrent bientôt en leur pouvoir. Mais Thessalonique restait aux mains des Vénitiens, et, l'occupation par l'étranger de cette ville, autrefois conquise par Bajazet, remplissait Amurat de tristesse. Il résolut d'en chasser les Vénitiens. Il dit aux ambassadeurs du doge venus pour régler cette importante question avec lui : « Je regarde cette ville comme mon patrimoine et je ne veux pas reconnaître aux Latins le droit de l'occuper ».

Il était, en effet, impossible aux Ottomans, sans courir les plus grands dangers, de laisser les Vénitiens s'établir à côté de leurs possessions en Roumélie. Aussi Hamzabeg reçut-il l'ordre de se porter immédiatement devant la ville grecque et de s'en emparer par la force. Thessalonique, après une résistance opiniâtre, fut prise d'assaut, mais la garnison et les habitants furent épargnés. Ceci se passait en 1430, sept années après la mort de Mahomet Ier.

Dans cette même année Amurat s'emparait de Croïa et d'une partie de l'Albanie septentrionale, pendant que son armée envahissait la Carniole. En même temps, il prenait fait et cause pour Dan, prince de Valachie, contre Drakul qui avait usurpé le pouvoir. Drakul se débarrassa de son rival et conclut avec le Sultan, dont il devint le vassal, un traité par lequel il s'obligeait à fournir des contingents à l'armée turque qui devait opérer en Transylvanie. Il fit plus. Pour donner à Amurat une

preuve de son zèle et de son dévouement, il attaqua les Prussiens qui s'étaient retranchés dans Szœrni, massacra la garnison allemande et livra le pays au pillage. Cette expédition sanglante eut un résultat immédiat; elle amena une entente entre les Hongrois, les Siciliens et les Allemands. Amurat comprit le danger d'une telle coalition, et, avec la promptitude qui caractérisait tous ses actes, il se hâta de nouer des relations amicales avec Sigismond qui venait d'être couronné empereur. Une trêve fut conclue entre les deux souverains. Amurat accorda généreusement la paix à Georges Brankovich et reçut dans son lit sa fille Mara. On ne saurait trop admirer l'habileté avec laquelle il avait transformé ses rivaux en auxiliaires. Ainsi, dans l'espace de dix années, il domptait la rébellion de deux prétendants, pacifiait l'Asie, châtiait l'empereur de Bysance, en lui enlevant quelques-unes de ses possessions, reprenait aux Vénitiens Thessalonique, s'emparait de Croïa et rendait à l'empire régénéré la splendeur et la puissance dont il avait joui sous le règne d'Amurat Ier. Ce n'était là qu'une partie de la tâche que ce grand monarque s'était imposée.

Sigismond n'avait accepté la paix à Bâle, des mains des ambassadeurs ottomans, que dans le but de la violer, à la première occasion. Menacé par les armées turques, qui faisaient irruption de toutes parts, abandonné par les princes de Valachie et de Serbie, il voulut gagner du temps pour les ramener à lui et faire des préparatifs qui lui eussent permis de vaincre. Si Amurat nouait des intrigues contre Sigismond, celui-ci ne se faisait pas faute d'ameuter contre lui les princes turcs qui régnaient en Asie. Il était merveilleusement servi dans l'accomplissement de ses desseins par les émissaires grecs. La Karamanie qui fut de tout temps un foyer inextinguible de révoltes, mettait sans cesse en danger les institutions

de l'Etat. On ne s'explique la mansuétude des sultans pour ces princes astucieux et perfides que par les liens de parenté qui existaient entre eux, et surtout, par cette considération que les princes de Karaman appartenaient à la religion musulmane. En réalité, ils étaient peu redoutables. Les combattre, c'était les vaincre, et dès lors fallait-il s'en inquiéter?

Amurat commit donc la même faute que ses prédécesseurs, après avoir dispersé les troupes d'Ibrahim Bey, il se laissa toucher par les supplications de sa sœur, mariée à ce prince, et rendit à son beau-frère le gouvernement de ses Etats.

Revenu en Europe, Amurat II réunit une puissante armée; avec l'aide des princes de Servie et de Valachie, il franchit les Portes de fer et mit la Transylvanie à feu et à sang. Il ramena, dit-on, de cette expédition, qui fut un véritable désastre pour les Chrétiens, plus de soixante-dix mille prisonniers. Chaque soldat en avait quatre ou cinq pour sa part. Quand le roi de Hongrie accourut, pour défendre son peuple, il ne trouva plus qu'une contrée déserte et un amas de décombres. Les Ottomans avaient tout détruit; mais l'année suivante la lutte recommença plus acharnée et plus implacable que jamais. Cette fois encore, les Hongrois furent vaincus. La Transylvanie était devenue le champ clos où Turcs et Chrétiens se livraient des combats incessants.

En temps de paix, Amurat ne perdait pas de vue ses ennemis. Il se tenait au courant de ce qui se passait chez eux, les princes de Servie et de Valachie ne pouvaient nouer des négociations secrètes avec ses advesaires sans qu'il en fût aussitôt instruit. Sigismond étant mort, le prince Albert lui avait succédé sur le trône de Hongrie et d'Allemagne; mais une partie de la population avait proclamé comme roi Casimir, frère de Vladislas, roi de Pologne, âgé seulement de treize ans. Amurat ne pou-

vait laisser échapper une si belle occasion d'intervenir dans les affaires de la chrétienté. Il noua aussitôt des relations avec Vladislas et lui délégua des ambassadeurs chargés de lui offrir, avec de riches présents, son amitié. Amurat s'était proposé de tirer de cette alliance un parti considérable; tous ses calculs furent déjoués, le roi Albert, étant mort sur ces entrefaites, la couronne revint à son rival. Il profita néanmoins de ces événements pour mettre le siège devant Belgrade, qui se défendit pendant six longs mois et força les assiégeants de se retirer.

Pour relever le moral de ses troupes, Mézid Bey, grand écuyer d'Amurat, reprit la route de la Transylvanie, où jamais, jusque là, la victoire n'avait trahi les drapeaux ottomans, et s'établit, avec son armée, devant Hermanstadt. A ce moment, apparut Hunyade qui, à la tête de trois mille Hongrois, opéra un mouvement tournant contre les troupes turques et les mit en déroute, puis, d'un bond, il franchit les montagnes qui séparent la Valachie de la Transylvanie et se répandit, avec ses soldats victorieux, sur les deux rives du Danube où il se livra à de justes représailles envers les Ottomans.

Le nouveau héros, qui venait de sauver sa patrie, était né dans le comté d'Hunyade, des amours clandestines de Sigismond avec la belle Elisabeth Morsinay. Fils de roi et n'ayant point de nom, il porta celui de son pays natal qu'il illustra par de brillants exploits. Les Ottomans n'eurent point de plus terrible adversaire. Il soutint contre eux plusieurs campagnes et, s'il ne fut pas toujours victorieux, il sut du moins opposer à l'invasion turque une digue infranchissable. Il eut, enfin, l'insigne honneur de signer la paix de Szeggeddin ; ce fut le point culminant de sa carrière.

Par ce traité, la Bosnie et la Servie étaient rendues à leurs anciens maîtres, la Valachie incorporée à la Hon-

grie et le Sultan s'engageait à payer une rançon considérable pour la délivrance de son beau-frère. De tels avantages dépassaient les espérances de la chrétienté. La prudence la plus élémentaire commandait aux monarques européens de s'en contenter. Rome en jugea autrement, et le cardinal Césarini, légat du pape, obligea le roi de Hongrie à rompre le traité. Ce fut une faute irréparable, dont les conséquences devaient être fatales aux Chrétiens. Il faut dire, à l'honneur d'Amurat, qui, frappé d'un grand deuil et dégoûté des gloires humaines, venait d'abdiquer en faveur de son fils âgé de quatorze ans, qu'il désirait sincèrement la paix et qu'il l'aurait maintenue, si le roi de Hongrie, qui vivait sous la dépendance de Rome, ne l'avait dénoncée. Le cardinal Césarini crut, en effet, le moment propice pour pousser les hostilités jusqu'au bout ; il voyait Hunyade maître de la Roumélie, affranchissant la Bulgarie du joug ottoman, sauvant Bysance des griffes du vautour et entrant en vainqueur à Sainte Sophie. C'était le triomphe de la chrétienté et l'apothéose de la religion catholique, prenant sous sa tutelle l'église d'Orient. Il y avait là tout un rêve, à peine ébauché, qui avait séduit le légat apostolique ; avec un peu plus de réflexion, il se fût aperçu de l'énormité de la faute qu'il allait commettre Entre les mains débiles d'un enfant, l'empire turc se fût peut-être affaibli. D'autre part, l'indépendance de la Servie ayant été formellement reconnue, la Bulgarie elle-même n'aurait pas tardé à reconquérir son autonomie. Tous ces avantages furent perdus par la rupture du traité qui eut pour premier effet de rappeler Amurat sur le trône. Il en était descendu de son plein gré, avec la conscience du devoir accompli, il y remontait avec la même sérénité et la ferme résolution de châtier ceux qui avait foulé aux pieds la sainteté du serment. La flotte papale s'était flattée de lui barrer le passage. Retiré en Magnésie,

Amurat devait en effet traverser la mer pour revenir en Europe. Les vaisseaux génois le transportèrent avec son armée sur la plage européenne. Il vint alors camper non loin de Varna, à quatre mille pas du camp des Hongrois. La mêlée fut effroyable, finalement la victoire resta aux Ottomans. Le cardinal Césarini, qui avait forcé le roi de Hongrie à reprendre les hostilités, au mépris de la foi jurée, paya de sa vie le funeste conseil qu'il avait donné. La tête de Vladislas, roi de Pologne, piquée au bout d'une lance à laquelle Amurat avait accroché lui-même le traité de paix, déchiré par les Chrétiens, apprit à ces derniers l'étendue de leur désastre.

Dans le temps où Hunyade montrait contre les Turcs tant de courage et d'opiniâtreté, était apparu sur le théâtre de la guerre, un autre héros non moins célèbre, Scanderbeg, resté populaire en Albanie.

Il s'appelait, de son vrai nom, Georges Castriota, fils de Jean Castriota, prince d'Emathia et gouverneur de Croïa, qui, comme tous les despotes de la Grèce, était tributaire des Ottomans. En 1443, Amurat II, ayant envahi l'Epire, le prince Jean se soumit à son autorité et lui donna comme otage son fils Georges, qui fut élevé dans la religion musulmane.

Nommé à dix-huit ans gouverneur d'un district de l'empire, le jeune prince accompagna le Sultan dans plusieurs campagnes et se fit remarquer par sa force et sa hardiesse. Ayant appris que son père venait de mourir et que Croïa, sa patrie, gémissait toujours sous le joug ottoman, il résolut de revenir au pays natal. Il accomplit ce dessein avec autant d'habileté que de bonheur. Il se fit donner par le premier secrétaire du Sultan, un ordre enjoignant au gouverneur de Croïa de lui livrer la place, puis, aussi prompt que l'éclair, il se transporta sur les lieux et s'empara de la ville.

Maître de Croïa, on le vit organiser la défense en

Epire et soutenir le choc des armées ottomanes. Il fut, sans contredit, l'un des guerriers les plus illustres de la chrétienté au Moyen Age. Mais, s'il se battit en vaillant soldat, il ne montra pas toujours les qualités d'un général d'armée. Il passa vingt années de sa vie à défendre Croïa contre les Turcs. Placée sur un rocher à pic, entouré de gorges profondes et de montagnes escarpées, dont chaque cime était destinée à devenir un champ de bataille, Croïa était, en quelque sorte, un nid d'aigle d'où le jeune héros Albanais observait les mouvements de l'ennemi pour fondre sur lui, dès qu'il s'engageait dans ces rochers inaccessibles. Une seule fois, il se hasarda à descendre dans la plaine et vint mettre le siège devant Belgrade, en Albanie. Il échoua dans cette entreprise et fut repoussé par Sewali Bey, accouru au secours de la place. L'année suivante, il prit une éclatante revanche sur les Turcs ; mais il ne fut invincible que dans ses montagnes, dont les échos répètent jusqu'à ce jour son nom. Ce fut là qu'il poursuivit le cours de ses exploits, sans jamais sortir du cercle étroit qu'il s'était tracé.

Nous avons indiqué sommairement les principaux faits militaires du règne d'Amurat II qui fut une épopée glorieuse. On se battait, depuis vingt ans, en Asie, en Europe, en Albanie, aux confins de la Grèce. Le sang coulait, coulait toujours, pendant que la torche à la main les incendiaires brûlaient villes et villages, palais et chaumières : Thessalonique, Corinthe, Varna, Kossova, Belgrade subirent tour à tour les maux effroyables de la guerre. La lutte était devenue si acharnée, les batailles si meurtrières, que vainqueurs et vaincus étaient las d'égorger, encore que, dans ce va-et-vient sanglant, les habitants fussent épargnés.

Tant de chocs répétés avaient épuisé l'énergie du soldat. Amurat, dont le cœur était sensible, compatissait

aux souffrances de ces malheureux. Il détestait, au surplus, un pouvoir qui ne lui laissait ni trève, ni repos. Le dégoût des grandeurs s'empara de son âme et ce dégoût acquit, dans la vingtième année de son règne, une telle force qu'il résolut d'abdiquer. Le traité de Szeggeddin fut la manifestation éclatante de ce sentiment. Il préféra la paix à la lutte à outrance; cette paix, il la voulait sincèrement, et il y fut resté fidèle, si on ne l'avait forcé à reprendre les armes pour venger la foi violée. Il vit ainsi s'évanouir ses généreuses illusions et l'humanité lui apparut, ce qu'elle est, malhonnête et déloyale.

Après une vie qui s'était passée jusque-là dans les combats, il se voyait forcé de se jeter de nouveau dans les tourbillons de la guerre. Il n'achevait une bataille que pour en recommencer une autre, et, plus il exterminait ses ennemis, plus nombreux ils surgissaient autour de lui. Un tel surmenage, si glorieux d'ailleurs qu'en fussent les résultats, ne pouvait satisfaire un grand cœur comme le sien. Mener les hommes au combat et les y ramener, renouveler sans cesse ces grandes batailles où coulaient des flots de sang, voir périr des milliers d'hommes, soutiens de leurs familles, répandre autour de soi la désolation, la ruine, le désespoir, est-il un sort plus douloureux pour un souverain, qui avait une tout autre conception de la vie? Gloire, fumée qui s'évanouit, poussière d'or qui se disperse à tous les vents et dont il ne reste, à travers les âges, qu'un souvenir éphémère, tu es impuissante à détruire chez l'homme supérieur la pénible impression qu'il éprouve au spectacle de tes égorgements! Aussi, après la bataille de Varna, malgré les prières et les supplications de ses ministres, Amurat abandonna de nouveau le trône et se retira en Magnésie.

Dans cette magnifique résidence du souverain des nations, *the lord of nations*, comme l'appelle l'historien anglais Gibbon, les fêtes succédaient aux fêtes, en une

belle ordonnance qui en augmentait les douceurs : festins somptueux, danses lascives, propos joyeux, libations abondantes, ombrages épais, eaux jaillissantes, bains délectables, parfums énervants, il avait réuni dans ce séjour de délices tout ce qui pouvait séduire les regards et charmer les sens.

Si Amurat avait persisté dans son dessein de rester éloigné du pouvoir, en dépit des dangers qui menaçaient l'empire, il eût certainement terni sa gloire ; mais il n'hésita pas à sacrifier à l'intérêt de l'Etat son penchant pour le repos et les plaisirs. On oublie trop, du reste, qu'il appartenait à une religion où les voluptés ne sont point fruit défendu et où un ascétisme exagéré ne figure pas dans le cortège des vertus que doit pratiquer un grand monarque. On lui rendra, du moins, cette justice, qu'il usa sobrement des plaisirs et qu'il fut jusqu'à son dernier jour l'homme du devoir.

Son caractère présentait un heureux mélange qui séduisit Voltaire. Il tenait à la fois de l'homme oriental et de l'homme occidental. Gibbon commet une erreur insigne en le comparant à un dévot fanatique. Ceux qui, d'autre part, le considèrent comme un philosophe épicurien ne se trompent pas moins. La vérité est qu'il n'était ni ascétique, ni voluptueux. Sa retraite en Magnésie a été un incident dans cette vie si bien remplie. Sous le beau ciel de l'Asie, dans les éblouissements des jours ensoleillés, dans les silences des nuits lumineuses, il vécut quelques mois pleins de tranquillité et de calme. Lui, dont toute la vie fut une lutte triomphante, il dut, à deux reprises différentes et pour les mêmes causes, renoncer à ce repos après lequel son âme soupirait avec tant d'ardeur. Amurat, qu'on ne s'y trompe point, eut, en effet, une destinée glorieuse, mais non heureuse. Il désira la paix et subit constamment la guerre à outrance ; il aima la retraite et vécut dans la tourmente. Deux fois

il abandonna le trône, deux fois il y remonta pour défendre son peuple. Rien de banal dans ce règne d'un exceptionnel éclat; car Amurat n'a jamais été égalé et sa personnalité reste, ainsi que celle de son père, la plus haute, la plus éclatante, la plus glorieuse. Elle est pure de toute tache, pas un assassinat ne l'a ternie, pas un crime ne l'a souillée et ce détachement des grandeurs humaines, chez un prince mahométan, lui fait comme une auréole d'une incomparable splendeur.

La qualité maîtresse d'Amurat fut la sincérité. On ne remarque chez lui ni astuce, ni perfidie. Dans ses paroles, comme dans ses actes, tout est clair et lumineux. Le mensonge le révolte, il déteste le parjure. L'historien grec Chalcondyle nous le représente comme un prince juste et équitable. Ducas parle en termes élogieux de ses mœurs et de sa bonté d'âme. Après la victoire de Varna, Amurat alla visiter le champ de bataille et son cœur s'emplit de tristesse en voyant tant de morts confondus pêle-mêle dans cet immense charnier, d'où jaillissaient encore des ruisseaux de sang. Du côté des Chrétiens, ce n'étaient que des jeunes gens sur les visages desquels se reflétait le regret d'avoir si peu vécu. « N'est-ce pas une chose navrante, dit Amurat à son fidèle lieutenant Azabeg, que de voir dans l'armée chrétienne tant de jeunes hommes et pas un vieillard? S'il y en avait eu, répondit Azabeg, ils n'auraient pas tenté une aussi folle entreprise. » Au siège de Thessalonique, après le formidable assaut qui fut livré à la ville, il défendit, sous peine de mort, que l'on égorgeât les habitants, donnant à ses successeurs un bel exemple de générosité qui ne fut pas toujours suivi. En ce temps, les haines religieuses étaient inexorables et l'égorgement des vaincus constituait une pratique en honneur chez toutes les nations.

Amurat jeta les premiers fondements de la diplomatie ottomane. Jusque-là les relations entre la Porte et les

puissances européennes avaient été fort restreintes. Mahomet-Ier reçut quelques ambassadeurs à sa cour et Bajazet conclut quelques traités avec les princes chrétiens, Amurat étendit et développa ces relations qui revêtirent dès lors un caractère historique. Il envoya deux ambassades, l'une à l'empereur d'Allemagne, l'autre au roi de Pologne. Elles furent reçues avec les égards dus aux représentants d'un grand pays. L'Europe sentait d'instinct que les Turcs remplaceraient un jour les Grecs à Constantinopld et que tous les efforts qu'elle tenterait pour conjurer ce péril seraient vains.

Entouré de sa cour, l'empereur d'Allemagne revêtu de tous ses insignes, reçut en sa cathédrale de Bâle, les envoyés du grand Seigneur. Le roi de Pologne ne fut pas moins courtois envers les ambassadeurs de la Porte, mais la mission dont ils étaient chargés échoua complètement, par suite des circonstances que nous avons rappelées. Amurat ne se laissa pas rebuter par ces difficultés ; il continua de donner aux relations extérieures une large place dans le gouvernement. Là où son habileté à traiter les affaires les plus délicates se manifesta avec le plus d'éclat, ce fut, sans contredit, dans ses négociations avec les Génois. Il réussit à les détacher de la coalition formée contre lui par le pape et les princes chrétiens et l'on a vu de quel poids ce succès a pesé dans la balance des destinées de l'empire.

Amurat échappa, grâce au concours que lui prêtèrent les Génois, à deux grands dangers : la première fois quand, menacé par la rébellion de Moustafa, ils l'aidèrent à se débarrasser de ce prétendant dangereux ; la seconde fois lorsque, en dépit des sommations de la papauté, ils lui prêtèrent leurs vaisseaux pour franchir les détroits. Que fût-il advenu d'Amurat si, au moment où il était appelé en Europe pour venger la défaite de ses lieutenants, il avait été abandonné par les Génois ?

Hunyade n'eût pas manqué de pousser ses conquêtes jusqu'à Constantinople et le triomphe définitif des armées coalisées eût peut-être amené ce résultat inespéré de sauver l'empire de Bysance.

Du formidable assaut, dont la Turquie venait de sortir victorieusement, était née une nouvelle société. Brisé à Angora par la rude main de Tamerlan, le vieux moule turc avait été reconstitué, à peu près avec les mêmes éléments, mais la structure en était plus élégante, ses aspérités s'étaient émoussées dans le roulement continu des batailles et au contact des Grecs et des Persans, les peuples les plus policés du Moyen Age. Deux partis avaient surgi des révolutions successives que la guerre et l'invasion entraînent à leur suite : le parti militaire et le parti religieux : l'un composé de généraux et de capitaines qui s'étaient couverts de gloire ; l'autre comprenant des ulémas, des derviches, des savants, des poètes. Ces deux partis marchaient parallèlement.

Né avec la monarchie, dont il fut le plus ferme soutien, le parti militaire grandissait à mesure que l'empire étendait ses conquêtes en Europe. Les généraux formaient une dynastie où les fils succédaient aux pères sur les champs de bataille ; tels les Evrenos, les Bayazid, les Timour-Tasch. Chaque guerre faisait naître de nouveaux héros, et, pour donner aux soldats des chefs dignes de les commander, les sultans n'avaient que l'embarras du choix. L'art militaire n'exigeait pas alors de vastes connaissances. Les sciences du calcul et de la topographie étaient fort limitées. Les favoris de la victoire arrivaient à la première place par leur courage et l'éclat fulgurant des actions guerrières.

Toutefois, sous le règne d'Amurat, on constate déjà un commencement d'éducation militaire. Sans modifier l'organisation des anciennes armées, Amurat s'appliqua à la rendre plus parfaite. L'historien Chalcondyle nous

apprend qu'il avait formé un corps d'élite de dix mille fantassins spécialement attachés à sa garde. Les jeunes enfants faits prisonniers étaient envoyés en Asie, où ils apprenaient la langue turque. On les dirigeait ensuite, au nombre de deux ou trois mille, sur la flotte stationnée à Gallipoli pour s'y former au service de la marine. Tous les ans, ils recevaient des vêtements et un sabre. Ce fut la première école militaire turque. De là ces jeunes gens étaient appelés au palais du Sultan avec une solde suffisante à leur entretien. On les partageait par corps de dix ou de cinquante, sous les ordres d'officiers expérimentés.

Amurat, qui aimait en toutes choses l'ordre et la symétrie, régla lui-même tous les détails du service auquel cette milice était astreinte.

Ceux qui ont représenté les troupes turques comme des hordes désordonnées, marchant à l'aventure, ont péché sans doute par ignorance. Il était impossible de voir des soldats mieux disciplinés. Déjà, sous les premiers Sultans, les Tchenderli avaient mis tous leurs soins à donner à l'armée une organisation qui lui permettait de tenir avantageusement campagne. Sous le règne d'Amurat, cette organisation était arrivée à son point culminant Qu'on en juge plutôt par cette peinture d'un camp turc que nous empruntons à Chalcondyle : « Le Sultan, écrit cet historien, a une tente rouge et deux autres couvertes de feutre brodé d'or. Dans l'enceinte gardée par les janissaires, se trouvent encore quinze autres tentes destinées à des usages différents. Au dehors de ce cercle, dans l'intérieur duquel personne n'est admis, si ce n'est les princes du sang, les vizirs, les hauts fonctionnaires de la trésorerie et les pages du souverain, campent les autres officiers supérieurs de la Porte, les écuyers, *mirakhors*, les échansons, *scherebdars*, les enseignes, *miroulâlems*, les chefs de la Porte, *vizirs*, et les messa-

gers du Sultan, *tchaouchs*. Comme tous ces officiers sont suivis de nombreux domestiques, le chiffre total de l'armée est très considérable. Outre les janissaires qui forment l'escorte d'élite du Sultan, la tente impériale est gardée par trois cents cavaliers, appelés *silihdars*, choisis également parmi les janissaires. Viennent ensuite les *garibs*, étrangers, ainsi nommés parce qu'ils sont originaires de tous pays. Après eux suivent immédiatement les troupes soldées, *ouloufgis* et les *sipahis*, qui se recrutent parmi les pages du Sultan.

« Tel est l'ordre adopté par la Porte en temps de guerre et qui est scrupuleusement observé. Les pachas de Roumélie et d'Anatolie se partagent le commandement suprême de l'armée et relèvent eux-mêmes immédiatement du Sultan. Sous leurs ordres servent les *Sanjakbegs* qui, admis par le souverain à son service, recevaient avec le drapeau, le gouvernement de plusieurs villes. Dans le camp, la cavalerie est divisée en escadrons, les *azabs* combattent sous un seul chef, les *akiams* sont les pionniers de l'armée, chargés de l'entretien des routes et d'autres travaux analogues. Le camp est admirablement organisé, tant pour la symétrie des tentes que pour l'abondance des provisions. Un corps spécial est destiné au transport des approvisionnements. Dans le cas de disette, les vivres sont partagés entre les meilleures troupes. Le nombre des tentes du camp est de dix mille » (1).

Cette puissante organisation, contre laquelle s'étaient brisées jusque là les forces de la chrétienté, était imposante ; car sur ces dix mille tentes planait un idéal qui rendait l'armée turque invincible. Elle était mue, en effet, par le sentiment religieux, le plus puissant de tous, le plus tenace.

(1) Chalcondyle, page 112, édition de Paris.

A travers le sang et les larmes, à travers les luttes sauvages auxquelles se livraient les peuples en délire, le soldat musulman entrevoyait le paradis, cette pensée le soutenait dans les combats et ranimait sans cesse son courage.

La guerre ne laissait pas toujours aux sultans les loisirs nécessaires pour s'occuper avec succès du développement de la littérature, des sciences et des arts. Néanmoins, quelques progrès furent accomplis dans cet ordre d'idées sous le règne d'Amurat.

C'était l'époque où les savants, accourus de tous les pays musulmans, se livraient à des travaux utiles et où les abeilles du Parnasse turc commençaient à composer leur miel de toutes les fleurs de la Perse et de l'Arabie. A peine sortie des langes de l'enfance, la poésie prenait timidement son vol vers le mont Olympe, dans les vallons mystérieux de l'Hémus, dans les plaines riantes de la Maritza. Un des poètes les plus célèbres du règne d'Amurat fut Amadeddin, un panthéiste doublé d'un mystique. Il ne semble pas qu'il ait cherché les faveurs de la cour. Originaire de la Tartarie, homme d'un profond savoir et d'un courage inébranlable, il eut la funeste idée d'inventer une religion philosophique. « Dieu, disait-il, se confond tellement avec notre être, comme l'eau de la mer avec le sel, que nous sommes pour ainsi dire tout imprégnés de la divinité. » Les ulémas prétendirent qu'il blasphémait Dieu, Amurat dut l'éloigner de la capitale et ses ennemis l'écorchèrent tout vif. Ses écrits furent la proie des flammes et il ne resta de ses œuvres qu'un divan, ou recueil de poésies, le premier qui ait été publié en langue turque. Mohammed Bidjan composait, dans le même temps, son grand poème didactique où il développait avec talent la partie dogmatique de l'islamisme.

Pour perpétuer les nobles traditions de sa maison,

Amurat fit construire de superbes mosquées, notamment celle d'Oudj-Scherfeli dont les minarets, en forme de colonnes, s'élancent fièrement aux quatre coins de l'édifice. Il éleva à Andrinople un second minaret monumental, qui porte jusqu'aux nues le magnifique témoignage du goût de ce prince pour les arts. Il semblait, d'ailleurs, que son âme ait toujours aspiré aux sublimes hauteurs.

Il avait hérité de toutes les vertus de ses ancêtres. Elevé par le meilleur des pères, il eut, sans cesse, devant les yeux, les nobles exemples qu'il lui avait légués.

Sa charité était immense. Les cuisines qu'il fit construire pour les pauvres, dans toutes les villes de l'empire, attestent son amour pour les déshérités de ce monde. On trouvait près de chaque mosquée une école. Il dota ensuite l'Etat d'institutions pratiques et fit exécuter des travaux utiles. On lui doit les plus grands ponts qui aient été construits en Turquie : celui d'Erkéné, qui ne mesurait pas moins de cent soixante-dix palées, celui de Salonique, qui avait plus d'un quart de lieue de longueur et celui d'Angora, dont le revenu était affecté à l'entretien des pauvres (1).

Il mourut à l'âge de quarante-neuf ans. Le peuple le pleura comme un père et le nouveau Sultan, venu en toute hâte pour prendre possession du pouvoir, monta sur le trône au milieu des sanglots et des lamentations des habitants.

(1) Hammer.

CHAPITRE VIII

MAHOMET II

Caractère de Mahomet II. — Situation de l'empire bysantin. — Préparatifs du siège de Constantinople. — Conquête de cette ville par les Turcs. — Chute de l'empire de Bysance. — A qui en incombe la responsabilité. — Rivalité entre les deux Eglises chrétiennes. — Clairvoyance des papes. — Leur impuissance après les Croisades. — Organisation de la conquête. — Politique habile du vainqueur. — Guerres continuelles. — Hunyade et Skanderbeg. — Méthode de Mahomet II. — Supériorité de cette méthode. — Mahomet II se prépare à passer en Italie. — Caractère de la législation musulmane. — Organisation du gouvernement intérieur. — *Kanoun-Namé* ou code ottoman, dispositions particulières, lois sanguinaires. — Décadence des muftis. — Cruautés de Mahomet II. — Sa popularité. — Traits anecdotiques de son règne. — Jugement de l'histoire.

La figure de Mahomet II est l'une des plus complexes de l'histoire ottomane. Nous sommes donc obligés de l'étudier sous ses multiples aspects. Nous parlerons d'abord du conquérant, puis du législateur et en dernière analyse de l'homme lui-même. On saisira ainsi tous les traits de cette physionomie exceptionnelle qui eut un caractère de grandeur sauvage. C'est le lion féroce qui, après avoir déchiré sa proie, la rejette avec dédain, puis la ressaisit avec une nouvelle fureur, la torture avant de mettre fin à ses souffrances par la mort.

Mahomet II versa abondamment le sang. Il en versa pour s'assurer la tranquille possession du trône ; il en

versa pour affermir ses conquêtes ; il en versa même pour son plaisir. Verser le sang était devenu pour ce grand monarque un besoin impérieux, une fonction qu'il exerçait avec une incroyable maëstria. Monté sur le trône du vivant de son père, il avait déjà goûté les douceurs du commandement suprême, aussi soupirait-il après le moment où il lui serait permis de conduire le char de l'Etat, avec la fougue qui le caractérisait. Dès qu'il apprit la mort d'Amurat, il s'empressa d'accourir du fond de la province, brûlant les étapes, traversant à brides abattues les villes et les campagnes, en poussant ce cri de ralliement : « Qui m'aime me suive ! »

L'amour du commandement fut sa passion dominante. A cette passion il sacrifia son repos et ses plaisirs. Il s'identifia avec le pouvoir ; le trône et lui ne formaient qu'un seul bloc.

En s'isolant complètement dans son palais, et en tenant ses sujets à distance, il rompit avec la tradition de ses ancêtres dont on a pu admirer les mœurs simples et patriarcales. Il créa à son usage toute une étiquette de cour. Dès lors, il cessa d'être le père de ses sujets pour devenir un despote, un sultan, un *imperator*, presque un dieu ! Qu'a-t-il fallu pour cela ? Des conquêtes et de la gloire. Il en eut par brassées. On peut lui appliquer ce jugement d'un historien célèbre (1) parlant d'un autre monarque. « C'est le souverain oriental classique, fier et majestueux, revêtu d'un riche costume et d'armes étincelantes de pierreries, sur lesquelles se dessine le pourpre du corail, comme pour signifier — explication inutile — que ces armes versent à flots le sang. Ce n'est pas le monarque auguste des Romains qui a une idée et une conscience et qui plaide devant ce tribunal intellectuel le pour et le contre, c'est le souverain

(1) Victor Duruy.

pompeux et solennel, effrayant, tragique, redoutable, carnassier, féroce, sans qu'en apparence il cessât d'être humain ». Tel nous apparaît le conquérant de Constantinople.

Quand il monta sur le trône, l'empire de Bysance en était arrivé à sa dernière période de décomposition. Tombé aux mains des Paléologues, il se traînait péniblement à travers les événements qui précédèrent sa chute. On le vit subir, dans les ultimes années de son existence, tous les outrages, toutes les déchéances, au point que sa disparition était considérée par les Chrétiens eux-mêmes, comme une véritable délivrance. Dans cette situation critique, les Grecs ne pouvaient attendre aucun secours de l'Europe qu'ils avaient tant de fois trompée et trahie. C'est en vain que l'empereur Jean Paléologue était allé solliciter la protection des princes chrétiens ; c'est en vain qu'il avait fait des concessions à la cour de Rome et que, prosterné aux pieds du souverain pontife, il avait abjuré ses erreurs. Le pape, malgré des efforts sincères et répétés, ne put organiser une nouvelle croisade. Ni les princes, ni les peuples ne répondirent à son appel. La chute de l'empire d'Orient suivit de près cet abandon, et cette terrible catastrophe fut aussi funeste aux Grecs qu'au reste de la chrétienté.

Prisonniers dans leur capitale, les pauvres Grecs vivaient dans les frayeurs et les angoisses. Chaque jour, on se demandait si l'armée musulmane n'avait pas investi la ville. Des nouvelles sinistres, colportées matin et soir par des hommes qui avaient parcouru les campagnes environnantes, augmentaient la terreur des habitants ; des éclaireurs turcs avaient été aperçus au loin ; l'ennemi s'approchait peu à peu des remparts de la ville et, tandis que le dernier descendant des Constantins réunissait à la hâte quelques troupes mercenaires, pour la bataille suprême, le peuple, déjà résigné au joug,

emplissait les églises de ses prières, implorant le secours du ciel.

Dans le camp des Musulmans, on priait aussi, mais en même temps on agissait ; il y régnait une activité extraordinaire. On construisait des vaisseaux, des tours mobiles, des forts, on faisait fondre par un renégat hongrois des canons d'une exceptionnelle grosseur ; des derviches parcouraient les tentes des soldats et excitaient leur zèle en leur montrant à l'horizon, dans un léger brouillard de pourpre et d'azur, la silhouette indécise et tremblante de la grande cité. Là, des trésors étaient enfouis, accumulés depuis des siècles, là, s'élevaient des palais féériques, des kiosques étincelants, des monuments de toute beauté. On avait ainsi excité les appétits et les désirs des soldats qui, entrevoyant un riche butin, ne demandaient qu'à monter à l'assaut. Bientôt le signal en fut donné au milieu d'une clameur immense, aux cris mille fois répétés : « Allah ! Allah ! »

Dans la ville chrétienne, la consternation était grande ; mais, le premier moment de stupeur passé, chacun parut reprendre confiance. Les soldats occupèrent leurs postes de combat. Disséminés sur les remparts, en faibles groupes, — ils n'étaient que six mille — ils se multipliaient pour défendre les points menacés ; mais que pouvait cette petite troupe contre les masses profondes de l'armée assiégeante qui s'agitaient en un remous indescriptible ?

Un heureux événement vint ranimer le courage des Grecs. La république de Gênes, ne voulant pas se désintéresser de cette lutte, avait envoyé une escadre au secours de la ville assiégée. L'amiral génois favorisé par le vent et ne rencontrant qu'une faible résistance de la part des Turcs, avait réussi à entrer dans le port, voiles déployées. On comprend aisément quelle dut être la joie des Grecs en voyant les Génois victorieux longer

les remparts et pousser des hourras frénétiques. Ce fut le dernier sourire de la fortune. Le lendemain, les opérations du siège, reprises avec une nouvelle vigueur, montrèrent aux Grecs qu'ils n'avaient plus rien à attendre, plus rien à espérer. Un premier assaut fut repoussé, mais l'ennemi revint à la charge, ramené au combat par ses chefs. On se battait vaillamment de part et d'autre, les fossés s'emplissaient de morts et de blessés. Les cadavres ainsi entassés devenaient un secours pour les assiégeants, qui les foulaient pour monter à l'assaut. Au haut des remparts, Chrétiens et Musulmans se prenaient corps à corps, dans une lutte désespérée. Une brèche venait d'être pratiquée, trou béant d'où s'échappaient des flots de sang ; tout à coup la nouvelle se répandit qu'une partie des assaillants avaient pénétré dans la ville, par une porte laissée ouverte, on ne sait comment. Alors un formidable cri se fit entendre, poussé par le vainqueur, tandis que de profonds gémissements s'élevaient de toutes parts dans l'enceinte de la malheureuse cité. Les murailles tombèrent, les barrières furent abaissées, et, pendant que le dernier représentant du nom romain expirait en héros, jetant un reflet de gloire sur sa race déchue, un nouvel empire surgissait de l'aube sanglante, avec le croissant pour emblème. Quand la marée humaine, qui avait jusque là battu de ses vagues les remparts de la cité bysantine, eût débordé et que, franchissant les murs, elle se fût répandue dans les rues, dans les maisons, dans les palais, aux crêtes des collines, il y eut des scènes indescriptibles de désolation et d'épouvante.

Pendant trois jours et trois nuits, Constantinople fut livrée aux horreurs du pillage et aux appétits d'une soldatesque sans frein et sans pudeur, qui, après s'être gorgée d'or, de sang et de débauches, s'arrêta épuisée et repue. Alors seulement, une parole de clémence et

de paix descendit sur ce peuple affolé pour le rassurer sur son sort. Mahomet II comprit que l'orgie était terminée et qu'il fallait songer à organiser la conquête ; il se mit aussitôt à l'œuvre, et, son premier acte, basé sur la tolérance religieuse, révéla en lui un organisateur de premier ordre. On pouvait craindre qu'enivré par la victoire, entouré de la tourbe de tous les fanatiques que l'armée musulmane traînait à sa suite, le vainqueur n'imposât sa religion par la force au peuple vaincu. Il n'en fit rien. Cette résolution l'honore plus que toutes ses victoires. De cette grande tolérance découlera pour les Ottomans une foule d'avantages dont le plus précieux fut de rendre leur domination durable. Ce que les Arabes ne surent pas réaliser, les Ottomans l'accomplirent grâce à l'heureuse inspiration qu'eut Mahomet II de laisser aux vaincus toute liberté de pratiquer leur culte. Ses successeurs marcheront sur ses traces, et nous verrons dans la suite que toutes les fois qu'ils ont voulu se départir de cette ligne de conduite, éminemment politique et sage, ils ont attiré sur leur pays d'irréparables malheurs.

On a cherché à imputer aux Grecs seuls la responsabilité de la catastrophe qui frappait en plein cœur la chrétienté tout entière. Qui oserait cependant affirmer que les puissances de l'Europe n'en eurent point leur part ? Rien, en effet, ne les empêchait d'accourir au secours des Grecs. Certes, il ne nous appartient pas de défendre ces derniers contre les attaques que, de tous temps, on a dirigées contre eux ; disons toutefois, à leur décharge, qu'ils étaient à bout de forces ; ils traînaient, depuis plus de neuf cents ans, une pénible existence. Vieillis par les siècles, épuisés par le vice, énervés par les discussions théologiques, sans énergie et sans vie, ils étaient incapables de se défendre. C'était aux habiles politiques qui gouvernaient l'Europe à leur enlever la magnifique si-

tuation qu'ils occupaient, à les soustraire à leur propre faiblesse, à les sauver malgré eux de l'état d'anarchie morale et de décrépitude où ils étaient tombés. Longtemps encore cette faute pèsera sur l'Occident.

On a dit que si les Grecs avaient voulu se soumettre aux ordres de Rome ils auraient été sauvés. C'est méconnaître le caractère et les tendances des deux grandes Eglises que de supposer que les Grecs du Bas-Empire auraient pu subordonner leur volonté à celle du chef suprême de la religion catholique. Une de ces haines féroces que les religions seules peuvent engendrer divise les deux grandes Eglises chrétiennes. Les motifs de cette haine, dont les Turcs devaient si bien tirer parti, sont multiples; ils proviennent moins de la diversité des deux dogmes que de l'antagonisme qui, de tous temps, n'a cessé d'exister entre l'Orient et l'Occident. La nature qui a tant fait pour les rapprocher, semble avoir creusé entre ces deux continents un abîme infranchissable.

Deux villes rivales, Constantinople et Rome, aspiraient alors au gouvernement de l'Eglise de Jésus-Christ. Mais il est dans la destinée de la ville éternelle d'être éternellement triomphante. Si les successeurs de St-Pierre étaient restés à Jérusalem, à Antioche, à Alexandrie ou dans une des bourgades marquées par le passage du divin Maître, ils n'eussent point été ces superbes pontifes héritiers de la pourpre et de la gloire de Rome. Le choix qu'ils firent de cette ville dominatrice du monde, pour y établir leur séjour suffirait seul à justifier leur suprématie, si leur mission n'avait eu un caractère providentiel. La tendance, tant de fois manifestée par les papes d'étendre leur domination morale à toute la terre, semble découler de la même source. On ne peut pas en dire autant des patriarches de Constantinople. L'Eglise grecque se distingue, en effet, de l'Eglise latine en ce qu'elle est exclusivement nationale, ne convoitant aucun patri-

moine en dehors de celui qu'elle possède et ne visant à aucune domination. Ni sa charité, ni son ambition n'est universelle, et alors que l'Eglise de Rome, fidèle à ses traditions et à son génie, songe à établir sa suprématie sur toutes les Eglises chrétiennes, l'Eglise d'Orient, plus modeste dans ses aspirations, borne ses désirs à défendre avec une opiniâtreté et une énergie remarquables, son autonomie religieuse. De là cette haine si vive et si ardente contre les papes et ce cri si souvent répété par les Grecs de Bysance, en leur aveuglement : « Plutôt le turban des successeurs du Prophète que le chapeau du cardinal », faisant allusion au légat apostolique que les pontifes romains avaient coutume d'envoyer en Orient.

Cependant les papes firent leur devoir jusqu'au bout. Huit fois ils armèrent la chrétienté contre l'islamisme et s'ils ne purent arracher Constantinople aux griffes des Ottomans, du moins ne négligèrent-ils rien pour sauver l'Europe de la domination turque. Avant comme après la chute de la capitale bysantine, on les vit persévérer dans le ferme dessein de repousser l'invasion mahométane, tâche grandiose, labeur surhumain, devant lequel eussent succombé toutes les puissances de l'Europe, et que les papes surent mener à bonne fin. Oui, si les nations chrétiennes jouissent aujourd'hui de leur indépendance, et si elles sont à la tête de la civilisation, c'est à la papauté qu'elles en sont surtout redevables ; car elle a lutté, sans aucune défaillance, pour leur affranchissement.

Les Ottomans n'eurent pas d'ennemis plus redoutables. Les papes luttèrent, du reste, à ciel ouvert, combattirent souvent à l'arme blanche pour le triomphe de la cause commune, et c'est grâce à leur ténacité que les nations chrétiennes furent victorieuses. Elles récompensèrent les pontifes de Rome de la manière que l'on sait, en leur arrachant de dessus les épaules la pourpre royale

que, malgré des éclipses passagères, ils portèrent si dignement à travers les siècles. Du moins l'histoire doit leur en être reconnaissante.

Au milieu de l'ignorance générale, en dépit de l'indifférence des peuples et des divisions intestines qui affligeaient les monarchies européennes au Moyen Age, les successeurs de saint Pierre semblent avoir eu seuls, à un degré supérieur, la perception claire et nette des nécessités de leur temps. Aussi la chute de l'empire d'Orient fut-elle vivement ressentie à Rome. Partout ailleurs, cet événement passa inaperçu. Constantinople n'était pas alors le point culminant où devaient se concentrer plus tard tous les intérêts, toutes les revendications, toutes les rivalités des nations européennes. On en méconnaissait l'importance, et les Bysantins avaient beaucoup contribué à la discréditer. La papauté, qui ne put conjurer la grande catastrophe de la chute de Bysance, essaya de tirer profit de la défaite des Grecs pour les ramener à l'unité du dogme catholique. Le schisme, abandonné à lui-même, ne pouvait que défaillir, et la soumission de tous les chrétiens d'Orient aux ordres de la papauté devait suivre de près la conquête de Constantinople. Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le vainqueur s'était chargé de déjouer ces calculs en se montrant plus tolérant envers les vaincus que ne l'eût été, peut-être, un empereur chrétien. Sur les ruines fumantes de sa nouvelle capitale, dans l'ivresse du triomphe, il n'hésita pas à octroyer aux Grecs une charte leur accordant le libre exercice de leur culte, le droit de gérer leurs biens, celui de régler les mariages, les successions et tous les litiges, si nombreux dans une société que ses subtilités et ses chicanes ont rendue célèbre. Les vaincus jouirent ainsi d'une autonomie spéciale, d'une sorte de *self-government* spirituel et temporel, et, au lendemain de la conquête, ils pouvaient

déjà se dire que s'ils avaient perdu leur indépendance par leur faute, ils restaient du moins les maîtres incontestés de leurs églises et de leurs célèbres écoles. De si larges concessions, faites aux vaincus par le plus puissant des conquérants, sont la preuve évidente de la tolérance de la race turque. En agissant ainsi Mahomet II laissait cependant aux peuples chrétiens soumis à son sceptre une arme redoutable dont ils se serviront plus tard pour reconquérir leur liberté. En effet, c'est dans les églises d'Orient que se sont conservées, intactes et vivaces, les traditions nationales ; c'est autour de ces églises reconstituées qu'au cours de ce siècle, les nationalités chrétiennes ont recouvré successivement leur indépendance. Elles se sont reformées peu à peu à l'ombre des autels, sous les sombres voûtes des cloîtres qui, au jour de la rébellion, se transformeront en autant de citadelles invincibles.

Cette grande tolérance, dont on chercherait vainement un exemple dans l'histoire, valut aux Turcs certains avantages particuliers. Elle fit voir tout d'abord qu'ils étaient aptes à gouverner des races différentes, n'ayant pas la même origine et ne professant pas la même foi. On conseillait au vainqueur d'exterminer les Grecs, s'ils ne consentaient pas à embrasser l'islamisme, il préféra leur laisser la liberté de pratiquer leur religion se conformant en cela aux vrais préceptes du Coran, et rompant ouvertement avec les préjugés des Arabes dont la devise était : « Fais-toi musulman, tu auras la vie sauve. »

Une fois entré dans cette voie, Mahomet II ne fut point avare de ses bienfaits; il en combla les vaincus, leur accordant toutes les prérogatives qu'ils pouvaient désirer et dépassant, sur certains points, les espérances qu'ils avaient fondées sur la magnanimité du vainqueur. Le sultan en personne remit au patriarche de Constantinople le sceptre enrichi de pierres précieuses que les

empereurs de Bysance avaient coutume de donner au chef de l'Église orthodoxe : « Sois patriarche, lui dit-il, et que le ciel te protège ! En toute circonstance, en toute occasion, compte sur mon amitié et jouis en paix de tous les privilèges que possédaient tes prédécesseurs ».

En maintenant l'Église d'Orient dans le rang élevé qu'elle occupait sous les anciens empereurs, et en lui assurant une existence paisible et respectée, le conquérant accomplissait une œuvre politique de la plus haute importance ; car, par ce moyen, il perpétuait la mésintelligence qui existait entre les deux grandes communautés chrétiennes et empêchait l'union de l'Orient avec l'Occident, union si vivement désirée par les pontifes de Rome. Abolir le schisme grec, faire de l'Église chrétienne une seule et même Église, quel triomphe c'eût été pour la papauté, quelle victoire pour la cause de la civilisation, mais aussi quelle défaite pour l'islamisme, qui ne s'en serait jamais relevé! Mahomet II s'est-il rendu bien compte de toute la portée de l'acte qu'il venait d'accomplir si généreusement ? On ne saurait en douter, d'autant qu'il n'ignorait pas les sentiments des Grecs pour les Latins. Le roi de Serbie ayant fait demander un jour à Hunyade ce qu'il ferait des églises orthodoxes, s'il était maître du pays, le bouillant général hongrois répondit aussitôt : « J'établirai partout des églises catholiques. » A l'envoyé du roi, qui posa la même question à Mahomet II, celui-ci répondit sans hésiter : « A côté de chaque mosquée s'élèvera une église où les tiens pourront prier ». Paroles remarquables que tous les potentats devraient méditer.

Admirateurs enthousiastes de leurs souverains, les Ottomans considèrent Mahomet II comme leur plus grand conquérant. La prise de Constantinople suffit à justifier cette opinion. Il convient néanmoins de remarquer que cet événement était prévu et escompté depuis

longtemps. Mahomet II passa trente ans de sa vie à faire des campagnes plus ou moins heureuses et à organiser des expéditions lointaines dont il ne revint pas toujours victorieux, mais la prise de Constantinople jeta un grand éclat sur son règne et lui valut le surnom de ghazi. Il eut un mérite que bien des conquérants pourraient lui envier : il sut organiser ses conquêtes. Il eut une méthode bien simple dont il ne se départit jamais. Quand il entrait dans une ville, ou qu'il s'emparait d'une forteresse, il les gardait, et, tandis que ses prédécesseurs avaient contracté la fâcheuse habitude de recommencer dix fois la même expédition, abandonnant après la paix des positions de premier ordre, qu'ils auraient pu conserver, lui du moins, ne lâchait pas facilement sa proie. Il arriva par ce moyen à doter son empire de vastes et riches contrées que ses aïeux avaient maintes fois conquises, puis abandonnées.

Chaque année sa couronne s'enrichissait d'un nouveau joyau et ceci le confirma de plus en plus dans l'idée que sa méthode était la bonne. Un autre trait de ce caractère fortement trempé, c'est qu'il ne se laissait pas abattre par les revers. Ferme et inébranlable dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il se montra à la hauteur de toutes les situations, et jamais son courage ne l'abandonna un seul instant. Aussi malgré les nombreux échecs qu'il essuya dans les guerres qu'il entreprit en Europe, il obtint des résultats considérables. Jamais les Chrétiens n'avaient remporté plus de succès et jamais ils ne perdirent plus de provinces.

Si Mahomet II déploya dans ses campagnes une activité extraordinaire, il rencontra, dans le camp des Chrétiens des adversaires dignes de lui, un Hunyade, un Skanderbeg, un Mathias Corvin, un Etienne. Il leur disputa pied à pied le terrain conquis. Taillé pour les grandes luttes, il ne laissa à ses ennemis ni trève ni repos. Il

dévasta vingt fois les provinces d'Europe, sans parler de ses campagnes en Asie, et partout il marqua son passage par des actes décisifs. Pas plus que les rois chrétiens, les princes musulmans ne trouvèrent grâce à ses yeux, leurs têtes, longtemps épargnées, tombèrent les unes après les autres, et leurs fiefs furent définitivement incorporés à l'empire.

Après avoir soumis à son joug la péninsule illyrique et le Péloponèse, il tourna ses armes contre la Serbie. Ce fut là qu'il rencontra pour la première fois Hunyade, accouru au secours des Serbes. Le général hongrois fut victorieux ; mais une blessure reçue au plus fort de la mêlée lui coûta la vie. La mort de ce héros compensa pour les Ottomans les pertes qu'ils venaient de subir.

Délivré de ce terrible adversaire, Mahomet reprit Simendra qui lui assura la possession de la Bosnie. La valachie eut le même sort. Seule la Moldavie résista victorieusement à l'envahisseur, grâce à l'habileté et à l'héroïsme de son prince, Etienne IV. Celui-ci, ayant attiré l'armée turque dans les profondeurs des forêts, la tailla en pièces. Le Sultan ne se laissa pas décourager par ce revers. Une formidable coalition se préparait contre lui entre Autrichiens, Allemands, Hongrois et Vénitiens. Vainement sollicitée depuis des années par les papes de se joindre aux Chrétiens, Venise avait enfin consenti à jeter de nouveau dans la balance le poids de son épée. Prévoyant les difficultés qu'il pourrait rencontrer à vaincre tant d'ennemis puissants, le Sultan offrit de nombreux avantages au doge vénitien et parvint à le détacher momentanément de l'Autriche. En même temps, Croïa tombait aux mains de ses lieutenants et la mort de Skanderbeg, qui suivit de près dans le tombeau son illustre campagnon d'armes, Hunyade, permit à Mahomet de grouper toutes ses forces contre ses ennemis.

Las, cependant de la résistance des Hongrois, et dé-

sespérant de les vaincre sur le terrain qu'ils avaient choisi pour le combattre, il résolut de porter la guerre au cœur même de l'Europe et forma le dessein de débarquer en Italie et de marcher sur Rome. C'était une inspiration de génie, digne d'un grand capitaine ; mais elle venait trop tard. L'état de ses armées, épuisées par les fatigues de longues campagnes qui duraient depuis près de vingt-sept ans, décimées par les défaites qu'elles avaient essuyées, voire par les victoires qu'elles avaient remportées, s'opposait à l'exécution de ce dessein hardi qui resta, pour ainsi dire, à l'état de projet. La défaite des Turcs devant Rhodes acheva de refroidir l'ardeur guerrière du conquérant.

Par ces luttes dont nous n'avons donné qu'un aperçu succinct, et par les résultats obtenus, grâce à d'habiles négociations, Mahomet II achemina l'empire vers son unité morale et politique.

Il imprima à la conquête une impulsion telle que l'Europe tout entière s'effraya de ses projets audacieux. Du Taurus au Danube et de la mer Noire à l'Adriatique, tout le pays reconnaissait maintenant son autorité et obéissait à ses lois ; il était, en un mot, le maître incontesté de ce vaste pays arrosé de tant de sang, mais l'organisation de l'Etat laissait encore beaucoup à désirer. Mahomet employa ses rares loisirs à remplir cette lacune. Il jouit comme législateur d'une renommée universelle, encore que, en dehors de certaines dispositions particulières, par lesquelles il régla le cérémonial de cour et les droits de succession au trône, il n'ait rien créé de nouveau. En effet, la législation mahométane avait déjà tout prévu et il était impossible de rien innover en cette matière. Il introduisit toutefois quelque tempérament dans l'application des lois musulmanes et en adoucit, en quelque sorte, les angles. D'une législation intolérante qui aux mains des Arabes fut un sanglant instrument

de persécution, il fit un instrument de règne. C'est là qu'apparaît véritablement le génie de Mahomet II, génie bienfaisant dans le domaine législatif, sauf en ce qui avait trait à sa propre famille, mais génie infernal dans toutes les autres manifestations de sa volonté souveraine et despotique.

S'il ne fut pas le véritable créateur de la législation à laquelle il attacha son nom, il lui laissa du moins, sa marque personnelle. Cruel, ses lois furent impitoyables ; autoritaire et absolu, son code le fut également en toutes ses dispositions ; pompeux et solennel, il édicta un règlement relatif au cérémonial de cour que n'eussent point désavoué les rois de Babylone. L'œuvre tout entière révèle enfin le maître qui l'a conçue.

La législation ottomane découle, comme on le sait, de trois sources principales : elle dérive d'abord de l'islamisme qui s'impose aux nations qui l'ont adopté, avec ses dogmes, ses principes et ses lois ; elle procède ensuite de la constitution du royaume de Perse et généralement de celle de tous les Etats asiatiques ; elle porte enfin la marque indélébile des origines du peuple turc lui-même, peuple nomade qui se distingue surtout par son humeur guerrière et par son orgueil, fondé sur la supériorité militaire de sa race.

Ainsi l'établissement d'une monarchie despotique combinée avec une aristocratie sacerdotale, l'influence de cette dernière caste sur le gouvernement, le rachat du sang et la dîme sont les lois fondamentales de tous les Etats mahométans.

D'autre part, la division de l'empire en *sandjacks* ou satrapies ayant pour base l'antique division par provinces, l'inspection de ces provinces par des commissaires spéciaux, le gouvernement du sérail, l'influence des *validés* ou mères de sultans, celle des eunuques et des favoris ainsi que les mœurs du *harem*, sont empruntés à l'ancienne

domination assyrienne et à celle de la Perse. C'est ainsi que les ruines des palais assyriens, d'après les fouilles récentes faites en Mésopotamie, offrent une grande analogie avec la constitution du harem. On y remarque, en effet, une cour intérieure et une cour extérieure. Esther entourée d'un essaim de jeunes filles, n'est-ce pas la sultane assise au milieu de ses odalisques. L'Ecriture nous apprend en outre, que la femme d'Assuérus et Mardochée s'envoyaient des messages dont ils chargeaient l'eunuque Athach (1), ce qui démontre que l'institution remonte à la plus haute antiquité. Quant au caractère nomade de la race turque, il nous est révélé dans le *Canoun Namé*, véritable code de lois promulgué par Mahomet.

Il assimile l'Etat à une tente soutenue par quatre colonnes *Erkani Devlet* ; le *Sadri-Azam* ou grand vizir, le *Kasi-Asker* ou juge suprême de l'armée, le *Defterdar* ou ministre des finances, et le *Nichanji* ou premier secrétaire du sultan.

La dignité de *sadri-azam* est la première de l'empire. C'est une institution tout orientale dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les Pharaons, les Salmanazar, les Sennachérib, les Cyrus, les Cambyse, les Darius, les Xerxès, les Califes eurent leurs grands vizirs : les Assafs, les Pirmans, les Jumasbs, les Nouchirvans, les Nizam-ul-Mulk, les Giaffars.

Inaccessibles à leurs peuples, les souverains orientaux relégués dans le harem, où ils s'abandonnent aux voluptés et à la mollesse, délèguent leurs pouvoirs à l'un de leurs subordonnés qui les représente aux regards de la foule

> « Au fond de leurs palais, leur majesté terrible,
> Affecte à leurs sujets de se rendre invisible. »

Tant de prérogatives sont attachées à cette charge que le pouvoir du sultan lui-même deviendrait illusoire si,

(1) Racine, Esther, notes et éclaircissements.

à un moment donné, et par un acte spontané de sa volonté, il ne brisait tout à coup l'idole qu'il avait placée si haut. En effet, sur un signe du maître le grand vizir tombe et sa gloire s'évanouit avec lui ; trop heureux si, après avoir été élevé à ce rang suprême, il ne paye pas de sa vie la puissance éphémère dont il fut investi. Mais tandis que, jusqu'au seuil du palais où il se rend chaque jour, toutes les têtes se courbent devant lui, et que, rangée sur les deux côtés de la route, la foule silencieuse et recueillie salue son passage par des génuflexions renouvelées, la scène change dès qu'il est introduit dans l'intérieur du sérail. Se dépouillant aussitôt de leur morgue habituelle, les grands vizirs prennent alors une attitude humble et résignée. Arrivés à la porte de la salle du conseil (1), ils s'y arrêtent pendant quelques instants. Après avoir croisé les deux bras sur leur poitrine et les avoir dissimulés soigneusement sous les larges manches de leur habit (2), ils pénètrent dans la salle, la tête baissée en signe de soumission, et, s'étant prosternés plusieurs fois devant celui qui tient dans ses mains leur arrêt de vie ou de mort, ils reviennent à reculons jusqu'au sofa qui leur est destiné et, sur l'ordre du sultan, s'y assoient à la manière orientale. Là, accroupis sur leurs genoux, ils se tiennent pendant de longues minutes, dans une posture suppliante qui est comme une perpétuelle adoration (3).

Cette attitude humble n'était du reste qu'une des formes si nombreuses et si variées de la politesse orientale. Elle n'excluait chez ceux qui s'y assujettissaient ni les

(1) Le conseil se tenait autrefois au palais.

(1) Cacher ses mains dans les manches de son habit, c'était déclarer que l'on ne voulait rien entreprendre contre le sultan. Cet usage existait également chez les Persans et chez les Grecs.

(3) Ces coutumes se sont modifiées quelque peu de nos jours. Grâce aux progrès accomplis en Turquie, le sultan accueille son grand vizir avec un cérémonial moins rigoureux.

capacités, ni les mérites. Il y a eu de tous temps des hommes remarquables parmi les grands vizirs. Au surplus, ces humiliations qui leur étaient imposées dans l'enceinte du palais servaient de contrepoids à leur orgueil et les prédisposaient quelquefois à être meilleurs envers les sujets du Padischah. En quittant ces lieux où ils venaient de se montrer si soumis et si obséquieux, non seulement envers les grands dignitaires de la Cour, mais aussi envers les Oghlans et les eunuques, ils étaient plus enclins à l'indulgence.

La fonction de *cazi-asker* ou juge d'armée venait après celle de *sadri-azam*. Jusqu'au règne de Mahomet II, elle avait été, pour ainsi dire, honorifique, les *muftis* occupant la première place. Ces derniers brillaient alors par leur science autant que par l'indépendance de leur caractère. Ils étaient populaires. Le législateur, voulant diminuer leur influence qui lui portait ombrage, favorisa les *casi-asker*, hommes de cour, dont le prestige s'accrut rapidement au point de reléguer les *muftis* en dépit de leur supériorité morale, au second rang. Sous le titre de *cheik-ul-islam* qui leur fut décerné dans la suite, ils continuent à jouer le même rôle dans l'Etat.

Durant toute cette première période, et jusqu'à la réforme tentée par Mahomet II, c'est la législation mahométane qui domine et s'affirme d'une manière si énergique, qu'elle devient en quelque sorte la seule législation en vigueur. Avec la prédominance de la religion dans l'Etat, commença pour l'empire une ère de difficultés et de périls, car elle inaugura le principe d'exclusivisme en matière politique, principe qui jettera l'Etat dans le pire des fanatismes et le condamnera à une déperdition constante de ses forces.

Ce fut toutefois une organisation digne d'admiration que celle de cette magistrature turque qui, en dépit de ses défaillances et de son fanatisme invétéré, reste une des plus solides institutions de l'empire ottoman.

Un des caractères remarquables de cette organisation que nous venons d'esquisser, c'est qu'elle réservait au seul corps enseignant la plus grande partie de l'influence qui, dans un Etat basé sur la religion, revient de plein droit au haut clergé.

Pour le clergé en général, le recrutement était des plus ingénieux. Dans les lois édictées par Mahomet, il y avait une gradation, une sorte d'initiation qui faisait passer le *taleb* ou aspirant par les divers degrés d'instruction primaire qui feront bientôt de lui un *danischmend* ou homme ayant des aptitudes pour la science, puis un *moulazim* ou préparé, et enfin un *modarris* ou professeur. Chaque passage d'un degré à l'autre exigeait un nouveau diplôme jusqu'au grade suprême qui donnait accès à la dignité de *mollah*. C'était une véritable armée qui avait son état-major, ses généraux et ses cadres. Elle ne remplissait au début que les fonctions religieuses ; mais elle s'était emparée, peu à peu, de toutes les branches de l'administration, et, si elle n'y faisait pas preuve d'une grande moralité, elle y montrait du moins d'incontestables capacités et une indépendance relative envers le pouvoir. C'était, sans contredit, une des plus grandes forces de l'Etat, la seule institution qui soit restée debout au milieu de l'effondrement du régime impérial et qui ait gardé, avec les traditions du passé, les dernières effluves de la vie nationale.

Nous ne parlerons pas ici de l'organisation militaire ; elle existait déjà avant Mahomet II qui ne fit qu'y ajouter quelques dispositions secondaires, notamment en ce qui concerne le contrôle à exercer sur les officiers supérieurs. L'aga des janissaires, pour ne citer que cet exemple, avait tous les droits sur sa milice. Il pouvait conférer des grades, infliger des punitions, prononcer la dégradation, exercer, en un mot, une dictature absolue sur ses subordonnés, mais il lui était interdit de

nommer son propre secrétaire. Le législateur, toujours méfiant, avait jugé qu'un pouvoir aussi étendu devait être tempéré par quelque loi, et il soumit l'aga des janissaires à une surveillance et à un contrôle qui devaient singulièrement le gêner. Cette méfiance n'était, du reste, que trop justifiée ; car il n'y a pas de corps qui ait fourni autant de criminels d'Etat que celui des janissaires. Il avait fini par disposer de tout, même du trône. Pendant de longues années, le favori des janissaires fut, parmi les princes du sang, celui qui avait le plus de chances de régner.

La dignité de *defterdar* ou ministre des finances longtemps dédaignée (1), ne devint importante qu'avec l'accroissement des charges de l'Etat. Tant que les ressources du gouvernement parurent suffisantes et qu'elles ne furent pas absorbées par les frais de la guerre ou par de folles dépenses, les fonctions de defterdar se bornèrent simplement à la gestion des impôts. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le trésor n'était point inépuisable, et il fallut nécessairement créer de nouveaux revenus. Le defterdar fut alors mandé au palais, et la place, que l'on croyait seulement digne des juifs qui s'en étaient emparés, gagna en considération. Quant à la dignité de *nichandji* ou premier secrétaire, elle était purement honorifique, mais celui qui en était investi, étant par cela même le dispensateur des faveurs du maître, jouissait à ce titre d'une grande influence à la cour aussi bien que dans le gouvernement.

Dans le principe, il fut le chef de la chancellerie, mais cette charge échut plus tard au *reïseffendi* ou ministre des affaires étrangères. Cette dernière fonction devint dans la suite, à mesure que les relations extérieures

(1) Le premier defterdar dont parle l'histoire ottomane fut un juif Hakim Yakoub. Il était médecin et astrologue (Hammer, Tome II).

prenaient de l'extension, une des plus importantes de l'Etat.

On voudra bien remarquer du reste que le législateur ne s'est occupé que de l'organisation intérieure de l'empire. Les relations extérieures étaient, à l'époque dont nous parlons, en dépit du développement qu'elles avaient reçu sous le règne d'Amurat II, presque nulles. Les conflits, qui surgissaient avec les puissances, se dénouaient ordinairement par les armes, sans nécessiter de longs préliminaires, et les traités eux-mêmes n'étaient conclus qu'après entier épuisement des forces des deux parties. C'était une manière de trève que l'on se donnait pour reprendre haleine et recommencer la lutte.

Les Ottomans ont décerné à Mahomet II le surnom de *canouni* ou législateur. Et de fait, il organisa le gouvernement, coordonna les lois existantes, en créa de nouvelles et n'omit rien de ce qu'il fallait à ses successeurs pour diriger leurs peuples, d'après une méthode sûre, mais draconienne. Il poussa même le souci de leur repos jusqu'à leur indiquer de quelle façon ils devaient vivre dans leurs somptueuses demeures, souci naturel chez un prince.

Jusqu'ici la figure du sultan avait subi une double transformation. Avec Osman et Orkhan nous avons connu les sultans moitié pasteurs, moitié conquérants, d'un caractère paternel qui adoucissait ce que leurs actes avaient de trop rigoureux. Avec Amurat Ier et surtout Bajazet, nous avons eu les sultans spadassins, un type à part, dont l'orgueil va jusqu'au paroxisme de la démence, la témérité jusqu'aux dernières limites de la folie. Mahomet Ier et Amurat II nous sont apparus, l'un, comme l'homme prudent par excellence, au jugement sûr et pondéré, à l'allure majestueuse, dont toutes les actions étaient inspirées par une sage politique ; l'autre comme un souverain tout à fait remarquable, malgré son origi-

nalité. On s'est plu à nous le représenter comme un philosophe détaché des grandeurs humaines, alors qu'en réalité, il n'était qu'un aimable épicurien qui demandait à la terre ses doux ombrages et ses plaisirs champêtres, non ses tumultueuses gloires et à la vie un repos mérité.

Mahomet II, dont nous venons de retracer la vie, inaugura une nouvelle série. Il avait sur la situation de son empire une vue d'ensemble ; une initiative hardie le poussait à tout entreprendre, et un esprit judicieux le portait en même temps à tout organiser. Dans les lois qui réglaient le cérémonial de la cour, il se montra trop infatué de lui-même, et, reléguant ses sujets loin de lui, il s'isola dans son palais. Tandis que ses prédécesseurs se mêlaient fréquemment au peuple et recevaient les hauts dignitaires de l'Etat à leur table, il abolit cette touchante coutume. « C'est ma ferme volonté, est-il dit dans la constitution promulguée sous son règne, qu'aucun de mes sujets ne mange avec ma majesté impériale ». Il est évident que la tendance naturelle de ceux qui s'élèvent au-dessus de leurs semblables est de s'éloigner d'eux et de leur marquer leur mépris. Si cela est vrai des particuliers, ne doit-on pas excuser les grands conquérants qui, enivrés par leurs succès, grisés par leurs victoires, croient sincèrement qu'ils sont pétris d'un tout autre limon que le reste des hommes. A mesure que la fortune les favorise et que leur puissance se développe, le nombre de leurs adulateurs s'accroît et leur dédain pour leurs sujets augmente d'intensité.

Mahomet II prescrivit toutefois que la cérémonie du couronnement aurait lieu sur la place publique, en présence du peuple, lui reconnaissant par là le droit strict de se donner le maître qu'il veut.

De toutes les lois promulguées par ce conquérant la plus barbare fut celle qui réglait l'ordre de succes-

sion au trône. Elle fut écrite en lettres de sang dans le Canoun-Namé. On y lit notamment ce passage où Mahomet, pour atténuer sa responsabilité, évite de parler en son nom, tant il semble redouter, à cet égard, le jugement de la postérité. « La plupart des légistes ont déclaré, dit-il, que ceux de mes illustres fils et petits-fils qui monteront au trône pourront faire exécuter leurs frères afin d'assurer le repos du monde ». Remarquez cette formule hypocrite, « la plupart des légistes ». Il les avait donc consultés afin de faire retomber sur eux la responsabilité de cette loi sanguinaire qui fera commettre à ses successeurs tant de crimes. Il éleva ainsi le fratricide à la hauteur d'une institution et, pendant plusieurs générations, on procéda au massacre des jeunes princes dont quelques-uns à la mamelle, sous le prétexte qu'ils auraient pu devenir une menace pour la sécurité du trône.

Il était, du reste, de ceux qui se délectaient dans le sang. Le jour de son entrée à Constantinople, avant même qu'il eût secoué la poussière de ses bottes, il fit trancher la tête d'un jeune grec qui, dans cette nuit triomphale, avait refusé de se prêter aux caprices du conquérant. A Egripos, il livra au bourreau une princesse chrétienne qui s'était également révoltée à l'idée de partager la couche du meurtrier de son père. Ailleurs, il fit périr toute une garnison ennemie pour venger la mort d'un de ses favoris. A Trébizonde, après la chute de ce royaume, il fit massacrer tous les membres de la famille royale, en dépit du serment qu'il avait donné de leur laisser la vie sauve. Il traita avec la même cruauté les princes de Bosnie, de Lesbos et d'Athènes. Hammer, qui cite ces faits et bien d'autres encore que nous passons sous silence, s'indigne cependant contre les historiens qui ont accusé Mahomet II d'avoir fait éventrer quatorze de ses pages, pour découvrir celui d'entre eux

qui avait mangé les concombres d'une pauvre femme, et d'avoir tranché de sa propre main la tête de sa favorite Irène. Qu'y a-t-il de surprenant à cela ? Il aimait les raffinements dans les supplices infligés à ses victimes. Il faisait écarteler les prisonniers en sa présence ; leurs membres découpés par morceaux étaient ensuite rôtis au feu et jetés en pâture aux porcs affamés.

Il provoqua de la sorte d'atroces représailles de la part des chrétiens et, ce qui est surprenant, il ne s'en montrait guère indigné. Lorsqu'après avoir fait la conquête de la Valachie, il parut devant Bucharest, il vit des milliers de musulmans empalés par ordre de Drakul, et ce spectacle lui arracha un cri d'admiration. « Il est impossible, dit-il, de chasser de son pays un prince qui fait de si grandes choses ». Ce même Drakul, recevant chez lui les envoyés du sultan, qui refusaient de se découvrir en sa présence, leur fit clouer leurs turbans sur la tête. Cette idée plut à Mahomet qui ne manqua pas de la mettre en pratique à la première occasion. On faisait, il est vrai, en ce temps-là, bon marché de la vie et tel acte qui nous paraît aujourd'hui entaché de barbarie était tout au plus jugé comme sévère par les contemporains de Mahomet. Celui-ci ne fut donc pas, en réalité, plus cruel que ses émules ; il rendait œil pour œil, dent pour dent, voilà tout ! Jamais un rayon de bonté n'éclaira son âme et il eût été sans doute humilié de ressentir quelque pitié pour les misérables.

Il y a dans la vie de ce monarque tout un côté anecdotique qu'il est utile de faire connaître. Là, on saisit au vif le caractère de l'homme et le souverain, dépouillé de l'appareil des grandeurs, nous apparaît tel qu'il est.

Il soupçonnait depuis longtemps son grand vizir Halil d'être de connivence avec les Grecs et de s'être laissé corrompre par eux. Il le fit d'abord jeter dans un étroit cachot ; Halil y était enfermé depuis quarante jours,

lorsque le sultan lui rendit sa liberté et toutes ses dignités ; mais le malheureux grand vizir connaissait son maître et n'était pas du tout rassuré sur sa vie ; chaque matin il s'attendait à voir paraître le bourreau. Toutefois le terrible sultan se plaisait à prolonger son martyre. S'étant un jour fait accompagner par lui dans une promenade à travers sa capitale, il vit un renard attaché à une porte et laissa échapper ces paroles que l'infortuné Halil entendit distinctement. Parlant à l'animal, le sultan disait : « Pauvre fou, pourquoi ne t'es-tu par adressé à Halil pour obtenir ta liberté, il te l'eût donnée moyennant argent ». A ces mots Halil pâlit et comme il se retournait pour éviter le regard courroucé de son maître, sa tête roula à terre sur un signe de Mahomet.

Un autre grand vizir, célèbre dans les annales ottomanes par ses vertus, Mahmoud Pacha, subit le même sort. Le sultan, l'ayant emmené avec lui dans une de ses campagnes, le combla tout à coup de tant de faveurs que Mahmoud en conçut de vives inquiétudes. Un jour ayant été de la part de son souverain, plus que de coutume encore, l'objet des prévenances les plus flatteuses, il rentra dans sa tente préoccupé de savoir ce qui pouvait bien lui avoir attiré ces témoignages si enviés à la cour. Il y était depuis quelques instants quand un craquement sinistre se fit entendre ; la tente tomba sur sa tête ; c'était d'après une coutume tartare, un signe certain de disgrâce. Mahomet II s'amusa beaucoup de cet incident. Par ses ordres on ramassa la tente et l'on dégagea le malheureux qui ne fut relevé de là que pour marcher à l'échafaud. Ce genre de distraction convenait au tempérament du sanguinaire conquérant. Il aimait à faire trembler tous ceux qui l'approchaient et s'égayait de leurs terreurs et de leurs angoisses. Aussi ses serviteurs les plus intimes, ceux qui se flattaient de posséder sa confiance, portaient-ils instinctivement la main à leur

front comme pour s'assurer que leur tête tenait encore sur leurs épaules, tant ils redoutaient les caprices de leur maître.

En dépit de ces cruautés, peut-être même à cause de ces cruautés, Mahomet II était très populaire. Le peuple se réjouit toujours des malheurs des grands, soit qu'il envie leur sort, soit qu'il ait à souffrir de leurs exactions. A l'époque dont nous parlons, il était d'usage de souhaiter à son ennemi de parvenir aux plus grands honneurs. C'était une façon de lui souhaiter une mort prompte et certaine.

Mahomet II n'en reste pas moins une grande figure dans l'histoire et l'un des souverains les plus craints et les plus respectés qui aient régné sur la Turquie. Nous en avons donné les raisons au commencement de cette étude. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, parce qu'il a conquis soixante-dix royaumes, ainsi que le déclarent ses chroniqueurs, lesquels auraient été bien embarrassés de les désigner, que Mahomet II jouit de cette grande considération, mais parce qu'il réalisait le type classique que les peuples de l'Orient aiment à rencontrer dans tout conquérant. Il eut en outre le mérite de grouper ses Etats en un faisceau, de les organiser et de les doter d'une capitale incomparable, et cela suffit amplement à justifier le culte dont il est entouré et la profonde vénération que tous les Ottomans professent pour sa mémoire.

Au milieu de ses travaux législatifs entrepris dans les dernières années de son règne, il n'oubliait pas les préparatifs de la guerre. Sa défaite sous les murs de Rhodes avait empli son âme de tristesse, il se disposait à reprendre l'offensive contre cette place réputée imprenable, quand la mort vint mettre fin à ses jours et interrompre le cours de ses exploits.

Il pouvait mourir content, il avait bien rempli sa

tâche. La Bulgarie, la Serbie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie, la péninsule illyrique, le Péloponnèse, l'Albanie, toute l'Asie Mineure étaient définitivement incorporés à l'empire. Constantinople était en son pouvoir et rien ne subsistait plus de la couronne de Bysance.

En cela du moins Mahomet II a été l'exécuteur d'une volonté supérieure qui, dans ses secrets desseins, a voulu que les derniers vestiges de la domination romaine fussent anéantis, emportés par le torrent dévastateur de l'invasion turque et qu'il ne restât de ce grand corps réduit, après tant de siècles, à une apparence de vie que le souvenir de ses grandeurs passées. *Sic transit gloria mundi.*

Le jugement de l'histoire a été ce qu'il devait être, la postérité ayant toujours montré un faible pour les conquérants. De par ses exploits militaires, Mahomet II occupe d'ailleurs la première place dans les annales ottomanes. N'a-t-il pas réalisé le rêve de l'islamisme, celui de posséder Constantinople, la citadelle placée en face de la chrétienté qui détenait Rome? Les Arabes avaient déjà tenté de faire cette conquête, mais ils avaient échoué faute d'un lieu de concentration pour leurs forces trop disséminées et d'un point de contact avec l'Occident. Aussi ne tardèrent-ils pas à disparaître. La principale préoccupation des Turcs fut, au contraire, de tendre sans cesse vers l'unification de leurs forces et de s'enfoncer plus avant en Europe, non pour adopter sa civilisation, mais pour l'assujettir à leur sceptre. Mahomet II fut l'un des plus puissants représentants de cette idée qu'il réalisa dans le domaine politique.

Il légua, en effet, à ses successeurs un empire unifié, compact et consolidé par une série d'annexions qui étendirent ses limites jusqu'au delà du Danube, formant, autour de sa capitale, une triple enceinte, œuvre considérable et digne d'un grand conquérant.

CHAPITRE IX

BAJAZET II

Effet produit sur l'Europe par la mort de Mahomet II. — Révolte de Djem. — Négociations de Bajazet II avec les puissances. — Il fait périr son frère. — Guerre vénitienne. — Défaite de Venise. — Coalition de l'Europe. — Caractères de cette coalition. — Traité de paix. — Troubles et rébellions en Asie. — Bajazet trahi par ses fils. — Impopularité de ce monarque. — Les janissaires demandent sa déposition. — Complicité de Sélim. — Mort de Bajazet. — Caractère de ce monarque. — Immixtion des janissaires dans les affaires de l'Etat.

Quand la nouvelle de la mort de Mahomet II se fut répandue en Europe, un immense soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines. Ce monarque pesait sur la chrétienté de tout le poids d'un cauchemar. Depuis trente ans, il s'était tenu sans cesse sur la brèche, harcelant ses ennemis et leur infligeant des pertes cruelles. Aussi l'avènement de Bajazet II, prince fourbe et astucieux, mais pacifique, fut-il accueilli par des transports de joie, notamment en Hongrie et en Italie. On apprit bientôt que la guerre civile venait d'éclater dans l'empire turc où Djem contestait à son frère la légitime possession du trône. Battu par les troupes du sultan, Djem fut contraint de chercher un refuge chez les Chevaliers de Rhodes. On devine tout le parti que l'Europe pouvait tirer de cet événement. Le malheureux prince devint entre les mains des gouvernements chrétiens et de leurs auxiliaires, un objet de trafic. Vendu

aux Italiens, revendiqué par Charles VIII, roi de France, impérieusement réclamé par les Hongrois qui voulaient en faire un prétendant, son existence était devenue un véritable péril pour la Turquie. Bajazet redoutait qu'il n'apparût un jour à la tête des armées chrétiennes pour lui disputer le pouvoir suprême. Cette crainte dut influer sur le caractère de ce souverain, et rendit sa politique cauteleuse et méfiante. Il fut le premier prince ottoman qui engagea avec les puissances de l'Europe des négociations diplomatiques suivies. Il eut recours à tous les moyens préconisés par le machiavélisme italien et s'instruisit à l'école des Borgia qui lui apprirent l'art de se servir des poisons les plus subtiles et de les employer pour les besoins de sa politique. Jusque-là, fiers de leur force, les empereurs ottomans n'avaient pas eu recours encore à cette arme perfide ; ils fauchaient les têtes, comme des moissonneurs fauchent les épis, mais ils dédaignaient de recourir aux moyens criminels dont s'accommodent la lâcheté et l'hypocrisie.

Bajazet ne se montra pas dans ces tristes circonstances au-dessous de ses initiateurs. Il chercha d'abord des complices en France, crut les avoir trouvés, paya cher le poison qu'il destinait à son malheureux frère et fut déçu dans ses espérances. Il reprit les négociations avec les Italiens, doubla le prix du crime et ne fut pas plus heureux. Finalement, il eut recours à un renégat grec qui se servit, dit-on, d'un rasoir empoisonné pour le débarrasser de son dangereux compétiteur.

Ici la raison d'Etat apparaît avec son hideux cortège d'arguments et de sophismes. Que l'on se figure un prince dans tout l'éclat de la jeunesse, dans la pleine maturité de son talent — il était poète, — qui par sa distinction et ses hautes qualités morales avait conquis les sympathies de ses geôliers. Un roi de France s'intéressa à son sort, un pape le recueillit chez lui, des prin-

ces briguèrent son amitié. Dans ces conditions, Bajazet pouvait-il ne pas s'inquiéter des menées de son frère et des intrigues qui se nouaient autour de sa personne? Pouvait-il renoncer à se défendre, et n'était-il pas autorisé à recourir à tous les moyens pour conjurer le péril dont il était menacé? Il y allait de son repos et de la sécurité de l'Etat. Des complications pouvaient surgir en Europe et mettre en danger l'existence même de l'empire. Dans ce cas particulier, comme il est aisé de le constater, les considérations personnelles, toujours puissantes, et la raison d'Etat s'accordaient merveilleusement pour dicter à Bajazet sa conduite. Mais un tel acte entraîne toujours à sa suite le châtiment et Bajazet ne jouit pas de plus de repos lorsqu'il eut couché son frère dans un cercueil, sur la terre étrangère, qu'avant le crime.

D'autre part, la faute que la chrétienté commit en ne veillant pas à la sécurité du noble prisonnier, otage de la paix, que le hasard plus que le sort des armes avait mis entre ses mains, eut des conséquences déplorables, car elle permit à Bajazet de se lancer à son tour, dans les aventures militaires et de porter à la république vénitienne un coup mortel.

La puissance de Venise était parvenue à son apogée. Tandis que les Hongrois s'épuisaient dans une lutte glorieuse, mais stérile, la ville des doges s'enrichissait de plus en plus par son commerce. Ses vaisseaux couvraient les mers; ses forteresses s'étageaient le long des côtes, sentinelles vigilantes suspendues aux crêtes des montagnes et aux flancs des collines baignées par les flots. Rien n'était comparable à la situation qu'occupait la superbe et orgueilleuse cité, blottie au fond d'un golfe, baleine géante jetée sur le rivage, et qui pour respirer plus librement se replongeait dans les eaux. Fille des vagues, née libre, romaine par ses origines,

elle fut rebelle à tout joug étranger, encore qu'elle eût gémi sous l'implacable tyrannie de ses chefs. Honteuse de sa parenté avec Bysance, ayant, tout à la fois, l'orgueil du sang romain et le génie de la Grèce, elle s'était retirée au fond de ces rochers inaccessibles dont les routes mystérieuses n'étaient connues que de ses marins. Seule, en Europe, elle pouvait encore jeter un défi aux Ottomans. Longtemps sollicitée par les papes d'entrer dans la ligue contre les infidèles, elle finit par s'y laisser entraîner. Le lion de Saint-Marc, enchaîné jusque-là au rivage, brisa ses fers et fondit sur le lion ottoman qui, reposé de ses fatigues par une longue paix, opposa une résistance victorieuse à son adversaire, et, l'enserrant dans ses griffes puissantes, faillit l'étrangler. Venise, menacée dans sa sécurité, adressa un appel désespéré à la chrétienté. Les papes qui l'avaient jetée dans la lutte accoururent les premiers à son secours, mais leur intervention n'eût pas suffi à l'arracher aux étreintes de son redoutable ennemi, si, par leurs instances, ils n'avaient provoqué au centre de l'Europe une puissante coalition. La Hongrie, la France, l'Espagne, le Portugal unirent leurs efforts pour repousser l'invasion turque. Les flottes alliées traquèrent les galères du Grand Seigneur. Celles-ci s'étaient réfugiées dans le port le plus proche, il fallait un coup d'audace pour les atteindre. Les Vénitiens tentèrent l'aventure et par ce brillant exploit sauvèrent leur patrie. Un premier traité, conclu entre la république de Venise et la Turquie, fut bientôt suivi de la signature d'un second traité avec l'Autriche, agissant au nom de ses alliées — 27 septembre 1502. — Il faut retenir cette date mémorable : elle marque, d'une part, l'époque où l'invasion ottomane subit un temps d'arrêt, presque un recul, et inaugure, d'autre part, l'ère des traités synallagmatiques qui engageaient également les deux parties. Pour la première fois la grande famille

européenne, représentée par la France, l'Autriche, l'Espagne, le Portugal, traitait avec les ministres du Sultan les conditions d'un accord, qui fut ensuite ratifié par les plénipotentiaires. Le représentant de la Turquie jura sur le Coran que son maître en observerait toutes les clauses. Ces concessions faites si rapidement ne pouvaient s'expliquer que par la nécessité où se trouvait Bajazet de réprimer une formidable rébellion qui venait d'éclater en Asie.

Embusquées dans les gorges profondes des montagnes de l'Arménie, les tribus turcomanes ou kurdes, appartenant aux sectes dissidentes de la Perse, menaçaient l'ordre. Les fils de Bajazet, qui commandaient deux corps d'armée, favorisèrent par leur défection le plan des rebelles. Forcé de ressaisir d'une main ferme les rênes du gouvernement, le sultan se montra d'autant plus coulant dans ses négociations avec l'Europe, qu'il espérait arriver à rétablir promptement la paix au sein de sa famille. Tardive clairvoyance d'un père aveuglé par sa tendresse pour ses fils ! Efforts inutiles d'un monarque que sa cruauté envers son frère condamnait à une fin misérable !

On a pu dire avec raison que les leçons de l'histoire ne servaient à rien. Les Seljoucides s'étaient perdus par leur excessive tendresse pour leurs enfants ; il semblait dès lors que Bajazet dût éviter soigneusement de tomber dans les mêmes errements. N'écoutant toutefois que les sentiments que lui suggérait son amour paternel, il avait confié à ses fils le gouvernement des provinces asiatiques. Ils se battirent d'abord les uns contre les autres et se liguèrent ensuite contre leur père. Le moins turbulent, mais le plus astucieux des enfants de Bajazet fut le prince Sélim, qui, après avoir trahi successivement tous ses frères, convoita seul la couronne.

Il ne se mit point ouvertement à la tête de la sédition;

caché derrière les portes du palais, il encourageait par ses gestes les fauteurs de troubles qui venaient menacer son père jusque dans ses appartements privés. Sélim ne tarda pas à gagner à sa cause le grand vizir. Celui-ci ayant accompagné un jour les janissaires au sérail où ils pénétrèrent en foule, Bajazet leur demanda ce qu'ils lui voulaient. A ce moment la maladie le tenait cloué sur son lit : « Notre padischah est vieux et malade, répondirent-ils, nous voulons que le sultan Sélim le remplace sur le trône. » « Qu'il soit fait comme vous le désirez, » reprit Bajazet, avec une parfaite résignation, et sur l'heure, Sélim fut proclamé sultan. Quelques jours après, Bajazet mourait empoisonné sur la route d'Andrinople. Pour la première fois, le trône d'Osman fut ébranlé jusque dans ses fondements, et la déposition du sultan fut d'un sinistre augure. Elle ajoutait, en effet, une nouvelle cause de faiblesse à toutes celles qui existaient déjà. Sélim était, il est vrai, de taille à maintenir l'ordre dans la rue et la discipline dans l'armée, mais, compromis lui-même dans cette lamentable aventure, il ne se sentit pas d'abord le courage de sévir contre les auteurs du complot.

De son côté, l'Europe voyait avec un sensible plaisir tous ces désordres éclater au sein de l'empire. Après avoir beaucoup souffert elle-même de l'anarchie, elle commençait à remettre ses affaires en état. Elle s'organisait, non pour reprendre contre les infidèles les luttes héroïques d'autrefois, mais pour briser la résistance de ses ennemis. Elle était guidée par ce merveilleux instinct de la conservation qui commençait à se substituer aux ressorts trop tendus de la foi. L'Europe cherchait en un mot son équilibre dans des combinaisons diplomatiques et n'avait recours à la guerre que dans les occasions extrêmes.

Dégagés des entraves féodales, les rois respiraient

plus librement, agissaient avec plus d'indépendance, se livraient à des calculs politiques dont l'exécution allait développer démesurément les ressources du génie national. Nous en avons une preuve incontestable dans la coalition formée contre Bajazet, où les papes jouèrent pour la dernière fois un rôle prépondérant et qui aboutit à une série de traités où commence à se manifester un sentiment tout nouveau, celui de l'union et de la solidarité des nations européennes, en dehors de toute préoccupation d'ordre religieux.

Quoique éprouvée par les calamités de la guerre, l'Espagne avait accru son prestige par le mariage de Ferdinand III avec Isabelle la Catholique. Ce fut pour ce pays une période heureuse que celle qui vit tomber ce qui restait encore de l'empire des Maures à Grenade, et où l'un de ses plus nobles enfants découvrit l'Amérique (1). Ce fut aussi l'époque de l'apparition de l'imprimerie, alors que le flambeau de la Renaissance, émergeant des ténèbres du Moyen Age, traçait sur l'horizon les lignes éclatantes et lumineuses de l'aube de la civilisation moderne. Ces faits étaient l'indice certain du triomphe prochain des nations occidentales sur l'invasion ottomane, triomphe qui sera simplement retardé par les rivalités qui éclatèrent entre Charles-Quint et François Ier.

En fortifiant le despotisme monarchique en Europe, Charles-Quint et François Ier établirent la royauté sur des bases solides et préparèrent ainsi l'avènement de la liberté née de l'oppression. C'est une ère nouvelle qui va donc commencer, ère de raison où le rôle des Turcs cessera nécessairement d'être prépondérant, malgré le vif éclat du règne de Soliman. En effet, la prééminence de l'élément turc ne pouvait provenir que de ses succès

(1) 1492.

militaires. Réfractaire aux combinaisons de l'esprit philosophique peu enclin à la liberté, le peuple ottoman était resté essentiellement guerrier. Or, avec le progrès de la civilisation, née elle-même des hautes spéculations du génie humain, la guerre allait cesser d'être la préoccupation constante des nations, et, dès lors, l'influence des Ottomans, attachés obstinément à leurs anciens préjugés, ne pouvait que décroître.

D'autres causes précipiteront leur décadence ; parmi lesquelles il faut compter principalement l'apparition, sur la scène du monde, d'une nation encore barbare, mais jeune et puissante : la nation moscovite.

Longtemps asservis par les Mongols, les Russes s'étaient peu à peu affranchis de leur joug, et, réunis désormais, sous le sceptre de leurs princes, en une nation compacte, ils commencèrent à étonner l'univers par leurs prodigieux succès. Actifs et entreprenants, comme toutes les races slaves, ils nouèrent des négociations avec les Khans de Crimée. C'est par l'intermédiaire de ces princes et grâce à leur intervention que, sous le règne de Bajazet II, nous les voyons prendre rang parmi les puissances qui cherchaient à établir leur influence en Orient. En recevant pour la première fois les ambassadeurs de Yanowitch, Bajazet était certes bien loin de se douter que ses successeurs trouveraient bientôt dans les Russes des adversaires implacables et tenaces qui les forceraient à leur abandonner la Crimée.

En dépit de sa fin lamentable et des procédés qu'il employa pour perdre son frère Djem, coupable à ses yeux d'avoir brigué le trône, Bajazet II mérite d'être rangé parmi les souverains de second ordre qui ont régné sur la Turquie. Il eut deux défauts qui furent grandement exploités contre lui : il manqua d'énergie, puis, crime impardonnable, pour un peuple habitué à vivre de la guerre, il préféra, pendant quelque temps,

la paix au tumulte des armes. La gloire ne lui souriait pas. En dehors de quelques conquêtes, d'ailleurs insignifiantes, et de sa brillante campagne vénitienne, qui, malgré ses premiers succès, tourna à son désavantage, on ne peut citer à son actif aucun de ces vastes projets où se complaisait l'imagination d'un Amurat ou d'un Mahomet II. On a reproché à Bajazet son avarice. C'est le reproche que les janissaires, toujours insatiables, adressaient à tous les sultans. Rien cependant, dans sa vie, ne démontre qu'il ait eu pour l'or et l'argent un amour exagéré. En revanche, ses goûts simples lui avaient valu le surnom de *sofi*. Il témoigna toute sa vie un grand dédain pour le luxe. Cette faute légère, en apparence, eut néanmoins les conséquences les plus graves ; car les peuples orientaux aiment que leurs princes déploient dans toutes les circonstances un faste inusité et qu'ils leur apparaissent chamarrés d'or et étincelants de pierreries. Cela flatte leur amour-propre, encore qu'ils soient appelés à payer de leurs deniers le luxe de leurs souverains. Bajazet II ne semble pas avoir compris ce côté de son rôle public ; il affectait de se montrer vêtu de noir et mangeait dans des écuelles en bois comme les derviches. Aussi était-il impopulaire. Il rendit toutefois de grands services à l'Etat en mettant fin, au début de son règne, à la guerre civile, qui désolait le pays. Les difficultés contre lesquelles il eut à lutter furent nombreuses ; il les surmonta presque toutes par la douceur et la ruse plutôt que par la violence. Vous ne trouverez rien en lui du brillant chef d'armée, aimant à parader à la tête de ses troupes. C'était l'homme d'Etat (type assez nouveau chez les Turcs qui ne surent point l'apprécier), très habile en l'art de conduire une négociation, cherchant par des moyens pacifiques la réalisation de ses vœux.

Vu à travers le prisme éblouissant du règne de Maho-

met II, le règne de Bajazet apparaît, sans doute, sous un aspect triste et terne. Il ne peut en être autrement. La vie de ce monarque présente néanmoins un vif intérêt pour l'observateur. Bajazet, comme nous avons eu l'occasion de le constater, sut élargir les horizons politiques et imprimer à la diplomatie ottomane un caractère qu'elle n'avait pas avant lui. Il envoya plusieurs ambassades en Europe, et en reçut quelques-unes dans sa capitale, entretenant ainsi avec toutes les cours des relations empreintes d'une grande courtoisie. On ne constate chez ce prince aucune passion tumultueuse, aucun désir déréglé. Fourbe et astucieux sous des apparences vertueuses, sobre jusqu'à l'excès, peu enclin aux plaisirs, il fut l'homme des combinaisons ténébreuses, de la solitude et de la prière. Tout ce qu'on peut légitimement lui reprocher, c'est le crime dont Djem fut la malheureuse victime, et sa tendresse déraisonnable pour ses enfants.

La douceur de son caractère, la simplicité de sa vie, l'austérité de ses mœurs, son goût pour les sciences théologiques et les arts, son amour pour la paix faisaient de lui un prince aimable et bienfaisant. Il était spiritualiste à la façon des mystiques de son temps. Faite pour les âmes fortes dont elle tempère les ardeurs, la doctrine mystique produit sur les esprits faibles de terribles ravages. Bajazet II en éprouva les redoutables effets, car, par un étrange contraste, sa faiblesse s'accrût à mesure que sa piété augmentait. Son renoncement aux grandeurs de ce monde s'affirma par des actes empreints d'une telle exagération qu'on le crut un moment atteint de folie.

Il y eut, sous ce rapport, quelque analogie entre le règne de Louis XI et celui de Bajazet. Sans chercher à établir un parallèle entre ces deux monarques, on peut dire qu'ils se ressemblaient par plus d'un côté. Comme le roi

de France, Bajazet était plutôt porté à tourner les difficultés qu'à les aborder de front, opposant négociation à négociation. Comme Louis XI, il préférait traiter avec ses ennemis que les combattre. Enclin, comme lui, aux pratiques religieuses, il devint superstitieux à l'excès, et enfin, pour que la ressemblance entre eux fût plus saisissante, Bajazet eut à souffrir, comme Louis XI, de la conduite d'un fils rebelle et dénaturé qui avait méconnu son autorité.

Si Bajazet avait déployé contre ce fils ingrat la même sévérité qu'il avait montrée à l'égard de son infortuné frère, nul doute qu'il n'eût triomphé de la terrible secousse qui mit fin à son règne. Il faut voir en cela un châtiment de la Providence. Djem n'avait pas mérité le traitement cruel qui lui fut infligé par son frère. Il avait conservé, jusque dans son exil, une admirable résignation. Peu de jours avant sa mort, il répétait à ceux qui l'entouraient qu'il préférait sacrifier sa vie plutôt que de servir les desseins des ennemis de son pays. Et c'est ce prince que la haine fratricide de Bajazet ne sut point épargner ? A quelques années de là, il payait ce crime de la perte de son trône. L'histoire est remplie de ces exemples terrifiants par lesquels se révèle la justice immanente qui agit, tantôt ouvertement et tantôt par des voies mystérieuses, ramenant tout dans l'univers à une loi de compensation dont nous constatons chaque jour l'existence.

La grande plaie de ce règne, plaie mortelle, fut l'immixtion constante des janissaires dans les affaires de l'Etat. Elle eut trois causes : le surmenage auquel ces milices prétoriennes furent assujetties sous Mahomet II ; la corruption qui s'étalait au grand jour et dont le spectacle démoralisait l'armée ; enfin la paix à laquelle Bajazet dut s'astreindre pendant les premières années de son règne, jusqu'à ce que son frère Djem eût disparu de

la scène. Les janissaires, énervés par ce repos, contractèrent de mauvaises habitudes. Le séjour de la capitale leur fournit l'occasion d'entretenir quelques rapports avec les hommes politiques, s'il est permis de donner ce nom à des intrigants sans valeur, et de fraterniser avec la populace composée de gens sans aveu qui se joindront souvent aux janissaires pour leur faire escorte et commettre de nombreux crimes. Mais il serait souverainement injuste de rendre Bajazet responsable de cette situation qu'il dut subir, la mort dans l'âme.

Désormais les janissaires sauront où frapper pour faire jaillir l'or ; leur solde ne leur suffira plus ; il faudra coûte que coûte, que les sultans leur achètent le droit de porter la couronne. Plus d'un tombera sous leur *yataghan* et ils mèneront l'empire de chute en chute, d'humiliation en humiliation, jusqu'à sa décadence complète. Maîtres absolus de l'Etat, ils feront la paix et la guerre, nommeront les grands vizirs ou les destitueront à leur gré. C'est ainsi que les meilleures institutions dégénèrent lorsqu'on les laisse dévier du but pour lequel elles ont été créées. Les soldats imprudents qui veulent faire de la politique, les civils prétentieux qui parlent de régler les affaires de la guerre sont également funestes à l'Etat. La Turquie en a fait la cruelle expérience, et son histoire est remplie du récit des calamités causées par l'esprit d'insubordination des troupes et les intrigues que les hauts dignitaires de l'Etat, ou de vulgaires ambitieux, nouèrent avec les chefs de l'armée.

La séparation des pouvoirs doit être la règle absolue dans un gouvernement régulier ; car toute confusion en cette matière aboutit fatalement à l'anarchie. C'est l'enseignement qui ressort des multiples événements de ce règne où commencent à se dessiner nettement les causes de la décadence de l'empire ottoman. Ces causes prendront dans la suite un grand développement sans que

la nation tente un effort énergique pour les enrayer. D'autres causes viendront s'ajouter aux premières aggravées par la corruption administrative et, de chute en chute, l'Etat marchera aveuglément vers l'abîme où sombrera la fortune des Ottomans après une série de cataclysmes dont nous allons suivre les phases émouvantes.

CHAPITRE X

Sélim Ier

Politique de Sélim Ier. — Extension des possessions de l'empire en Asie. — Guerre avec la Perse. — Marche triomphale en Syrie. — Conquête de l'Egypte. — Retour de Sélim à Constantinople. — Ses cruautés. — Remontrances du mufti. — Desseins de Sélim. — Sa mort. — Résultats obtenus en Asie. — L'Europe jouit d'une paix profonde. — Premier calife ottoman.

Sélim Ier fut un prince selon le cœur de ses sujets. La conception que les Orientaux se font du rôle et des devoirs d'un souverain diffère essentiellement de celle des peuples de l'Occident. Ils veulent qu'il gouverne d'une manière effective, absolue, qu'il agisse en maître, en dieu, qu'il ait sur ses sujets droit de vie et de mort, qu'il soit, en un mot, au-dessus des lois humaines. Sélim réalisait, à un degré supérieur, ce type du despote asiatique ; il n'y avait, au surplus, rien de banal, ni dans son attitude, ni dans ses allures. Il remplissait son rôle de tyran avec une clairvoyance et une lucidité qui donnaient à tous ses actes un sens net, précis, tranchant comme la lame d'un cimeterre. On ne le vit jamais s'abandonner aux inspirations du hasard, il faisait servir à ses desseins jusqu'aux cruautés qu'il commettait.

Les Ottomans lui doivent principalement l'extension de leur puissance en Asie. Il avait compris, avec cet esprit pénétrant qui le distinguait, que, depuis la conquête de Constantinople, tout avait été sacrifié à l'agrandissement de l'empire du côté de l'Ouest, tandis qu'on était

resté à peu près stationnaire à l'Est, où le Taurus formait toujours l'extrême limite des possessions ottomanes, en tant que frontières, car l'influence morale exercée par les sultans s'était élargie. Elle s'étendait à tous les pays islamiques depuis surtout la conquête de Constantinople. Le moment était venu de franchir le Taurus pour s'établir en Mésopotamie, en Syrie et en Egypte ? C'était la route parcourue jusque-là par tous les conquérants. Sélim hésita d'autant moins à s'y engager qu'il était lié en Europe par les récents traités. Sa situation particulière vis-à-vis de ses troupes indisciplinées lui commandait en outre les plus grands ménagements envers l'armée. Il s'agissait de lui chercher une diversion, et, comme il ne pouvait la lancer seule en Asie, sans s'exposer à de fréquentes révoltes, il résolut de se mettre à la tête de l'expédition et de fatiguer ses troupes en leur faisant faire de longues marches. Un habile cavalier ne dompte pas autrement le coursier rebelle à ses volontés.

Il estimait, non sans raison d'ailleurs, qu'il ne pouvait laisser plus longtemps aux rois de Syrie et d'Egypte la faculté de traiter directement avec les puissances étrangères, qui, pendant les croisades, s'étaient créé des intérêts dans ces lointains parages. L'autorité de ces potentats lui portait ombrage, notamment que quelques-uns d'entre eux jouissaient du droit de présider les fêtes religieuses de l'islamisme et exerçaient en fait le califat que les sultans de Constantinople songeaient à accaparer. Il y avait là une place à prendre, et des plus considérables. Sélim n'y manqua point. En passant par les lieux témoins des exploits de ses ancêtres, tous les instincts de sa race s'étaient réveillés en lui. La Perse appela d'abord son attention et excita son appétit. Schah Ismaïl y régnait : c'était un prince sage et intrépide, et l'un des descendants du célèbre Cheik Schüte Seifeddin. Après avoir organisé son armée, Schah Ismaïl s'était frayé un

passage jusqu'au Kurdestan ; il entretenait des relations secrètes avec les rois de Syrie et d'Egypte et pouvait, si la coalition prenait corps, fondre avec toutes ces forces sur l'empire ottoman. Il constituait donc sur la frontière de l'Est un péril qu'il fallait conjurer.

Instruit de ces faits, Sélim se hâta d'agir contre son rival. Prenant prétexte de quelques désordres qui venaient d'éclater dans une partie du Kurdestan, il se détourna de sa route et marcha contre le roi de Perse. A cette époque, les Turcs possédaient, avec les Hongrois et les Allemands, la plus belle artillerie du monde. Grâce à leurs guerres incessantes avec les chrétiens ils avaient appris à s'en servir. Les Persans n'avaient aucun canon. Cette supériorité des Turcs dans l'armement devait fatalement amener la défaite des troupes persanes. Sélim entra en vainqueur dans la capitale et, par cette victoire, s'assura la conquête de la Syrie et de l'Egypte.

Schah Ismaïl fut détrôné et décapité. Son successeur s'engagea à payer un tribut à la Turquie et à reconnaître la suzeraineté de la Porte, enfin le Kurdestan fut incorporé à l'empire ottoman et constitua une formidable ligne de défense contre les invasions qui, comme celles de Tamerlan et de Genghis Khan, pouvaient venir de ce côté. Il eût été plus hardi de s'annexer purement et simplement la Perse, mais Sélim, dans toute cette campagne, avait un objectif principal, celui de se faire proclamer calife ; le reste, pensait-il, viendrait après. En Mésopotamie, il rencontra une forte armée égyptienne qui fut culbutée. Rien ne pouvait résister à l'élan des armées turques. En Syrie, ce fut bien autre chose. Les califes de Damas n'étaient plus que les pâles fantômes des califes d'autrefois, aussi s'évanouirent-ils à son approche. Quant aux Mamelucks, ils firent des prodiges valeur, mais ils durent reculer de plus en plus devant

les armées ottomanes. Gaza et la plaine de Radama furent le tombeau de ces milices dont les débris se reformèrent dans le Delta, d'où ils furent chassés, dans une ultime défaite.

Ce fut une grande et belle victoire que celle qui rendit Sélim maître de l'Egypte tout entière. Le vainqueur y était à peine installé que l'ennui le prit tout à coup. Il résolut de s'en retourner à Constantinople. L'armée, dont il connaissait les dispositions secrètes, applaudit à cette détermination.

On vit rarement une campagne plus heureuse se terminer d'une façon plus insolite. Partout les Turcs avaient été accueillis, par les populations mahométanes, comme des frères. Le combat fini, on s'embrassait, on se félicitait d'avoir échappé à la mort. C'étaient des démonstrations tout à fait touchantes qui donnaient toute facilité au vainqueur pour établir sa domination sur ce pays. Mais aussi le soldat turc animé des mêmes sentiments de fraternité envers les vaincus n'avait rien à y gagner ; il ne pouvait ni piller les musulmans qui se rendaient sans condition, ni leur enlever leurs femmes et leurs enfants pour les emmener comme esclaves. Il se plaignait d'être retenu en Egypte alors que l'Europe lui promettait un si riche butin.

Maintenant que Sélim avait atteint le but assigné à cette longue campagne et qu'il s'était fait proclamer calife à Damas, contrairement aux dispositions légales du Coran, qui prescrivent que le califat doit appartenir à un membre de la tribu de Koreisch, rien ne s'opposait plus à son retour. Son grand vizir Younis-Pacha n'était point favorable à ce départ précipité. Il fit au sultan quelques remontrances. Celui-ci, pour toute réponse se tourna vers son bourreau, qui ne le quittait pas plus que son ombre, aussitôt la tête du grand vizir roula sur le sable et un grand silence régna dans le camp. Le despote

s'accordait de temps à autre cette distraction. Malheur à qui dans son entourage lui causait une contrariété ; il ne se contentait pas de le chasser de la cour, il le faisait rapidement passer de vie à trépas. Le procédé employé par Sélim était radical et il ne permettait à la victime aucune justification ; elle disparaissait, en un clin d'œil, presque sans souffrance, tant le tyran avait soin de s'entourer d'hommes habiles en l'art de trancher une tête d'un seul coup de sabre.

Rendons à Sélim cette justice qu'il n'aimait jamais les raffinements dans la cruauté, ces raffinements qui faisaient les délices de son aïeul Mahomet II. Aussi défendait-il rigoureusement de couper les personnes par morceaux ou de les rôtir à petit feu. Il préférait pour eux une mort prompte. En cela, du moins, il était humain.

Un tel monarque n'avait rien à redouter des janissaires qu'il mena vigoureusement à la bataille et auxquels il imposa une sévère discipline. Dès le lendemain de son avènement au trône, recevant les principaux chefs de cette milice turbulente, il les intimida par un acte d'une exceptionnelle audace. L'un d'eux insistait pour qu'il fût fait aux troupes une plus large distribution d'argent que celle ordonnée par le sultan. Sélim tira aussitôt son sabre du fourreau et lui en asséna un coup si violent qu'il l'étendit raide mort à ses pieds. Depuis ce jour, toutes les fois qu'un janissaire se plaignait ou qu'il demandait une augmentation de solde, non seulement il payait de sa vie son inqualifiable prétention, mais ses chefs étaient également punis avec la dernière rigueur.

Les magistrats prévaricateurs n'étaient pas mieux traités. Sélim avait une façon à lui de les punir : il voulait que, le code à la main, ils rendissent contre eux-mêmes la sentence de mort. On ne pouvait pas pousser plus loin l'originalité, ni montrer plus de déférence envers un corps qui passait, à bon droit, pour le plus savant et le plus éclairé.

Les grands vizirs surtout, se trouvant au premier plan, étaient exposés à ses coups. Il en fit périr sept. Il éprouvait une joie féroce à voir tomber leurs têtes autour de son trône. Quand, enfin, sous son règne, on voulait souhaiter à son ennemi une mort certaine, il était d'usage de formuler ainsi son vœu : « Puisses-tu être le vizir de Sélim ! » L'historien Ali, qui fut un des apologistes du despote, raconte que les grands vizirs, les généraux, et tous ceux que leurs fonctions appelaient auprès du souverain avaient la louable habitude de faire leur testament avant de se rendre au palais. Il ajoute malicieusement qu'ils croyaient ressusciter du tombeau, chaque fois qu'ils sortaient vivants du conseil. Le sultan n'ignorait pas ce détail et s'en égayait beaucoup. L'un de ses vizirs, Piri-Pacha lui dit : « Mon padischah, je sais que tôt ou tard, vous me ferez mettre à mort, avant que ce jour arrive, promettez-moi, de grâce, de m'accorder quelques heures pour que je mette ordre à mes affaires » « J'y pense, en effet, depuis longtemps, lui répondit Sélim, mais je n'ai en ce moment personne qui soit capable de remplir, comme toi, les fonctions de grand vizir ».

Les exécutions étaient devenues si fréquentes, à l'intérieur du palais, qu'elles avaient perdu, pour ainsi dire leur caractère tragique. Le peuple les appréciait à sa manière, non sans mêler à ses jugements une pointe d'ironie légère. Ainsi, il donnait au Sultan Sélim le surnom de bon, *yaouz* ! Au palais, on s'en amusait et les exécutions n'empêchaient pas les candidats aux fonctions suprêmes d'affluer à la cour.

Le sultan prenait goût à ces hécatombes ; il eut la fantaisie de se déguiser la nuit, à l'exemple du calife Haroun-al-Rachid, et de se promener dans les rues de sa capitale, suivi de son fidèle bourreau. Il évoluait au milieu de la foule, comme un astre malfaisant, écoutant

les conversations et s'efforçant de surprendre, sur les lèvres des passants, une parole imprudente ou un sourire moqueur.

Cette étrange manie finit par inquiéter les grands du royaume. Le mufti qui occupe, comme on le sait, dans la hiérarchie, un rang élevé, lui fit quelques remontrances. Par leur savoir, par leur situation privilégiée, les muftis ont toujours gardé, vis-à-vis du pouvoir, une certaine indépendance. Si l'étude des lois et les fonctions dont ils étaient investis leur inspiraient une légitime fierté, le respect superstitieux dont le peuple les entourait, leur assurait également une impunité relative. Toutefois dans un gouvernement despotique, il est bon, il est salutaire qu'une grande voix puisse s'élever en faveur des innocents. Cette noble mission incomba à Djemali, célèbre à Stamboul par la sainteté de sa vie, l'éclat et la solidité de sa science juridique. Ayant appris que Sélim projetait de faire périr tous les chrétiens, considérés par lui comme des hérétiques, Djemali eut le courage de se présenter en personne devant le sultan et fit rapporter la sentence, mais celui-ci lui avait laissé ignorer l'ordre qu'il avait donné de faire massacrer tous les schiites, sous le prétexte spécieux qu'ils portaient atteinte, par leurs croyances, à l'orthodoxie musulmane, mesure barbare digne de ce tyran.

Adulateurs attitrés du pouvoir, les poètes composèrent à cette occasion des odes dans lesquelles ils firent le récit de ces affreux massacres et décernèrent les plus grands éloges au sultan. Djemali se vit obligé d'intervenir, une seconde fois, pour sauver la vie de nombreux négociants mahométans que le despote venait de condamner à mort, pour avoir enfreint un iradé leur interdisant de négocier avec la Perse. « Que me voulez-vous, mufti ? » lui dit Sélim, dès qu'il le vit entrer dans la salle des audiences. « Sire, répondit Djemali, je viens implo-

rer votre clémence, en faveur des malheureux négociants contre lesquels votre majesté a rendu un arrêt de mort ». « Les ulémas, répliqua le sultan, n'ont pas à s'immiscer dans les affaires du gouvernement ». « Mon devoir, repartit le courageux mufti, me commande de prendre soin du salut des musulmans ». Vaincu par cette noble attitude, le sultan rapporta l'inique sentence. Mais Djemali ne pouvait répondre à toutes les sollicitations qui lui étaient adressées, aussi les victimes tombaient-elles nombreuses sous le sabre du bourreau.

La peinture, que nous venons de tracer des mœurs sanguinaires du sultan Sélim, concorde avec tous les témoignages des historiens, témoignages corroborés, d'ailleurs, par la tradition, qui perpétue le souvenir des actes de cruauté attribués à ce monarque. Qu'on n'aille pas croire, cependant, qu'on menait en ce temps-là une vie triste et morose, ou qu'on vivait constamment dans l'attente de la mort. Certes, le régime terrifiant, inauguré par le sultan, était intolérable, mais on avait tellement le mépris du danger qu'on ne songeait guère à s'y soustraire. Pareils à des papillons inconscients qui vont se brûler à la lumière de la lampe, les Ottomans se pressaient en foule autour du tyran, heureux d'être remarqués par lui, dussent-ils payer de leur vie cette insigne faveur. Sélim exerçait, du reste, un grand ascendant sur tous ceux qui l'approchaient, et, tel était le prestige dont son nom était entouré au dehors, qu'il suffisait de le rappeler pour qu'un concert d'éloges s'élevât du sein de la foule fascinée par ce sinistre charmeur. Le croirait-on? On était très gai à la cour du Grand Seigneur; les grosses saillies, les propos grivois y provoquaient le rire. Le sultan lui-même était d'un commerce facile et agréable, il avait de nombreux confidents parmi les savants et les poètes, et passait, en leur société, la plus grande partie de son temps. Chose plus

extraordinaire encore, ce monarque qui aimait à répandre le sang n'était point, comme on pourrait le croire, un débauché ; il fuyait les plaisirs et on ne lui connaissait pas de favoris.

Fin lettré, très érudit en matières religieuses, il aimait à faire naître des discussions théologiques. Dans ses fréquents entretiens avec les savants, il aimait à leur poser des questions embarrassantes ; il étonnait les poètes par sa verve endiablée et subjuguait la docte compagnie par son savoir varié. Il avait des clartés de tout et il tenait à ce qu'on rectifiât ses erreurs lorsqu'il lui arrivait d'en commettre, seulement, la chronique ajoute qu'il eut peu de contradicteurs. On le devine aisément.

L'affection des peuples pour leur souverain n'est-elle pas souvent faite de la terreur qu'il leur inspire ? Il traita les membres de sa famille avec la dernière cruauté, en faisant passer au fil de l'épée tous ses frères et ses neveux, donnant ainsi à ses successeurs le plus funeste exemple. N'ayant épargné ni son père, ni ses frères, ni ses proches, devait-il quelque pitié à ses ministres, à ses généraux, à ses magistrats, à ses fonctionnaires, à toute cette tourbe qui se nourrit des sueurs du peuple ? Et ce peuple lui-même, prosterné à ses pieds, n'était-il pas après tout sa propriété personnelle, son bien, sa chose, et ne lui était-il pas loisible d'en faire l'usage qui lui plairait ? Sélim était protectionniste à la manière des despotes, punissant de mort tous ceux qui osaient contrevenir aux mesures qu'il édictait. Il voulait appauvrir la Perse, et, pour atteindre ce but, il commença par ruiner ses sujets.

Il poussa le despotisme jusqu'à des hauteurs inaccessibles. Incapable de tout sentiment de commisération, il était fait pour servir supérieurement la cause du fanatisme. Massacrer pour le plaisir de verser le sang, c'est jeu de despote, mais massacrer pour acquérir des méri-

tes dans le paradis, pour amasser des trésors dans le ciel, c'est faire œuvre méritoire. On le pensait, du moins, au Moyen Age, à la cour du Grand Seigneur. En ordonnant le massacre de cinquante mille schiites, Sélim ne se mettait point en contradiction ni avec les idées de son temps, ni avec les mœurs de cette époque, fertile en événements de ce genre. Loin de nous la pensée de justifier des actes aussi monstrueux, mais c'est le devoir de l'historien de placer le drame, quel qu'il soit, dans le milieu où il est né, avec les circonstances qui ont favorisé son développement, et les conditions particulières qui l'ont rendu, pour ainsi dire, sinon inévitable, du moins possible.

Deux sentiments, deux tendances diamétralement opposés se sont manifestés de tout temps dans la dynastie ottomane : un sentiment de bonté native, une tendance naturelle à la pitié que nous trouvons en Osman, Orkhan, Mahomet Ier, Amurat II et un sentiment de férocité instinctive, une tendance irrésistible à la cruauté, un mépris profond pour la vie humaine que nous rencontrons chez Amurat Ier, Bajazet, Mahomet II, et, d'une manière tout à fait exceptionnelle, chez Sélim Ier.

Il est heureusement dans la nature de ce qui est violent de n'être point durable. Sélim ne régna que neuf ans et mourut dans la force de l'âge, regrettant d'autant plus la vie qu'elle n'avait eu pour lui que des enchantements et des sourires. Il expira sur la route d'Andrinople, non loin de l'endroit où son père était mort empoisonné par son ordre.

Il fut un des rares souverains ottomans qui, pendant son règne, n'inquiéta pas l'Europe dont la situation générale s'était, du reste, sensiblement améliorée, à la faveur de cette longue trêve. Il laissait à son fils Soliman un empire pacifié, des finances prospères, une armée

parfaitement organisée, bien entraînée, fortement disciplinée et n'ayant qu'un désir, celui de reprendre le chemin de la Roumélie pour se mesurer avec les armées chrétiennes.

Pour être restée inachevée, l'œuvre politique de Sélim n'en est pas moins glorieuse. Elle est surtout remarquable par son unité. Il étendit sa domination du Taurus jusqu'au Soudan en passant par la Syrie. S'il négligea de faire la conquête de la Perse, ce fut plutôt par aversion pour la secte schiite que par un sentiment de modération. Durant les neuf années de son règne, il ne se préoccupa que d'une seule chose : couper toutes les communications avec la Perse et l'isoler de la Turquie, pour éviter que l'hérésie né se propageât dans les pays ottomans. Dans son expédition en Asie, il laissera la Perse se gouverner elle-même et, après avoir démantelé ses forteresses et rétréci ses frontières, il se dirigera vers la Mésopotamie et l'Egypte. De ces contrées il ne fera qu'une flambée, mais l'Egypte, qui lui coûta tant de sang, conservera, par une étrange contradiction, une quasi indépendance, qui lui assurera à l'avenir une autonomie presque complète. Pourquoi ce privilège accordé à l'Egypte ? Pour quelles raisons le conquérant de la vallée du Nil a-t-il voulu laisser aux Mameluks le gouvernement de ce pays, après avoir tant fait pour les vaincre ? Le grand vizir ne pouvait le comprendre et sa franchise lui coûta la vie. On s'explique toutefois la conduite de Sélim : son premier ministre nourrissait le secret désir de gouverner cette riche province et de devenir ainsi l'heureux bénéficiaire de l'entreprise menée à bonne fin par son maître. De là la méfiance du sultan qui voulut se débarrasser de cet ambitieux. Il pensait qu'il valait mieux peut-être laisser le gouvernement de l'Egypte à ses légitimes possesseurs, chez lesquels il avait rencontré un si grand courage, que de

le confier à un de ses pachas, qui tôt ou tard, se serait rendu indépendant. Il prévoyait également les difficultés que ses successeurs auraient eues à maintenir leur autorité dans un pays bien éloigné de la capitale et d'un si facile accès pour les flottes européennes. Ces raisons le déterminèrent à doter l'Egypte d'un régime spécial. Ses calculs ne manquaient pas de justesse. Du reste, les Mameluks n'étaient-ils pas eux-mêmes étrangers au pays? Il pouvait les gagner à lui, tandis qu'il était extrêmement difficile de compter, soit sur la fidélité des Egyptiens, soit sur celle de ses pachas auxquels il aurait confié le gouvernement de cette contrée. Ces derniers, nous l'avons déjà dit, n'auraient pu résister à la tentation de s'affranchir du joug de la Porte.

Sélim agit différemment à l'égard de la Syrie, à cause de son peu d'éloignement de Constantinople et des facilités de communication qui existaient par la voie de terre entre Damas et sa capitale. De plus, Damas était considérée comme la seconde ville sainte de l'Islam et comme le siège du califat ; il avait conséquemment un grand intérêt à l'annexer à l'empire. Il prit, dès lors, à l'égard de cette province, une série de mesures qu'il n'eût point à appliquer à l'Egypte et fit procéder à l'établissement du cadastre sur tout le territoire, dans le but d'asseoir les impôts sur une base solide.

Ces détails, et d'autres que nous omettons à dessein, prouvent, jusqu'à la dernière évidence, que Sélim n'était pas un médiocre administrateur, encore que l'organisation de ses conquêtes laissât fort à désirer. Il fut de la grande école de Mahomet II ; il savait ce qu'il voulait et où il allait.

Nous avons donné les raisons pour lesquelles il renonça à occuper la Perse ainsi que celles, infiniment plus sérieuses, qui le décidèrent à se contenter d'une sorte de tutelle exercée sur l'Egypte. Il nous reste à faire

connaître les signalés services qu'il rendit à l'Etat en le débarrassant, pour un certain temps, des germes de révolte dans l'armée, et en restaurant le principe d'autorité que son père avait laissé péricliter. Restaurer le principe d'autorité dans un Etat affaibli par un trop rapide développement, c'était décupler ses forces, et, ce faisant, préparer le terrain à d'autres conquêtes. Disons enfin, à sa décharge, que s'il ourdit contre son père le complot que l'on sait, il ne compromit ni la grandeur, ni la puissance du trône et, s'il répandit beaucoup de sang, soit dans l'armée pour y rétablir la discipline, soit dans le gouvernement pour punir la corruption, soit dans le palais pour contenir par la terreur les loups dévorants qui rôdent autour du trône, il agit dans ces diverses circonstances, dans un dessein politique, dont on ne saurait nier l'efficacité. Il se servit, en ces différentes occasions, du seul argument qui eût une valeur pour les hommes de son temps, la force. Peut-être, s'est-il mêlé à ce calcul un besoin impérieux de répandre le sang, de souligner toutes ses volontés, ses caprices même, par des exécutions capitales. Toutefois, il serait impossible de prétendre qu'il eût agi de la sorte uniquement pour satisfaire les instincts de fauve qui étaient en lui : il avait un but plus élevé et ne tuait pas seulement pour le plaisir de tuer.

Lorsque, par exemple, il faisait tomber successivement les têtes de sept grands vizirs, c'était pour donner une leçon salutaire à tous ceux qui détenaient une parcelle de l'autorité et qui, se trouvant en dehors de tout contrôle et de toute surveillance, pouvaient en abuser. S'il forçait les juges prévaricateurs à prononcer leur propre condamnation, c'était pour sauvegarder les droits de la justice ; enfin, s'il poussait la sévérité jusqu'à frapper de mort les commerçants qui avaient contrevenu à ses prescriptions, c'était pour donner une efficacité abso-

lue à des mesures dirigées contre l'étranger. Partout c'est sa volonté qui agit souverainement, une volonté ferme, clairvoyante, maîtresse de tous ses mouvements, qui sait briser l'obstacle qui se dresse devant elle.

Un seul de ses actes ne se peut justifier, le massacre des schiites. C'est l'œuvre d'un fanatique qui croit servir sa religion lorqu'il la déshonore par le plus lâche des forfaits. Livrer des milliers d'innocents à la haine des sectaires, autoriser ces sectaires à assouvir sur eux et sur leurs familles leur implacable vengeance, c'est faire œuvre mauvaise, et l'histoire doit marquer d'un stigmate l'homme, quel qu'il soit, qui ayant la garde du troupeau sacré, le livre au bourreau.

Le califat fut sa plus belle conquête ; mais ses successeurs ne surent point en profiter. Outre que la plupart des sultans n'avaient aucune des qualités qui distinguent les grands califes des commencements de l'islamisme, la piété, la sobriété, la modération, la justice, la probité, ils ne voyaient dans ce titre glorieux qu'un moyen de domination, un instrument de règne. En confisquant cette haute magistrature, ils n'entendirent point travailler au triomphe de l'islamisme, ni se consacrer à la propagation de la foi mahométane, mais se couvrir simplement du manteau de la religion pour cacher leurs iniquités et leurs vices. A l'exception des premiers sultans qui ne durent rien au califat et de quelques-uns de leurs successeurs qui furent dignes du trône, le califat, nous le répétons, fut exploité par des souverains faméliques et débauchés qui avaient perdu les vertus de leur race. Certes, Sélim ne fut pas de ce nombre, pas plus que Soliman qui porta si haut la fortune de l'empire ; mais après eux, ce fut la nuit sombre de la décadence qui couvrit tout d'épaisses ténèbres, jusqu'à la religion elle-même, que les sultans desservirent par leur conduite criminelle. Ils lui imprimèrent un cachet qu'elle n'avait point et la

poussèrent au pire fanatisme et au meurtre, oubliant les préceptes du Coran qui défendent de répandre le sang en dehors de la guerre.

Des califes transformés en bourreaux organisant eux-mêmes, avec le concours de leurs favoris, des complots sanguinaires contre les chrétiens ou contre les schiites, tel est le spectacle qu'il nous sera donné de contempler pendant une longue suite de règnes éphémères. Rien ne fut plus funeste au développement de la puissance des Ottomans en Europe que ce mariage conclu entre un gouvernement essentiellement politique et l'église mahométane. L'union qui s'établit entre eux et à laquelle Sélim donna une consécration solennelle, fut plutôt nuisible qu'avantageuse aux intérêts de l'empire. Elle eut pour conséquence d'affaiblir chez les Turcs ce sentiment de tolérance qui avait fait dans le passé leur gloire et leur force.

Par la situation qu'ils occupaient en Occident, ils étaient appelés à servir de trait d'union entre les nations européennes et les peuples asiatiques. En s'inféodant avec ces derniers, en épousant leurs passions religieuses et en se livrant périodiquement contre les chrétiens à de violentes manifestations qui leur furent inspirées par un fanatisme aveugle, ils rompirent ouvertement avec les traditions libérales de leurs ancêtres et provoquèrent ainsi leur propre déchéance.

CHAPITRE XI

SOLIMAN Ier

Le siècle de Soliman. — Lutte contre la Hongrie. — Prise de Rhodes. — Alliance avec François Ier. — Guerre de Perse. — Lutte acharnée contre Charles-Quint sur mer et sur terre. — Nouvelle expédition contre la Perse. — Insubordination des janissaires. — Le favori Ibrahim. — Roxelane. — Etat d'esprit de Soliman. — Sa mort. — Son œuvre législative. — Le Cheik-ul-Islam. — Les impôts. — La civilisation. — Jugement de l'histoire sur Soliman.

De même que les Grecs, les Romains, les Francs et les Germains, les Turcs eurent leur grand siècle. Ce fut le siècle de Soliman. Il régna de 1520 à 1565. Durant ces quarante-cinq années, le prince des princes, auquel les historiens occidentaux ont si justement décerné le surnom de magnifique, s'est maintenu dans les sphères élevées où sa naissance et la fortune des armes l'avaient placé. Ce fut au dehors un entassement de triomphes, une accumulation de gloires, une succession non interrompue d'événements heureux, une longue suite de succès militaires, tels que l'histoire en offre peu d'exemples. Il ceignit à Buda-Pesth la couronne de Saint-Etienne et faillit se faire proclamer empereur d'Allemagne ! Jamais la puissance des Ottomans ne s'était affirmée d'une manière plus éclatante. Avec Soliman, elle atteignit son point culminant. De ces sommets vertigineux, le regard plonge dans les profondeurs d'un passé encore récent et y découvre le petit coin de l'Asie Mineure qui donna naissance à cet empire parvenu, en moins de trois

siècles, à un degré de force, de richesse et de culture littéraire après lesquels la décadence qui s'impose aux vieilles monarchies, comme une nécessité inéluctable, parut prématurée. Il manquait à toutes ces prospérités une base solide, une méthode scientifique qui eût préparé l'évolution nécessaire vers le progrès. Faute de cette base, la Turquie périclita.

Soliman fut le contemporain et l'émule de Léon X, de Charles-Quint, de François Ier, alors que ces trois personnalités puissantes dessinaient leurs silhouettes gigantesques sur le ciel brumeux du Moyen Age. Dans les dernières années de son règne, par une contradiction bizarre, on vit le grand Soliman aux mains d'une concubine qui ternit sa gloire. Il eut également un favori, Ibrahim dont nous parlerons plus loin, qui exercera une grande influence sur son esprit. Il ne sut pas se soustraire aux intrigues de son entourage qui lui fit commettre des fautes et l'entraîna au crime.

Deux faits importants caractérisèrent son règne : la lutte contre les Hongrois, lutte où sombre un peuple héroïque digne de l'admiration du monde ; et le rôle politique que Soliman fut amené à jouer en Europe, rôle prépondérant, car toutes les puissances chrétiennes briguèrent en ce temps-là son alliance.

Après avoir fait à son père de magnifiques funérailles et réprimé la révolte qui venait d'éclater en Syrie (1), il tourna ses armes contre la Hongrie, ayant eu soin auparavant, pour prévenir une nouvelle coalition de l'Occident, de renouveler le traité de paix avec Venise. Autant son père évitait avec soin toute conflagration avec les peuples chrétiens, autant Soliman les recherchait s'appliquant à faire naître des conflits entre ces nations et son gouvernement, afin de pouvoir intervenir par les

(1) Révolte de Gazali, 1522.

armes. Cette attitude provocante exaspéra les Hongrois et, quand le sultan vint mettre le siège devant Schabatz, il rencontra de leur part une résistance acharnée. C'était le prélude d'une série de campagnes en Europe, qui furent toutes couronnées de succès. L'impulsion était donnée. Affamés de butin, assoiffés de guerre, les Ottomans reprenaient partout l'offensive, sous le plus séduisant et le plus heureux des capitaines. Rhodes la forteresse invincible, l'île vierge, qui avait déjà défié les efforts de plusieurs armées, le refuge des pèlerins, l'asile inexpugnable des nobles chevaliers, qui y laissèrent une réputation de courage et de vertu, allait succomber sous les assauts, vingt fois renouvelés, de l'armée turque, Soliman y planta le croissant ; les îles environnantes reconnurent sa loi et se soumirent à son sceptre, ce pendant que Charles-Quint et François Ier emplissaient le monde du bruit de leurs démêlés et que la pauvre Hongrie se débattait à Mohacz dans les convulsions de l'agonie.

La prise de Rhodes, la reddition de Mohacz et la défaite des Autrichiens suggérèrent à la France, opprimée par Charles-Quint, menacée dans son unité et sa grandeur par la prépondérance de la maison d'Autriche, l'idée de solliciter l'intervention de Soliman. C'était après la bataille de Pavie, durant la captivité de François Ier. On a reproché à la France d'avoir, en cela, trahi la cause de la chrétienté. Quelle erreur ! Le plus grand malheur qui pût alors atteindre la chrétienté, c'eût été la déchéance de la France. Ce pays traversait à ce moment une de ces crises épouvantables, qui font époque dans la vie d'un peuple. Il ne s'agissait pas de savoir par qui la France serait sauvée, mais si elle pouvait encore être sauvée, car ses ennemis avaient réussi à l'enfermer dans un cercle d'airain, d'où il lui était impossible de sortir, sans le secours d'une main puissante.

Ici s'ouvre un des plus brillants épisodes de l'histoire ottomane. Tandis que la victoire favorisait les armes de Soliman, il apparut comme l'homme providentiel dans lequel se révélait la grandeur des plus belles figures de l'antiquité. Sollicité par François Ier et par Charles-Quint de leur donner un gage de son amitié, il pencha vers l'infortune, et ce fut le roi de France, en sa captivité, qui l'emporta sur son rival. Ce trait dénote la générosité de Soliman ; car ce même roi envers lequel il se montra si compatissant, avait au commencement de son règne manifesté une vive hostilité à l'égard des Turcs ; mais cette considération n'influa pas sur les résolutions du souverain ottoman. Par cette attitude chevaleresque, Soliman força Charles-Quint à lâcher sa proie. François Ier, ayant ensuite reconquis sa liberté, continua à négocier avec la Porte, et en obtint un grand nombre de privilèges qui formèrent la base de nouvelles capitulations.

Cette heureuse inspiration, due au chancelier Duprat, premier ministre, restera dans l'histoire, comme un des plus beaux triomphes de la diplomatie française. L'alliance se produisit au moment opportun, alors que la Turquie était à l'apogée de sa puissance. Elle fut complétée par les missions de Riançon, habile négociateur, qui rendit les plus utiles services à son pays. Duprat eut plus tard des imitateurs, mais les circonstances avaient changé, et les forces de l'empire ottoman s'étaient épuisées. A la place du chêne vigoureux, à l'ombre duquel François Ier avait cherché un abri, il n'y avait plus qu'un faible roseau pliant à tous les vents.

Soliman, il n'est que juste de le proclamer, n'avait pas seulement agi dans cette circonstance, par pur sentiment de générosité. L'alliance que lui proposait le roi de France servait merveilleusement ses intérêts et s'adaptait aux nécessités de la politique ottomane. Les

ennemis de la Turquie n'étaient-ils pas ceux de François Ier? Voir d'autre part la France des croisades se détacher du groupe imposant des puissances pour donner la main au commandeur des croyants, n'était-ce pas une heureuse fortune pour l'empire turc? Est-il surprenant que Soliman n'ait pas laissé échapper une si belle occasion et qu'il l'ait même saisie avec empressement? Déjà Bajazet II avait essayé, à diverses reprises, d'attirer la France à lui. Il promettait tout ce que Soliman a donné depuis si libéralement, mais ce fut en vain ; l'influence des papes, qui s'exerçait si puissamment en faveur du maintien de la coalition, avait fait échouer les négociations engagées. Il n'a fallu rien moins que la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, pour que Soliman pût réaliser le programme que son aïeul n'avait fait qu'ébaucher. Ceci démontre une fois de plus que les empereurs ottomans de la première période n'étaient pas aussi arriérés et aussi superficiels que l'ont prétendu certains écrivains : ils avaient une politique raisonnée et ne marchaient point à l'aventure. Depuis deux siècles, ils oscillaient entre l'Orient et l'Occident, entre l'Asie et l'Europe, avec le mouvement régulier d'un pendule. En Asie, ils poursuivaient l'unification de leurs forces ; en Europe, ils consolidaient leurs positions, étendant leurs conquêtes au delà du Danube et des frontières hongroises, s'efforçant de diviser les puissances chrétiennes dont les ambitions commençaient à se heurter violemment.

Le règne de Soliman jette un jour éclatant sur cette situation, restée jusque-là quelque peu obscure. Après les croisades, l'Europe ballotée par les flots d'une mer longtemps agitée, n'avait pas encore retrouvé le calme. Elle cherchait sa voie. Bien que décidée à abandonner la sage direction que l'Eglise lui avait imprimée jusque-là, elle paraissait néanmoins hésiter entre la

fidélité et la déférence qu'elle devait au chef suprême de cette Eglise, si soucieuse de la sécurité des nations chrétiennes, et la grande Réforme qui venait de poindre à l'horizon, à l'issue des luttes religieuses du Moyen Age.

La Turquie devait tirer un parti avantageux de cette situation, et il appartenait à Soliman, après ses brillantes victoires, d'engager résolument son pays dans une politique plus conciliante à l'égard de la chrétienté. Par ses libéralités envers les Français auxquels il reconnut des droits et des garanties dont ils ne jouissaient pas alors dans leur propre pays, il fit naître dans la suite une foule d'intérêts, opposés les uns aux autres, et de compétitions dont l'enchevêtrement forma cette cuirasse, maintenant séculaire, faite de rivalités et de jalousies, qui protège encore la Turquie contre les entreprises de ses voisins, et la maintient à la place qu'elle occupe. Il comprit le premier qu'une alliance avec une puissance chrétienne ne serait pas stérile et entraînerait à l'avenir d'autres pactes tout aussi favorables pour la Turquie. En détachant la France de la coalition européenne, il accomplit enfin un acte politique de la plus haute importance. Peu de souverains en Turquie ont montré ce degré de perspicacité et cet esprit pénétrant auquel rien ne semble avoir échappé. Faut-il rappeler ici que Soliman ne fut pas payé de retour. Tandis qu'il maintenait, avec une indiscutable loyauté, tous ses engagements, il était trompé, disons le mot, trahi par les envoyés du roi. Il eut le tort grave de croire que l'alliance avec la France pouvait lui procurer autre chose que la neutralité et quelques rares subsides. C'était déjà beaucoup que le roi très-chrétien se fût détaché de la coalition européenne pour se joindre au calife. Etant données les idées de l'époque, on ne pouvait lui demander sa coopération effective avec les infidèles, car il eût violenté les

sentiments des Français, et rompu ouvertement avec les traditions de sa Maison. Aussi les ministres du roi et ses ambassadeurs s'efforcèrent-ils, en échange des concessions qu'ils avaient obtenues de Soliman, de réaliser les promesses qu'ils lui avaient prodiguées. On vit alors la flotte française procéder avec les galères turques à des opérations sur mer ; mais cette coopération fictive fut faite simplement pour la forme. Les amiraux avaient pour instruction de ne point agir et rejetaient la responsabilité des divisions qu'ils faisaient naître sur les *Kapoudans* turcs qui, à vrai dire, ne se montraient pas, de leur côté, toujours dociles. Or, les alliances entre gouvernements ne sont fécondes qu'à la condition d'avoir l'assentiment des peuples. L'union doit exister dans les cœurs avant de faire l'objet de conventions internationales. Soliman était sincère, seulement son entourage ne voyait pas d'un bon œil cette intimité avec les rois de France. Ceux-ci étaient, nous voulons bien le croire, de bonne foi, mais ils avaient à lutter contre l'influence de la religion et les préjugés de leurs sujets. Ainsi furent neutralisés les efforts de Soliman pour réaliser une entente cordiale avec la France, efforts qui furent renouvelés sans succès par ses successeurs immédiats. Cette alliance n'a jamais eu qu'un caractère théorique jusqu'aux temps modernes où elle est entrée temporairement dans le domaine des faits (1).

Soliman avait montré, certes, beaucoup de suite dans les idées ; sa constante fidélité à observer les traités et sa persévérance à poursuivre le but qu'il s'était assigné, semblaient devoir assurer le succès de sa politique, lorsque la cour de France témoigna de la froideur à son égard. François Ier parut oublier ce qu'il devait à son auguste allié, Soliman s'efforça de réchauffer son

(1) Guerre de Crimée, 1853.

zèle, et, plus tard, quand, par un revirement extraordinaire, François Ier voulut qu'il renonçât à la lutte contre Charles-Quint, ce fut encore le sultan qui tint, à cette occasion, à l'envoyé du roi un langage plein de bon sens et de modération, espérant, sans doute, ramener son allié à une appréciation plus juste de la situation. La vérité est que le roi de France, ayant échappé au péril qui l'avait menacé, se montrait plus sensible au reproche, qui lui était adressé de toutes parts, de s'unir aux musulmans contre les chrétiens. N'osant rompre avec Soliman, il voulait l'amener à faire à Charles-Quint des concessions incompatibles avec les intérêts de son pays.

Déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur une alliance française effective, Soliman finit par céder aux sollicitations de François Ier et conclut une trêve avec l'Autriche. Il mit ce temps à profit pour régler quelques différends qui avaient surgi entre son gouvernement et la Perse. Il fut ainsi conduit jusqu'à Bagdad, en une marche triomphale qui rappelait celle de son père, lorsqu'il envahit la Syrie et l'Egypte.

Pendant son absence, une transformation considérable s'était opérée dans la marine turque et de notables changements y avaient été introduits par le célèbre Barberousse. Ce pirate illustre s'était emparé de Tunis et avait forcé Charles-Quint à se mesurer avec lui. La lutte prenant un caractère de plus en plus grave, Soliman dut revenir en toute hâte en Europe, pour recommencer vigoureusement les hostilités. Comme toujours, ce fut la pauvre Hongrie qui fut écrasée la première. Elle râlait sous la botte du vainqueur, mais son dernier souffle fut encore un cri de guerre ; l'Autriche combattait sans cesse, pour la délivrance de la Hongrie, et attendait vainement, les secours promis par les papes. Ceux-ci redoublaient d'efforts pour ramener l'Espagne au com-

bat. Quoique liée par les traités, Venise manifestait à l'égard de la Porte une hostilité sourde qui ne laissait pas d'inquiéter Soliman ; tout annonçait enfin que le faisceau des coalitions,qu'il avait brisé,allait se reformer contre lui. La défaite était là, guettant le vainqueur, prête à abattre ses étendards et à briser ses trophées. A ce moment, la victoire d'Etienne Doba devant Erlau (1) apparut aux chrétiens comme un heureux présage.

Cette levée de boucliers fut fertile en événements heureux mais non décisifs pour la chrétienté. Charles-Quint ouvre l'éblouissant cortège des triomphateurs. L'occupation de Tunis par les Turcs menaçait à la fois l'Italie et l'Espagne. L'empereur se rendit compte de ce péril, il débarqua sur la côte africaine avec une nombreuse armée et eut raison de la résistance désespérée de Barberousse qu'il chassa de la ville. Les pirates avaient peuplé le désert africain de milliers de captifs qui furent rendus à la liberté et le nom de Charles-Quint fut béni dans toute la chrétienté. L'héroïque défense d'Erlau ranima les espérances des Hongrois.

L'étoile de Soliman semblait pâlir ; mais ce grand monarque ne se laissa point décourager par ces revers. Il prit sur ces ennemis une revanche sanglante. Rendu furieux par ses blessures, le lion ottoman les atteignit d'un bond et en fit un horrible carnage. Dans le flux et le reflux des batailles qui se succédèrent sans interruption jusqu'à sa mort, Soliman se couvrit de gloire, mais les Ottomans usèrent leurs forces contre la chrétienté qui, réconfortée par ses récents succès, montrait une résistance plus opiniâtre.

Ce fut à ce moment que Soliman commit la plus grande faute de son règne, celle d'entreprendre une nouvelle campagne en Asie. Certes, les raisons ne man-

(1) En 1552.

quaient pas pour justifier une expédition contre la Perse, il y en avait une surtout impérieuse, qui, par son caractère tyrannique, primait toutes les autres : il fallait, coûte que coûte, empêcher les révoltes dans l'armée. Soliman avait employé jusque-là tous ses efforts à fournir aux janissaires l'occasion de se battre, ne leur laissant ni trève ni repos. A cette condition seule, il pouvait maintenir la discipline dans leurs rangs. Les quelques échecs qu'ils subirent en Europe les ayant mécontentés et leur irritation se traduisant par de fréquentes rébellions, il devenait nécessaire de les retremper dans la victoire, plus facile à cueillir dans les régions asiatiques, notamment en Perse, où ils trouveraient un riche butin. En réalité Soliman, dans les dernières années était plutôt entraîné par son armée turbulente qu'il ne la menait lui-même. Ce n'est pas un mince sujet d'étonnement pour le philosophe que cette révélation d'un état politique qui nous montre un grand souverain soumis aux caprices d'une soldatesque sans frein, conduit par elle, subissant sa domination, lui livrant une ville après une autre, afin qu'elle y assouvît ses appétits de pillage, impuissant à exercer ses sentiments généreux à l'égard des vaincus, forcé d'assister impassible à la destruction des monuments publics et des chefs-d'œuvre de l'art, traînant à sa suite des milliers d'esclaves, auxquels il eût voulu rendre la liberté, forcé parfois de se montrer barbare, alors qu'il était humain ainsi qu'en témoigne l'histoire de ses campagnes en Europe.

D'où provenait cette impuissance du plus grand, du plus glorieux des souverains, impuissance qui fut si funeste à l'empire et ne lui permit pas d'économiser ses forces, ni d'en faire un usage plus judicieux ? Cette impuissance dérivait directement de la faiblesse du pouvoir despotique qui, basé sur l'arbitraire, était par cela même condamné à subir à son tour la loi de la force.

Pour la Turquie, cette faiblesse était aggravée par l'indiscipline qui régnait dans l'armée, notamment dans le corps des janissaires. Le mal, que cette troupe indisciplinée causa à l'Etat, fut incalculable. Soliman ne sut pas s'affranchir de sa tutelle, quand il le pouvait. Peut-être avait-il quelque estime pour cette milice séditieuse qui rachetait ses défauts par un admirable courage. Que de batailles gagnées par son entrain et son indomptable énergie ! Que de combats glorieux se fussent transformés en défaites, sans le sang-froid qu'elle montrait dans la mêlée, intervenant au moment critique avec une irrésistible vigueur et enlevant la victoire de haute lutte. Soliman qui fut, toute sa vie, le témoin émerveillé de tant de vaillance était incapable de sévir contre ces héroïques soldats qui, après le combat, souillaient leur victoire par d'abominables tueries, dont la honte ne saurait rejaillir sur le souverain.

Les villes de la Hongrie, les plaines de la Styrie, et de la Transylvanie pourraient seules redire les sinistres exploits des janissaires. Là, le torrent dévastateur de l'invasion turque grondait depuis près de deux siècles, bouillonnant de haine et de sang, charriant des milliers de cadavres, renversant les remparts, emportant les villes et les citadelles, force inconsciente et aveugle qui semblait présider seulement à l'accomplissement d'une œuvre de destruction. Ce caractère d'exceptionnelle sauvagerie éclate surtout dans les guerres contre la Hongrie, dans cette lutte implacable, tant de fois renouvelée, toujours sanglante, amoncellement de toutes les barbaries et de toutes les cruautés auxquelles chrétiens et musulmans se livraient à l'envi, rivalisant d'horreurs, de raffinements dans les tortures et de scélératesse. Il eût été digne de Soliman de mettre fin à ces orgies, et, peut-être, qui le sait, eût-il pu alors subjuguer l'Europe par la grandeur et la noblesse de son caractère ; mais

c'était la destinée de ce grand monarque de n'être point complètement obéi, dans son armée, et dans le palais. Sa volonté bienfaisante n'a pu s'affirmer, ni dans son camp, ni au sein de sa famille, tant il est vrai que l'homme, qui par droit de conquête ou par droit de naissance, dispose de la puissance souveraine, est exposé à devenir le jouet de son entourage et de ses flatteurs. Ainsi en fut-il de Soliman qui se laissa dominer par ses favoris. Il en fit ses ministres et ses conseillers intimes. Son père les tenait à distance, tremblants sous sa main de fer ; Soliman n'eut pour eux que des égards et des sourires.

Le premier de ses favoris, le plus aimé de tous, fut Ibrahim. Originaire des îles Ioniennes, vendu comme esclave à une riche veuve de la Magnésie, il fut acheté par Soliman. Ibrahim avait reçu une brillante éducation et possédait outre un extérieur agréable un talent musical qui avait charmé le prince en ses jeunes années. Bientôt une grande intimité s'établit entre le maître et l'esclave. Beau causeur, possédant des goûts raffinés, il passait pour avoir toutes les élégances ; il parlait plusieurs langues. Nul doute qu'il n'eût appartenu à une de ces anciennes familles grecques ou vénitiennes qui se faisaient honneur de donner à leurs enfants une vaste et solide instruction. Non seulement il possédait à fond le grec, mais la langue de Dante lui était encore familière. Il entretenait le sultan des faits d'Annibal et d'Alexandre, lui parlait d'Alcibiade et de Périclès. Il rêvait pour son maître un avenir plein de grandeur : il voulait qu'il ressemblât au conquérant macédonien par le courage, qu'il fût sage comme Solon, héroïque comme Miltiade, courageux comme Mithridate, magnanime comme Auguste, grand comme Charlemagne. Il voulait qu'il eût le goût des Athéniens et qu'il les surpassât par les magnifiques ouvrages qu'il élèverait dans

sa capitale. Soliman était né, à vrai dire, avec des instincts supérieurs, des aspirations élevées et un large esprit de tolérance. Au début de son règne, Ibrahim exerça sur lui une influence des plus salutaires, soit en façonnant ses manières, soit en faisant briller les précieuses qualités dont la nature l'avait amplement doué ; mais il ne pouvait malheureusement lui donner ce qu'il ne possédait pas lui-même, à savoir, la vertu, et cette chose si belle et si rare chez un prince oriental, le caractère. Ce fut la fissure par laquelle s'échappèrent tant de mérites.

Soliman ne savait rien refuser à Ibrahim ; il l'éleva, peu après son avènement au trône, à la dignité de grand vizir. Il avait pour lui une telle affection qu'il ne pouvait s'en séparer et le faisait coucher sous sa tente. L'orgueil d'Ibrahim ne connut plus de bornes. Il disait aux ambassadeurs de Charles-Quint : « Ce que je fais, nul ne saurait le défaire, je puis changer un palfrenier en pacha et distribuer des royaumes à qui je veux ; la paix et la guerre sont entre mes mains ; mon maître n'est pas plus richement habillé que moi ; je dispose de tous ses trésors ». Vrais ou faux, ces propos étaient fidèlement rapportés au sultan, qui n'y prêta d'abord qu'une attention distraite ; mais la goutte d'eau de la délation creusait son trou dans le cœur de Soliman.

Une esclave russe, la célèbre Roxelane, entrée dans le harem impérial, y avait pris tout d'un coup la première place. Elle ne tarda pas à exercer un grand ascendant sur l'esprit du sultan. Les ennemis d'Ibrahim surent la circonvenir et la poussèrent à demander à Soliman de mettre fin aux insolences de son premier ministre. Elle y réussit pleinement. Ibrahim s'étant rendu au sérail pour y passer la nuit, suivant sa coutume, le sultan après s'être entretenu assez longuement avec lui le quitta brusquement. A ce moment apparurent

à la porte de la chambre les étrangleurs qui se saisirent du malheureux grand vizir, le jetèrent sur son lit et l'étouffèrent dans les couvertures, sans qu'il pût proférer une seule plainte. Tandis que cette scène se passait, Roxelane, dans la pièce voisine, couvrait de ses baisers son impérial époux.

Souple, adroite, rusée, cette favorite, qui conserva dans l'âge mûr toutes les séductions des femmes de sa race, retint longtemps dans son lit l'homme qui avait peuplé ses palais des plus belles esclaves de l'Asie et de l'Europe. Elle fit choir sous le sabre du bourreau la tête d'un second grand vizir, puis d'un troisième, et enfin, celle de Moustapha, l'héritier présomptif, afin de mettre un jour sur le trône son fils encore en bas âge. Poursuivant son but, avec une énergie féroce, elle demanda d'autres têtes ; mais, effrayé des crimes qu'il venait de commettre à l'instigation de cette femme, Soliman la chassa du sérail, non de son cœur sur lequel elle continua de régner, malgré tous les efforts qu'il fit pour l'oublier. Il était attiré vers elle par une sorte de fascination à laquelle il ne pouvait se soustraire. En vain sa mère fit-elle venir à Constantinople les plus belles filles du royaume, dans l'espoir que son fils renoncerait à sa passion pour sa favorite ; en vain entreprit-il des voyages ou des guerres lointaines, le souvenir de Roxelane ne le quittait pas et le brûlait d'un feu vif et ardent. Les plus fermes caractères n'échappent pas à ces défaillances ; aussi, est-ce sans étonnement qu'au retour d'une de ses campagnes, on apprit que l'heureuse aventurière avait recouvré tout son empire sur lui. Elle célébra son triomphe par des saturnales suivies d'exécutions qui la rendirent odieuse au peuple. Elle tint ainsi tête à ses ennemis ameutés contre elle, et devint la vraie sultane, redoutée de tous, disposant à son gré des plus hautes dignités de l'Etat, renversant de leur piédestal ceux qui

s'étaient élevés au premier rang, abaissant les fronts les plus altiers et pouvant répéter avec plus de raison que l'infortuné Ibrahim : « Je vis avec le sultan et j'en fais ce qui me plaît ». Ses cheveux étaient d'un blond fauve ; sa taille svelte et élancée portait un torse des plus gracieux et des mieux modelés ; elle avait des yeux bleus d'une profondeur insondable et d'un charme infini. Sur sa bouche sensuelle errait constamment le sourire, et son nez, légèrement aplati, donnait à son visage un air de hardiesse. En même temps qu'un doux rayonnement émanait de tout son être,des sourcils épais et des lèvres où se dessinait l'ironie achevaient de rendre sa physionomie singulièrement étrange. Ajoutez à tous ces charmes pénétrants la séduction particulière aux femmes slaves, qui l'aida à conquérir le cœur de Soliman, et vous aurez une idée de l'ascendant souverain qu'elle exerça à la cour du Grand Seigneur. Il est impossible de ne point admirer l'énergie de cette femme puissante et forte qui, jusqu'à sa mort, jeta un défi à la cabale liguée contre elle, déjouant toutes ses menées et la forçant quelquefois à ramper à ses pieds pour conjurer les terribles effets de sa colère. Elle sacrifia à son amour pour son fils son repos et celui de son auguste époux. Par son immixtion incessante dans les affaires de l'Etat, elle amoindrit le prestige du califat et ouvrit la porte du palais aux plus grands abus. Pendant plusieurs années, le gouvernement occulte du sérail fut une réalité tangible. Elle créa au surplus un précédent qui devait attirer, dans la suite, les plus terribles calamités sur l'empire. Désormais, le harem sera tout-puissant; la favorite gouvernera l'Etat, du fond de son boudoir; l'eunuque occupera la première place dans la hiérarchie, et le sultan, qui réunissait autrefois dans sa personne la puissance, la gloire et la majesté, le souverain maître du monde, le khan des deux mers, le seigneur des deux

continents, l'ombre d'Allah sur la terre, ne sera plus, hélas ! que l'ombre de lui-même.

Nous assisterons à cette décadence et à cet effondrement lamentable d'une monarchie jadis glorieuse. Et tout cela sera l'œuvre d'une femme séduisante et belle, douée d'une grande volonté qui eût, peut-être, une faible étincelle du génie de la grande Catherine ; le même sang coulait en leurs veines et le même démon les agitait. L'histoire doit blâmer sévèrement la conduite de Soliman qui ne sut point résister à sa passion funeste pour sa favorite ; il prépara ainsi la ruine de l'Etat et ternit sa propre gloire. Né avec une nature généreuse ; sans cette femme, il n'eût probablement jamais commis de crimes.

Depuis le meurtre d'Ibrahim, Soliman était devenu fort soucieux. Il perdit le repos après toutes les sentences de mort que Roxelane arracha à sa faiblesse et son sommeil fut sans cesse troublé par d'horribles cauchemars. Dans cette situation d'esprit, il eut recours aux devins, aux mages, aux interprètes de la loi. Tous s'efforcèrent de dissiper ses craintes par des arguments spécieux qui satisfirent médiocrement Soliman. Il chercha une diversion dans les combats et ne quitta plus le camp, où le bruit des tambours et le cliquetis des armes apaisèrent ses tourments. En 1565, nous le trouvons devant Szigeth, défendue par l'héroïque Zrini. La maladie avait peu à peu miné sa santé ; il s'était fait porter au milieu de ses troupes. Il exhala son dernier soupir en exhortant ses guerriers à monter à l'assaut de la place qui fut prise ce jour-là par les janissaires. Ainsi mourut en son triomphe le noble et dernier rejeton d'une dynastie qui ne devait plus donner à l'empire que des souverains faibles, incapables, pour la plupart, de présider à ses destinées et de le conduire dans les voies glorieuses que leurs prédécesseurs leur avaient tracées.

La responsabilité de cette déchéance retombe en grande partie sur Soliman qui, en décrétant que ses successeurs ne seraient plus astreints désormais à abandonner leur capitale pour se mettre à la tête des armées, a porté un coup fatal à la puissance des Ottomans. Il eût mieux valu assurément qu'il en fît des eunuques. Cette faute pèsera éternellement sur sa mémoire. Ainsi ce soleil resplendissant qui venait de s'éteindre au centre de l'Europe, en face de l'ennemi, dans le flamboiement sinistre des sabres, ne se lèvera plus sur le monde. Il n'y aura plus, à proprement parler, de sultans conquérants! Enfermés dans le sérail, ils ne connaîtront plus ni la vie des camps, ni les saines émotions des batailles; ils se désintéresseront de la gloire, et le tambour, annonçant la défaite de l'ennemi, dont Soliman avait entendu le roulement quelques instants avant sa mort, sera relégué au fond du palais, dans quelque coin obscur où l'on garde les reliques du passé.

L'œuvre législative de Soliman fut moins considérable que celle de Mahomet II, ce dernier ayant laissé peu de lacunes dans les lois qu'il édicta. Aussi, l'effort de Soliman se borna-t-il à y faire quelques retouches et à compléter surtout l'organisation du corps des ulémas. Il fut ainsi amené à régler leur carrière et les attributions afférentes à chacune des hautes fonctions de la magistrature. Le *sadri roum* exerça sa juridiction en Europe, en Afrique et jusqu'en Crimée; tous les cadis dépendaient de lui, c'était un contrepoids nécessaire à l'autorité du *sadri azam*.

Le grand vizirat constituait, on le sait, le pouvoir suprême par excellence au-dessus duquel planait seul, en des sphères inaccessibles, le pouvoir théocratique du sultan. Une telle autorité, dévolue à un homme, parut excessive à Soliman, quoique le prestige du grand vizirat se trouvât diminué par la fréquence des exécutions

dont les titulaires de ce poste éminent étaient les tristes victimes. Quelle autorité, en effet, pouvait avoir celui sur la tête de qui était sans cesse suspendue une sentence de mort, exécutable à toute heure du jour et de la nuit. Ce n'était plus un ministre, mais un condamné. Soliman pensa, néanmoins, qu'il fallait séparer le judiciaire de l'exécutif. Il donna, en conséquence, une grande extension aux attributions et aux prérogatives du premier magistrat ou pontife, connu depuis sous le nom de *cheik-ul-Islam,* qui devint l'égal du grand vizir. Ce second pouvoir ainsi constitué, eût été trop redoutable, s'il n'avait été tempéré, d'une part, par la situation exceptionnelle accordée au grand *mufti* qui était, ce qu'il est encore aujourd'hui, une sorte d'arbitre suprême revisant les sentences ou se prononçant sur le litige avant tout jugement ; et si, d'autre part, la forte instruction, que recevaient les ulémas en général, n'était une garantie sérieuse contre les abus pouvant résulter de leurs privilèges. Cette division entre le temporel et le spirituel s'imposait d'autant que, dans le choix du grand vizir, le caprice favorisait souvent des hommes peu instruits ou des renégats qui n'avaient aucune connaissance de la loi islamique.

En vertu de la nouvelle réglementation, le grand vizir et le cheik-ul-Islam étaient considérés comme les premiers personnages de l'empire ; après eux venaient le *mufti*, le *nakib-ul-eschraf*, le *fetwa-emini*, etc.

Soliman affranchit en même temps les ulémas du paiement de toute taxe et décréta, en outre, qu'ils ne subiraient plus à l'avenir aucune peine infamante. Seule la peine de mort leur était applicable, sous une forme assez singulière ; ils devaient être pilés dans un mortier et réduits en purée. Ce supplice ne pouvait être aisément exécuté et équivalait dès lors pour les ulémas à sa suppression. Il n'en constitua pas moins, dans les premiers temps, une menace sérieuse.

Comme la guerre absorbait les plus grands revenus de l'Etat, encore qu'elle rapportât au Trésor des sommes importantes, Soliman taxa tous les gouverneurs proportionnellement aux revenus de leurs provinces. En d'autres termes, il afferma ces provinces, ce qui fit naître des abus. Le gouverneur, étant en même temps collecteur d'impôts, avait tout intérêt à pressurer les populations pour en tirer un plus grand profit. La loi n'autorisait, il est vrai, que la perception de la dîme, ou le dixième de la récolte, mais on devine l'usage qui en était fait, en l'absence de tout contrôle. En Turquie, toutes les terres étaient la propriété du sultan qui déléguait ses droits à trois catégories de ses sujets : aux vainqueurs, d'abord, qui comme de juste, avaient la part du lion ; aux vaincus on laissait les mauvaises terres qui avaient un rendement inférieur et finalement, quelques-unes des terres appartenant à la couronne étaient données comme récompense par le souverain, soit à ceux de ses guerriers qui avaient rendu des services signalés, soit à ses créatures.

La législation de Soliman se composait d'une série de règlements administratifs, ou *Kanoun*, qui avaient, certes, leur utilité, mais ne constituaient pas des lois proprement dites. Une grande licence régnait partout dans les rangs de l'administration, où l'anarchie battait son plein. Il fallut obvier à cet inconvénient, dans la mesure du possible et introduire un peu d'ordre et d'économie dans un gouvernement qui ne vivait, en réalité, que de désordres, d'exactions et d'injustices.

Soliman qui n'avait point créé cet état social ne saurait être rendu responsable de ces abus, d'autant qu'il chercha à en atténuer les effets par de sages dispositions où éclatent à chaque ligne son libéralisme, sa tolérance, son amour pour la justice. S'il ne fit pas tout le bien qu'il pouvait, il empêcha beaucoup de mal. Que

de prisonniers de guerre lui doivent la vie ! Combien en arracha-t-il au supplice ! Ne le vit-on pas vider un jour son trésor pour empêcher le sac d'une ville prise d'assaut par les janissaires ?

Le règne de Soliman ne fut pas seulement remarquable par ses conquêtes, ses alliances, ses lois, ses règlements intérieurs, il eut un grand éclat par le nombre et surtout la qualité de ses hommes d'Etat, de ses écrivains et de ses légistes. Une pléiade de poètes entourait le trône et célébrait les louanges du généreux monarque qui les comblait de faveurs. En Orient, la poésie est une denrée qui se vend et dont les sultans et leurs ministres se montrent très friands.

Les monuments que Soliman fit construire surpassèrent, en beauté et en magnificence, les édifices élevés par ses prédécesseurs. Des mosquées, des aqueducs, des fontaines publiques, des ponts, des hospices, de riches mausolées perpétuent sa mémoire à travers les siècles.

En Soliman l'homme privé nuit un peu au souverain. mais par l'éclat des services rendus, il rachète, s'il ne les efface, les erreurs, voire les crimes commis par lui en des heures de passion, d'oubli ou d'égarement : « Heureux le mortel, dit le vieil adage arabe, dont on peut dénombrer les défauts, car ses qualités paraissent innombrables. » Ces paroles s'appliquent, de tous points, à Soliman qui, s'il ne posséda pas toutes les perfections humaines, fut du moins un monarque exceptionnellement doué. Il travailla à sa propre gloire en travaillant à la grandeur de l'Etat.

Le sage législateur qui, par ses édits, a complété l'organisation de l'empire, et le grand conquérant qui sut donner à son règne un incomparable éclat, se trouvent réunis dans la personne de Soliman. Il se distingua de ses prédécesseurs non seulement par la noblesse de son caractère et la distinction de ses manières, mais aussi

par ce tact raffiné et cette sensibilité qui sont sans précédents dans les fastes des annales turques. Si Soliman versa quelquefois le sang et s'il laissa périr des garnisons entières auxquelles il avait promis la vie sauve, du moins regretta-il ces actes de barbarie. Il souffrait où d'autres eussent trouvé joie et plaisir. Il connut le remords. De là à devenir un dévot il n'y avait qu'un pas ; il fut vite franchi. Aussi les ulémas, aux lumières desquels il eut souvent recours, eurent-ils pendant son règne une situation privilégiée qui acheva de donner au gouvernement un caractère quasi sacerdotal. Ce fut une faute grave ; car la place considérable donnée dans l'Etat à l'élément religieux développa la corruption plutôt qu'elle ne la restreignit.

En dépit de ces erreurs regrettables, la figure du sultan apparaît en Soliman pleine de noblesse et de majesté, avec un vague reflet de la gloire des empereurs d'Occident. On l'a justement comparé à Louis XIV, à cause du faste qu'il déploya et du rôle que les favorites jouèrent sous son règne. Il eut néanmoins sur le grand roi cette supériorité que donne le courage personnel et l'amour de la guerre, feu sacré qui purifie toutes les souillures et dans lequel Soliman se retrempait souvent, échappant ainsi à la tentation du vice et aux crimes qu'engendrent l'oisiveté et la mollesse.

Depuis sa fondation, l'empire avait suivi à peu près la même marche semée d'écueils. Ainsi qu'une caravane mal équipée, mal organisée, marchant à l'aventure, mais dont toutes les étapes semblaient avoir été fixées à l'avance par une force mystérieuse, il s'acheminait lentement vers le but qu'il devait atteindre. Quel était donc ce but? Il ne semble pas que les Turcs aient jamais désiré autre chose que la conquête de Constantinople. Ce fut leur pensée dominante, leur espoir suprême. Réalisé sous le règne de Mahomet II, ce rêve de grandeur et

de domination ne donna naissance à aucun nouveau projet bien défini. Ils n'ont jamais conçu le dessein qu'on leur a prêté de faire la conquête de l'Europe, encore moins de détruire le christianisme. Sans doute, ils poussèrent leurs excursions dévastatrices plus loin que leur capitale, au delà du Danube, et jusque sous les murs de Vienne, mais c'était par entraînement, par besoin de pillage et de rapines, peut-être aussi pour amasser de la gloire, par amour du métier. Ces désirs spontanés et d'ailleurs mal réglés, ces élans éphémères, en un mot, ces caprices de conquérants ne cachaient pas de profonds desseins politiques. Après chaque expédition, ils avaient hâte de revenir à Stamboul, point central d'où ils rayonnaient et dont l'attraction était si puissante sur eux qu'ils ne pouvaient s'en éloigner longtemps. Soliman lui-même, en se faisant couronner roi de Hongrie, à Buda-Pesth, s'il a voulu établir définitivement sa domination sur cette contrée n'a pas entendu régner sur l'Europe. Du reste, l'islamisme auquel les sultans ottomans s'étaient, pour ainsi dire, inféodés et qu'ils ne surent point ramener à ce qu'il était à son origine, n'aurait probablement pas encouragé l'essor des Turcs vers cet Occident qui avait des mœurs différentes et un tout autre idéal. Les peuples de l'Europe aspiraient déjà au progrès, et commençaient à fouler aux pieds leurs préjugés, tandis que les conquérants ottomans, ayant emprunté aux Perses leur immobilité et leur indolence et aux Arabes dégénérés leur fanatisme, allaient s'endormir dans les délices de la paix. Partout où l'islamisme a laissé sa forte empreinte sur les peuples, séduits par la simplicité de son dogme, l'éclat fulgurant de son savoir et la bonté de ses mœurs, il a produit les mêmes résultats. Après quelques années d'une incomparable splendeur, ces peuples se sont étiolés, ou sont restés stationnaires. Nul ne pourrait dire ce que les Turcs

auraient fait, ni ce qu'ils seraient devenus, si au lieu de se convertir à l'islamisme, lors de leur séjour en Perse, ils avaient — simple hypothèse — embrassé le christianisme. Il y avait, en effet, chez ce peuple, encore jeune et vigoureux, des qualités natives qui s'adaptaient merveilleusement au concept chrétien, et d'abord l'activité guerrière de la race qui se serait transformée avec le temps en une activité industrielle et scientifique, la tolérance religieuse, la courtoisie et un caractère chevaleresque. S'ils s'étaient alliés plus intimement aux Arabes et s'ils avaient adopté leur langue, ils auraient tout au moins crée cette formidable unité politique qui leur a toujours fait défaut pour asseoir solidement leur domination en Europe, comme en Asie. Leur génie semble les avoir poussés vers la domination exclusive et ce génie est fait tout entier d'ostracisme.

La religion islamique à laquelle on ne peut dénier un caractère de véritable grandeur, et de haute moralité, constitue, en fait, une ligne de démarcation bien tranchée entre l'Orient et l'Occident, une sorte de muraille de Chine que Soliman essaya de renverser, en se faisant couronner roi de Hongrie et en introduisant dans ses combinaisons le principe d'une alliance étroite avec celles des puissances européennes dont les intérêts pouvaient concorder avec les siens ; mais le parti fanatique ayant à sa tête les ulémas, jaloux de leur autorité et de leur omnipotence, a bientôt fait de relever la muraille maudite et d'attiser le feu des haines religieuses qui, en maintes circonstances, faillit tout détruire, et la prospérité de l'Etat, et la sécurité des habitants, et la dignité de la religion, et l'avenir de la race, et l'honneur de la dynastie. Finalement la gloire qui devait rejaillir sur le monde de l'établissement d'un nouvel ordre de choses qui, succédant au régime byzantin, eût servi de trait d'union entre deux continents que la nature ne semble

avoir rapprochés que pour les tenir éloignés l'un de l'autre, les vouant ainsi à une inimitié éternelle, cette gloire s'évanouit, après trois siècles de domination indépendante, et nous assisterons bientôt, par suite de l'incapacité des sultans et de l'irrémédiable médiocrité des classes dirigeantes, à une reconstitution de l'empire byzantin avec l'art en moins et des retours lamentables vers la barbarie. Voilà à quoi ont abouti tant d'actes glorieux accomplis par les fondateurs de l'empire ottoman et leurs successeurs immédiats, par l'héroïsme d'un Amurat II, par la sagesse d'un Mahomet Ier, par le génie d'un Mahomet II, par l'incomparable grandeur d'un Soliman. Et-ce inaptitude de la race conquérante, est-ce dégénérescence de la dynastie ? Les Turcs possèdent toutes les qualités qui font les grands peuples : le courage, la sobriété, l'obéissance aux chefs, l'honnêteté, la probité, l'amour du progrès ; mais la dynastie régnante, qui jusqu'au règne de Soliman, s'était montrée, malgré des éclipses passagères, à la hauteur de sa situation, est tombée tout d'un coup dans un abîme de corruption. Elle est aujourd'hui — des événements récents l'ont prouvé (1) — peu apte à remplir ses devoirs, incapable de soutenir dans le monde la gloire du nom ottoman. Déchue de ses grandeurs passées, elle traîne, dans le harem, une vie efféminée et sans honneur, ne songeant qu'aux plaisirs et ne tentant aucun effort pour reprendre, dans le monde, le rang élevé qu'elle y occupait autrefois. Nous aurons occasion de parler des causes de cette décadence ; mais on peut affirmer, d'ores et déjà, qu'elle est venue, pour les sultans surtout, de l'insuffisance de l'éducation qui leur est donnée et de leur orgueil démesuré, orgueil irréfléchi et nullement justi-

(1) Les massacres d'Arménie en 1896-1897.

fié ; puisqu'il n'est fondé ni sur la supériorité morale, ni sur le courage.

Tant que l'Europe resta plongée dans les ténèbres du Moyen Age, ces défauts n'apparaissaient que faiblement ; ils étaient d'ailleurs couverts, comme nous l'avons déjà observé, par de hauts faits d'armes, rachetés par des sacrifices méritoires, effacés, pour ainsi dire, par l'éclat de la gloire des ancêtres ; mais à mesure que l'Europe s'éleva rayonnante sous le disque étincelant de la civilisation, ces défauts, aggravés par les vices inséparables d'une vie oisive et sédentaire, devinrent plus marquants et reléguèrent finalement les sultans dans l'ombre, d'où les fera sortir un jour une révolution pacifique qui limitera leur pouvoir discrétionnaire et les initiera par une éducation libérale et virile aux devoirs de leur charge, ainsi qu'aux lourdes responsabilités attachées à la Couronne.

CHAPITRE XII

SÉLIM II

Causes de décadence. — Gouvernement absolu des sultans. — Révolte des janissaires. — Passion du sultan Sélim II pour le vin. — Mœurs dissolues. — Le grand vizir Sokoli. — Guerre contre les Russes. — Défaite des Ottomans. — Guerre en Arabie. — Conquête de Chypre. — Bataille de Lépante. — Paix avec l'Autriche. — Mort de Sélim II. — Caractère de ce monarque. — Circonstances atténuantes.

Des sublimes sommets sur lesquels la puissance des Ottomans avait été édifiée, on la voit descendre lentement, par des chemins abrupts, la pente de sa décadence. Si dans la première période de la fondation de l'empire, l'effort continu, l'énergie persistante, l'invincible courage justifient pleinement les succès des Ottomans, il n'est point aisé de s'expliquer les raisons du changement soudain qui s'était produit chez eux, après la mort de Soliman. Cet empire qu'il avait élevé si haut, tomba tout d'un coup dans une misère morale profonde, roula jusqu'aux abîmes, se releva pour retomber encore et présenta l'aspect d'un édifice branlant.

Les causes de sa grandeur nous sont connues ; quelles furent celles de sa décadence ? Un célèbre historien turc, Kotchibeg, dans une étude remarquable sur la décadence de l'empire ottoman, en indique cinq qui méritent d'être citées. Il reproche aux sultans : 1° d'avoir renoncé à assister aux conseils tenus par leurs ministres, contrairement à l'exemple qui leur en avait été donné

par les fondateurs de l'empire ; 2° d'avoir élevé leurs favoris aux plus hautes dignités ; 3° d'avoir encouragé la vénalité et la corruption ; 4° d'avoir dépassé les bornes d'une sage économie en accordant des fiefs immenses aux hauts dignitaires de l'Etat ; 5° d'avoir favorisé l'influence du harem sur les affaires publiques. Sans doute, toutes ces causes ont contribué à précipiter la chute de l'empire, mais il en est une dont Kotchibeg a omis de parler : c'est le despotisme des sultans. Jouissant d'un pouvoir absolu, sans aucun contrepoids, ils ne pouvaient qu'en abuser et tomber conséquemment dans des erreurs fatales qui nuisirent autant à leur gloire et à leur repos qu'à la sécurité et à la grandeur de l'Etat.

En ce funeste isolement du sérail, autour de ce foyer incandescent du despotisme, tout se dessèche, tout brûle, tout est réduit en poussière. Les bonnes volontés, comme les bonnes intentions, se trouvent paralysées ; et, tandis que les dévouements sincères sont méconnus, le mensonge, l'égoïsme, l'hypocrisie, la délation et l'espionnage sont toujours récompensés. Il n'est pas de peuple, si fortement trempé qu'il soit, qui puisse résister à ce régime, à la fois corrompu et corrupteur, véritable cloaque dont les émanations pestilentielles empoisonnent l'atmosphère. Ce pouvoir, il est vrai, était tempéré par celui du grand vizir. Toutefois, l'autorité tyrannique exercée par ce dernier avait ses inconvénients, en ce qu'elle aggravait le mal, en créant deux foyers de despotisme et de corruption également préjudiciables aux intérêts du pays.

Les causes dénoncées par Kotchibeg existaient, en réalité, depuis longtemps. Déjà, sous le règne des premiers sultans, on avait remarqué ces symptômes de décadence qui se sont accentués dans la suite. Dans le commencement, le mal se trouva localisé, et pour ainsi dire, atténué par la vaillance des princes et par leur

activité dévorante, en un mot, par leurs qualités militaires. C'était la croissance, période toujours heureuse et bienfaisante, alors que la force déborde et que la sève monte, abondante et féconde. Les germes de faiblesse, s'il en existe, disparaissent presque entièrement et sont étouffés sous l'irruption incessante et continue des éléments d'action et de vie qui surgissent de toutes parts. Tout autre est la situation d'un empire à son déclin : les ressorts du gouvernement se relâchent, le respect des chefs diminue, la discipline dans l'armée décroît sensiblement, le courage des soldats n'étant plus soutenu par la bravoure des chefs s'altère, la confiance du peuple dans ceux qui le dirigent s'évanouit pour faire place à une méfiance souvent justifiée, enfin, la conscience de la nation se trouble et ses forces dépérissent.

A l'époque dont nous parlons, le mal, qui existait à l'état latent, commença à se manifester avec une extrême violence.

S'il était nécessaire de fixer une date pour marquer la décadence de l'empire ottoman, nous dirions volontiers que cette décadence a commencé quand les sultans ont cessé de prendre une part active à la guerre et causé, par leur indolence et leur faiblesse, la première révolte des janissaires. Là le mal devenait extrêmement grave, car il menaçait de saper par la base la puissance des Ottomans. Les Turcs ne pouvaient vivre et se maintenir dans leurs positions qu'à la condition d'avoir une armée nombreuse, bien disciplinée, et un monarque possédant avec le courage la science militaire. De plus, pour un Etat essentiellement guerrier, qui n'a jamais cherché à créer aucune civilisation particulière, et qui a mis toute sa gloire à faire des conquêtes, voir s'altérer l'instrument merveilleux de sa force, n'était-ce pas la démonstration la plus éclatante de l'état d'avilissement moral où il était tombé ? Toutes les autres causes deviennent

secondaires. C'est ce côté de la question que les historiens ne semblent pas avoir bien envisagé. Sous le règne de Sélim II, les Ottomans en firent la triste expérience. Appelé sur le trône à un âge qui ne lui permettait pas de prendre d'une main ferme et vigoureuse le commandement de l'armée, Sélim II se laissa mener par les chefs de l'émeute. Les nombreuses concessions qu'il fit aux janissaires, loin de les désarmer, les rendirent plus arrogants, au point qu'ils proclamèrent hautement que désormais les sultans passeraient sous leurs fourches caudines avant de monter sur le trône. Ces propos indiquent à quel degré d'insolence et d'insoumission les janissaires étaient parvenus. Chaque changement de règne était pour eux une occasion d'intervenir et de fomenter des troubles. Bien informés, ils savaient d'avance ce que le trésor contenait d'argent, il fallait le vider à fond et leur en compter jusqu'à la dernière piastre. Sélim II commit une grande lâcheté en acceptant les exigences de cette soldatesque effrénée. Jamais monarque pusillanime n'était encore apparu dans la famille d'Osman où la peur avait été, jusque-là, toujours honnie et méprisée. Nous avons connu, en effet, le sultan aux mœurs patriarcales, le souverain batailleur et conquérant, le monarque impudique et incestueux, le chef auguste dont les vertus éclataient sur le trône en bienfaits innombrables, le prince chevaleresque et philosophe, l'empereur pompeux et solennel ; il appartenait à Sélim II de nous montrer, en sa personne, le type du sultan efféminé, vivant en de honteuses débauches, toujours ivre et ne quittant l'orgie que pour se livrer aux plus viles passions. Il avait transformé son palais en un lieu de plaisirs et les administrations publiques en cabarets.

Partant de si haut, l'exemple avait fait de terribles ravages dans la société. En un pays où le Coran interdit

formellement l'usage des boissons enivrantes, elles se débitaient dans les rues, sur les places publiques, aux portes des mosquées. Les magistrats, les cadis et les ulémas se mirent à boire tout comme les portefaix et les caïkjis ; les poètes de la cour célébrèrent les bienfaits de l'ivrognerie et Hafiz s'écria dans une ode célèbre : « Le vin engendre tous les vices, mais il nous est plus doux que le baiser d'une jeune fille ». Dénoncé au grand mufti, Emir Séoud, pour ces paroles contraires à la loi religieuse, celui-ci refusa de le condamner, estimant que, quand le sultan boit, il est permis à tout le monde d'en faire autant et aux poètes de célébrer le vin. La passion de Sélim II pour les boissons enivrantes eut néanmoins cet avantage de l'éloigner complètement des affaires dont la direction fut abandonnée aux mains d'un habile renégat, Mohammed Sokoli, qui fut, sans contredit, l'un des hommes les plus remarquables que la Turquie ait connus. Sokoli n'eut garde de réveiller le sultan de sa somnolence et de l'arracher à sa torpeur. Que peut souhaiter de mieux un premier ministre que d'avoir les mains libres ? Il laissa son maître cuver son vin et gouverna l'Etat à sa guise. Il conclut avec les ennemis de l'empire une paix des plus honorables, condamnant l'orgueilleuse Autriche à payer à la Turquie un tribut annuel de trente mille ducasts. Sokoli songea ensuite à amasser pour lui-même une grosse fortune. Il s'était dit que pour devenir véritablement puissant dans un Etat où règnent la corruption et l'arbitraire, il fallait, de toute nécessité, disposer de grandes richesses. Il avait des idées de gloire et d'ambition qui causèrent sa perte. Soit par haine pour les Russes, soit par zèle religieux, soit enfin par calcul politique, il voulut se mesurer avec les tsars. Il eut lieu de s'en repentir. Ayant entrepris le siège d'Astrakan, les Russes, par une habile manœuvre, le forcèrent à se retirer de la place après avoir subi des pertes considérables.

Le Nord ayant été funeste aux armes ottomanes, Sokoli songea à faire la conquête de l'Arabie. Il envahit le Hedjaz et l'Yémen.

A la vérité, ces expéditions étaient coûteuses et peu productives ; elles eurent cependant ce résultat utile, visé par l'homme d'Etat, de tenir éloignés, pour un certain temps, les janissaires de la capitale et de débarrasser le tout-puissant grand vizir de certains rivaux qui le gênaient.

Si peu soucieux que fut Sélim des intérêts de son empire, il avait cependant quelques rares moments de lucidité que son entourage mettait à profit pour dénoncer les projets ambitieux de Sokoli ; mais ce dernier n'avait qu'à se montrer au palais pour détruire l'impression produite par ses ennemis sur l'esprit du souverain. Il était toujours sûr d'être bien reçu par son maître et ne redoutait d'ailleurs pour lui-même ni la mort,ni l'exil dont il était si prodigue envers ses rivaux.

Sélim, on doit lui rendre cette justice, n'était point sanguinaire. Il avait horreur du bourreau ; aussi Sokoli qui connaissait les sentiments de son maître décidait-il seul du sort des sujets du padischah.

L'amour de Sélim II pour le vin eut un résultat vraiment inattendu. De tous les crus renommés, c'était celui de Chypre que le sultan préférait. Il demanda un jour à son grand vizir de s'emparer de cette île. Rien n'était plus facile à Sokoli, attendu que les troupes qui opéraient en Arabie, où elles avaient subi des échecs répétés, verraient là l'occasion d'une brillante revanche. Déférant donc au désir du sultan, il donna à l'armée de l'Yémen l'ordre de s'arrêter à Chypre. Quelque temps après, le croissant flottait sur les remparts des principales villes défendues par les Vénitiens. Sélim était maintenant au comble de la joie, il possédait le précieux domaine qu'il avait tant convoité. Lorsque Sokoli vint

lui annoncer l'heureuse nouvelle de la prise de Chypre, il faillit l'embrasser. La conquête de cette île fut au palais l'occasion de grandes réjouissances. On pouvait désormais boire ferme, Chypre fournirait le vin. Pendant que les outres se videront, d'autres arriveront sur les galères impériales et l'orgie continuera.

A ce moment apparaissait sur mer, à la tête d'une puissante flotte, un des plus heureux capitaines du Moyen Age, Don Juan, fils naturel de Charles-Quint. Il commandait les vaisseaux de la chrétienté et cinglait à l'Est, se dirigeant sur Chypre, quand il rencontra les galères ottomanes près de Lépante. Le choc fut terrible ; mais la victoire, longtemps disputée, resta aux chrétiens dont les escadres avaient, du reste, une supériorité marquée sur la flotte turque. La bataille de Lépante constitue un des plus hauts faits d'armes de ces temps héroïques, où l'on se battait constamment, sur terre et sur mer. Bien qu'elle n'ait pas eu de résultats décisifs, Chypre étant restée, malgré cette victoire, aux mains des Ottomans, elle ranima les espérances des chrétiens et contribua puissamment à débarrasser la Méditerranée des corsaires qui l'infestaient. Lépante terminait glorieusement l'ère des croisades commencée cinq siècles auparavant, tel fut l'éclat qui en rejaillit sur la chrétienté que le titulaire du trône de saint Pierre célébra du haut de la chaire, en un superbe panégyrique, la gloire du jeune héros qui revenait chargé de butin. L'effet moral que cette victoire produisit en Europe fut immense. La destruction d'une flotte capable de transporter une armée de cent mille hommes avait pour tout l'Occident une importance considérable. Elle n'affecta pas outre mesure les Turcs. Habitués aux triomphes, ils oubliaient rapidement leurs échecs. Pour eux une défaite ne comptait pas. D'ailleurs Sokoli s'était mis à l'œuvre et, en moins de trois années il avait fait construire et armer deux cent cinquante galè-

res. Il se proposait d'attaquer de nouveau Venise, quand la mort du sultan vint modifier ses résolutions. Ce grand ministre avait tout prévu, sauf cette mort soudaine, qui ruinait ses projets et le plaçait dans une situation difficile vis-à-vis de ses adversaires qui allaient s'acharner à sa perte.

Et maintenant que dire de Sélim si ce n'est qu'il fut un prince nul et sans valeur. Il appartenait à cette catégorie de souverains faméliques qui ne songent qu'à leurs plaisirs et laissent détruire autour d'eux ce que les autres ont édifié de noble et de grand. Il lui suffisait d'être sur le trône, d'avoir ses coffres remplis d'argent, le sérail plein de femmes, le sélamlik de favoris, et le cellier de vins généreux. Que lui importait le reste ! La pensée suprême de son règne fut la conquête de Chypre pour l'indigne motif que nous en avons donné. Encore cette idée, qui fut fatale à la puissance maritime de la Turquie, lui avait-elle été suggérée par un juif, qui ayant passé dans l'île une partie de sa jeunesse, tenait à rentrer en triomphateur dans les lieux témoins de sa misère et de son dénûment.

En neuf années, qui le croirait, le propre fils de Soliman ne trouva pas l'occasion de ceindre une seule fois le sabre d'Osman ; il n'assista à aucune bataille. Le choc des verres remplaça pour lui le choc des lances. Il estimait comme perdue une journée où il n'eût pas bu à satiété, en compagnie de ses favoris. O grand Soliman, reconnais-tu là ta race, reconnais-tu ce noble sang qui bouillonnait en tes veines et qui ne tressaillit jamais que de l'ivresse de la gloire ?

Si coupable, toutefois, qu'ait été Sélim, on pourrait plaider en sa faveur les circonstances atténuantes.

Fils de Roxelane, il avait les instincts lubriques de sa mère, mais il n'hérita point de sa férocité. On dormait tranquillement sous son règne, du moins au palais,

et l'on pouvait jouir, bien inappréciable, de la sécurité du lendemain ! Il y eut mieux que cela : le genre de vie qu'il menait ne favorisait ni les intrigues, ni la délation. Plus de meurtres, plus d'empoisonnements, plus de crimes dans le sérail ! Jamais le vice n'avait engendré autant de bienfaits. Ce fut le seul côté consolant de ce règne.

Avec un peu plus de sobriété et de courage, Sélim aurait été, peut-être, un parfait monarque. Il eût probablement fait régner, dans tout son empire, l'ordre et la justice. Que du moins la postérité lui soit indulgente et que l'historien, avant de porter sur lui un jugement trop sévère, se souvienne qu'il est mort sans avoir sur les mains une tache de sang. Il n'eut que ce mérite, mais ce mérite est inappréciable dans un pays où les victimes du sultan se comptent par milliers et où le despotisme sévit si cruellement que nul n'est assuré de vivre, ni de jouir en paix de la position qu'il a conquise.

CHAPITRE XIII

AMURAT III

Début sanglant du règne d'Amurat III.— Relations avec l'Autriche et la Pologne. — Guerre de Perse. — Orgie et volupté. — Vénalité des charges. — Avarice d'Amurat. — Expédition de Crimée. — L'Arménie et la Perse vaincues. — Anarchie. — Guerre contre l'Autriche. — Mort d'Amurat. — Politique anti-musulmane de la Porte favorable à la Russie. — Amurat continue les errements de ses prédécesseurs.

Sanglante fut l'aube de ce règne. A peine Amurat III avait-il franchi le seuil du palais qu'il donnait l'ordre au bourreau d'exécuter ses frères, dont cinq étaient nés de la même mère que lui. Il fit dresser une potence à laquelle furent suspendus Féridoum, Moustafa et d'autres personnages célèbres. Resté seul entre tous les hommes sur le dévouement desquels il croyait pouvoir compter, Sokoli interrogeait anxieusement les regards du nouveau maître. Livrer au bourreau la tête de ce ministre tout-puissant eût constitué un acte périlleux, à cause du prestige que son nom exerçait sur la foule, aussi le sultan le fit-il assassiner. Débarrassé de l'homme qui jouissait, dans le pays aussi bien que dans l'armée, d'une légitime autorité, il crut nécessaire d'inaugurer son règne par une mesure destinée à lui concilier les sympathies des ulémas, rigides observateurs de la loi du prophète. Il interdit l'usage du vin ; mais aussitôt les janissaires prirent les armes contre leurs chefs, poussés à la révolte

par les propriétaires des cabarets que ce commerce enrichissait. Le sultan effrayé dut renoncer à cette mesure. Il rendit un second décret permettant l'usage des boissons enivrantes ; mais à la condition, qu'il ne serait commis aucune violence contre les musulmans. En revanche, les ivrognes pouvaient se livrer à toutes sortes d'avanies contre les chrétiens. Etrange législation, en vérité, que celle qui fait des catégories entre les citoyens d'un même pays.

A une soldatesque aussi dévergondée, il fallait un capitaine que ses habitudes d'intempérance missent au niveau de ses soldats. Amurat nomma aga des janissaires un rénégat italien, Cicala, converti depuis peu à l'islamisme. Cette mesure ne fit qu'augmenter le désordre dans les rangs de cette troupe indisciplinée et une diversion parut dès lors nécessaire.

La paix subsistait entre l'Autriche et la Porte, mais c'était une paix fort précaire qui n'empêchait ni les excursions dévastatrices, ni les rencontres sanglantes, ni les coalitions. Il était convenu, de part et d'autre, qu'on ne ferait pas un *casus belli* de ces escarmouches et que les soldats des deux camps, lorsqu'ils avaient besoin de se ravitailler, auraient le droit de quitter leurs retranchements. De telles provocations ne pouvaient donc servir de prétexte pour ouvrir les hostilités ; il fallait une déclaration de guerre formelle que l'état des relations de la Porte avec l'Autriche et la Pologne ne permettait pas. En effet, l'Autriche venait d'adopter un excellent moyen pour obtenir des concessions de la Porte. Elle envoyait des émissaires à Constantinople, avec de riches présents et des sacs pleins de ducats. Aussi étaient-ils bien accueillis ; il leur arrivait rarement de revenir au pays sans avoir obtenu quelques avantages. Il n'en était pas tout à fait de même de la Pologne. Là, les Tartares indisciplinés se livraient à des exploits qui motivaient de la

part du gouvernement polonais des réclamations incessantes. La Porte répondait vaguement. La Pologne était, à ses yeux, un pays d'un rang secondaire qui n'avait aucun droit de récriminer; c'est tout au plus s'il était autorisé à envoyer des ambassadeurs auprès de la cour du Grand Seigneur, encore n'obtenait-il, le plus souvent, que des résultats négatifs. Amurat excellait dans ce genre de négociations. Sa duplicité lui fournissait tous les arguments dont il avait besoin pour justifier les agressions de ses généraux ou de leurs auxiliaires, et, comme cette situation équivoque convenait aux deux parties, les Autrichiens et les Polonais ne voulant pas, à ce moment, de la guerre, tout se passait en échange de visites et en pourparlers.

Amurat se voyait forcé d'engager les janissaires dans une nouvelle campagne à cause de leur attitude séditieuse qui commençait à l'inquiéter. De son côté, le grand vizir, jaloux de la renommée de son prédécesseur, voulait se distinguer par quelque action d'éclat. Cependant l'Autriche et la Pologne, de plus en plus pacifiques, cherchaient à éviter les hostilités, et Amurat dut se rabattre sur la Perse. Depuisquelque temps, les relations entre les deux pays étaient troublées par de fréquents combats sur la frontière. La Porte saisit ce prétexte pour déclarer la guerre au roi de Perse.

Fidèle à l'exemple qui lui avait été donné par son père, Amurat n'accompagna pas l'armée, dont le commandement fut confié à Sinan-Pacha. Délivré de la présence des janissaires, il put se livrer à ses deux passions favorites: les femmes et l'or, l'or surtout. Rien ne le réjouissait autant que la vue de ce précieux métal. C'était un dur sacrifice pour lui de devoir quelquefois, cédant aux exigences de son armée, le retirer de ses coffres.

Toutefois la crainte que les janissaires inspiraient

aux sultans était salutaire, car elle tempérait dans une certaine mesure la violence du despotisme et rendait le souverain plus attentif à ses devoirs. Après leur départ Amurat s'abandonna à la débauche. L'orgie, la hideuse orgie, reparut au palais, orgie de chair humaine d'où le vin était banni ; mais non le vice. Sa forte constitution lui permit toutes sortes d'abus voluptueux. Nombreuse fut sa postérité : vingt enfants mâles et une quantité de filles que leur sexe protégeait contre les immolations prescrites par la raison d'Etat.

Amurat eut plusieurs favoris ; le plus célèbre fut Schemsi qu'on avait surnommé le fauconnier des pétitions. Il était chargé de remettre au Sultan les placets et requêtes présentés par ses fidèles sujets. Il se faisait avec cette fonction de gros revenus, rançonnant, comme il lui plaisait, les malheureux pétitionnaires. Ayant amassé de la sorte beaucoup d'argent, il eut la malheureuse idée d'associer le sultan à ses gains et lui fit, un jour, présent de quarante mille ducats, ce qui surprit tout d'abord le monarque. Interrogé sur la provenance de cet argent, Schemsi eut la franchise d'avouer qu'il l'avait gagné à son service ; il ajouta qu'en le donnant au sultan, il ne faisait que le rendre à son légitime propriétaire. Amurat encaissa les quarante mille ducats et continua d'exiger de son favori de nouveaux présents. Les fonctionnaires apprirent à leur tour par quel moyen ils pouvaient s'assurer les faveurs du maître. Désormais le sultan devenait accessible à la corruption. Amurat prit goût à ces gains illicites ; il fallait le payer pour lui plaire ; il fallait le payer encore pour échapper à une disgrâce. Bientôt toutes les places et toutes les fonctions furent à vendre. Le prix en était taxé d'avance. La vénalité atteignit des proportions telles que le grand vizir dut se plaindre de l'ingérence abusive du palais dans les affaires de l'Etat. Il lui fut répondu qu'il n'avait qu'à obéir

et que ce qui venait du palais ne pouvait être malfaisant. Cette réponse ne satisfit pas le grand vizir. Sachant que le coup porté à son prestige avait été préparé par Schemsi, qui continuait de jouir de la confiance du sultan et de la protection de la sultane Safié, une esclave vénitienne à laquelle Amurat était très attaché, il introduisit dans le harem deux autres esclaves remarquables par leur beauté et possédant quelques arts d'agrément, comme la musique et la danse. Celles-ci ne réussirent pas à détruire complètement l'influence de Safié ; mais elles parvinrent à maintenir le grand vizir à son poste.

Pendant qu'Amurat III passait sa vie dans les plaisirs, et qu'il amassait de l'or, son armée livrait de sanglantes batailles en Perse. La guerre s'étendait aux contrées voisines, au Caucase, à la Géorgie, à l'Arménie, au Daghestan. Tantôt victorieuse, tantôt vaincue, jamais découragée, elle évoluait dans ces lointains pays contre un ennemi vigilant, qui connaissait les accidents du terrain et savait se dérober aux coups qui lui étaient destinés. Amurat envoyait ordre sur ordre pour qu'on continuât les hostilités, redoutant de voir les troupes revenir dans la capitale.

De cette guerre engagée avec la Perse, Amurat ne pouvait rien espérer et elle allait se terminer fatalement par la retraite précipitée de l'armée, lorsque le sultan imagina, pour la retenir en Asie, d'en diriger la plus grande partie sur la Crimée. Mohammed Ghéraï, avait refusé d'envoyer ses soldats au secours de l'armée turque assiégée dans le Caucase. Amurat, pour punir cette défection, ordonna au serasker, Osman-Pacha de marcher contre lui et de favoriser les menées d'Islam Ghéraï qui travaillait à déposséder son frère. La marche audacieuse d'Osman eut un plein succès ; Mohammed fut assassiné avant que les Russes aient pu accourir à son aide, et son frère recueillit sa succession. Osman, en-

couragé par ce succès vint à Constantinople sans y être autorisé. Il ambitionnait, depuis longtemps, le poste de grand vizir. Le sultan, le voyant arriver inopinément, lui fit bon accueil, s'empressa de lui accorder tout ce qu'il demandait et le fit partir de nouveau pour la Perse où les troupes venaient de subir une série d'échecs. Osman-Pacha y trouva la défaite et la mort. L'année suivante, les armées turques ayant recommencé l'attaque, la Perse et l'Arménie furent finalement vaincues. En dépit des prodiges de valeur déployés par le célèbre Hamzé-Mirza, l'un des plus héroïques soldats que l'Iran ait enfanté, et par le valeureux Simon, le dernier défenseur de l'indépendance arménienne, ils furent écrasés par le nombre. Le champion de l'Islam et le soldat du Christ se valaient par le courage, mais les généraux Ottomans, plusieurs fois terrassés par leurs adversaires recevaient sans cesse de nouveaux renforts, ce qui devait leur assurer infailliblement la victoire. Après avoir pacifié la Perse, une partie de l'armée reprit le chemin de la capitale, au grand désespoir d'Amurat.

Ce fut pour les janissaires l'occasion de nouvelles rébellions. Tant qu'ils étaient occupés à la guerre, ils ne réclamèrent pas leur double solde ; mais à peine rentrés dans leurs foyers, ils s'insurgèrent contre leurs chefs, demandant à hauts cris le paiement de leurs arriérés, en bonne monnaie. Si le trésor était vide ou ne contenait que des pièces fausses, de mauvais aloi, la cassette impériale regorgeait d'or. Les mutins voulurent être payés avec cet or et envahirent le sérail. Pour les apaiser, on leur abandonna tout, même la tête du defterdar, ministre des finances, ainsi que celle du beylerbey de Roumélie. A partir de ce moment, le sultan n'eut plus d'autre préoccupation que celle de voir la guerre se rallumer de nouveau en Europe. Il rappela, à cet effet, le vieux Sinan. C'était un homme énergique et entreprenant qui ne reculait devant aucune tâche.

Partout l'anarchie était à son comble. Le gouvernement n'était plus obéi. Du Caire jusqu'à Bude, des troubles éclataient, comme si le sol de l'empire eût été miné. Symptôme grave, les janissaires ne se montraient pas plus soumis au camp que dans la capitale. En Moldavie, ils avaient poussé la témérité jusqu'à nommer de leur propre autorité un voïvode sur ce pays. Ils agissaient comme s'ils avaient été les maîtres. Quel remède à cette situation ?

Deux partis s'offraient à Sinan. Il pouvait rassembler toutes ses troupes, et les jeter sur l'Asie, ou bien déclarer la guerre à l'Autriche qui, ainsi que nous l'avons dit, s'ingéniait à l'éviter. Il opta pour ce dernier moyen. Trente années de paix relative avaient permis à l'Autriche de refaire ses forces. Le pacha de Bude fut vaincu, dès le début de la campagne, et ce premier succès ranima le courage des chrétiens, qui se soulevèrent partout contre les Turcs, notamment en Transylvanie. Sinan se trouvait en fort mauvaise posture. Jadis le sultan fût accouru en personne pour dégager ses troupes et relever le courage de son armée ; mais Amurat, confiné dans son palais, se contenta d'envoyer à Sinan, l'étendard sacré du prophète, faible secours contre des soldats déjà victorieux. Sur ces entrefaites, le sultan mourut subitement, usé par ses débauches. Son règne s'achevait dans la honte et dans la défaite (1).

Pour émettre un jugement impartial sur le règne d'Amurat III, il faudrait pouvoir synthétiser, en quelque sorte, tous les faits qui s'étaient passés depuis la conquête de Constantinople par Mahomet II, en supputer les conséquences, en répartir les responsabilités. Il est évident qu'Amurat n'avait pas créé seul la situation douloureuse dans laquelle la Turquie se débattait. L'ins-

(1) Batailles de Koulpa et de Stuhlweissenburg (1593-1594).

trument avait été faussé aux mains de ses prédécesseurs et voici que deux règnes successifs causent tant d'avaries à l'Etat qu'on se demandait déjà, avec une certaine anxiété, ce qu'il allait devenir et s'il ne sombrerait pas dans la tempête.

Comment s'était étiolée cette force prodigieuse qui, pendant plus de deux siècles, avait fait trembler l'Europe et dont l'immense rayonnement avait ébloui l'univers ? Par quelles causes secrètes s'était affaibli cet admirable courage dont les premiers sultans avaient fourni tant de preuves ? Toujours sur la brèche, ils dédaignaient les plaisirs ou bien ils en usaient comme d'un délassement. Toute cette force s'était évanouie dans la fumée de l'encens que les courtisans brûlaient autour du trône et dans les parfums enivrants du harem.

Pourtant les exemples de bravoure et d'héroïsme donnés par les souverains de la Turquie, étaient encore récents. Trente années s'étaient à peine écoulées depuis le jour où le nom de Soliman-le-Magnifique avait retenti dans le monde pour la dernière fois, comme un coup de tonnerre, et déjà on pouvait dire que le sommeil de la mort pesait sur sa dynastie. On constate bien ça et là quelques réveils, puis la nuit se fait de nouveau, sombre, obscurcissant les horizons d'un peuple qui semblait né pour la gloire et pour le bonheur.

Tout ceci ne démontre-t-il pas que l'œuvre de la guerre est vaine, si elle ne donne naissance à une inspiration civilisatrice, basée sur l'amour de la science et de l'humanité ?

Les premiers sultans avaient fondé par leur sagesse et par leur vaillance un puissant empire dont les assises reposaient sur leurs forces militaires et dont la base sociale était la tolérance et l'amour du progrès. Qu'en ont fait leurs successeurs ? Amurat III, après Sélim II, inaugure résolument l'ère de la décadence qui va conti-

nuer de règne en règne, condamnant la Turquie à une longue et pénible agonie.

On était pourtant fondé à croire que Sélim serait une exception et que la chaîne des grands sultans se serait renouée, aussitôt après sa mort. C'est le contraire qui eut lieu. Il apparut alors à tous qu'Amurat était le second d'une série de souverains dont la faiblesse allait faire mieux ressortir, en quelque sorte, les brillantes qualités de leurs prédécesseurs.

Ce changement subit reste pour nous une énigme indéchiffrable ; car s'il est facile d'expliquer comment le pouvoir absolu corrompt, à la longue, les âmes les mieux trempées, on ne peut comprendre que, du père au fils, le courage militaire, qui était un des plus beaux apanages de la famille, s'efface tout à coup, pour faire place à la mollesse et à la lâcheté.

Le règne d'Amurat accentua le mouvement de retraite des Turcs vers le Danube et les Balkans. Cette retraite va s'aggraver ; à chaque siècle, l'empire subira une amputation et perdra quelques-unes de ses riches provinces. Tels ces blocs gigantesques qui, détachés des sommets des montagnes, glissent sur une pente escarpée vers l'abime ; la puissance des Ottomans en Europe disparaîtra successivement par pièces et par morceaux. Il y aura sans doute, chez ce peuple admirable de résignation et de courage, des retours offensifs, des luttes héroïques ; mais on ne verra plus se produire ces fortes réactions qui changent le tempérament d'une nation et lui donnent une vie nouvelle.

Amurat rendit plus critique encore la situation déjà précaire de l'empire, en affaiblissant au profit des Russes les Etats musulmans, tels que la Perse, le Daghestan, et la Crimée ; imprévoyance funeste, qui allait faire des tsars les maîtres incontestés de la mer Caspienne et de la mer Noire. L'antipathie des Ottomans

pour leurs coreligionnaires de la Perse avait, on le sait, ses origines dans le schisme religieux, mais il n'en était pas de même pour les Tartares de la Crimée qui en maintes occasions, avaient secouru l'armée turque aux prises avec les Polonais et les Impériaux. C'étaient des alliés qu'il fallait ménager, et tout l'aveuglement d'Amurat n'explique pas une telle méconnaissance des véritables intérêts de l'Etat.

La campagne d'Arabie pouvait mieux se justifier par ce fait qu'il y avait nécessité pour les califes ottomans de faire disparaître les derniers vestiges de la domination arabe, et par cette autre considération que le sultan tenait par ce moyen ses troupes éloignées de la capitale où elles eussent multiplié les séditions et les révoltes ; mais quel avantage y avait-il pour lui à aider les Russes dans leurs assauts contre les khans de Crimée.

L'isolement où furent laissés les Maures d'Espagne constituait une faute grave à la charge de la diplomatie ottomane, car, il y avait là une occasion favorable, qu'elle laissa échapper, de porter un coup décisif à la puissance germanique en Europe, et de donner la main à la France, au moment où celle-ci luttait contre la prédominance de la maison d'Autriche. Soit incapacité ou ignorance, soit mauvais vouloir, les Turcs ne surent pas mettre à profit les réelles sympathies des Maures et des Arabes pour leur pays. Après la prise de Constantinople et l'extension de leurs frontières jusqu'au Danube, ils semblent n'avoir eu particulièrement en vue que de détruire, ou de subjuguer les États mahométans, quand une alliance avec ces États leur eût été infiniment plus avantageuse et leur eût permis de concentrer toutes leurs forces contre leurs ennemis.

Amurat III, commit, en l'aggravant, la même faute que ses prédécesseurs. Il éparpilla ses forces en Asie où elles furent décimées, et le jour où il voulut faire face

à l'Autriche, il ne put que constater l'état d'épuisement où ses armées étaient tombées, par les interminables campagnes qu'elles entreprenaient tantôt en Perse et tantôt en Crimée.

La Turquie qui avait été favorisée jusqu'à Soliman par une suite de règnes éclatants et glorieux, semblait condamnée à une irrémédiable décadence. Ce qu'il y avait de plus funeste dans ce déclin que subissait l'empire ottoman, c'est qu'il se produisait juste au moment où l'Europe sortie, en quelque sorte de la période d'anarchie qu'elle avait traversée s'organisait en Etats puissants, fortement constitués. C'était l'époque où la Royauté française paraissait définitivement raffermie, où l'Espagne tenait tête à l'Angleterre, où la puissance de Venise semblait être parvenue à son apogée, où la Russie naissait à la gloire et où la Confédération germanique devenait menaçante. A ce moment la Turquie avait besoin de se recueillir et de concentrer ses forces au lieu de les éparpiller dans des luttes stériles.

CHAPITRE XIV

MAHOMET III

Avènement de Mahomet III.— Révolte des janissaires. — Débauches du sultan. — Expédition sur le Danube. — Mort de Sinan-Pacha. — Mahomet prend pour un moment le commandement de l'armée. — Expédition de Crimée. — Incapacités des grands vizirs. — Le brigandage dans les provinces. — Entourage des sultans. — Rôle du peuple.

S'il est donné aux sultans de vivre dans la splendeur, la mort est pour eux la fin de toutes les pompes et de toutes les apothéoses. Ils sont d'ailleurs indifférents aux hommages que la postérité pourrait leur décerner. Leurs sujets subissent leur ascendant et ne gardent, d'ordinaire, ni le souvenir de leurs bienfaits, ni celui de l'oppression dont ils ont été les tristes victimes, pendant la durée de leur règne. Courtisans et peuples se tournent du côté de l'astre qui se lève. Aussi les obsèques des souverains ottomans ont-elles lieu de la manière la plus simple, en toute hâte, même avec précipitation, à moins que, par exception, leurs successeurs n'en décident autrement. Mahomet voulut que son père eût de magnifiques funérailles.

Par quelle malheureuse inspiration fut-il conduit à décider, la nuit même de son avènement, de mettre à mort ses dix-neuf frères? C'est en vain que les infortunés princes implorèrent la clémence du sultan ; c'est en vain qu'il supplièrent le bourreau de les épargner, ils furent tous étranglés. Dès l'aube, on vit sortir du harem

les dix-neuf cercueils. Que de sang versé ! Que d'hécatombes à chaque règne, et quelle horrible vision que cette suite ininterrompue de meurtres et d'assassinats !

Féroce envers ses frères, Mahomet montra une inconcevable faiblesse à l'égard des janissaires. Il poussa la lâcheté jusqu'à débattre avec eux le prix qu'il devait leur offrir, comme don de joyeux avènement. Tout en réclamant leur dû, les janissaires refusaient obstinément d'en fixer le montant, espérant ainsi obtenir de la générosité du sultan plus qu'ils n'auraient osé demander. En fin de compte, le grand vizir Ferhad fit emplir de pièces d'argent quantité de sacs, et, les ayant rangés dans la cour, il invita les janissaires et les sipahis à se les partager. Les janissaires, qui étaient les plus forts, chassèrent ces derniers et s'emparèrent de tout. Les sipahis se répandirent alors dans la ville et menacèrent de mort le grand vizir. Ces émeutes ne troublaient pas, à proprement parler, la tranquillité de la capitale. Elles ne visaient, en effet, qu'une certaine catégorie de fonctionnaires et les sympathies de la foule étaient acquises aux rebelles. Outre qu'entre le palais et le peuple il y avait une ligne de démarcation bien nette, bien tranchée, une sorte de fossé fait de crainte et de superstition, les commerçants de Stamboul avaient intérêt à rentrer dans l'argent qu'ils avaient avancé à leur clientèle turbulente. Les révoltés une fois en possession de leur solde, s'empressaient de payer leurs dettes, sans que rien, du reste, les y obligeât, par une sorte de vanité, qui les poussait à se montrer généreux, peut-être aussi par un instinct de justice qui est au fond de l'âme populaire.

Les historiens de Mahomet affirment, et nous voulons bien le croire, qu'il était monté sur le trône avec d'heureuses dispositions, mais on en chercherait vainement la trace dans tous les actes de sa vie. Quand dans la nuit

de son couronnement, nuit tragique, on aligna devant lui dix-neuf cercueils, ceux de frères aimés, ces dispositions, à supposer qu'elles eussent jamais existé, devaient fatalement tomber dans le néant. On songe, après le crime, à l'insécurité du lendemain, on se croit entouré d'assassins et l'on est prêt à commettre d'autres forfaits pour se soustraire aux châtiments que l'on redoute. On devient assassin malgré soi, par nécessité plus encore que par tempérament,

Une tête coupée en fait renaître mille,

on s'enfonce de plus en plus profondément dans le crime et l'on cherche presque sans le vouloir une issue à une situation devenue inextricable.

Mahomet, menacé par les émeutes militaires, essaya d'y échapper, en ayant recours, comme ses prédécesseurs, à la guerre, moyen infaillible pour sortir d'embarras ; mais les janissaires et les sipahis refusèrent d'obéir et le grand vizir dut se rendre en Roumélie, avec une partie de l'armée seulement, espérant que les révoltés ne persisteraient pas dans leur refus de rejoindre le camp. Le sultan s'adressa dans cette circonstance à l'habileté bien connue de Sinan, qui avait été relégué, pour la troisième fois, au fond d'une province. Il fut rappelé de l'exil, et parvint, à force de cadeaux, à convaincre les mutins qu'il était de leur intérêt de le suivre dans cette campagne où ils auraient trouvé beaucoup de profits. Soit lassitude, soit crainte, ils obtempérèrent à son désir, et la capitale fut enfin délivrée de la présence de ces hôtes gênants.

A partir de ce moment, le sultan put jouir de tous les plaisirs qu'une mère avisée (1) allait lui procurer. Elle fournit à son fils autant de femmes qu'il en voulut. Elle en fit venir des provinces et de l'étranger. Le sultan passait

(1) Biaffa.

ses journées et ses nuits dans ce milieu bizarre, avec des filles de tous les points du globe, ignorant pour la plupart la langue de leur seigneur et maître, tandis qu'au dehors le sélamlik regorgeait de chanteurs, de danseurs et de pages qui se livraient aux plus honteuses orgies, sous les yeux mêmes du sultan.

Pendant que Mahomet s'adonnait ainsi à la débauche, Sinan poursuivait sa route vers l'Allemagne. Il fallait à tout prix attaquer l'ennemi ; aucun traité, ni aucune négociation ne pouvait empêcher la guerre. Qu'elle fût faite en de bonnes ou en de mauvaises conditions, dans des circonstances favorables ou non, il fallait qu'elle eût lieu, que le sang coulât à flots et que le pays voisin fût livré au pillage. Mais voici un autre aspect, non moins étrange, de cette situation anormale. Chemin faisant, Sinan rencontre son rival, qui, prévenu des intrigues ourdies contre lui, revenait en toute hâte à Stamboul. Le nouveau grand vizir lui barre la route et le force à se battre. Celui-ci prend la fuite, mais son implacable ennemi met les sipahis à ses trousses. Le malheureux Ferhad parvient toutefois jusqu'à la capitale, et, se jetant éperdu aux pieds de son maître, il implore son pardon. Le sultan commença par lui faire livrer tous ses trésors et l'ayant ainsi dépouillé de ce qu'il possédait, il rendit un *hatti-chérif* garantissant sa vie. Sinan, de son côté, s'étant plaint au sultan de la condescendance qu'il venait de témoigner à son rival, Mahomet craignant, sans doute, que l'irascible grand vizir ne revînt à Constantinople avec l'armée, rendit aussitôt un second hatti-chérif ordonnant au bourreau d'exécuter l'infortuné Ferhad.

Mais tout se paye, en ce monde ; Sinan ne fut point heureux dans ses opérations contre les Impériaux et leurs alliés ; il essuya revers sur revers et réclama des renforts. Le sultan eut recours aux lumières du mufti

qui, faute de mieux, lui conseilla de faire dire des prières publiques dans les mosquées pour apaiser le courroux du ciel. Cependant une chose surprenait Mahomet : tous les rapports reçus de Sinan avant la bataille représentaient la situation des troupes comme excellente et promettaient la victoire. Il s'en ouvrit à l'un de ses confidents qui lui remit à cette occasion un poème de quinze cents vers, composé par Ali Tchélébi, dans lequel ce poète dépeignait sous les couleurs les plus sombres l'état des troupes à la frontière. Ne sachant plus quelle résolution prendre, dans ces circonstances critiques, le sultan remplaça Sinan par le fils de sa nourrice, un intrigant dont il avait fait, quelque temps auparavant, son ministre des finances ; mais ce dernier éprouva une si grande joie de son élévation à cette haute dignité qu'il mourut trois jours après.

Force fut à Mahomet de maintenir Sinan à son poste. Celui-ci, redoutant de plus en plus les intrigues du palais, supplia le sultan de venir se mettre à la tête des troupes. C'était d'ailleurs la volonté expresse des janissaires pour lesquels la présence du souverain était l'occasion d'une distribution d'argent. Mahomet, sur les conseils de sa mère, ajourna son départ jusqu'au printemps. Sur ces entrefaites, Sinan vint à mourir, et le sultan se trouva par cela même dégagé de sa promesse. La mort de ce rude Albanais fut un soulagement pour Mahomet qui en outre recueillit sa succession s'élevant à des sommes fabuleuses. Les janissaires ne cessant pas de réclamer la présence du padischah à la frontière, celui-ci se décida, sur les instances du mufti, à abandonner sa capitale (1). Cet événement eut sur Mahomet les plus heureuses conséquences. Echappé à cet air que l'on respire au sérail, sorti de ce milieu délétère fait

(1) 21 janvier 1597.

pour corrompre le cœur et amollir le courage, le sultan s'était ressaisi et avait trouvé en lui-même la fermeté nécessaire pour diriger les premières opérations. Il rétablit la discipline, et, après la prise d'Erlau, à la célèbre journée de Keresztes, ce fut lui qui, à l'ombre de l'étendard sacré, conduisit ses vaillants soldats à la victoire. Il battit à plates coutures l'armée austro-allemande commandée par Schwarzemberg et Teuffenbach. S'il fût demeuré au camp, il eût retrouvé sa popularité, mais il avait hâte de revoir Constantinople. Le commandement des troupes fut laissé au renégat Cicala. Le nouveau grand vizir licencia aussitôt les régiments asiatiques qui revinrent dans leurs foyers. Par cette mesure, il affaiblit son armée et fournit à la rébellion en Asie un nouvel aliment.

Dès son retour dans sa capitale, Mahomet ayant appris que le khan de Crimée avait arboré l'étendard de la révolte, rappela aussitôt Ibrahim-Pacha qui commandait de ce côté de la frontière et lui donna pour remplaçant l'eunuque Hassan connu par ses exactions en Egypte et par sa cruauté. Cet homme, déjà immensément riche, mit la Crimée au pillage et en revint chargé d'or. Il n'eut pas de peine à gagner à sa cause la sultane Validé et fut nommé grand vizir. Il commença à vendre les places au plus offrant et commit tant d'abus que le sultan, lassé des plaintes qui lui parvenaient sur ce singulier personnage, le remplaça par Djerrah Mohammed, chirurgien de profession, auquel il fit la déclaration suivante : « Si tu ne te conduis pas bien, Mohammed, tu seras écartelé ! » Paroles vaines qui ne pouvaient corriger ce malheureux choix, dû à la faveur, non au mérite.

Aussi les dernières années du règne de Mahomet furent-elles attristées par des rébellions qui éclatèrent successivement en Europe et en Asie. Ces révoltes s'ex-

« J'ai vécu ». Mahomet ne s'était tracé aucune ligne de conduite, ne s'était imposé aucune tâche. Il voulait vivre dans la joie et les plaisirs. S'il n'y réussit pas pleinement, c'est que dans sa situation de chef d'État, il était impossible de se désintéresser d'une façon complète des préoccupations inhérentes aux affaires publiques. On ne chasse pas d'un coup d'éventail les soucis qui assiègent le trône. Si le souverain détourne la tête pour ne les point voir ils bourdonnent à son oreille et parfois ils le piquent au front de leurs dards. La meilleure manière de les écarter c'est de les aborder de face et d'en faire le sujet de ses méditations quotidiennes. Comment exiger cela d'un sultan comme Mahomet ? Comment un monarque qui consacre ses nuits aux débauches et ses journées à toutes sortes de distractions serait-il capable de traiter les affaires sérieuses ou simplement de les examiner ? Il se repose sur d'autres de ce soin ; mais le jour où une catastrophe se produit, on l'entend pousser de hauts cris et en appeler au prophète de la pureté de ses intentions. Victime de ses mauvais conseillers : s'il a confié le pouvoir à un intrigant, c'est qu'ils lui ont affirmé que c'était l'homme apte à remplir cet emploi, ou à un ignorant, c'est qu'ils le lui ont présenté comme un ministre capable. Pourtant quand il se permettait de prendre pour grand vizir le fils d'une blanchisseuse, ou un chirurgien, ou un eunuque, on est bien forcé d'avouer qu'il commettait une faute grave. De responsabilités, Mahomet n'en eut point, il ne voulait pas en avoir : Etre supérieur, il pouvait à son gré planer dans les sphères élevées, ou se vautrer dans la boue, pratiquer la vertu ou le vice, honorer les sciences ou les dédaigner, construire des cités ou les détruire, accorder la vie aux captifs ou les laisser massacrer, protéger ses sujets ou les livrer au bourreau. Dans tous ses actes, bons ou mauvais, louables ou malfaisants, il agissait en maître.

CHAPITRE XV

AHMED Ier. — MOUSTAPHA Ier. — OSMAN II

Graves désordres en Asie et en Europe. — Faiblesse du monarque. — Séditions militaires. — Changements dans l'ordre de succession. — Avantages et inconvénients des deux systèmes. — Résultats de ces changements sur la situation générale de l'empire. — Influence pernicieuse du harem. — Avènement de Moustapha. — Sa déposition. — Osman II est proclamé sultan. — Nouveaux troubles. — Moustapha remonte sur le trône. — Mort d'Osman II et de Moustapha. — Période tourmentée. — Indifférence du peuple.

Que l'on se figure, au milieu de l'océan, un vaisseau assailli par la tempête : le navire est désemparé, les voiles sont déchirées, les mâts brisés, le gouvernail flotte sur les crêtes écumantes des vagues furieuses ; telle est l'image que présentait la Turquie à la mort de Mahomet III.

Il laissait à son fils Ahmed un lourd héritage que les frêles épaules de l'enfant, âgé seulement de douze ans, ne pouvaient porter.

Les Firaris — on avait donné ce nom aux troupes licenciées par Cicala — s'étaient répandus en Asie où ils fomentaient des révoltes. La rébellion, ayant à sa tête le célèbre Dély-Hassan, avait trouvé dans les montagnes de la Cilicie, dans les contreforts du Taurus et du Kurdistan des éléments qui la rendaient redoutable. Ajou-

tez à cela le voisinage de la Perse qui avait à venger ses défaites passées, celui de la Mésopotamie et de la Syrie désireuses, l'une et l'autre, de secouer le joug et vous aurez une faible idée des dangers que les troubles qui venaient de renaître, en Asie, faisaient courir à l'empire. Les séditions incessantes des janissaires, les intrigues des généraux et des grands vizirs, la rapacité des fonctionnaires, les agissements des ulémas, l'influence du harem, la faiblesse du jeune monarque, étaient autant de causes d'ébranlement pour la puissance ottomane. Tant d'intérêts opposés les uns aux autres, tant de passions déchaînées, tant de desseins séditieux formaient un véritable chaos. Tout autre gouvernement eût infailliblement péri sous la poussée de ces désordres ; mais en Turquie les rébellions étaient, en quelque sorte, entrées dans les mœurs. Au surplus, elles ne présentaient pas en Asie les mêmes dangers qui en seraient résultés pour l'empire, si elles avaient pris naissance en Europe, en face des chrétiens armés. La répression elle-même comportait bien des tempéraments, elle était relativement modérée. Le plus souvent les rebelles se livraient à la discrétion du gouvernement et n'avaient pas lieu de s'en repentir ; ils étaient traités avec humanité et pourvus d'emplois lucratifs, comme la chose eut lieu pour Dély-Hassan qui, gorgé d'or, fut nommé gouverneur général de la Bosnie en 1602. D'autres fois, les négociations précédaient les combats ; il n'y avait, pour ainsi dire, qu'un semblant de lutte qui se terminait ensuite par des embrassades. Gagner les chefs paraissait aux généraux ottomans le plus sûr moyen de vaincre. Si, d'aventure, un de ces chefs refusait les insignes de la sujétion et les faveurs qui les accompagnaient,on le faisait assassiner par quelqu'émissaire. Le vrai péril était dans la capitale où l'anarchie régnait et dans l'émiettement des forces natio-

nales provoqué par l'indiscipline qui sévissait dans les rangs de l'armée. Les Sipahis avaient repris les armes contre leurs chefs, tandis que sur la frontière les Persans remportaient d'importantes victoires. Tébriz et Evian étaient reconquises et la rébellion s'étendait à la Syrie et jusqu'aux portes de Stamboul.

On comprend que, dans ces circonstances, l'Europe ne se soit pas montrée trop pressée de sortir de sa réserve et qu'elle ait gardé pendant si longtemps une attitude expectante. A quoi bon renverser ce qui tombe de soi?

Pendant la minorité du prince, le gouvernement fut entièrement aux mains du grand vizir et de la sultane validé. Plus tard, lorsque le sultan fut avancé en âge, il ne put exercer le pouvoir, ni affirmer sa volonté souveraine, et cela à cause des séditions qui éclataient sans cesse au sein de l'armée et des intrigues du sérail. Un homme, un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, Mourad, prit alors les rênes du gouvernement; par son énergie, il dompta la rébellion. Il marcha contre les Persans et périt glorieusement dans un combat. La paix fut conclue avec la Perse, paix éphémère; car la guerre recommença bientôt en Europe où l'imprudent successeur de Mourad crut devoir intervenir dans les affaires de Hongrie. Les Autrichiens remportèrent des succès éclatants qui forcèrent la Porte à conclure le traité de Carlowitz, traité favorable à l'Autriche et qui l'exonérait définitivement du tribut de 3.000 ducats qui lui était imposé par les anciens traités. La paix fut bientôt rompue et la Turquie subit de nouveaux désastres. Le grand-vizir, de plus en plus enhardi par la faiblesse du jeune monarque, en était arrivé à cacher à son maître des défaites telles que celles que subirent les armes ottomanes à Sinope. Dénoncé par le grand mufti, le coupable fut étranglé par le chef des janissaires auquel le sultan,

dans un moment d'effusion, avait confié sa peine. En dépit de quelques actes de cruauté commis au nom du souverain. Ahmed passe, à juste titre, pour avoir été plutôt un prince débonnaire. Quand, parvenu à sa majorité, ses favoris lui conseillèrent de massacrer ses frères, il s'y refusa obstinément. N'eût-il à son actif que ce fait, il suffirait à lui faire pardonner bien des faiblesses.

Une modification inattendue survint après sa mort dans l'ordre de succession. Une révolution préparée par les ulémas écarta du trône le fils d'Ahmed, ce fut son oncle, Moustapha, âgé de soixante ans, qui régna à sa place. Cette révolution s'accomplit sans effusion de sang. Les ulémas étaient las de voir sur le trône des jeunes princes qui échappaient presque toujours à leur influence. Comme le pouvoir, sous ces princes, était confié, soit au grand-vizir, soit aux chefs militaires, leur prestige en souffrait ; aussi, avaient-ils le désir de faire régner un monarque élevé par eux dès son jeune âge, ayant profité de leurs leçons et qui favoriserait leur action.

Le changement introduit dans l'ordre de succession, qui depuis lors fut rigoureusement observé, apporta-t-il quelque amélioration à la situation devenue si précaire de l'empire ? Nul n'oserait l'affirmer. Il semble, au contraire, que ce soit un grand malheur pour la Turquie que le fils aîné du sultan ne succède plus à son père. En voici les raisons. Le souverain, sachant que son fils était appelé à régner, aurait été amené par la force même des choses, ce semble, à lui donner une meilleure éducation et à l'initier, dans une certaine mesure, à la bonne marche des affaires publiques. Au lieu de cela, le prince héritier était fatalement tenu en suspicion. Traité comme un prisonnier d'Etat, on l'éloignait du gouvernement et de l'armée. Qu'en résultait-il ? Le jour où, après

une longue attente, il montait sur le trône, il ignorait tout, et les sciences politiques, et la manière d'administrer. Il choisissait ses ministres parmi les serviteurs qui avaient partagé sa captivité et qui, le plus souvent, étaient aussi ignorants que lui. De là naissaient mille désordres. Il est vrai aussi qu'avec le nouveau système on évitait les tutelles et les régences plus dangereuses en Turquie que partout ailleurs. Il n'en reste pas moins établi que la Turquie a beaucoup souffert de ce changement de régime qui subsiste encore, mais qu'elle sera tenue de modifier tôt ou tard pour revenir à l'ancienne tradition qui, si elle présente quelques inconvénients, a du moins l'incontestable avantage d'offrir plus de garantie pour la bonne gestion des affaires et particulièrement pour le choix des hommes appelés à gouverner. L'ancien système comportait, en outre, plus de suite dans la direction de la politique extérieure. On pouvait, au surplus, en attendre quelques réformes utiles, au lieu qu'avec celui qui existe actuellement, c'est le désordre perpétuel et la désorganisation de tous les rouages administratifs. Mais ce système avait obtenu les suffrages du haut clergé mahométan, uniquement parce qu'il favorisait ses visées ambitieuses par l'accession au trône d'un monarque fanatique disposé à satisfaire ses passions sanguinaires et ce besoin de persécution qu'il éprouvait périodiquement contre les chrétiens et les sectes dissidentes.

Peut-être, dans ces circonstances critiques, où la puissance des Ottomans semblait décroître, les ulémas avaient-ils également été guidés par le souci de l'intérêt de l'Etat, attendu qu'il existait un péril réel pour l'empire à laisser arriver au trône les fils et les petits-fils des sultanes recrutées parmi les esclaves grecques, russes, serbes, géorgiennes et vénitiennes dont le sérail était alors peuplé. Leur conversion à l'islamisme ne leur faisait oublier ni leur patrie ni leurs anciens coréligion-

naires, sans compter que le sélamlik était rempli de renégats qui accaparaient les hautes fonctions. Finalement l'empire aurait été gouverné par des étrangers. Et, de fait, les sultans étaient portés, dès ce moment, on ne sait trop pourquoi, à favoriser l'élément exotique au détriment de l'élément national, soit par calcul politique, soit parce que les Turcs, c'est une justice à leur rendre, ne sont point flagorneurs, et ne se font pas faute, le cas échéant, de dire à leurs chefs la vérité. On remarquait, en tout cas, depuis le règne de Soliman Ier, que le palais était littéralement envahi par des individus appartenant à toutes les nationalités, tandis que les Turcs de race se trouvaient relégués à Stamboul dans les fonctions judiciaires ou dans les rangs de l'armée, sauf pour les emplois subalternes du sérail où ils étaient admis en assez grand nombre.

A aucune époque, les sultans n'échappèrent à l'influence pernicieuse du harem ; seulement, quelques-uns cherchèrent à la restreindre, dans la mesure du possible, et on doit reconnaître qu'ils n'y parvinrent point.

Ainsi donc, des trois partis pseudo-politiques qui gouvernaient la Turquie, deux, le parti civil et le parti militaire, avaient intérêt à maintenir l'ancien droit de succession au trône ; seul, le clergé, dépositaire de la tradition, désirait le modifier pour les raisons que nous en avons données. L'institution du califat transportée à Constantinople, depuis Sélim Ier, a pu influer également sur la décision des ulémas, attendu que les califes arabes avaient adopté cette coutume qui consistait à appeler au trône l'aîné de la famille, coutume qui subsiste jusqu'à ce jour dans les Etats mahométans, à l'exception de l'Egypte où Ismaïl Pacha réintégra l'ancien droit (1).

(1) Ce coup d'Etat éminemment salutaire ne profita guère à

Le passage de Moustapha au pouvoir, ne fut en réalité qu'un interrègne. C'était un fantôme d'empereur dont l'avènement faillit susciter une guerre avec la France.

Grisé par ce succès, le parti fanatique avait poussé le nouveau sultan à manifester ses sentiments hostiles envers les chrétiens, notamment envers les étrangers.

Un Polonais, enfermé aux Sept-Tours (1) étant parvenu à s'évader, la Porte accusa l'ambassadeur de France d'avoir favorisé cette évasion et il fut emprisonné dans le même cachot. Il fallut acheter les ministres au poids de l'or pour obtenir sa délivrance. Le droit des gens était alors inconnu et l'on en faisait bon marché dans les Etats asiatiques.

De tels actes indiquent suffisamment ce que fut ce règne qui favorisa l'anarchie et le désordre dans tout l'empire. Il n'en pouvait être autrement du moment que les ulémas se mêlaient de gouverner. Moustapha ne se maintint sur le trône que pendant trois mois ; ce n'était pas assez pour leur permettre d'exécuter leurs projets sanguinaires. On ne doit enfin retenir du court passage de Moustapha aux affaires que le souvenir de cet échec infligé au parti religieux qui, s'il se fût emparé du gouvernement, l'aurait infailliblement conduit à sa perte. L'instinct de conservation a toujours guidé les Ottomans. Quoique imbus, à un très haut degré de principes religieux, ils sont parvenus à séparer les deux pouvoirs. Ils se méfient avec raison de la science théologique appliquée à la politique. Il a toujours existé, il existe encore chez les Ottomans, un parti laïque qui, bien qu'ignorant et corrompu, a su montrer des aptitudes à gouverner et une incontestable habileté à éviter

l'Egypte, à cause de l'immixion des Anglais qui, sous forme de protectorat, se sont emparés du gouvernement du pays en 1882.

(1) Prison d'Etat.

les pièges qui lui étaient tendus. Préoccupés uniquement de conserver leur place, les Turcs acquéraient rapidement une extraordinaire adresse pour tourner les difficultés qu'ils pouvaient rencontrer, et c'est ce qui leur a valu, jusqu'ici, le renom dont ils jouissent d'être de bons diplomates.

En cette période de trouble et de désorganisation, quelque chose d'utile fut accompli. Le traité de Carlowitz donna à l'Autriche certains privilèges qu'elle n'aurait pas osé espérer quelques années auparavant. La France renouvela les anciennes chartes ou capitulations et, de plus en plus, s'affirma cette tendance des gouvernements européens à mettre la Turquie sous tutelle. A ce point de vue, le règne éphémère d'Osman II leur fut particulièrement favorable. Il avait remplacé Moustapha, le candidat de ce parti auquel nous faisions allusion tout à l'heure. Il donna aussitôt à son ancien professeur le droit de régenter tout le corps des ulémas et de nommer les hauts magistrats.

Cette réforme hardie lui suscita des ennemis. Elle lui fut suggérée, dit-on, par le refus du mufti de rendre un fetwa légitimant l'assassinat de son frère Mohammed. A cette demande le courageux mufti avait répondu que la famille régnante n'était déjà pas trop nombreuse, pour sacrifier à la raison d'Etat l'un de ses membres qui, tant qu'il resterait soumis, méritait de vivre. Osman se passa du fetwa légal qui l'aurait autorisé à s'ériger en bourreau de sa famille et fit périr secrètement son frère

Pour vaincre ensuite l'opposition du corps des ulémas, Osman essaya une diversion en déclarant la guerre à la Pologne et en faisant prendre à son armée la direction du Dniester. Une grande bataille s'engagea entre les deux forces ennemies, les Turcs furent vaincus. Ce succès amena un accord entre les belligérants. Pour réparer l'échec subi Osman se proposa de porter ailleurs ses

armes. Il ordonna des levées en masse dans le but d'attaquer la Perse. Les ulémas exploitèrent contre lui cette mesure, et une rébellion éclata parmi les janissaires. Ils envahirent le palais et ramenèrent sur le trône Moustapha que son imbécillité faisait passer pour un saint aux yeux de la foule.

Tombé aux mains des rebelles, Osman se répandit en supplications pour obtenir sa grâce. Mais les mutins, jugeant qu'ils seraient plus en sûreté sous l'autorité d'un prince idiot, sacrifièrent Osman qui fut assassiné dans sa prison, après avoir soutenu, contre ses bourreaux, une lutte corps à corps. Il était robuste et, pour l'abattre, un janissaire dut lui porter un coup de poignard par derrière, pendant que deux hommes le tenaient serrés entre leurs bras.

Le retour de Moustapha n'apaisa pas la révolte. Les janissaires nommaient maintenant les grands vizirs et les destituaient. Ils résolurent finalement de déposséder de nouveau Moustapha, dont la folie était incurable, et d'élever au trône le frère cadet d'Osman, agé de douze ans.

Cette période, qui avait commencé avec le règne d'Ahmed Ier pour aboutir à l'assassinat d'Osman et de Moustapha, fut pleine de calamités. On rencontre fréquemment de ces faits tragiques au cours de cette histoire et on ne peut s'empêcher d'admirer l'endurance et la résignation du peuple turc, en temps de paix comme en temps de guerre, au sein des troubles qui désolaient l'Etat. On eût dit qu'il trouvait quelque joie à ce spectacle. Les peuples qui manquent de courage pour diriger leurs propres destinées ou qui négligent de gérer eux-mêmes leurs affaires par l'intermédiaire de leurs mandataires, ont une façon particulière de se venger de ceux qui les oppriment. Ils suivent attentivement les événements, non avec le dessein d'y participer en quoi

que ce soit, mais pour marquer les coups. Etrange conduite, en vérité, que celle qui consiste à se désintéresser du bien public et à devenir simple spectateur de ses malheurs, alors que l'intérêt commande de s'unir et de se grouper en vue de chercher un remède efficace à une situation devenue périlleuse. Le peuple turc n'a pas toujours montré la même indifférence ; on le vit parfois secouer sa torpeur et manifester sa volonté d'une manière irrésistible ; mais cette effervescence momentanée d'un patriotisme longtemps contenu ne durait jamais plus de trois jours ; après quoi, c'était le calme plat annonçant d'autres tempêtes. Le peuple avait repris le joug et s'était de nouveau résigné à son sort.

CHAPITRE XVI

AMURAT IV

La décadence s'accentue. — Aversion d'Amurat pour ses ministres. — Kosrem et Hafiz grands vizirs. — Conflit entre les Grecs et les Latins. — Relations de la France avec la Porte. — Conquête de Bagdad. — Cruautés d'Amurat. — Sa mort. — Jugement sur Amurat. — Politique anti-islamique.

Les trois sultans, dont nous venons de raconter succinctement l'histoire, attestent, par leur infériorité morale, l'existence de deux causes dominantes qui ont influé sur les destinées de l'empire ottoman et qui, toutes deux, dérivent du despotisme. La première, c'est le renoncement volontaire des sultans au métier des armes, sans renoncer, pour cela, au haut commandement, d'où l'anarchie dans l'armée. La seconde provient de l'insuffisance de leur éducation et de la vie efféminée du harem.

L'interdiction de Soliman à ses successeurs de prendre part aux faits de guerre a-t-elle réellement existé ? Il est permis d'en douter. Pourquoi ce monarque, qui fut un héros dans la véritable acception du mot, aurait-il songé à édicter cette mesure contraire aux lois de l'islamisme et aux traditions de sa Maison ? Il y a eu là, évidemment, un malentendu que la pusillanimité des sultans de la décadence a pu seule transformer en une loi d'Etat, loi meurtrière, qui équivaut pour la dynastie ottomane à un véritable suicide.

Amurat IV, après un règne de quelques années traversé par d'interminables orages, s'était ressaisi, et, quant à lui, du moins, il n'a pas craint de déroger à la prétendue ordonnance de son aïeul prescrivant à ses successeurs de vivre continuellement dans le harem. Il se mit bravement à la tête de ses armées, et ce noble geste amena aussitôt un changement dans la situation. Il possédait, il est vrai, le tempérament sanguinaire de sa race ; mais il rachetait, par les dangers affrontés sur les champs de bataille, les actes de cruauté qu'il commettait envers des passants inoffensifs. Telle fut sa prédilection pour cette chasse à l'homme, qu'on le vit un matin décocher une flèche à un pauvre paysan qui conduisait un attelage de bœufs. Le malheureux ignorait qu'il y avait eu la veille une ordonnance impériale interdisant la circulation dans la rue, à certaines heures de la journée. C'est un trait des mœurs de l'époque qui n'ôte rien, du reste, aux qualités sérieuses qu'Amurat montra dans la suite.

Il ressentait une profonde aversion pour ses ministres, qui entretenait, par leurs intrigues, l'esprit d'indiscipline dans les rangs de l'armée et favorisaient les abus. Il dut cacher d'abord ses sentiments et il commença par confier les rênes du gouvernement au chef des janissaires qui venait d'arborer l'étendard de la révolte. Il donna ensuite à un autre rebelle, Hafiz, sa sœur en mariage, en le chargeant d'entreprendre la conquête de Bagdad et d'en chasser le célèbre Bekir Agha. Ces concessions faites à la paix publique, Amurat songea à sa propre sécurité et à la réorganisation de l'Etat déchiré par les factions, affaibli par les révoltes, ruiné par les dilapidations des grands. A ce moment, apparurent sur le Bosphore des bandes de Cosaques venus en barques, hardis pillards, véritables corsaires qu'Amurat, jeune encore, pourchassa à la tête de quelques troupes, prenant ainsi goût aux expéditions militaires.

Son esprit se mûrissait, d'ailleurs, au feu des discordes. Sept années venaient de s'écouler depuis son avènement au trône — il y était monté à l'âge de treize ans — années pleines d'angoisses et de calamités. Amurat était devenu un jeune homme robuste, alerte, plein d'entrain et de bonne humeur. Voici le portrait qu'en donne Hammer : « il était, écrit cet historien, d'une taille ordinaire ; il avait le visage ovale, le teint pâle, les cheveux d'un noir d'ébène, l'œil bien fendu et menaçant. Ponctuel dans ses occupations, ayant pleine conscience de ses devoirs, il voulut être instruit de tout ».

Il eut cette chance de rencontrer un homme d'une rare énergie, Kosrew, qui s'était illustré dans les dernières campagnes contre la Perse. Kosrew, dont le nom était populaire en Turquie, fut nommé grand vizir, et, par son autorité, il rétablit le prestige de l'Etat ; mais les intrigues de ses ennemis firent bientôt éclater une révolte parmi les janissaires. Malgré les brillants services rendus par Kosrew, en Perse et en Mésopotamie, il dut céder sa place à Hafiz, son rival, qui fut, à son tour, menacé de mort par les mutins. Ces derniers s'étaient portés en masse au palais. Furieux, brandissant leurs sabres, ils demandaient à hauts cris la tête du grand vizir. Le sultan parut sur le balcon et harangua les rebelles, mais vainement. Alors se produisit un fait d'une grandeur magistrale digne de l'antiquité. Un vieillard se détachant d'un groupe s'avança vers le sultan, et lui dit : « Sire, que mille esclaves comme moi périssent, plutôt que de voir votre majesté troublée par les cris sauvages de ces séditieux. Livrez-moi, que je meure, et que mon sang retombe sur la tête de ces forcenés ! » C'était le grand vizir. Amurat pleurait de rage, tandis que le courageux ministre tombait percé de dix-sept coups de couteau. Le sultan confia le sceau à Rejeb ; mais ayant su

qu'il entretenait la révolte parmi les troupes pour conserver sa place, il le fit périr, et, avec l'aide des janissaires qu'il avait gagnés à sa cause, il parvint à réprimer la révolte des sipahis. Les têtes tombaient comme les épis sous la faux du moissonneur, les ulémas eux-mêmes ne furent pas épargnés. Dès ce jour Amurat commença véritablement de régner. Il avait tant souffert, qu'il entendait maintenant se montrer vigilant et attentif au maintien de l'ordre. De là les actes de cruauté qu'on lui a reprochés et ces tournées nocturnes, demeurées légendaires, dans lesquelles il versait le sang des gens attardés dans la rue, pour semer la terreur dans la ville et donner à réfléchir à ceux qui seraient tentés de troubler la paix publique.

Tout semblait sourire à Amurat, qui voyait son autorité respectée : mais soit griserie du succès, soit par calcul, il devint si sévère qu'il provoqua le mécontentement de ses sujets. Les exécutions se succédaient jour et nuit. « C'était, suivant le témoignage de Hammer, une triste uniformité de massacres et de supplices ; les motifs connus ou cachés seuls variaient; l'issue demeurait toujours la même. La gravité et la légèreté, la sagesse et l'imprudence, le crime et l'innocence étaient justiciables du glaive et du cordon, et la mort ne cessait d'exercer ses ravages, tantôt par le supplice d'un seul, et tantôt par un massacre général. (1) »

Ce langage en dit assez, mais il faut reconnaître que si Amurat agissait ainsi poussé par son tempérament à verser le sang, il obéissait aussi à la plus terrible des nécessités, celle de veiller à sa propre sécurité. Toute modération eût été taxée de faiblesse par les professionels de l'émeute. Peut-être éprouvait-il un mortel ennui dans sa capitale. Or, l'ennui rend fantasque et féroce, quand

(1) Hammer, Tome IX.

on commande aux hommes. Il résolut donc de se mettre à la tête de son armée et de parcourir l'Asie. Son voyage fut en quelque sorte une marche triomphale. La prise d'Erivan et la conquête de Tébriz fournirent un aliment suffisant à son activité.

De retour dans sa capitale il eut quelques démêlés avec les ambassadeurs européens, notamment avec le représentant de la France. L'ambassadeur d'Angleterre fut gravement insulté. A toutes les observations qui lui étaient faites, le sultan se contentait de répondre qu'il était libre d'agir dans ses Etats comme il voulait.

Les Grecs et les Latins se disputaient depuis longtemps la possession exclusive du saint Sépulcre. Amurat favorisa les Grecs qui chassèrent les moines catholiques des lieux saints. La France protesta et obtint quelques satisfactions ; mais le conflit ne fut point apaisé.

Amurat couronna son règne par l'interdiction faite à ses sujets de fumer le tabac, sous peine de mort. Tuer un homme pour un peu de fumée ! Cette idée bizarre ne pouvait germer, évidemment, que dans le cerveau d'un despote. Ceci l'amena à créer un service d'espionnage dans tout l'empire. Dans sa campagne d'Asie, il lui arriva en un seul jour, d'ordonner l'exécution de dix-huit malheureux soupçonnés d'avoir acheté du tabac. Le fait se passa en Syrie. Ailleurs, c'étaient les mêmes hécatombes. Quel plaisir ce monarque sinistre pouvait-il trouver à répandre ainsi le sang ?

Bagdad avait opposé, jusque-là, aux armées ottomanes une résistance héroïque. Amurat s'en rendit maître. Mais quel autre tyran eût songé à publier un édit pareil à celui dont nous allons reproduire les termes ? « Quiconque a un Persan près de lui est tenu de le tuer, s'il ne veut être éventré lui-même ». Des milliers de bons musulmans périrent, à la suite de cet édit.

Fatigué de cette campagne, Amurat revint à Cons-

tantinople. Il avait montré, depuis le commencem de son règne, une austérité de mœurs véritablemen extraordinaire, pour un prince oriental, mais le manteau de la vertu semblait déjà lui peser ; il le jeta de dessus ses épaules, et à partir de ce jour, il se livra à la débauche, en compagnie de ses favoris. L'orgie fut courte et violente. La santé d'Amurat s'en ressentit et son esprit fut frappé.

Hanté par des images lugubres, ayant sans cesse devant les yeux des flots de sang prêts à l'engloutir, il eut des hallucinations. Il décréta, dans un moment de répit, la mort de son frère Ibrahim ; mais la maladie avait tellement altéré ses facultés, qu'il n'était plus obéi. Son entourage voyait distinctement que sa fin était proche, et commençait à tourner les yeux du côté du soleil levant. L'auguste malade était traité comme un petit enfant débile. Ah ! il pouvait donner des ordres à présent, signer des sentences de mort, ou destituer les grands vizirs, personne ne l'écoutait et ses serviteurs, qu'il avait comblés de faveurs, le laissaient pousser des cris plaintifs, et attendaient qu'il entrât en agonie. C'est le châtiment des despotes de ne voir autour de leur lit de mort que des indifférents ou des bourreaux.

A ses derniers moments, alors que la vie, par un effort suprême, refluait vers le cerveau et faisait triompher un instant la volonté, Amurat se doutant que ses ordres étaient méconnus, demanda à voir le cadavre de son frère, pour s'assurer qu'il était bien mort. Peine perdue, on lui refusa cette satisfaction. Il rendit enfin le dernier soupir, à la grande joie du peuple qui redoutait sa tyrannie, plus qu'il ne le détestait.

Il expira dans la force de l'âge. Il avait régné dix-sept ans. Les sept premières années servirent à le former ; mais quand il eut pris en mains les rênes du gouvernement, il fut réellement le maître de l'empire,

et un maître redoutable [illegible] hautain, d'une allure martiale [illegible] nière envergure.

Au physique comme au moral, il était en quelque sorte fait d'acier. Il pouvait broyer du caillou entre ses mains et tordre le fer. Il enleva un jour, avec le seul secours de son bras droit, et le maintint en l'air pendant plusieurs secondes, le plus grand et le plus robuste des soldats de sa garde, tant sa force était prodigieuse.

Dans un tel corps, l'âme joue un rôle secondaire, elle ne peut percer, ce semble, l'enveloppe qui l'enserre, pour prendre son essor vers les hauteurs. Elle reste amalgamée à la matière. Aussi Amurat, n'eut-il aucune idée géniale, aucun de ces projets qui dénotent un esprit vif et alerte, une intelligence nette et claire. La matière l'enveloppait, pour ainsi dire d'une épaisse cuirasse et sa chair lui servait de rempart contre les assauts de l'esprit. En revanche, il était follement actif; il aimait le mouvement, l'air et l'espace. Chez Amurat, le regard, c'était l'eclair précédant la foudre. Entre l'instant où il fronçait les sourcils et celui ou il les déplissait, il n'y avait qu'à regarder : on voyait les têtes rouler dans la poussière. Le bourreau était toujours là, prêt à exécuter ses ordres. Où veut-on que la sensibilité se loge dans une telle armature? Pour dompter l'anarchie qui sévissait depuis quelques années, il fallait cet athlète, il fallait un prince prompt dans l'exécution de ses desseins et terrible dans les manifestations de sa volonté souveraine, faisant flamboyer son sabre au-dessus des fronts les plus altiers, rendant coup pour coup, dent pour dent, s'affranchissant des règles ordinaires, brisant les vieux moules et foulant aux pieds les lois de la justice et de l'humanité.

Les plus grandes iniquités, les plus terribles crimes, lorsqu'ils ont eu pour but de sauver momentanément

l'Etat, sont jusqu'à [illegible] point excusables. Il ne semble pas que ce but ait été celui d'Amurat, mais son œuvre conçue dans un désir de vengeance ne fut ni inutile ni vaine. Il sut en imposer à son entourage, à ses milices, à ses ministres jusqu'au jour où il fut terrassé par la maladie. Ses actes politiques revêtirent également un caractère de sauvagerie. Toutes les guerres qu'il entreprit en Asie n'eurent d'autre objet que de ruiner les Persans et de les exterminer, non en vue d'un agrandissement territorial, mais uniquement pour assouvir sur eux la haine que ses professeurs et ses conseillers lui avaient inculquée contre les schiites. L'interdiction de la vente du tabac dans toute l'étendue de l'empire n'eut pas d'autre mobile. La Perse, pays producteur, faisait avec la Turquie un grand commerce qui rapportait beaucoup au trésor et enrichissait en même temps les habitants. Toutes ces considérations furent dédaignées ; car il s'agissait, avant tout, d'atteindre la Perse hérétique et de consommer sa ruine. Les autres sultans n'avaient pas agi autrement à l'égard de ce royaume islamique qui ne demandait qu'à vivre en paix avec l'empire ottoman. Du reste il fallait aux Turcs en Asie un ennemi à combattre et si la Perse n'avait pas existé, ils l'auraient, pour ainsi dire, créée de toutes pièces pour pouvoir occuper les loisirs de leur armée. Bagdad fut le pendant de Buda-Pesth et offrit aux sultans l'avantage inappréciable d'être très éloigné de la capitale.

CHAPITRE XVII

IBRAHIM Ier

Mœurs dissolues d'Ibrahim. — Sa jeunesse. — Son éducation. — Système défectueux. — Persécution contre les chrétiens. — Intrigues de palais. — Chute du grand vizir. — Penchant d'Ibrahim pour le luxe. — Son amour effréné pour les fourrures. — Folles dépenses du sérail. — Conquête de l'île de Crète. — Complications extérieures. — Désordres graves à l'intérieur. — Révolte des janissaires appuyée par les ulémas. — Assemblée populaire. — Déposition du sultan.

Ibrahim passe, à bon droit, pour avoir été le plus débauché et le plus voluptueux des princes ottomans, non seulement parce qu'il eut un nombreux harem, mais parce qu'il y mena la vie la plus efféminée et la plus dissipée qu'un souverain oriental ait jamais imaginée, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

Il fut le premier monarque ottoman qui, élevé exclusivement dans le sérail, sans communiquer avec personne au dehors, dut fatalement contracter, dans cette réclusion, des habitudes vicieuses. Jusqu'à Ibrahim, on avait placé l'héritier du trône à la tête d'un gouvernement. Il avait des troupes sous ses ordres, il était entouré d'une petite cour, il entretenait des relations avec ses futurs sujets, il se faisait aimer ou haïr d'eux, suivant les bonnes ou les mauvaises qualités qu'il leur montrait. On venait de changer ce système, à la suite de la fameuse

ordonnance de Soliman interdisant aux princes du sang de paraître à la tête des troupes, et, désormais l'héritier du trône sera gardé à vue, comme un prisonnier et ne quittera plus le harem. Singulière façon de se préparer à l'exercice du gouvernement suprême !

Ibrahim va nous donner la mesure des ravages qu'un tel système devait produire dans l'Etat.

Quand on vint lui annoncer la mort de son frère, il refusa d'y croire et il fallut forcer la porte de sa chambre pour l'en convaincre. Abêti par la solitude, usé par les débauches, terrorisé par son entourage, il abandonna le gouvernement à la validé qui réunit autour de lui un grand nombre d'odalisques auxquelles on apprit l'art raffiné d'exciter chez le nouveau sultan les sens atrophiés.

De plus, chaque vendredi, cette étrange mère glissait dans le lit de son fils une esclave nubile (1). Un tel règne ne pouvait qu'être pacifique, aussi ne tarda-t-on pas à conclure la paix avec la Perse et l'Autriche (2).

Le grand vizir s'appliqua ensuite avec un zèle louable à remettre un peu d'ordre dans les finances. La réglementation des marchés publics et le cadastre occupèrent utilement son temps et ce fut un spectacle assez étrange de voir pendant un moment l'ordre et la prospérité renaître dans l'empire, tandis que le palais se livrait aux plus scandaleux désordres.

Cette situation relativement satisfaisante ne pouvait durer et bientôt une conspiration éclatait, ourdie par les ulémas contre les chrétiens. A Brousse plusieurs églises furent pillées et brûlées, et un massacre s'ensuivit. Kara Moustapha essaya de réprimer le mouvement et

(1) C'était la coutume à cette époque. Plus tard les sultans renoncèrent à cette coutume et la remplacèrent par les sept nuits sacrées du Kader où les épousailles du souverain avec une nouvelle vierge sont célébrées avec éclat.

(2) Traité de Zoen.

s'attira par là la haine de l'entourage de son maître. L'armée commençait aussi à faire entendre des murmures. Le grand vizir se contentait de payer sa solde, avantage sérieux, mais il ne lui fournissait pas l'occasion de piller. Cependant il jugea utile d'entreprendre le siège d'Azow, occupée par les Cosaques, et réussit dans cette expédition. Le sultan lui laissait toute liberté d'action, s'il en profitait pour se débarasser de quelques rivaux qui le gênaient, il faut reconnaître qu'il rendit également de grands services à son maître et au pays, en maintenant dans l'armée l'esprit de discipline et en réorganisant le gouvernement. Cet énergique ministre était un décentralisateur. Il donna des pouvoirs très étendus aux gouverneurs qui, de leur côté imitèrent le grand vizir en faisant tomber les têtes de leurs rivaux. Il en résulta un régime de terreur qui, tout en rapportant beaucoup d'argent au trésor, ne laissait pas de prêter à la critique. Mais quoi ! on secouait violemment l'arbre pour en faire tomber les fruits, n'est-ce pas la marque à laquelle on reconnaît les gouvernements despotiques.

Ces actes arbitraires, se propageant un peu partout, amenèrent des révoltes que Kara Moustapha dut réprimer, qui entraînèrent en même temps sa chute.

Une importante commande de bois de chauffage faite par le harem n'ayant pas été exécutée assez promptement fut le prétexte d'une première explication entre le sultan et son grand vizir. Les choses en seraient restées là, si les ennemis de ce dernier ne l'avaient accusé d'ourdir un complot contre la sécurité du sultan. Prévenu de ces agissements, il accourut auprès de son maître pour se justifier et dévoiler les intrigues de ses adversaires, mais le sultan, désirant plaire à sa mère qui favorisait les intrigues d'un certain Mohammed apparenté à la famille impériale, et voulant éviter toute nouvelle explication avec son premier ministre, donna à son chambel-

lan l'ordre de l'arrêter dans l'antichambre. Celui-ci se contenta de lui retirer le sceau puis il le laissa partir. Ibrahim furieux lui dit : « Cours, misérable, et rapporte-moi sur-le-champ, sa tête ». Cette fois l'ordre fut exécuté ; le malheureux grand vizir paya de sa vie le semblant de résistance qu'il avait opposée aux volontés de la validé qui désormais exerça sur son fils une autorité illimitée.

Les ennemis de Kara Moustapha, qui lui supposaient de grandes richesses, furent déçus dans leur attente. On fouilla sa maison, de la cave au grenier, et on n'y trouva que quelques centaines de ducats, faible compensation pour un crime aussi hideux. Mohammed, qui avait mené toute cette intrigue, se vengea de cette déconvenue en faisant étrangler tous les serviteurs de son rival soupçonnés de lui cacher le lieu où leur maître avait enfoui ses trésors. Il ne pouvait pas comprendre que Kara Moustapha se fût montré si honnête. Le nouveau grand vizir, réduit aux abois, mit aux enchères toutes les dignités de l'Etat. Ayant constaté que le sultan aimait l'argent, il livra l'administration au pillage, pour pouvoir offrir à son maître de riches cadeaux. Tous les hauts fonctionnaires durent rendre gorge, et ceux d'entre eux qui n'avaient pas amassé de fortune pendant l'administration de son prédécesseur, étaient massacrés sans merci. Mohammed jugea utile de donner en même temps au sultan le spectacle de plusieurs exécutions capitales. Les victimes étaient conduites jusque sous les fenêtres du palais et là, leurs têtes tombaient.

Ibrahim prit goût à ces exécutions. Dans un voyage à Andrinople, il tira des prisons plusieurs malheureux qu'il fit décapiter en sa présence. On arriva à regretter que ce monarque ait été épargné par les émissaires de son (frère 1), tant son règne fut souillé par d'abominables

(1) On se souvient que son frère avait rendu contre lui un arrêt de mort qui ne fut point exécuté.

crimes. L'abus des plaisirs engendre toujours chez l'homme une tendance irrésistible à la cruauté, et le pousse aux dernières extravagances.

Ibrahim aimait éperdument les parfums et les fourrures. Il avait pris l'habitude de coucher sur des pelisses d'un grand prix, il en fit une telle consommation, que le lynx, le petit gris et la zibeline devinrent rares.

Son goût pour la toilette l'avait porté à imaginer pour son usage personnel des vêtements spéciaux, couverts d'hermine et étincelants de pierreries. Quant aux toilettes des sultanes, il voulait qu'elles fussent d'une richesse inouïe. Sachant cela, les eunuques pillaient littéralement les magasins de Galata, plusieurs d'entre eux étaient préposés à la visite des navires nouvellement arrivés dans le port et ils prenaient toutes les étoffes précieuses pour les porter au harem. L'ambassadeur anglais ainsi que le représentant de Venise durent intervenir plus d'une fois pour sauver les cargaisons de leurs ressortissants.

La conquête de l'île de Crête, qui fut entreprise pendant ce règne néfaste, donna lieu à une longue guerre avec Venise durant laquelle le sultan resta dans sa capitale. Il réunit autour de lui un grand nombre d'astrologues chargés de lui prédire l'avenir. Ils étaient, de la part de la cour, l'objet des plus insignes faveurs. Chacune des sultanes avait son astrologue préféré qu'elle comblait de ses largesses. Tous ceux qui briguaient une distinction ou une place, s'adressaient à ces puissants intermédiaires auxquels le sultan n'avait rien à refuser, tant il redoutait l'influence des esprits malins.

Pour subvenir aux dépenses du harem, Ibrahim distribua à ses femmes quelques gouvernements de province dont les revenus devaient être affectés à leur entretien. Ces concessions étaient désignées sous les dénominations suivantes : « argent d'orge, de pantoufles, de ceintures ».

Une des préoccupations de ce souverain famélique fut de recevoir régulièrement la glace destinée, en été, à la préparation des sorbets. D'ailleurs sa démence s'accusait de plus en plus par des actes d'une grande exentricité. Il interdit l'entrée des chariots dans la capitale les jours où il devait sortir à cheval avec sa suite. Il déploya dans les fêtes qu'il donna, pour le mariage de ses filles, un tel luxe qu'il voulut que les murs intérieurs du palais où l'une d'elles, la plus aimée, devait loger, fussent entièrement couverts de riches tapisseries.

Cependant la situation devenait sombre, et les nouvelles de la frontière étaient désastreuses. Les Vénitiens et leurs alliés avaient enlevé plusieurs places fortes en Dalmatie. Fazli Pacha, gouverneur de la Roumélie orientale, présenta à son maître un rapport secret dénonçant cet état de choses. « Tu en as menti, lui dit le sultan qui l'avait mandé près de lui, mon grand vizir m'a affirmé le contraire. — Que je meure par vos ordres, répondit Fazli, si je mens à mon padischah ! — Diras-tu cela devant le grand vizir ? demanda le sultan. — Oui, Sire, répondit le courageux fonctionnaire. » Le grand vizir fut aussitôt appelé au palais et une scène inénarrable se passa alors en présence d'Ibrahim. Le premier ministre nia tout effrontément et il eut ainsi raison de la faiblesse du sultan. Fazli fut destitué et exilé pour avoir dit la vérité.

C'est à dessein que nous présentons au lecteur cette série de tableaux de mœurs, moins pour montrer l'incapacité, notoirement connue du sultan Ibrahim, que pour donner une idée exacte de son gouvernement. On remarquera combien il est difficile aux souverains de la Turquie de connaître la vérité sur ce qui se passe dans leurs Etats, attendu que leurs investigations, même s'ils se donnent la peine d'ordonner des enquêtes, ne servent, le plus souvent, qu'à masquer les faits ; car, quel

est le fonctionnaire, si haut placé qu'il soit, qui oserait se déclarer contre le grand vizir ?

L'abstention des sultans serait encore le meilleur moyen d'éviter les catastrophes, si on pouvait exercer un contrôle sur les actes du pouvoir. Ce contrôle n'existant pas, le peuple attend de l'intervention du monarque un soulagement à ses maux. Et voilà pourquoi il a toujours applaudi à la destitution des grands vizirs, à leur mort même.

Toutefois, Ibrahim aurait dû se rendre à l'évidence, lorsqu'il sut que la flotte vénitienne bloquait les détroits et que les Russes marchaient sur la Moldavie. Il n'en persista pas moins à maintenir à son poste le grand vizir. Une émeute s'ensuivit et le peuple s'étant assemblé dans une mosquée, pour délibérer sur la situation qui devenait extrêmement grave et périlleuse, adressa un message au souverain par un des officiers du palais que le sultan avait délégué pour s'enquérir de la cause de ces troubles. Le mufti, qui présidait l'assemblée populaire, dit à l'envoyé du sultan : « Faites savoir au padischah qu'il faut qu'il nous livre le grand vizir, sans quoi nous ne nous séparerons pas. » Comme la réponse du palais se faisait attendre, l'assemblée nomma un nouveau grand vizir, et le sultan dut ratifier cette nomination. La réunion persistait à réclamer le châtiment du premier ministre auquel elle attribuait, à juste raison, les défaites subies par l'armée et le désordre qui régnait dans l'Etat. Le premier écuyer d'Ibrahim se présenta de nouveau devant cet aréopage improvisé, et l'un des assistants lui tint ce langage : « Vois, aga, le padischah a perdu le pays par le brigandage et la tyrannie, les femmes règnent chez nous, le trésor ne peut suffire à leurs caprices, les fidèles sujets de Sa Majesté sont ruinés et nos ennemis ont conquis quarante forteresses. Pourquoi ne dis-tu pas tout cela à ton maître? »

Ibrahim se trouvait dans le plus grand embarras, ne voulant pas sévir contre son favori. Il lui conseilla finalement de se cacher dans une maison amie; mais le peuple ayant découvert sa retraite le fit périr.

Ibrahim tremblait maintenant dans son palais. Sa déposition fut décidée par l'assemblée, et la Validé en fut avisée par un message. Elle invita alors les chefs de la rébellion à venir au sérail. Comme ils disposaient de la force publique, ils ne firent aucune difficulté. La mère du sultan les reçut, couverte d'un long voile de deuil, et plaida la cause de son fils. « Est-il juste, leur dit-elle, de soulever de pareilles rébellions, et n'êtes-vous pas tous les fidèles serviteurs de ma Maison? » Un des délégués lui répondit : « Gracieuse souveraine, nous sommes venus ici pleins de confiance dans votre sollicitude pour les intérêts des serviteurs de Dieu. Vous n'êtes pas seulement la mère du sultan, mais encore la mère de tous les croyants. Plus tôt vous mettrez fin à ces difficultés, mieux cela vaudra. L'ennemi a l'avantage sur nos troupes, il n'y a point de bornes au trafic des places, le sultan, exclusivement occupé à satisfaire ses passions, s'éloigne des sentiers de la loi. Personne ne peut donner, sans danger, un sage conseil au sultan, vous l'avez éprouvé vous-même. Nos provinces sont livrées au pillage, nos marchés au vol, les innocents sont mis à mort, les esclaves favorites gouvernent l'empire. »

Ne semble-t-il pas que cette sage assemblée prenait déjà les allures d'un parlement et, n'est-il pas remarquable de voir que le peuple possède, dans les circonstances difficiles, un instinct sûr qui le guide dans les voies de la justice immanente et de la vérité?

Le fils d'Ibrahim, âgé seulement de sept ans, fut élevé sur le trône et la cérémonie du baise-main eut lieu dans le plus profond recueillement. La paix ne fut point troublée, mais il fallait s'attendre à voir les partisans du

sultan détrôné nouer des intrigues au palais. Le mufti qui avait présidé les travaux de l'assemblé et qui, en définitive, jouait sa tête, prit aussitôt une résolution énergique. Il rendit un fetwa condamnant le sultan à mort en vertu du Canoun qui contient cette disposition : « S'il y a deux califes, tuez-en un. » Mais ce n'était pas tout de rendre une pareille sentence, il fallait l'exécuter. Le courageux magistrat s'en chargea lui-même. Accompagné du grand vizir et de l'aga des janissaires, il se rendit au palais, où il étrangla, de ses propres mains, le malheureux Ibrahim : « Ayez pitié de moi, s'écriait l'infortuné, vous tous que j'ai nourris de mon pain. » Vaines supplications ! Le fatal cordon fut passé autour de son cou.

La participation des ulémas à cette révolte n'avait pas permis qu'elle déviât, au début, de son objet, le salut public ; mais, ainsi qu'il arrive toujours en pareilles occasions, les instigateurs du mouvement révolutionnaire, qui avait eu une issue si favorable, ne purent aller au delà dans l'œuvre d'assainissement qu'ils venaient d'entreprendre. Il fallait abattre la citadelle du despotisme, on ne fit que la fortifier. Que servait-il de remplacer un despote par un enfant, derrière lequel le gouvernement des favoris et des favorites devait fatalement se développer.

Ce règne est, du reste, le miroir où se reflète fidèlement la situation réelle de l'empire. Tous les éléments de la société turque s'y trouvent groupés. Les défauts et les qualités de chaque groupe ressortent avec un relief saisissant. A la tête du gouvernement, on voit d'abord un souverain débauché qui commet les plus grandes folies avec une inconscience déconcertante. Ses ministres, à quelques rares exceptions près, appartiennent au même type déjà vu. C'étaient, pour la plupart, des intrigants et des malfaiteurs publics, en un mot des ban-

dits, qui rançonnaient les populations et plaçaient, dans les provinces, à la tête du gouvernement, d'autres bandits, de telle sorte que tout le pays était livré au pillage et à l'anarchie. L'armée n'avait point changé ses habitudes ; elle ne cessait de fomenter des révoltes en temps de paix et de favoriser certaines intrigues dont elle continuait de tirer profit. Les autres corps de l'Etat étaient ballottés entre le désir de bien faire et la nécessité de recourir aux moyens dissolvants, pour pouvoir se maintenir au niveau de la corruption qui sévissait de haut en bas de la hiérarchie. Seuls, les ulémas, dont l'intervention sauva plus d'une fois l'empire d'une ruine complète, et le peuple, avec son profond instinct de conservation, étaient aptes à prendre, dans les circonstances critiques, des résolutions viriles, bientôt suivies, il est vrai, d'indécisions, d'atermoiements, d'abandons. Sous un régime aussi pervers, aussi corrompu que celui d'Ibrahim, il était extrêmement difficile, que les éléments sains de la nation eussent le dessus. Ils étaient bientôt submergés et engloutis dans le cloaque impur.

CHAPITRE XVIII

MAHOMET IV

Nouvelles rébellions. — Les Kœuprulu. — Leur querelle avec la France. — Suites funestes de ces démêlés. — Satisfactions accordées à la France. — Mort de Kœuprulu. — Incapacité notoire de son successeur. — Défaites successives. — Triomphe de Sobieski. — Délivrance de Vienne. — Prise de Bude. — Situation précaire de l'empire.

Nous avons montré en Ibrahim le type du souverain ottoman, tel que deux siècles d'abaissement, de troubles et d'anarchie l'avaient façonné. Ce prince semblait avoir réuni, en sa personne, toutes les causes de dégénérescence qui avaient affaibli déjà ce grand empire.

A l'avenir, les souverains qui se succéderont sur le trône, jusqu'à l'avènement des sultans réformateurs, sans égaler Ibrahim en corruption, en caprices extravagants, en toutes sortes de folies, auront gardé, pour la plupart, quelque chose de lui, une parcelle de sa volonté vacillante, les résidus de son tempérament vicié par la vie du harem, la trace fugitive de cette absence de raison que l'on constate chez les sultans de la décadence, une chair suant la luxure et certaines effervescences barbares qui ne se calmeront qu'en versant le sang. Sur quelques-uns cependant nous verrons reluire un reflet de la grandeur des ancêtres.

A la mort d'Ibrahim, il fallait un colosse pour tenir tête à l'émeute, on plaça sur le trône un homme faible.

Dans la première période du régne de Mahomet IV, la rébellion lève partout la tête et marche, enseignes déployées, jusqu'à la capitale. Les janisssaires et les sipahis se livrent, dans les rues de Stamboul, aux plus sanglants désordres. Leur concours était sollicité, tantôt par les sultanes rivales, et tantôt par les ambitieux qui briguaient le pouvoir. Un événement important qui survint à cette époque mérite de retenir notre attention. Ce fut l'apparition à la tête du gouvernement d'un homme d'Etat, vraiment digne de ce nom, Mohammed Kœuprulu. Il pouvait, s'il l'avait voulu, s'emparer du trône, à la faveur de l'émeute ; il se contenta d'être un grand ministre. Comme tel, il fonda une dynastie glorieuse, celle des Kœuprulu. Pendant plus d'un siècle, ils se succédèrent, presque sans interruption au grand vizirat. Au dehors, leur influence fut plutôt nuisible à l'Etat pour des raisons que nous ferons connaître tout à l'heure, mais à l'intérieur, elle fut bienfaisante, en ce qu'elle contribua puissamment au maintien de l'ordre. L'hostilité, plus ou moins avouée, dont ils firent preuve envers la France, fut une faute grave, irréparable. Elle ne s'explique que par une sorte d'éclipse de leur génie universellement reconnu. Fiers, adroits, rusés, mais doués, en même temps, d'une énergie peu commune, les Kœuprulu furent presque tous des hommes exceptionnels, absolument différents du type de grand vizir créé par le despotisme des sultans Ils avaient une conception particulière du gouvernement, conception qui leur fut propre et jeta un vif éclat sur leur nom. Ils voulaient que le sultan régnât, mais qu'il ne gouvernât pas.

Le premier Kœuprulu rétablit la discipline dans l'armée et l'ordre dans les administrations publiques. Il se concilia la fraction des ulémas fanatiques en faisant pendre le patriarche grec accusé de haute trahison. Il

eût pu se montrer impartial en n'amnistiant pas les ulémas convaincus du même crime. Il reprit l'offensive contre les Vénitiens, repoussa les offres de la Suède, appuya les revendications de la Pologne, menaça l'Autriche de sa vengeance et mit en échec la diplomatie française, qui depuis le règne de Soliman avait perdu beaucoup de terrain, laissant la place à d'habiles rivaux qui savaient exploiter contre elle l'antipathie des Kœuprulu, antipathie née de la conduite des agents français, d'ordinaire si courtois et qui avaient, cette fois, manqué d'égards envers le chef du gouvernement. Après avoir obtenu, sous les règnes précédents, les plus grands privilèges auxquels une nation chrétienne pouvait prétendre, et occupé le premier rang à Constantinople, la diplomatie française s'était laissé dépouiller d'une partie de ses prérogatives, et peu à peu relâchée dans le choix de ses représentants. Déjà, à deux reprises différentes, les Grecs insinuants avaient pu s'introduire dans les lieux saints d'où ils chassèrent les catholiques. L'indignation en France fut à son comble, lorsqu'on apprit les empiétements des moines orthodoxes protégés par Kœuprulu et qui s'étaient ménagé des intelligences secrètes dans le palais.

Mazarin, qui avait succédé à Richelieu, dirigeait alors la politique de la France. Il n'avait point hérité du puissant génie de son prédécesseur, mais il en avait la prudence sinon la hardiesse. Ayant à lutter tout ensemble contre les ennemis de l'intérieur et contre l'hégémonie allemande, Mazarin ne pouvait se décider à déclarer la guerre à la Turquie. Et pourtant les relations entre les deux pays se tendaient visiblement, aggravées par les imprudences de l'ambassadeur de France et de son fils, jeune homme inexpérimenté, d'un tempérament turbulent et dont les allures cassantes déplurent à Kœuprulu. Mazarin cherchait à gagner du temps. Il imitait

la conduite de Richelieu qui n'avait jamais voulu rompre ouvertement avec la Porte. N'est-ce point là, d'ailleurs, la marque certaine du vrai génie, et le temps n'est-il pas souvent le meilleur collaborateur des hommes d'Etat ? En dépit de toutes les avanies dont les Français eurent à souffrir, Mazarin refusa de faire des démonstrations militaires et se contenta d'envoyer à Constantinople une mission spéciale chargée de demander réparation pour les dommages subis et de rechercher un terrain de conciliation qui devait permettre aux deux gouvernements de reprendre leurs anciennes relations. Cette tension des rapports de la France avec la Turquie dura quelques temps et Louis XIV, désirant obtenir satisfaction de la Porte modifia la politique de Richelieu. Il alla même, pour atteindre ce but, jusqu'à se rapprocher de l'Autriche, l'ennemie traditionnelle, espérant par ce moyen forcer le Divan à donner les légitimes réparations dues à la France. Ici apparaît la faute commise par les deux Kœuprulu, faute à laquelle nous faisions allusion au commencement de ce chapitre. La Porte eut à regretter l'obstination du grand vizir. Sur terre comme sur mer la victoire se para des fleurs de lys et le drapeau français fit son apparition au St-Gothard, en Crête et dans les Dardanelles.

Le Divan affolé signa avec l'Autriche la paix de Vosvar ; mais il voulut tirer vengeance de sa défaite en supprimant d'un trait de plume les capitulations qui avaient été données à la France. Tentative vaine ! A ce moment Louis XIV était dans tout l'éclat de sa gloire ; il prêta son concours aux flottes vénitiennes et, n'étaient les divisions qui éclatèrent entre l'amiral français et l'amiral vénitien, l'expédition contre Candie eût été couronnée d'un plein succès.

Au fond de tout cela, il n'y avait, en réalité, qu'une question personnelle entre Kœuprulu et les ambassa-

deurs du roi. Mieux renseigné sur la situation, Louis XIV se fût tiré de ce mauvais pas, à bien moins de frais. Toutefois le sage Colbert était, comme ses illustres prédécesseurs, opposé à une guerre avec la Turquie et, bien qu'une nouvelle mission diplomatique confiée à M. de la Haye eût complètement échoué, il chercha toujours une solution pacifique à ce conflit qui s'éternisait, par l'entêtement de Kœuprulu et les intrigues des agents anglais, qui avaient intérêt à envenimer la querelle. Elle se termina, un peu plus tard, par un arrangement qui donna toute satisfaction à la France, tant pour le maintien des capitulations que pour la question des lieux saints.

Cependant, grâce à la bonne administration des Kœuprulu, la Turquie s'était relevée et, sa puissance militaire augmentant chaque jour, inquiétait de nouveau ses voisins. Cédant aux instances du grand vizir qui venait de déclarer la guerre à la Pologne, le sultan prit en main la conduite des opérations. Jusqu'ici, il ne s'était guère occupé que de ses plaisirs. Grand chasseur, il passait son temps dans les forêts et cette passion le dominait au point qu'il écrivit, de sa main, plusieurs chapitres sur ses exploits cynégétiques.

Sa campagne en Pologne mérite toutefois une mention spéciale. Sa présence au camp contribua puissamment au succès de ses troupes qui furent victorieuses sur toute la ligne. La mort prématurée d'Ahmed Kœuprulu, survenue à ce moment, fut une perte cruelle pour l'empire. Sobieski, qui venait d'apparaître sur les champs de bataille, reprit Lemberg et par une série de triomphes sur lesquels il est inutile de s'étendre, il obligea le sultan à signer un nouveau traité de paix favorable à l'Autriche ; mais qui comme tous les traités passés avec la Porte à cette époque, n'eut qu'une durée éphémère.

Moustapha, le plus incapable et le plus imprévoyant des grands vizirs avait succédé à Kœuprulu. Profitant des offres faites par une partie de la Hongrie, insurgée contre l'Autriche, il marcha au secours des rebelles à la tête d'une puissante armée. Il obtint quelques succès au début de la campagne ; mais ayant voulu mettre le siège devant Vienne, le boulevard de la chrétienté, sans avoir, au préalable, assuré ses approvisionnements, il fut complètement défait par Sobieski (1) qui poursuivit les débris de son armée jusqu'au delà du Danube, faisant subir aux Ottomans des pertes cruelles.

En apprenant la nouvelle de ce grand désastre le sultan ne put s'empêcher de pleurer. Il se hâta de signer un arrêt de mort contre Moustapha qui fut étranglé.

Vers le même temps l'héroïque Duquesne se couvrait de gloire. Après avoir détruit les flottes ottomanes et les vaisseaux des corsaires africains, il était venu menacer Constantinople. Le Divan se hâta d'accorder à la France les satisfactions que les Kœuprulu lui avaient refusées jusque-là. Cette politique fatale pesa d'autant plus lourdement sur les destinées de l'empire qu'une sainte alliance s'était reformée contre lui. Profitant habilement du conflit qui existait entre la France et la Turquie les puissances venaient de se liguer contre cette dernière. Louis XIV fit tous ses efforts pour en détacher la Pologne, mais vainement. Les armées alliées assiégèrent Bude qui ne put être sauvée par les généraux ottomans accourus au secours de cette ville. Maintenant les désastres succédaient aux désastres, terribles, écrasants. La déroute de Mohacz où périrent vingt mille Turcs ôta tout espoir au malheureux sultan qui dut abdiquer pour calmer l'effervescence populaire. Et plus loin, à l'horizon on voyait apparaître d'autres étendards sur lesquels

(1) En 1683.

était peinte l'image du Christ, c'était les étendards russes menaçant la Crimée.

Mahomet IV était-il seul responsable de ces défaites? Nullement. Tout au plus pourrait-on l'accuser d'avoir fait choix de Moustapha pour remplacer l'éminent homme d'Etat et le grand capitaine que fut Ahmed Kœuprulu. Là encore sa responsabilité se trouve très atténuée; car Ahmed Kœuprulu n'avait laissé pour toute progéniture qu'un enfant au berceau et le sultan avait pensé qu'un homme apparenté à cette famille aurait hérité de quelques-unes des vertus dont les Kœuprulu étaient doués. Il serait peut-être plus juste d'attribuer cette déconfiture des armées ottomanes à l'inimitié des Kœuprulu pour la France qui força Louis XIV de se déclarer contre la Turquie, l'amena à prendre position définitivement dans la Méditerranée où il convoitait la conquête des Etats barbaresques, le rapprocha de l'Autriche et, par ce rapprochement inattendu, permit à la sainte alliance de se reformer contre l'empire ottoman, dont elle brisa la puissance au profit de la race germanique et des Slaves. Puis, il ne faut point demander aux sultans une prévoyance qu'ils ne sauraient avoir, ni une énergie qui leur fait défaut. Chez ces descendants dégénérés des premiers empereurs, le ressort de la volonté était complètement usé. Si Mahomet IV, entraîné par Kœuprulu, était resté à la tête de son armée, il aurait pu peut-être éviter ces défaites successives; mais était-il à même de faire cela ? Est-ce que le régime qui existait en Turquie ne s'y opposait pas d'une manière formelle?

Ainsi tout ce qui restait en Europe de la puissance des Ottomans n'était plus qu'épaves flottantes, débris dispersés d'une force qu'une main ferme pouvait encore assembler, mais cette main capable de sauver une nation où la trouver? Etait-ce dans ce palais, asile de

tous les vices, de toutes les corruptions, de toutes les hontes ? Pour se soustraire à ce milieu morbide, les sultans n'avaient qu'un refuge, le harem ; là encore les plaisirs les attendaient, plaisirs sans doute permis par la religion musulmane, mais dont l'abus devait fatalement entraîner l'affaiblissement et la dégénérescence de la dynastie.

Pour échapper à cette situation périlleuse, ils tenteront un dernier effort vers la réforme ; un effort timide, l'effort d'un corps débile et sans volonté, que la maladie a déjà terrassé et qui, de la vie, n'a conservé hélas ! que les apparences. L'homme, quel qu'il soit, qui écrira un jour l'histoire complète des sultans de la décadence aura une rude tâche à accomplir pour faire le départ des responsabilités dans la grande catastrophe finale dont la dynastie est menacée et qui est l'aboutissant naturel d'une situation anormale, qui nous montre un peuple esclave, livré aux brutalités du despotisme, en face de peuples libres, jouissant de tous les avantages de la richesse, et un gouvernement corrompu, rusé et féroce, en face de gouvernements civilisés qui l'exploitent et le méprisent.

CHAPITRE XIX

SOLIMAN II

Nouveaux désordres. — Guerre avec l'Autriche. — Négociations préliminaires. — Moustapha Kœuprulu. — Ses réformes. — Persécutions religieuses. — Leur origine ; leurs effets. — Diplomatie française et diplomatie ottomane. — Mort de Soliman. — Erreurs fatales. — Régime funeste.

Les événements se précipitaient avec une effrayante rapidité. Maîtres de la capitale, les rebelles attaquèrent le grand vizir (1) dans sa propre maison ; il s'y défendit courageusement et se fit tuer devant la porte de son harem, faisant à sa famille un rempart de son corps. Il avait épousé une des filles du grand Kœuprulu ; mais les mutins ne respectaient rien ; on la jeta nue, ensanglantée, dans les rues de Stamboul et le sultan laissa faire. Il ne pouvait agir contre ces forcenés. A force de cadeaux il parvint cependant à gagner un des chefs de l'émeute qui finit par apaiser la rébellion ou plutôt par l'étouffer dans le sang de ses chefs les plus marquants.

Tandis que ces faits abominables se passaient à l'intérieur, les Impériaux poursuivaient leurs succès en Dalmatie. De leur côté les Vénitiens, commandés par le célèbre Morosini, prenaient leur revanche des défaites subies précédemment dans les eaux crétoises et s'em-

(1) Siavoutch.

paraient de la Morée. En même temps des désordres éclataient sur d'autres points. Les jeunes milices recrutées dans les provinces et sur lesquelles on comptait pour rétablir l'ordre dans la capitale suivirent l'exemple de leurs aînés ; en un mot l'anarchie régnait partout.

La nécessité de conclure promptement la paix avec l'Autriche devenait dès lors manifeste. Une ambassade ottomane envoyée à Rome pour notifier à l'empereur l'avènement de Soliman reçut pour mission de préparer le terrain à une nouvelle entente entre les deux pays. L'Autriche, désirant gagner du temps, souleva des difficultés relativement au cérémonial à régler pour la réception des ambassadeurs ottomans. Elle avait besoin de consulter ses alliés, les Vénitiens et les Polonais. pour arrêter avec eux les conditions d'un accord préliminaire qui devait servir de base à un traité de paix définitif.

Des conférences eurent lieu entre les représentants de la Porte et les délégués de l'empereur ; elles montrèrent tout de suite le fossé qui séparait les deux parties en présence. Les ambassadeurs turcs commencèrent par demander la restitution d'une portion de la Transylvanie et d'autres conditions qui furent dédaigneusement rejetées par l'Autriche. Celle-ci formula des exigences telles que le Divan pour les satisfaire aurait dû renoncer complètement à l'occupation de la Valachie, de la Transylvanie et de la Hongrie. « Pourquoi ne demandez-vous pas Constantinople ? » s'écrièrent à la fois les plénipotentiaires ottomans. Les hostilités furent reprises l'année suivante et affirmèrent de plus en plus la supériorité des armées chrétiennes, plus nombreuses et mieux disciplinées. L'organisation militaire en Turquie n'avait fait aucun progrès depuis le grand Soliman ; elle s'était, au contraire affaiblie par la multiplicité des émeutes et des séditions. Il n'y avait plus en réalité de véritables

armées, mais des bandes insoumises que le danger rassemblait en une cohue désordonnée n'obéissant à aucune direction ; mais faisant toujours preuve dans les combats d'un héroïsme que l'ennemi, grâce à sa forte organisation, devait facilement vaincre.

Dans cette détresse le sultan confia à Moustapha Kœuprulu le sceau de l'empire et le commandement des troupes. Il lui donna des pouvoirs étendus dont l'éminent homme d'Etat profita pour réorganiser l'armée ; il y introduisit un élément nouveau qui lui permit de donner plus de cohésion aux troupes. Chacune des provinces fournit son contingent et ces forces habilement réparties par Kœuprulu endiguèrent, pour ainsi dire, l'émeute et rendirent aux armées ottomanes une densité qu'elles semblaient avoir perdue.

Quoiqu'il fût profondément attaché à ses croyances, le nouveau grand vizir fournit une preuve de son libéralisme en créant le « Nizam djédid » règlement organique accordant aux chrétiens, sujets de son maître, une petite place au soleil. Il les tira ainsi de l'obscurité où ils végétaient misérablement et parvint, pour un temps, à les soustraire aux persécutions.

Libre échangiste, il décréta que l'achat et la vente seraient laissés à la volonté des partis. Cette mesure, conforme aux prescriptions de la loi mahométane, ranima la confiance et donna un nouvel essor au commerce. Par cela même, Kœuprulu améliora la situation des *rayas* (c'était la dénomination par laquelle on désignait les chrétiens dépendant de la Porte), situation devenue intolérable.

Par ces réformes libérales et par le souci qu'il prit pour assurer la bonne marche des affaires, il jeta un grand éclat sur le règne de Soliman II qui, tout en se livrant à ses plaisirs, eut du moins ce mérite rare de soutenir son ministre.

Pour comprendre l'importance de la réforme entreprise par Kœuprulu et qui eut pour résultat d'améliorer dans une certaine mesure le sort des chrétiens de l'empire, il faut se reporter aux premiers temps de l'islamisme et remonter jusqu'à la domination arabe. Après la disparition des premiers Califes, successeurs immédiats du Prophète, qui traitaient les chrétiens avec justice, l'ère des persécutions avait été inaugurée par la caste religieuse avec le concours des princes formés par elle à l'école du fanatisme.

Ces persécutions ne cessèrent pas avec la domination intolérante des Arabes, elles furent continuées dans tous les Etats mahométans et l'on en retrouve la trace jusqu'en Espagne où, pourtant, la religion musulmane s'était affinée au contact de la civilisation européenne à cette époque là à peine naissante et pour ainsi dire embryonnaire. Ces tendances des peuples mahométans provenaient plutôt de la mauvaise direction donnée à l'enseignement religieux que des préceptes du Coran, noyés en quelque sorte, dans des commentaires sans fin qui achevèrent de dénaturer complètement le sens des Ecritures islamiques.

Lorsque Mahomet accorda la paix aux chrétiens de Nadjran qui s'étaient révoltés contre son autorité, il le fit à la condition qu'ils donneraient aux soldats musulmans des vêtements et des armes et qu'ils s'engageraient à ne plus trahir sa cause. On préleva plus tard sur leurs personnes l'impôt de la capitation ou le *Djezié* et l'on établit en même temps sur les propriétés, appartenant à des chrétiens et à des juifs, l'impôt foncier ou le *Kharadj*. On inséra quelques-unes de ces conditions et d'autres relatives à l'exercice du culte dans un acte officiel qui reçut le nom de traité ou de pacte *ahd*, qui se terminait par ces paroles du Prophète : « Ceci établi, tout ce qui sera pour eux sera pour nous et tout ce qui sera contre eux sera contre nous ». Les chrétiens pou-

vaient dès lors espérer qu'en restant fidèles à leurs maîtres ils n'auraient à craindre aucune persécution.

Toutefois, ce pacte fut modifié dans la suite. Chaque Calife se crut autorisé à y ajouter de nouvelles prescriptions. Les hommes de loi s'en mêlèrent et promulguèrent contre les chrétiens et les juifs une législation draconienne que Mahomet eût sans doute désapprouvée ; mais le fondateur de la nouvelle religion n'était plus, et les hommes restaient avec leurs passions inassouvies et leurs haines implacables. Ainsi, on voulut d'abord qu'il fût expressément défendu aux chrétiens de se vêtir de blanc et de porter le turban, *amama*. Bientôt il leur fut interdit de se couvrir du *jobbé*, robe longue fendue jusqu'au bas et du *câba*, manteau qui se mettait au-dessus de ce vêtement. On régla également la coupe de leurs habits et de leurs pantalons, la forme de leurs chaussures, la façon dont ils devaient se raser les cheveux et la manière de porter la coiffure. Le législateur alla jusqu'à rechercher les couleurs qui convenaient le mieux aux chrétiens et aux juifs ; il imagina le bleu pour les premiers et le jaune pour les seconds. Encore fallait-il que ce jaune fût d'une espèce particulière et qu'il ressemblât à la couleur du miel. Il défendit également aux chrétiens et aux juifs de monter sur des chevaux ; ils devaient se contenter des ânes et des mulets. Il ne leur était pas permis non plus de se servir de selles de cuir ou de bois, mais simplement de bâts. Ils ne pouvaient ni enfourcher leurs bêtes de somme comme le commun des mortels, ni avoir des étriers ; ils étaient obligés de s'asseoir sur les bâts, les deux pieds d'un seul côté. En outre un chrétien ou un juif ne devait jamais saluer le premier et, quand il se trouvait sur le passage d'un musulman, il était tenu de se retirer dans l'endroit le plus étroit du chemin pour le laisser passer, enfin toutes les fois qu'un mahométan avait recours à un

chrétien pour lui demander un service, celui-ci se voyait forcé de lui obéir. D'autre part, il était défendu aux vrais croyants de toucher à un objet dont les chrétiens avaient fait usage, et c'était un crime de les employer, soit comme scribes auprès des émirs, soit comme collecteurs des impôts.

A ces conditions que nous venons d'indiquer, et nous en omettons bien d'autres, il était permis aux chrétiens et aux juifs de vivre en pays musulman. On ne leur demandait que d'être humbles et soumis, si humbles qu'en les voyant passer dans les rues, rasant les murs et couverts d'habits noirs, on les prenait pour des ombres. Cette législation bizarre, qui a reçu la consécration des califes, avait donné naissance à une école toute-puissante qui s'ingéniait à trouver dans le Coran certains passages obscurs autorisant les persécutions contre les chrétiens. Des légistes célèbres, comme Eben-Naquah et quelques autres, passaient leur vie à tirer des livres de l'islamisme les arguments les plus saugrenus pour prouver que les chrétiens étaient des êtres inférieurs et vils que l'on devait traiter comme des animaux impurs. Telle est cependant l'impuissance des lois, quand elles dépassent les bornes de la raison et qu'elles ne répondent plus à une idée de justice, qu'en dépit des ordonnances des califes et de la haine des ulémas contre les chrétiens et les juifs, ceux-ci continuèrent à occuper dans le gouvernement quelques places, d'ailleurs très rares, où leurs aptitudes naturelles et la connaissance qu'ils avaient des affaires financières les rendaient indispensables. Mais la situation privilégiée d'un petit nombre d'entre eux ne fit qu'irriter les sentiments hostiles de la majorité des musulmans contre les deux nations confondues dans la même haine et qui subirent pendant plusieurs siècles les mêmes persécutions. Ces persécutions n'avaient pas, il est vrai, le caractère san-

glant et féroce de celles subies par les premiers chrétiens lorsqu'ils envahirent l'empire romain. Elles consistaient le plus souvent, comme on l'a vu, en une série d'actes vexatoires, d'outrages, d'injures, de menaces de mort et de dénis de justice. En effet, il était rare dans les premiers siècles de l'islamisme qu'un massacre général des chrétiens eût lieu avec l'approbation de l'autorité légale. En revanche, les crimes individuels commis contre eux étaient tolérés. Insultés par les uns, dépouillés par les autres, honnis et méprisés de tous, les malheureux étaient traqués comme des fauves.

Ces funestes doctrines dont les premiers empereurs ottomans ne tinrent heureusement aucun compte s'étaient peu à peu infiltrées chez le peuple et dans le gouvernement. Les chrétiens dénoncés par la caste fanatique des ulémas comme les ennemis de la religion et de l'Etat souffrirent les mêmes vexations dont nous venons de donner un aperçu général dans les pages qui précèdent. De temps en temps, ils se voyaient menacés d'une destruction totale ! Ce fut l'honneur de Kœuprulu d'avoir cherché à ramener les Ottomans dans les voies de la tolérance et l'on doit savoir gré à Soliman II de son adhésion à cette politique de sagesse qui, si elle avait été suivie scrupuleusement par ses successeurs, eût arrêté l'empire sur la pente de sa décadence.

La diplomatie française qui, dans un moment d'égarement, avait prêté son concours à l'Autriche, était revenue à ses anciennes traditions et essayait, par tous les moyens, de porter secours à la Turquie. L'Autriche, on l'a vu, avait mis à profit l'erreur commise pour s'assurer des avantages précieux qui lui permirent d'étendre ses frontières à l'Est. En 1688, ses armées occupèrent Belgrade. Erlau venait de retomber entre leurs mains, quand elles furent rappelées sur les bords du Rhin où la France avait tenté une diversion heureuse

pour les Ottomans. Ce secours, joint à la sagesse dont Kœuprulu fit preuve dans son administration intérieure. ramena la prospérité dans l'Etat. La Morée fit retour à la Turquie par la libre volonté des Grecs qui estimaient que la domination ottomane valait mieux que l'hégémonie des catholiques ligués contre leurs croyances.

Encouragé par ce succès, Kœuprulu attaqua les Impériaux qu'il chassa successivement de la Serbie et de la Transylvanie, leur reprenant Widdin, Semendria, Kossova et Belgrade. Après s'être affirmé comme homme d'Etat, Moustapha Kœuprulu se montrait un guerrier illustre. En lui, le sang des ancêtres ne s'était point démenti et son courage fut au-dessus de tout éloge. On doit regretter cependant qu'il l'ait porté à sacrifier aux nécessités de la guerre une existence aussi précieuse que la sienne. Il avait, à un haut degré, par atavisme, le goût des choses militaires ; son père ainsi que son aïeul s'étaient montrés de braves soldats, capables de gagner des batailles. Chez les Kœuprulu, l'attitude et le langage se ressentaient de leur origine guerrière et ceci explique qu'ils furent de médiocres diplomates. En effet, ce n'est pas au moment où il venait de remporter de brillants succès dans la campagne de 1690, enlevant aux Impériaux Nissa, Semendria, Belgrade et d'autres places, que Moustapha devait s'engager dans de nouveaux combats où il sacrifia sa vie sans profit pour l'Empire, chargeant l'ennemi à la tête de quelques escadrons. Sa mort, survenant après celle du sultan Soliman, aggrava la situation. Disons à sa décharge qu'en agissant de la sorte, il voulait servir sa patrie et réparer la faute commise par ses prédécesseurs qui s'étaient aliéné les sympathies de la France.

Le nouvel ambassadeur du roi, Châteauneuf, qui venait de remplacer M. de la Haye, avait une double mission, celle d'abord de pousser la Porte à déclarer im-

médiatement la guerre à l'Autriche et ensuite de réconcilier le Divan avec la Pologne. Il réussit auprès de Kœuprulu pour la première partie de sa mission ; mais, ce dernier refusa de conclure une entente avec la Pologne, malgré les instances réitérées de Châteauneuf. Il commettait en cela une faute des plus graves qui allait peser lourdement sur les destinées de la Turquie. En détachant les Polonais de la coalition formée contre elle, au centre de l'Europe, Kœuprulu aurait assuré le succès de ses entreprises guerrières. L'Autriche attaquée sur le Rhin, sur le Danube et la Morava, aurait été paralysée et peut-être écrasée. Et voyez les avantages que l'empire ottoman aurait pu retirer de cet acte éminemment politique. Les généraux turcs venaient de remporter des succès éclatants sur les Russes commandés par Galitzin et sur Morosoni lui-même, à qui les troupes ottomanes victorieuses avaient enlevé les places importantes dont il s'était rendu maître quelques années auparavant. Une alliance avec la Pologne, appuyée par la France, eût achevé l'œuvre à laquelle la Turquie s'était dévouée depuis trois siècles, celle de détruire et de bouleverser la puissance germanique. La Pologne était d'un grand secours pour l'Autriche. La priver de cet appoint, c'était consommer sa perte. Les Kœuprulu, nous le répétons, n'avaient pas cette compréhension élevée des intérêts politiques de l'empire. C'étaient des administrateurs incomparables, des organisateurs hors ligne et, ce qui est rare en Turquie, des ministres honnêtes. En présence des résultats obtenus par leur coopération à la politique européenne, on eût presque souhaité qu'ils fussent un peu malhonnêtes ; car, ce qu'on demande à un grand ministre, c'est avant tout une perception nette et claire des véritables intérêts de son pays. Le reste importe peu. Est-ce l'honnêteté d'un Richelieu, d'un Bismarck, d'un Cavour qui a fait

la réputation de ces hommes illustres, ou est-ce leur génie ? Le plus humble scribe de la Porte eût peut-être commis moins de fautes dans la direction de la politique extérieure de l'empire que les Kœuprulu. Dans cet ordre d'idées, Sokoli leur fut supérieur ; mais c'est le destin de la Turquie de n'avoir jamais rencontré un homme d'Etat qui fût complet. Cela tient au régime qui ne peut en produire.

Si nous portons un jugement aussi sévère sur les Kœuprulu, c'est qu'ils étaient des ministres autrement doués que tous ces grands vizirs qui se succédaient au pouvoir pour la ruine de leur patrie plutôt que pour la servir. Les erreurs commises par eux eurent pour le pays des conséquences d'autant plus funestes et par suite leur responsabilité s'est trouvée d'autant plus engagée, qu'ils eurent les mains libres. Les sultans, par une coïncidence sans doute fortuite, leur avaient laissé toute latitude pour gouverner l'Etat. Soliman disait : « J'abandonne entièrement à Kœuprulu le soin de gouverner, de crainte que mon intervention ne gâte le bien que sa sagesse doit opérer ». Paroles admirables dans la bouche d'un souverain oriental, mais qui montrent que, même dans un gouvernement absolu, il ne faut point se fier complètement à un homme, eût-il un génie transcendant. Les assemblées populaires pleines de tumulte et parfois de désordres, ont leur utilité dans un gouvernement ; elles renferment l'instinct populaire, ce bon sens clairvoyant qui illumine les routes sinueuses de la politique et arrache le plus souvent l'Etat aux périls les plus graves.

En réalité, la pauvre Turquie, organisée comme elle l'était à la fin du Moyen Age, marchait à l'aventure. Elle était ce roseau battu par les vents et les tempêtes auquel on ne peut demander d'avoir la fermeté du chêne séculaire sous l'ombrage duquel les oiseaux du

ciel viennent chercher un refuge, image de la puissance terrestre qui abrite les peuples sous l'égide de Dieu.

Cette idée d'une providence que Bossuet a si magnifiquement développée dans son étude sur l'Histoire universelle, n'est pas ignorée des musulmans ; elle fait même le fond de leur doctrine, avec cette différence toutefois, qu'elle n'amène pas chez eux ces réactions salutaires par lesquelles se perpétuent la vie d'un peuple et l'existence d'un empire.

Elle produit l'effet contraire, dans ce sens que la résignation se transformant pour eux en la croyance à une fatalité inéluctable, ils se trouvent, de ce fait, comme paralysés dans leurs mouvements et incapables de se régénérer.

Tous les Etats mahométans ont passé par cette crise redoutable et n'ont pu en triompher, faute d'énergie morale. Ils fournissent d'abord une brillante carrière, puis,ils s'éteignent doucement dans une sorte de somnolence qui les conduit au tombeau.

CHAPITRE XX

AHMED II

Bataille de Slankamen. — Ali-Pacha grand vizir. — Mauvaise administration. — Sourméli prend le pouvoir. — Médiation de l'Angleterre et de la Hollande. — Fâcheux pronostics. Politique de la France. — Rejet des propositions de l'Autriche. — Prise de Chio. — Une réforme fiscale. — Caractère ombrageux d'Ahmed. — Sa mort. — Décadence de la littérature, des sciences et des arts.

En montant sur le trône Ahmed n'eut pas à subir les avanies dont avaient souffert ses prédécesseurs. L'armée tout entière se trouvait à Sophia sous le commandement du grand vizir qui se préparait à attaquer l'ennemi avec des forces considérables. Les Sipahis et les Janissaires s'étaient assagis grâce aux mesures prises par Kœuprulu et ne se montrèrent pas trop exigeants. Ils comptaient d'ailleurs sur une prochaine victoire pour se dédommager par le pillage de ce qu'ils n'avaient pu arracher au sultan comme don d'avènement. Mais au lieu de la victoire, ils rencontrèrent la défaite à Slankamen, une défaite où toutes leurs espérances s'étaient écroulées, et dans laquelle avait péri malheureusement le vertueux et vaillant Moustapha Kœuprulu. Ce fut une journée funeste que celle qui vit l'armée ottomane dispersée et taillée en pièces par l'armée chrétienne, retranchée dans une forte position, où il était imprudent de l'attaquer. Tel était du reste l'avis du vieux Khalil-Pacha,

le compagnon de Kœuprulu auquel ce dernier faisait le reproche de se montrer pusillanime. Qu'ai-je à redouter répondit Khalil, je n'ai plus que peu d'années à vivre.

Kœuprulu avait perdu dans cette circonstance tout sang-froid. Il attaqua deux fois les Autrichiens, il fut deux fois repoussé. Que faut-il faire ? demanda-t-il aux généraux qui l'entouraient, combattons à l'arme blanche ; aussitôt, il se jeta dans la mêlée où il trouva une mort glorieuse. Il était à peine tombé sous les balles meurtrières, qu'on se hâtait d'annoncer sa mort à l'armée qui se découragea et battit en retraite dans un grand désordre. Cette faute exerça la plus funeste influence sur l'avenir de la campagne.

Khalil-Pacha, après bien des hésitations, avait pris le commandement de l'armée, il en sauva les débris. L'étendard du Prophète, dont la hampe venait d'être brisée à Slankamen, fut ramené à Constantinople.

Ali-Pacha avait été nommé grand vizir ; mais la situation étant très difficile, il refusa d'assumer la conduite des opérations de la guerre. Il se livra à une série d'abus qui rendirent son nom odieux. Il fit mettre à mort le secrétaire de Kœuprulu pour le punir de n'avoir pas retenu son maître, lorsqu'il voulut charger l'ennemi à la tête des Sipahis. Il fit également trancher la tête à quelques autres hauts personnages dont il redoutait l'hostilité. En réalité, il visait à la bourse de ces grands dignitaires, qu'il supposait être bien garnie. Issu lui-même d'une famille obscure, Ali avait des appétits de parvenu qu'il tenait à satisfaire. Eghienli, aga des Janissaires, fut l'une de ses victimes et non la moindre ; car il avait joué un grand rôle sous le règne précédent où il s'était considérablement enrichi.

Le gouverneur de Damas Kourdji Mohammed et celui de Bossra n'échappèrent pas à sa cupidité. Ahmed qui était dévot et auquel on avait représenté ces immola-

tions comme nécessaires au salut de la religion — que venait-elle faire ici ? — et de l'Etat, n'eut garde d'intervenir ; il laissa toute liberté à son grand vizir jusqu'au jour où ce dernier tomba dans un piège tendu par ses ennemis. On lui avait représenté le chef des eunuques comme suspect et il résolut de s'en défaire. Ahmed le destitua, en effet, il le condamna même à l'exil ; mais l'irascible grand vizir voulut qu'il sortît de Constantinople sur une charrette à bœufs. La victime protesta et la favorite ayant représenté au sultan combien ce manquement à l'étiquette était préjudiciable à la dignité de la couronne, Ahmed retira le sceau au grand vizir et l'obligea à monter sur la charrette qu'il avait fait préparer pour son ennemi. Sourméli le remplaça comme premier ministre.

A l'extérieur, la situation ne s'améliorait guère. Les opérations militaires traînaient en longueur et l'Autriche faisait la sourde oreille aux propositions de paix qui lui étaient faites par la Porte. Elle y mettait, du moins, des conditions tellement onéreuses que le Divan désespérait d'arriver à une entente qu'il semblait souhaiter, lorsque l'Angleterre et la Hollande offrirent leur médiation à la Porte. L'Autriche demandait notamment : 1° la conservation de tous les pays conquis ; 2° la remise du Saint-Sépulcre ; 3° l'exemption pour Raguse du paiement de tout tribut ; 4° le droit de comprendre le Czar dans les négociations ; 5° la renonciation de la Porte à la possession de l'Ukraine et de la Paladie ; 6° la remise à la République de Venise des territoires compris entre les rivières d'Obrovaez et la Bojana, etc. De telles stipulations ne pouvaient convenir à la Turquie et Chateauneuf, envoyé extraordinaire du roi de France, n'eut pas beaucoup de peine à persuader au sultan de continuer la guerre. Il écrivait déjà en juin 1693 « Le grand vizir fera sa sortie dans quelques jours et ce n'est que lorsqu'il

sera sous le pavillon, prêt à reprendre la campagne, qu'il fera savoir à Messieurs les ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre sa résolution». Cette résolution, il est facile de la deviner, c'était ni plus ni moins le refus catégorique de la Porte d'obtempérer aux désirs de l'Autriche.

En même temps, la France s'efforçait par tous les moyens d'amener la Pologne à conclure une paix particulière avec la Turquie ; mais elle avait à lutter contre l'influence des papes qui maintenaient le faisceau de la Sainte Alliance. Le résultat final n'était plus douteux. On sentait que les avantages acquis par les alliés ne pouvaient être totalement perdus pour eux, quoi qu'il advînt, et que la Turquie aurait de la peine à triompher de la résistance victorieuse que les Impériaux lui opposaient avec une persévérance et une ténacité qui ne s'étaient point démenties jusque-là. Ces avantages au contraire s'augmentaient de jour en jour par la démoralisation qui existait dans les rangs de l'armée turque et par de nombreux échecs que ne pouvaient compenser quelques succès partiels. Ces petits succès remportés par les généraux ottomans, entretenaient néanmoins l'espoir au cœur de l'ambassadeur de France qui comptait sur une belle victoire pour acculer l'Autriche à ses derniers retranchements. Illusion d'autant plus décevante que Chateauneuf connaissait à fond l'état de faiblesse où la Turquie était tombée. Il dépêcha Férioul, son homme de confiance, à Belgrade auprès du grand vizir pour le confirmer dans ses desseins belliqueux. Férioul arriva au camp au moment où l'ambassadeur d'Angleterre et le représentant de la Hollande y étaient attendus, ayant sollicité simultanément du grand vizir une audience particulière qui leur avait été accordée. Il s'agissait du fameux traité de paix qui s'élaborait depuis longtemps sans jamais aboutir ; mais qui, en réalité, existait déjà

de droit sinon de fait, tant les événements que nous avons racontés s'étaient chargés d'en indiquer les clauses et conditions. Après une série de désastres, il ne reste plus qu'à déterminer l'étendue des pertes subies et l'on a souvent du gain à traiter tout de suite avec le vainqueur. C'est ce que les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande ne se lassaient pas de répéter au grand vizir; l'un et l'autre avaient intérêt à voir cesser les hostilités, d'abord pour favoriser l'extension de leur commerce, ensuite pour permettre à l'Autriche de disposer de ses armées sur le Rhin. Ils échouèrent cependant, le grand vizir espérait, avec les forces qu'il venait de réunir autour de Belgrade, pouvoir prendre une éclatante revanche des défaites que l'Autriche avait infligées depuis quelques années aux troupes impériales. Férioul n'en respirait pas et Chateauneuf faisait brûler des cierges pour que fût définitivement décidé par le sultan le rejet des audacieuses propositions formulées par le gouvernement de Vienne. En effet, l'heure était solennelle, palpitante d'intérêt, pleine d'émotions vivement ressenties de part et d'autre. Pour le sultan, il s'agissait d'éloigner de ses lèvres ce calice amer ; pour la France, il y avait un intérêt capital à ce que la guerre fût reprise à bref délai.

Férioul demandait même au grand vizir d'interdire l'accès du camp aux ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande; mais Sourméli lui fit cette spirituelle réponse, que la Sublime Porte était ouverte à toutes les Puissances qui voulaient y entrer pour en contempler la splendeur. On tint donc plusieurs conférences dans le camp transformé, pour la circonstance, en une salle de délibérations La médiation fut rejetée pour la seconde fois et le grand vizir Sourméli marcha à l'ennemi accompagné des vœux de Férioul et de Chateauneuf. Le triomphe de ces deux diplomates s'affirmait momen-

tanément, mais il devait, hélas ! être suivi bientôt de cruelles déceptions. Nous ne parlerons pas des opérations qui, jusqu'en 1695, ne donnèrent aucun résultat décisif, l'avantage, en somme, restant aux impériaux et à leurs alliés qui avaient pu arrêter la marche de l'ennemi, en lui infligeant deux sérieux échecs devant Gabella et Camieniæ. La situation allait devenir plus critique encore par l'annonce de la prise de Chio par la flotte vénitienne. Il est à remarquer qu'originaires des pays du soleil, toutes les fois que les Turcs avaient dû abandonner une ville ou une place vers l'Est, ils en furent vivement affectés. Chio n'avait en réalité aucune importance stratégique et ne pouvait par conséquent soutenir la comparaison ni avec Belgrade, ni avec Bude ou Erlau auxquels les Ottomans n'avaient donné qu'un faible regret, tandis qu'ils considérèrent la prise de Chio comme une grande calamité, comme une de ces catastrophes où peut sombrer l'avenir d'une nation. C'est que Chio était placée sous le même ciel que Constantinople et que les Turcs redoutaient une attaque de la flotte vénitienne contre la capitale, attaque qu'ils n'auraient pu repousser ; attendu que leurs galères voguaient un peu partout et serraient de près les côtes barbaresques où des querelles intestines venaient d'éclater entre les musulmans.

Les sultans qui, on s'en souvient, avaient laissé disparaître successivement les Etats mahométans et qui étaient sur le point de sacrifier la Crimée aux ambitions moscovites, eux qui avaient compromis à jamais la prospérité de la Perse et avaient vu s'évanouir les derniers restes de la domination arabe en Espagne, ces mêmes sultans venaient de ressentir, tout d'un coup, une subite tendresse pour les Etats barbaresques, nids de corsaires, dernière citadelle de la barbarie, placée en face de la civilisation comme pour la narguer ; car

en réalité les corsaires n'étaient plus une menace pour l'Europe.

Sourméli, en attendant qu'il puisse reprendre la campagne sur terre et sur mer, occupa ses loisirs à suggérer au sultan quelques réformes. Il fit décréter que désormais le divan se réunirait trois fois par semaine pour délibérer sur les affaires de l'Etat, excellente mesure, mais qui fut d'un mince profit pour l'empire et provoqua parfois des résolutions hâtives qui, dans l'état où se trouvait la Turquie, pouvaient devenir éminemment dangereuses. D'autres mesures fiscales furent adoptées pour mettre un terme aux concessions des fermiers qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus ; mais toutes ces réformes étaient l'indice d'une situation précaire à laquelle on s'efforçait de remédier par des demi-moyens. Ahmed laissait faire. Préoccupé surtout de son repos plus encore que de ses plaisirs, il n'entravait guère l'action de ses ministres. Il s'était acquis une certaine popularité en faisant quelques pensions aux lettrés. Il s'intéressait à leurs travaux et paraissait avoir une prédilection toute particulière pour les poëtes qui célébrèrent sa gloire en leurs vers jusqu'à sa mort.

Quelle fut sur les lettres, les arts et les sciences l'influence de cette époque de décadence qui, commencée tout de suite après le règne de Soliman-le-Magnifique, se perpétua à travers les années? Cette influence fut néfaste en ce qu'elle arrêta l'essor de la littérature, des arts et des sciences. Il ne pouvait, d'ailleurs, en être autrement. Dans un pays troublé par l'anarchie, ruiné par des guerres malheureuses, livré aux caprices d'une soldatesque brutale, corrompu par le despotisme et par des pratiques qui ne sont plus en usage que dans les contrées où toute idée de morale semble éteinte, ni la littérature, ni les arts, ni les sciences juridiques (la Turquie, même à la fin du seizième siècle,

n'en connut point d'autres) ne pouvaient se développer.

Ce n'est pas que les encouragements eussent jamais manqué aux poètes, ni aux historiens qui occupaient alors des places largement rétribuées en qualité d'historiographes de la cour, ni aux grammairiens, ni aux jurisconsultes, ni aux médecins ; mais pour que la science prospérât, pour que le savoir humain se développât, pour que l'art progressât, il fallait une atmosphère morale favorisant l'éclosion de toutes ces belles choses qui, dans la période dont nous parlons, se trouvaient, pour ainsi dire, noyées, submergées, presque anéanties, par le débordement des passions les plus honteuses, par les émeutes les plus sanglantes, les désordres les plus hideux, la pénurie la plus complète, la misère la plus noire, l'anarchie la plus échevelée, l'oblitération du sens de la vie. Et au milieu de ces ruines et de ces conflagrations, on vit la majesté du trône violée par des révolutionnaires sans idées et sans mandat agissant en leur propre nom, élevant le vol et le pillage à la hauteur d'un principe et inaugurant, à la fin du Moyen Age, une sorte de chantage dont les malheureux sultans faisaient tous les frais. Un tel état social pouvait-il être fécond pour les travaux de l'esprit, surtout dans un pays réfractaire à la liberté où la noble profession des lettres se prostituait au pouvoir, où elle se vendait pour des honneurs et des dignités, où elle descendait même jusqu'à la mendicité ?

Avec Mahomet Ier, Amurat II, Mahomet II, Sélim Ier, Soliman-le-Grand, nous avons assisté à l'éclosion d'une littérature qui n'était ni sans valeur, ni sans charme. Cette littérature ne fut, en réalité, jamais indépendante ; mais il n'y avait pas alors disproportion entre l'éloge décerné aux grands et les qualités dont ces derniers paraissaient doués. On admirait dans les monarques, dans les ministres, dans les personnages marquants des mé-

rites réels. Et puis, le succès était là pour justifier ces éloges, ajoutant de nouveaux titres de gloire à un passé déjà glorieux.

En temps de décadence, ces éloges outrés sonnent mal à l'oreille et paraîtraient de l'ironie amère si on n'était en Orient peu familiarisé avec cette arme toujours dangereuse dans un gouvernement absolu qui la punirait par l'exil ou la mort. En dépit de ces réserves, on doit admettre que le génie d'une nation, même asservie, ne saurait rester entièrement stérile. Ses productions ne sont point luxuriantes, et ressemblent plutôt à la mousse sur les rochers qu'à de belles gerbes de fleurs ; mais telles qu'elles sont, elles jettent encore une note gaie au milieu de la désolation générale, elles attestent l'existence d'une vie intellectuelle qui sommeille et là où la destruction a fait les plus terribles ravages, elles donnent, à défaut de richesses, l'idée d'une misère relative, d'un appauvrissement du sang qui laisse subsister quelques effluves de la vie nationale.

C'est à ce point de vue qu'il convient d'examiner les titres que de rares écrivains et quelques poètes de la période de décadence ont acquis à la postérité et au jugement de l'Histoire.

On nous pardonnera de laisser de côté les cinq ou six cents rimeurs inscrits sur les listes des chroniqueurs de l'époque et dont les noms méritent de rester ensevelis sous la poussière du temps. Parmi les poètes en renom, les uns, comme Khaki, Danischi, Rizki, Remzi, etc., composèrent des hymnes sur le Prophète qui ont une réelle valeur ; car les sujets religieux ont cela de particulier, que l'on n'est point forcé de battre de l'aile pour atteindre les sublimes sommets, ils vous portent tout naturellement vers les hauteurs où plane la Foi. Les autres, comme Tifli, Azarif, Abdi Sbir, etc., publièrent

des divans, recueils de poésies, et traduisirent notamment des vers persans et arabes. Aazim, l'un de ces poètes, eut même cette idée originale de continuer le poème romantique de Leila et Medjnoun commencé par Kafzadé (1). Assim suivit son exemple en achevant le poème intitulé : « La collection des fleurs », du même auteur. Ce qui peut paraître singulier, c'est que ni l'un, ni l'autre n'avait reçu les confidences du poète. Ahmed Kœuprulu faisait des pensions à tous ces plagiaires éhontés et il ne faut point s'étonner, dès lors, qu'ils aient pullulé sous son grand vizirat. Moustapha Kœuprulu suivit l'exemple de son prédécesseur. Le chroniqueur Safaï raconte que le plus grand poète de son temps fut Nabi, dont l'inspiration se borna à mettre en vers un livre de bons conseils qu'il dédia au Prophète. En général, les titres valaient mieux que les ouvrages : Perles et Joyaux, Fruits du cœur, Sentiers des amants. N'oublions pas dans les noms d'auteurs le poète Djevari qui a écrit un commentaire fort apprécié sur les deux plus célèbres ouvrages mystiques des Arabes, les « Anneaux à fermer » d'Ibenel-Arabi, et le « Mesnevi » de Djelaleddin-el-Roumi.

La poésie servait d'échelon pour monter jusqu'aux plus hautes sphères. C'était l'encens qu'on brûlait sur l'autel des idoles du jour, la bague miraculeuse qui vous ouvrait toutes les portes. Hammer fait justement observer qu'aucun de ces poètes ne peut être comparé à Baki, le poète national. C'est qu'il faut savoir distinguer ici entre les vrais poètes, partout très rares, et les versificateurs qui sont la plaie de l'Orient, sorte d'insectes bourdonnants qui vous agacent avec le bruit monotone de leurs distiques vides de sens, quand ils ne sont pas pillés dans les anciens auteurs.

(1) Hammer, t. 11.

La Turquie n'a pas produit, non plus, de véritables historiens, quoique Hazim et Abdi se fussent élevés dans leurs écrits au-dessus de quelques-uns de leurs prédécesseurs par une manière plus judicieuse de préciser et de juger les faits. Seulement, ils poussèrent si loin ce scrupule, qu'ils arrivèrent, en quelque sorte, à les photographier avec un réalisme ridicule ou enfantin.

Naïma, l'historien du palais, après avoir fait une compilation des précédents écrits, eut le courage de flétrir les débauches d'Ibrahim qui, heureusement pour cet historien, était mort ; car il lui aurait bien fait voir ce qu'il en coûte, en Turquie, de dire la vérité.

Pour les sultans de la décadence, les poètes, les historiens, les calligraphes, faisaient partie de la domesticité du Séraï. Jusqu'à Soliman le Grand, ils avaient été honorés par leurs souverains et Sélim Ier aimait particulièrement à s'entretenir avec eux et à leur montrer qu'il savait tourner le vers ; mais depuis, leur étoile avait pâli et ce fut, nous le répétons, grâce aux Kœuprulu qu'ils eurent un regain de popularité. Il est vrai que le premier Kœuprulu, l'ancêtre, les faisait attacher à la potence comme des malfaiteurs.

Le gouvernement, assez intelligent pour frapper d'un impôt ceux qui, en Orient, consacrent leurs loisirs à écrire des poèmes ou des Kassidé, augmenterait considérablement ses revenus et mettrait une digue aux flots d'harmonie dont ces versificateurs, qui se comptent par milliers, prétendent inonder leurs concitoyens. Notez que dans ces compositions burlesques, il n'y a pas ce qu'on appelle une œuvre à proprement parler ; c'est un bavardage tantôt amoureux, tantôt agressif ou élogieux, presque toujours trivial.

Nous ne parlerons pas ici des jurisconsultes de cette époque. D'abord la science juridique ne varie guère, surtout dans l'islamisme, où la législation forme par

le dogme, un tout complet et intangible. Néanmoins la Turquie, pour les ulémas, était pleine de sinécures. De toutes les corporations c'était celle qui émargeait le plus au budget. Ces savants occupaient leurs loisirs à bien autre chose qu'à écrire des œuvres sérieuses ou à apprendre dans les livres les devoirs de leur charge ; ils dévoraient tranquillement l'argent de leurs pensions. Quant aux livres, ils étaient relegués dans un coin de la maison, couverts de poussière, ou bien soignés et catalogués suivant les goûts du bénéficiaire de la prébende.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce ne sont pas les pensionnaires de l'Etat qui ont jamais cherché à s'instruire ou à instruire les autres. A cette époque là les ulémas s'occupaient spécialement de politique. Les muftis se livraient à de ténébreuses intrigues et visaient surtout les postes les plus élevés, là où il leur était permis de dominer et d'exercer le pouvoir absolu. Ils présidaient les assemblées populaires, destituaient les sultans, les étranglaient même, de leurs propres mains, comme on l'a vu.

Il n'y avait pas plus de vrais savants parmi ces législateurs qu'il n'y eût de philosophes, ou de créateurs, parmi les centaines de poètes lyriques qui encombraient les antichambres des ministres et celles des généraux et des chefs des Janissaires ; c'était une exploitation en règle de la littérature par les thuriféraires de la plume et quelques légistes effrontés. Sauf de rares exceptions, ils méritaient presque tous le sort que leur fit subir le premier Kœuprulu, auquel Hammer refuse tout droit d'être un grand ministre, parce qu'il n'avait pas voulu distribuer les deniers de l'Etat à cette tourbe composée d'oiseaux de proie, à ces juristes qui ne retenaient de la connaissance du code que ce qui pouvait favoriser leurs passions ou leurs intérêts, dédaignant le reste, négli-

geant même leurs devoirs les plus essentiels, ce que nous appellerons leurs devoirs professionnels.

Autour de ces classes de privilégiés gravitaient les calligraphes auxquels Hammer décerne généreusement le titre d'artistes. Ils savaient, en effet, manier le roseau avec un incontestable talent, formant des hiéroglyphes, coulant les lettres en corps de serpents enlacés les uns aux autres dans un mouvement chatoyant qui ne manquait pas d'harmonie. La ligne droite et rigide formait tantôt des arcades en ogives comme suspendues par un fil invisible et tantôt des manières de stalactites comme on en voit aux parois de certaines grottes. Les contours sont plus moelleux, les cavités des *o* sont fendues en amende et celles des *g* et lettres similaires en une forme arrondie, un peu écrasée à l'extrémité. Dans l'enlacement de ces lettres il y a du savoir faire, nous n'en disconvenons pas, mais l'art pur y est complètement étranger.

L'architecture s'est maintenue à son rang par une tradition séculaire qui remonte aux Grecs du Bas Empire et même au delà. Les biographes du temps ne s'en occupaient guère et dans les pages où ils ont entassé les noms de milliers de poètes, d'historiens, de géographes, de jurisconsultes, de médecins, presque tous médiocres, ils ont omis ceux des architectes parce qu'ils étaient grecs ou arméniens. Ils n'appartenaient pas à l'Eglise musulmane. Or qui n'en fait point partie ne peut être illustre et n'a droit à aucune mention. Soyez un savant distingué, un philosophe profond, un légiste émérite, un artiste génial, si vous êtes chrétien, vous ne serez pas estimé à votre juste valeur. Encore dans cette église déjà si hermétiquement fermée, les Ottomans ont-ils eu soin d'établir une chapelle turque où ne pénètrent qu'en fort petit nombre et exceptionnellement, quelques coréligionnaires appartenant à une autre race. Si vous doutez

de la véracité de cette assertion, prenez toutes les biographies de l'époque, vous n'y trouverez pas le nom d'un seul chrétien. C'est à peine si on y remarque les noms d'un ou deux auteurs arabes, et Dieu sait pourtant s'il y en eut d'illustres ! C'est précisément cet ostracisme que Midhat Pacha et ses partisans ont voulu faire disparaître lorsqu'ils se sont proposé de créer une constitution libérale à laquelle le Sultan avait adhéré en 1876, à contre-cœur sans doute, puisque deux années après, il la supprimait purement et simplement. La nation y est-elle restée attachée ? Nous aimons à le croire. En tous cas, elle l'aime d'un amour passif, nous allions dire d'un amour platonique, par conséquent infécond et stérile.

Existe-t-il un art oratoire en Turquie? On sait que le despotisme ne s'accommode pas du flux de paroles que les orateurs déversent sur l'auditoire charmé, ou bien exaspéré de les entendre, suivant que leur parole est éloquente ou terne. Il n'y a pas de tribune, comment y aurait-il eu des orateurs? Toutefois l'existence dans les mosquées d'une chaire et d'un enseignement dogmatique par la prédication devait nécessairement créer un semblant d'art oratoire. Les premiers Arabes l'avaient illustré par leur talent. Il est vrai qu'ils n'étaient point alors tout à fait sevrés de cette indépendance qui seule est le moteur de la parole et l'on cite encore cette belle tirade d'un des premiers califes rendant compte de l'état des affaires publiques au peuple assemblé. « O croyants, leur disait-il, si vous trouvez en moi ou dans ma conduite quelque chose qui ne soit pas la droiture même, redressez-le avec les lames de vos sabres ». Mais l'arbitraire des princes a eu bientôt fait de modérer cette effervescence oratoire et de la supprimer à la longue, de telle sorte que les prédications sont devenues banales et la chaire n'a plus retenti de ces

accents virils qui rehaussent la dignité humaine. Chez les Turcs, peuple essentiellement militaire, d'une admirable obéissance passive, l'art oratoire fut toujours négligé. La forme du respect, la règle de l'étiquette étant le silence, le talent du tribun n'est point apprécié en Turquie. Or le tribun est le père et le créateur de l'art oratoire. Il y eut bien, sous le règne d'Ahmed II, un ou deux prédicateurs qui, exaspérés du lamentable état des affaires publiques, ont voulu marcher sur les plate-bandes de la politique et dont l'un d'eux, raconte Hammer, ayant eu à expliquer du haut de la chaire que la loi religieuse autorisait le peuple, dans certains cas, à déposséder le souverain de son trône, vit tout son auditoire prendre la fuite ; mais ce fut l'exception. La règle c'était alors, et c'est encore aujourd'hui, de décerner des éloges au monarque sous forme d'invocations adressées à Dieu. Les prélats chrétiens flagorneurs et obséquieux excellent dans ce genre pseudo-littéraire et on n'a pas besoin d'ajouter avec quelle sincérité ils débitent d'une voix traînante ces longues périodes qui se terminent par des *amens* fervents. On ne doit pas s'étonner, du reste, de voir que l'art de la parole n'existe pas dans un pays où le despotisme sévit avec une extraordinaire violence et où les hommes au pouvoir ne peuvent supporter la moindre objection, quand bien même elle leur serait présentée enveloppée de formules respectueuses.

Les écrivains de la chancellerie impériale nous en voudraient si résumant, comme nous venons de le faire, l'état de choses existant à la fin du Moyen Age pour la littérature, les sciences et les arts, nous omettions de parler de ceux qui les avaient précédés dans la carrière. Cette branche de la littérature officielle, hâtons-nous de le dire, avait fait de sensibles progrès. Quand on compare le texte des lettres adressées par les anciens sultans aux cours sou-

veraines avec celle envoyée au Czar Alexis Nichailowicz par Ahmed II, on est forcé de reconnaître que l'*Inscha*, ou style épistolaire, s'était simplifié sensiblement. On n'y remonte plus au déluge pour parler des faits présents. La période est toujours, malgré cela, trop longue, entortillée, un peu obscure ; mais enfin il y a du progrès dans ce sens qu'on arrive à démêler, dans cette inextricable prose, ce qu'on veut dire. En voici quelques extraits que nous reproduisons à dessein pour montrer les changements introduits dans la rédaction des pièces officielles : « Gloire des plus grands princes « de la chrétienté, élu des grands parmi les peuples du « Messie, vous saurez en recevant ce noble chiffre impé- « rial que, par la grâce du Dieu très haut et par la « bienveillance de notre grand Prophète Mohammed « (nous appelons sur lui et sa famille les plus ferventes « prières) notre trône sublime, comparable au Ciel est « le refuge vers lequel se pressent les plus grands mo- « narques et les Khans les plus éminents afin de pros- « terner leurs fronts dans la poussière. Comme vous « venez d'envoyer en qualité d'ambassadeur le modèle « des princes chrétiens Breslaw, avec prière de renouer « l'amitié et l'amour ; la concorde et le bon voisinage « qui ont existé depuis l'époque heureuse où vivaient « nos aïeux entre eux et les czars, vos ancêtres, nous « vous informons que vos ambassadeurs se sont pré- « sentés à ma Sublime Porte et avec leur visage ont « essuyé mon noble étrier selon l'antique usage. L'es- « sence de vos lettres a été porté au pied de notre « trône de justice par nos honorés vizirs ainsi que les « présents que vous avez envoyés comme témoignage « de votre amitié ; notre science impériale qui embrasse « le monde entier en a pris une parfaite connaissance. « Vous nous avez prié d'agir de manière à ce que S. A. « le Khan de Crimée, notre fidèle serviteur, maintienne

« dans l'ordre les Misas et les Tartares et ne fasse aucun « ravage sur vos frontières. Votre prière a reçu notre « suprême sanction auquel Khan il est enjoint de faire « cesser toute excursion dans nos Etats, etc. ».

Nous supprimons de ces lignes beaucoup d'incidentes ; mais le style de cette lettre confirme le témoignage que nous en avons donné. Il importe de dire ici que la langue turque se prête admirablement à la concision et que les amplifications l'enlaidissent plutôt en lui apportant le tribut exagéré de leurs fleurs de rhétorique, fleurs sentant tellement les parfums du sérail que leurs émanations sont plus nuisibles qu'agréables. Hachée et morcelée, la langue turque est donc d'une réelle beauté. Elle est simple, douce et harmonieuse tant les consonnes en sont atténuées par une constellation de voyelles conventionnelles qui l'auréole. On dit que les peuples en décadence ont un langage châtié, fleuri, mais touffu et précieux. Tel n'est pas le cas pour les Turcs qui semblent au contraire avoir tenu à honneur, dans l'état morbide où ils végètent, de créer une langue, vivante, alerte, de bonne compagnie, qui ne serait point déplacée dans un salon aristocratique.

Les Ottomans ont tort d'y mêler des mots étrangers, comme ils le font présentement, pour protester, sans doute, contre la tendance de ceux qui voudraient revenir à l'ancien idiome turc, expurgeant le vocabulaire des mots arabes et persans qui forment, en définitive, les joyaux les plus précieux de ce bel écrin.

FIN DU TOME PREMIER

LAVAL. — Imprimerie parisienne, L. BARNÉOUD & Cie.

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE

LES SULTANS OTTOMANS

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE

LES SULTANS OTTOMANS

PAR

HALIL GANEM

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE MARESCQ AINÉ
A. CHEVALIER-MARESCQ & Cie, ÉDITEURS
20, RUE SOUFFLOT, 20

1902

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

ÉTUDES D'HISTOIRE ORIENTALE

LES SULTANS OTTOMANS

CHAPITRE PREMIER

LE PALAIS ET LA NATION

La polygamie, ses inconvénients, ses avantages. — Séraïl et Séraï. — Mœurs de harem. — Composition du Palais. — Influence de la validé. — Organisation de la Cour extérieure. — Les eunuques blancs et noirs, leur rôle, leur influence. — Mœurs des particuliers. — Organisation de la famille. — Education de la femme turque. — Autorité du père. — Traits distinctifs du mahométan, ses tendances, ses aspirations, son caractère. — Influence du Palais sur les mœurs.

L'influence du Palais sur les destinées de l'empire ottoman est telle qu'on peut dire que l'histoire de cet empire est écrite sur chacune de ses pierres et qu'il n'en est pas une qui ne révèle soit un bienfait, soit une gloire, soit une honte, soit un crime. Le Palais est la demeure des sultans pendant tout le cours de leur existence.

C'est dans le Palais, en effet, qu'ils grandissent, qu'ils vivent et qu'ils meurent, les uns sur leur lit de douleur, les autres, étouffés entre deux matelas, ou bien

étranglés. Pourtant le peuple ressent quelque fierté en regardant cet édifice, encore qu'il soit convaincu au fond que tous ses maux viennent de là. Ses murs renferment des mystères impénétrables, plus douloureux que joyeux, une splendeur qui cache une profonde misère morale, un amoncellement de passions, un débordement de vices, de grandes richesses, jetées pêle-mêle dans un désordre indescriptible, qui est un véritable chaos, richesses le plus souvent ignorées du maître et dans lesquelles le peuple qui travaille et qui peine voit une manifestation de la puissance souveraine. L'orgueil national y trouve une satisfaction qui n'est point tout à fait vaine. Cet édifice monstrueux, qui donc l'a créé et qui l'entretient de ses labeurs sans jamais se lasser, sinon le peuple qui n'est point avare de ses dons et qui se réjouit de ce que ses maîtres y entassent des milliers d'êtres parasites grouillant dans cette enceinte, sous les regards du souverain, troupeau sacré, ou vil bétail qui dévore les plus clairs revenus de l'Etat.

Le Palais représente également des institutions séculaires qui, préconisées par la religion, sont consacrées par un long usage. Le Palais est, en un mot, le verre grossissant, le miroir gigantesque qui reflète les images du dehors et les coutumes en honneur chez les Turcs, mais agrandies, démesurément élargies, enflées et déformées.

C'est la folie de la luxure dans ce qu'elle a de plus extravagant, et de plus échevelé. Du reste, aucune beauté dans cet édifice légendaire, ni beauté architecturale, ni beauté morale, c'est le gynécée des Assyriens, le capharnaüm des Juifs, le caravansérail des Tartares, avec quelques raffinements bysantins. Si l'ordre n'y règne point, la vertu ne saurait s'y montrer sauf sous les traits de l'enfant, fleur d'innocence, jeté dans ce splendide parterre ou d'autres fleurs, les femmes, répandent des par-

fums subtils, capiteux, enivrants, les parfums du sérail.

Entre toutes les causes qui ont marqué les diverses étapes de la décadence de l'empire ottoman, il n'en est pas qui aient été plus funestes au développement et à la prospérité de cet empire que celles qui découlent directement de l'existence du harem ou du sérail. La polygamie est une institution tout orientale. En ce pays où fleurit le despotisme, le suprême bonheur semble être pour le gouvernement de tyranniser le peuple et pour les particuliers d'exercer sur la femme une autorité sans limites.

Confondue avec plusieurs de ses compagnes qui partagent son sort, elle subit le joug du mari avec une admirable résignation et trouve quelque douceur dans sa soumission. Elle n'est pas pour l'homme, la femme sûre et dévouée, l'amie des bons et des mauvais jours, la conseillère fine et avisée, c'est l'esclave. L'homme qui supporte avec humilité la tyrannie de l'État et qui, hors de chez lui, est le plus souvent un être obséquieux, vil et rampant, cet homme, une fois rentré dans sa maison, devient un despote brutal. A la façon dont il traite sa femme et ses domestiques, on dirait qu'il veut prendre sur les siens sa revanche des humiliations subies au dehors. C'est à peine si l'amour parvient à adoucir le féroce instinct qu'il tient de l'habitude ou de l'atavisme. Aussi les femmes soumises à ce régime ne doivent-elles qu'aux avantages de la maternité, le bonheur de vivre dans une atmosphère de dignité et de respect. Elles sont affranchies dès qu'elles sont mères.

Ce droit n'est peut-être pas inscrit dans les lois, qu'importe, il est entré dans les mœurs, il est un hommage rendu à la maternité dans un pays où tant de choses sacrées sont foulées au pied.

En un tel milieu, les sentiments nobles et élevés sont rares et jouent d'ailleurs un rôle secondaire. L'amour

c'est le désir bestial, le désir inconstant qui change souvent d'objet, c'est la confiscation de plusieurs femmes au profit d'un seul homme. Aucun bienfait ne peut résulter de cette institution de la polygamie : c'est le trouble à l'état permanent dans le gouvernement de la famille, et la paix du foyer entièrement supprimée.

Au sein du harem, il y a toujours une favorite qui occupe la première place et autour de laquelle gravitent les autres épouses, comme des satellites autour de l'astre. Son règne n'est, il est vrai, qu'éphémère, il n'en sera que plus funeste. En effet, si la favorite est douée d'un certain esprit d'intrigue, elle ira jusqu'à la délation, jusqu'au crime pour retenir sous son joug le maître, prêt à lui échapper, faisant ainsi de nombreuses victimes parmi ses rivales et attentant parfois à la vie de l'époux infidèle :

« J'ai tué mon mari et, de ma propre main,
« J'ai noyé dans son sang son pouvoir inhumain.

Toutes ces femmes, du reste, sont délaissées dans l'âge mûr ou maltraitées, à moins qu'elles n'aient des enfants qui les protègent en les entourant de leur vénération et de leur tendresse ; car le culte de la mère est pour les Musulmans une obligation dont ils s'acquittent fidèlement.

Les Turcs, comme les Persans, ne voient dans la femme qu'un sanctuaire consacré aux plaisirs, rien de plus. Ils ne l'associent point à leurs travaux, ils ne lui permettent point de les interroger sur quoi que ce soit, ni de s'enquérir de leurs intentions. La malheureuse doit constamment tenir à son maître ce langage : gracieux seigneur, que désirez-vous, que souhaitez-vous que fasse aujourd'hui votre très humble servante ? La femme ainsi avilie devient pour la société musulmane un élément de faiblesse plutôt qu'un élément de force. Elle est résignée à tout et met sa seule ambition à devenir mère.

Sa coquetterie, ses intrigues mêmes, n'ont pas un autre objectif. La maternité pour elle, c'est l'honneur, ne pouvant après cela ni déchoir, ni retomber au rang d'odalisque. Ainsi, au-dessus de tant de désordres, à la surface de ce splendide cloaque, une idée morale surnage : la libération de l'esclave par la maternité.

C'est une justice à rendre aux Turcs, en général, sans en excepter leurs chefs. Ils aiment leurs enfants, au-delà de toute expression, ils ont pour eux une égale tendresse. Filles ou garçons, sont assurés de trouver chez leurs parents un amour profond et touchant. En cela, les Turcs sont certainement supérieurs aux Arabes qui réservent toute leur tendresse aux enfants mâles, au préjudice des filles, souvent sacrifiées.

De ce que la femme turque vit dans un esclavage dégradant, s'ensuit-il qu'elle soit inférieure à l'homme? Nullement. Elle a d'abord le don de réflexion, né de la concentration de ses idées. N'étant pas distraite par le contact du dehors et le frottement des choses extérieures, liaisons passionnelles, flirt vulgaire, ou mauvaises fréquentations ; ses facultés se développent plus facilement dans la solitude et l'isolement. Elle a pour elle le bon sens qui lui vient de la modération de son esprit. Elle sait s'accommoder de sa situation et puisque la religion, les lois et les usages s'accordent pour la priver de sa liberté, elle se résigne tout d'abord à son sort. Elle concentre son affection sur ses enfants, et si elle n'en possède point, elle se fera plus caline et plus douce pour ne pas déplaire au maître ; elle lui suggérera même l'idée de prendre une autre femme, elle la jetera, s'il le faut, dans ses bras pour se faire pardonner sa stérilité et conserver sa place au foyer. Elle arrivera par des sacrifices douloureux et des humiliations sans nombre à désarmer son époux, à éviter la suprême catastrophe. Elle luttera toute sa vie

contre les exigences de son cœur, celles de sa situation sociale et la nécessité d'assurer sa propre existence.

Ces combats intérieurs affinent l'esprit de la femme, aiguisent son intelligence et répandent sur toute sa personne ce charme discret et pénétrant que le malheur, ou la menace d'un péril imminent, donnent aux êtres voués à la souffrance et à l'infortune.

On peut dès lors affirmer, sans crainte, que la femme turque est supérieure à l'homme, nous parlons ici spécialement des épouses et non des filles esclaves, de la vraie famille et non des gynécées.

La polygamie engendre bien des maux. Le plus grand reproche que l'on puisse adresser à cette institution, c'est de supprimer la beauté du mariage, de cette union basée sur l'égalité des droits et sanctifiée par l'amour. Dans l'islamisme, la polygamie est consacrée et sanctionnée par la loi, puisque l'homme seul a des droits, le législateur n'en reconnaissant point à la femme (1). Il s'ensuit que la femme est obligée de subir les brutalités de l'homme, ses fantaisies, ses caprices, ses lubies, l'injure, l'indifférence et l'oubli, sans qu'il lui soit permis de jamais se réclamer de la justice. Le divorce chez les Musulmans est une arme meurtrière dont la pointe est dirigée contre la femme seule. La polygamie a pourtant ses apologistes qui lui reconnaissent des avantages, même lorsqu'elle dégénère en abus. Cette institution, disent-ils, tout en prêtant à de sévères critiques, peut être défendue par certains côtés.

D'abord, en la recommandant à ses adeptes, la religion musulmane la rend licite. Elle est ensuite éminemment favorable à la multiplication de la race.

(1) Littré définit en ces termes la polygamie : « homme marié à plusieurs femmes, ou femme mariée à plusieurs hommes ». L'islamisme s'est approprié la première partie de cette définition négligeant complètement l'autre.

De plus, la polygamie modère les passions et les apaise, au lieu de les surexciter et de les exaspérer au-delà de toutes limites par l'abstinence.

Le christianisme a tenté un effort sublime pour atteindre la pureté idéale et conserver intactes la chasteté du corps et celle de l'âme qu'un désir même ne doit point effleurer. Rien de pareil dans l'islamisme qui suit la loi de nature.

Toutefois, la femme mahométane est toujours sacrifiée à la brutalité de l'homme ; mais l'enfant, fruit de ces unions, est heureusement protégé. L'islamisme ne connaît pas de bâtards, tous les enfants d'un même lit d'une même cohabitation et, pour tout dire, d'un même père, ont des droits égaux. A Bagdad, à Damas, au Caire, à Constantinople, dans toutes les cités musulmanes, il n'est pas rare de voir des enfants de la race blanche ayant des frères mulâtres (1).

Le législateur accorde une pension à la femme divorcée ; mais outre qu'elle n'est pas sûre de continuer de toucher cette pension, ce petit pécule est tellement modique qu'on peut dire que la victime est jetée sans ressources sur le pavé par la faute de son époux auquel elle a tout donné de ce qu'elle ne peut plus reprendre. Ainsi comprise, la polygamie est une institution monstrueuse qui serait un veritable fléau si elle n'était tempérée par les sentiments que la nature met au cœur de l'homme. Comme les bêtes, il est susceptible d'avoir quelque tendresse pour les êtres qui lui ont montré du dévouement, une sorte de serrement de

(1) Ces prétendus avantages ne compensent pas les inconvénients et les dangers de la polygamie. Elle est la cause principale de la misère profonde qui règne dans les couches inférieures de la société. Armé par la loi, l'homme prononce arbitrairement le divorce et l'abus qu'il en fait, entraîne pour les épouses et les mères des conséquences désastreuses.

cœur qui est le prélude du remords; mais parfois il a mieux que cela, une certaine élévation de pensée, un saut vers l'idéal. Les yeux qui se regardent pleins de reproches ou pleins d'amour, les fronts qui se redressent, puis les lèvres qui se recherchent, je ne sais quoi qui monte du fond de l'âme et vous laisse une saveur particulière dont on se souvient longtemps après. Au moment où il va sévir contre la femme qui lui fut si chère et l'expulser du foyer, ce souvenir l'arrête, le fait réfléchir et suspend la sentence. Mais quelle terrible tentation, pour le Musulman que cette puissance qui lui est donnée sur son épouse, puissance tellement étendue qu'elle dépasse les bornes de la tyrannie. Il en est le possédant, le maître incontesté, le propriétaire. Elle est à lui en raison d'un privilège, non en raison de l'intérêt — les jeunes filles musulmanes ne disposent que de dots insignifiantes — pas davantage en raison de l'amour — il épouse sa fiancée sans la voir. — Quant à l'esclave, il en est doublement propriétaire, d'abord parce qu'il l'a achetée et ensuite parce qu'il a daigné la recevoir dans son lit, et quand ce dernier lien s'est brisé, il en reste toujours le maître, pour la revendre au rabais. Suprême injustice, inexorable rigueur!

En tout cela cependant il agit dans la plénitude de son droit, épouse ou esclave, elle est son bien. Et la femme que possède-t-elle? Rien. Qu'est-ce qu'elle est? de la chair à plaisir, rien autre. La force inconsciente, une législation inique, le préjugé, la religion sont d'accord pour l'écraser, l'annihiler. Ah! si seulement on pouvait lire dans son âme, quel océan de douleur n'y rencontrerait-on pas? Ne vaut-il pas mieux penser avec les Chinois que les femmes n'en ont point, ou croire avec les philosophes païens que les esclaves ne jouissent d'aucun droit? Est-ce la peine, après cela, de répondre aux arguments des défenseurs de la polyga-

mie? Si les enfants sont nombreux, les déchets sont importants, conséquemment la race n'a rien à y gagner, et si elle modère les appétits de la chair, elle en fait surgir d'autres plus mauvais encore, elle inspire surtout le mépris de la justice et de la liberté. Toutes choses bien pesées, la polygamie, étudiée dans ses avantages supposés et dans ses inconvénients réels, est une institution malfaisante.

Le harem est le nom que l'on donne communément aux gynécées. Il est pour les particuliers une charge écrasante et pour les familles qui possèdent les dons de la fortune, une cause de ruine ; mais c'est surtout au Palais des sultans que ses ravages atteignent des proportions inimaginables. Là est le gouffre où s'engloutissent d'immenses richesses et où disparaissent les trésors prodigués par la nation à ses monarques.

L'institution remonte à une haute antiquité. L'islamisme n'a point innové en cette matière, il a suivi la tradition. Les rois d'Assyrie et de Perse, comme les empereurs de Chine, ont eu un nombreux harem où venaient s'entasser des milliers de femmes (1). Les Ottomans ne comprendraient pas, du reste, que leurs sultans agissent autrement. La tradition veut que le monarque ait plusieurs palais, des gynécées, une domesticité considérable, un ruissellement de diamants, des cascades de perles et de pierres précieuses, le tout pour se distinguer des autres souverains ou pour les éclipser.

Les califes arabes, beaucoup plus sobres, se montrèrent relativement modérés. Chez les Arabes, la femme est une égérie qui inspire son époux et le guide parfois dans les sentiers de la vie. Tandis qu'en Perse et en Turquie, la femme est un instrument de plaisir, elle est, en Arabie, dans les familles riches surtout, une souve-

(1) Il en est aujourd'hui encore de même en Chine.

raine et elle exerce une réelle influence sur son époux.

L'Arabe a chanté la femme en des vers d'une suprême galanterie, le Persan en a reproduit les traits sur la porcelaine ou le papier, en de pâles miniatures qui ne manquent pas d'un certain charme ; mais le Turc n'a jamais vu dans la femme qu'une créature asservie, être de souffrance dont la destinée éphémère est de provoquer pendant quelques instants fugitifs la sensualité spasmodique du maître. Plus d'une fois, les califes arabes, dans des circonstances critiques, consultèrent leurs épouses, jamais les sultans ottomans n'ont eu recours aux lumières de leur harem, ce qui n'a pas empêché le règne des favorites. Le recrutement du harem n'était pas le même dans les deux pays. Les califes arabes choisissaient le leur parmi les filles des familles les plus illustres du royaume ou des pays voisins et il était bien rare qu'ils épousassent une esclave, alors que les sultans ottomans agissaient différemment, peuplant de préférence le sérail de femmes étrangères à leur race.

Formé de deux corps de bâtiments, le Palais (1) se divise en deux parties bien distinctes, le sérail ou harem et le séraï ou cour extérieure.

(1) Le sultan actuel Abdul Hamid II, en montant sur le trône, déserta le Palais de Dolma-Baktché où vécut son oncle Abdul-Aziz et tous les anciens palais ou pavillons impériaux. Il choisit pour sa résidence un kiosque construit en 1865 sur l'une des collines qui dominent la capitale. Ce pavillon, surnommé kiosque de l'Etoile ou Yldiz kiosk étant insuffisant, le sultan en fit élever trois autres dans la même enceinte. On y pénètre par quatre portes monumentales dont deux surtout sont remarquables par leur élévation, sinon par leur style; ce sont, celle du harem et celle réservée au sultan seul. Le nouveau Palais se divise ainsi en quatre parties, bien distinctes, chacune est entourée de hautes murailles de 6 mètres de hauteur sur 4 mètres de largeur et ne communiquant pas entre elles. C'est une véritable enceinte fortifiée.

Dans la première partie résident les hauts fonctionnaires, les chambellans, les scribes et les officiers de tous grades. Derrière s'étendent des jardins également entourés de murs au bout desquels s'élève le

Dans le sérail sont les femmes du sultan, les odalisques et toute la domesticité féminine. Aucune vie commune n'y existe, à proprement parler, chaque sultane ayant sa maison et son personnel. Aux heures des repas, on voit des théories de valets attachés au service des cuisines impériales se diriger vers la porte extérieure du harem, portant sur leur tête des plateaux en bois ou en cuivre étamé, sur lesquels sont entassés des plats de viandes et de légumes entremêlés de sucreries, enfin tout ce qui constitue un festin copieux.

Quand la sultane a fini son repas les suivantes en consomment les restes. Il n'y a guère que le sorbet et le café qui soient préparés dans les appartements particuliers et servis le premier, dans des verres en cristal et le second dans des tasses de fine porcelaine placées sur des soucoupes en argent ciselé et rangées sur des plateaux recouverts d'une nappe brodée d'or.

Plus de cinq cents services sont ainsi apportés matin et soir au sérail et autant au sélamlik sans compter les *sofras* destinés à la domesticité si nombreuse à l'extérieur du palais. En 1652 les impôts en Turquie donnaient un total de 500.711.492 aspres. Sur ces revenus

pavillon où se tient la garde impériale. Là s'ouvre une nouvelle enceinte environnée d'épais remparts où l'on remarque des batteries dressées pour la protection du sultan. Derrière cette enceinte, toujours à l'ouest, se trouve le sérail composé d'une quantité de pavillons construits en pierre et séparés les uns des autres par des jardins anglais. Au milieu est un grand bassin, sorte de petit lac où se balancent quelques barques élégantes pour les promenades sur l'eau de Sa Majesté et de son harem. Tout autour de ce bassin sur lequel s'ouvrent les fenêtres, les terrasses et les colonnades des kiosques, on remarque des volières, des oiseaux de proie et quelques animaux rares, un jardin d'acclimatation en miniature. La science zoologique est complètement étrangère à la composition de ce parc, mais les yeux y trouvent leur agrément. En un coin du palais, le sultan a même fait élever un observatoire pour les astrologues qui lui prédisent l'avenir et un théâtre où des troupes bigarrées viennent jouer des comédies et des opérettes et où des danseuses donnent des ballets auxquels le sul-

le sultan prélevait plus des deux tiers laissant le restant pour la solde des troupes, la paie des fonctionnaires et divers frais. Les dresseurs de tentes et les porteurs d'eau recevaient à eux seuls 5.038.365 aspres, les seigneurs de l'étrier et les échansons, 22.415.388 ; les sultanes, les pages et les agas du harem, 12.848.000 ; les chefs des cuisines pour les dépenses de la cuisine, 8.600.000 ; le bois de chauffage, les vêtements des pages 6.626.392 ; le personnel des écuries impériales coûtait 8.065.712 ; la dépense pour l'orge était évaluée à 1.516.288 ; la viande pour les cuisines impériales à 13.000.000 ; les fourrures achetées chaque année coûtaient 25.000.000 et enfin les vêtements, linge, drap, soiries, doublures, 18.386.031 ? Rien que les jardins exigaient une dépense de plusieurs millions d'aspres par an. On ne comptait pas moins de 12.000 jardiniers. Il est facile dès lors de comprendre que les Turcs, même aujourd'hui où le luxe chez eux est en décroissance à cause de la dureté des temps, haussent les épaules lorsqu'on leur décrit le faste des cours européennes.

Pourquoi les sultans tiennent-ils essentiellement à n'avoir dans leur harem que des esclaves achetées par eux ou qui leur sont offertes en présents, et pourquoi ne les

tan et son harem assistent dans des loges munies d'un grillage d'où l'on peut voir sans être aperçu.

En dehors de cette triple enceinte s'élèvent un grand nombre de casernes échelonnées de façon à donner au palais l'aspect d'une ville fortifiée. Ces casernes abritent vingt-cinq à trente mille hommes. C'est la garde prétorienne qui veille sur le despote.

Dans son harem le sultan a introduit quelques usages nouveaux, on y admet notamment les couturières européennes et les corsetières. Les vieilles robes de gala surchargées de broderies en or et en perles ont été remplacées par des robes élégantes et légères sortant des maisons des meilleurs faiseurs, mais qui sont portées avec une gaucherie que l'on comprend aisément. Pour le reste, la composition du harem n'a point varié, ses mœurs sont restées les mêmes. Il augmente chaque année à vue d'œil et les places vacantes sont aussitôt remplies par des odalisques dont le nombre va sans cesse en croissant.

voit-on pas épouser ni une fille de noble race ni une femme de leurs sujets. Il est facile d'en saisir le motif. On commande à des esclaves ; on peut en disposer à son gré, les exiler, ou les jeter au fond de la mer. Ces femmes n'ont en effet aucune attache dans le pays ; elles n'y connaissent personne et personne ne les connaît, de sorte qu'elles peuvent vivre sous les lambris dorés du sérail ou disparaître comme des fantômes, sans que nul en ait souci. Ce sont des êtres anonymes, des ombres fugitives qui, après avoir projeté leurs gracieuses silhouettes sur les murs du palais, s'évanouissent tout à coup pour rentrer dans l'ombre. Elles ne profèrent aucune plainte. Que pourraient-elles souhaiter d'ailleurs? Venues pauvres de la Circassie ou de la Georgie, elles ont des bijoux, des robes et de l'argent à volonté.

Le plus souvent, elles nouent des intrigues lorsqu'elles sont dans les bonnes grâces du maître ou qu'elles sont bien vues par le chef noir. Combien de grands vizirs furent destitués à cause de ces intrigues. Combien de ministres de finances, pour avoir refusé de l'argent aux favorites, furent sacrifiés à leur rancune tenace.

Sollicitées quelquefois par des vulgaires ambitieux qui leur font parvenir clandestinement des présents, elles obtiennent pour eux les premiers postes de l'empire. Et que leur importe, après tout, l'intérêt public !

La Turquie est-elle leur patrie, n'ont-elles pas été enlevées dans la fleur de l'âge à ces montagnes neigeuses, à ces vallées verdoyantes de la Circassie ou de la Géorgie dont elles gardent dans leur esprit la vision lumineuse alors que libres elles s'y promenaient comme des déesses ?

Le soir, quand le sultan rentre au sérail par la *porte de félicité* tout bavardage cesse, le silence et le recueillement sont complets. Le front soucieux, il apparaît là

comme un point noir au milieu d'une pléiade d'étoiles. L'intérieur du palais est éclairé de mille feux. Les femmes portant de riches atours, toutes étincelantes de pierreries sont rangées sur les deux côtés du passage du maître, attendant les ordres de la Kiaya du harem pour savoir quelle sera ou quelles seront les préférées de la nuit.

Ces mœurs étonnent; mais on se tromperait singulièrement si l'on pensait qu'il se passe au sérail des choses extravagantes ou que l'on y donne des fêtes tapageuses ou des représentations suggestives. Sauf sous quelques règnes où des abus furent commis, tout s'y passe assez correctement.

On compte cinq catégories de femmes : les « Cadines » ou maîtresses en titre ; elles jouissent des privilèges que la loi accorde aux épouses légitimes. Quoique délaissées, elles ont toujours droit aux premiers honneurs. La mère d'un prince reçoit le titre de « Khaséki » la mère d'une princesse celui de « Khaséki-Cadine ».

L'esclave élevée au rang de maîtresse en titre est revêtue en présence du sultan d'une robe très riche, ou d'une pelisse en zibeline. On lui désigne aussitôt un pavillon spécial où elle va habiter avec ses suivantes. Le sultan la reçoit ainsi que les autres femmes honorées par son choix dans ses appartements particuliers desservis par des filles de chambre « Guediklü » d'une rare beauté. Douze d'entre elles commandent aux autres et remplissent auprès du sultan les fonctions très enviées d'intendante du linge, d'échanson, de porteuse d'aiguières, de caméristé ou Khasodalisque.

C'est dans ces filles de chambre que se recrutent les « cadines ». Lorsque l'une d'elles attire les regards du sultan, elle est appelée « ikbal » ou fille de bonheur, elle garde ce titre jusqu'au jour de sa grossesse. Elle quitte alors les appartements du sultan pour aller loger

dans un pavillon spécial, comme il est dit plus haut, elle devient sultane ou « cadine ».

La surintendante du sérail ou « kaya » est cette femme de confiance qui organise les nuits d'amour du sultan. Elle recrute les « schaghirds » fillettes de huit à dix ans à peine nubiles surnommées les novices et destinées à prendre les places vacantes. Elle est ordinairement choisie dans les « guédiklü » ou filles de chambre, dans les beautés moyennes, parmi celles qui exercent déjà un certain ascendant sur leurs compagnes. Il faut qu'elle soit très distinguée et qu'elle sache causer femmes au sultan auquel elle doit rendre compte de bien des détails intimes. Fonctions délicates au suprême degré et dont l'accomplissement exige beaucoup de finesse et de tact.

A la surintendante du harem impérial incombe le soin d'initier ses élèves au mystère de l'amour et de les renseigner sur les goûts du maître, soit pour les couleurs, soit pour les parfums.

Il existe, d'ailleurs, au Palais, une école spéciale pour les novices que l'on pourrait appeler l'académie du baiser. Là, en présence de la surintendante et du chef des eunuques, des femmes expertes apprennent aux jeunes filles l'art de plaire. Il y a également une école pour le chant et une autre pour la danse. Le chef des eunuques préside à ces derniers exercices, une courbache à la main, pour infliger une punition à celle qui ne profiterait pas des leçons de la maîtresse de danse ou de musique. C'est tout un monde que le sérail et encore nous ne parlons ni des établissements de bains, ni du service de la coiffure, ni de bien des choses qu'il serait indécent de rappeler.

La perversité précoce s'allie ici au vice raffiné. Et tout cela pour les plaisirs d'un seul homme !

Les validés ou mères de sultans contribuent pour une

large part à perpétuer ces abus. Loin de chercher à retenir leurs fils sur la pente du vice et à leur apprendre la modération, elles les excitent à marcher dans cette voie amoureuse, elles aiguisent leur appétit et les encouragent à se livrer avec une grande fureur à la violence et à la bestialité de leurs désirs. En dehors de ce rôle, étrange pour une mère, l'omnipotence que la validé exerce dans le sérail doit être considérée comme un bienfait ou tout au moins comme un allégement au triste sort de ces malheureuses épouses, pour la plupart délaissées. Non seulement elle ne partage pas l'indifférence de son fils, à leur égard, mais elle leur témoigne, au contraire, beaucoup de sympathie, comme si elle eût voulu adoucir leur peine.

Ayant jadis souffert, elle-même, de cet abandon, elle en connaît les amertumes et manifeste volontiers sa compassion aux victimes.

Nombreuses sont les filles attachées au service de la validé. On les appelle oustas ou maîtresses femmes, la mère du sultan aimant à s'entourer de personnes expertes qui peuvent lui rendre des services et soigner au besoin ses petits enfants. Ces servantes forment plusieurs compagnies (takims). Chacune de ces compagnies comptent vingt filles et chaque compagnie est chargée d'un service spécial.

La validé élève chez elle quelques filles novices d'une rare beauté auxquelles elle fait donner une éducation très soignée et qu'elle destine à son fils. C'est une tradition dans le sérail que la validé soit la pourvoyeuse d'une partie du harem impérial. Elle s'en acquitte d'ordinaire avec beaucoup de soins et cette coutume lui permet de conserver son influence sur son fils ou de la consolider. On accuse la validé de se mêler souvent de politique ; elle le fait dans un sentiment naturel pour veiller à la sécurité du trône qu'elle croit menacé par

des complots qui se répètent d'ailleurs fréquemment dans ce milieu plein d'intrigues.

Elle tient dès lors à participer à la nomination du grand vizir et du sérasker ; peut-on lui en faire un crime ? Cette influence ne s'exerce, du reste, que dans les moments critiques, quand la guerre éclate ou que le sultan est en danger. Dans toutes les autres circonstances c'est l'influence de la favorite qui domine et c'est d'elle, le plus souvent, que partent ces fausses directions données aux affaires de l'Etat.

Peut-on concevoir une folie comme celle qui consiste à réunir sous le même toit, ou dans la même enceinte, mille ou deux mille femmes ? N'est-ce pas une chose contraire à la saine raison et à la morale ?

La religion recommande la polygamie ; mais qui ne voit cependant que l'institution a été faussée et que le Prophète n'a jamais entendu permettre ces excès. C'est un abus qui doit être supprimé au plus tôt si l'on veut sauver la dynastie ottomane d'une dégénérescence complète. Elle y marche à grands pas et lorsqu'on objecte que ce sont là des habitudes luxueuses que le peuple approuve et auxquelles l'Orient demeure attaché, on méconnaît la vérité. La polygamie peut avoir son bon côté, pour les mahométans ; mais non pas quand elle est poussée à ce degré d'extravagance qui la rend éminemment nuisible.

La polygamie, malgré les avantages qu'on lui reconnaît, bien à tort, est déjà un mal qui tarit les sources vitales de la société islamique, que doit-on penser dès lors de ces nombreux harems qui, en aggravant le mal, précipitent la décadence des Etats mahométans. Il est en outre surabondamment démontré que le mélange du sang circassien avec le sang turc n'a pas donné de bons résultats. Il n'a point amélioré la race, à en juger par cette longue suite de souverains faméliques ou incapa-

bles qui ont régné depuis trois siècles sur la Turquie. L'existence du harem, particulièrement celle du sérail, est pour l'empire ottoman et pour tous les pays musulmans le pire des fléaux.

L'organisation extérieure du palais ou séraï est encore plus compliquée que celle du harem. Cette organisation ayant subi de nos jours de profondes modifications, sans en altérer du reste, le caractère essentiel, nous ferons connaître celle qui a existé anciennement jusqu'au règne de Mahmoud II qui introduisit beaucoup de changements à la cour extérieure sans toucher toutefois au sérail. Les eunuques blancs, par exemple, ont presque entièrement disparu à cause de l'adoucissement des mœurs. Beaucoup d'emplois ont été supprimés, sinon dans la domesticité, du moins dans la haute administration du palais. Les costumes du bon vieux temps, si pittoresques, ont été remplacés par d'autres ; mais les abus sont restés les mêmes. On peut dire en thèse générale que, si le nombre des emplois a diminué, les dépenses ont décuplé.

On appelait autrefois les titulaires de toutes les fonctions *Agas* ou seigneurs. Le mot en est démodé, seuls aujourd'hui, les officiers subalternes sont ainsi désignés, les autres ont pris des titres plus ronflants et plus pompeux.

Aux officiers de la cour extérieure appartenaient les *Khasnadar* (trésoriers), les *Mouhzir* (huissiers), les *Mirakhors* (grands écuyers), les *Imams* (aumôniers), les *Moezzins* (chantres), annonçant la prière, les *Elezir-Enderounagalari* (valets), les *Achibachis* (cuisiniers), les *Tchaoutchs* (police), réglant la marche, les *Schatirs* (coureurs), les *Ichakodars* (valets de pied), les *Délis* (téméraires) et les *Gunullis* (courageux). Puis venaient les *Silihdars* (porteurs de glaives), les *Tchokoudars* (gardiens de la Chambre), les *Muhurdars* (gardes des

sceaux), les *Devidars* (gardiens de l'encrier), les *Kaftanagas* (gardiens des Kaftans ou longs vêtements), les *Miftahagis* (gardiens des clefs), les *Rahtawanacjis* (gardiens des harnais), les *Djebekhanedjis* (gardiens des magasins d'armes), les *Djandebachis* (chefs des pages), les *Djindjis* (chef des lanciers), les *Beschkiragassi* (gardiens des nappes), les *Toutounidjis* (gardiens du tabac et des pipes), les *Kahvedjisbaschis* (premiers cafetiers), les *Kilardjisbaschis* (premiers limonadiers), les *Tchamischirargis* (gardiens du linge), les *Majounbachis* (gardiens des confitures), les *Sarrikleschis* (gardiens des turbans), les *Berbesbaches* (coiffeurs), les *Ibrikdars* (gardiens des aiguières). Les jeunes eunuques, les muets, les nains, les jardiniers, les gardiens de la cuisine, les fendeurs de bois, etc., etc., le tout, pouvait s'élever au chiffre de quatre à cinq mille employés.

Ce chiffre n'est point exagéré, si l'on songe que la maison du grand vizir qui se modelait sur le palais comprenait alors plus de cinq cents employés et serviteurs, D'après Mouradjéa d'Ohson, la cour extérieure du sultan ne comptait pas moins de 12.000 emplois.

Quant à la cour intermédiaire, quelques indications à ce sujet sont nécessaires.

Le grand maréchal de la cour extérieure et de la cour intérieure était le plus haut dignitaire de l'Etat après le *Kizlaragassi* (chef des eunuques), connu sous ce titre *Babesséadet agassi* (chef de la porte de félicité). Il était chargé en même temps de l'administration des fondations pieuses et du commandement du corps de garde.

Plus d'un eunuque a gouverné l'empire derrière les portières du harem, quand il n'occupait pas le poste si envié de grand vizir.

On distinguait deux sortes d'eunuques, les eunuques blancs qui avaient subi une demi-castration, et les eunu-

ques noirs dont la castration était complète. Les premiers se tenaient dans la cour intermédiaire, à la porte du harem, d'où cette appellation de *capouagassi* ou seigneur de la porte. L'entrée du harem leur était interdite.

Seul, parmi les eunuques blancs, le *Khasodabahi* ou gardien des pages était complètement castré étant, par ses fonctions, préposé à la garde des favoris du maître.

Les castrats portaient tous des noms empruntés aux fleurs, aux divers parfums et aux pierres précieuses. Ils s'appelaient, ils s'appellent encore : hyacinthe, tulipe, narcisse ou bien musc, rose, jasmin, lavande ou bien encore, diamant, corail, émeraude, etc.

Dans la cour intermédiaire siégeaient en permanence :

1° Le *Khaznadar* (grand trésorier), qui veillait sur les économies à faire dans le harem. Il avait, en outre, le soin du magasin des vêtements d'honneur confiés à une garde noble. Ces riches vêtements étaient affectés aux sultanes pour la nuit où elles étaient reçues dans les appartements privés du monarque ;

2° Le *Bazirghanbaschi* (grand marchand), chargé de l'achat de toutes les étoffes nécessaires pour la maison du sultan et qui, on le devine aisément, devait s'enrichir en peu de temps ;

3° Le *Bechekjibachi*, chargé de recevoir les présents envoyés au sultan, soit par les puissances étrangères, soit par ses sujets.

Tous ces fonctionnaires étaient placés sous le commandement direct du grand eunuque noir. Le despote africain exerçait dans le harem l'autorité la plus étendue. Il avait droit de vie et de mort sur le personnel du sérail qui tremblait à sa vue, redoutait son courroux et s'efforçait de gagner ses bonnes grâces.

Il avait tous les pouvoirs, même celui d'entrer chez les femmes, de fouiller leurs meubles et de se livrer sur

elles à des enquêtes indiscrètes. Il rendait la justice au nom de son maître, condamnait la coupable à la prison, à l'exil ou à la mort. La procédure, dans ce dernier cas, était sommaire et l'exécution se faisait nuitamment. On étranglait la victime puis on mettait le cadavre dans un sac que l'on jetait au fond de la mer.

Ces mœurs barbares subsistent toujours. Les vrais sultans, ce sont ces affreux eunuques noirs qui semblent vouloir se venger sur l'humanité de l'outrage qui leur a été fait.

Jamais le souverain n'infirmait une de leurs sentences. Il leur suffisait, d'ailleurs, pour se justifier, de dire que la victime complotait contre la vie du sultan, ou bien, qu'elle entretenait des relations coupables avec le dehors.

De nos jours encore l'eunuque est resté tout puissant au palais.

On ne parviendra jamais à expliquer comment des hommes raisonnables peuvent confier leur honneur à des êtres dégradés, sans éducation, sans morale et incapables de concevoir une idée élevée.

On refuse généralement aux eunuques, le don de sensibilité. Quelle erreur! Au contraire, chez ces êtres émasculés, le désir acquiert une telle violence, une telle acuité, que leur sensibilité en est décuplée. C'est si vrai que les sultans leur permettent d'avoir un harem pour eux-mêmes, plus d'un eunuque a eu jusqu'à vingt et quarante esclaves dans sa maison. On est dès lors autorisé à se demander quel rôle les souverains ottomans jouent vis-à-vis de ces hommes vicieux et débauchés auxquels, chose inouie! ils abandonnent entièrement leur harem. C'est la tradition qui le veut. Salomon et Darius ont eu des eunuques de même qu'Assuérus et d'autres monarques asiatiques, les sultans ne peuvent faire autrement que de suivre cet antique usage. On n'a jamais vu pareille aberration.

C'est de leur part, qu'on nous permette de le dire, un manque absolu de toute pudeur et de toute dignité, c'est la répudiation complète de tous les sentiments dont sont susceptibles les natures honnêtes et la violation la plus éhontée du sanctuaire de l'amour. On peut affirmer sans crainte, que si les sultans aimaient leurs femmes de cet amour vrai que l'on rencontre chez les peuples civilisés, dans les hautes classes aussi bien que dans les familles moyennes, ils ne consentiraient jamais à livrer leurs épouses aux regards impudiques de ces hommes de basse extraction, auxquels, ô comble de l'absurdité ! ils décernent la première dignité de l'empire.

Le *Dar sé'adet agassi* a le pas sur le grand vizir et il faut voir avec quelle platitude les plus hauts fonctionnaires de l'Etat se prosternent devant ce fantoche, baisant humblement le pan de son habit. Il n'y a que le despotisme qui soit capable de créer et de perpétuer dans le monde de telles infamies. Et l'on assiste impassible à ce spectacle monstrueux. Des Turcs intelligents qui ont fait leurs études à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, trouvent cela tout naturel, pour peu, ils regretteraient de ne pouvoir introduire dans leur maison ce personnage noir. En effet, l'eunuque est d'une espèce rare et coûte très cher. Le plus beau cadeau que l'on puisse offrir aux sultans, le présent le plus estimé c'est un jeune eunuque pour le former dans le sérail aux fonctions qu'il doit y exercer un jour.

Remarquez, d'ailleurs, que cette antique coutume, juive ou païenne, n'est point autorisée par la religion mahométane qui condamne le célibat et livre les célibataires au feu de l'enfer. Or, si le Coran interdit à ses adhérents la vie monastique et toute institution opposée à la multiplication de l'espèce, à plus forte raison leur défend-il d'estropier les malheureux petits nègres pour en faire des surveillants de harem.

D'autre part, si le harem a été institué pour soustraire la femme aux regards profanes des étrangers, s'il emporte l'idée d'une séquestration complète et absolue, s'il est un asile inviolable, une sorte de sanctuaire où nul étranger n'a le droit de pénétrer, comment se fait-il qu'on ose livrer la femme, ainsi enfermée, aux regards flambants de désirs de ces êtres disgraciés ?

Le chef des eunuques a sous ses ordres un grand nombre de jeunes eunuques, exécuteurs de sa basse justice. Il fait de ces subalternes ce qu'il veut, malheur à celui d'entre eux qui lui désobéirait, il est aussitôt jeté au fond de la mer avec une meule au cou.

Le chef des eunuques exerce une grande influence sur les affaires de l'Etat. Il a été mêlé jusqu'ici aux négociations les plus importantes, les plus délicates, et plus d'un ambassadeur a eu recours à lui pour réaliser des projets nuisibles aux intérêts du pays.

Recevant des cadeaux de partout et de tout le monde, il est d'ordinaire excessivement riche, et comme il n'a pas de descendance, le sultan hérite de ses biens. Aussi, plus le maître le voit thésauriser, plus il est content. Il lui accorde toutes les faveurs sachant que cela peut lui rapporter des sommes considérables. On a vu certains sultans, quelle honte ! partager avec lui le produit de ses rapines.

L'autorité du chef des eunuques s'exerce également sur les princes et les princesses du sang. Là, elle devient paternelle, plus d'une princesse lui doit le bonheur ; car il s'occupe de les marier. Il choisit pour elles des jeunes gens dans les familles aristocratiques et il est autorisé à les présenter au sultan qui daigne les agréer. Quant aux princes, il a soin de leur donner des précepteurs plus ou moins ignorants, mais suffisamment instruits pour leur apprendre à lire le Coran et leur enseigner les principes de la grammaire turque ou persane.

Il s'occupe également de leurs amusements, de leurs plaisirs, et dès qu'ils sont en âge de se marier, c'est lui qui leur procure de belles esclaves circassiennes. Il favorise rarement leurs débauches et par là, il se rend quelquefois utile.

Il met, en outre, une certaine coquetterie à imiter le maître non seulement dans l'organisation de sa propre maison, très luxueuse et dans la composition de son harem, mais aussi dans des œuvres charitables.

Tel est, ce palais où, depuis plus de cinq siècles, naissent, grandissent et meurent les sultans ottomans. Ces mœurs qui nous choquent n'ont rien de scandaleux, ni d'anormal pour un peuple qui adore ses souverains, qui ne peut s'en détacher et qui les suivrait jusqu'à la ruine, jusqu'à la mort même. Elles apparaissent, au surplus, comme une chose naturelle en un pays où l'esclavage est reconnu, où il est pratiqué plus ou moins par la majorité de la nation, où il jouit, en un mot, d'une existence légale. Aussi ces coutumes s'imposent-elles aux milieux sociaux avec l'autorité d'une loi séculaire à laquelle tout l'Orient semble soumis.

Toutefois ces mœurs ne sont pas celles du peuple et l'on ne doit pas juger la constitution de la famille musulmane par le sérail ou par le harem des grands seigneurs qui se modèlent sur leur maître. Le sérail est une anomalie monstrueuse dans la société islamique, il est un abus, une débauche, une orgie et non une institution. A mesure qu'on quitte le sérail et qu'on s'éloigne de ces somptueuses demeures des grands de l'empire dont l'entretien coûte à la nation tant d'argent, de sang et de larmes, la famille mahométane nous apparaît avec ses éléments constitutifs et l'on peut dès lors en déterminer la valeur intrinsèque.

Cette valeur est importante, encore que la famille chrétienne lui soit supérieure, à la condition, bien entendu,

qu'elle soit pénétrée de l'esprit du christianisme, ce qui tend à devenir de plus en plus rare. C'est une grave erreur de croire que parce que le musulman vit avec plusieurs femmes sous le même toit, la morale est exclue du foyer. Si l'homme est exposé dès son jeune âge à voir son éducation viciée par la domesticité, celle de la femme reste indemne et les jeunes filles reçoivent au harem une instruction simple, mais conforme à leur condition, en rapport avec les exigences sociales de leur milieu et qui est plus que suffisante pour la vie qu'elles doivent mener. Si d'autre part, leur situation de fortune leur permet de négliger les travaux du ménage, elles embellissent la maison paternelle par des ouvrages et des fines broderies qui revèlent chez elles le goût de l'art. En outre, la lecture du Coran, la seule qu'on leur permette avec celle de l'histoire et des *diwans* ou recueils de poésie, les initie à un idéal élevé. Elles sont ainsi capables de devenir d'excellentes épouses et de bonnes mères.

Quant à l'homme, il mène une existence plus hasardeuse, mais l'autorité qu'il exerce sur ses enfants est bienfaisante. Le contact du dehors, la lutte qu'il est forcé de soutenir pour se créer une situation, les moyens équivoques auxquels il a parfois recours pour y parvenir, toutes ces contingences diminuent quelque peu sa valeur morale à l'extérieur, sans la faire disparaître de la famille où elle garde toute sa force. Il possède, d'ailleurs, grâce à la tradition, le privilège d'être respecté de ses enfants, malgré les écarts de sa conduite. Les soucis de l'existence ne lui enlèvent pas ce calme et cette placidité qu'il tient de sa propre nature. Son activité, on le sait, n'est point dévorante et son amour pour le luxe va rarement au delà de ses besoins. La modération, un sentiment de résignation profondément enraciné dans son cœur et une indifférence dédaigneuse sont

les traits caractéristiques auxquels on reconnaît généralement le mahométan.

Ceci lui donne une vertu réelle et des avantages considérables, car on perd souvent par une activité fébrile, et des instincts de combativité les profits que les circonstances auraient assurés, sans compter qu'on ne songe qu'à vaincre la nature et à la dompter, en lui livrant d'incessants combats. Ces luttes sont complètement ignorées du mahométan qui vit avec la nature et dans le sens de la nature qu'il ne contrarie point. Il demande à la terre ses joies et ce qu'elle peut lui donner de richesses, il l'aime aussi pour elle-même. Elle n'est pas à ses yeux un séjour de misère et de larmes, et, s'il désire le ciel, c'est parce que le ciel est, pour ainsi parler, la continuation, le prolongement de la terre aimée. Le mahométan, pour tout dire, a une conception particulière de la vie qui fait que, quelle que soit la condition où il est placé ici bas, il est content.

Il ne se préoccupe pas, outre mesure, de l'avenir, il ne soumet pas à ses investigations le globe terrestre, il en connaît, certes, la composition et au besoin les livres scientifiques de l'Islam la lui apprendraient, mais à quoi lui servirait-il de connaître l'âge du monde, l'épaisseur du globe terrestre sur lequel nous campons comme des naufragés sur un îlot, déplorant la fragilité de la vie et nous créant à nous-mêmes des tourments qui ne sont nullement dans la nature des choses ?

Le musulman ne s'inquiète de rien de cela, il est aux mains de Dieu et il a confiance dans le Créateur. On ne saurait imaginer combien cette quiétude influe heureusement sur son caractère et détruit les anxiétés de son esprit parfaitement équilibré et apte, d'ailleurs, à connaître les sciences physiques et surnaturelles et à les approfondir même, s'il le voulait.

Vivant dans le sens de la nature, ayant une prédilec-

tion toute particulière pour le globe terrestre où il respire, où il sent, où il pense, on pourrait peut-être croire qu'il est indifférent aux choses du ciel. Il n'en est rien. Et de même qu'il rattache les unes aux autres ces planètes qui se meuvent dans les espaces infinis sans frottement, sans grincement, sans bruit, dans la tranquille majesté de la matière inconsciente, il lie ses espérances à l'au-delà avec la ferme conviction qu'elles se réaliseront un jour.

Il y a, du reste, chez le mahométan, un état d'âme particulier qui fait que parfois il ressemble à ces fakirs de l'Inde qui, dans leur solitude et leur isolement, demeurent comme suspendus dans l'espace en une sorte d'extase; mais, malgré cette attraction mystique, si puissante, si impérieuse, si irrésistible, des régions supérieures, il reste attaché à la terre et à ses séductions.

Etranger à la révolution des idées dans ce sens qu'il n'y prend pas une part active, l'équilibre moral, pour lui, est tout entier dans la doctrine. Il n'en est que plus ferme dans sa foi; mais il ne se montre pas pour cela indifférent aux progrès de l'humanité. Tout l'intéresse, toute découverte scientifique qui ne heurte pas ses convictions est accueillie par lui avec respect, comme appartenant au groupe des lois par lesquelles la sagesse éternelle gouverne le monde. C'est un être de réflexion, non un agité, ni un névrosé. Il est à la fois réaliste et mystique. Il s'élève à Dieu par l'amour de la terre. Les dogmes terribles, les problèmes de l'au-delà ne l'effraient point, car il croit à la prédestination.

Chez un tel être, quelque transformation qu'il subisse, en quelque égarement qu'il tombe, il reste toujours un fonds solide. Le groupe des sensations qui l'assiégent étant invariablement le même, il en reçoit une impulsion qui ne change guère, la théologie ne modifie point le texte du Coran et la philosophie ne subdivise pas la

doctrine en systèmes variés. Une impulsion purement islamique se dégage de cet ensemble et il obéit aveuglément à cette impulsion. Il est avant tout mahométan; la nationalité à laquelle il appartient, turque, tcherkesse, arabe, chinoise ou indoue, vient après ses croyances qui priment chez lui tout autre considération et l'idée religieuse compte un défenseur dans chaque mahométan. C'est un avantage que l'islamisme seul possède encore et auquel il semble que les autres religions, à l'exception peut-être de l'orthodoxie russe, ne puissent plus prétendre.

L'islamisme est, à ce point de vue, une entité extraordinairement puissante, non seulement à cause de la solidité de sa foi, mais aussi à raison de la solidarité qui existe entre tous ses membres qui ne forment, sous quelque climat qu'ils se trouvent, qu'une seule et même famille. Ce qui fait sa faiblesse, c'est sa trop grande confiance en ses gouvernants qui l'exploitent, le trahissent et jettent sur lui, par leurs méfaits répétés, le discrédit et le déshonneur. On ne peut se faire une idée de la différence qui existe entre le bon musulman et cet être hideux qu'on appelle le fonctionnaire turc. Ce dernier est un dévoyé ne respirant que la cupidité, l'envie, la jalousie, la haine, toutes les mauvaises passions. Le jour où, secouant sa torpeur, le peuple demandera compte à ses gouvernants de leur gestion, ce jour-là, il aura fait un grand pas dans la voie de son salut et de sa régénération. Ses mœurs ne se modifieront certes pas et il n'est point nécessaire qu'elles se modifient ; mais il rétablira le parfait équilibre de ses facultés par l'usage modéré qu'il en fera à l'avenir. Le trouble et le désordre qui s'emparent quelquefois de lui disparaîtront peu à peu et alors, on verra régner au tréfonds de son être l'harmonie qui existe dans la nature à laquelle il demande ses joies et ses plaisirs. Le fana-

tisme, cause de ce trouble, provient plutôt de l'exaspération qu'il éprouve en constatant les injustices dont il est victime un peu partout que de la religion musulmane qui recommande, au contraire, à ses adeptes l'équité et la bienveillance envers les autres croyances. Débarrassez l'islamisme des mauvais gouvernements qui ont altéré ses qualités essentielles, donnez-lui des institutions libres et vous verrez refleurir dans son sein, même sous la domination turque, cette civilisation que les Arabes firent resplendir dans le monde avec tant d'éclat. Il y eût dans le passé une nation arabe, existe-t-il une nation ottomane ? Oui, il en existe une qui possède toutes les qualités d'un grand peuple, moins l'initiative. Or, l'expérience a démontré qu'elle pouvait s'acquérir par une éducation intellectuelle plus complète. Quand la nation ottomane verra clairement que sa décadence a pour principale cause l'omnipotence des sultans, elle limitera leurs pouvoirs et détruira le Palais sans détruire la vieille monarchie à laquelle elle infusera un sang nouveau.

En attendant, une vérité se dégage de cet examen, c'est qu'on ne doit point juger de la valeur du peuple ottoman et en général de tous les peuples mahométans par celle des pachas et des émirs. Ni la corruption qui existe au Palais, ni les désordres de la classe dirigeante, n'ont pu entamer ce bloc solide que l'islamisme a cimenté avec sa doctrine. Battu par les flots, brûlé par le soleil du fanatisme, il résiste aux révolutions et aux tempêtes, et peut-être qu'un jour, un homme de génie saura s'en servir pour édifier une puissance terrestre plus forte, plus homogène que celles dont l'Occident est si justement fier. On a vu de ces rénovations étonnantes dans l'Histoire, rien ne nous dit que l'islamisme débarrassé de la vermine qui le ronge, des déments qui le gouvernent et des misérables qui l'exploitent, ne se relèvera pas,

régénéré, ressuscité par la liberté qui seule doit gouverner le monde. Le Palais, les indignes créatures qui le peuplent, les sultans et leurs folies, trois siècles de despotisme remplis de hontes et de crimes, la corruption générale, tant de causes de ruine et de démoralisation, qu'est-ce donc que tout cela? une poussière qu'un souffle d'air pur dissipera. Le mal est un accident qui passe, il n'y a d'éternel que le bien et le vrai.

CHAPITRE II

MOUSTAPHA II

Débuts d'un règne. — Siège d'Azow par les Russes (1694). — Bataille navale gagnée par les Vénitiens (1695). — Guerre avec l'Autriche. — Victoire d'Olasck (1698). - Prise d'Azow. — Le prince Eugène de Savoie, bataille de la Zenta, défaite des Ottomans (1697). — Préliminaires de la paix. — Traité de Carlowitz (1699). — Mécontentement du peuple, déposition du sultan. — Conséquences du traité de Carlowitz. — Causes de la déposition du sultan. — Droit divin et droit populaire. — Errements de la diplomatie moscovite. — Idéal et religion.

Moustapha II fut le premier sultan qui, dans un hattichérif demeuré célèbre, a nettement déclaré à ses peuples que « sous ses prédécesseurs qui se livraient aux plaisirs et à la volupté, jamais les serviteurs de Dieu n'avaient joui d'aucun repos ». Et il ajoutait : « dès aujourd'hui les plaisirs et la volupté sont bannis de ma cour ».

Les commencements de son règne furent effectivement marqués par un retour ostensible vers la modération et la sobriété; toutefois, il n'osa point, quoiqu'il eût condamné publiquement la conduite de ses prédécesseurs, prendre sur lui de réformer l'institution du harem.

Il enjoignit aux vizirs et aux gouverneurs de provinces, ainsi qu'à tous les magistrats, d'appliquer rigoureusement la loi religieuse et de traiter surtout le peuple avec justice et équité. Il voulut se mettre lui-même à la tête de l'armée pour châtier « ces immondes chrétiens » qui avaient, disait-il, « profité de l'indolence des sultans et de leurs penchants à la débauche pour envahir l'em-

pire » mais ses conseillers l'en dissuadèrent, tout d'abord, en lui représentant qu'il ne devait pas exposer sa personne aux coups des infidèles, comme si les premiers sultans avaient fait autre chose qu'affronter l'ennemi sur les champs de bataille. Moustapha n'en continua pas moins les préparatifs de la campagne.

La levée du siège d'Azow bientôt suivie d'un succès naval remporté par la flotte ottomane sur les vaisseaux vénitiens dans les eaux de Chio, dérida le front du sultan qui depuis son avènement semblait chargé de soucis. Cette victoire avait son importance en ce qu'elle écartait la menace d'une attaque de la flotte vénitienne contre la capitale et en ce que, surtout, elle rendait la mer libre pour le transport des troupes d'Asie en Europe (1695). Chio fut repris aux Vénitiens, cette nouvelle remplit de joie les sujets de Sa Majesté et toute sa cour. Le régénat Houssein Mezzomorto auquel était dû principalement le gain de cette bataille fut élevé par le sultan à la dignité de Kapitan-Pacha (grand amiral).

Il y eut à cette occasion des réjouissances à Constantinople, et le sultan oublia lui-même, quelque peu, les bonnes résolutions qu'il avait prises de ne point se livrer aux plaisirs et à la volupté.

En même temps qu'on célébrait la bataille navale de Chio, on apprenait que Schebbatz-Girï, Khan des Tartares de la Crimée, venait d'envahir la Pologne avec une armée de soixante mille combattants. Ce fut pour ce malheureux pays une grande catastrophe aggravée par le brigandage des Tartares. Il n'y eut pas moins de dix mille villages incendiés et les pillards qui avaient poussé jusqu'à Lemberg leurs incursions dévastatrices, en ramenèrent plus de trente mille captifs. Les hostilités avaient repris également dans l'isthme de Corinthe, en Herzegovine et le long du Danube.

Moustapha jugea le moment opportun pour se rendre

au camp où il fut reçu avec un grand enthousiasme par les troupes qui s'étaient déshabituées de voir les sultans prendre en main le commandement. La fortune favorisa les généraux ottomans ; à Lippa, à Titel, à Lugos et ailleurs la victoire seconda leurs efforts.

D'Andrinople le sultan s'était dirigé sur Belgrade, c'est dans cette ville que fut agitée la question de savoir s'il fallait commencer la campagne par le siège de Petervarden, ou par une attaque directe contre Temeswar. Cette importante place qui contenait une puissante artillerie et promettait, en outre, un riche butin, eut les honneurs d'un premier assaut et l'armée ottomane s'en empara après une vive résistance. De là, le sultan se porta sur la route de Temeswar au nord où il apprit que Djafer, son lieutenant, après s'être rendu maître de Titel située au confluent de la Theiss et du Danube, marchait sur Lugos défendue par l'ennemi commandé par le général italien Vétérani. Ce dernier n'avait avec lui que six mille hommes. Il accepta la bataille et fut écrasé par les troupes ottomanes, plus nombreuses. Mais le sultan perdit les fruits de cette victoire en ne poursuivant pas sa marche. Il jugea que la saison était trop avancée pour continuer les hostilités, et ramena l'armée à Nicopolis. Il revint à Andrinople, où l'attendait une entrée triomphale. Il s'y était fait précéder par trois cents captifs et par quelques canons pris à l'ennemi, faible butin qui flattait la vanité du souverain sans être aucunement l'indice d'une déroute complète de l'adversaire.

Mezzomorto fut beaucoup mieux inspiré en attaquant sans relâche les Vénitiens sur mer, et en dispersant leurs vaisseaux, ce qui acheva de griser le sultan.

La fortune souriait, en effet, aux Ottomans. Ils étaient victorieux sur terre et sur mer. Mais à ce moment une puissante armée venait d'apparaître sur les frontières

turques, commandée par Pierre-le-Grand et le général Scheremeteieff. Le Czar avait mis de nouveau le siège devant Azow. Cette place résistait depuis trois mois aux assauts répétés de l'armée russe, quand le Khan Kaplan Giraï aidé de toutes les tribus tartares força Pierre-le-Grand à abandonner une seconde fois le siège de cette ville. Cet échec réconforta de plus en plus les Ottomans et le sultan résolut dès lors de reprendre la campagne contre les Autrichiens. Profitant de l'enthousiasme général qu'avait soulevé dans toute la Turquie l'annonce de tant de belles victoires, il fit publier la guerre sainte (Jehad). Les familles riches équipèrent des troupes à leurs frais et chacun se fit gloire de contribuer aux dépenses de la guerre qui allait s'ouvrir sous les plus heureux auspices.

Le sultan reprit la route d'Andrinople et de Sofia; mais ayant appris que le duc de Saxe menaçait de nouveau Temeswar, il marcha au secours de cette place. Moustapha retrouvait les Autrichiens là où il les avait dispersés l'année précédente avec cette différence qu'ils étaient en plus grand nombre. De son côté, l'armée ottomane qui s'était accrue des contingents venus de l'Asie, ne comptait pas moins de cent cinquante mille hommes. Elle était secondée par une flotte très puissante prête à entrer dans les eaux de la Theiss.

Le duc de Saxe, aussitôt qu'il eût reçu avis de la marche de l'armée turque leva le siège et se dirigea vers Olasch, sur la Bega, où il rencontra l'ennemi.

La bataille fut chaude et coûta la vie à plusieurs milliers de combattants ; mais la victoire resta aux Ottomans (1696).

Content de ce nouveau succès, le sultan revint à Andrinople. Là, il apprit l'échec de ses troupes en Crimée où le sort des armes leur avait été moins favorable. De plus les Russes étaient retournés à Azow et la forte-

resse tardivement secourue par les Tartares dut cette fois capituler après une héroïque défense.

L'année suivante Moustapha reprenait sa campagne accoutumée contre les Autrichiens. Dans un conseil de guerre qui fut tenu en sa présence, voyant que le sultan était toujours décidé à ne pas franchir le cercle où il avait remporté tant d'inutiles triomphes, Amoudji-Zadé Hussein, gouverneur de Belgrade lui tint ce langage : « Sire, lui dit-il, trois fois vous vous êtes mis en marche et trois fois vous êtes rentré dans vos foyers sans avoir enlevé un pouce de terrain à l'ennemi ; si vous avez des munitions suffisantes, que n'entreprenez-vous le siège de Peterwarden ? » Amoudji-Zadé proposait en conséquence au sultan de traverser la Save, tandis que les autres généraux étaient d'avis de repasser la Theiss, pour surprendre, disaient-ils, l'armée autrichienne. Quoique ce plan eût déjà échoué, on décida néanmoins de l'adopter contre les sages avis d'Amoudji-Zadé. La tentative était d'autant plus audacieuse que le prince Eugène de Savoie, l'un des plus habiles généraux de ces temps-là, allait entrer en scène et montrer sur les champs de bataille sa science profonde de la tactique. Les marches et les contre-marches qu'il fit faire à son armée, avec une précision mathématique, ont rendu son nom à jamais célèbre dans les annales militaires.

Par contre, les généraux turcs n'avaient fait aucun progrès dans l'art de la guerre. Fidèles à leur ancien système qui consistait à partager leurs troupes en trois corps aussi rapprochés que possible l'un de l'autre, ils ignoraient les secrets de la tactique et marchaient bravement à la mort à la tête de leurs soldats, non moins décidés que leurs chefs à vaincre ou à périr.

Dans ces conditions, étant donnée l'entrée d'un facteur nouveau dans la conduite des opérations, la lutte devenait inégale. Les Ottomans se battront désormais

en braves et mourront en héros ; mais ils ne seront ni bien commandés, ni bien dirigés dans leurs attaques contre un ennemi moins nombreux, il est vrai, mais plus instruit et plus avisé.

Le grand vizir en défendant son plan avait assumé, en quelque sorte, la responsabilité de la campagne. Il se porta tout d'abord sur le fort de Titel, à l'embouchure de la Theiss, culbuta le général Nehm qui lui disputait le terrain pas à pas, s'empara de la ville et marcha en poussant toujours devant lui les Autrichiens.

Le prince Eugène avait mis le feu au pont, mais les Ottomans parvinrent à éteindre l'incendie et à rétablir les communications entre les deux rives. Neuf autres ponts furent construits à de courtes distances et le grand vizir y travailla de ses propres mains. De son côté le prince Eugène allait se retrancher fortement dans son camp.

Prévenu des desseins de l'ennemi, il avait fait faire une marche forcée à son armée qui, au moment où elle arrivait en face du camp, se trouvait presque épuisée, tant elle avait souffert de la soif. Si le grand vizir l'avait alors attaquée, il eut certainement remporté sur le prince Eugène une éclatante victoire. Il n'en fit rien et le lendemain, il essaya vainement de faire sortir le prince de ses retranchements. Le sultan tint alors conseil, il fut décidé qu'on marcherait sur Szegeddin, tandis que la flotte du Danube remonterait jusqu'à l'embouchure de la Theiss pour approvisionner l'armée.

L'idée était excellente, mais il fallait pour que ce dernier plan réussît, qu'elle fût promptement exécutée. On aurait ainsi mis le prince Eugène dans l'impossibilité de reprendre sa marche pour atteindre les derrières de l'armée turque.

Instruit par ses espions des projets du grand vizir, le

prince Eugène renforça la garnison de Szegeddin et attendit que les Turcs se missent en mouvement pour suivre leurs traces avec des troupes reposées.

L'armée ottomane se sentant menacée prit une autre direction, renonçant au siège de Szegeddin. Le sultan résolut enfin de passer la Theiss près de Zenta pour pénétrer par là dans la Hongrie supérieure. Aussi prompt que l'ennemi à prendre une décision, le prince Eugène précipita sa course, arriva après une seconde marche forcée sur la Theiss, fit passer sa cavalerie par le pont de Zenta sur la rive gauche où le sultan venait à peine d'établir son camp ; il resta lui-même sur la rive droite avec son infanterie et une formidable artillerie disposée de façon à couvrir complètement le pont et la rivière.

L'armée ottomane n'avait pas encore effectué son passage lorsqu'elle fut attaquée par les Autrichiens. Le prince Eugène avait habilement manœuvré pour cerner la plus grande partie de l'infanterie ottomane qui n'avait plus qu'une issue pour prendre la fuite en cas de défaite : le pont de la Theiss. Tekœli conseilla au sultan de détruire ce pont pour couper la retraite de l'armée et la forcer à se battre avec une extrême énergie, mais le sultan ne voulut pas suivre ce conseil qui eût jeté la panique dans les rangs de ses soldats et l'eût exposé à être lui-même fait prisonnier. Il restait à peine deux heures pour le coucher du soleil, quand le généralissime autrichien donna le signal de l'attaque. L'artillerie du prince Eugène balayait le pont tandis que l'infanterie fortement retranchée, repoussait vigoureusement les assauts répétés des troupes ottomanes. Les morts jonchaient le champ de bataille et les tranchées étaient remplies de cadavres.

Le prince Eugène sentant de plus en plus que la victoire dépendait de la résistance de son infanterie, fit

mettre pied à terre à sa cavalerie qui prêta son concours aux fantassins.

Repoussés plusieurs fois, les assaillants se replièrent en désordre sur le pont et le long des deux rives littéralement saccagées par les feux croisés de l'artillerie autrichienne. Ce fut alors que l'aile gauche du prince Eugène débouchant dans l'espace compris entre le fleuve et l'aile droite des Ottomans, coupa la retraite à une grande partie de l'armée turque.

Le généralissime autrichien surgissant, à ce moment, de ses retranchements, attaqua le front de l'ennemi qu'il culbuta dans le fleuve. Il en fit un terrible carnage. La nuit était venue et la mêlée fut effroyable. Plus de dix mille combattants périrent dans les eaux. Vingt mille morts furent trouvés le lendemain sur le champ de bataille et plusieurs généraux ottomans perdirent la vie dans cette mémorable journée qui rappelait le désastre du St-Gothard (1697). La première leçon n'avait pas servi aux chefs de l'armée ottomane qui auraient dû écouter les sages avertissements qui leur étaient donnés par Amoudji-Zadé. N'y avait-il pas lieu aussi de regretter que la marche sur Szegeddin eût été abandonnée ; elle aurait fourni au prince Eugène l'occasion de montrer ses talents militaires sur un autre terrain que celui choisi par le sultan et où il n'eut qu'à suivre le plan que les généraux qui l'avaient précédé lui avaient tracé. Et il aurait pu, dans ce cas, avec infiniment plus de raison, écrire à l'empereur : « Sire, le combat se termina avec le jour comme si le soleil eût voulu éclairer de ses derniers rayons la plus brillante victoire remportée par les armées impériales ».

A quoi cependant tient la destinée !

Si, comme nous l'avons déjà fait remarquer, au moment où le prince Eugène débouchait pour la première fois sur la rive droite de la Theiss, les Ottomans qui

occupaient la rive gauche avaient attaqué les Autrichiens de front sans leur permettre de se retrancher derrière des remparts de terre, le sort de la bataille se fût peut-être modifié. En laissant quelques heures de répit à l'armée autrichienne pour prendre position, les Ottomans lui donnèrent la victoire. Nous ajouterons que dans le camp turc les conseillers du sultan furent trop nombreux. Chacun s'étudiait à montrer au maître qu'il en connaissait long sur la conduite de la guerre. Il en résulta des hésitations qui furent funestes à l'armée commandée par Moustapha que de faciles succès avaient grisé auparavant et qui croyait pouvoir compter sur de nouveaux triomphes.

Ce même jour, l'armée autrichienne victorieuse sur toute la ligne, traversa la Theiss et vint occuper le camp ottoman. Le butin fut immense. Le sultan n'eut que le temps de fuir avec les débris de ses troupes, laissant toute son artillerie aux mains du prince Eugène. Et sur les deux rives de la Theiss, devenue le tombeau de la plus glorieuse armée qui fût au monde, l'historiographe de l'empire avoue lui-même une perte de quatorze mille janissaires, vingt agas, dix alaïbegs, trois mille sept cents artilleurs (topdjis), soixante-cinq agas des sépahis, quinze vizirs et vingt mille combattants.

Le sultan rappela Amoudji-Zadé Hussin et lui dit en pleurant : Ah ! si je vous avais écouté ! Il lui remit sur l'heure le sceau de l'Etat et se fia sur ce descendant des Kœuprulis du soin de relever la fortune de l'empire. Que pouvait-il dans ces circonstances critiques sinon panser les plaies de la défaite et songer à la paix qui s'élaborait depuis cinquante ans, au feu des batailles, sans jamais aboutir ? L'Autriche se montrait trop exigeante, comme on l'a vu, et la Turquie n'était pas encore tombée assez bas pour accepter des conditions aussi onéreuses que celles que l'ennemi voulait lui

imposer. Ce fut l'honneur de Moustapha II d'avoir du moins tenté de ramener la victoire sous ses drapeaux. Il était même sur le point de voir sa tentative couronnée de succès, quand le prince Eugène vint lui enlever son dernier espoir. La victoire qui lui eût permis de repousser définitivement les prétentions de l'Autriche à l'hégémonie sur le Danube lui ayant échappé, Moustapha sollicita la paix. Mais un autre facteur était entré en jeu et il fallut désormais compter avec la Russie aussi redoutable par sa force que par ses ruses diplomatiques. Pierre-le-Grand était là, luttant avec acharnement contre la fortune et la soumettant à ses desseins plus profonds que les eaux de la mer Baltique près de laquelle cet illustre héros avait grandi, et plus vastes que les steppes. Les Turcs le surnommèrent Déli-Pétro (Pierre le fou) lui, l'homme de génie qui entreprit avec de faibles ressources une œuvre gigantesque et sut la mener à bonne fin. Il avait conclu avec l'Autriche victorieuse une entente secrète et il demandait le prix du concours qu'il lui avait prêté.

Les traités passés jusqu'ici entre la Porte et l'Autriche n'avaient été que des simulacres de traités établissant une trève, une sorte de suspension d'armes, tandis que celui qui allait intervenir devait avoir une tout autre portée. On le sentait de part et d'autre. L'Autriche, après avoir longtemps lutté, serrait maintenant de près son ennemie. Quant au vaillant peuple ottoman, qui avait jadis planté ses étendards victorieux sur les remparts de Budapesth, il se trouvait à bout de forces et ne pouvait songer, par conséquent, à recommencer la lutte. Toutefois, il n'éprouvait aucun découragement ; il se disait que ce n'était pas la première fois que l'armée revenait vaincue, ce qui ne l'avait pas empêchée de prendre d'éclatantes revanches.

Dès son arrivée à Constantinople, Moustapha reçut

des propositions de médiation de la part de l'Angleterre et de la Hollande. Il n'eut garde de les repousser et rédigea lui-même des contre-propositions qu'il remit à Paget, l'agent britannique. Le sultan voulait bien conclure une paix honorable avec l'Autriche, mais il lui répugnait de traiter sur le même pied la République de Venise, plusieurs fois battue sur mer par les amiraux ottomans ainsi que la Russie qui n'avait remporté que des succès partiels. Pour l'Autriche, c'était bien différent. Depuis la levée du siège de Vienne cette puissance avait entrepris quatorze campagnes, gagné neuf victoires et conquis quinze forteresses. Aussi le sultan s'empressa-t-il d'envoyer peu de temps après ces ouvertures au Reis-Effendi-Rami et au prince Maurocordato, qui étaient restés dans les Balkans, les pouvoirs nécessaires pour reprendre les négociations.

L'Autriche fit aussitôt connaître ses conditions préliminaires. Elle entendait traiter avec la Porte conjointement avec les Russes, les Polonais et les Vénitiens dont elle ne pouvait se séparer. A la suite de cette communication, la Russie fit connaître également ses conditions qui impliquaient avant tout la cession de la forteresse de Kertsch. En même temps le Czar tint au comte de Kinsky ce discours : « Gardez-vous d'ajouter foi aux paroles des Hollandais et des Anglais, ils n'ont en vue que les intérêts de leur commerce ».

La Pologne et la République de Venise, craignant qu'on ne les exclût du partage, s'étaient adressées de leur côté au pape, pour qu'une égale répartition leur fût faite dans les avantages de la paix.

Il fut convenu en principe que chaque Etat conserverait les territoires conquis ; mais ni la Russie, ni la Pologne n'étaient d'accord sur l'interprétation à donner à cette stipulation.

En attendant qu'une entente définitive s'établit entre

les intéressés, il fut convenu que les plénipotentiaires, ottomans et autrichiens pourraient se réunir à Carlowitz pour délibérer. Bientôt tous les autres plénipotentiaires, y compris ceux de Russie et de Pologne, s'y donnèrent rendez-vous afin d'arrêter les conditions définitives de la paix. Les représentants des puissances étaient au nombre de neuf. Pour la première fois la Turquie admettait la présence des ambassadeurs de plusieurs Etats à des délibérations qui devaient engager gravement ses intérêts.

Elle comptait sans doute, au cours des négociations, sur des dissentiments qui ne se produisirent pas, l'Autriche s'étant d'une part, montrée très conciliante et Venise, plusieurs fois battue sur mer par l'un de ses enfants qui l'avait abandonnée, n'ayant pu, d'autre part, formuler des exigences inacceptables.

Le reis-effendi ou ministre des affaires étrangères garda, pendant ces conférences, un silence résigné. Maurocordato, l'interprète de la Porte, parlait pour lui. Personne au surplus ne tenait compte de ses observations. Les plénipotentiaires européens consentirent néanmoins pour la forme à quelques concessions en faveur de la Porte et les bases du traité furent définitivement arrêtées entre les parties intéressées (1699).

Le traité de Carlowitz marque la fin de la période ascendante de la puissance des Ottomans en Europe. Quelque lourdes et onéreuses qu'en fussent les conditions, la Turquie dut les subir. Sa situation à l'intérieur s'étant aggravée après ses désastres, elle ne pouvait songer à reprendre les hostilités.

En se soumettant pour la première fois à l'ingérence de l'Europe, elle entrait dans une voie dangereuse. Il eût mieux valu sans doute pour elle, qu'elle traitât séparément avec l'Autriche, dût-elle lui céder d'autres territoires. En admettant la Russie dans ces arrangements

diplomatiques, alors que cette puissance n'avait encore remporté en réalité aucun succès décisif, la Turquie s'exposait aux plus graves mécomptes.

On pouvait déjà prévoir, en effet, que la fragile puissance de Venise, livrée à une oligarchie sans vergogne et sans pudeur, ne tarderait pas à s'évanouir et que la Pologne disparaîtrait un jour ou l'autre ; il y allait différemment de l'ours du nord qui naissait, en quelque sorte à la vie, et montrait un appétit insatiable et des griffes capables de lacérer les cartes de l'Asie et de l'Europe.

La Russie n'était pas seulement un danger pour la Turquie, mais aussi pour l'Europe elle-même qui avait tout à redouter de son despotisme.

Les vieilles races, par leur accession au progrès, marchent forcément vers les institutions libérales. Aussi l'Europe, dès le dix-septième siècle, commençait-elle à s'acheminer vers l'état social qui la place, aujourd'hui, au premier rang des nations policées, tandis que les Russes venus de l'Asie, imbus de ses préjugés, inféodés à ses mœurs ne pouvaient que prendre la voie qu'ils ont adoptée et qui, à l'heure actuelle, crée un antagonisme dangereux entre eux et les vieilles races européennes. Cet antagonisme est à l'état latent, mais qu'un conflit surgisse, il éclatera.

Au temps où fut élaboré le traité de Carlowitz l'Europe ne redoutait, il est vrai, que l'islamisme ; car les Russes s'étaient munis d'un sauf-conduit : la croix, et c'est avec ce sauf-conduit qu'ils se présentèrent pour se joindre à la chrétienté. Ainsi donc, avant d'avoir, pour ainsi dire, pris contact avec l'Europe, la Russie allait figurer dans les négociations aux côtés des plus vieilles monarchies. Elle n'avait pas été à la peine et maintenant elle voulait être au premier rang parmi les puissances avides, désireuses de se partager les dépouilles de la Turquie. Les Czars, c'est une justice à leur rendre, sa-

vaient ce qu'ils désiraient et vers quel but ils marchaient; mais comment les autres puissances ne s'apercevaient-elles pas qu'en laissant tomber la forteresse placée pour protéger le sud de l'Europe contre les visées ambitieuses des Czars, elles favorisaient ces visées au-delà de toute mesure ?

Autocrates doués d'intelligence et de finesse, despotes supérieurs, les empereurs de Russie ont réalisé en peu d'années un vaste programme qui a fait d'un pays à peine connu aux treizième et quatorzième siècle le premier empire du monde. Le flux et le reflux de la civilisation occidentale se heurtant à la puissance moscovite, ont fait subir à ce bloc une sorte de polissage qui le rend brillant sans en effacer les aspérités. La Russie n'a pas complètement renoncé à la barbarie, et surtout, elle est demeurée très attachée au despotisme, ce qui constitue un danger pour l'Europe. En un mot, si le péril de l'invasion islamique a complètement disparu, celui de l'invasion moscovite s'est accru considérablement.

Telles sont les réflexions que nous suggère le traité de Carlowitz. Les papes auraient dû se réjouir du triomphe définitif de la chrétienté consacré par le nouveau traité, il semble toutefois qu'ils en aient conçu quelques inquiétudes que l'avenir n'a que trop justifiées.

Quels étaient, en effet, depuis les croisades, bien avant l'apparition des Russes, les soldats de la papauté ? C'étaient les Hongrois, les Autrichiens, les Vénitiens et les Polonais. Or, les résultats obtenus ne furent brillants pour aucun de ces peuples, si on les compare aux avantages réalisés par les Russes. En ce qui concerne notamment les Vénitiens et les Polonais, les papes ont dû exercer une très forte pression sur l'Autriche pour que ces ouvriers de la première heure ne

fussent point frustrés de la part qui leur revenait légitimement dans le butin.

On voyait déjà l'existence de la Pologne menacée par les ambitions moscovites et la République de Venise ne commençait-elle pas à se désagréger. En même temps, le protestantisme étendait ses ramifications en Allemagne où bientôt il s'alliera à l'orthodoxie grecque pour affaiblir le catholicisme. Il est facile de constater dès lors que les avantages que la papauté retira de sa politique anti-islamique ne furent pas ceux qu'elle était en droit d'espérer.

On est frappé de l'absence du Légat apostolique aux célèbres conférences de Carlowitz. Il était sans doute dans les coulisses, d'où il dirigeait les négociations des représentants de Sa Majesté très-catholique et inspirait les envoyés de la Pologne et de Venise, mais ne semble-t-il pas que sa place était marquée à ces conférences à côté des représentants des plus grandes puissances?

C'est grâce à l'énergie des papes, à leur sagesse, à leur persévérance que les nations catholiques étaient parvenues à ce résultat inespéré d'arrêter les progrès de l'invasion turque. Et quand il s'agissait de discuter les conditions de la paix, quand il fallait recueillir les fruits de tant de siècles d'efforts et de labeurs, les papes étaient absents des délibérations.

Ceci ne démontre-t-il pas que ce ne sont pas toujours ceux qui entreprennent les guerres et qui en supportent tout le poids qui en tirent le plus de profit? Pour n'avoir pas regardé du côté de ses voisins, l'Autriche va se trouver dans la nécessité de ménager la Russie et de satisfaire à ses exigences.

Elle s'était rendu compte pendant les négociations de la faute commise. Si elle avait été plus attentive à ses intérêts, elle aurait dès ce jour changé ses batteries

et se serait rapprochée de la Turquie et de la France pour protéger la Pologne, ce qui lui eût évité la douloureuse nécessité de se joindre plus tard à la Russie et à la Prusse pour consommer le plus odieux des crimes. Louis XIV qui venait de signer le traité de Riswick, vivement contrarié par les nouvelles de Carlowitz, multipliait ses démarches à Vienne et à Constantinople dans le but d'empêcher cet accord. Il aurait fallu pour cela que la France eût dans le gouvernement turc un facteur sérieux.

Mais les Russes avaient déjà pris les devants et leur influence à Constantinople était devenue de plus en plus prépondérante, notamment au Palais.

D'abord circonspecte et presque timide, la diplomatie russe s'était enhardie tout à coup, jusqu'à émettre la prétention de diriger à son gré la politique de la Turquie.

Elle s'essayait à faire la conquête de la Crimée. Elle laissait entendre à la Porte que les Tartares, livrés à eux-mêmes, deviendraient un danger pour elle et qu'elle ne devait pas plus les épargner que les quelques milliers d'Arméniens que leurs sympathies pour les anciens Croisés avaient compromis aux yeux des musulmans.

Politique astucieuse s'il en fut, et qui ne tardera pas à porter ses fruits. Nous verrons bientôt les sultans sacrifier les Tartares de la Crimée aux ambitions moscovites et les Arméniens aux exactions de fonctionnaires turcs et aux brutalités des Kurdes.

Par le traité de Carlowitz, l'empire ottoman perdait les principales positions qu'il occupait au-delà du Danube et de la Theiss. La Transylvanie, la Padolie, l'Ukraine lui échappaient ainsi qu'une partie de la Morée.

Il espérait sans doute les reprendre. Il tentera plus d'une fois de ce côté un retour offensif, mais toujours l'Europe sera là pour intervenir au moment opportun, afin de l'empêcher de profiter de ses victoires.

Moustapha ne pouvait prévoir toutes les conséquences d'un traité qu'il était forcé de subir. Du moins essaya-t-il de préparer la revanche en appelant de nouveau au grand vizirat Amoudji-zadé et en profitant autant que possible des lumières du prince Maurocordato qui, élevé à l'école de Padoue, était apte à éclairer la religion du padischah sur la situation extérieure.

A la collaboration de ces deux hommes d'Etat est due la reprise du *Nizam Jédid* ou règlement nouveau inauguré jadis par les Kœuprulis et qui avait été abandonné. Ceci mit le comble à la fureur des fanatiques déjà surexcités par les défaites de l'armée et par l'humiliant traité imposé à la Porte par les puissances étrangères.

Subissant l'influence de son entourage et celle de son harem, démoralisé par ses revers, Moustapha se laissa aller, à ce moment-là, à un acte regrettable. Les ennemis du grand vizir avaient imaginé pour le perdre dans l'esprit de leur maître d'accuser injustement son neveu d'avoir voulu attenter à l'honneur d'une sultane.

Chassé du palais sans qu'on lui permît de se justifier, le neveu d'Amoudji-zadé fut assassiné et la chute du grand vizir s'ensuivit.

Datlaban Pacha lui succéda : Ancien gouverneur de la Mésopotamie et de la Syrie, il s'y était rendu odieux par ses exactions. Il commença à publier des édits contre les chrétiens et les juifs, cherchant à détruire par ces persécutions l'impression produite par la promulgation du Nizam Djedid, qui contenait des dispositions quelque peu favorables aux rayas.

Cependant le sultan effrayé par les réclamations des victimes qui commençaient à tourner leurs regards suppliants vers l'Europe, confia le pouvoir à Ramsi. Sous l'impulsion de ce dernier, qui fut un modéré et un sage, la machine gouvernementale reprit son fonctionnement régulier : mais la rébellion couvait dans l'armée.

Elle éclata bientôt à Andrinople et y prit en quelques heures des proportions dangereuses.

Le sultan s'était mis à la tête de ses troupes fidèles, il fut défait et dut abdiquer aussitôt après, espérant par cette résolution spontanée apaiser l'effervescence populaire et échapper lui-même à la mort.

Cette chute soudaine d'un monarque, naguère encore si puissant et si respecté, étonna l'Europe qui croyait en l'énergie de Moustapha. Elle l'avait vu fréquemment sur les champs de bataille et elle ne pensait pas qu'il fût destiné à achever d'une manière aussi lamentable, un règne dont les commencements avaient été si brillants.

A la vérité il n'avait commis aucun acte digne de blâme qui fût de nature à lui aliéner les sympathies de son peuple. Le traité de Carlowitz ne pouvait lui être imputé à crime, attendu qu'il était le résultat de plusieurs victoires remportées par les Autrichiens. Ce traité avait été, en outre, préparé par des faits antérieurs à l'avènement de Moustapha : Bude, Essek, Mohaez, Nissa, Slankomen, Zenta et d'autres victoires en avaient tracé en caractères flamboyants les principaux articles.

Moustapha avait tenté, mais vainement, de rompre le cercle de fer qui l'entourait de tous les côtés. La coalition formée par l'Autriche, la Pologne, la Russie, la République de Venise ne pouvait être brisée que par une de ces victoires qui font époque dans la vie d'une nation. Cette victoire Moustapha en sentait la nécessité impérieuse, il la tenait presque ; mais il échoua dans cette entreprise. La tactique du prince Eugène et l'inexpérience du sultan dans les choses de la guerre en furent cause.

Malheureusement le peuple ne raisonne pas. Humilié dans son orgueil, il chercha à se venger du

souverain qui n'avait pas su lui épargner cette honte. Il aurait voulu — c'était aussi le désir de l'armée — qu'il ne capitulât pas et qu'il combattît jusqu'au bout; désir louable, mais qui se heurtait à une complète impuissance.

Moustapha II se croyait, sans doute, à l'abri de tout danger. N'avait-il pas combattu à la tête de ses armées et n'était-il pas autorisé à croire qu'elles reconnaîtraient son attitude courageuse ? Au besoin, sa qualité de calife, soucieux des intérêts de la religion, devait le protéger sur le trône ; mais le droit divin n'existe pas dans l'islamisme et le calife qu'entoure le respect des fidèles n'est point inviolable. Le judaïsme qui a donné naissance à l'islamisme ne lui a pas inculqué ce principe de l'inviolabilité de la personne du sultan. Malgré le caractère religieux dont elle est revêtue, elle demeure une manière de souveraineté élective. En cherchant à se soustraire par l'hérédité aux hasards de l'élection, le calife n'a pu supprimer l'obligation, tout au moins théorique, de consulter le peuple (cérémonie du biât), de lui demander son adhésion, et ne s'est pas, conséquemment, affranchi de tout contrôle. Il reste, pour ainsi dire, éventuellement sous son joug et il doit lui rendre compte de sa gestion. S'il ne le fait pas, il s'expose à le voir se soulever contre lui pour réprimer les écarts de sa conduite, ou pour le châtier.

Le peuple exerçait donc son droit en déposant Moustapha. Agissait-il spontanément, pour son propre salut, sous l'impulsion des événements, ou bien était-il poussé à l'émeute par des ambitieux évincés ou par des excitations venues de l'étranger, avait-il, en un mot, bien choisi son moment pour se livrer à cette exécution ? Autant de questions qui se posent, mais en tout cas, il usait, nous le répétons, du droit que

lui conféraient la constitution de l'empire et la loi religieuse. Il importe, en effet, de savoir que quand les Turcs opprimés se révoltent contre leurs souverains ils ne commettent point un acte illégal. On peut leur reprocher, au contraire, de n'avoir pas toujours profité, lorsqu'ils jugeaient que leur situation était en péril, de cette prérogative que la religion leur reconnaît. Son fondateur a compris qu'à un pouvoir absolu, il fallait nécessairement imposer un frein et il a armé le peuple contre ses chefs afin que ceux-ci sachent bien qu'en dépassant certaines limites et en abusant de leur puissance, ils courent le risque de se rompre le cou, sage prévoyance du législateur, précieux avertissement qui, plus d'une fois, épargna aux sultans ottomans une chute retentissante, ou une mort prématurée.

Que la nation ait fait quelquefois un mauvais usage de cette prérogative et qu'elle ait commis des excès répréhensibles, cela n'est point douteux ; mais de là à lui contester son droit à la révolte, il ne saurait en être question pour les musulmans : la doctrine l'affirme et les textes sont formels. Puis, ne faut-il pas une issue à la colère des foules ?

Un peuple qui, suivant l'expression énergique de Paul Adam « se rue, qui vit, qui hait et qui souffre, un peuple aux passions ardentes et pieuses, un peuple en qui paraissent d'étonnantes figures, celles d'eunuques gras flasques et cruels, celles de gens mutilés par ordre impérial, celles de fanatiques prêts à courir aux tumultes des séditions » ne saurait retenir longtemps ses indignations, elles éclatent, elles font brèche, elles sèment parfois la désolation et la mort. Malheureusement ces explosions de colère n'ont point de lendemain et ce même peuple révolté qui pourrait, s'il le voulait, répandre autour de lui la vie et la liberté reprend aussitôt

avec soumission, le joug qu'il vient de secouer et se fait de nouveau esclave du maître inconscient qui le mène à la ruine. Il tourne toujours dans le même cercle fatal, comme si sa destinée eût été de se révolter pour l'unique plaisir de montrer quelque énergie.

On pourrait objecter que c'est tomber dans l'anarchie que de reconnaître au peuple ottoman le droit de détrôner ses souverains. Le législateur a prévu l'objection et a déterminé les cas où ce droit s'exercerait légitimement. Les ulémas étant les interprètes de la loi, il leur incombe de rendre le *fetwa* libérateur autorisant le peuple à agir. Ceci explique la grande antipathie que la plupart des sultans ont vouée à ce corps savant, qui détient entre ses mains une arme si terrible, dirigée contre ses monarques. En outre, le législateur mahométan n'a pas prescrit, comme forme de gouvernement, le despotisme, il l'a, au contraire, éliminé de ses dispositions et dès lors, avec le sytème consultatif préconisé par lui dès le commencement de l'Islam, non seulement le peuple, mais aussi les califes eux-mêmes étaient protégés contre tout abus de pouvoir par le fonctionnement régulier du régime constitutionnel.

Le despotisme a été introduit par la ruse et la force dans les gouvernements musulmans qu'il a viciés. Dès ce jour, l'anarchie s'est déchaînée sur le monde islamique qu'elle a bouleversé de fond en comble, d'abord sous les califes arabes dont le despotisme a dissous la puissance et ensuite sous les califes ottomans livrés aujourd'hui aux affres de l'agonie.

On pourrait croire que de si terribles exemples les ont éclairés sur l'étendue des dangers auxquels leur absolutisme les expose, il n'en est rien. Le despotisme, on en meurt toujours, on n'en guérit jamais.

Moustapha II fut-il ce despote tant redouté, voué aux malédictions de tout un peuple ? non, sans doute, mais

il fut emporté par le tourbillon révolutionnaire et par des événements qu'il n'avait pas su prévoir. D'autres monarques, plus criminels que lui, furent épargnés. Ainsi en est-il de la justice populaire qui souvent ne sait choisir ni son heure, ni ses victimes.

Disons pour terminer que Moustapha II se trouva pris dans les inextricables filets de la diplomatie russe qui multiplia les pièges autour de lui et le mena à sa perte. L'objectif de la politique moscovite fut toujours de briser la puissance des ottomans et de les contraindre à abandonner l'Europe et le Pont-Euxin.

Ce rêve n'a jamais cessé de hanter le cerveau des Czars, la possession de Constantinople entraînant la libre disposition des détroits est leur suprême espoir. Du côté de l'Autriche, la Russie désirait, elle désire encore, créer une zone sympathique occupée par les Slaves et où elle puisse évoluer à son aise. Elle semble avoir tenu surtout à barrer la route de l'Orient à la race germanique. Que n'a-t-elle point fait pour atteindre ce but ! L'affranchissement des Grecs, des Roumains, des Serbes, des Montenegrins et, en dernier lieu, des Bulgares, tout cela fut son œuvre. En a-t-elle retiré quelque profit ? Il semble que non, malgré les apparences contraires. Elle a sans doute considérablement affaibli la Turquie, mais elle l'a forcée aussi à chercher des protecteurs au dehors et elle a abouti à ce résultat de la jeter finalement dans les bras de l'Allemagne, favorisant ainsi au sud, le développement de la puissance germanique et l'influence du protestantisme. On ne peut pourtant pas supposer qu'elle ait visé à cela et dès lors, il devient manifeste qu'elle s'est trompée dans l'orientation qu'elle a donnée à sa politique et dans laquelle elle persévère, malgré les leçons de l'histoire contemporaine et l'expérience qu'elle en avait faite elle-même.

La Russie était, croyons-nous, encore plus intéressée

que l'Autriche à conclure une alliance offensive et défensive avec la Turquie, mais les guerres à cette époque ayant, surtout, un caractère confessionnel bien tranché, la passion religieuse avait aveuglé la Russie au point qu'elle méconnut ses véritables intérêts.

Dans cette haine des Turcs contre les chrétiens, dans cette hostilité des Russes contre les Turcs, nous reconnaissons pourtant un idéal. Ces deux peuples sont seuls capables, aujourd'hui, de s'armer pour la défense de la religion, et c'est pourquoi ils sont appelés à se rencontrer plus d'une fois encore sur les champs de bataille de l'avenir.

Quant aux autres peuples, le matérialisme a fait tant de ravages chez eux qu'ils ne se battront plus que si les syndicats financiers jugent qu'il est de leur intérêt de susciter un conflit sur tel point du globe qu'ils leur désigneront. Aussi sont-ils devenus beaucoup plus accommodants, tandis que l'intransigeance russe et l'intransigeance mahométane n'ont point faibli.

C'est à cette intransigeance du sentiment religieux, toujours plus ou moins influencé par des considérations politiques, que Moustapha II dut sa chute. Son peuple ne voulut point lui pardonner les concessions qu'il avait faites aux puissances chrétiennes. Ce sentiment, quoique entaché de fanatisme, est louable en soi. On ne voit pas, au surplus, un grand pays aux mains des marchands qui mesurent tout à la longueur de leur aune et pour qui rien n'est plus sacré que l'argent. Ils prétendent, ces mercantis, que l'idéal religieux aussi bien que l'idéal politique sont de vains mots et qu'un gouvernement éclairé doit, surtout, soutenir et protéger les intérêts matériels. Ces funestes doctrines sont la négation de tout patriotisme et il y a lieu de féliciter les Turcs pour l'horreur qu'elles leur inspirent. Malheur aux nations qui les propagent, elles en seront les premières

victimes. L'idéal, même un idéal brutal et sanglant comme le fut celui de la première église musulmane, vaut mieux que l'indifférence. La prospérité matérielle occupe certainement une grande place dans l'existence d'un peuple, mais on ne doit pas tout lui sacrifier, et, on risquerait de la voir disparaître si on ne lui procurait le solide revêtement de la religion et de l'idéal.

Moustapha II, en dépit de ses fautes et de ses faiblesses, crut à la vertu de la religion et à la puissance de l'idéal. Il entreprit la réforme des écoles religieuses et prescrivit aux croyants la lecture du Coran et la connaissance des dogmes de l'islamisme que le peuple paraissait ignorer. Il poursuivit également le dessein patriotique de relever l'empire de ses ruines. S'il fut vaincu et terrassé, on peut dire, à son éloge, qu'il laissa à ses successeurs un noble exemple. La nation turque doit lui être reconnaissante du bien qu'il voulut faire et qu'il ne put accomplir.

CHAPITRE III

AHMED III

Difficultés d'un règne. — Dénonciation du traité de Carlowitz. — Alliance avec Charles XII, roi de Suède. — Lutte avec la Russie et la Pologne. — Bataille de Pultava, défaite du roi de Suède. — Hospitalité accordée à Charles XII. — Grand vizirat de Balladji Mohammed. — Rencontre des armées ottomanes et russes sur le Pruth. — Intervention de Catherine. — Pierre-le-Grand échappe au danger d'une capitulation. — Colère de Charles XII. — Traité de Falksen, 1711. — Retraite de Charles XII. — Guerre avec l'Autriche. — Nouvelle bataille gagnée par le prince Eugène. — Paix de Possarowitz (1718). — Relations avec la Russie. — Guerre avec la Perse. — Emeutes à Constantinople. — Déposition du Sultan. — Jugement sur le règne d'Ahmed III. — Introduction de l'imprimerie en Turquie. — La chrétienté et l'Eglise musulmane. — Parallèle entre les deux théocraties. — Causes de révoltes en Turquie.

Maître du pouvoir, Ahmed III dut subir, comme ses prédécesseurs, la tyrannie des Janissaires. Il se soumit d'autant plus volontiers à leurs exigences qu'il y trouva une occasion favorable de se débarrasser, sans encourir aucune responsabilité, des hauts dignitaires compromis dans les derniers événements, tels que le Kizlaraga, le Khaznadar et le Mufti. Mais il était plus facile d'obtenir un fetwa visant la déposition ou la mort d'un sultan que d'en faire rendre un contre le chef suprême de la magistrature. Ahmed trouva pour accomplir cette besogne l'un de ces hommes ambitieux, toujours à l'affût d'une situation à conquérir, auxquels une capitulation de conscience ne coûte rien. Le mufti fut donc condamné à

périr sur l'échafaud et telle fut la fureur de la populace accourue pour voir ce spectacle, qu'il fallut lui abandonner le cadavre qu'elle découpa en morceaux. D'autres exécutions eurent lieu le lendemain même. Non seulement les deux milices concurrentes, les Sipahis et les Janissaires désignaient au sultan les victimes, mais la foule, alléchée par le sang, réclamait à son tour quelques têtes qu'elle promenait sur des pics dans les rues de la capitale.

Un aventurier, le nommé Tchalik, qui conduisait les mutins poussa l'audace jusqu'à sommer le sultan de lui remettre le sceau de l'empire. Ahmed eût pu le faire sans déroger aux habitudes de ses devanciers, mais Tchalik était un gueux et dans l'entourage du sultan, on ne pouvait espérer avoir de lui ni présents d'avènement, ni aucune autre compensation. On eut conséquemment recours à un stratagème pour l'arrêter. Il fut aussitôt embarqué sur une galère et précipité à la mer.

Grâce à des mesures énergiques prises par le grand vizir Hassan-Damad, beau-frère du sultan, le calme se rétablit et Ahmed III fut assuré de régner. Les événements qui avaient marqué la fin du précédent règne, l'avaient rendu méfiant au point qu'il jugea utile pour sa sécurité personnelle d'exiler l'homme qui venait de lui rendre de si signalés services. Hassan était devenu populaire et c'était assez pour justifier aux yeux de tous cet acte de rigueur pris contre lui. Le sultan donna sa place au fils d'un potier Kaglaïlikoz. Admis au nombre des pages, il était parvenu à gagner les sympathies du chef des eunuques. Ahmed avait, du reste, un faible pour les êtres inférieurs dont il faisait ses confidents. Ceux-ci s'occupaient plus passionnément de ses plaisirs et le sultan ne pouvait faire moins que de leur confier la direction de l'Etat.

Il eut autant de grands vizirs que de favoris. Il en

changeait fréquemment d'autant que c'était pour lui une source de revenus, chacun des grands vizirs étant tenu de lui offrir de riches présents.

Le traité de Carlowitz qui pesait si lourdement sur la Turquie inquiétait également la France. Celle-ci voyait sa rivale délivrée d'un grand souci. Libre de ce côté, l'Autriche pouvait, en effet, opposer une résistance plus vigoureuse aux prétentions de Louis XIV qui se préparait alors à la guerre de succession. Aussi l'agent du roi Feriol s'agitait-il à Constantinople pour persuader aux hommes d'Etat ottomans qu'ils devaient, à tout prix, dénoncer le traité. Feriol était très adroit et excitait sans cesse la méfiance du sultan par des rapports traduits en langue turque qu'il lui présentait périodiquement.

La Hongrie travaillée en même temps par les émissaires de Louis XIV se plaignait, non sans raison d'ailleurs, par la voix de Rakoczy et d'autres émigrés, qu'on la laissait soutenir seule une lutte inégale. Aussi le roi de France pressait-il son ambassadeur de hâter l'ouverture des hostilités. De son côté le grand vizir (1) n'aurait pas mieux demandé que de saisir le premier prétexte venu pour dénoncer le traité de Carlowitz ; mais il redoutait une nouvelle coalition de l'Autriche, de la Pologne, de la Russie et de la République vénitienne. Dans ce dernier cas, quel intérêt avait-il à soulever contre son pays tant d'ennemis qui se seraient acharnés à sa perte ? Feriol avait cependant son idée dont il ne voulait pas démordre et poussait constamment le grand vizir à déclarer la guerre.

Un événement parut favoriser le projet poursuivi par le diplomate français. On ne parlait à ce moment-là à Constantinople que des exploits du roi de Suède, Charles XII. La Hongrie, la France et la Pologne enga-

(1) Tchorli.

geaient la Turquie à rechercher l'amitié de ce héros qui était son allié naturel. Le divan finit par offrir à Charles XII une alliance offensive et défensive contre la Russie et lui fit promettre, en outre, des subsides. Alléché par ces offres séduisantes (1), le roi de Suède s'était hâté de quitter ses positions au nord et de se replier à l'ouest pour donner la main à ses nouveaux alliés. Il devait opérer sa jonction avec les Ottomans après avoir chassé les Russes de la Pologne et reprendre plus tard sa marche vers Moscou.

Le roi de Suède ne pouvait cependant pas commettre une plus lourde faute qu'en changeant son orientation. Il eut là une funeste inspiration, encore qu'une alliance avec la Turquie eût été tout à son avantage.

Cet enfant gâté de la fortune, le plus terrible des enfants du nord, était monté sur le trône à quinze ans, trop prématurément pour acquérir de l'expérience et de l'autorité au dehors, mais follement aimé de son peuple. Il était né sous une heureuse étoile. Son père lui avait laissé un magnifique domaine, il régnait sur la Suède, la Finlande, la Livonie, la Casélie, l'Ingrie et possédait en outre Vismar, Viborg, les îles de Rugen, d'Oisel, la plus belle partie de la Poméranie et les duchés de Brême et de Veiden, toutes conquêtes de ses ancêtres, arrachées à la maison d'Autriche au démembrement de laquelle les rois de Suède avaient travaillé peut-être presqu'autant que les rois de France.

A ce titre et pour d'autres raisons encore, Charles XII était jalousé de ses parents et de ses voisins. Le roi de Danemark son cousin, l'électeur de Saxe roi de Pologne et le plus redoutable de ses adversaires Pierre-le-Grand, czar de Moscovie, se liguèrent contre lui.

Le czar s'était déjà distingué contre les Turcs en 1698, la possession d'Azof lui avait ouvert l'accès de la mer

(1) Mission de Youssouf Pacha auprès de Charles XII.

Noire. Ce héros auquel les Turcs avaient donné le surnom de Dély-Pétro (1) et qui eut, en effet, à un suprême degré, la sainte folie de la grandeur de la Russie avait senti qu'il aurait en Charles XII un redoutable ennemi et dès lors tous ses efforts tendirent à s'en débarrasser. Il était plus rusé et plus souple que son adversaire.

Charles XII attaqua d'abord le colosse russe qu'il était allé chercher dans ses Etats, quand il eût été si prudent de l'attendre de pied ferme ; mais la jeunesse est imprudente : Il traversa la mer sur deux cents galères chargées de vingt mille hommes dont mille cavaliers. Après une première victoire qui lui permit d'entrer dans Navra, il se transporta en Livonie pour briser la ligue formée contre lui, remporta une seconde victoire sur la Dwina et conçut le projet de faire détrôner, par ses propres sujets, Auguste, roi de Pologne, tâche dans laquelle les Polonais ont toujours excellé. Comme il y avait deux factions ennemies l'une de l'autre, Charles XII n'eut qu'à prendre sous sa protection l'une d'elles. Le roi combattit pour sa couronne, perdit la bataille de Clisson (1702) et se réfugia à Thorn d'où il fut chassé. Finalement Stanislas Leczinski, élu roi de Pologne à la place d'Auguste, força ce dernier à se retirer dans ses anciens domaines. La lutte n'était pas terminée ; car de nouveau Pierre-le-Grand accourait du nord au secours de son allié. Il reprit Navra en 1703 et marcha contre Charles XII qui, en battant coup sur coup les généraux russes, leur apprit l'art de la guerre. Le roi toujours poursuivi par les Suédois se voyait dans l'obligation de renoncer à sa couronne, quand le général russe Meyerfeld arriva à son aide avec trente mille hommes, engagea le combat et vainquit pour la première fois les Suédois qui n'étaient pas commandés par Charles XII.

Celui-ci, pour son plus grand malheur, avait divisé

(1) Pierre le dément.

ses forces et allait sans cesse de l'avant se rapprochant de plus en plus des frontières de la Turquie et poussant le czar qui reculait tout en tenant en respect son adversaire. Charles XII venait de recevoir de l'Ambassadeur du sultan les plus belles promesses au point qu'il n'eut plus qu'un désir, c'était d'arriver en Turquie le plus tôt possible.

Pierre-le-Grand, de son côté, commençait à envisager avec terreur l'éventualité d'une guerre avec les troupes du sultan renforcées des Suédois, ce qui eût achevé de ruiner ses rêves de gloire et de domination. Il s'appliqua donc de toutes ses forces à gagner une grande victoire sur son ennemi lorsque ce dernier lui en fournirait l'occasion.

Charles XII voulant se transporter avec son armée en Ukraine, province fertile, mais déserte, située au sud, entre la Pologne et la Turquie, abandonna ainsi la route du nord où son étoile avait brillé d'un si vif éclat. Le czar, qui épiait tous ses mouvements, l'attendit au sortir d'une forêt de plus de cinquante lieues que l'armée suédoise, exténuée de fatigue, avait eu beaucoup de peine à traverser pour arriver en Ukraine.

Les Suédois durent faire face à ce moment à un ennemi plus nombreux qui les harcelait sans cesse.

Charles XII avait perdu la moitié de ses troupes, il disposait encore, néanmoins, de dix-huit mille hommes. Il tenta donc la fortune des armes. N'avait-il pas vaincu à Navra avec quinze mille hommes une armée de quatre-vingt mille Russes.

Ayant appris que le czar avait amassé des vivres considérables à Bultava dont il avait fait son magasin d'approvisionnements, Charles XII forma le dessein de s'en emparer.

Pour des soldats affamés comme l'étaient les Suédois, qui seraient morts d'inanition sans le secours d'un chef

cosaque révolté contre l'autorité du czar, le nommé Mazeppa, c'était une véritable aubaine. Charles XII se laissa tenter et mit le siège devant la place ; mais Menzikof avait réussi à y jeter cinq mille hommes de renfort. Le czar prévenu s'approchait en même temps à grandes journées de la ville assiégée à la tête de soixante-dix mille combattants.

Quoique blessé dans un premier engagement, Charles XII se disposait le lendemain même à donner un assaut à la garnison russe, quand on vint lui annoncer que le czar était déjà à l'entrée de son camp. Il se prépara alors selon sa propre expression à lui donner bataille.

Ici nous laissons la parole à Voltaire : (1)

« Ce fut le 8 juillet 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde: Le général Shpenbak à la tête des Suédois fondit sur la cavalerie russe ; les escadrons moscovites furent rompus et le czar accourut lui-même pour les rallier. Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois crièrent victoire. Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée. Il avait envoyé au milieu de la nuit Crentz avec cinq mille cavaliers qui devaient prendre l'ennemi en flanc, tandis qu'il l'attaquerait de front ; mais son malheur voulut que Crentz s'égarât et ne reparût point. Le czar qui s'était cru perdu eut le temps de rallier sa cavalerie ; il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant pas soutenue par le détachement de Crentz fut rompue à son tour. En même temps soixante-douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise et l'infanterie, débouchant de ses lignes, venait attaquer celle de Charles. Les Suédois consternés s'ébranlèrent et le canon ennemi conti-

(1) *Histoire de Charles XII.*

nuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde et la seconde s'enfuit. Déjà le prince de Wirtemburg, Renschild et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressources ».

Panialowski, un brillant officier polonais, rallia cinq cents cavaliers et força le roi à chercher son salut dans la fuite. Tout le camp suédois avec l'artillerie tomba aux mains des Russes. Ce fut un grand désastre dont l'infortuné roi de Suède ne devait plus jamais se relever. Levenhaupt avait ramené jusqu'à Barysthène les débris de l'armée et c'est là qu'il fut rejoint par Charles XII que l'on croyait tué ou perdu. D'aucuns disent que Mazeppa avait été soudoyé par Pierre le Grand pour conduire le roi de Suède dans la fatale forêt dont il était sorti exténué ainsi que ses troupes. La vérité est que Charles XII n'avait pris aucune mesure pour approvisionner convenablement son armée, précaution à laquelle Pierre-le-Grand avait songé pour ses soldats. Or, le sort d'une bataille peut dépendre d'un acte d'imprévoyance, ou d'un défaut de renseignements. Le malheureux roi de Suède ne venait-t-il pas d'en faire la cruelle expérience?

Ainsi, en une seule journée, il perdit le fruit de plusieurs victoires. Comment ce lion s'était-il laissé prendre au piège? Poursuivi sans relâche par un ennemi victorieux, le noble fugitif avait couru à brides abattues jusqu'à Bender où les Turcs lui offrirent une hospitalité généreuse dont il était digne à tous égards; mais allaient-ils maintenant s'armer pour sa défense ?

La période héroïque était close et une période politique s'ouvrait devant Charles XII. L'hôte d'Ahmed III caressait l'espoir — les vaincus ont de ces illusions — de réparer promptement ses revers avec le concours d'une

armée turque. Cet espoir fut bien vite dissipé. Il aurait fallu pour réussir que Charles XII commandât les troupes ottomanes, honneur qui ne lui échut point ; car il ne s'appelait ni Moustapha, ni Ahmed, ni Békir. Le sultan confiait des armées de cent mille hommes à des illettrés, à des aventuriers inconnus qui les menaient à la défaite ; mais ces aventuriers, ces incapables appartenaient à la grande famille musulmane ou bien ils étaient renégats. Qu'est-ce que Charles XII n'aurait pas fait avec une armée telle que celle qui fut confiée par le sultan à Baltaji Mohammed ?

Le divan gagné à la cause moscovite était dès le début opposé à la guerre. L'or de la Russie pleuvait à Constantinople et le roi de Suède n'était plus, en réalité, dans son camp de Bender que le prisonnier du gouvernement turc.

Par bonheur, le peuple l'affectionnait et le corps des ulémas lui portait un réel intérêt, ce qui l'aida à se maintenir quelque temps en Turquie ; car le grand vizir ne parlait de rien moins que de l'expulser du territoire ottoman.

Paniatowski était parvenu par d'habiles manœuvres à renverser le grand vizir, il ne put cependant contribuer au choix de son successeur, ce qui rendit son œuvre vaine. Baltaji Mohammed reçut le sceau. Fendeur de bois dans sa jeunesse, il était parvenu aux plus hautes dignités par suite des accointances que sa femme, une fille esclave sortie du harem impérial, avait gardées dans le sérail. Les Russes auraient été appelés à désigner un successeur au grand vizir tombé en disgrâce qu'ils n'auraient certainement pas fait d'autre choix.

Charles XII et ses amis du parti polonais triomphaient en apparence, en réalité, ils étaient vaincus. Sans doute, ils obtenaient une déclaration de guerre formelle contre l'empire moscovite ; mais du moment que Baltaji Mo-

hammed était appelé à exercer, dans cette circonstance, le commandement suprême, le czar pouvait dormir tranquille.

Il ne dormait pas, le grand empereur. Il veillait sur ses intérêts, sur sa gloire, sur la grandeur de la Russie et on ne vit jamais prince plus actif ni plus vigilant. Il se préparait depuis longtemps à cette guerre que le sultan venait de lui déclarer et pourtant, il faillit tout perdre : il avait trop compté sur les sympathies des Moldaves qui, mieux traités cette fois, par les généraux ottomans que par les officiers russes, avaient livré aux premiers toutes leurs provisions, laissant les Russes sur le Pruth, presque sans vivres au milieu d'un pays ravagé, en face du camp ottoman.

Dans sa détresse, alors que les maladies et les privations décimaient les rangs de son armée, Pierre-le-Grand se voyait à peu près dans la situation critique où s'était trouvé Charles XII en Ukraine, pire encore, car il avait devant lui cent cinquante mille Turcs, tandis que les forces dont il disposait s'élevaient à peine à trente mille hommes retranchés, il est vrai, dans une forte position, mais manquant de tout. Pierre se sentant perdu avait résolu d'attaquer le lendemain même l'ennemi et de se frayer un passage à travers le camp pour échapper à la captivité dont il était menacé. Il se voyait traîné derrière le char du grand vizir, entrant à Constantinople suivi de tous ses généraux prisonniers. Terrible vision faite pour édifier les conquérants sur la fragilité de leur œuvre. Une femme sauva Pierre le Grand, Catherine, fille d'une paysanne de l'Esthonie. Tombée, on ne sait comment, dans le camp russe, elle avait plu au czar qui l'avait épousée.

Retiré dans sa tente, Pierre défendit à Catherine d'y pénétrer ; il voulait être seul avec ses pensées et craignait de voir faiblir chez lui la résolution qu'il avait prise de

faire une trouée le lendemain pour sortir mort ou libre du cercle étroit où il s'était laissé enfermer.

Catherine, voyant l'imminence du danger, tint conseil dans la nuit avec les officiers généraux. Il fut décidé qu'on demanderait la paix au grand vizir. Catherine fait aussitôt rédiger une lettre, entre chez le czar, tombe à ses genoux, pleure, supplie, et finit par obtenir son consentement à cette démarche, puis, réunissant ses pierreries, son argent et celui des officiers, elle envoie le tout à Osman Aga, l'homme de confiance du grand vizir, qui fut chargé de présenter la lettre du czar à son maître.

Réveillé en sursaut dans la nuit, Baltadji Mohammed déclara tout d'abord que le czar devait se rendre à discrétion, à quoi Osman répondit que le czar était décidé à l'attaquer dans vingt minutes, s'il ne lui accordait pas des conditions honorables.

Baltadji n'était pas un homme de guerre ; il n'avait même jamais combattu et l'annonce d'une bataille lui causait quelques appréhensions. De plus, la vue de l'or et des joyaux de Catherine ne pouvait le laisser insensible.

Il commença par consentir à une suspension d'armes de quelques heures. C'était un premier succès. Le reste fut vite réalisé. Osman Aga transformé en ambassadeur, débattit les conditions du traité. Il exigea que les Russes rendissent à la Turquie Azow et quelques autres places fortes, qu'ils se retirassent de la Pologne et qu'ils payassent aux Tartares de Crimée un tribut annuel de 40.000 sequins. Le czar accepta tout en se promettant de ne tenir aucun de ses engagements.

Ce traité était, certes, humiliant pour l'orgueil moscovite ; mais le czar retrouvait sa liberté et celle de son armée. Il ne capitulait pas, il donnait une signature et se retirait après que son camp, par une attention délicate du grand vizir, eût été approvisionné. Une femme

avait accompli ce prodige avec son cœur plus puissant que le génie (1711).

Cette occasion, les Turcs ne la retrouveront jamais plus ; mais aussi pourquoi gardent-ils un régime qui fait d'un fendeur de bois un grand vizir et un généralissime d'armée ?

Dans l'intervalle, Charles XII était accouru au camp ottoman brûlant les étapes pour conjurer Baltadji de combattre. Il arriva trop tard et eut la douleur de voir le czar s'éloigner avec toute son armée. Il entra alors dans une grande colère accablant le grand vizir de reproches. Qu'aurais-tu fait à ma place lui demanda Baltadji ? J'aurais emmené le czar prisonnier à Andrinople, répliqua le roi de Suède. Mais qui donc alors, reprit le grand vizir, aurait, pendant son absence, gouverné ses Etats ? Cette réponse mérite d'être retenue. Néanmoins Baltadji Mohammed n'était pas seul coupable. Il avait dit au sultan lorsqu'il le revêtit de sa dignité ; « Sire, j'en suis indigne et si je commets quelque faute n'en accusez que mon ignorance et pardonnez-moi d'avance car je n'ai jamais commandé à une armée. »

Le traité de Pultava fut pour le malheureux Charles XII une révélation. Il comprit trop tard qu'il avait été induit en erreur et au lieu de regagner son pays natal, où il aurait eu ses coudées franches, il persista dans le dessein qu'il avait formé de marcher contre les Russes en s'appuyant toujours sur les Turcs. Il comptait pour cela sur l'influence du harem que les émigrés polonais, ces fascinateurs dont on ne saurait assez louer le zèle pour leur patrie, firent miroiter à ses yeux. Naïf, comme le sont d'ordinaire tous les héros, il se laissa aller à cette espérance décevante de voir la Turquie s'unir à lui et se perdit dans le dédale du sérail.

Quelle escorte vous faut-il pour remonter jusqu'à votre pays, lui demanda un jour, à brûle-pourpoint, le

grand vizir ? Trente mille spahis et vingt mille janissaires, répondit Charles XII. Au palais on trouva ce chiffre exagéré et Tolstoï, l'ambassadeur du czar, profitant de ces dispositions, offrit au sultan un cadeau de cinquante mille ducats. Grâce à ces libéralités il put obtenir l'addition au traité, d'un article invitant formellement le roi de Suède à rentrer dans ses Etats. Ce n'était ni plus ni moins qu'une sommation faite à Charles XII d'avoir à quitter dans le plus bref délai le territoire ottoman.

Pendant que la Russie remportait à Constantinople ce succès inespéré, l'Autriche battait à plate couture Rakoczy et reprenait l'ascendant qu'elle avait perdu.

Fériol, ayant à peu près échoué dans toutes ses tentatives, fut rappelé en France. Il perdit la partie engagée parce qu'il voulut forcer la main au grand vizir et briser la résistance du divan. Toutefois, les succès de Tolstoï n'empêchèrent pas les Polonais de manœuvrer très habilement contre le grand vizir. Ravivant les dernières étincelles de sympathie du palais pour l'infortuné Charles XII, ils firent un nouvel effort pour l'écarter du pouvoir. Les ulémas s'en mêlèrent, intervenant auprès du souverain en faveur de cet illustre exilé et invoquant le verset du Coran où il est expressément défendu de trahir ses amis. On obtint ainsi un sursis qui permit à Charles XII d'espérer une meilleure solution ; mais on ne fit que retarder le dénouement. Du moins réussit-on, maigre satisfaction, à empêcher la ratification du traité.

Les Russes pouvaient-ils désirer mieux ?

Baltadji fut exilé à Lemnos où il mourut peu de temps après. Le Reis-Effendi qui avait rédigé les clauses du traité ainsi que le ministre de l'intérieur furent exécutés. On trouva chez eux les bagues de Catherine et quantité de pièces d'or frappées aux armes de Suède et

de Russie. Quelques mois après un nouvel accord (1) intervenait entre les deux Etats en vertu duquel le roi de Suède fut invité à quitter le territoire ottoman ; mais celui-ci persista à vouloir y rester malgré le gouvernement, ce qui parut excessif au sultan. On dut employer la force. Charles XII poussa l'obstination jusqu'à tenir tête aux troupes turques envoyées à Bender pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Ce noble soldat ne comprenait rien aux variations de la politique ; toutefois on ne peut accuser la Turquie d'avoir manqué de longanimité à son égard. Fallait-il qu'elle continuât la guerre pour lui assurer un retour triomphal en Suède ?

Le sceau, après le départ de Charles XII, avait passé aux mains d'Ali Damad qui s'était distingué par ses victoires sur les Vénitiens auxquels il avait repris la Morée, Corinthe et Nopoli. L'Autriche s'inquiéta de ces succès et somma la Porte de restituer aux Vénitiens ces conquêtes conformément aux clauses du traité de Carlowitz que le Divan venait de violer. De part et d'autre, on se prépara à la guerre. Damad-Ali, grisé par ses succès, n'était pas de taille à lutter contre le prince Eugène ? Celui-ci disposait de cent quatre-vingt-sept escadrons et de soixante-deux bataillons massés entre Petervardein et Carlowitz. Son aile gauche s'appuyait sur une mare d'eau et son aile droite était défendue par des hauteurs escarpées. Contre cette force imposante les Turcs pouvaient aligner 150 mille hommes. Commencée dès le matin, la bataille s'annonçait comme devant être favorable au prince Eugène, quand les janissaires culbutèrent l'aile gauche de l'infanterie allemande. l'aile droite fléchit, mais le prince Eugène, ayant fait avancer ses réserves et sa cavalerie pour appuyer son aile droite, rétablit les chances de la

(1) Paix d'Andrinople 1713-1715.

bataille. La cavalerie turque, après avoir vainement tenté d'arriver jusqu'aux janissaires pour les dégager, prit la fuite afin d'échapper à l'artillerie du prince Eugène qui la décimait. Le grand vizir s'efforça de ramener les fuyards, et se jeta courageusement dans la mêlée. Il tomba frappé d'une balle. Alors la déroute se mit dans les rangs de l'armée ottomane et l'on eut quelque peine à sauver l'étendard sacré. La victoire du prince Eugène fut encore plus complète que celle qu'il avait remportée quelques années auparavant ; Venise était vengée, le traité de Carlowitz rétabli par la force des armes et les conquêtes de l'Autriche raffermies (1). Cent quatorze canons, cent cinquante drapeaux et la tente du grand vizir furent les trophées de cette journée. Peu de temps après Temesvar, le dernier boulevard de l'islamisme en Hongrie, tombait aux mains des Autrichiens pendant que la flotte turque subissait devant Corfou un terrible désastre. La Porte ne se laissa pas aller au découragement ; elle réunit de nouvelles troupes et tandis que le prince Eugène assiégeait Belgrade, une seconde armée forte de 80 mille janissaires, de 10 mille asiatiques, d'un pareil nombre de troupes feudataires, de 20 mille volontaires et de 30 mille Tartares escaladait les Balkans et marchait à la délivrance de la place. La lutte fut émouvante, mais en dépit de l'héroïsme des troupes turques, elle se termina par la capitulation et le divan demanda la paix.

Ce succès était dû à la vaillance et au sang-froid du prince Eugène qui, se trouvant en face de l'ennemi dans une position peu avantageuse, osa l'attaquer avec cette promptitude et cette décision qu'il mettait à tous ses mouvements. Il tailla en pièces les Ottomans et le pacha de Belgrade lui ayant remis son épée il entra en vainqueur dans la ville.

(1) 1717.

De là, il se porta à Bude, menacée par une seconde armée, moins nombreuse, il est vrai, que celle qu'il venait de vaincre, mais mieux commandée. Grâce à ses qualités militaires, il sauva la ville, livra une nouvelle bataille aux Turcs et les dispersa.

Tant d'efforts avaient épuisé la Turquie qui conclut la paix à Passarowitz sur les bases du traité de Carlowitz (1718). L'Autriche, en vertu de ce traité, acquit le Banat de Temesvar, Belgrade et une portion de la Serbie. mais Venise perdit la Morée. La Cour de Vienne, tout en paraissant s'intéresser au sort de la République vénitienne l'abandonnait en réalité. De son côté, Pierre-le-Grand obtenait de la Porte une modification au traité de Falksen et améliorait de plus en plus l'état de ses relations avec le divan. Maintenant, l'ambassadeur du czar avait ses grandes et ses petites entrées au palais. Il avait obtenu l'expulsion de Charles XII du territoire ottoman et l'autorisation de construire une résidence à Péra. D'autres pourparlers étaient engagés avec la Russie. Il ne s'agissait de rien moins que d'une alliance du czar avec la Turquie exclusivement dirigée contre la Perse. Cette alliance se fit effectivement; mais si le sultan y gagna quelques territoires, elle porta une grave atteinte aux intérêts panislamiques en affaiblissant, au profit de la Russie, un des plus solides boulevards de l'Islam.

L'empire ottoman verra bientôt surgir dans l'Iran un de ces hommes qui sont nés pour assurer le salut de leur patrie et pour venger ses défaites ; Nadir Kouli-Khan reprendra les provinces perdues.

Il semble qu'Ahmed III n'ait eu en vue, pendant la durée de son règne, que de s'enrichir par des mesures fiscales qui faillirent susciter des révoltes dans tout l'empire. Damad Ibrahim, gendre du sultan, essaya de parer aux difficultés du moment en rétablissant l'ordre

dans les finances; il se heurta à des difficultés telles qu'il ne put empêcher la rébellion d'éclater.

Elle fut terrible, le peuple y prit part et l'on sait que quand il se jette dans la révolution, c'est pour en faire jaillir le désordre et le sang, le sang surtout. Un triumvirat se forma, composé de trois chefs acclamés par la foule. Le plus redoutable des trois fut sans contredit Patrona Khalil, marchand de vieux habits, qui fut à la fois un révolutionnaire audacieux et l'ami du peuple.

Après avoir exigé le châtiment de plusieurs concussionnaires de marque, il demanda la déposition du sultan qui, pour échapper à la mort, descendit du trône, laissant la réputation d'un monarque sans courage, mais non sans mérite. Faible et voluptueux, il fut plus préoccupé de ses plaisirs que des affaires de l'Etat. Les plaintes d'un peuple contre ses souverains ne sont pas toujours justifiées et il leur arrive souvent d'être châtiés pour les fautes de leurs prédécesseurs. Nous n'entendons pas laver de tout reproche Ahmed III ; mais quelque funeste à l'empire qu'ait été sa conduite privée, il faut convenir que dans sa tentative contre Venise pour lui reprendre la Morée, de même que dans sa lutte acharnée contre l'Autriche pour effacer la honte du traité de Carlowitz, il eut un but louable dont il faut lui tenir compte. Il fut malheureux tout d'abord dans le choix de ses grands vizirs, il sut toutefois s'en débarrasser sans employer les moyens violents dont les sultans, on le sait, avaient coutume de se servir : Mohammed Baltadji condamné à mort, vit sa peine commuée en celle de l'exil. Dans la conduite de ce grand vizir lui-même, tout n'était pas extravagant. Son crime fut d'avoir laissé le czar s'échapper ; qui sait cependant si par son propre courage et la valeur de ses soldats, Pierre le Grand ne se serait pas sauvé de la position

critique dans laquelle il se trouvait. Cette paix tant désirée ne favorisa pas les visées du roi de Suède, mais elle rendit Azow à la Turquie. C'était un résultat.

Il y eut, sous ce règne calamiteux, ceci de remarquable : l'existence pendant plus de vingt années d'un gouvernement quasi régulier qui permit aux puissances de l'Europe de négocier plusieurs arrangements diplomatiques avec la Turquie.

L'Angleterre et la Hollande jouèrent particulièrement, durant toute cette période, un rôle important en intervenant dans les négociations avec le sincère désir de les faire aboutir. Depuis que Venise était en guerre avec la Porte, le commerce ayant passé aux mains des Anglais et des Hollandais, il était naturel qu'ils travaillassent à consolider la paix. Ainsi que le fait justement remarquer Voltaire, les Anglais et les Hollandais seront toujours pour le peuple qui favorisera le plus leur trafic.

Sans être précisément glorieux, le règne d'Ahmed III fut marqué par quelques succès, parmi lesquels il faut compter la reprise d'Azow, de la Morée et d'Erivan. C'était, il est vrai, une faible compensation aux pertes subies par le divan en Transylvanie, en Hongrie et sur d'autres points. Pouvait-on espérer davantage d'un monarque qui eut tant de faiblesses et pour qui l'or et les jouissances semblaient être tout le but de la vie ?

Quelques essais de réformes furent entrepris, durant son règne, comme l'introduction de l'imprimerie dans l'empire. Cette utile découverte qui exerça une si grande influence sur les destinées de l'Europe ne modifia guère la marche des événements en Turquie. Faute de liberté, l'imprimerie resta à l'état de machine, fonctionnant d'une manière intermittente suivant le caprice du souverain. C'est qu'entre le despotisme et l'imprimerie il y a des causes d'inimitié qui ne disparaîtront jamais. Les monarques absolus ne la tolè-

rent dans leurs pays qu'à la condition d'être assujettie à des lois, tellement sévères qu'il serait plus logique de leur part de la supprimer. Le despotisme a, sans doute, des raisons de la redouter ; aussi doit-on le louer lorsqu'il en permet l'usage, car il en jaillira toujours des étincelles qui dissiperont quelque peu la nuit de l'ignorance jusqu'au jour où, la tyrannie ayant cessé d'exister, la liberté resplendira comme un phare éblouissant.

Longtemps l'imprimerie introduite par Ahmed III, dans ses Etats en vertu d'un fetwa légal, fut considérée comme une bête féroce et enfermée dans un local spécial, avec une garde particulière, de crainte que le monstre de fer ne vomît des appels à la liberté.

On fit d'abord imprimer quelques livres d'histoire et de religion. Les ulémas, du moins le bas clergé, s'étant montré hostile à cette innovation, l'imprimerie fut mise de côté et ce n'est que deux règnes après qu'on la voit fonctionner de nouveau. Ceux qui la dirigèrent furent même de grands dignitaires de l'Etat placés sous le contrôle sévère du Cheik-ul-Islam.

La conduite d'Ahmed III à l'égard du roi de Suède a été blâmée. On peut plaider ici en faveur du sultan les circonstances atténuantes.

A la suite du traité conclu avec la Russie, il était impossible de tolérer plus longtemps la présence sur le territoire ottoman d'un ennemi avéré du czar. Le sultan et ses ministres ne faisaient qu'appliquer au roi de Suède l'ancienne maxime : « malheur au vaincu ». Le grand vizir y mit néanmoins tous les ménagements possibles et imaginables sans arriver, d'ailleurs, à désarmer le parti polonais à la tête duquel se trouvait Paniatowski, cet habile intermédiaire, un des hommes les plus fins, les plus souples, les plus adroits auxquels la Pologne ait donné naissance. Il fallait un tel homme à Charles XII pour l'aider à sortir des difficultés où l'avait

jeté son imprudence. Paniatowski était, en effet, parvenu à ameuter le harem contre le sultan par sympathie pour le héros suédois. Il avait introduit dans le sérail une jeune femme israélite qui faisait à la validé et aux autres sultanes, dans une langue imagée, le récit des exploits merveilleux de Charles XII. Or, on connaît la séduction que les contes exercent sur les Orientaux. Finalement Paniatowski avait arraché au divan une déclaration de guerre contre la Russie. Si ce noble Polonais avait pu exercer le même prestige sur son royal ami, au début de la campagne, nul doute qu'il ne lui eût épargné bien des malheurs, encore qu'il soit difficile d'avoir raison de l'obstination d'un soldat quand il a pris un parti. Il y avait, certes, en Charles XII toutes les qualités que doit posséder un illustre guerrier. mais non celles qui font un prince et c'est précisément ce qui constitue la supériorité de Pierre le Grand sur le roi de Suède. Le fondateur de l'empire russe fut à la fois un grand capitaine et un grand monarque. Il possédait cette clairvoyance, cette pénétration aiguë qui distinguent les hommes de génie. Entre ses mains puissantes, dans le tissu serré de ses combinaisons, Charles XII ne pouvait que périr étouffé. Les hommes d'état ottomans le voyaient bien, à la lumière de leur bon sens, et voilà pourquoi ils ne voulaient pas s'engager avec le roi de Suède dans une action qui eut fatalement abouti à un échec. Charles XII leur apparaissait. au surplus, comme l'enfant prodigue trop tôt émancipé. Ils le tolérèrent chez eux jusqu'au jour où sa présence devint un péril pour l'empire. Adresser à Ahmed III le reproche de ne l'avoir pas soutenu jusqu'au bout, en s'armant pour sa querelle, c'est méconnaître les véritables intérêts de la Turquie. Tout au plus pouvait-elle tirer un certain profit de l'hospitalité généreuse qu'elle lui avait accordée en utilisant ses connaissances mili-

taires. Une raison péremptoire s'y opposait, nous l'avons déjà fait connaître. Pour commander à une armée musulmane il faut être musulman. Ce n'était pas là, comme on l'a prétendu, l'indice d'un fanatisme aveugle, c'était dans l'ordre. Un calife ne pouvait agir autrement. Est-ce que le pape, chef suprême de la religion catholique aurait jamais confié un commandement à un protestant ? Il y a beaucoup d'analogie entre les deux situations et, quelle que puisse être la différence existant entre les deux plus grands chefs religieux du monde entier, on doit convenir que le même système produit toujours des effets semblables. L'Eglise chrétienne et l'Eglise musulmane, deux théocraties puissantes, étaient gouvernées au Moyen-Age d'une façon identique. Le pape et le sultan exerçaient, chacun dans son domaine propre, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. L'un et l'autre, armés jusqu'aux dents pour assurer leur prépondérance politique et religieuse, se faisaient constamment la guerre et combattaient pour le triomphe de leur foi respective. Rien de cela ne ressemble au fanatisme, c'est une politique inspirée par des raisons supérieures.

Si les papes ont eu toutes sortes de motifs légitimes pour s'opposer à l'invasion islamique et repousser la domination turque, on doit admettre que les sultans pouvaient invoquer les mêmes raisons pour agir exactement comme les pontifes de Rome. Les deux parties, se trouvaient, pour ainsi dire, dans la logique de leur situation.

Le règne d'Ahmed III ne fut point souillé par des tueries et des massacres. Les exécutions y furent peu nombreuses. Ses familiers nous le représentent comme ayant beaucoup aimé la nature et les oiseaux, passion qui exclue la cruauté. De plus, ayant joui sous le règne précédent de toute sa liberté, son caractère ne s'était point aigri dans l'isolement.

Voltaire fait remarquer qu'Ahmed enferma le sultan déposé, auquel il avait succédé, dans le sérail où il vécut pendant plusieurs années au grand étonnement du monde entier ; car les sultans ne l'avaient point habitué à tant de mansuétude. Il explique ensuite l'acte par lequel il fit périr quelques-uns de ceux qui avaient pris part à la révolution qui renversa son frère par ce motif qu'il voulut raffermir son trône. Et de fait Ahmed III, en dehors de ces exécutions commandées par la raison d'Etat et du juste châtiment infligé aux conseillers du grand vizir, ne rendit aucune sentence de mort contre les dignitaires de l'empire.

Si quelqu'un de ces hauts fonctionnaires avait mérité le supplice, c'était bien Mohammed Baltadji qui vendit son pays pour quelques pièces d'or et quelques bijoux. Les Ottomans réclamaient à cor et à cri cette mesure ; mais le sultan lui fit grâce.

Au fond, il n'était peut-être pas fâché qu'il eût laissé échapper le czar. Qu'eut-il fait de cet auguste captif ? Il n'aurait pas osé lui ôter la vie, il n'aurait pas voulu non plus rendre à la liberté un adversaire aussi redoutable. Au surplus, c'est une remarque que nous aurons souvent occasion de faire, les Russes ne sont point antipathiques aux Turcs, soit à cause de leur amabilité bien connue et de leur souplesse, soit à cause de leur courage, soit enfin parce que les czars sont comme les sultans chefs de l'Etat et de la religion. Il est, d'ailleurs, dans l'ordre des choses que les gouvernements despotiques ne se détestent pas. Guidés par les mêmes principes, ils ont une tendance à s'entendre pour opprimer les peuples qui leur obéissent aveuglément. Les Orientaux ont une prédisposition particulière à la servitude et cette prédisposition s'accuse d'une manière plus marquée chez les Ottomans que chez les Russes.

Trois causes font des Ottomans le peuple le plus sou-

mis de la terre, une cause atavique : la discipline dans la race, cette discipline est dans leur sang et dans leur moëlle ; une cause religieuse, l'islamisme pratique l'esclavage et le recommande à ses adeptes. En outre, la croyance en un Dieu unique, en un Dieu vengeur et terrible, les pousse à voir dans le sultan une image de ce Dieu auquel il n'est point permis de désobéir.

Le christianisme, par contre, tout en prêchant la soumission à l'autorité, se prête merveilleusement aux revendications et aux révoltes.

Dans chaque chrétien, si l'on voulait y regarder de près, il y a un révolutionnaire. Il se soumet par devoir, par obligation; mais son tempérament ne le porte point à l'obéissance.

S'il en est ainsi des Musulmans, comment expliquer ces révoltes périodiques et ces bouleversements qui sont si fréquents en Turquie. Moustapha tomba sous la poussée de la sédition, Ahmed III qui lui succéda tomba, à son tour, sous la même poussée et combien d'autres.

Nous ferons, d'abord, remarquer que ces révoltes sont dues, pour la plupart, à des séditions militaires et ne viennent pas directement du peuple. S'il s'y associe quelquefois, c'est que les habitants de Constantinople, vivant avec la troupe et trafiquant avec elle, sont naturellement entraînés, par l'intérêt de leur commerce, à épouser la cause des mutins, leurs clients. Quelques séditions sont provoquées par les intrigues des grands et les conspirations des ulémas ; mais il n'existe pas à proprement parler de dissentiments profonds entre le peuple et ses souverains, entre le calife et les fidèles.

Plus sceptiques, les hommes du gouvernement, satellites du pouvoir, ayant des ambitions personnelles à satisfaire, des intérêts à défendre, des passions à assouvir, des haines à éteindre dans le sang, sont amenés à

ourdir des complots, à organiser des rébellions, à susciter des révoltes. La lutte est donc en réalité entre les sultans et les serviteurs du trône qui forment cette puissante oligarchie qui gouverne l'Etat et impose ses volontés au souverain lui-même, lutte sourde et acharnée dans laquelle les monarques ont souvent le dessous. Que s'ils veulent arrêter les excès de cette oligarchie, composée d'officiers, de fonctionnaires, d'ulémas, de magistrats, d'esclaves, de domestiques, ou s'ils essaient seulement de s'affranchir de son joug, ils se créeront des ennemis dans le monde qui les entoure et sur la fidélité duquel ils ne sauraient compter qu'à la condition expresse de favoriser ses intérêts. Ils sont, en un mot, les esclaves de leurs esclaves.

Etudiez les causes de toutes ces révolutions qui ont abouti à la déposition des souverains ottomans, vous constaterez qu'elles ont été faites par des chefs militaires, ou des ministres, ou des officiers du palais, ou des ulémas, ou des magistrats. Le peuple reste complètement étranger à ces complots jusqu'au moment où ils éclatent, car il lui répugne de se déclarer contre le calife, ce qui rend saisissante cette réflexion de Voltaire, à savoir que « la rapacité et la tyrannie du grand seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire quels qu'ils soient et sur les rayas; le reste des musulmans jouissent donc d'une sécurité profonde, sans crainte, pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leurs libertés ».

CHAPITRE IV

MAHMOUD Ier

Commencements difficiles. — Désordres dans la rue. — Diversion, guerre contre la Perse. — Traité de 1732. — Retour des armées ottomanes. — Relations avec les ambassadeurs. — Manque de courtoisie. — Le grand vizir Topal Osman, sa chute. — Intrigues de la Russie. — Préparatifs de guerre. — Manie de la construction. — La Pologne menacée. — Intervention de la France auprès du divan. — Villeneuve et Bonneval. — Inaction de Louis XV. — Complicité de l'Autriche dans les affaires de Pologne. — Défaites des armées ottomanes. — Imprévoyance de la Porte. — Dangers de la lutte engagée contre la Perse. — Villeneuve et Talman, internonce d'Autriche. — Déclaration de guerre contre la Russie et l'Autriche. — Résultats imprévus. — Yegen-Mohammed grand vizir et généralissime. — Succès des armes ottomanes. — Médiation de la France. — Changements importants dans la politique française, sympathies pour l'Autriche. — Le royaume de Prusse. — Causes de ces changements. — Catholicisme et protestantisme. — Traité de Belgrade (1739). — Ses conséquences. — Attitude équivoque de la Russie après la paix. — Nouveaux conflits avec la Perse. — Traité de paix avec Nadir Schah. — Mort de Mahmoud Ier. — Jugement de l'histoire.

Sultan Mahmoud venait de monter sur le trône à la faveur de l'émeute.

Il essaya de traiter directement avec les agas des janissaires et fixa à une somme relativement importante l'argent qui devait leur être distribué. Le chef le plus influent de la rébellion, Patrona, refusa tout don ; mais comme il se disait ami du peuple, il demanda la suppression de deux impôts qui pesaient lourdement sur ce dernier, ce qui lui fut accordé sur le champ. Pouvait-on lui refuser quelque chose ? Mahmoud cher-

cha, ensuite, à apaiser la colère de la multitude qui s'agitait furieuse dans les quartiers de Stamboul où elle se livrait à toutes sortes d'excès. L'anarchie déchaînée par quelques meneurs battait son plein ; on eût dit, en entendant le bruit de la rue, qu'une violente tempête soufflait sur la capitale. La cérémonie du couronnement se fit au milieu de ce tumulte ; le cheval sur lequel le sultan était monté disparaissait dans les flots populaires, puis, on le voyait, pour ainsi dire, surnager au-dessus de la foule pour disparaître de nouveau dans le remous.

Une pluie de menues pièces d'argent tombait sur ce peuple dévoyé, qui, en même temps qu'il acclamait le souverain criait : mort aux riches, mort aux ministres !

Le mouvement révolutionnaire qui porta Mahmoud au trône avait un caractère plutôt économique que politique. Depuis longtemps, le peuple souffrait de la disette, les armées étaient sur la frontière et le commerce périclitait.

Jeté violemment dans l'émeute, à la suite des sépahis et des janissaires, il demandait à mettre le feu aux maisons des grands seigneurs et des officiers de la cour ; mais le sultan parvint à arrêter les mutins, en leur disant : « Et que penseraient de nous les chrétiens si nous agissions ainsi ? » Toutefois la foule, armée de pioches et de hâches, gardait une attitude menaçante. On lui permit de démolir les maisons et de dévaster les jardins, procédé moins expéditif que le feu, mais aussi détestable.

Grâce à ces concessions, la rébellion fut apaisée et la ville put reprendre sa physionomie habituelle.

Diverses mutations furent alors faites dans le gouvernement, et plusieurs sentences d'exil furent rendues contre les instigateurs de la sédition à l'exception de

Patrona qui restait tout puissant au palais, le divan n'osant lui susciter aucune opposition.

Son boucher, Yanaki, lui ayant demandé le gouvernement de la Moldavie, il obtint du sultan cette scandaleuse nomination. Ce forcené alla plus loin encore. Il contraignit le divan à destituer le khan de Crimée et à le remplacer par Kaplan-Ghiraï, exilé à Brousse. Le nouveau khan qui devait tout à Patrona, n'hésita pas, néanmoins, à le trahir. Il s'entendit avec le chef des eunuques pour le faire tomber dans un piège. Patrona, s'étant présenté un jour chez le grand vizir pour lui demander de déclarer immédiatement la guerre à la Russie, Kaplan-Ghiraï présent à cette entrevue, parut d'abord s'opposer à ce projet, il fut décidé, séance tenante, que l'on tiendrait le lendemain un conseil solennel pour prendre une décision. Ce fut au sortir de ce conseil que Patrona fut assassiné par des émissaires postés derrière la porte de la salle des délibérations. Le sultan s'empressa ce jour-là de faire une nouvelle distribution d'argent aux janissaires et aux sépahis qui se consolèrent bien vite de la perte de leur chef. Le peuple seul le regretta, encore ne fit-il rien pour venger sa mort. En revanche, tous ceux qui avaient coopéré au succès du coup de main tenté contre le rebelle reçurent des récompenses et Kabakoulak, qui avait été payé pour l'abattre fut nommé grand vizir. Il débarrassa son maître de la présence des complices les plus dangereux de Patrona, en se livrant sur eux à de véritables hécatombes. Il en fit, dit-on, périr plusieurs milliers. C'était autant de clients qu'il enlevait aux commerçants de Stamboul qui commencèrent à faire entendre des murmures. Kabakoulak, ayant accompli à la satisfaction du sultan son métier de bourreau, fut exilé et Osman Pacha prit sa place. Il acheva de pacifier l'empire ; mais comme pour y parvenir il fallait de toute nécessité entreprendre une

guerre, il attaqua la Perse, destinée désormais à être prise par les Turcs comme point de mire de leurs opérations à l'extérieur, jusqu'au jour où l'entente entre le divan et la Russie pour le partage de ce royaume deviendra un fait accompli. Tamhasib Schah tint tête à l'orage ; mais il ne put vaincre. Ayant pris l'offensive contre l'armée ottomane à Kardjan, il fut battu, malgré les prodiges de valeur qu'il déploya à cette occasion. Forts en cavalerie, les Persans avaient une infanterie peu nombreuse et leur artillerie, surtout, laissait beaucoup à désirer. Depuis Sélim Ier, elle avait réalisé quelques progrès, mais elle restait inférieure à celle des ottomans qui semblaient avoir pour l'artillerie une prédilection toute particulière. Les lieutenants du roi de Perse furent battus successivement ou se laissèrent entamer et l'année suivante un traité, en bonne et due forme, intervint entre les deux pays.

Ces victoires jetèrent un vif éclat sur les premières années du règne de Mahmoud et lui permirent de se montrer avec quelques avantages aux ambassadeurs du czar et à l'internonce d'Autriche, venus pour lui présenter les compliments de leurs souverains à l'occasion de son avènement au trône. Elles eurent, néanmoins, cet inconvénient de griser le monarque et son entourage. On parlait avec mépris, à la Cour, des représentants des puissances les traitant « de chiens impurs et maudits, dignes à peine de fouler la poussière du chemin par lequel passait le sultan ». Ainsi s'exprimait l'historiographe du palais.

Ce langage ne signifiait pas grand'chose, il est vrai, c'était celui qu'on tenait, en ce temps-là, aux heures de la causerie ; mais le protocole restait intact et la courtoisie internationale n'était pas aussi méconnue qu'on pourrait se l'imaginer. Les ambassadeurs savaient, sans doute, qu'ils étaient détestés dans l'entourage du souve-

rain qui les couvrait d'injures dans l'intimité; ils n'y prêtaient pas la moindre attention. Cependant le même historiographe s'étant permis d'écrire une relation, sur la réception des représentants européens, dans laquelle il disait textuellement que « le roi des rois et le souverain des souverains, à la disparition de leurs personnes abjectes du champ du Séraï, brillant comme une émeraude, fut délivré de la souillure de leur présence », les ambassadeurs en référèrent à leur gouvernement; mais aucune représentation ne fut faite à ce sujet au divan.

Aujourd'hui encore dans les occasions solennelles, surtout aux approches des fêtes, il est d'usage au palais de traiter les chrétiens et les étrangers de *giaours* (impies) et de chiens maudits. On y a même gagné qu'on emploie souvent le vocabulaire français; encore une fois, cela ne tire pas à conséquence. C'est le fait de quelques fanatiques impénitents qui croient honorer la religion mahométane, en insultant les chrétiens.

Il y aurait, d'ailleurs, de la naïveté à demander à des gens ignorants, imbus des préjugés les plus surannés de témoigner de la tolérance aux étrangers.

Disons à l'honneur des sultans qu'ils n'écoutaient pas toujours les funestes conseils de leur entourage et montraient parfois une grande courtoisie envers les représentants des puissances. Il n'en est pas moins établi que l'orientation générale de la politique ottomane a constamment été influencée par le parti fanatique et rétrograde très puissant à la Cour. Sous le règne de Mahmoud, ce parti se livra à des démonstrations tellement inconvenantes à l'égard des ambassadeurs qu'il fit pour ainsi dire école et contribua, par ses excentricités mêmes, à gratifier les ottomans d'une réputation qu'ils n'avaient point méritée jusque-là. La politique extérieure de l'empire fut affaiblie et déconsidérée par ces nouvelles tendances.

Topal Osman, qui paraissait avoir la confiance de son maître, détenait depuis assez longtemps le sceau du grand vizirat, quand un jour il fut réprimandé d'avoir témoigné, dans ses relations, une vive amitié à un officier français au service de la Porte, Bonneval. Sur ces entrefaites les ambassadeurs turcs envoyés en Pologne pour annoncer l'avènement du sultan, s'étant plaints à leur retour dans la capitale, d'avoir été reçus avec quelque froideur, ce fut le point de départ d'une campagne menée contre le grand vizir et qui provoqua sa chute. Bonneval qui avait voué à l'Autriche une haine implacable nouait toujours avec Rakoczy, prince de Transylvanie, refugié à Constantinople, et d'autres émigrés des intrigues qui contrariaient beaucoup l'internonce d'Autriche. Par la chute de Topal Osman celui-ci infligeait un échec à la diplomatie française indirectement représentée par Bonneval, qui en était l'agent secret.

La vérité est que, outre les motifs d'antipathie envers Bonneval, que nous avons signalés plus haut, l'internonce d'Autriche disposait d'un bon nombre de sacs de ducats pour entretenir des intelligences dans le palais, tandis que, en définitive, Bonneval en était réduit à demander des subsides à la Porte, ou bien, à emprunter de l'argent aux particuliers pour pourvoir à son entretien personnel.

La diplomatie française, pour tout dire, eut rarement recours à des moyens de corruption qu'elle laissait aux Autrichiens, aux Anglais, aux Hollandais et surtout aux Russes qui savaient s'en servir avec un art consommé.

Le czar ayant envoyé à Constantinople une grande ambassade avec de riches présents (1) pour le sultan, la Porte désigna, de son côté, une mission extraordi-

(1) Ambassade du prince Scherpatoff.

naire qui devait se rendre en Russie et de là en Suède. Ces démonstrations amicales n'empêchaient pas les Russes d'exciter la Perse contre la Turquie. Ils avaient, à ce moment-là, des démêlés avec le divan et affichaient ouvertement la prétention d'exercer une suzeraineté absolue sur les Tcherkesses et les Noghaïs, deux peuplades dépendantes de l'empire ottoman. Les hommes d'état russes avaient trouvé un moyen ingénieux de perpétuer les malentendus avec le divan en subordonnant la ratification des traités à la délimitation des frontières, ce qui laissait la porte ouverte aux contestations. Aussi n'y eut-il, le plus souvent, entre les deux puissances que des trêves.

Le divan repoussa avec une grande énergie les prétentions du cabinet de Moscou et fit remarquer avec quelque amertume à ses envoyés que s'ils venaient à Constantinople les mains pleines de présents, ayant à la bouche des protestations d'amitié, leurs poches étaient remplies de revendications et de leurs lèvres tombaient les menaces. Le divan était cependant trop engagé avec la Perse pour ne pas désirer le maintien de la paix. Aussi montrait-il beaucoup de patience et de longanimité. Les Russes, de leur côté, voyaient avec plaisir la guerre éclater entre deux puissances musulmanes et cherchaient à envenimer la querelle. Ils pressaient la Porte de consentir à un partage de ce royaume au profit des deux Etats. Cette idée, à la vérité, ne déplaisait pas aux ministres ottomans qui préféraient voir la Perse hérétique coupée en trois tronçons que de lui permettre de réaliser son unité avec le concours des Afghans et des Kurdes qui auraient constitué sur ses frontières un Etat mahométan pouvant porter ombrage au calife. Cette opération s'accomplira en partie, en un temps relativement court, et nous devons ajouter que la résistance acharnée de Tahmasib et de ses successeurs

aux armées turques justifiait, dans une certaine mesure, cette politique du divan. Comment tolérer, en effet, l'existence d'un califat schüte ou hérétique en opposition avec le califat sunnite. La Porte fortifiait, il est vrai, par cette politique astucieuse la position des Russes en Asie, mais il était dans sa destinée de combattre les chrétiens qu'ils vinssent du nord ou du sud, et dès lors, elle devait tendre à réunir sous son sceptre le plus grand nombre possible de Musulmans affaiblissant ainsi les autres Etats mahométans. La politique asiatique des deux empires voisins évoluait dans ce sens, lorsque la victoire de Nader Schach, qui avait succédé à Tahmasib, ajourna l'exécution de ce plan, qui resta à l'état d'ébauche. La bataille de Kerkouk en 1733 raffermit la puissance des Perses. La Russie voulut du moins mettre à profit les embarras de la Porte en empiétant sur ses possessions. Hakimzadé, ayant demandé au sultan l'autorisation de se rendre en personne au camp pour terminer la guerre avec la Perse, guerre qui s'éternisait au détriment des intérêts de l'empire, la Russie en profita pour le perdre dans l'esprit de son maître. Cet illustre vieillard, désirant s'affranchir de la tutelle du chef des eunuques, s'était attiré par cela même l'inimitié de ce personnage influent qui l'accusa de vouloir prendre le commandement de l'armée dans le dessein de détrôner le sultan, accusation puérile à laquelle Mahmoud ajouta foi. Il résolut conséquemment de destituer le vertueux homme d'état dont le dévouement au pays et à la dynastie s'était affirmé tant de fois d'une manière si éclatante. Mahmoud aggrava cette faute en lui donnant pour successeur un esclave géorgien qui avait servi dans le corps des janissaires, homme notoirement incapable. Ce ministre improvisé ne resta que six semaines au pouvoir, juste le temps nécessaire pour enjoindre aux troupes du

Caucase d'aller secourir l'armée de l'Euphrate. La Russie n'en demandait pas davantage.

Il se livra pendant son passage aux affaires aux plus scandaleuses confiscations, ce qui fit dire que le sultan ne l'avait placé à ce poste que pour lui amasser de l'or. La conduite de Mahmoud prêtait à cette calomnie quelque apparence de vérité. Il n'était occupé, en effet, qu'à faire construire des kiosques. Ces kiosques portaient des noms bizarres : kiosques du bonheur, maison du désir, asile de l'aurore, jardin du printemps, etc. Tant de folles dépenses avaient appauvri le trésor. Le nouveau grand vizir était chargé de l'alimenter. Il faut mettre le pays en coupe réglée et vendre les emplois pour subvenir aux frais du sultan. La Russie profita de ces embarras pour provoquer le divan à la guerre. Jamais l'occasion n'avait été plus belle pour l'empire moscovite d'intervenir par les armes : une Turquie affaiblie par ses désordres intérieurs, un sultan préoccupé de ses plaisirs et qui mettait toute sa gloire à édifier des palais pour ses concubines et ses favoris, une armée indisciplinée, en proie à tous les soubresauts de l'anarchie, un gouvernement corrompu jusqu'à la moëlle et que l'on était sûr de pouvoir acheter au moment opportun, une Autriche vaincue par la Prusse, une Pologne agonisante, une France livrée aux caprices d'une Pompadour. Le moment était on ne peut mieux choisi par la Russie pour accomplir ses desseins. Il s'agissait bien de l'article II du traité de Passarowitz que le Reïss-Effendi tenait en main dans une audience diplomatique et qu'il interprétait avec une grande chaleur devant Talman, l'internonce d'Autriche qu'il désirait convertir à ses idées. Celui-ci répondait invariablement que les Russes n'étaient entrés en Pologne que par suite des intrigues de la France qui voulait s'immiscer dans les affaires de ce pays. Et le

Reïss-Effendi s'adressant alors à l'ambassadeur français lui demandait des explications sur l'attitude de son gouvernement. L'ambassadeur du roi déclarait à son tour que l'intérêt de la Turquie, son honneur, sa dignité même lui commandaient de tirer l'épée pour la défense de la Pologne. Et il ajoutait pour l'édification du ministre des affaires étrangères de Turquie, évidemment mal instruit de ce qui se passait en Europe, que les puissances du nord méditaient la ruine de la Pologne, et que le roi de France disposait de forces considérables qu'il était décidé d'opposer à celles de l'Autriche et de ses alliés pour les empêcher de consommer cette œuvre inique. Pour l'ambassadeur français, la Russie était un pays barbare à peine né à la civilisation et qui n'existait que par la grâce du padischah lequel ne pouvait tolérer l'occupation de Varsovie par les troupes moscovites. C'était un attentat, un crime abominable qu'il fallait châtier promptement. Et il déclarait que la flotte du grand roi était dans la Baltique prête à seconder les efforts de la Porte qui seule avait droit d'intervenir pour protéger la liberté du nouveau monarque que le peuple polonais venait d'élire.

Bonneval et Villeneuve promettaient plus qu'ils ne pouvaient tenir. Ce n'est pas que dans les négociations entamées avec le divan, il y eut de la part des agents français la moindre mauvaise foi, ceux-ci étaient tout à fait sincères, mieux que cela, ils mettaient beaucoup de zèle à conclure un traité définitif entre leur pays et la Porte. Bonneval et Villeneuve n'épargnaient aucun moyen pour atteindre ce but ; mais Louis XV et ses ministres se montraient hésitants et irrésolus. Ils voulaient bien que la Turquie s'engageât dans une lutte à outrance en faveur de la Pologne ; mais ils tenaient, quant à eux, à ne point agir. Singulière attitude en vérité, qui sous le règne de Soliman, avait déjà rendu

stériles des projets d'alliance avantageux aux intérêts des deux pays.

Toutefois l'accord intervenu dès 1737 entre la Russie et l'Autriche n'était point nouveau ; il se produisait cette fois dans des conditions différentes de celles qui avaient servi de base aux arrangements secrets conclus avant le traité de Carlowitz. On osait affirmer à Vienne avec une rare impudence que les agissements de la France justifiaient cette politique véritablement monstrueuse. L'Autriche s'alliant à la Russie contre la Pologne qui sauva Vienne de la domination turque, n'était-ce pas un acte abominable ? La trace du sang versé par les soldats de Sobieski sous ses remparts n'était pas encore effacée que l'Autriche ourdissait déjà des complots contre la Pologne, mais en politique la justice et la loyauté ne sont pas des arguments à faire valoir.

La Porte qui n'avait pas prévu ces événements fut impuissante à les conjurer. Ses forces disséminées en Asie ne pouvaient lui être d'aucun secours en Europe ; car il lui fallait, avant tout, tenir tête à l'armée persane enhardie par ses succès. La Russie ne l'ignorait pas et l'occasion lui paraissait bonne pour attaquer sa rivale. Elle avait lancé l'un contre l'autre deux pays mahométans faits pour s'entendre, lutte fratricide dont elle sut tirer parti. Mahmoud ne songeait guère aux inconvénients qui pouvaient résulter d'une telle politique et ses ministres étaient eux-mêmes trop occupés de fomenter des intrigues pour y penser. La faute en était au régime beaucoup plus qu'aux hommes.

Sans doute, le même système de gouvernement existait en Europe, notamment en Russie, et il serait aisé d'établir un parallèle entre l'arbitraire des czars et celui des sultans. Il y a néanmoins entre les deux despotismes cette différence que le premier sait s'entourer d'hommes

capables de gouverner, tandis que le second marche aux abîmes sans discernement, à l'aventure. Le divan affolé par la menace d'une guerre prochaine ne demandait qu'à gagner du temps. Villeneuve et Talman lui en fournirent l'occasion. Le premier le poussait à déclarer la guerre à l'Autriche et à la Russie, le second, ayant reçu des instructions secrètes de son gouvernement, s'efforçait de donner le change au divan en lui faisant croire que les relations de son pays avec la Russie n'étaient pas aussi amicales qu'on paraissait le supposer à Constantinople, qu'il n'y avait pas lieu, en conséquence, de rompre l'accord existant entre la cour de Vienne et la Sublime Porte et que ce malentendu provenait simplement des intrigues de la France qui prétendait exercer une prépondérance absolue sur la Pologne au détriment des Etats voisins. Il y avait du vrai dans cette allégation que la France voulait établir sa suprématie au nord de l'Europe, mais n'est-ce pas le devoir d'un gouvernement soucieux de ses intérêts de ne pas laisser les pays rivaux s'agrandir à ses dépens? Cette politique de la France, d'ailleurs prudente et sage, ne méritait pas de lui attirer ces critiques acerbes. Il fallait, au contraire, affirmer cette politique par des actes solennels, au lieu de s'en tenir aux procédés dilatoires employés par le cabinet de Paris et qui aboutirent finalement à l'abandon de la Pologne.

Il était difficile, en vérité, de trouver deux hommes plus habiles, plus souples, plus aptes à tirer parti d'une situation donnée que Talman et Villeneuve.

L'un et l'autre étaient vis-à-vis de la Porte dans une fausse position : Villeneuve instruit de l'accord secret intervenu entre la Russie et l'Autriche pour le partage de la Pologne continuait à en fournir des preuves irrécusables au divan. Par là, son crédit s'affermissait avec plus d'éclat que celui de Talman ; mais d'un autre côté,

ce crédit se trouvait fortement ébréché par cette considération que l'attitude de la France à l'égard de la Turquie manquait de cette netteté et de cette sincérité qui sont la base d'une solide amitié. D'autre part, Talman, doué d'une grande hardiesse, osait certifier au divan que les dispositions de son gouvernement étaient aussi amicales qu'après le traité de Passarowitz. En politique on fait ce qu'on peut, et, ce qui démontre que les deux adversaires avaient raison d'agir ainsi, c'est que Villeneuve, après bien des hésitations, était parvenu à arracher au divan une déclaration de guerre, d'ailleurs toute platonique, en faveur de la Pologne ; tandis que Talman qui cherchait avant tout des atermoiements, réussissait à ajourner une rupture qui paraissait imminente. A plus d'un siècle de distance ce duel diplomatique apparaît plein d'intérêt, rempli d'enseignements et laisse clairement voir que les nations étaient mieux servies par leurs représentants à l'étranger qu'elles ne le sont de nos jours où le télégraphe en a fait les agents subalternes de leurs ministres lesquels, quotidiennement, leur donnent des instructions sur des questions que le plus souvent ils ignorent en leurs détails, quand il est démontré que c'est en matière de diplomatie, surtout, que les moindres détails ont leur importance.

Le divan, de son côté, ayant besoin de se préparer à la guerre n'était pas fâché de négocier en attendant que la situation s'améliorât en Asie. On ne tarda pas à apprendre que Topal Osman avait remporté coup sur coup deux brillantes victoires sur Nadir Schah, celui-ci rétablit promptement ses affaires et gagna, l'année d'après, une bataille décisive sur le généralissime ottoman. Nadir imposa à la Porte une paix onéreuse et quelque peu humiliante, lui enlevant Tebriz et Erivan ; mais cette paix rendit à la Turquie sa liberté d'action en Europe, ce qui était l'essentiel.

Toutefois, la situation de Talman devenait intenable. Son insistance à vouloir persuader au divan qu'il devait faire des concessions à la Russie pour éviter la guerre lui avait attiré une vive réprimande de la part du grand vizir. L'embarras de Talman augmenta lorsqu'il eut reçu de son gouvernement l'ordre formel de rompre ses relations avec la Porte et de rentrer à Vienne. Comment allait-il se tirer de ce mauvais pas lui qui avait, tant de fois, affirmé que son souverain entendait conserver ses bonnes relations avec la Turquie? Il dut, à cette occasion, provoquer un conflit avec la Porte. A la suite d'une audience tumultueuse qui lui fut accordée par le grand vizir, il partit de Constantinople laissant au divan la certitude que Villeneuve ne s'était pas trompé en lui affirmant que l'Autriche et la Russie agissaient de concert.

Sur le Dniéper et sur le Danube, les Turcs résistèrent vaillamment à l'ennemi. On eût dit que l'âme des héros de la conquête animait les soldats et les généraux ottomans ; ils ne tardèrent pas, en effet, à reprendre vigoureusement l'offensive.

Ils enlevèrent aux Impériaux Nissa et Mahmoud pacha les tint longtemps en échec devant Widdin, tandis que Hakimzadé les chassait de la Bosnie.

L'Autriche était châtiée pour sa perfidie. Cependant les armées russes avaient remporté quelques succès. Elles reprirent Ozakow aux Ottomans et Lasczy pénétra en Crimée qu'il soumit presque en entier. Ces événements suggérèrent au gouvernement du czar l'idée de traiter séparément avec la Porte les conditions d'une paix avantageuse, mais celle-ci refusa. Le cardinal Fleury ayant offert sa médiation aux belligérants, la Turquie réclama la restitution d'Ozakow et de Kilbouroun ce qui retarda les négociations.

Du côté de l'Autriche, les pourparlers furent plus

faciles, le cabinet de Vienne étant disposé à faire des concessions au divan; il n'allait pas, toutefois, jusqu'à donner son consentement à la cession de Belgrade et de Tameswar. De plus il s'opposait à la reconnaissance de Rakoczy comme prince de Transylvanie et chef de la nation hongroise. La guerre fut donc reprise malgré les efforts de l'ambassadeur français pour conclure la paix.

Cette fois, les armées ottomanes faiblirent contre l'Autriche, tandis qu'elles remportaient plusieurs avantages sur les Russes, ce qui rétablit l'équilibre et facilita la tâche des médiateurs.

Villeneuve montra dans ces circonstances beaucoup de tact et de finesse. Il fit aboutir les négociations avant que se produisît l'intervention de l'Angleterre et de la Hollande. La Suède, la Pologne et Nadir Schah lui-même voulurent intervenir à leur tour. Du moment que la France entreprenait quelque chose d'utile, tout le monde tenait d'en être. La vérité c'est qu'on fut très surpris en Europe de la nouvelle tactique du gouvernement français qui semblait rechercher maintenant le moyen d'être agréable à l'Autriche, l'ennemie héréditaire. On ne s'expliquait pas cette volte-face. Pourquoi la France après avoir tant fait pour rallumer la guerre voulait-elle tout-à-coup la faire cesser?

Yegen Mohammed, l'énergique grand vizir qui avait mené toute cette campagne contre les ennemis de son pays, poursuivait ses succès lorsque la Russie, par ses intrigues, ayant gagné à sa cause le Khan de Crimée et le chef des eunuques, parvint à le renverser du pouvoir. Mahmoud ne pouvait commettre une plus lourde faute. Elle n'eut pas heureusement les conséquences qu'elle faisait craindre; car le successeur de Yegen, le pacha de Widdin, remporta sur les Autrichiens, près de Hissardjik, une éclatante victoire et vint mettre le siège devant Belgrade.

Wallis qui commandait les Impériaux répara incom-

plètement cet échec en taillant en pièces à Pancsowa une armée turque commandée par l'incapable Toz-Mohammed. En même temps les Russes se distinguaient par quelques succès en Bessarabie et en Moldavie, où le général Munch fut vainqueur.

Villeneuve mit à profit ces événements pour presser la Porte de conclure la paix en lui représentant que les circonstances étaient favorables et qu'une troisième campagne pourrait tourner complètement à son désavantage. Le divan ne repoussa pas cette fois ses conseils et les négociations marchèrent rapidement, malgré l'opposition de la Russie qui voulait obtenir pour elle des conditions exceptionnelles. Villeneuve, après bien des efforts, parvint enfin à faire signer le traité de Belgrade qui effaça la honte des traités de Carlowitz et de Passarowitz. Ce traité, œuvre capitale de la diplomatie française en Orient, fut, en réalité, le seul service notoire que la France eût rendu jusque-là à la Turquie.

La Russie qui, au début, s'était montrée intransigeante, voyant les dispositions pacifiques de l'Autriche et le rapprochement inattendu qui venait de s'opérer entre elle et le cabinet de Paris, craignit quelque machination ténébreuse de la part de son alliée et se hâta, elle aussi, d'acquiescer aux conditions qui lui étaient offertes par Villeneuve.

Glorieuse pour l'empire ottoman, la paix de Belgrade ne fut humiliante, à vrai dire, que pour l'Autriche qui dut restituer à la Turquie une partie des territoires qu'elle avait conquis et rétablir les anciennes frontières entre les deux empires.

Hammer s'efforça de présenter le nouveau traité comme un acte de trahison de la part des généraux autrichiens qui en auraient accepté les conditions sans en référer à leur gouvernement, hypothèse inadmissible, erreur d'un esprit distingué que les humiliations subies

par l'Autriche affectèrent au point qu'il en voulut atténuer les effets.

L'acceptation du traité s'imposait à l'Autriche à la suite de ses récentes défaites et pour cette raison particulière qu'elle commençait à s'apercevoir qu'elle tirait simplement les marrons du feu pour la Russie dont les progrès lui causaient quelque inquiétude. La France n'était point étrangère à cette réaction qui venait de se produire à Vienne. Elle ne dissimula pas, en effet, à l'Autriche que des agglomérations de peuples qui avaient jusque-là vécu sous sa tutelle manifestaient de vives sympathies au gouvernement du czar, ce qui constituait pour elle un symptôme des plus alarmants.

Ces préoccupations, qui s'étaient fait jour dans les négociations relatives au traité de Belgrade, expliquent la nouvelle orientation de la politique française intéressée à ce que la coalition des puissances du Nord s'évanouît rapidement de crainte qu'elle n'entraînât la perte de la Pologne. Or, si elle parvenait à séparer l'Autriche de la Russie, elle rendrait peut-être possible une rivalité entre la Prusse et le gouvernement de St-Pétersbourg, ce qui achèverait la dislocation de la Sainte-Alliance. La Prusse, considérablement agrandie, était devenue, dès cette époque, un sujet de préoccupation pour le cabinet de Paris.

Appelés depuis longtemps à coopérer avec l'Autriche aux œuvres de la guerre et de la paix, les Etats germaniques avaient peu à peu pris conscience de leur force et c'est ainsi que le fils du grand électeur Frédéric Ier, faisant valoir ses services passés, put obtenir de l'empereur Léopold l'autorisation de porter le titre de roi. Ce fut le commencement de la monarchie prussienne, Frédéric II, le souverain le plus extraordinaire de l'Europe, après Pierre le Grand, donna au jeune royaume de Prusse beaucoup de gloire et de solidité.

L'Allemagne était, à cette époque, très riche en hommes de guerre et en officiers, Frédéric réunit ces éléments dont il fit une armée qui, dans la guerre de Sept Ans récolta une facile moisson de gloire. Depuis cette date, l'alliance de la Prusse fut recherchée par les czars qui en appréciaient la valeur. Les petits Etats de l'Allemagne qui avaient obéi jusque-là à l'impulsion de l'Autriche, commençaient à tourner leurs regards du côté du soleil levant, c'est-à-dire vers Berlin. Les progrès réalisés par le protestantisme étant venus se greffer sur ces causes que nous ne faisons qu'indiquer sommairement, achevèrent de rendre plus visible la ligne de démarcation entre l'Autriche catholique et l'Allemagne protestante, unie à l'Angleterre.

A ce moment, la France comprit, mais trop tard, qu'il y avait mieux à faire que de travailler systématiquement à la destruction de la Maison d'Autriche et par des rivalités, sans cesse renaissantes, avec ses voisins des Alpes et des Pyrénées, à l'affaiblissement de l'Italie et de l'Espagne.

Le cardinal de Bernis, qu'on accuse, à tort, de légéreté, parce qu'il composa quelques madrigaux, se rendit compte, le premier, des dangers d'une telle politique. Il l'abandonna résolument, montrant par là un grand sens des affaires extérieures et un courage au-dessus de tout éloge. Changer, en effet, l'orientation de la politique de Richelieu, de Mazarin et de Colbert, n'était pas chose aisée. Il le fit, cependant, mettant ainsi fin à l'animosité qui existait entre la Maison royale de France et la Maison d'Autriche contre laquelle Richelieu s'était acharné, faisant darder sur elle les éclairs foudroyants de son génie. Tout compte fait, cette politique agressive ne donna pas à la France les résultats qu'elle était en droit d'en attendre. Elle fit, en revanche, la fortune de l'homme puissant qui l'inaugura. Par une sorte de jeu

bizarre de la destinée, il s'est trouvé que c'est le protestantisme persécuté en France par Richelieu et ses successeurs qui a le plus contribué à la dislocation de l'ancien empire de Charles-Quint. La Prusse fut la cheville ouvrière de ce mouvement dont le grand homme d'Etat français ne semble pas avoir prévu les conséquences désastreuses.

Guillaume Ier achèvera l'œuvre du Grand-Frédéric et l'Autriche, après Sadowa, ne sera plus qu'une épave aux mains de l'Allemagne. Avant Richelieu et Frédéric le Grand, les Turcs avaient concouru efficacement, sur le Danube, à l'écrasement de la puissance autrichienne. Si leurs assauts avaient été secondés par la France dont la politique changeante, depuis François Ier jusqu'à Louis XV, n'eut pas une orientation bien nette, ils eussent modifié la face des événements au nord comme au centre de l'Europe. On considéra l'action de la Turquie comme un simple appoint, on s'efforça de la développer dans la mesure du possible, mais sans y participer d'une manière efficace, soit qu'on n'eût osé rompre avec les préjugés de l'époque, soit qu'on eût considéré comme dangereux l'introduction de l'islamisme en Europe. On lui préféra le protestantisme qui, par son influence grandissante, sinon par le nombre de ses adeptes est devenu l'élément prépondérant. A partir de ce moment, l'Autriche, la citadelle catholique investie par Richelieu, attaquée successivement, ou simultanément, par les Turcs et les Français, fut dominée et annihilée par les protestants. Quand la France s'aperçut de son erreur, il n'était plus temps d'y remédier, la révolution était à ses portes, menaçant l'existence dix fois séculaire de la monarchie et celle de l'ordre social, ébranlant les trônes et forçant l'orgueilleuse Autriche elle-même à chercher son point d'appui auprès des puissances du Nord.

Disons par respect pour la mémoire de Richelieu que s'il avait vécu sous Louis XV il n'eût point attendu l'heureuse, mais tardive, inspiration du cardinal de Bernis pour modifier sa politique à l'égard de l'Autriche et il eut peut-être groupé toutes les puissances catholiques pour les opposer au protestantisme triomphant. En effet, l'idée de Bernis, d'une justesse si remarquable, ne fut point féconde en résultats. Il ne pouvait en être autrement, du moment qu'elle se produisait après deux siècles d'oppression.

La tyrannie exercée par Richelieu sur les grands du royaume, son autorité despotique à l'intérieur où il faisait tomber les têtes, comme des épis, au nom de la raison d'Etat, son indomptable orgueil, cette glorification de la monarchie absolue qui eut son apothéose au siècle de Louis XIV, apothéose trop vite dissipée, la persécution dirigée contre le protestantisme, persécution dont il fut l'initiateur, avait réveillé les instincts perturbateurs du peuple et préparé cette levée de boucliers des philosophes du XVIIIe siècle qui fut si favorable à la Révolution. Deux règnes successifs, l'un brillant comme un météore, le règne de Louis XIV, l'autre flambant comme une nuit de débauche et de luxure, le règne de Louis XV, amenèrent prématurément la royauté française, élevée au sommet de la gloire par les efforts de Richelieu, à sa décrépitude, à sa ruine, à sa disparition. Ceci ne montre-t-il pas toute la fragilité des œuvres humaines ?

Depuis les croisades, la vieille Europe semble marcher au hasard des événements, sans direction, sans boussole, et quoiqu'elle ait réalisé dans l'ordre scientifique, comme dans l'ordre industriel, d'admirables progrès, elle ne saurait dire aujourd'hui où elle va, ni quel idéal elle poursuit. Après s'être affranchie du joug de la religion, elle commence à s'attaquer indistincte-

ment au principe d'autorité d'où qu'il vienne. Jusqu'ici, c'est le catholicisme qui a le plus souffert de ces tendances subversives des peuples auxquelles les gouvernements n'ont pas voulu résister, entraînés, précipités qu'ils sont dans les abîmes où s'agitent les passions des foules.

Peut-on dire que cet état de choses ait profité à la civilisation, n'est-il pas visible qu'il l'a plutôt affaiblie. En tout cas, l'Europe n'en a tiré aucune force morale.

Après avoir combattu l'islamisme dans les plaines de Poitiers, après lui avoir livré mille assauts pendant les croisades, la France imprima à sa politique une autre orientation. Elle parut renoncer à son hostilité contre les Musulmans, hostilité que rien, du reste, ne justifiait, mais elle n'osa manifester publiquement ses sentiments et ses hésitations donnèrent lieu à bien des malentendus. D'autre part, il y eut toujours, à quoi servirait-il de le dissimuler ? une sorte d'hostilité entre la monarchie française et la papauté. Le trait caractéristique de la politique romaine, c'est de dominer et de faire prévaloir dans le monde non seulement ses doctrines, mais aussi ses théories. Les rois de France, très indépendants, ne pouvaient se soumettre à cette discipline rigoureuse qui, au Moyen-Age, prenait parfois une allure hautaine. Des conséquences fâcheuses en sont résultées. La papauté trouvant plus de soumission et de déférence du côté de l'Autriche, voire plus de dévouement aux intérêts de l'Eglise, fut naturellement amenée à lui témoigner plus de sympathies et la manifestation de ces sympathies ayant coïncidé avec le projet formé par les rois de France de détruire la prépondérance de la Maison d'Autriche en Europe, accentua la mésintelligence qui existait déjà entre Rome et Paris.

Toutefois, les papes qui tenaient, avant tout, à repousser l'invasion turque ne pouvaient se séparer de l'Au-

triche, fidèle exécutrice de leurs volontés. De ce heurt des intérêts et de ces divergences de vues entre les gouvernements catholiques est venu tout le mal. La France ne put réaliser à son profit l'œuvre de l'amoindrissement de la puissance autrichienne. De part et d'autre, on semble avoir agi de façon à assurer la grandeur et la prospérité des Etats protestants. A ce point de vue la politique suivie par Louis XIII et Louis XIV fut éminemment funeste au catholicisme.

Il y eut dans ce fait d'une puissance catholique, la France, s'acharnant contre une autre puissance catholique, l'Autriche, alors que le protestantisme s'était fortifié au nord de l'Europe, une sorte d'égarement que la passion politique seule peut expliquer. L'Autriche eut, certes, sa part de responsabilité dans ces événements. La prétention qu'elle afficha d'étendre sa domination aux duchés italiens et à l'Espagne, devait nécessairement lui susciter l'inimitié de la France. Ici, une question se pose : une étroite alliance entre les pays catholiques était-elle possible ? Oui, sans doute, puisqu'on admet généralement qu'elle aurait pu exister entre la Turquie et la France. Or ce qui se pouvait entre Musulmans et Chrétiens n'était-il pas réalisable entre nations professant la même religion ?

Une entente entre les puissances catholiques étroitement unies et donnant la main à une Turquie, devenue pour elles une utile auxiliaire aurait eu pour résultat de refouler les Russes dans leurs steppes, de contenir les ambitions de l'Allemagne et de la Prusse, de sauver la Pologne, la Crimée et l'Egypte. La régénération de l'Arabie, encore palpitante du souvenir de ses gloires passées, s'en serait suivie et la civilisation latine aurait pris un nouvel essor dans la Méditerranée, sous l'égide de la religion.

C'était l'union entre la catholicité et l'islamisme

assurée pour de longs siècles, soutenue et fortifiée par des croyances différentes, mais non forcément ennemies. La Turquie se serait d'autant plus facilement ralliée à ce projet d'alliance qu'elle s'était déjà rapprochée de la France au point qu'on crut longtemps en Europe à l'existence d'un traité secret entre les deux pays. Elle n'avait, d'ailleurs, rien à redouter du prosélytisme religieux des Latins qui ne pouvait entamer ses fortes convictions et dont elle eût été préservée, sans doute, par le libéralisme bien connu de la France.

Ce que les gouvernements catholiques n'ont pas voulu tenter, les Etats protestants sont en train de l'accomplir. Le monde anglo-saxon ou germanique, aveugle qui ne le voit, marche résolument vers une union intime avec l'islamisme, il y marche même si rapidement qu'en Turquie, comme en Egypte, en Chine comme aux Indes il groupera bientôt tous les mahométans sous sa bannière. C'est là une œuvre colossale qu'il appartenait à la France de réaliser. Nous assisterons dans un proche avenir à une transformation complète de l'Orient musulman qui s'acheminera vers le progrès et deviendra l'élément prépondérant tant en Afrique qu'en Asie.

A défaut des Etats catholiques, l'empire russe était tout désigné pour remplir ce rôle. Si, au lieu de s'intéresser à quelques nationalités chrétiennes qui comptaient à peine dix à quinze millions d'habitants, les Russes avaient conclu une alliance sincère avec la Turquie et s'ils l'avaient initiée aux progrès qu'ils ont eux-mêmes accomplis dans l'ordre administratif, aussi bien que dans l'instruction, les amis de la liberté auraient eu peut-être à le regretter, mais les Russes en auraient retiré des avantages tels que leur prédominance sur l'Asie et l'Afrique s'exercerait aujourd'hui sans conteste. Ils ne saisirent pas, malgré leur intelligence si vive et si pénétrante, ce côté utile de leur mission pro-

videntielle dans le monde. Ils travaillèrent, eux aussi, à affaiblir la Turquie pour la livrer sans défense aux mains de leurs rivaux.

Attaquée par la Russie, menacée par les ambitions balkaniques, faiblement soutenue par la France, la Turquie n'avait d'autre issue pour sortir de cette sombre situation que de se jeter dans les bras de l'Allemagne qui s'est substituée, fort habilement du reste, à l'Angleterre dans la défense des intérêts ottomans. Pour avoir voulu accrocher leur rêve de domination à la coupole de Sainte-Sophie, les czars ont constamment travaillé à favoriser leurs émules.

Qu'ont fait les Russes, en effet, depuis trois siècles ? Ils ont répandu abondamment leur sang pour créer une Grèce chétive, pâle fleur sans couleur, sans éclat ; une Bulgarie qui, à peine affranchie du joug ottoman, n'a eu rien de plus pressé que de témoigner à sa bienfaitrice la plus noire ingratitude ; une Serbie livrée aux désordres de l'anarchie ; une Roumanie qu'ils ont vue en 1877 s'armer contre eux. Ils ont été ainsi amenés à entreprendre une série d'opérations qui ne leur ont donné que des déboires.

On en doit conclure que les guerres de religion ne sont profitables à personne, elles ont fait le malheur des empires islamiques et le monde sait qu'elles ont échoué piteusement après huit croisades successives.

Le traité de Belgrade (1739) ne donna à la Turquie que des satisfactions d'amour propre. Ses conséquences politiques furent presque nulles attendu qu'il pesait sur l'Autriche du poids d'une défaite à laquelle elle ne pouvait se résigner, et que la Russie ne l'avait accepté qu'avec répugnance. Il ne sauva, au surplus, ni la Pologne, ni la Crimée.

La diplomatie russe après avoir tenu simplement pour la forme les engagements qu'elle avait contractés

envers la France en signant le traité, s'en affranchit presque aussitôt. Elle ne tarda pas à reprendre les choses au point où elle les avait laissées et grâce à la remarquable ténacité qu'elle apportait à tous ses actes elle arriva à réaliser, par les voies les plus sûres, sinon les plus rapides, le programme qu'elle s'était tracé. Il consistait, comme on le sait, à exercer une suzeraineté effective sur la Valachie et la Moldavie, à s'emparer de la Crimée et à jouir pleinement de la liberté de la navigation sur la Mer Noire et sur le Bosphore.

Malgré ces restrictions, le traité de Belgrade illumina d'un rayon de gloire les dernières années du règne de Mahmoud Ier. La Turquie pouvait se montrer justement fière de ce résultat. Elle le devait à l'un de ses vaillants enfants Yengen Mohammed, grand vizir et généralissime. Il avait organisé la victoire et déployé dans ces circonstances difficiles les qualités d'un véritable homme de guerre. On a vu comment il en fut récompensé par son maître ? Celui-ci lui retira le sceau peu de temps après ses brillantes victoires. C'est que les sultans ne reconnaissent aucun mérite à un subordonné. S'il obtient quelque succès, il le doit moins à son courage ou à son habileté qu'à la vertu qui se dégage de leurs augustes personnes.

De nouvelles conventions furent conclues avec la Suède, sous les auspices de Villeneuve. La diplomatie française était décidément en bonne voie. En même temps qu'elle fortifiait la situation de la Turquie en Europe, elle s'efforçait de contenir les ambitions débordantes de la Russie par l'accession des autres pays à sa politique.

Les formalités relatives à la signature du traité étaient à peine achevées que déjà le cabinet de St-Pétersbourg excitait Nadir Schah à reprendre les hostilités. Elisabeth Pétrowna, fille de Pierre le Grand et de Catherine

avait écarté du trône Ivan et régnait en maîtresse absolue, sur la Russie. Elle ne démentit pas son sang et par son habileté autant que par ses séductions, elle amena le schah de Perse à épouser ses vues politiques.

Celui-ci demanda au sultan de reconnaître la secte schiite, chose reconnue impossible. Nadirschah n'en maintint pas moins ses exigences et se livra sur la frontière à des démonstrations belliqueuses qui amenèrent la chute du grand vizir, homme sage et conciliant, que le chef des eunuques jugea être trop timide pour entreprendre une guerre contre la Perse. Ali Hékimzadé fut appelé pour la seconde fois au pouvoir. On connaissait son énergie, ainsi que son expérience des choses de la guerre. Comme il était au courant des agissements de la Russie par les confidences de l'ambassadeur français, il prit ses mesures afin de contrecarrer les projets de la czarine.

Une autre femme, douée d'un grand bon sens, à la fois douce et d'une admirable énergie, une de ces femmes qui honorent son sexe et l'humanité avait ceint la couronne d'Autriche : Marie-Thérèse venait de succéder à l'empereur Charles VI. Les hommes d'état ottomans ne prêtèrent d'abord aucune attention à cet événement. Ce qui les préoccupait davantage, c'étaient les intrigues de la Russie en Asie et surtout ses agissements en Pologne. Or, il paraissait y avoir entre la czarine, Marie-Thérèse et le roi de Prusse entente au sujet du partage de ce pays qui, coupé déjà en deux tronçons, s'agitait en un mouvement fébrile. Parmi les Polonais, les uns étaient pour un roi partisan de la politique française, les autres pour un roi obéissant aux impulsions de la politique austro-russe et allemande. Le pape qui, à raison même de la ferveur religieuse du peuple, devait être le plus écouté, n'avait guère d'influence sur des hommes aveuglés par leurs passions politiques et marchant fatale-

ment à leur perte. Les malheureux Polonais en étaient venus à solliciter la protection des Turcs qu'ils avaient tant de fois combattus et ils autorisaient, par cette démarche, le grand vizir à leur tenir ce sévère langage : « Que peut-on entreprendre, leur disait-il, dans un pays où il faudrait réunir trente mille têtes sous un même bonnet avant de prendre une détermination. » L'union, voilà ce qui a manqué aux Polonais. Enfants insoumis, presque inconscients de ce Nord qui forme tant de solides jugements, ils étaient dénués de cette faculté qui fait les nations fortes, la réflexion.

La Turquie pouvait d'autant moins se déclarer pour Stanislas Leczinski, ou pour Auguste III, que la guerre en Perse continuait.

La fortune favorisa, encore une fois, les armes de Nadir. Ce conquérant s'était assagi et convaincu, maintenant, que l'habileté d'un grand capitaine ne consistait pas seulement à remporter des victoires, mais aussi à les faire servir à ses desseins politiques, il avait envoyé un ambassadeur à Constantinople porteur de propositions plus modérées. Le roi de Perse renonçait à demander au sultan la reconnaissance officielle de la secte schiite et dès lors, tout pouvait s'arranger. Les ulémas réunis en grand conseil décidèrent que, en raison de cette concession, où l'on pouvait voir une sorte de déférence envers le califat sunnite, on devait conclure la paix et abandonner à Nadir les territoires qu'il réclamait.

Tranquille de ce côté, heureux des résultats obtenus en Europe par le traité de Belgrade, Mahmoud allait pouvoir se livrer librement à sa passion favorite, la construction. De nombreux kiosques émergèrent du sol, véritables palais féériques où les fêtes succédaient aux fêtes, les orgies aux orgies. Instruit de ces excès, Nadir faisait demander un jour à son ambassadeur si le cerveau du sultan était sain et lucide.

Ce règne, si favorisé au point de vue des relations extérieures, ne différait point, quant à l'administration intérieure, des règnes désastreux qui l'avaient précédé. Un vieil eunuque gouverna l'empire, il exerça un grand ascendant sur son maître, choisit les généraux et les vizirs et laissa le sultan se livrer aux débauches en compagnie de ses favoris. Au milieu des folles réjouissances que Mahmoud donnait en ses palais, on revit la main mystérieuse qui traça jadis sur les murs de la salle du festin baltazaresque les trois mots sinistres de *mane*, *thecel*, *pharès* : une première émeute éclata dans Stamboul, elle fut vite réprimée ; c'était un avertissement donné au sultan. La populace était surexcitée, l'hiver avait été rigoureux et l'armée, étant rentrée dans la capitale, les vivres étaient devenus très chers. Une seconde émeute éclata, Mahmoud, vivement affecté par ces événements et craignant pour sa sécurité, adressa un rescrit à l'armée invitant les troupes à coopérer avec le grand vizir au rétablissement de l'ordre. Hammer fait justement observer que ce rescrit n'était envoyé ni au grand vizir, ni au serasker, ni aux gouverneurs de province, ni aux ulémas, mais à l'armée ; reconnaissant par là la prépondérance absolue de l'élément militaire et il ajoute que « désormais les souverains de la Turquie n'auraient plus de rapports qu'avec leurs satellites ». Il ne se trompait pas ; cette innovation, car c'en était une, tout à fait contraire à l'esprit de l'islamisme et à la constitution de l'empire, fut mal acueillie par le peuple qui redoutait l'ingérence de l'armée dans les questions politiques.

C'est ainsi que le despotisme finit toujours par s'égarer : après avoir cherché son point d'appui dans les lois, il glisse dans l'arbitraire qui le conduit infailliblement à l'emploi de la force brutale.

Quoi qu'il en soit, Mahmoud échappa cette fois encore

au sort de ses prédécesseurs et mourut peu de temps après de mort naturelle, au retour de la mosquée où, quoique malade, il s'était rendu pour y faire ses dévotions habituelles (1). A la vérité sa disparition de la scène pouvait être considérée comme un bienfait pour l'empire. Et pourtant, son règne fut marqué par d'heureux événements auxquels il ne fut pas complètement étranger bien que, parfois, il fût insouciant jusqu'à l'oubli de ses devoirs les plus élémentaires.

Il n'est pas le seul de sa famille qui ait montré ces défaillances : Un monarque adulé et vivant dans l'abondance de toutes choses, est nécessairement porté à considérer que tout ici-bas a été créé pour lui et qu'il incarne en sa personne la véritable sagesse. Il ignore la misère et les souffrances de ses peuples. Peut-on espérer quelque bonté d'un être qui ne connaît pas la souffrance ? Les anciens califes arabes étaient bien inspirés lorsqu'ils se déguisaient pour se mêler à leurs sujets. Leurs aventures si touchantes, si instructives, décelaient chez eux des sentiments paternels qu'on chercherait vainement dans les sultans de la dernière période, dans ceux qui se sont retirés dans leur palais, se mirant dans les bassins de leurs jardins ou dans les miroirs qui tapissent les murs de leurs appartements, peu soucieux de ce qui se passe au dehors, considérant la vie comme un amusement et l'exercice du pouvoir souverain comme un passe-temps, n'ayant enfin aucune notion des obligations qui leur incombent. Ils vivent pour ainsi dire, en dehors de l'humanité : Mahmoud construisant des kiosques, quand ses armées perdaient des batailles et des sièges, ne montra-t-il pas l'inconscience et l'incurie des sultans ottomans ?

(1) Il est de tradition que le sultan ne doit point s'abstenir de l'obligation de la prière chaque vendredi et jour de fête. Cette coutume causa la mort de plus d'un souverain en Turquie.

CHAPITRE V

OSMAN III

Nouveau traité avec la France (1740). — Récapitulation des anciennes capitulations. — Origines des capitulations. — Essais de colonisation en Orient. — Privilèges accordés à la France sous différents règnes. — Maintien des capitulations. — Vices du régime turc. — Réformes difficiles. — Fanatisme du sultan. — Ses manies, ses premiers édits. — Choix d'un grand vizir, sa destitution. — Sorties nocturnes du souverain. — Révolte en Arabie, les Wéhabites. — Psychologie de l'Arabe nomade. — Biographie d'Aboulwéhab. — Supériorité politique des Turcs.

La France venait de rendre à la Turquie un signalé service dans la conduite des négociations relatives au traité de Belgrade. Villeneuve, l'ambassadeur du roi, avait déployé dans ces pourparlers une extraordinaire activité et une science diplomatique très remarquable résultant de sa longue pratique des affaires extérieures. Une récompense était due à tant d'efforts, il la réclama du divan pour son pays. Il obtint ainsi de la Sublime Porte la confirmation et la ratification de toutes les anciennes capitulations réunies en un seul traité qui régit jusqu'à ce jour les relations diplomatiques de la France et celles de toute l'Europe avec l'Empire ottoman.

Ce traité est un monument que la diplomatie française éleva à sa propre gloire et au profit de son négoce ainsi que du commerce de l'Occident, mais, hâtons-nous de le dire, au grand détriment de la Turquie, la généreuse donatrice qui ne marchanda pas ses faveurs aux étrangers.

Il convient de jeter ici un regard rétrospectif sur le passé et, sans prétendre faire l'historique des capitulations, il est nécessaire d'en déterminer, dans un aperçu général, le caractère unilatéral, qui en fait des traités à part ayant, outre leur valeur propre, une exceptionnelle répercussion sur les événements.

Les capitulations (1) remontent, comme on le sait, à une haute antiquité.

Les rapports de la France avec la Turquie, au Moyen-Age, les ont fait revivre en des formules à peu près semblables que le nouveau traité ne fit que codifier, en leur donnant une forme définitive.

Quand l'empire romain se fut écroulé sous les invasions successives des nations barbares qui l'assaillaient tour à tour, les Francs, ou les Français, commencèrent avec l'Orient des relations commerciales qui prirent, en peu de temps, un grand développement. Des accords verbaux et des conventions écrites leur facilitèrent bientôt l'accès de tous les ports de l'Adriatique, de la Méditerranée et de la mer Rouge. Les rapports que Haroun-al-Rachid entretenait avec Charlemagne n'avaient d'autre objet que de donner de l'extension au commerce extérieur et « d'assurer sûreté et protection aux pèlerins visitant le Saint-Sépulcre ». Toutefois, la France ne put profiter longtemps des avantages que lui

(1) La véritable signification du mot capitulation différait sensiblement au Moyen-Age du sens qu'on lui attribue aujourd'hui : il faut comprendre par les « capitulations » les actes diplomatiques, quels qu'ils soient, faisant mention de privilèges obtenus en Orient, soit par la France, soit par les autres Etats chrétiens.

Les Italiens les désignaient sous le nom de pacte, *patto*, ou *pactum* ou *capitali*, qui existait déjà dans la jurisprudence trançaise. Les Arabes les appelaient *ahd* et les Ottomans *ahd-namé* ou engagement souscrit par l'une des parties en faveur de l'autre. Enfin les Bysantins entendaient par capitulation un traité d'amitié ou d'alliance offensive et défensive (Belin, *Des capitulations et des traités de la France en Orient*).

assurèrent ses relations avec les califes arabes. Occupée à repousser l'invasion des Normands, elle laissa le champ libre aux petits Etats, avides et rapaces, établis au Nord de la Méditerranée et qui s'abattirent sur l'Orient comme des oiseaux de proie. C'est de cette époque que date la prospérité des républiques de Venise, de Raguse, de Gênes et de Pise. Mais après les premières croisades, la France ne tarda pas à reprendre la place qu'elle leur avait abandonnée. La conquête de Constantinople par les chevaliers, conquête bientôt suivie de l'occupation de l'Arménie, de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Palestine, fit passer par leurs mains la plus grande partie des transactions de l'Europe avec le Levant.

Ces événements, qui ont précédé l'arrivée des Turcs en Asie-Mineure, jettent la lumière sur une des phases les plus brillantes et les plus glorieuses de l'histoire de l'Occident, phase durant laquelle on vit la civilisation européenne — il y en avait une au Moyen-Age, si rudimentaire qu'elle fût — en contact avec la civilisation arabe qui, bien que déjà à son déclin, éclairait de ses rayons les hautes cimes du Taurus et les sommets neigeux du Liban.

Entre l'extinction de la puissance des Arabes et l'établissement de la domination turque en Asie-Mineure, se place une période transitoire pendant laquelle les Etats chrétiens s'efforcèrent de fonder, à l'ombre des anciennes capitulations, des gouvernements indépendants. Ce fut durant cette période que les Vénitiens et les Gênois obtinrent des empereurs de Bysance (1) des sultans d'Egypte et des rois de Chypre (2) des privilèges qui leur assurèrent une situation prépondérante dans la Méditerranée.

(1) Belin.
(2) En 1306.

Stimulé par cet exemple et se souvenant des traditions de sa maison, Philippe IV, roi de France, envoya une mission spéciale en Egypte (1). Alexandrie était alors le rendez-vous des pèlerins et des commerçants venus de tous les points de l'Occident. Les navires s'y ravitaillaient et un consulat français, établi dans cette ville, accordait aux pèlerins et aux commerçants européens aide et protection.

Cette prérogative n'était pas seulement dévolue aux agents du roi, mais aussi aux représentants des grandes villes de France, telles que Narbonne, Montpellier et Marseille qui tenaient le premier rang. Leur influence s'était accrue au point qu'elles firent acte de souveraineté en nommant des Consuls à Alexandrie, à Rhodes, à Chypre et à Damas. Un marchand français, Jacques Cœur, y commença sa brillante fortune (2). Après un voyage en Syrie, il revint à Montpellier où il fonda une de ces puissantes maisons qui faisaient, autrefois, la gloire de la France et qui tendent à devenir de plus en plus rares. Il possédait une flotte et ses vaisseaux couvraient la mer. Ce grand citoyen avait construit à Montpellier une bourse qui lui servait de comptoir et d'où il voyait arriver dans le port ses navires chargés des marchandises de l'Orient.

Quand Sélim fit la conquête de l'Egypte, il confirma les prérogatives que les Français avaient obtenues des gouverneurs de ce pays.

Un point est à noter, dans l'histoire des capitulations, c'est que, en fait, elles n'eurent jamais qu'un caractère temporaire. Il fallait à chaque règne en obtenir le renouvellement, sans compter que la mise à exécution

(1) En 1332.

(2) En 1432, Bertrand de la Brocquières qui visita Damas y trouva Jacques Cœur. Belin, *Des capitulations*, p. 50.

de ces chartes soulevait bien des difficultés. Il suffisait du mauvais vouloir d'un fonctionnaire pour remettre tout en question. Il y eut même une période où la Porte avait complètement renoncé à les respecter et où les ambassadeurs étaient publiquement insultés. Quant aux consuls et aux drogmans, on leur donnait la bastonnade comme à de vulgaires malfaiteurs.

Malgré ces précédents, la France obtenait du divan sous le règne de Henri III, par l'intermédiaire de M. de Germigny, les plus belles capitulations qui aient été octroyées à une puissance chrétienne. On y lisait notamment cet article : « Les Vénitiens, Gênois, Anglais, Portugais, Catalans, Ragusins pourront cheminer comme par le passé sur les mers sous bannière de France ». Magnifique formule qui doit remplir les cœurs français d'un légitime orgueil. Dans ces mêmes capitulations, la préséance accordée à l'ambassadeur de France, sur les représentants des cours étrangères ayant même rang et accrédités auprès de la Porte, fait l'objet d'un article spécial.

C'est que des nécessités impérieuses poussaient alors la France à rechercher l'alliance de la Turquie et réciproquement. Il fallait trouver un contre-poids à la prédominance de la Maison d'Autriche. Des négociations secrètes engagées par la reine-mère, régente de France, et conduites avec une rare habileté par Rinçon et par Jehan de Laforêt, eurent les plus heureux résultats. Grâce à l'appui que les Turcs prêtèrent à la France, dans cette circonstance critique, la puissance de Charles-Quint fut contenue dans de justes limites. Deux traités signés avec Soliman Ier assurèrent aux Français des immunités et des privilèges qui ne furent concédés que longtemps après aux puissances de l'Europe.

Les actes originaux qui nous ont été transmis consacraient d'une manière formelle la sûreté personnelle des

Français, la liberté de leur commerce, la surveillance sur les douanes, une juridiction spéciale appelée juridiction consulaire, la protection de la religion, le respect absolu de toutes choses importées par le consul, l'inviolabilité de sa personne et une foule d'autres prérogatives.

Tels sont les principes primordiaux sur lesquels sont basées les capitulations. A partir du règne de Soliman Ier, elles commencèrent à se rapprocher, par leur rédaction aussi bien que par la forme qui leur fut donnée, des véritables traités internationaux mais sans réciprocité dans les droits concédés. Elles ne perdirent leur caractère unilatéral que dans les temps modernes et dans une mesure très restreinte, attendu qu'il n'y eut réciprocité que pour certains avantages d'ordre secondaire.

Après la bataille de Lépante, les bonnes relations qui avaient existé jusque-là entre la Porte et la France, commencèrent à s'altérer : l'immixtion des rois de France dans les affaires de Pologne, la rivalité des Anglais, dont la présence à Constantinople nous est signalée en 1586 par une lettre de M. de Germigny, ambassadeur du roi, et les vues du cabinet de Paris sur l'Algérie, qui se dessinaient déjà sous le règne de Charles IX, mais qui, sous Louis XIV, prirent un caractère très accentué, portèrent une grave atteinte au prestige du gouvernement français. Les ministres du sultan violèrent ouvertement les engagements que la Porte avait contractés vis-à-vis de la France et en contestèrent la légalité. Les capitulations, disait en 1577 Kuprulu en s'adressant à l'ambassadeur du roi, avaient été faites pour les marchands et n'étaient qu'un « commandement favorable et volontaire et non « traicté de prince à prince, n'y confirmé d'un costé et « d'autre pour estre réciproquement obligatoire ». En effet, pour les califes qui se considéraient au-dessus des

princes chrétiens, c'étaient des privilèges qu'ils leur plaisaient de leur accorder et qu'ils pouvaient leur retirer suivant leur bon plaisir. Pour les princes chrétiens, au contraire, ces privilèges représentaient des droits acquis dont ils n'étaient nullement disposés à se dessaisir et qu'ils étaient même prêts à défendre, avec la plus grande énergie, contre les empiétements de la Porte. Telle était du moins, l'opinion de Louis XIV qui, plus d'une fois, menaça la Turquie de sa colère pour avoir violé les capitulations.

Ce grand roi ne fut point heureux dans ses négociations avec le divan. En dépit de l'éclat de son règne et des efforts que fit M. de Nointel, pour représenter au sultan que son maître était l'arbitre de l'Europe, il ne réussit pas à intimider la Porte. Ahmed Kuprulu fit à l'ambassadeur du roi cette fière réponse, à savoir « qu'il était bien aise que le plus ancien ami de la Porte fût doué de si belles qualités, mais qu'il aurait plus de joie si toute cette grande puissance ne s'était pas opposée aux armes du padischah et si, dans tous les endroits où il les avait portées, il n'avait pas trouvé des Français qui lui tenaient tête ». Cependant M. de Nointel appuyé par le chevalier d'Avrieux, envoyé extraordinaire, finit par obtenir le renouvellement des anciens privilèges et un article additionnel fut introduit dans les capitulations par lequel la Porte accordait aux drogmans auxiliaires employés, soit par les ambassadeurs, soit par les consuls, les mêmes privilèges qu'aux Français.

Ce succès diplomatique ne rétablit pas entièrement le crédit de la France à Constantinople ; mais sous Louis XV la Turquie, étant aux prises comme on l'a vu avec la Russie et l'Autriche, accepta les bons offices du cabinet de Paris. Villeneuve, qui avait remplacé M. de Nointel, fut autorisé à se rendre près du czar qui se trouvait, sur le Danube, à la tête de son ar-

mée et s'interposa en faveur de la paix. Villeneuve obtint de la Russie et de l'Autriche pour la Turquie des conditions avantageuses, et un nouveau traité, préparé par ses soins, fut signé à Belgrade. Dès ce moment, notre ambassadeur fut, suivant le témoignage de M. Belin « l'âme, le conseiller et le guide des négociations engagées, à cette époque, entre la Porte et les divers cabinets européens ». Il se préoccupa, avant tout, des intérêts de son pays. Une ambassade ottomane partit pour la France chargée de riches présents. Elle remit à Louis XV un traité en quatre-vingt-cinq articles, auquel nous faisions allusion au commencement de ce chapitre, traité résumant les anciennes capitulations et confirmant les privilèges antérieurs qui avaient été accordés aux Français. Depuis le règne de François Ier, ils n'avaient pas obtenu un plus beau succès. Toutes les conventions qui ont été faites après cette époque, celles même qui régissent actuellement les relations diplomatiques et le commerce français avec la Turquie sont, en grande partie, la reproduction exacte des capitulations de 1740. Ce fut, sans contredit, un des legs les plus beaux et les plus précieux que l'ancienne monarchie ait fait à la France nouvelle.

On est trop porté maintenant à dénigrer les capitulations, à y voir un régime odieux et tyrannique imposé aux Turcs par les hommes du Moyen Age, par les diplomates de la vieille école. Etaient-ils assez injustes ces hommes d'état qui forcèrent les Turcs à recevoir les étrangers chez eux avec leurs coutumes et leurs lois ? Les Turcs, après tout, n'étaient-ils pas les maîtres dans leur pays ? La vérité est que le régime des capitulations fut librement consenti par la Porte qui voulut bien l'octroyer dans le but de garder intactes sa législation et ses coutumes. Si elle avait consenti à modifier ces dernières dans le sens de la modération et de l'égalité,

ce régime, qui prête aux plus sévères critiques, ne se serait pas imposé. Quant à l'indépendance de la Turquie, personne ne la conteste, encore que, sur ce point, on puisse émettre quelques réserves. En effet, nul n'est maître chez lui s'il veut mal agir, commettre des dénis de justice, organiser des complots, des massacres ou préconiser des théories subversives. On est obligé dans tous les pays du monde, sous quelque latitude que l'on soit, de se conformer aux lois générales qui régissent les nations civilisées et aucun gouvernement n'a le droit de perpétrer des crimes de lèse-humanité. Le jour où la Turquie s'organisera comme tous les Etats civilisés, le jour où, renonçant à son despotisme abject, elle aura un parlement et des tribunaux d'une incontestable moralité. dans lesquels siégeront de véritables magistrats, non des juges vendus ou complaisants, ce jour-là, elle sera fondée à demander la suppression des capitulations qui n'auront plus, du reste, leur raison d'être.

En attendant, il est nécessaire de les maintenir. Soit qu'on veuille, en effet, considérer les capitulations comme des traités synallagmatiques liant les deux parties contractantes, soit qu'on les envisage comme des actes unilatéraux accordant aux Européens seuls des privilèges, il n'en est pas moins vrai que ce sont des stipulations internationales qui, consacrées par un long usage et sanctionnées par les sultans eux-mêmes, ont une valeur juridique qu'on ne peut leur contester. Pour les supprimer, il faudrait que les causes qui les ont fait naître aient cessé d'exister. Or, ce qui se passe tous les jours en Turquie démontre clairement hélas ! que ce pays est loin d'avoir atteint ce degré de civilisation qui doit permettre à l'Europe de renoncer aux garanties qu'elle tient des capitulations. Son organisation est défectueuse, ses souverains sont des despotes, ses tribunaux ne se distinguent que par des dénis de justice

et par des abus invétérés, et quant à la sécurité publique, sans parler des agressions quotidiennes auxquelles, partout en Turquie, on est exposé, il suffira de dire qu'en moins de cinquante années l'Empire ottoman a été six fois le théâtre de scènes sanglantes qui rappellent, par leurs horreurs, les temps les plus reculés de la barbarie. Les massacres de Djeddah, du Liban, de Damas, de Batak, de Salonique et d'Arménie constituent le plus formidable réquisitoire que l'opinion publique puisse formuler contre un gouvernement.

Il est sans doute monstrueux de voir les étrangers jouir en Turquie de droits particuliers que les Ottomans ne possèdent pas en Europe ; mais nous croyons avoir démontré que la réciprocité et l'égalité des droits ne pouvaient être obtenues que par une refonte complète des institutions de l'empire et de sa législation.

Le règne d'Osman III ne fut point favorable aux réformes. On vit rarement monarque plus fanatique. Il était occupé constamment à renforcer les anciennes coutumes et à donner à son despotisme un caractère violent. Son frère lui avait légué un empire pacifié au dehors, non un pouvoir raffermi au dedans. Aussi s'empressa-t-il de recourir aux moyens propres à assurer la sécurité du trône. Il crut les trouver dans une recrudescence du fanatisme. Laissant à ses ministres le soin d'annoncer son avènement aux puissances étrangères, il commença par rendre une série d'édits relatifs à l'organisation intérieure du gouvernement.

Le premier de ces édits touchait aux prérogatives de l'aga des janissaires dont il étendit les attributions, espérant par là échapper aux révoltes qui avaient entraîné la déposition ou la mort de ses prédécesseurs. Le second interdisait le luxe dont les grands de l'empire faisaient un usage scandaleux ; enfin le troisième concernait les femmes de Stamboul auxquelles il était défendu

de sortir dans la rue trois jours par semaine réservés aux promenades du sultan.

Il remit en vigueur les anciennes lois somptuaires, interdisant le port des voiles légers et des robes brodées.

Il poussa enfin la sévérité jusqu'à décréter que les femmes qui contreviendraient à cet édit seraient jetées dans le Bosphore, ordre d'autant plus cruel qu'il fut suivi d'exécution. Les chroniques du temps racontent, en effet, avec un cynisme révoltant, que « les malheureuses étaient jetées à l'eau n'ayant pour tout vêtement que le bleu tissu des ondes ». Ces mesures avaient un caractère tyrannique qui les rendirent odieuses aux musulmans eux-mêmes.

L'horreur que le beau sexe inspirait à Osman III n'était point feinte, ce qui ne l'empêcha pas, du reste, d'entretenir cinq à six cents femmes au sérail, par respect pour la tradition, mais il avait imaginé un moyen ingénieux pour ne pas les rencontrer sur son passage.

Il marchait sur les dalles de son palais avec des semelles à clous d'argent qui rendaient son pas sonore. Les femmes en l'entendant disparaissaient comme des ombres, caprice de despote qui serait l'indice d'un trouble cérébral s'il n'y avait des motifs à cette répulsion. Osman III était difforme et laid : sa longue réclusion lui avait donné un tel embonpoint qu'il n'était plus qu'une masse de chair, son cou disparaissait entre deux épaules épaisses dont l'une était plus haute que l'autre et son ventre débordait au point qu'il lui rendait la marche très pénible.

Son caractère se ressentait de cette difformité et ses serviteurs éprouvèrent, plus d'une fois, les terribles effets de sa colère. Son médecin fut banni du palais et condamné à l'exil pour lui avoir donné un médicament régénérateur qui ne produisit pas son effet et son

grand écuyer fut exécuté parce que le cheval sur lequel il était parvenu à se hisser avait failli le désarçonner.

La cour regorgeait de danseurs, de chanteurs et de pages entretenus par son frère, il les en chassa, acte louable, à tous égards, et qui eût donné une haute idée de la vertu de ce monarque s'il n'était tombé plus tard dans les mêmes errements.

La publication des édits relatifs aux femmes et un froid rigoureux donnèrent aux fêtes du couronnement, un air de tristesse qu'elles n'avaient jamais présenté jusque-là. Le peuple y vit un mauvais présage et la nomination, au premier poste de l'empire, de Hékimzadé, homme sage et libéral, ne détruisit pas cette impression pénible. Hékimzadé appartenait à cette vieille souche d'hommes d'état ottomans dont le dernier représentant fut, au siècle passé, Réchid Pacha. Il réunit autour de lui une pléiade d'hommes remarquables par leur savoir et rappela de l'exil ceux que leur zèle pour le bien public avait éloignés de la capitale.

Sa maison hospitalière, ouverte à tous les hauts fonctionnaires de l'empire et aux étrangers de distinction, contrastait avec l'aspect triste et morne du palais impérial d'où Osman avait banni le luxe et les amusements frivoles, n'y laissant subsister que le vice caché entretenu par ses favoris.

Mais le grand vizir avait beaucoup d'envieux et, le cinquante-troisième jour après sa promotion, il fut destitué. Ce n'était pas la peine assurément de rappeler du fond de la province cet illustre vieillard qui avait naguère porté si dignement le poids du pouvoir et qui, dans des circonstances critiques, avait sauvé l'empire pour lui retirer le sceau si brusquement.

Cette destitution due à une intrigue du palais fut accueillie avec quelques murmures. D'abord sourd aux mauvais conseils de son entourage, le sultan froissé

lui-même de voir le vieil homme d'état ne pas conformer sa conduite au sens des édits impériaux, qui proscrivait le luxe, avait fini par prêter l'oreille aux insinuations perfides de ses confidents. La goutte de fiel de la délation, qui comme la goutte d'eau creuse le roc le plus dur, venait de produire son effet.

On vit généralement dans la chute du grand vizir un mauvais augure. Connaissant la répulsion d'Osman pour les femmes, le public soupçonna la présence d'un favori au palais, en quoi il ne se trompait pas.

L'historiographe de la cour chercha à masquer le véritable motif de cet acte irréfléchi du souverain et l'attribua à l'influence des astres. Le jour de la nomination de Hakimzadé, écrit-il, on avait tiré son horoscope et l'on avait constaté qu'il se trouvait sous l'influence du signe du Cancer !

Naïli lui succéda et ce choix fut ratifié par l'opinion; car l'homme qui avait collaboré au traité de Belgrade et qui en avait rédigé les protocoles passait pour un diplomate avisé. Il ne resta, malgré cela, que trois mois au pouvoir, un des favoris du sultan étant parvenu à prendre sa place. Vouloir gouverner l'Etat sans le concours d'un favori ou d'une favorite c'était méconnaître les mœurs et les traditions de l'époque. Naïli se crut indispensable parce qu'il était apte à rédiger une pièce diplomatique et qu'il entretenait d'excellentes relations avec les ambassadeurs ; mais eût-il été un homme de génie qu'il n'en devait pas moins étudier les passions du monarque et les favoriser au besoin. Un véritable homme d'état ne recule jamais devant cette besogne et l'on en a vu d'illustres qui se sont occupés des plaisirs de leur maître. Naïli avait des principes dont il ne voulut point se départir. Pour un diplomate c'était se montrer un peu trop rigide : on est d'ordinaire plus souple dans la carrière.

Le favori du sultan qui avait succédé à Naïli tomba bientôt en disgrâce et eut la tête tranchée ; Mohammed Saïd, fils de l'ancien ambassadeur de Turquie en France, sous le règne de Mohammed, reçut le sceau. Lui du moins échappait au danger d'une mort violente, le sultan n'accordant cet honneur qu'à ses favoris, dont la dernière heure sonnait en même temps que s'évanouissait son caprice.

Osman avait l'habitude de se promener la nuit dans les rues de sa capitale. C'était des parties organisées et préparées à l'avance par son entourage, on s'arrangeait en sorte que lorsqu'on avait une faveur à lui demander, il rencontrât le solliciteur à un endroit convenu, là se jouait la comédie de la présentation. Les paroles, les gestes étaient combinés de façon à rendre infaillible le succès de la démarche. On a de ces ruses au palais des sultans et bien d'autres encore.

On pourrait en remplir plusieurs volumes d'anecdotes. Ces facéties font partie de la collection dont un homme de cour doit se munir et ces récits fantaisistes sont un des charmes de la vie dans un milieu où les hommes, attachés à la personne du monarque, mourraient d'ennui s'ils ne passaient une partie de leur temps à se raconter des historiettes.

Le cordon légendaire et la lame tranchante du bourreau fournissent à ceux qui en sont menacés, à chaque instant, des anecdotes désopilantes, ou bien ce sont des contes grivois qui parviennent jusqu'aux oreilles du souverain, font la fortune des plus obscurs et deviennent ainsi le point de départ d'une brillante carrière.

Dans les premières années du règne d'Osman, les ambassadeurs accrédités auprès de la Sublime Porte, furent très malheureux. Ils durent entretenir des rapports peu cordiaux avec un singulier ministre des affai-

res étrangères, Abdi, qui laissa dans les annales turques la réputation d'un grossier personnage ; mais à cause de ses grossièretés mêmes, il était devenu populaire jusque dans le palais où l'on se plaisait à raconter des faits étranges sur son compte, ayant pour thème les inconvenances commises envers les membres du corps diplomatique. Un jour, il avait fait retirer un tabouret au moment où un ambassadeur allait s'y asseoir et voilà le malheureux diplomate par terre. Un autre jour, c'était l'ambassadeur anglais, M. Porter, qui était grossièrement insulté par ce malappris. Ce dernier avait poussé l'inconvenance jusqu'à forcer l'agent diplomatique de la Grande-Bretagne, venu pour féliciter le sultan, à l'occasion de son avènement, à baiser, malgré lui, un décret impérial qu'il était chargé de lui remettre. Comme il s'y refusait obstinément, deux domestiques lui serrèrent la tête entre les mains pendant que le grotesque Abdi lui faisait passer le document officiel sur la figure.

Cependant les incendies se multiplièrent dans la capitale. Ils furent si nombreux qu'on s'était habitué à dire qu'il y avait autant d'incendies que de changements de grands vizirs ; mais comme on redoutait le sens critique de ces paroles, on avait hâte d'ajouter que « pareils aux jardiniers qui font pousser les fleurs, les grands vizirs faisaient surgir de leurs cendres, les maisons brûlées ». Et de fait, la rapidité avec laquelle on répare à Constantinople les désastres du feu tient du prodige. Les ressources dont dispose un peuple, réputé pauvre et misérable, sont à la fois incalculables et mystérieuses.

Mohammed Saïd céda la place à Moustapha Pacha qui la céda, à son tour, à Raghib lequel ne se serait peut-être pas maintenu trois mois à ce poste éminent si la mort n'était venue délivrer la Tur-

quie du plus incapable et du plus brouillon des sultans.

Durant tout le règne d'Osman III, une tranquillité relative n'avait cessé de régner à l'intérieur, comme à l'extérieur, à peine troublée par quelques légères rébellions dans l'armée ou par des démêlés sans importance avec les Etats voisins, quand, tout d'un coup, l'empire ressentit une violente secousse en Arabie.

Tout le monde en Europe a entendu parler des Wéhabites et de leur chef vénéré Aboulwehab, un hardi réformateur tel que l'Islam n'en verra jamais de pareil.

On connaît l'attachement de l'Arabe nomade à la liberté, il surpasse de beaucoup son attachement à la religion. Brave et généreux, il gâte ses qualités par ses habitudes de pillage. En vertu de ce principe que pour donner aux autres, il faut commencer par prendre à autrui le bien qu'on ne possède pas, il passe sa vie à combiner des razzias. Il n'a rien qui lui appartienne en propre, sauf ses armes et son coursier. Les étrangers et les gens des autres tribus, qui visitent sa tente, y reçoivent une noble hospitalité. On vient s'asseoir à son *sofra* (table) dressée à la porte du mobile abri pour partager avec lui sa nourriture. On peut s'abreuver du lait de ses brebis ou de ses chamelles ; car ce que Dieu lui a donné ou ce qu'il a volé ne lui appartient pas à lui seul. Il n'en est que le dépositaire. Sa cavale est toujours là devant sa hutte et sa lance plantée dans le sable y monte la garde. Que l'alerte vienne, à quelque moment que le veilleur donne l'alarme, il est toujours prêt à partir en guerre. Avide de butin, comme le sable du désert est avide d'eau, brûlé par le désir comme la terre qui le porte est brûlée par le soleil, il est jaloux comme un tigre et malheur, trois fois malheur, à qui touchera à l'objet de son amour, à qui l'effleurera d'un regard de convoitise. Il devient alors féroce et sanguinaire. Dans les livres de voyages

et en général dans tous les dictionnaires, encyclopédies et autres recueils, on le qualifie de voleur et de menteur. Voleur lui ? oui sans doute, mais le pillage est pour ce vagabond une nécessité de la vie ; menteur lui ? oui, sans doute, mais pour donner de fausses indications sur les chemins ardus et les routes mystérieuses qu'il parcourt. Qui donc pourrait songer à lui en faire un crime ? Pour le reste, il n'est pas d'être plus loyal, plus sûr, sur la parole duquel on puisse mieux compter. Ces vertus, personne ne les lui conteste dans les pays où il a coutume de fréquenter. Sur la lisière du désert, où il est connu, son caractère est unanimement apprécié. La parole d'un bedouin vaut la parole d'un roi, et quand il vous donne sa foi, vous pouvez dormir tranquille sous sa tente ou voyager sous son égide. Il ne va presque jamais dans les cités populeuses et dans les centres commerçants, comment sait-on qu'il est voleur ? Où l'a-t-on vu se livrer à des transactions louches, à quelle Bourse d'Europe l'a-t-on vu jouer, dans quelle ville d'Orient s'est-il établi comme agioteur ou comme marchand ? Est-ce à Bagdad, ou à Bosra, ou à Damas, ou au Caire ? Franchement, on commet une injustice criante en accordant un crédit illimité aux rapports des rares voyageurs qui ont parcouru le désert. Soit qu'ils n'aient pas eu le temps nécessaire pour étudier à fond les mœurs des tribus, soit qu'ils aient fait quelque mauvaise rencontre sur leur chemin, soit encore qu'ils aient été pillés par des guides suspects, ils ont tenu à décerner à l'Arabe nomade ce double qualificatif, de voleur et de menteur, que les générations se transmettent à travers les siècles.

Que si on veut considérer l'Arabe dans sa profession de condottieri, on trouvera chez lui plus de qualités natives et plus de loyauté que n'en avaient les brigands du Moyen-Age qui, pourtant, donnaient des leçons de chevalerie aux nobles seigneurs. Les no-

mades sont fidèles à leurs engagements, fidèles à leur parole. Deux fois par an, abandonnant leur domaine, ils viennent vivre pendant quelques semaines sur la marge du désert. Ils profitent de ce séjour pour acheter du blé, des vêtements le plus souvent à crédit, sans un mot d'écrit et sans que jamais ils aient failli à leurs promesses. La preuve qu'ils offrent toute sécurité, en matière de transactions commerciales, c'est qu'ils sont les clients des Juifs, c'est à croire, vraiment, que ces derniers leur ont fait cette réputation imméritée d'être voleurs, menteurs et artificieux pour qu'on ne leur enlève pas une si précieuse clientèle.

Quand le Prophète Mahomet apparut en Arabie, il entraîna à sa suite beaucoup de tribus qui devinrent sédentaires, mais le désert exerce de telles séductions sur ceux qui l'habitent que plusieurs d'entre elles ont préféré, à la nouvelle civilisation, créée par Mahomet, la vie primitive qu'elles avaient menée jusque-là. De vastes solitudes sont parcourues par ces cavaliers errants qui y dessinent le mouvement par leurs évolutions incessantes. Sans leurs pérégrinations continuelles à travers ces sables arides, le désert resterait morne et silencieux. Ils y mettent la vie par le pittoresque de ces tentes qui poussent comme des champignons, de ces longues files de chameaux que dore le soleil, de ces caravanes imposantes qui sont comme la représentation figurée de l'histoire des empires et comme le symbole de la vie, de ces superbes coursiers, sentinelles vigilantes, dont le hennissement donne le signal des combats. Mais il y a une ombre à ce tableau, l'Européen n'y retrouve pas les habitudes de sa vie symétriquement arrangée, ni aucun des signes extérieurs de sa civilisation et alors, il en veut au nomade de vivre ainsi indépendant et heureux. Qu'a-t-on à lui reprocher ? Il n'occupe pas les terres fertiles, sauf quelques oasis perdus dans les soli-

tudes, il n'incommode en rien cette civilisation qui va le chercher dans les profondeurs du désert pour lui imposer un genre de vie dont il ne veut à aucun prix.

Aux yeux des puissances économiques qui régissent le monde, c'est un barbare et un révolté puisqu'il refuse obstinément de se laisser tondre. Or, pour les gouvernements qui sont arrivés à doser à leurs peuples jusqu'à l'air, c'est un crime impardonnable. Le nomade est bien coupable de respirer à pleins poumons un air qui ne lui coûte rien, l'air salubre de la liberté. Un modeste abri lui suffit, le ciel étoilé lui indique les heures de la nuit quand il chemine dans le désert, et le soleil celles du jour, il lit dans la nature, comme dans un livre ouvert, son coursier est le train qui le transporte d'un lieu à un autre. Veut-il aller plus vite? Son dromadaire le portera rapidement au point qu'il veut atteindre. Il n'a rien à envier à la civilisation et l'ignorance où il vit le préserve des maux qu'une science exagérée engendre. Cette ignorance est elle-même très mitigée chez les nomades. La contemplation de la nature donne aux hommes une intelligence des choses, une perception très nette des mystères de la création. La pratique de la liberté et l'extrême mobilité où ils vivent aiguisent leur esprit. De plus, le désert a la propriété d'affiner les êtres et d'en faire des êtres de choix, des races aristocratiques. Enfin la sobriété entretient chez eux un état physique sain et plein de vigueur. Heureuses tribus qui ignorent la tyrannie des gouvernements et les intolérables vexations du fisc lequel transforme en serfs des millions d'individus qui se croient libres.

Aboulwehab était le chef de l'une de ces tribus, insoumises, indisciplinées, non barbares, car elles ont une organisation civile et politique plus complète qu'on ne se l'imagine. Le cheik, ou l'émir, est le chef de la tribu, celui qui préside à ses destinées et règle ses affai-

res extérieures avec le concours des anciens; l'akid est le commandant militaire, le kadi, ou juge, tranche les différends qui pourraient surgir au sein de la tribu, enfin le vassi veille aux intérêts et à l'éducation des mineurs. C'est une organisation rudimentaire, donnez à ces institutions de l'ampleur, étendez en les limites et vous aurez toute la civilisation. Aboulwehab appartenait aux Temim dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les relations depuis longtemps établies entre sa tribu et les villes musulmanes de l'empire l'amenèrent à suivre les cours de l'université de Bagdad où il acquit la science juridique qui raffermit le caractère et donne du poids au jugement. Il en vint à formuler une doctrine qui, sans être contraire à l'islamisme, en corrigeait les abus. Il élagua de la forêt broussailleuse des lois tout ce qui lui parut inutile ou en opposition avec l'esprit islamique qui est simpliste, comme on le sait, mais dont les théologiens arabes avaient fait une machine compliquée par les fausses interprétations qu'ils en ont données.

Le réformateur trouva un appui précieux dans l'acquiescement de Mohammed-ben-Séoud de la tribu de Wouldi Ali et de celle des Anèzes. Ben-Séoud devint le bras droit d'Aboulwehab. Cette réforme fut à l'islamisme ce que le protestantisme fut à la religion catholique.

Aboulwehab, nous l'avons déjà dit, n'enseignait rien de contraire au Coran, il voulait que ses doctrines fussent appliquées dans toute leur rigueur, sans atténuation. Il défendit les jouissances dont quelques interprètes du Coran avaient fait un codicile à l'usage de ceux qui se délectent dans la pornographie. Il défendit également le sadisme, le simonisme et rétablit la pureté de la doctrine du Prophète en ce qui concerne le mariage, conformément à l'interprétation rationnelle de l'imam Iben-Malek.

On chercherait vainement dans son enseignement un seul point qui fût en contradiction avec le Coran. Toutefois, le caractère révolutionnaire de la nouvelle réforme apparaissait en deux choses. Aboulwehab trouvait exagéré le respect qu'on témoignait au Prophète. Il combattit énergiquement la tendance qui se manifestait déjà chez ses adeptes de le déifier. Il voulut ensuite que la Mecque fût la véritable capitale religieuse et politique de l'islamisme et c'est, dans cette intention d'ailleurs, qu'il en fit la conquête.

En réalité, les sultans en avaient moins à la doctrine qu'au chef du mouvement, car, pas plus qu'Aboulwehab, les Turcs ne reconnaissent dans le Prophète un Dieu.

Disons qu'en opposant leurs prérogatives aux revendications d'Aboulwehab et de ses descendants, les souverains ottomans ne faisaient que remplir une obligation stricte de leur charge, celle de préserver leur domaine politique et religieux de toute atteinte.

On peut alléguer, il est vrai, en se fondant sur le texte même des Livres Saints de l'islamisme, que les sultans ne sont pas les vrais califes — ceux-ci doivent descendre, en effet, en ligne directe, du Prophète et par conséquent appartenir à la tribu de Koreisch — ; mais les intérêts politiques se défendent toujours par des moyens politiques.

Les droits que confère la conquête sont aussi valables, après tout, que ceux qui sont étayés sur des prescriptions périmées ou sur un passé glorieux, mais dont il ne reste guère de traces tangibles dans le domaine des faits. Le jour où les Arabes ont remis leur sabre au fourreau, abdiquant ainsi toute indépendance, ils ont perdu leur droit d'aînesse au califat. Aboulwehab voulut ressusciter ce droit, il échoua dans sa tentative et ses successeurs ne furent pas plus heu-

reux que lui. C'est que les Turcs sont, sans contredit, les plus forts. Leur supériorité sur les Arabes, qui n'ont jamais pu s'entendre sur un programme, est incontestable. Par leur union, ils sont capables de déjouer les plans de leurs ennemis et leur discipline en fait un bloc compact qu'il est difficile d'entamer. De plus, ils possèdent une merveilleuse capitale. Ni la Mecque, ni Bagdad, ni Damas, ni le Caire aucune de ces villes célèbres n'est comparable à cette grande cité, dont la position seule vaut un empire.

Les Turcs en sont justement fiers et les Arabes, chez lesquels le sentiment religieux est le sentiment dominant, voient dans cette possession de Constantinople par les descendants d'Osman un motif suffisant pour leur obéir, malgré leur ostracisme et toutes les avanies qu'ils subissent du fait de leur mauvaise administration.

CHAPITRE VI

MOUSTAPHA III

Gestion de Raghib (1757). — Intrigues du palais. — Complications en Extrême-Orient. — Traité de Madras. — Disgrâce de Raghib. — Gouvernement personnel du Sultan. — Grand-vizirat de Bahir. Désordres intérieurs. — Menaces contre la Pologne. — Intervention du divan. — Relations avec la Prusse. — Intrigues diplomatiques autour de la Pologne. — Occupation de Varsovie par les Russes. — Opposition du Sultan. — Projet de guerre. — Causes de cette guerre. — Politique des puissances. — Coopération des troupes tartares. — Premières opérations de la campagne. — Exécution du grand-vizir. — Molovandji nommé généralissime. — Prise de Chocim par les Russes. — Révolte en Morée. — Désastre de Tcheschmé. — Nouvelles victoires russes. — Désordres dans l'armée turque. — Offre de médiation. — Moustapha accepte celle de la Prusse et de l'Autriche. — Mort du Sultan (1777). — Jugement sur Moustapha III. — Influence des devins et des astrologues.

A l'avènement de Moustapha III, Raghib est maintenu au pouvoir. Ce fut une heureuse inspiration du nouveau monarque ; mais ces bonnes dispositions ne devaient pas avoir de durée. Raghib était partisan des réformes, il attirait, par conséquent, sur lui la haine et l'animosité de ceux qui voulaient conserver les anciens abus précisément parce qu'ils en vivaient.

La gestion de Raghib fut irréprochable ; il était peut-être le seul honnête homme de l'Etat, aussi sa vertu faisait-elle ombrage au sultan. Dans un milieu aussi délétère que le palais et dans un gouvernement corrompu, les hommes probes font tache ; ils ressemblent à des

étrangers nouvellement débarqués dans un pays dont ils ne connaissent ni la langue ni les usages. Cette situation s'aggrava lorsque les prévaricateurs surent quelles intentions on nourrissait à leur égard. Alors ce fut un débordement d'antipathies et de colères ; par suite, leurs intrigues se multiplièrent contre le ministre réformateur ; il fallait absolument qu'il cédât la place à quelqu'un de leur clan. Quel sultan pourrait résister à cette poussée? Les braves gens ne savent d'ordinaire ni se défendre, ni prendre l'offensive contre leurs ennemis. Tel était Raghib qui n'avait que du mépris pour ses adversaires et un peu de cette morgue hautaine qui caractérise tous les fonctionnaires turcs à quelque degré de la hiérarchie qu'ils soient placés.

Avant d'arriver à changer les dispositions du nouveau sultan à l'égard du grand-vizir, il fallut aux ennemis de Raghib Pacha un certain temps que celui-ci mit à profit pour restaurer les finances de l'empire et acheminer le pays vers les réformes.

La politique extérieure occupa surtout ses loisirs, la situation était extrêmement difficile et délicate, plus difficile et plus délicate qu'elle ne l'avait jamais été.

Raghib fut le premier grand-vizir qui inaugura en Turquie cette politique d'équilibre qui consiste à balancer les influences des gouvernements étrangers en les opposant les uns aux autres, politique habile, mais qui, d'un autre côté, avait l'inconvénient de ne contenter personne et de valoir aux Turcs la réputation, d'ailleurs imméritée, de connaître à fond les doctrines de Machiavel.

Ce n'est pas que Raghib fût trop complaisant envers les puissances. La Turquie n'était pas encore descendue à ce degré d'avilissement où ses représentants pouvaient oublier qu'ils parlaient au nom d'un grand pays, ayant conscience de sa force. Un des actes politiques par

lesquels il se distingua fut précisément de restreindre le nombre des *béraet* ou certificats de protection délivrés aux interprètes des ambassadeurs et dont ceux-ci faisaient un trafic abusif en les vendant aux rayas. Il défendit également aux étrangers d'acheter des immeubles en Turquie. Il s'appliqua, néanmoins, à éviter les occasions de conflit avec les gouvernements européens moins pour assurer son repos personnel que parce qu'il était convaincu qu'une nouvelle guerre serait nuisible aux intérêts de l'Etat obéré par tant de luttes et qui avait besoin de reconstituer ses forces.

Il s'attacha dès lors à introduire l'ordre dans ses finances et à réorganiser l'administration ; il se vit bientôt débordé par la grandeur de la tâche qu'il avait assumée et par les tendances de son maître qui voulait exercer seul le pouvoir. Moustapha était très actif et il fallut de toute nécessité fournir un aliment à cette activité.

Raghib crut agir sagement en lui abandonnant la direction des affaires intérieures se réservant pour lui les questions étrangères plus ardues et qui exigeaient, par conséquent, une connaissance parfaite de la politique européenne.

Les événements extérieurs étaient à ce moment-là très intéressants. La France et l'Angleterre s'étant établies simultanément aux Indes, s'en disputaient la possession exclusive. La Bourdonnais et Dupleix avaient tenté l'un et l'autre de chasser les Anglais de ces lointains parages. Ceylan, Pondichéry et Madras étaient tombés aux mains de Dupleix. Or, l'élément mahométan était puissant dans ces contrées et la diplomatie française dut regretter, plus d'une fois, que Villeneuve n'ait pu conclure un traité d'alliance effective avec la Turquie à l'époque où son crédit était prépondérant à Constantinople. Une telle alliance eut été d'un grand secours pour la France

dans ses démêlés avec l'Angleterre. Porter, le représentant de la Grande-Bretagne, l'avait bien compris et tous ses efforts tendirent dès lors à se rapprocher de plus en plus du divan.

Louis XV, dont la politique changeante fut souvent préjudiciable aux intérêts de la France, préféra signer avec les Anglais le traité de Madras.

Sur ces entrefaites, Raghib désirant fortifier sa position épousait la propre sœur de Moustapha. Il fut, à cette occasion, comblé de tant de faveurs que chacun se disait qu'il serait le seul grand-vizir du règne. C'était méconnaître complètement le caractère soupçonneux des sultans et l'impossibilité où ils se trouvent de fermer l'oreille à toutes les dénonciations, à toutes les délations, dont ils sont pour ainsi dire accablés.

Nous avons dit que Moustapha s'était emparé de la direction des affaires intérieures. Autoritaire, mais en même temps sournois, il voulut empiéter sur le domaine de son grand vizir et désigna comme *reis effendi*, secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères, l'un de ses favoris Nouri Bey. Raghib, connaissant l'incapacité du titulaire de ce poste important, fit de respectueuses représentations à son maître au sujet de ce choix. Le sultan, de son côté, sans rompre ouvertement avec son grand-vizir écarta le candidat qu'il lui avait proposé. Finalement, ce fut un troisième personnage qui occupa le poste convoité. Moustapha en garda rancune à son premier ministre qui ne tarda pas à perdre ses bonnes grâces.

Après avoir restauré les finances de l'empire, détruit le brigandage en Asie-Mineure, pacifié l'Arabie, réprimé les troubles qui avaient surgi en Crimée, assuré les approvisionnements en blé des deux villes saintes de l'islamisme Médine et la Mecque, rétabli partout le prestige de l'Etat, exercé l'armée, la préparant ainsi à la vic-

toire, après avoir rédigé sur les affaires extérieures de longs rapports qu'il présenta à son maître et avoir commencé l'exécution d'un vaste plan de réformes, Raghib fut précipité du pouvoir. Et lui qui avait fait des relations avec les puissances étrangères le pivot de sa politique, il se vit remplacer par un homme ignorant et pervers qui démolit, en peu de temps, toute l'œuvre de son illustre prédécesseur. Voilà le despotisme !

A partir de ce moment l'humeur de Moustapha changea complètement. Il devint volontaire et fantasque. Il se mit à faire choir les têtes pour être craint de son peuple. Navait-il pas entendu dire que Raghib était le vrai sultan et qu'il disposait de tout au palais. Il voulut montrer à ses sujets qu'il détenait seul la puissance souveraine.

Affecté par sa disgrâce imméritée, Raghib ne tarda pas à mourir et Moustapha, délivré de la présence de ce sévère censeur, n'eut plus autour de lui que des courtisans. Il se livra dès lors à des abus monstrueux au point que chacun à Stamboul se disait à part soi que le sultan était fou. On ne se trompait pas. Moustapha avait la manie de rendre des édits à tout propos et pour un rien, édits pour régler le costume des femmes, pour interdire l'usage des boissons enivrantes, pour faire défense à ses sujets de porter des fourrures. Le pire était qu'il tenait rigoureusement à l'exécution de ces édits. Le nouveau grand vizir faillit perdre ses bonnes grâces pour n'avoir pas mis de l'empressement à bannir les fourrures de sa maison. Cet édit équivalait à la ruine pour cette corporation intéressante réputée très riche, celle des foureurs. A la vérité, Moustapha ne le rendit qu'afin de leur extorquer de l'argent. Il prit goût ensuite aux confiscations. Comme il lui fallait des sommes considérables pour entretenir son sérail et enrichir ses favoris, il n'avait guère que ce moyen de

s'en procurer à bon compte. A cette époque l'institution des banquiers était peu répandue à Constantinople et le sultan trouvait plus simple de prélever sur ses sujets les sommes dont il avait besoin, moyen pratique et qui fait honneur à l'intelligence de ce souverain. Pour faciliter ces opérations illicites, les ministres de Moustapha s'étaient transformés en bourreaux. Il ne leur suffisait plus de dépouiller les riches de leur avoir, ils les faisaient assassiner, ou rendaient contre eux des sentences de mort sous le faux prétexte qu'ils complotaient contre la sécurité de l'Etat. C'était une manière de se débarrasser de certains rivaux qu'on redoutait.

Le but poursuivi était toujours le même, confisquer le bien d'autrui pour enrichir le monarque.

C'est ainsi que, pendant dix-huit mois consécutifs, le sultan et ses complices jetèrent la terreur et la consternation dans la capitale et dans tous les pays environnants ; car les opérations de la bande criminelle s'étaient étendues au dehors

Pour donner un semblant de raison à tant d'exécutions sommaires, le grand vizir Bahir faisait traquer par ses sbires en Asie et en Roumélie des brigands infiniment moins dangereux que ceux qui se trouvaient à la tête du gouvernement et c'était un spectacle peu banal de voir les bandits officiels poursuivre les voleurs de grands chemins.

Concussions, brigandages, exactions, assassinats, l'empire était en proie à tous ces fléaux ; mais l'attachement à la personne du padischah et la fidélité au trône n'avaient pas faibli chez le peuple.

Bahir couvert de sang et de crimes fut enfin destitué sur les instances des ulémas qui menacèrent le sultan de la colère de la foule.

Bahir avait mis le comble à ses infamies en incitant le souverain à faire périr son jeune frère qui mourut

empoisonné. La preuve d'un tel crime était difficile à établir attendu qu'il n'existait pas pour les princes d'examen légal après la mort, ni d'autopsie.

Ces désordres intérieurs devaient avoir nécessairement leur répercussion au dehors et la politique extérieure ne pouvait que s'en ressentir.

Raghib d'abord, puis son secrétaire Hamza et en dernier lieu Resmi, chargé de porter à Frédéric II les présents de son maître, n'avaient pas peu contribué à placer la Prusse au premier rang des puissances qui entretenaient alors des relations amicales avec la Turquie.

L'esprit sagace de Raghib avait deviné l'avenir réservé aux rois de Prusse et ce ministre n'avait point hésité dès lors à conclure un traité avec Frédéric II qui, de son côté, il faut le reconnaître, recherchait depuis longtemps l'amitié du divan. Ce que Raghib n'avait point prévu, c'était le partage de la Pologne qui s'élaborait dans le mystère, partage dont la Turquie allait être exclue. Comment, en effet, les puissances occidentales qui s'étaient déjà entendues pour circonscrire le domaine de la Turquie en Europe auraient-elles pu consentir à la laisser prendre pied en Pologne ?

Les succès militaires de Frédéric II dans la guerre de sept ans avaient décidé le sultan à observer religieusement les termes du traité ; mais le moment était venu pour le roi de Prusse de réclamer l'appui du divan contre l'Autriche. Il voulut en conséquence transformer les conventions précédemment conclues en une alliance effective. Les négociations qu'il engagea échouèrent, le divan étant tenu depuis déjà un certain temps au courant des agissements des puissances du nord qui ne visaient à rien moins qu'à la possession de la Pologne. Mis en méfiance par ces révélations, le divan repoussa donc les propositions de Rexin, l'envoyé prussien, qui

fut contrecarré dans ses projets par Vergennes le ministre de France.

Le sultan était décidé, d'ailleurs, à risquer une guerre plutôt que de laisser la Prusse et la Russie s'emparer de la Pologne. De cette manière la situation se dessinait clairement. La Russie et la Prusse convoitaient la conquête de ce royaume, à ce moment-là l'Autriche n'avait pas encore été admise au partage quoique des négociations secrètes avaient eu lieu dans ce but. De son côté, la Turquie, tout en étant animée de bons sentiments à l'égard des Polonais, ne désirait au fond qu'une chose, mettre la main sur leur pays comme elle avait fait pour la Transylvanie et la Hongrie. On jouait conséquemment de part et d'autre au plus fin.

L'Autriche, que ses derniers démêlés avec Frédéric II avait rendue méfiante, voulant se ménager une entente avec la Turquie, avait laissé croire au divan que l'on pourrait bien conclure un accord verbal pour le partage éventuel de la Pologne.

Les choses en étaient là, quand on apprit l'entrée des troupes russes à Varsovie. La Turquie protesta vivement contre cette occupation ; la Russie et la Prusse s'empressèrent de la rassurer sur leurs intentions et l'invitèrent même, ô comble de l'hypocrisie ! à se joindre à elles pour pacifier la Pologne. Après la mort du czar Pierre III auquel succéda, la plus astucieuse et la plus redoutable des femmes, la grande Catherine II, la situation resta la même, plutôt aggravée par la duplicité de la czarine et les artifices de Frédéric II. Raghib aurait pu lutter, peut-être, contre des adversaires aussi avisés ; mais Bahir Moustapha se trouvait complètement désarmé. La nature lui avait refusé l'intelligence et le vice avait achevé d'obscurcir son esprit. D'ailleurs, le sultan affichait, depuis la mort de Raghib, la prétention de diriger la politique extérieure de son empire. C'était son

droit ; était-ce son intérêt ? Si Moustapha avait maintenant en son grand vizir un bourreau émérite et un collecteur d'argent inimitable, il possédait en Békir le chef de ses eunuques, le plus funeste des conseillers. Ce dernier était parvenu à lui faire croire que seul, entre tous les souverains, il était inspiré et que, par conséquent, ses directions étaient infaillibles. Moustapha en arriva même à penser qu'il lui suffisait d'envoyer un simple avis à Catherine II d'avoir à retirer ses troupes de la Pologne pour être obéi. Pourquoi demandait-il, un jour, à ses ministres les soldats russes sont-ils encore en Pologne ? Sire, lui répondit Mohsinzadé, qui occupait le pouvoir dans ces circonstances critiques, j'ai exigé maintes fois du résident russe l'éloignement des troupes du czar de Varsovie ; il ma déclaré que son gouvernement n'était intervenu que pour soutenir les libertés polonaises. Cette explication ne satisfit pas le sultan qui voulut agir seul. Depuis que l'Autriche paraissait s'être éloignée de la Russie et de la Prusse, Moustapha projetait une guerre contre la Russie et s'y préparait fièvreusement. Ghabis son médecin, un Allemand, était son confident et ce n'est point calomnier ce savant praticien que de supposer qu'il n'a pas tardé à informer Frédéric de ce qui passait au palais. Cependant la Russie et la Prusse ne cessaient de protester de la pureté de leurs intentions à l'égard de la Pologne. Le ministre russe faisait particulièrement valoir que la czarine avait à cœur d'observer scrupuleusement les derniers traités. Sur ces entrefaites, un incident vint mettre le feu aux poudres. Des Moldaves chrétiens s'étant refugiés sur le territoire russe, le divan réclama leur expulsion et l'impératrice lui fit aussitôt tenir cette réponse que les fugitifs étaient au nombre de ces milliers de malheureux qui, non seulement en Moldavie, mais aussi sur tous les points de l'empire ottoman, aspiraient à se soustraire à

la tyrannie du gouvernement turc. Ce langage hautain irrita le sultan et finalement les hostilités éclatèrent. La guerre fut officiellement déclarée par la Porte sur un fetwa du cheik-ul-islam (1768).

Jamais guerre ne fut, en apparence, mieux justifiée. Non seulement les griefs de la Turquie étaient réels ; mais ils avaient été encore aggravés par l'attitude insolente des agents russes qui prétendaient donner au gouvernement du padischah des leçons de moralité en se livrant à des critiques acerbes sur son administration (1).

Mohsinzadé fut destitué, ayant été jugé insuffisant pour la conduite des opérations. On lui rendait un réel service en le relevant de ses fonctions dans ce moment critique, où, d'ailleurs, il n'eût pu rien faire par lui-même, le sultan continuant à donner des ordres et veillant à leur stricte excécution. Mohsinzadé n'avait garde de contrecarrer ouvertement les vues de son maître, mais dans cette circonstance, tout en préconisant la nécessité de la guerre, il voulait qu'on en ajournât la déclaration jusqu'à ce qu'on fût prêt et cette seule observation avait entraîné sa disgrâce.

Comment se faisait-il que le sultan qui ne s'était jamais montré belliqueux l'était devenu tout d'un coup? *pourquoi était-il si impatient de se mesurer avec les Russes, d'où lui venait, enfin, ce grand amour pour la Pologne?* Autant de questions auxquelles il serait difficile de répondre d'une manière précise. On a prétendu qu'il était poussé à ce dessein par les députés polonais qui avaient promis de verser une forte somme d'argent au palais, à l'annonce de la déclaration de guerre, ce qui explique ce

(1) L'administration russe comptait dans son sein beaucoup de concussionnaires, s'il est vrai de dire qu'elle était mieux organisée et mieux pourvue en hommes que l'administration turque, elle était tout aussi corrompue et tout aussi tracassière.

fait que la déclaration n'a été rendue officielle que six semaines après la publication du fetwa. On aurait attendu, pour le faire, l'exécution de la promesse ci-dessus mentionnée. Cette supposition est-elle admissible ? Moustapha a pu, sans doute, faire pendre des fonctionnaires pour s'emparer de leurs richesses ; mais qu'il ait engagé l'empire dans une grande guerre pour un intérêt vénal, nous ne le croyons pas et nous nous rangeons du côté de ceux qui pensent que c'est un sentiment plus élevé qui a lancé le monarque ottoman dans cette politique, d'ailleurs mal conçue et mal réglée.

Krim Ghiraï, khan des Tartares, que les Russes étaient parvenus à déplacer de la Crimée, fut aussitôt réintégré dans ses anciennes fonctions et revêtu de nouveau des insignes de sa charge ; il reçut, en outre, un présent de quarante mille ducats. De plus le sultan fit exposer en son honneur quarante têtes de Monténégrins qu'il venait de recevoir du gouvernement de la Bosnie, singulier cadeau, reste de cet antique usage qui voulait que les trophées de la victoire fussent des têtes humaines.

Mohammed Emin, fils d'un marchand de mouchoirs qui avait fait fortune dans le commerce, nommé grand vizir, éloigna de l'administration tous ceux qui étaient accusés d'avoir favorisé, depuis quelques années, les menées russes et poussa activement les préparatifs de la guerre. Deux cents firmans, lancés dans tout l'empire, convoquèrent les milices et les chefs des clans mahométans. Les troupes disponibles furent dirigées sur les frontières de Pologne avec un grand nombre de canons. L'armée turque en Moldavie comptait plus de quarante mille hommes. Sept mille sept cents mulets, embarqués pour le service des pièces, rendirent l'artillerie turque redoutable. La flotte appareilla avec de nouvelles unités de combat et la plus grande activité régna dans les arsenaux.

On remit aux ambassadeurs le manifeste de la Porte exposant les motifs de la guerre et, pour la première fois peut-être, le divan se préoccupa de la question de savoir quelle serait l'attitude des puissances avec lesquelles il entretenait des relations suivies, en ce sens qu'il exigea de chacune d'elles des déclarations écrites. En même temps la Porte recevait des chefs de la confédération polonaise et du Sénat, des lettres de soumission avec une demande relative à l'envoi d'un ambassadeur polonais accrédité auprès d'elle. Le grand vizir n'y consentit point et fit dire à Varsovie que rien n'empêchait le représentant de la confédération de se rendre à Bender ou à Chocim pour être en communication constante avec le haut commandement.

Aux instances de la Turquie pour connaître les dispositions des puissances, l'Autriche répondit par une déclaration de neutralité tout en refusant le dangereux présent que la Porte lui offrait de lui céder la Silésie qui appartenait au roi de Prusse et dont elle comptait faire la conquête. Par cette promesse fallacieuse les ministres du sultan espéraient entraîner l'Autriche à coopérer avec les armées impériales. Venise répondit également qu'elle garderait vis-à-vis de la Turquie une attitude amicale. La France, la Hollande donnèrent les mêmes assurances. Seule la Suède éluda la question ne voulant pas, sans doute, s'attirer la colère de la Russie. Quant à l'Angleterre, elle proposa tout de suite sa médiation ainsi que la Prusse qui était déjà intervenue pour empêcher une rupture qu'elle considérait comme nuisible aux intérêts des deux empires. Le roi de Prusse demandait par la même occasion la liberté de l'ambassadeur de Russie enfermé aux Sept Tours avec toute sa suite.

Ces déclarations auraient dû ouvrir les yeux au sultan ; mais aussitôt après eut lieu la cérémonie des cor-

porations, préliminaires de l'ouverture de la campagne. La populace, ayant reconnu l'internonce d'Autriche qui venait assister avec sa suite à cette cérémonie, faillit lui faire un mauvais parti, tant le sentiment religieux était surexcité contre les infidèles. Les boutiques et les maisons des chrétiens furent pillées ce jour-là. Le sultan en fut très affecté, d'autant qu'il travaillait secrètement avec l'internonce à la préparation d'un traité qui devait lui assurer le concours de l'Autriche. Il s'agissait, comme toujours, d'une paix éternelle, le mot avait été trouvé par les diplomates russes et avait fait fortune à cause de l'opposition qu'il faisait naître dans l'esprit en songeant que tous les traités de paix de cette époque, si tourmentée, furent éphémères et fragiles.

L'internonce ne réclama ni réparation pour l'outrage subi, ni indemnité, ce qui parut d'un fort bon augure à Moustapha ainsi qu'à ses ministres.

Entreprise en apparence au profit des Polonais, cette guerre leur fut plus nuisible qu'utile. Les Tartares, habitués au pillage, ne pouvaient vivre en paix avec leurs voisins et la Pologne était le pays où ils opéraient de préférence leurs razzias, or, cette fois, ils étaient désignés pour le protéger. Etranges protecteurs, en vérité, aussi funestes à leurs alliés qu'à leurs ennemis à cause des déprédations qu'ils commettaient. Ils étaient, toutefois, pour l'armée turque des auxiliaires précieux, éclairant sa marche ; mais là où ces pillards avaient passé on ne trouvait plus rien et les troupes ne pouvaient plus s'y ravitailler.

En quelques semaines le Khan avait réuni cent mille Tartares divisés en trois corps. Le premier corps marcha sur Doneck, le second après avoir longé la rive gauche du Dniéper dévasta le pays jusqu'à Orel, le troisième, commandé par le Khan lui-même, se dirigea sur la Nouvelle-Servie. Les exploits accomplis par ces terribles

guerriers consistèrent, au début de la campagne, en pillages, massacres et autres actes de sauvagerie tels que la plume se refuse à les décrire.

Une armée russe forte de soixante mille hommes commandés par Galitzin se forma en Padolie, une seconde armée de trente mille hommes, de dix mille cosaques et de vingt mille kalmouks sous les ordres de Romanzof occupa le pays entre le Dniéper et la mer d'Azoff, une troisième forte seulement de onze mille hommes tint en respect les Polonais. En Asie, les généraux Nedem et Totleben marchèrent, l'un sur la Kabouata et le Kouban, l'autre sur Tiflis Erzeroum et Trébizonde. Ils devaient être secondés par les princes de Georgie et de Mignélie qui dépendaient de la Russie.

D'autre part, la czarine avait envoyé au prince de Monténégro des armes, des munitions, des officiers et de l'argent pour tenir campagne. Ces préparatifs de la Russie démontrent qu'elle se disposait, depuis longtemps, à soutenir cette guerre et dès lors on peut affirmer qu'elle avait tout mis en œuvre pour amener le sultan à la lui déclarer. Ghabis le confident de Moustapha n'était-il pas son agent secret? Il est permis de le supposer.

Le grand-vizir s'était à peine mis en marche pour aller sur le Danube que déjà le prince Galitzin passait le Dniester près de Kalus et assiégeait Chocim défendue par vingt mille hommes sous le commandement de Kaherman qui avait gagné à sa cause la garnison. Galitzin échoua dans sa tentative contre Chocim et revint à ses anciens campements, après avoir repassé le Dniester. Cet échec valait bien une victoire, surtout aux débuts de la campagne, alors qu'un premier succès en présage beaucoup d'autres. Le sultan prit aussitôt le titre de ghazi, titre qu'il n'avait nullement mérité puisqu'il était resté à Constantinople au milieu de son harem.

L'armée commandée par le grand vizir passa bien-

tôt le Danube sur un pont provisoire construit en face d'Isakji et campa à Kartal, puis à Kantepé, sur le Pruth, au-dessus de Gassi, à quinze lieues de Chocim. Après quelques hésitations, les Turcs marchèrent sur Bender. Les vivres manquaient, les moucherons et les taons faisaient une guerre incessante aux hommes et aux bêtes, le grand vizir ne possédait aucune science militaire, de plus, les généraux, qui voyaient en lui un intrus et un incapable, le détestaient. Etait-il parti de Constantinople avec des instructions secrètes pour occuper la Pologne? avait-il lui-même conçu le projet de se conduire à l'égard de cette nation amie comme si la paix n'existait pas entre elle et la Turquie ? Le fait est qu'il la traita en peuple conquis, lui demandant des vivres et des subsides et la menaçant d'une occupation permanente.

Mais les Russes étaient revenus sous les murs de Chocim et les Ottomans durent rétrograder pour marcher de nouveau au secours de la ville. Une action générale allait s'engager entre les deux armées quand Galitzin exécuta un second mouvement de retraite et repassa le Dniester.

Le sultan destitua le grand-vizir Emin Mohammed qui fut décapité, à son arrivée à Andrinople, sans motif sérieux, car il n'avait pas encore essuyé de défaite. On lui avait néanmoins, en cherchant bien, découvert ce crime de laisser l'ennemi opérer des mouvements qui obligeaient l'armée turque à s'épuiser en marches et en contre-marches. Deux autres exécutions, celle du voïvode de Moldavie Callimachi, accusé de trahison et de l'interprète Draca, soupçonné d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, achevèrent de calmer l'opinion surexcitée contre les chefs de l'armée.

Ali Molodovandji succéda à Emin Mohammed. De simple bostandji, il s'était élevé aux plus hautes dignités. Le sultan ayant reproché à son prédécesseur son

inaction, le nouveau grand-vizir conçut le projet de porter la guerre en Padolie et s'éloigna de Chocim, position stratégique de premier ordre. Il passa le Dniester avec son armée qui s'était accrue considérablement pour attaquer les Russes par cinq côtés différents avec une extraordinaire vigueur ; le combat fut meurtrier, mais non décisif. Derrière lui le général Bruce par une habile manœuvre avait, pendant ce temps-là, exécuté un mouvement offensif contre Chocim que le grand-vizir venait d'abandonner et s'en était emparé. Molodovandji éprouva une suite d'autres revers qui le forcèrent de battre en retraite jusqu'à Isakdji.

En même temps Romanzof qui avait remplacé Galitzin faisait son entrée à Yassi où il recevait les hommages des habitants. De leur côté, Tottelben et Medem se signalaient par d'éclatants exploits en Arménie, en Tchercassie et en Géorgie.

Le grand-vizir cependant ne perdit pas courage et Abdi, un de ses lieutenants, répara en partie ces insuccès en remportant une brillante victoire. Il marcha ensuite sur Bucharest y devançant les Russes ; mais il rencontra sur son chemin Stoffeln qui le battit à plate couture et fit dans Bucharest une entrée triomphale. Il est à remarquer que Valaques et Moldaves sympathisaient avec les Russes et qu'en fait la tâche de l'armée moscovite se trouvait singulièrement simplifiée par la trahison des habitants de ces deux provinces dépendantes de la Turquie. Le mufti Pirzadé Osman qui accompagnait l'armée dut rendre un fetwa autorisant des représailles contre les Roumains. La question s'était même posée de savoir s'il ne fallait pas les exterminer tous sans pitié y compris les femmes et les enfants. Ce moyen extrême fut heureusement écarté ; mais la répression n'en fut pas moins sanglante ni moins terrible.

On était peu fondé, d'autre part, à reprocher aux Rus-

ses de profiter des sympathies que leur assurait l'identité de leur religion avec celle des Moldo-Valaques ; ils étaient jusqu'à un certain point autorisés par les lois de la guerre à soulever d'autres pays contre la Turquie pour augmenter ses embarras et l'obliger à disperser ses forces. C'était leur droit strict. Les Russes en usèrent largement, car ils poussèrent les Grecs à se révolter contre la domination ottomane et le comte Orloff, commandant des troupes destinées à la Morée, parvint aisément à armer contre le sultan les populations chrétiennes du littoral. Il était appuyé par une flotte qui, après avoir quitté Arvustadt en 1769 sous les ordres de l'amiral Spiritoff, cingla vers l'Archipel. La Turquie, à vrai dire, ne s'attendait pas à cette attaque par mer, elle se croyait d'autant plus protégée contre une flotte ennemie que c'était la première fois que des vaisseaux russes passaient de la Baltique dans l'Adriatique, puis dans la Méditerranée. Venise violait ainsi la neutralité à laquelle elle s'était engagée. On recruta des troupes à la hâte pour la protection de la Morée où les Grecs se signalèrent par des faits sanglants en massacrant sans le moindre scrupule des Turcs inoffensifs. Orloff y avait débarqué avec quelques soldats, comptant sur la coopération des Grecs auxquels il avait apporté des munitions, des armes et quantités de sacs d'écus. Il mit le siège devant Koron, mais il ne put s'en emparer.

Un autre Orloff, Alexis, appartenant au service de la marine vint à Navarin avec son escadre et mit à terre ses équipages qui furent également battus par les Musulmans de Dulaquo accourus sur les lieux. En somme la campagne des Russes en Grèce aurait complètement échoué sans le concours de la flotte qui remporta une victoire éclatante sur les galères ottomanes à Tscheschmé.

Le capitan Pacha Hassan commit l'insigne imprudence d'attaquer la flotte russe et quoiqu'il parvint à faire sauter le vaisseau amiral, il dut se réfugier avec ses bâtiments dans le port de Tscheschmé où Orloff le poursuivit le lendemain et brûla toute la flotte turque, forte de deux corvettes, de quinze gallions et de cinq schebeks. Ces unités de combat attestent qu'elle n'était pas en force pour se mesurer avec la flotte moscovite. Néanmoins, cette victoire eut un grand retentissement et répara les échecs que les Russes avaient subis dans l'Hellade. On a cherché à établir un parallèle entre cette victoire et celle de Lépante. La vérité est qu'il n'y avait aucune comparaison à établir entre ces deux faits d'inégale valeur.

Lépante avait été le premier sourire de la fortune pour les puissances européennes, Tscheschmé constituait une succès purement matériel sans aucune portée morale, sauf peut-être pour les Russes qui s'affirmaient comme les protecteurs des chrétiens sujets de la Porte. Ce qui décida le divan à faire la paix c'est moins la perte de la flotte à Tscheschmé que les revers de ses armées sur le Dniester, le Danube et en Asie-Mineure. Romanzoff ayant devant lui le grand vizir appuyé par cent mille Tartares, attaqua le camp ottoman à Kartal aidé de ses lieutenants Bauer, Plemjanikoff et Bruce et s'en empara. Toute l'artillerie tomba en ses mains. Une partie des troupes turques avait été rejetée sur Ismaïl que le Khan s'était engagé à défendre contre les Russes. Ceux-ci mirent le siège devant la ville et laissant là quinze mille hommes, ils marchèrent contre Kilia qu'ils enlevèrent aux Turcs. Il fallait maintenant couvrir Ozakow et Akermann également menacées par le vainqueur. Plus les soldats étaient battus et plus le sultan leur distribuait des récompenses pour relever leur courage. En réalité, il craignait une émeute qui eut

subsides de neuf millions de florins que le sultan lui promettait.

Pendant que ces négociations avaient lieu, les propositions de médiation pleuvaient sur le divan. La Prusse, l'Angleterre, la Hollande, la France offraient leurs bons offices au sultan. Il n'avait que l'embarras du choix.

L'Angleterre s'efforçait de persuader au divan par l'intermédiaire de son ministre Muray qu'il ne devait accepter que sa médiation, étant connue, comme chacun sait, pour son parfait désintéressement, tandis que ces Allemands gloutons et ces avides Français devaient être pour la Turquie de véritables sangsues.

La vérité est que l'intervention de la France eût été la plus avantageuse pour les Turcs qui ne pouvaient avoir oublié les services que leur avait rendu la diplomatie française dans la préparation et la conclusion du traité de Belgrade ; Moustapha, toujours bien inspiré, opta néanmoins, qui le croirait ? pour l'Autriche et la Prusse. C'était introduire les loups dans la bergerie. Le prince de Kaunitz pour la Prusse et le baron Thugut pour l'Autriche furent chargés de mener les négociations que les Russes faisaient semblant de repousser, en invitant le divan à traiter directement avec Saint-Pétersbourg.

A ce moment la Porte renouvelait en ces termes l'étonnante proposition du partage de la Pologne, faite à l'Autriche : « Il dépendra entièrement du bon plaisir de la cour impériale, ou de placer un roi à son choix sur le trône de Pologne, ou de partager avec la Porte le territoire de ce royaume ». Hammer fait remarquer que c'est Moustapha, qui conçut le premier le projet du démembrement de la Pologne avant que l'idée n'en vînt à l'esprit de l'impératrice Catherine, de Frédéric II, de Marie-Thérèse et de Joseph II. Peut-on écrire ainsi l'histoire ?

Cependant la France n'était pas restée inactive. Elle cherchait à se concilier le divan et s'attachait particulièrement à lui signaler les dangers qui ne pouvaient manquer de résulter pour lui d'un accord avec l'Autriche relativement à la Pologne, la cour de Vienne ayant arrêté son plan préalablement avec la Prusse et la Russie. Il coûtait si peu à Moustapha de nouer des négociations à droite, à gauche, de tous les côtés, qu'il discuta avec le ministre de France les conditions d'un traité secret. Après le désastre maritime de Tscheschmé, la France avait proposé à la porte de mettre à sa disposition quinze vaisseaux de guerre ; mais elle demandait des subsides. La Porte en offrit à M. le duc de Choiseul et à Saint-Priest et le ministre du roi promit d'user de son crédit à la Cour pour faire aboutir les négociations.

Mais le Reïs-effendi s'empressa de les divulguer au gouvernement autrichien qui, de son côté, fit la même proposition à la Porte, mais non avec la sincérité qu'y mettait la France. Le but de l'Autriche était évidemment de faire échouer ces pourparlers qui traînèrent en longueur et furent finalement abandonnés. En 1771 l'Autriche signait une convention avec la Porte en vertu de laquelle la Turquie s'engageait à lui verser neuf millions de florins et à lui céder la petite Valachie contre la promesse illusoire de l'Autriche de rendre à la Turquie toutes les possessions tombées aux mains des Russes victorieux. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus de l'astuce de l'Autriche ou de la candeur des Turcs que leurs défaites mêmes n'étaient pas parvenues à éclairer sur la gravité de la situation où la duplicité des trois puissances du Nord les avait jetés

Les villes fortifiées de Pérékop, de Taman, de Kaffa, de Keresseh et de Genikala ouvrirent leurs portes aux armées moscovites définitivement maîtresses des pays

tartares. La Russie reconnaissait à ces derniers un simulacre d'autonomie ; car le prince Dolgouroucki eut l'adresse de leur laisser croire que rien ne serait changé pour eux désormais si ce n'est que leurs chefs recevraient leur investiture de Saint-Pétersbourg au lieu de la recevoir du sultan. La différence était pourtant appréciable pour les mahométans qui considèrent le calife comme le chef suprême de la religion.

Mohsinzadé rappelé au grand vizirat au milieu de ce désarroi général s'était employé à réparer les ruines accumulées par son maître et à conduire les négociations engagées avec les deux cours médiatrices. Tandis qu'il se consacrait à cette tâche ardue, l'Autriche mettait le comble à ses perfides manœuvres en proposant à la Porte la réunion d'un congrès.

De son côté la Russie complètement ralliée faisait savoir à l'empereur qu'elle accepterait ses bons offices pour la conclusion de la paix. Un armistice fut signé dont la durée n'était point subordonnée aux travaux du congrès. La Turquie, complètement épuisée en hommes et en argent, avait conservé dans le malheur, sa dignité et sa fierté ; mais l'effet en était médiocre.

De ses grandeurs passées, elle n'avait gardé que la forme, la substance s'en était échappée par ses blessures béantes. Vaincue maintenant, elle ne cachait pas à Thugut qu'elle ne tenait plus à s'intéresser au sort de la Pologne, qu'il lui importait peu que ce pays restât indépendant ou qu'il fût la proie de ses voisins. Pour le traité conclu avec l'Autriche relativement aux subsides, elle ne demandait que la restitution de trois millions déjà versés. Elle voulait même y renoncer si on pouvait lui rendre la Valachie, la Moldavie et la Crimée.

Le congrès tint ses séances à Roustchouk. La Russie formula ses prétentions en une sorte d'ultimatum dans lequel elle demandait au divan : 1° de traiter avec dou-

ceur les habitants de la Valachie et de la Moldavie révoltée contre son autorité et de leur accorder une amnistie pleine et entière ; 2° que les forteresses de la Georgie soient rendues à la Porte ; mais à la condition d'être démantelées et que le commerce d'esclaves soit interdit dans tout le pays; 3° que les ambassadeurs russes soient traités à Constantinople avec plus de déférence que par le passé et que le personnel de l'ambassade et sa domesticité soient exemptés à l'avenir du paiement de l'impôt de capitation et de toute espèce de taxes ; 4° que la grande et petite Kasabata soient cédées à la Russie et que le Khan de Crimée soit désormais choisi par les Tartares eux-mêmes ; 5° que les forteresses de Kertseh et de Yenikala appartiendront à l'empire moscovite, que la Russie soit reconnue garante de l'indépendance des Tartares, que toutes les forteresses de Crimée leur soient rendues, etc.

Ces conditions étaient dures, mais on laissa entendre à la Porte qui si elle accordait aux Russes Kertch et Yenikala ainsi que la libre navigation sur la mer et dans les détroits, les Russes renonçaient à tous les autres avantages. C'était une simple tactique pour amener la Porte à composition. La vérité est que la Russie n'avait pas abandonné l'idée d'écarter la médiation des puissances et de traiter avec le divan de gré à gré.

Elle crut en avoir trouvé l'occasion et voici comment : Les armées ottomanes venaient de remporter quelques succès partiels, elle mit à profit cette circonstance pour faire au divan de nouvelles propositions, quand sur ces entrefaites, Moustapha III vint à mourir.

Ce fut pour la Turquie un événement des plus favorables. Dans les moments de crise, lorsque celui qui préside aux destinées de la nation a donné la mesure de son incapacité, sa disparition de la scène ne peut qu'être utile à la chose publique, attendu qu'elle est susceptible

de résoudre bien des problèmes. Moustapha III attira sur l'empire de grandes calamités ; mais on ne peut lui refuser une certaine ténacité qui lui tenait lieu de caractère. Quand il avait pris une résolution, il s'obstinait dans le dessein de l'exécuter promptement, en brisant tous les obstacles. On affirme que cette énergie lui venait de sa foi dans les forces occultes. Il affectionnait particulièrement les devins, les magiciens et ne consultait pas les sages qui pouvaient lire dans l'avenir beaucoup mieux que les saltimbanques dont il avait rempli son palais. Il n'écoutait pas ceux qui, ayant une connaissance approfondie des affaires, lui prédisaient les événements futurs et il s'en rapportait, pour régler sa conduite, aux élucubrations de ces énergumènes qui prétendaient découvrir dans le sable et le feu le secret de l'avenir. Venus du Maroc, de l'Egypte, de l'Arabie et de l'Inde, ils encombraient la cour du Grand Seigneur. Moustapha ne s'avisa-t-il pas, un jour, d'en demander un à Frédéric II qui lui fit cette réponse que ses astrologues étaient ses généraux et que la seule magie à laquelle il voulait croire était celle de faire manœuvrer les régiments.

Ce qui préoccupait surtout Moustapha, c'était la connaissance des heures propices. Voulait-il remplir une obligation quelconque ? il lui fallait connaître le jour et l'heure favorables où il pourrait le faire utilement. S'agissait-il de prendre une décision ? il consultait auparavant les astrologues qui lui indiquaient le moment auquel il convenait de la révéler à ses ministres. Connaître le temps, c'était pour lui connaître le bonheur ; mais d'où vient alors que ces mêmes astrologues ne l'avaient pas instruit des dangers qu'il allait courir en déclarant la guerre à la Russie ?

Ses historiens font mention des constructions qu'il fit élever pendant son règne : des kiosques, une mosquée,

une fontaine publique, des cuisines pour les pauvres, tout ce qui, pour le musulman, constitue des œuvres pies. Tout cela était méritoire, sans doute, mais n'eut-il pas été mieux inspiré en travaillant à la prospérité de ses Etats ? Le plus étrange, c'est que les Turcs ne jugent pas leurs sultans aussi sévèrement qu'ils mériteraient de l'être et il est rare qu'ils les condamnent en leurs écrits. Ils ont à leurs yeux un caractère sacré qui leur confère une sorte de *bill* d'innocence, quelque forfait qu'ils aient commis, de quelque délit qu'ils se soient rendus coupables. Ce sont pour eux des êtres privilégiés. Les éloges pompeux qu'ils décernent indistinctement à tous leurs monarques, aux bons comme aux plus mauvais d'entre eux, ne sont pas de vains mots, ils répondent à leurs convictions. Et de même qu'ils placent leurs sultans au-dessus de tous les souverains, ils se considèrent, eux, comme étant supérieurs à tous les autres peuples. Et s'il en est ainsi, si telle est leur croyance, comment adopteraient-ils une civilisation créée par des races inférieures ? A la réflexion ils devraient pourtant reconnaître que la civilisation appartient à l'humanité toute entière et que chaque peuple est tenu de lui apporter sa cote-part. Or, qu'est-ce que les Turcs lui ont donné jusqu'ici ? Rien.

Ont-ils donné à l'humanité un Descartes, un Pascal, un Diderot, un Montesquieu, un Lavoisier, un Ampère, un Arago, un Laplace, un Lamarck, un Pichat, un Guifat, un Thiers, un Byron, un Walter-Scott, un Shakespeare, un Pitt, un Disraëli, un Gladstone, un Gœthe, un Leibniz, un Kant, un Bismarck, un Cavour, un Avéroès, un Eben-Khaldoun, ont-ils produit des artistes comme l'Italie, des philosophes comme l'Allemagne, des historiens, vraiment dignes de ce nom, comme en compte la France ? On vit rarement dans un pays une telle pénurie d'hommes. Certes les Turcs ne sont pas moins doués

que les autres peuples ; mais ils n'ont pu développer leur intelligence sous le régime d'oppression et d'ignorance qui les régit et auquel ils demeurent attachés quand même.

S'ils ne veulent pas suivre l'exemple des gouvernements européens ni adopter leurs méthodes d'éducation, que n'imitent-ils donc les Arabes qui ont laissé une trace lumineuse dans l'Histoire ; que n'imitent-ils encore les Hongrois avec lesquels ils ont plus d'affinités, Turcs et Hongrois appartenant, assure-t-on, à une même souche et ayant une commune origine (1) ? La race hongroise n'est en rien inférieure aux races européennes. Elle n'a pas seulement produit d'illustres capitaines et d'innombrables héros, elle a donné naissance à des penseurs, à des hommes de science et à des artistes d'un incomparable talent. Les Turcs ont cette heureuse fortune d'avoir des liens de parenté avec les Hongrois et d'être les coréligionnaires des Arabes, de tenir en un mot, à la fois, de l'Orient et de l'Occident. Se peut-il que, par la seule faute des sultans, victimes eux-mêmes d'un régime odieux, ils aient déjà perdu

(1) « Nous autres Hongrois, m'écrit à ce propos un savant éminent, M. l'abbé Dr E. Kavacsoul, vice-archidiacre du district de Gyôr-Péer (Raab), orientaliste distingué, « nous autres Hongrois nous avons fait beaucoup de recherches sur l'origine de notre nation et il n'y a pas de fantaisie, mais la vérité historique dans l'assertion que les Hongrois et les Turcs descendent de la même souche altaïque. Cette assertion est prouvée par la linguistique et l'ethnographie. Nos ancêtres, en venant en Europe, avaient une telle ressemblance avec les hordes turques tatares que les historiens bysantins les appelaient Turcs ».

J'avais émis cette opinion que les Turcs, venus de l'Altaï, appartenaient non à la race jaune, mais à la civilisation chinoise et je les avais comparés aux Pavillons Noirs ou à l'une de ces tribus tatares qui confinaient à la Chine. Je me range volontiers à l'opinion du savant orientaliste qui m'a adressé cette rectification, encore que le fait qu'après huit siècles de séjour en Asie centrale et en Europe les Turcs ressemblent par tant de côtés aux Chinois soit à retenir.

(*L'auteur.*)

quelques siècles en atermoiements, en tergiversations, menant ainsi une existence précaire au milieu des nations civilisées et traînant le boulet du despotisme, comme s'ils eussent été de vrais galériens, eux, les glorieux soldats dont le monde entier admire le courage et le désintéressement ?

CHAPITRE VII

ABDUL HAMID Ier

Agissements du comte Orloff en Syrie. Relations de la Syrie et de l'Egypte. Caractère des habitants. Influence du peuple syrien sur la civilisation de l'Occident et sur les mœurs de ses peuples. — Rapports cordiaux entre Musulmans et Chrétiens. — Ecoles syriennes, progrès des sciences, de l'art et de l'industrie. — Défaite d'Alibey. — Succès de cheik Daher. — Sa mort. — Revers des armes turques en Asie et en Europe. — Traité de Kaïnatdjé (1774). — Prépondérance de la politique russe. Les czars maîtres de la Tartarie, de la Georgie et de l'Arménie. — Les Arméniens. — Partage de la Pologne. — Dangers de ce partage pour la Turquie. — Dénoûment fatal. — Succès de la diplomatie russe. — Opposition du divan — Desseins secrets de la Porte. — Entente de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche au sujet de la Pologne. — Catherine II et les philosophes français. — Jugement sur Catherine. — Le traité de Kaïnatdjé et les puissances étrangères. — Liberté accordée à la navigation russe. — Mort d'Abdul Hamid Ier. — Patriotisme de ce monarque.

Poursuivant la série de ses exploits, le comte Orloff s'était enhardi jusqu'à vouloir soulever contre la Porte les populations de l'Asie et celles de l'Afrique. Ayant gagné à la cause russe, Alibey, le plus puissant des cheik-el-Beled de l'Egypte et du Soudan, celui-ci avait lancé aussitôt un manifeste invitant tous les habitants de la Palestine et de la Syrie à secouer le joug ottoman. Cheik Daher qui s'était rendu maître de St-Jean-d'Acre entretenait depuis longtemps d'excellentes relations avec Alibey, il répondit à cet appel et les deux chefs ayant réuni leurs forces attaquèrent les soldats du gouverneur turc de Damas sur lesquels ils remportèrent un

premier succès. Cette diversion tentée par le comte Orloff fut très habile ; car elle devait nécessairement inquiéter le divan et lui créer de nouveaux embarras. De la Syrie la rébellion pouvait s'étendre à la Mésopotamie et gagner l'Arménie, mettant à feu et à sang toute l'Asie Mineure.

De temps immémorial la Syrie gravite autour de l'Egypte à laquelle l'attachent des traditions séculaires. La nature, au surplus, semble ne les avoir tant rapprochées l'une de l'autre que pour les inviter à s'unir intimement, à se pénétrer, à conclure enfin, sinon un mariage d'amour, tout au moins un mariage de raison. Le tempérament des deux peuples diffère, en effet, essentiellement. Si l'Egyptien est sédentaire, le Syrien est nomade ; comme Arabe, le désert l'attire et comme Phénicien, la mer le sollicite constamment à sortir de chez lui, à se répandre au dehors. L'Egyptien est laboureur, le Syrien est commerçant et industrieux. L'un aime la servitude, l'autre la liberté. Le premier est indolent et paresseux, le second est remuant et actif. Ni l'un ni l'autre n'aime les Turcs ; mais l'Egyptien leur est resté dévoué à cause de leur passé, alors qu'il trouvait auprès d'eux une protection contre la tyrannie des mamelucks, tandis que le Syrien ne leur est attaché, pour ainsi dire, que par la communauté de religion et s'affranchirait volontiers de leur joug, s'il le pouvait.

L'Egypte fécondée par le Nil, réchauffée par le soleil africain, jouit d'un sol productif d'une richesse inouïe ; la Syrie entourée de déserts et de sites escarpés est moins fertile, encore qu'elle soit sillonnée de nombreux cours d'eau du nord au sud et traversée par deux chaînes de montagnes qui tempèrent les ardeurs de son beau ciel. C'est une contrée poétique qui nourrit ses enfants sans les enrichir, où l'atmosphère est pure, l'air extrêmement léger et où l'esprit a pour ainsi dire des ailes, voltigeant

sur les hauts sommets, sur les plaines au-dessus des vagues. La modération de la Méditerranée donne à ses habitants cette élégance et cette distinction qui sont l'apanage de la race arabe. L'intelligence du Syrien s'y développe avec une prodigieuse fécondité. Elle est vive et pénétrante, si vive même, qu'elle nuit souvent à son jugement. La réflexion n'est pas, en effet, chez lui, une qualité dominante. Il possède plutôt un caractère primesautier plein de fantaisies et de caprices et pétri d'amabilité. Sa politesse, sa courtoisie égalent celles des peuples les plus policés de l'univers. Son langage est expressif, sans être outré ou emphatique, comme celui des Persans ; l'hospitalité qu'il exerce envers les étrangers est restée proverbiale.

Son sang, mélange de plusieurs sangs, composé hétérogène de toutes les races qui ont vécu dans la vallée centrale de l'Euphrate ainsi que des résidus ataviques dont il a hérité des ascendants, forme une singulière mixture. A tous ces éléments il ajoute l'acquit moderne. En résumé, le Syrien emprunte à l'Arabe nomade son humeur vagabonde, au Phénicien sa vie aventureuse, au Juif son caractère impérieux et son amour pour le lucre, à l'Assyrien ses aptitudes pour les sciences et le calcul, au Grec son goût pour la littérature et les arts, au Persan son amour pour la poésie, au Turc son courage, mais, par contre, il ne possède, au même degré, aucune des qualités qui distinguent les races nordiques, la fermeté et la constance lui font défaut.

Grecs, Phéniciens, Syriens et Arabes ont navigué tour à tour poussés vers cette grande cuvette de la Méditerranée, jusqu'à ce qu'ils aient débarqué en Europe, les Egyptiens, eux, sont restés confinés dans leur vallée. Les premiers ont fécondé les races latines et il est hors de doute que la civilisation européenne est fille de la Grèce, de la Phénicie, de la Syrie, de l'Arabie plus que

de Rome et de Bysance. Un écrivain français a porté ce jugement sur l'antiquité : « Trois génies se partagent l'antiquité : le génie de l'Orient fait de contemplation et de symbolisme, le génie grec qui fut pardessus tout celui de la spéculation philosophique, enfin le génie latin qui fut celui de l'action et du droit ». Or la Syrie est après la Grèce, de toutes les contrées de l'Orient, celle qui eut les relations les plus suivies avec le monde latin. La domination turque elle-même ne suspendit pas ces relations et, après les croisades, on les vit se multiplier, malgré l'opposition des sultans.

La France, dans les temps les plus reculés, Venise et Gênes, au Moyen Age, entretenaient avec le Levant et notamment avec l'Egypte et la Syrie un commerce des plus actifs. Le voisinage de la Palestine, la conquête de la Syrie par les Croisés qui y séjournèrent pendant plus d'un demi-siècle avaient fait de cette contrée un lieu d'attraction pour les voyageurs de distinction.

Après la disparition des Francs chassés par Saladin, les relations de l'Occident avec la Syrie ne furent pas interrompues et contribuèrent dans une large mesure au développement de la civilisation en Europe.

L'intimité dans laquelle les Français vécurent avec les Syriens, tant chrétiens que musulmans, avait fait subir au costume et à l'armement des Croisés, bien des modifications : le vêtement acquit plus d'ampleur, le casque fut surmonté du *coffié*, le sabre recourbé remplaça l'épée et la lance fine et élégante la hache d'arme. Le harnachement des chevaux devint plus luxueux. Les seigneurs francs ne dédaignaient pas de se vêtir quelquefois du costume arabe. Ils trouvaient que l'habit de Saladin seyait à leurs tailles ! « Vous savez, écrivait le comte Henry de Champagne au prince mahométan qui lui avait envoyé en cadeau un de ses magnifiques

costumes, que la tunique et le turban sont loin d'être en opprobre chez nous, et je me servirai certainement de vos présents ». Les meilleures relations, nous le répétons, existaient entre les princes chrétiens et les émirs. C'était le temps des véritables fraternités chevaleresques. La foi jurée était gardée scrupuleusement de part et d'autre. Des armistices, voire même des traités de paix, étaient conclus sur parole et chacun restait fidèle à ses engagements. Les fêtes succédaient alors aux combats. Les barons recevaient une large hospitalité chez les princes musulmans qui, à leur tour, étaient accueillis dans les forteresses et les demeures seigneuriales avec le même luxe et le même apparat.

On se livrait dans ces réunions où régnait la plus parfaite cordialité à des exercices militaires et particulièrement au jeu préféré des Arabes, le *Jérid*, dans lequel on voyait déjà se dessiner la forme des tournois. Ah! les belles chevauchées et les superbes cavalcades que celles qui avaient lieu, au Moyen Age, sous le ciel de la Syrie et dans lesquelles figuraient les Saladin, les Noureddin, les Guy de Lusignan, les Omfroy, les comtes d'Antioche, de Tripoli, d'Edesse, de Champagne, de Châtillon ainsi que les plus célèbres guerriers! Un souffle de tolérance avait passé, pour ainsi dire, sur cette époque désolée par les guerres de religion. La Syrie fut toujours, du reste, la terre classique de l'Orient. Elle avait ses écoles et ses académies où se sont illustrés tour à tour tant de savants connus dans les annales de l'Histoire. Nous ne citerons que quelques noms :

Aboul-Faradj l'éminent syrien jacobite et son maître, le nestorien Jacob, Kémal-Eddin, El-Batani, surnommé le Ptolémée des Arabes, Aboulwafa, Eben-Younès, Malek Mouzaffer, prince de Hama, Aboul-Hassan, Eben Khardabeh, Maçoudi et tant d'autres hommes remarquables par leur savoir, parmi lesquels on compte des

géographes, des historiens, des astronomes, des médecins et des philosophes.

Tripoli, Acre, Antioche, Damas, Mossoul, Bagdad étaient autant de foyers de science. L'école d'Edesse est demeurée célèbre dans l'histoire comme celles d'Antioche, de Harran et de Beyrouth. Ni la noblesse française, ni le clergé latin ne restèrent indifférents au mouvement intellectuel et scientifique des Arabes. Plusieurs prélats parlaient couramment la langue du Coran et lisaient dans le texte les ouvrages des auteurs syriens. Beaucoup d'entre eux se distinguèrent par leur érudition, notamment Guillaume de Tyr. Les Sagette, les Balian, les Geoffroy, les Coron et les Baudoin furent les premiers orientalistes de l'Europe. Les vieilles forteresses et les anciens monastères, dont on aperçoit encore les ruines, attestent, enfin, le goût des Croisés pour la belle architecture orientale.

La citation suivante de M. Rey (1) donne au surplus une idée exacte des progrès de l'industrie arabe au Moyen Age. « L'intérieur des maisons, écrit-il, était orné de riches tentures en soie de Tripoli, d'Antioche, de Tarse et de Damas. Les poteries émaillées aux riches couleurs, les porcelaines de Chine ainsi que ces belles verreries arabes de Syrie et d'Egypte, dont les mosquées du Caire et de Damas conservent encore de si précieux échantillons, abondaient aussi dans les somptueuses demeures arabes. Partout sur les dossiers étincelaient des cuivres damasquinés, sortis des ateliers de Mossoul et de Damas qui produisaient alors ces admirables vases, ces lampes et ces aiguières, existant encore en grand nombre et parmi lesquels nous trouvons fréquemment des pièces exécutées par les artisans arabes pour des princes francs et

(1) *Les colonies franques en Syrie aux* XIe, XIIe *et* XIIIe *siècles*, par E. Rey.

portant des symboles chrétiens ou des inscriptions islamiques.

Tant de choses précieuses furent transportées de la Syrie en Europe, que l'art et l'industrie des Arabes ne tardèrent pas à s'y répandre. Il y eut vers cette époque comme un transbordement et, si j'ose le dire, comme un sauvetage des richesses scientifiques et artistiques de la Syrie et de l'Egypte qui furent versés en Occident. Au moment où les Mogols et les Tartares allaient couvrir ces pays d'épaisses ténèbres, c'était le plus heureux résultat que l'on pût espérer pour la civilisation.

Le Syrien a donc raison d'être fier de son pays, de son origine, de son histoire. Il sent palpiter en lui le souvenir d'un passé glorieux, ce qui ne laisse pas, quelquefois, d'inquiéter les Turcs ses maîtres ; mais en même temps il est trop perspicace et trop avisé pour ne pas comprendre que son intérêt lui commande de rester fidèle au gouvernement qui détient Constantinople ; car là est la garantie de l'amélioration de son sort et de sa libération future. L'empire ottoman ne saurait se refuser plus longtemps à toute réforme, il suivra forcément la marche du progrès général, entraîné par l'exemple de ses voisins et par les nécessités ambiantes. Alors seulement l'Egypte et la Syrie recevront la récompense due à leur attachement aux califes. Egyptiens et Syriens sont aujourd'hui pénétrés de cette vérité que la perte de Constantinople aurait pour conséquence fatale leur asservissement définitif par l'étranger qui ferait peser sur eux un joug plus intolérable que celui des Ottomans.

Il faut croire que c'était aussi l'opinion de la majorité des habitants de ces deux contrées quand Orloff y fit débarquer ses troupes pour soutenir les rebelles contre l'autorité légitime du sultan. Une telle tentative était vouée à un avortement certain.

Trahi par un de ses parents, Alibey subit des revers et

se retira auprès de Cheik Daher. Ils reprirent ensemble l'offensive et marchèrent à la délivrance de Saïda assiégée par Osman Pacha aidé des Druzes devenus ses auxiliaires. Daher ne disposait que de six mille cavaliers, de huit cents mamelucks appartenant à Alibey et de deux milles fantassins. Secondé par la flotte russe, il attaqua l'armée d'Osman Pacha forte de trente mille hommes dont dix mille cavaliers et gagna la bataille.

La flotte russe bombarda ensuite Beyrouth en 1773 et Cheik Daher vint mettre le siège devant Jaffa qui résista à ses assauts. Alibey se séparant à ce moment-là de Cheik Daher, reprit seul l'offensive contre son beau frère Abouzeheb, il n'était pas cette fois en force et fut battu devant Salhié, malgré la présence dans son camp de quelques compagnies russes que le commandant de la flotte avait mises à sa disposition. Il combattit en héros défendant sa vie jusqu'à ce que, blessé de deux balles, il tombât aux mains de ses ennemis. Il fut conduit au Caire où il mourut, quelques jours après, des suites de ses blessures.

Cependant Cheik Daher soutint avec succès la lutte qu'il avait engagée contre les Turcs. C'était un paladin d'une haute envergure, un homme d'action, réputé pour son courage et sa modération après la victoire. Il eut après pour successeur le fameux Djezzar Pacha, surnommé le boucher à cause de ses cruautés.

La Porte accueillit avec joie la nouvelle de la déroute d'Alibey et celle de la disparition de Cheik Daher. C'etait une bien faible compensation aux sanglantes défaites que ses armées avaient subies sur le Danube et en Crimée.

La révolte qui venait de se terminer si heureusement en Egypte et en Syrie n'était, d'ailleurs, qu'un épisode de cette longue guerre à laquelle il devenait difficile

d'assigner un terme. Les ulémas, notamment, se montraient opposés à la conclusion de la paix et ni les nouveaux revers subis par l'armée ottomane en Crimée, ni la prise des forteresses du Danube n'ébranlèrent la résolution de ce corps savant.

Mohsinzadé, sur lequel le parti des ulémas faisait fond paraissait certain lui-même de gagner la bataille qu'il allait engager, le contraire eut lieu. Ses troupes s'étant débandées après le premier choc, il s'était replié sur Choumna qu'il dut abandonner. Il sollicita une suspension d'armes qui lui fut refusée et pressé par les généraux russes, il réunit un divan à Kaïnardjé et négocia directement avec le vainqueur. La paix fut signée avec le grand vizir le jour même de l'anniversaire du traité de Pruth dont il effaçait la honte.

Indépendamment des conditions onéreuses qu'il imposait à la Turquie, ce traité forçait la Porte à payer à la Russie une indemnité de quatre millions de roubles. En revanche la czarine voulut bien adoucir les clauses concernant les Tartares et consentit au maintien des droits du sultan, comme chef religieux des Musulmans. C'était une concession toute platonique quoiqu'elle impliquât l'obligation pour le nouveau khan de demander l'investiture au divan. La Russie n'en restait pas moins la protectrice des Tartares sur lesquels elle allait exercer dorénavant un sévère contrôle.

En d'autres termes, ils cessaient d'être pour la Turquie des vassaux, comme par le passé, et devenaient simples tributaires de la Russie. Ce ne fut pas le seul avantage que cette puissance retira jusque-là de sa politique persévérante. La Géorgie était entrée dans la sphère de son influence et elle avait conquis une partie de l'Arménie majeure, laissant la partie orientale de cet antique royaume à la Perse, tandis que la Turquie s'était depuis longtemps appropriée l'Armé-

nie Mineure dont elle avait détruit l'indépendance. Cette pauvre Arménie, n'est-elle pas l'image de la Pologne. Partagée en trois tronçons, ne subit-elle pas le même sort que sa sœur occidentale, avec cette aggravation que les Turcs ses maîtres paraissent loin de se douter qu'ils lui doivent quelque justice ou tout au moins quelque pitié. Les Arméniens, en effet, sont beaucoup mieux traités en Russie et en Perse que dans l'empire ottoman où ils sont livrés sans défense aux déprédations des Kurdes, à la rapacité des fonctionnaires et au fanatisme de la populace. Leur pays sur lequel ils ont longtemps régné, qu'ils ont illustré par des hauts faits d'armes et par des manifestations scientifiques, artistiques et littéraires est devenu leur tombeau. A la vérité, leur vie comme peuple, glorieuse de tous points, ne fut point favorisée par la fortune. Il est de ces nations dont la destinée est de souffrir.

Placés sur la route des invasions, les Arméniens furent tour à tour écrasés et foulés aux pieds des chevaux par les Assyriens, les Mèdes, les Romains, les Mongols, les Persans, les Turcs et les Russes.

Quant aux malheureux Polonais, pas un seul mot d'eux dans le traité de Kaïnardjé et dès ce moment on pouvait les considérer comme perdus. Le partage de ce royaume se fit en trois fois dans l'espace de vingt années comme si on eût voulu prolonger le martyre de la victime.

L'attachement des Polonais à leur religion, la situation de leur pays placé entre deux Etats chrétiens, l'un orthodoxe, l'autre protestant, la duplicité de l'Autriche catholique furent les causes déterminantes de leur perte. La Turquie eut à son tour grandement à souffrir de la disparition de ce royaume qui lui servait de rempart contre la Russie. Il valait certes la peine que le divan s'armât pour assurer son indépendance menacée par les ambitions de ses voisins. Si des inté-

rêts divergents avaient divisé les deux gouvernements, de réelles sympathies existaient entre leurs peuples. Les Polonais, au surplus, avaient de grandes affinités avec les Turcs tout comme les Hongrois. Ils étaient braves les uns et les autres, soumis, tous les deux, à une oligarchie avide et rapace. Ils étaient partagés également en trois castes : la noblesse, le clergé et le peuple. Polonais et Turcs avaient enfin des chefs vaillants, mais une administration détestable.

Pas plus qu'en Turquie, la noblesse en Pologne n'était héréditaire. Il en était de même des distinctions honorifiques et de tous les privilèges.

Le roi comme le sultan les donnait à qui il lui plaisait avec cette différence, toutefois, qu'il ne pouvait les reprendre, tandis que tout était permis au Sultan. Souverain absolu, il ne reconnaissait aucune limite à son pouvoir. Tout portait donc les Polonais et les Turcs à s'unir, ce qui ne les empêcha pas de se battre avec acharnement, les Polonais, pour obéir aux ordres de Rome, les Turcs, parce qu'ils étaient forcés de lutter contre l'Autriche et ses alliés. Or, la Pologne formait l'arrière-garde de l'armée chrétienne, une arrière-garde héroïque que l'on rencontrait souvent aux postes périlleux. Si la Pologne avait été mieux conseillée, elle aurait recherché ainsi que la Hongrie l'alliance de la Turquie et celle de la France. Cette coalition lui aurait plus profité (les événements l'ont assez démontré) que l'amitié de l'Autriche.

A la distance d'un siècle révolu, il est aisé d'émettre des critiques judicieuses sur la conduite des gouvernements ; mais les hommes d'état de cette époque si tourmentée pouvaient-ils prévoir tout ce qui est arrivé et n'y a-t-il pas quelque injustice à venir leur reprocher leur imprévoyance cent ans après ?

En tout cas, on ne saurait rendre Mohsinzadé et le

sultan responsables des conséquences du traité de Kaïnardjé. La partie engagée était déjà bien compromise, quand Abdul Hamid Ier et son ministre furent appelés à dénouer cette terrible situation. Que pouvait la Turquie après ses défaites sinon se hâter de conclure la paix. Du moins essaya-t-elle d'exploiter contre les Russes la jalousie de l'Europe en les comblant de ses faveurs et en accordant aux ambassadeurs du czar des prérogatives spéciales. Les effets de cette habile politique ne se firent pas longtemps attendre. Les symptômes d'un antagonisme entre les divers cabinets européens et la Russie commencèrent à se manifester et, dans plus d'une chancellerie, l'on opinait déjà pour la nécessité d'un rapprochement avec la Turquie. L'évolution ne fut point rapide ; car la jeune diplomatie russe qui avait fait des progrès surprenants veillait sur ses intérêts avec une vigilance qu'on ne saurait assez admirer. Depuis Richelieu et Mazarin, elle s'était distinguée en Europe, tant par son activité que par son tact et sa grande finesse. Elle avait attiré l'Autriche dans sa sphère d'action, elle exerçait une sorte de fascination sur l'Allemagne et sur l'Angleterre en particulier, se faisant de son amitié avec les Etats protestants un levier, un point d'appui contre l'Autriche.

Lorsque celle-ci fut mieux instruite des desseins de la Russie, elle n'osa rompre ouvertement avec elle, car, d'une part, elle redoutait les effets meurtriers d'une alliance de l'empire moscovite avec la Prusse et d'autre part elle ne pouvait se fier sur la France qui, tant de fois, ourdit contre elle des complots. Louis XV lui-même avant qu'il eût modifié sa politique ne lui cherchait-il pas querelle en soutenant par les armes contre Marie-Thérèse les prétendus droits de son rival le duc de Bavière. Que pouvait, d'ailleurs, valoir une protection accordée par Louis XV à la malheureuse Pologne ?

Cette protection aurait été probablement platonique. D'autre part, les quelques encouragements donnés par la Turquie ne suffisaient pas à enrayer le mouvement hostile qui s'était dessiné contre cet infortuné pays.

La situation étant telle que nous la dépeignons, il est même surprenant que la Turquie ait pris à cœur les intérêts des Polonais et l'on ne peut se l'expliquer que par cette raison secrète que nous avons révélée à savoir que la Turquie était également désireuse de participer au démembrement de la Pologne. C'était son droit et toute autre puissance en eût fait autant, elle était aussi fondée que les Etats voisins à revendiquer une partie de la Pologne, elle garda les mains nettes mais ses intentions ne furent pas aussi pures ni aussi désintéressées qu'on s'était plu à le proclamer. Il y eut impuissance et par conséquent renonciation. Doit-on le regretter ? Nullement. Au contraire, on doit féliciter les Turcs de n'avoir pu réaliser leur projet. Leurs défaites eurent cette heureuse conséquence de les empêcher de commettre un grand forfait.

Cruelle ironie du sort ! Les Polonais avaient abondamment versé leur sang pour conserver à l'Allemagne son autonomie, à l'Autriche sa prépondérance, au sud de l'Europe, et voici qu'après la victoire, ce sont ces deux pays qui s'entendent avec la Russie pour ravir sa liberté à un peuple qui avait rendu les plus éclatants services à la chrétienté. Les nations prodigues de leur sang ressemblent par certains côtés aux individus qui dépensent follement leur avoir. Tombés dans une profonde détresse, ils se voient délaissés par ceux qui se disaient leurs amis.

Deux femmes — le beau sexe est redoutable quand il marche dans la voie du crime — et un homme, Frédéric II, qui fut leur complice, accomplirent cette mauvaise action. La moins coupable fut sans contredit Cathe-

rine II qui, après tout, ne devait rien à la Pologne, la plus criminelle fut cette Marie-Thérèse qui eut les instincts d'une bourgeoise et les ambitions d'un conquérant. Elle viola impudemment ce qu'il y a de plus sacré au monde, les obligations supérieures de sa foi, en s'alliant aux protestants et aux Russes pour le démembrement d'une monarchie catholique qui avait été pour l'Autriche un solide rempart.

Quant à Frédéric II, il fut le plus cynique, il procéda à ce partage avec une conscience tranquille comme un opérateur qui ampute un membre, ne cachant pas du reste, la satisfaction personnelle qu'il en éprouvait, ce pendant que la France, voyant l'inutilité de ses efforts pour sauver ce pays auquel elle s'était grandement intéressée dans le passé, s'emparait du duché de Lorraine, faible compensation dont Louis XV dut se contenter faute de mieux.

Voltaire donna son approbation à cette politique spoliatrice. Voir le protestantisme s'allier à l'orthodoxie russe pour abattre l'une des plus anciennes citadelles de l'Eglise romaine, quelle joie pour l'ami de Frédéric II ! Voltaire considérait, en outre, les Turcs et les Musulmans comme les ennemis de la civilisation, il voyait leurs mosquées par terre, leurs forteresses démantelées, leurs villes détruites. Il se réjouissait lui, le philosophe humanitaire, de ce que le favori de la czarine avait noyé la Crimée dans le sang, il espérait même que Catherine II planterait bientôt ses étendards victorieux sur Sainte-Sophie, régnant ainsi sur les détroits et faisant triompher en Orient le schisme grec. Quel admirable français que Voltaire ! Il était, on le sait, un des fervents admirateurs de Catherine II comme il fut un des adulateurs de Frédéric. Les Diderot et les autres philosophes étaient de cette force. Si, au moins, ils avaient assuré la grandeur de leur patrie !

Un historien moderne (1) parlant du voyage de l'impératrice de Russie en Crimée s'exprimait en ces termes : « Le fils de Marie-Thérèse figurait parmi les plus assidus courtisans de Catherine dans son fameux voyage en Crimée où son favori Potemkin faisait surgir comme par enchantement sur le passage de sa souveraine, des fermes, des châteaux, des villages et des populations improvisées. C'était une vie de gala, une cour en voyage, une prise de possession fantastique avec cortège de philosophes, de poëtes et d'adulateurs ; une farce d'opéra ou plutôt comme le dit Byron, c'était la mise en scène du boudoir d'une sexagénaire avec les boucheries d'Ochaskow et de Braïla pour intermèdes ».

En dépit de ce jugement, la femme hautaine et impudique qui traînait derrière son char de triomphe les empereurs, les philosophes et les poëtes, était incontestablement une femme de génie. Elle avait découvert le principe des nationalités. C'est elle qui alluma les torches des brûlots qui, dans les mers helléniques, incendièrent la flotte turque, montrant aux Grecs qu'à la lueur de ces brûlots, ils pouvaient recouvrer leur indépendance. C'est elle qui incita les Moldo-Valaques à se révolter pour revendiquer leurs libertés à l'ombre du drapeau moscovite et, chose plus étonnante encore, c'est elle qui obtint de la Porte l'émancipation des Tartares, émancipation qui devait tourner entièrement à son avantage.

De telles femmes peuvent soulever l'indignation d'un lord Byron, elles n'en restent pas moins parmi les grandes figures de l'Histoire. Catherine II fut puissante, comme la nature, et, comme la nature, elle fut insatiable. Elle enfanta dans le sang et dans les désordres de sa vie de grandes œuvres qu'elle n'eût peut-être pas accom-

(1) *Papes et sultans*, par Félix Julien.

plies si elle était restée une vierge pure et candide. La tzigane livonienne nous voulons parler de la première Catherine fut son initiatrice, mais elle la dépassa par ses conceptions hardies. L'une avait trouvé dans son cœur l'inspiration qui devait assurer le salut de son auguste époux et l'autre dans sa raison le moyen de venger le fondateur de la puissance moscovite et d'asseoir solidement son empire sur la Mer Noire et la Mer Caspienne, entreprise colossale accomplie par une femme qui sut faire passer dans l'âme de ses généraux une étincelle de son génie et le fulgurant éclair de sa volonté souveraine.

Le dix-huitième siècle qui fut fécond en événements plus extraordinaires les uns que les autres, enfanta des êtres exceptionnels : Pierre le Grand, Catherine Ire, Charles XII, Frédéric II, Marie-Thérèse, Catherine II, Louis XIV, les hommes de la grande révolution et enfin Bonaparte.

Le traité de Kaïnardjé fut considéré à juste titre par les cours étrangères comme étant de nature à porter la plus grave atteinte aux droits des autres puissances. Par la liberté accordée à la navigation russe, il laissait la capitale de l'empire ottoman exposée à un coup de main de la part d'une armée moscovite. De plus la crainte si justifiée d'une invasion, agissant fortement sur le divan, devait donner à l'influence russe à Constantinople une extension considérable. L'Autriche elle-même en comprenait jusqu'à un certain point tous les dangers et Thugut écrivait à l'empereur dans l'année où fut signé le traité. « L'affreux désordre qui depuis le commencement de la guerre n'avait jamais atteint le degré où l'administration insensée de Mohsinzadé a conduit cet empire, l'imbécillité et la faiblesse du gouvernement tout à fait incapable de choisir les moyens convenables pour réparer ses malheurs, la nature des futures négociations dont la direction est confiée au

pusillanime grand-vizir subjugué d'avance par la terreur que lui inspirent les armes russes, tout cela et d'autres causes encore n'admettent presqu'aucun doute que l'habileté bien connue des Russes saura cette fois pousser leurs exigences plus loin que jamais ». Et il ajoutait en propres termes : « C'est avec douleur que je prévois les tristes conséquences qui résulteront pour la religion catholique de la supériorité de la religion schismatique ». Pour les Turcs, la différence n'était guère appréciable. Grecs schismatiques, catholiques ou protestants, que leur importait ! Les schismatiques russes leur étaient, au contraire, moins odieux que les autres chrétiens, soit à cause du grand nombre de Grecs qui vivaient sous leur domination, soit parce que, nés d'hier, ils n'avaient point été mêlés aux guerres des croisades, soit parce que le despotisme des Russes s'accordait parfaitement avec la tyrannie qu'ils pratiquaient eux-mêmes. Les despotes arrivent toujours à s'entendre. Mais tandis que chacun compatissait au sort des Turcs pour avoir signé le traité de Kainardjé, eux du moins ne trouvaient pas qu'ils fussent à plaindre. Ce n'était pas le premier traité désastreux qu'ils subissaient : ne pouvaient-ils en dicter un autre à la faveur de quelque victoire ?

Abdul Hamid Ier fut un prince malheureux. Appelé à recueillir un lourd héritage, celui que lui avait légué son prédécesseur, il eut le courage de tenter une dernière fois la fortune des armes et cet autre courage, non moins méritoire d'accepter la défaite et de ratifier le traité de Kaïnardjé.

Cinq ans après, il essaya de nouveau, mais en vain, de prendre sa revanche, ses armées furent battues et la perte d'Ozakow acheva de rendre tout à fait précaire la situation de son empire. L'Histoire impartiale dira de lui qu'il est mort des chagrins éprouvés par les défaites

de ses armées. Il ne fut pas inhumain et montra même une grande sollicitude à son neveu, l'héritier du trône, exemple rare dans la famille d'Osman. Ses relations avec les puissances étrangères furent cordiales en temps de paix, et si cela eût été possible, il aurait certainement conclu avec Louis XV un traité d'alliance qui eût profité aux deux pays. Il mourut à l'aurore de la Révolution française. A ce moment-là, moment grave, la Turquie avait abdiqué renonçant à intervenir dans les affaires européennes. Hypnotisée en quelque sorte par la Russie, elle allait profiter de ce répit pour faire un retour sur elle-même et tenter quelques réformes.

Abdul Hamid Ier en avait senti la nécessité ; mais, occupé des événements de la guerre, vivant d'ailleurs avec les ulémas et les chefs du parti fanatique, il n'y arrêta qu'un instant sa pensée. Comment pourrait-on lui en vouloir ? S'il commit des erreurs en était-il seul responsable ? Il avait vécu pendant quarante-trois ans dans un complet isolement, en un état d'hébétude et de somnolence facile à comprendre, ne recevant aucune nouvelle du dehors, ne sachant rien de ce qui passait par de là les murailles de sa prison, ignorant tout même les événements d'importance secondaire, même les faits quotidiens, craignant enfin d'être empoisonné ou étranglé. De quoi un tel prince peut-il être capable en montant sur le trône ? Aussi n'est-on autorisé à faire aucun reproche à Abdul Hamid Ier et l'on doit reconnaître que, s'il administra mal les affaires intérieures de son empire, il fit, en revanche, les plus louables efforts pour réparer ses revers à l'extérieur. Il eut, malheureusement contre lui des adversaires redoutables. Combattre Catherine II et le grand Frédéric n'était point chose aisée et de tels ennemis donnent assez de besogne et assez d'honneur à un monarque pour qu'on ne lui en demande pas davantage.

CHAPITRE VIII

SÉLIM III

Révolution française. — Causes de cette révolution. — Effets produits sur la Turquie par les excès de la Révolution. — Education de Sélim. — Reprises des hostilités. — Victoires russes. — Négociations en vue de la paix. — Traité. — Coalition contre la France. — Expédition de Bonaparte en Egypte (1798). — Critique de cette expédition. — Alliance de l'Angleterre et de la Russie avec la Porte. — Fin de l'expédition d'Egypte (1801), ses inconvénients, ses dangers. — Lutte inutile contre l'Islamisme. — Rapports entre Sélim III et Napoléon. — Ambassade de Sébastiani. — Guerre avec l'Angleterre. — Méhémet-Ali. — Situation troublée à l'intérieur, mécontentement des Janissaires. — Révoltes et sédition. — Déposition et mort de Sélim (1808). — Moustapha IV proclamé sultan. — Réformes militaires de Baïrakdar. — Mort de Moustapha. — Politique changeante de Napoléon. — Considérations générales sur les réformes en Turquie.

Avant d'aborder l'étude de ce règne fertile en événements politiques, il est nécessaire de s'arrêter quelques instants à ce tournant de l'Histoire où la France vit surgir de son sein la grande Révolution ruisselante de sang et de lumière, cette Révolution qui fut si justement décriée pour ses crimes ; mais qui changea, à cause de sa violence même, le tempérament, les idées et jusqu'aux plus secrètes tendances des peuples de l'Occident.

Redoutable à ceux qui en ont subi le premier choc, elle fut bienfaisante dans son principe. La semence répandue par elle fut bonne, semence de liberté et de progrès. Elle émancipa l'esprit humain et rendit la vertu plus méritoire en la rendant plus indépendante.

Ces événements eurent leur répercussion en Orient. Le rôle de la France dans le monde fut toujours prépondérant. N'est-elle pas l'initiatrice des peuples et si, à toutes les étapes de sa vie glorieuse, elle ne trace pas, d'un main ferme, les grandes lignes de sa politique humanitaire, son esprit et son cœur se répandent à la fois dans l'univers pour le vivifier et lui faire connaître les sublimes beautés de l'idéal et les inestimables bienfaits de la liberté.

La Révolution française éclata à son heure, au déclin d'un siècle qui avait assisté au triomphe insolent du despotisme. Richelieu montra d'abord à la France que l'on pouvait brider les rois, faire monter les nobles sur l'échafaud, exiler les reines, proscrire les grands du royaume. Le règne de Louis XIV fut, en réalité, une réaction violente contre l'omnipotence des ministres d'Etat et l'autorité du Parlement.

Louis XV, par les intempérances de sa vie plus encore que par les fautes politiques qu'il commit, fit déborder la coupe et le peuple français, las de souffrir, se leva tout entier contre les classes privilégiées qu'il chassa de leurs positions et dont il confisqua les biens, révolte sauvage et sanguinaire, mais qui ne fut point dépourvue de grandeur.

Les Turcs, qui le croirait ? ne virent pas d'un mauvais œil la Révolution française, ils en suivirent avec intérêt les diverses phases et elle leur parut comme naturelle et légitime malgré ses excès. Les troubles sanglants, les désordres dans la rue? ils y étaient habitués. La mort de Louis XVI? ils avaient vu, maintes fois, leurs sultans tomber sous le poignard des mutins. Les exécutions sommaires ? ils en étaient chaque jour témoins, n'apercevaient-ils pas les hautes murailles du palais impérial couronnées de centaines de têtes coupées? Rien ne pouvait les étonner et les hécatombes de 1789 leur

paraissaient bien anodines. Enfin pour un pays égalitaire comme la Turquie les revendications des Français ne semblaient pas du tout exagérées.

La Révolution permit à des boulangers, à des cordonniers, à des bouchers d'arriver aux hauts grades et aux fonctions élevées, c'était alors et c'est encore aujourd'hui de pratique courante en Turquie. Enfin les Ottomans, c'est une justice à leur rendre, ont toujours témoigné une vive sympathie aux Français et la Révolution comme l'Empire loin d'affaiblir ce sentiment ne firent que l'exalter.

Si forte était l'inclination que Sélim III ressentait pour la France qu'il ne changea point personnellement de sentiments à son égard même après l'occupation de l'Egypte par Bonaparte.

Elevé dans le sérail par les soins de son oncle, ce prince s'était formé un jugement juste sur les affaires publiques et les besoins de l'Etat. Les défaites successives des armées ottomanes, qui eurent un douloureux écho dans le palais, lui avaient montré l'insuffisance de l'organisation militaire. Aussi dès son avènement au trône s'empressa-t-il de s'entourer d'officiers, pour la plupart français, chargés d'instruire l'armée.

La Turquie ne tarda pas à reprendre la suite de la guerre avec un admirable élan pour échapper à certaines obligations du dernier traité.

Du Danube aux confins des Balkans tout était en feu et la situation paraissait bien sombre, presque désespérée, quand un fait heureux vint ranimer l'espérance éteinte au fond des cœurs. L'Autriche qui s'était alliée à la Russie et à la Prusse désirait maintenant se retirer de la lutte. L'empereur, vivement ému des événements tragiques dont la France était le théâtre, signa avec le divan le traité de Sistova (1790) qui contenait des conditions relativement avantageuses pour l'empire Ottoman. Cette

défection des Autrichiens mettait en péril les armées russes qui opéraient sur le Danube. Le moindre signe de faiblesse de la part des généraux moscovites eût provoqué un grand désastre. Aussi réunirent-ils tous leurs efforts contre la ville d'Ismaïl, dernier rempart des Ottomans. Ce fut là que s'illustra tristement le plus célèbre héros de cette guerre sanglante, le général Souvaroff, qui n'épargna ni les habitants, ni la garnison. Plus de quarante mille musulmans furent mis à mort par ses ordres.

Lorsque la nouvelle de ce terrible désastre parvint à Stamboul, le peuple descendit dans la rue en criant : mort aux traîtres ; et le grand vizir paya de sa tête ce lamentable échec.

Cependant la Russie ne devait pas profiter de cette victoire à cause de l'état troublé de l'Europe En France les événements avaient marché avec une effrayante rapidité. La mort de Louis XV, survenue dans l'année de la signature du traité de Kaïnaidjé, n'avait pas désarmé les ennemis de la royauté qui s'acharnèrent contre son malheureux fils. On ne voulut point tenir compte à l'amant de la Pompadour, des quelques services qu'il rendit à la France, on ne se souvint ni de la conquête du Duché de Lorraine, ni de l'achat de la Corse, ni de la prise de Gênes, ni de l'heureux rapprochement qui s'était opéré sous son règne entre la France et l'Autriche. Les philosophes et les grands écrivains s'étaient donné le mot pour faire ressortir à qui mieux mieux les désordres de sa vie privée. Ils l'accusaient notamment d'avoir laissé un déficit de 200 millions ! Aujourd'hui encore n'est-il pas surprenant de lire dans quelques livres d'histoire des tirades enflammées écrites par les petits-fils de ceux qui, en moins d'un siècle, ont porté la dette publique à 35 milliards ?

Il fallait néanmoins une victime à l'hydre révolution-

naire et la tête de l'infortuné Louis XVI roula au pied de l'échafaud donnant une terrible leçon à tous les monarques, prétendent les révolutionnaires qui ne voient pas qu'un tel crime rend précaires les conquêtes de la liberté. Quoi qu'il en soit, cette exécution que rien ne justifiait souleva la conscience universelle et l'Europe se ligua contre la France. La Russie se joignit à cette coalition ; sur les instances de l'Angleterre et de la Prusse, elle signa avec la Turquie après la défaite qu'elle subit à Matchin le traité de Jassi (1792) (1) qui donna à l'empire turc une longue période de paix à peine troublée par les événements d'Egypte et lui permit de réorganiser ses forces militaires, tâche à laquelle Sélim III s'était voué dès le début de son règne.

Cependant le sultan continuait à suivre passionnément les péripéties de la lutte héroïque que la France soutenait contre toute l'Europe. Les exploits de Dumouriez et de Kellermann arrêtant l'invasion l'enthousiasmaient. Les victoires de Custine qui venait de s'emparer de Spire, Worms, Mayence et Francfort accrurent le prestige de la France au dehors. Les succès de Bonaparte en Italie et le traité de Campo-Formio négocié par ce général achevèrent de gagner à la République tous les suffrages et tous les cœurs. Ce fut comme un immense feu d'artifice dont le rayonnement embrasa l'Europe et l'Asie.

Toutefois les lauriers recueillis par Bonaparte sur les champs de bataille inquiétaient le Directoire qui décida de le mettre à la tête d'une expédition ayant pour but la conquête de la vallée du Nil et de la Syrie (1798). En réalité, on voulait simplement occuper l'activité du jeune général sur lequel tous les regards se portaient déjà avec un sentiment d'admiration que les événements

(1) Ce traité assurait à la Russie la possession de la Crimée et de la presqu'île de Taman ainsi que les pays enclavés entre le Bug et le Dniester.

d'Egypte devaient changer en enthousiasme. Ce fut de la part du Directoire une inspiration malheureuse en ce que cet acte irréfléchi jeta une perturbation dans la politique extérieure et aliéna à la France les sympathies du peuple ottoman et de son gouvernement.

Sélim III avait confié le sceau à Kutchuk-Hussein, homme rempli d'intentions louables, aimant l'ordre et le progrès. Il appela auprès de lui un grand nombre d'officiers français, introduisit l'enseignement de la langue française dans les écoles de guerre et fit traduire en turc les meilleurs traités sur l'attaque et la défense des forteresses. Il avait accueilli avec bonté les ingénieurs chassés de leur pays par la Révolution et fait venir des artilleurs de Toulon. Il avait finalement organisé un corps de cavalerie moderne donnant en tout l'exemple de la plus parfaite déférence envers les représentants de la Révolution. Et ce sont les hommes de cette Révolution qui ont imaginé une expédition en réalité sans objet ; car il fallait avoir vaincu et écrasé l'islamisme avant de prétendre à ses dépouilles. Il fallait aussi que la Turquie ne pût plus tenir tête à ses ennemis pour qu'elle se laissât enlever ce fleuron de sa couronne. Or, elle n'en était point encore là. Ni les intérêts politiques, ni les intérêts généraux ne commandaient cette expédition. La preuve que la France faisait fausse route, c'est que l'Angleterre trouva dans la Russie une auxiliaire et que leurs escadres réunies détruisirent la flotte française à Aboukir.

Maîtres de la mer, les vaisseaux alliés purent évoluer aisément coupant toutes les communications au corps expéditionnaire, multipliant les démonstrations navales sur les côtes de Syrie pour empêcher les Maronites du Liban d'accourir au secours du général victorieux et mettant en péril l'existence du commandant en chef de

l'expédition qui sentait palpiter en lui une puissance mystérieuse l'appelant ailleurs.

Après la bataille des Pyramides et le mémorable siège de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte avait remis ses pouvoirs à Kléber qui engagea aussitôt des négociations avec les Anglais, mais ceux-ci lui firent des conditions tellement dures qu'il les repoussa, encore qu'il sût qu'une forte armée turque allait l'attaquer. Il préféra à une capitulation, l'honneur de combattre un ennemi plus puissant. Toutefois, la situation de Kléber était devenue intolérable et dès lors il n'eut d'autre ressource que de signer avec les Anglais une convention qui mit fin à cette expédition désastreuse (1801).

Si le vaisseau qui avait transporté quelques semaines auparavant Bonaparte à Fréjus avait péri dans une tempête, la France eût perdu, sans doute, l'un de ses plus grands capitaines, mais aussi quel soulagement c'eût été pour l'Europe à laquelle ce retour allait être fatal.

Cette Europe, il allait la transformer en un vaste charnier, ajoutant de nouveaux malheurs à ceux qui accablaient déjà l'humanité.

Au surplus, l'expédition d'Egypte a eu cet inconvénient d'attirer plus particulièrement l'attention de l'Angleterre sur la Méditerranée et de l'introduire plus intimement dans les conseils de la Porte où la France avait tenu jusque-là la première place. Désormais, la possession de la terre d'Egypte va devenir le point de mire des ambitions britanniques, le but vers lequel tendront les efforts des hommes d'Etat anglais.

Bonaparte avait-il eu réellement l'intention qu'on lui a prêtée de faire la conquête des Indes ou bien tenait-il simplement à s'emparer de l'Egypte et de la Syrie? Il importe peu de le savoir. L'Egypte seule aurait pu suffire à son ambition. Jamais pays ne fut, en effet, plus

convoité. Tous les conquérants voulurent y planter leur tente, vite balayée par le vent qui souffle des hauts plateaux abyssins ou par l'inondation silencieuse qui s'étend des sources du Nil jusqu'à la mer. Il est ici un fait digne de remarque, c'est qu'aucun conquérant ne put s'y maintenir longtemps. Le Nil semble être le dieu invulnérable et le maître incontesté de cette vaste contrée où tant de dynasties se sont succédé. Le califat arabe n'y trouva qu'un sol mouvant et un trône peu solide. Quant aux Turcs ils y séjournèrent un temps si court qu'il est permis d'affirmer qu'ils ne firent que le traverser comme des oiseaux de passage.

A la vérité la conquête de l'Egypte par les Califes fut peu profitable à l'islamisme et le christianisme lui-même qui s'y était établi au commencement de son apparition faillit voir se défigurer son éclatante beauté par l'éruption infectieuse de plusieurs hérésies qui manquèrent de l'étouffer au berceau. Il trouva en Europe un terrain plus propice à son développement au milieu de nations jeunes et barbares qu'il marqua de son empreinte. Son ascétisme s'adapta parfaitement aux goûts simples et rustiques des races gallo-germaniques. A mesure que le bien-être et la passion des plaisirs envahit ces races, on voit son influence diminuer et cette citadelle inexpugnable où il s'était retranché si fortement paraît aujourd'hui chancelante. Sans doute, les promesses éternelles sont là pour le préserver d'une disparition totale, mais le fait indéniable, le fait saillant, est qu'il perd du terrain en Europe tandis que l'islamisme en gagne en Asie et s'étend démesurément en Afrique et jusqu'en Extrême-Orient.

L'expédition de Bonaparte en Egypte semblait faire suite aux croisades. En réalité, elle ne fut pas préméditée et naquit spontanément des circonstances. Elle ne se rattache même pas au groupe des idées anti-islamiques

nées des guerres religieuses, idées qui ont subi quelques transformations prenant tour à tour un caractère politique, industriel ou commercial. Or, l'islamisme a supporté ces assauts successifs sans être ébranlé dans sa foi, bien qu'il ait subi plus de dommages matériels que ses agresseurs. Il a vu passer Bonaparte, comme il verra s'évanouir la puissance de l'Angleterre de l'Inde. Il demeure ce qu'il a toujours été, ce qu'il ne cessera jamais d'être, un peuple dédaigneux de certains progrès qui, dans sa pensée, sont de nature à affaiblir sa constitution physique et morale.

Dans les steppes de la Sibérie comme dans les plaines du Turkestan, sur les sommets de l'Altaï, comme dans les solitudes de l'Arabie il est l'élément dominant. Et voilà pourquoi il est inutile de lui livrer des assauts répétés, il faut l'acheminer doucement vers la civilisation et vivre avec lui en bonne intelligence. Bonaparte avait compris cette vérité en Egypte où il avait cherché à se concilier les peuples mahométans. S'il y avait consacré tous ses efforts et s'il avait persisté dans son dessein d'identifier, en quelque sorte, ses intérêts avec ceux de l'islamisme sans renier pour cela ses convictions religieuses nul doute qu'il n'eût accompli de grandes choses. Il eût certainement fasciné le monde musulman par la puissance de son génie. Il ne fit que lui apparaître et s'évanouit comme un météore laissant sur le ciel d'Orient sa trace lumineuse.

L'expédition d'Egypte fut néanmoins profitable à la Turquie en ce qu'elle la fit entrer d'emblée dans le cycle des alliances européennes où elle eût pu jouer un rôle prépondérant si elle avait été gouvernée par de véritables hommes d'état.

L'Angleterre, la Russie et la Turquie devaient avoir facilement raison de Bonaparte enfermé dans la vallée du Nil, mais l'échec du général corse ne diminua pas

l'admiration de Sélim pour lui. Cette admiration ne fit, au contraire qu'augmenter à la suite des victoires de Napoléon.

Après le traité d'Amiens les relations amicales de la Porte avec la France s'étaient renouées comme par enchantement. Le succès opère de ces miracles. Pendant que Bonaparte combattait en Espagne, en Italie et sur le Rhin, il entretenait avec le sultan, par l'intermédiaire du général Sébastiani, des rapports empreints d'une grande cordialité. Napoléon engageait Sélim III à persévérer dans la voie des réformes militaires dans la prévision qu'il pourrait le soutenir un jour dans sa lutte contre le colosse russe. Il préparait le terrain pour une alliance offensive et défensive avec la Turquie alliance que François Ier n'avait point osé faire, que Louis XIV ne conclut pas et que Napoléon lui-même n'arrivera pas à réaliser.

N'est-il pas surprenant qu'une alliance qui était tout indiquée n'ait jamais pu passer dans le domaine des faits. Les efforts de Sébastiani avortèrent devant la résistance de l'Angleterre qui à ce moment exerça une forte pression sur la Porte la menaçant de l'occupation des Dardanelles et de l'Egypte si elle ne consentait immédiatement à lui livrer sa flotte et à céder la Moldavie et la Valachie à la Russie. Il s'agissait surtout d'intimider le sultan pour l'empêcher de suivre les conseils de Sébastiani qui avait pris un grand ascendant sur son esprit.

Sur ces entrefaites, la flotte anglaise ayant pénétré dans les détroits une grande panique s'en suivit à Constantinople et Sébastiani fut invité à quitter la capitale. Le peuple prit aussitôt parti pour lui et le sultan rassuré par les promesses de l'envoyé de Bonaparte et par l'activité que ses officiers venaient de déployer pour élever des batteries et des redoutes reprit courage

et parla avec hauteur à l'amiral britannique qui se retira mortifié par cet échec.

Il cingla vers l'Egypte où, grâce à la complicité de Khosrev Pacha, il espérait pouvoir prendre possession de la vallée du Nil, mais les mamelucks résistèrent à Khosrev. Un chef albanais qui n'était autre que le célèbre Méhémet-Ali ayant fait défection et passé aux mamelucks, Khosrev fut battu et embarqué de force à destination de Constantinople. Méhémet-Ali devenu très populaire se vit alors acclamé par les Egyptiens qui chassèrent Khourchid Pacha le gouverneur intérimaire. Méhémet-Ali força les Anglais à la retraite et la Porte satisfaite de ce résultat le reconnut en qualité de vassal lui imposant un tribut annuel de huit millions de piastres (1805).

Les Anglais reparurent de nouveau dans ces parages appelés, cette fois, par les mamelucks, jaloux de la prépondérance du chef albanais. Méhémet-Ali leur tint tête et bien qu'Alexandrie fût au pouvoir du général Fraser, il lui coupa les communications par terre et l'assiégea dans cette ville. Fraser dût se retirer devant cette résistance (1807).

Enhardi par les succès de son heureux vassal, Sélim déclara la guerre à la Grande-Bretagne et l'amiral turc Seid Ali osa attaquer la flotte ennemie qui bloquait les Dardanelles. Il fut repoussé. Toutefois l'Angleterre n'était pas restée inactive. Sachant par où le sultan était vulnérable, elle ameuta contre lui les janissaires.

L'Angleterre comptait de nombreux partisans dans la capitale, elle s'en servit pour ourdir un complot contre le malheureux Sélim avec la connivence du Cheik-ul-Islam et du Kaïmakam de la ville, un vulgaire ambitieux traître à son pays et à son souverain.

Le sultan avait organisé de nouveaux bataillons *nizam*. Il commit la grande imprudence de les faire venir à Constantinople.

Les janissaires jaloux des faveurs dont le sultan comblait cette milice se révoltèrent et exigèrent son éloignement. Sélim III fit marcher contre eux le serasker qui se fit battre, et se replia en bon ordre sur Constantinople, mais pas assez vite cependant pour que les janissaires ne l'y aient devancé. Se voyant à la merci des rebelles, le sultan confia le sceau au chef des révoltés, l'aga des janissaires, qui prononça la peine d'exil contre les ministres.

Les mutins après avoir fait place nette autour d'eux, s'emparèrent du gouvernement et rétablirent leurs anciennes coutumes. Ils s'étaient rapprochés des ulémas qui profondément hostiles aux réformes et travaillés par les émissaires anglais et russes, trouvaient que les innovations militaires étaient inutiles, dangereuses même et qu'il fallait maintenir les anciens usages. Ce rapprochement donna à l'aga des janissaires l'idée de proposer au Cheik-ul-Islam un moyen radical d'en finir avec les nouvelles réformes suspendues sur eux comme un épée de Damoclès en prononçant la déchéance du sultan. Le complot fut tenu secret jusqu'au jour où une émeute ayant éclaté au camp on en prit prétexte pour inviter le peuple à y participer. On publia en même temps une liste de proscriptions et la populace fut chargée de l'exécution de plusieurs sentences de mort rendues par le chef des janissaires contre de hauts dignitaires dont les têtes coupées furent alignées à l'entrée du camp.

Cependant un des condamnés s'étant réfugié au sérail, la foule réclama sa mort. Les serviteurs du palais lui jetèrent par la fenêtre sa tête dans l'espoir que cette concession calmerait sa fureur. Il n'en fut rien et d'autres victimes dévouées aux réformes durent être livrées aux mutins. Enfin le tour du sultan arriva. Sa déposition sanctionnée par le fetwa que le Cheik-ul-Islam rendit à cette occasion fut notifiée au malheureux Sélim par le

chef des janissaires. Sélim n'y fit aucune opposition et Moustapha IV l'un des fils d'Abdul-Hamid Ier fut placé sur le trône.

Pendant que cette révolution s'accomplissait à Constantinople, le pacha de Roustchouck Baïrakdar d'une fidélité éprouvée, réunissait seize mille hommes de bonnes troupes et marchait à la délivrance de son maître. Il avait fait le serment de lui restituer son trône, mais quand il arriva au Séraï et qu'il s'en fit ouvrir les portes, quelle ne fut pas sa douleur de trouver l'infortuné Sélim noyé dans son sang. A cette vue Baïrakdar pénétra dans le harem. Moustapha fut arrêté et Mahmoud II proclamé sultan.

Dans un divan qu'il réunit à la hâte Baïrakdar affirma la nécessité de réformer le corps des janissaires et proposa à cet effet plusieurs réglements qui furent approuvés. Tout promettait l'apaisement et le rétablissement de l'ordre ne faisait plus de doute pour personne quand le feu de la sédition qui couvait sous les cendres se ralluma avec plus de violence que jamais. Le brave Baïrakdar s'était arrêté à mi-chemin, ce qui en matière de révolution est toujours dangereux. Au lieu de chercher à introduire des réformes dans l'organisation des janissaires il aurait dû dissoudre ce corps indiscipliné ou l'exterminer. Du moment qu'il laissait à ces ennemis de l'Etat la faculté de se mouvoir librement il devait craindre de leur part un retour offensif. Il ne prit au surplus aucune précaution contre eux, ni pour lui-même, ni pour l'auguste pupille placé sous sa protection. Les janissaires, marchèrent contre le palais. Baïrakdar leur opposa une résistance vigoureuse : s'étant retranché dans une des tours du sérail, il se défendit vaillamment contre ses agresseurs et périt les armes à la main (1808).

Sa mort apaisa l'émeute qui devait s'arrêter là. Moustapha IV étant mort assassiné dans son palais par les

soldats de Baïrakdar, il ne restait plus qu'un faible enfant Mahmoud II seul rejeton d'une dynastie dont la puissance décroissait à vue d'œil dans la pénombre de la décadence.

Moustapha IV n'avait régné que trois mois vécus dans la tourmente. On n'a pas le courage de lui reprocher le meurtre de Sélim III qu'il détenait comme prisonnier dans son palais. Baraïkdar, venu de Roustchouck pour rétablir par la force Sélim sur le trône, rendit ce dénoûment inévitable. On ne peut pas dire, en vérité, que Moustapha IV ait régné. Jouet de ses partisans qui se disputaient les premiers postes à coup de couteau il fit plutôt acte de prétendant et n'exerça qu'une souveraineté fictive. Il présida à des massacres et à des exécutions dont on ne saurait non plus le rendre responsable. Un bandit nommé Kabatchi-Oglou fut le bourreau et doit porter seul le poids des crimes commis au nom de Moustapha IV par ce malfaiteur.

Quant à Sélim III, il mérite d'occuper une place à part dans l'histoire ottomane. Il paya de sa vie le sincère désir qu'il eût de relever l'empire de ses ruines. Il voulut porter remède à une situation devenue intolérable. L'empire était menacé dans son existence même par l'indiscipline des janissaires, il pensa qu'en organisant une nouvelle milice il parviendrait à les éliminer et à vaincre l'opposition des ulémas, mais les janissaires se voyant en danger arborèrent l'étendard de la révolte forts du concours du peuple et de l'assentiment du clergé mahométans.

Comment les ulémas, hommes instruits, juristes, légistes, magistrats en un mot, ont-ils pu faire cause commune avec la révolution et se joindre aux rebelles pour empêcher la réalisation d'une réforme dont dépendait le salut de l'Etat. Il faudrait avant de révéler les causes qui les ont portés à agir de la sorte, connaître le fond de leur

âme, tâche assez complexe. L'esprit du clergé musulman diffère peu de celui du clergé des autres religions, il place au-dessus de tout l'intérêt de la foi. Ayant passé quinze ou vingt années de sa vie à étudier dans les livres sacrés l'interprétation des dogmes d'après certaines méthodes spéciales, le prêtre musulman ne tarda pas à tout subordonner aux intérêts de la religion qu'il fait généralement accorder avec ses passions. Il se dit que ce qui peut l'affaiblir doit nécessairement compromettre sa situation personnelle. Il devient féroce dès qu'il s'agit de modifier quelque chose dans les vieux rouages de l'Etat protecteur naturel de la foi. Mais en quoi, objectera-t-on, l'introduction de certaines améliorations dans l'organisme militaire pouvait-elle nuire à la religion mahométane ? Nous avons déjà dit que les ulémas ne considéraient l'Etat que comme une institution politique dépendante de la religion et par conséquent placée sous leur tutelle. Or, Sélim III en empruntant aux Européens des réformes qui pouvaient créer un esprit nouveau susceptible de porter atteinte à la loi du Coran passait aux yeux des ulémas sinon pour impie, du moins pour un souverain imbu d'idées contraires à la constitution politico-religieuse de l'empire d'où l'antipathie prononcée de ce grand corps pour lui et pour son entourage. Au surplus les janissaires créés par Orkhan, sacrés par Hadji Bektach avaient rendu d'éminents services à la religion musulmane en se battant contre les infidèles, avec tant de courage et un rare bonheur ce qui explique les sympathies des ulémas pour eux. Combien de victoires ne leur devait-on pas et que seraient devenus les sultans sans cette vaillante milice habituée à affronter la mort sur les champs de bataille avec la sérénité des héros ?

Une autre raison de l'opposition des ulémas aux projets du sultan, ce furent les relations amicales que Sélim III

entretenait avec Bonaparte par l'intermédiaire de son ambassadeur Sébastiani et les témoignages d'admiration du calife de l'Islam pour le vainqueur des Pyramides. Ces démonstrations étaient mal vues dans les milieux religieux où les agents de l'Angleterre et de la Russie avaient quelques accointances. Nul doute que le mouvement révolutionnaire qui renversa Sélim III ne fût en partie l'œuvre de ces deux puissances qui craignaient que le prestige du grand empereur ne lui valût la coopération de la Turquie. Or l'Angleterre luttait alors contre son ennemi redoutable, Napoléon, qu'elle cherchait à enserrer dans ses griffes. Elle savait mieux que personne tout le parti que son adversaire pouvait tirer d'une alliance avec la Turquie. Napoléon reprenant avec le concours de l'empire ottoman et l'appui du calife la politique inaugurée précédemment en Egypte et en Syrie eût été invincible Mais s'il inspirait quelque confiance à Sélim, il n'en était pas de même du peuple turc qui avait gardé de son agression contre l'Egypte une impression défavorable. Qui eût osé, du reste, se porter garant de la sincérité de Bonaparte. Ce Corse avait toutes les fourberies. Il ne conformait pas toujours sa conduite aux beaux principes dont il faisait grand étalage, ni aux jugements qu'il émettait, soit sur les événements, soit sur les personnes avec lesquelles il était en relation, soit sur les pays dont il convoitait l'amitié. Ainsi, il disait en parlant de la Turquie : « Calculer la durée des guerres, le nombre des campagnes qu'il faudrait un jour entreprendre pour réparer les malheurs résultant de la perte de l'empire Ottoman serait impossible ? » L'ambassade de Sébastiani ne démontre-t-elle pas qu'il tenait à sauvegarder l'indépendance de la Turquie et désirait son relèvement pour opposer un jour cette puissance à la Russie sur le Dniester, le Danube et la Mer Noire ; il était moins sincère lorsqu'il écrivait au czar Alexandre peu de temps après

la chute de Sélim III : « Un coup du ciel vient de me dégager à l'égard de la Sublime Porte : Mon allié et ami le sultan Sélim, vient d'être précipité du trône dans les fers. J'avais cru qu'on pouvait faire quelque chose de ces Turcs, leur rendre quelque énergie, leur apprendre à se servir de leur courage naturel ; c'est une illusion. Il faut en finir avec un empire qui ne peut plus subsister et empêcher que ses dépouilles ne contribuent à augmenter la domination de l'Angleterre » (1).

Reconnaissants à l'Angleterre pour les services qu'elle avait rendus à la Turquie dans l'expédition d'Egypte, les ulémas étaient très hostiles à la France. Peut-être craignaient-ils pour l'islamisme la conquête de Constantinople par cet homme extraordinaire dont ils admiraient le génie, mais dont ils redoutaient également les desseins ténébreux et les entreprises hasardeuses. Sans doute l'agression des Anglais contre la capitale et contre l'Egypte aurait dû leur ouvrir les yeux s'ils avaient été plus clairvoyants, mais ils attribuèrent cette levée de boucliers à la nécessité pour l'Angleterre de vaincre la résistance du sultan.

Il était évident que dans les conflagrations européennes suscitées par Napoléon le meilleur parti à prendre pour la Turquie c'était de garder une stricte neutralité. Napoléon ne lui offrait rien en échange de sa coopération à l'œuvre extravagante qu'il avait élaborée et dont la réalisation était impossible, rêve de gloire échafaudé sur des combinaisons qui n'avaient aucune base solide ! Sélim III (2) n'avait rien à faire dans cette

(1) Napoléon offrait au Czar l'empire d'Orient s'il consentait à se séparer de l'Angleterre. C'était sa dernière carte qu'il jouait dans cette émouvante partie qu'il perdit, d'ailleurs, entraînant dans sa ruine la France.

(2) Ici apparait la faute commise par Sélim qui, en abondonnant l'Angleterre pour s'attacher à la fortune chancelante de Napoléon, s'exposait aux plus graves périls.

galère et pour s'y être embarqué imprudemment, il s'est vu assailli et détrôné par ses propres sujets.

Méritait-il le sort qu'on lui fit subir? En aucune façon; car au fond il était animé d'un grand zèle pour le bien public. L'espèce de fascination que Napoléon exerça sur lui ne saurait lui être imputée à crime, il avait séduit tant d'autres par le rayonnement de sa gloire et le prestige de ses armes. Si Sélim s'était maintenu sur le trône, il aurait certainement accompli quelques réformes utiles mais le projet qu'on lui a prêté de doter l'empire d'un régime constitutionnel n'a existé que dans l'imagination de quelques publicistes qui ont cru bénévolement que l'empire turc pouvait se transformer tout d'un coup en un Etat européen. Où Sélim aurait il, d'ailleurs, puisé cette inspiration, est-ce dans ses rapports avec Napoléon ou dans ses relations avec le Czar ? Le despotisme militaire sévissait à son époque sur toute l'Europe et l'éducation de Sélim III ne l'avait pas préparé à goûter les discours d'un Pitt ou de l'un de ses émules au parlement britannique.

CHAPITRE IX

MAHMOUD II

Les sultans et l'oligarchie turque. — Débuts d'un règne. — Paix avec l'Angleterre. — Guerre avec la Russie. — Traité de Bucharest (1812). — Avantages de ce traité. — Insurrections en Serbie. — Révoltes en Arabie. — Soulèvements en Epire. — Guerre de l'indépendance hellénique (1821). causes de cette guerre. — Intervention de l'Egypte. — Défaite des Grecs. — Intervention de l'Europe. — Désastre de Navarin (1828). — Destruction des janissaires. Inconvénients de cette mesure, contrepoids à l'absolutisme des sultans. — Guerre turco-russe. — Traité d'Andrinople 1829. — Reconnaissance de l'indépendance grecque (1830). Mécontentement des ulémas. — Opposition aux réformes. — Révolte de Méhémet-Ali. — Bataille de Nézib. — Traité d'Unkar Eskelessi. Succès de l'armée d'Ibrahim Pacha, fils de Méhémet-Ali. — Occupation de Brousse par les troupes égyptiennes. — Intervention de l'Europe. — Mort de Mahmoud II, son caractère. — Réformes militaires et réformes civiles. — Question d'Orient. — Attitude hostile de l'Europe. — Le régime turc et ses dangers. — Responsabilités du parti fanatique. — Progrès et réaction. — Faiblesse de Mahmoud II.

La crise qui venait de se dénouer par la mort de Moustapha IV et de Baïrakdar avait laissé le sceptre de l'Empire aux mains de Mahmoud, qui montrait déjà d'heureuses dispositions Il avait grandi dans la tempête et son jugement s'était mûri, pour ainsi dire, au feu de la guerre civile. Il ne dut la vie qu'à cette raison qu'il était le seul survivant de sa dynastie et comme on n'avait pas de compétiteur à lui opposer, on le laissa régner, assurant par là le salut de la monarchie. C'est que l'oligarchie ottomane, cause de tant de troubles et de tant de révolutions sanglantes, ne saurait se passer d'un

sultan. Les fonctionnaires turcs sont comme ces oiseaux de proie qui ont besoin d'avoir à leur tête un entraîneur. Cet entraîneur, c'est le souverain. La disparition du dernier rejeton de la famille impériale pouvait, en effet, causer la perte de ces perturbateurs de l'ordre public, de ces exploiteurs, de ces oppresseurs du peuple qui n'auraient plus trouvé un chef pour les protéger et pour légitimer leurs crimes. Il leur fallait un régime despotique et une tête couronnée qui attirât sur elle les foudres populaires, tandis qu'ils se livreraient aux exactions et au pillage.

Il leur fallait un gouvernement peu stable qui favorisât les révoltes militaires et le désordre dans la rue, une administration d'une extrême mobilité qui permît aux titulaires des emplois de s'enrichir promptement et de laisser la place à d'autres. Que leur importait que le sultan s'appelât Moustapha, Ahmed ou Mahmoud ? L'essentiel était qu'il y en eût un qui revêtît un caractère religieux et politique afin que les desservants de la mosquée, aussi bien que les serviteurs, du trône pussent continuer de vivre d'abus et de vols.

En montant sur le trône en 1808, Mahmoud ne laissa pas deviner ses intentions, mais il poursuivit avec une égale énergie deux buts : la destruction des janissaires et l'humiliation des ulémas. Le premier fut atteint, il dut renoncer à réaliser le second qui, au point de vue du succès des réformes, était tout aussi important.

Pendant sa minorité, ce furent ses ministres qui gouvernèrent l'Empire. Ils n'eurent rien de plus pressé que de conclure la paix avec l'Angleterre. La Russie refusa, dans cette circonstance, de suivre son alliée (1) et continua la guerre.

La campagne de 1809 avait été funeste aux Ottomans,

(1) L'Angleterre et la Russie s'étaient unies contre Bonaparte.

celle de 1810 ne leur fut guère plus favorable et l'année suivante s'annonçait comme devant être désastreuse, quand les hostilités éclatèrent de nouveau entre le Czar et Napoléon. La Russie, malgré les succès remportés par ses généraux sur le Danube et en Asie, fit aussitôt des ouvertures de paix qui, bien accueillies du divan, amenèrent la signature du traité de Bucharest en 1812, la Turquie retrouva la situation qu'elle avait perdue en Moldavie, en Valachie et en Serbie. Cette paix fut pour elle un véritable soulagement.

En revanche, la situation en Europe, déjà précaire, s'était aggravée. La lutte épique engagée entre l'Angleterre unie à la Russie et Napoléon allait prendre des proportions gigantesques. Le sol européen était piétiné sous les pieds des chevaux, le commerce périclitait, la misère sévissait partout, chez les vainqueurs aussi bien que chez les vaincus, mais la gloire planait au-dessus de ces ruines et leur donnait des reflets d'une réelle beauté. Le courage, l'héroïsme, l'attirail des guerres, le bruit des canons, le roulement des tambours, le crépitement de la poudre, le cliquetis des sabres, les éclairs lumineux des baïonnettes, les peuples ne voyaient plus que cela, et l'on s'y était tellement habitué qu'on ne songeait guère à mettre fin à ces luttes aussi ruineuses que meurtrières.

On a dit de la paix de Bucharest qu'elle avait été funeste à la Turquie. On en cherche vainement les raisons. La Turquie était profondément troublée à l'intérieur, les dernières victoires des Russes avaient démoralisé l'armée et le trésor était vide. Le divan pouvait-il prévoir la victoire de Bordino remportée par Napoléon et quand bien même il l'aurait prévue, quel profit en eût-il retiré ? Ne valait-il pas mieux, dès lors, accepter les propositions du Czar qui, entre autres avantages, lui

permettaient d'adopter certaines mesures que réclamait la situation intérieure de l'Empire.

L'insubordination dans les provinces était devenue la règle générale et l'attitude de Méhémet-Ali inquiétait particulièrement le divan. Le traité de Bucharest a peut-être empêché la Turquie de prendre part au remaniement de la carte de l'Europe, après la chute de Napoléon, mais à quoi aurait-elle pu prétendre, l'Europe étant résolue à tout lui refuser ? Le traité de Bucharest la laissait, au moins pour quelque temps, maîtresse de la Moldavie et de la Serbie. Il n'eût tenu qu'à elle de garder ces pays sous sa domination si, au lieu de se livrer à des représailles contre les habitants, elle s'était appliquée à les bien gouverner. Elle demeura malheureusement attachée à ses vieilles pratiques de despotisme et se crut tout permis : exactions, meurtres, viols. La révolte des Serbes devait fatalement entraîner celle des Grecs, pendant que Méhémet-Ali, profitant de ces complications, consolidait sa position en Egypte. Tout le mal venait de la condescendance du sultan envers les fonctionnaires, ou plutôt de son impuissance à les réformer. Il lui était loisible de les punir, de les destituer, voire même de les condamner à l'exil ou à la mort ; quant à les rendre justes et honnêtes, il devait y renoncer et toute son énergie ne lui permit pas de maintenir à son poste le seul homme qui eût peut-être conservé la Serbie à l'Empire.

Mahmoud avait, en effet, trouvé en Eben Bekri un sage administrateur qui avait su rétablir, pour un moment, l'ordre dans cette province. Bientôt, les janissaires y firent irruption, sous la conduite de leur chef, Paswan-Oghlou. Ils en chassèrent Eben Bekri et livrèrent le pays à feu et à sang. Les Serbes exaspérés se rangèrent sous la bannière de Kara Petrowitch qui battit les janissaires et les força de chercher un refuge dans la citadelle

de Belgrade. La Porte lui suscita un compétiteur. Obernewitch qui, plus heureux que Milosch, obtint dans la suite pour son pays l'autonomie (1817) que les Serbes devaient échanger contre une complète indépendance.

Le sultan laissait le vaisseau de l'Etat aller à la dérive. Ce fut pour la Turquie la cause de bien des calamités : insurrections en Serbie et en Grèce, révoltes en Arabie où les Wéhabites venaient d'entrer à la Mecque et à Médine. La Porte dut même recourir à Méhémet-Ali pour vaincre cette dernière rébellion qui mettait en danger l'existence du califat. Méhémet-Ali était un prince trop avisé pour refuser une telle mission qui augmentait son prestige, il s'empressa de l'accepter. La lutte fut longue, mais elle se termina à l'avantage des troupes égyptiennes (1818). Méhémet-Ali rendit à la Turquie, dans cette circonstance, un signalé service. Il n'en fut pas de même d'Ali Pacha de Janina, célèbre, dans l'histoire ottomane, par l'insurrection qu'il fomenta en Epire.

Promu aux fonctions de gouverneur général de cette province, il avait été chargé tout d'abord de la répression des Souliotes, tribu albanaise qui toujours sut défendre énergiquement son indépendance. Depuis 1792 Ali guerroyait contre cette peuplade belliqueuse qu'il n'arrivait pas à soumettre. Il dut entreprendre finalement un siège en règle contre la montagne où ces guerriers s'étaient refugiés avec leurs familles. Il espérait, par ce moyen, les affamer. En effet, il leur fut impossible de se ravitailler ; ils eurent alors recours à la ruse : tandis que leurs femmes et leurs enfants exécutaient des danses guerrières sur le sommet de la montagne, ils s'évadèrent et se réfugièrent en Grèce.

Deux campagnes heureuses, entreprises en Thessalie et en Macédoine, rendirent le nom du pacha de Janina

populaire dans tout l'Empire, mais souleva en même temps la méfiance de la Porte. Sur ces entrefaites, Ali ayant refusé de se rendre à l'invitation du grand vizir qui l'avait appelé à Constantinople, le sulfan décréta sa déchéance. Ali n'en tint aucun compte. Il ameuta les Grecs contre la Porte ; les montagnards du Pinde épousèrent sa querelle et bientôt ceux de la Morée et de l'Attique se joignirent à lui. Combien dut-il regretter d'avoir chassé de leur pays les Souliotes, qui auraient été pour lui de précieux auxiliaires.

Le divan fit marcher contre le rebelle un corps d'armée qui remporta un premier succès au défilé de Crio-Néro. Enfermé dans Janina, Ali se vit abandonné de ses lieutenants. Trahi par ses fils, il s'enferma dans le château, laissant la ville à l'ennemi qui s'en rendit maître ; quelques sorties heureuses ayant ranimé le courage de ses soldats, ceux-ci parvinrent à chasser les assiégeants.

Ali appela à son aide les Albanais qui, mécontents des mauvais traitements que le grand vizir leur avait infligés, firent cause commune avec lui. Grâce à ce secours inespéré, il parvint à tenir en respect l'armée ottomane, tandis qu'il travaillait toujours à soulever la Grèce contre la Turquie. Les Hellènes lui doivent en partie leur émancipation, en ce sens qu'il sut leur rendre la foi en leur antique indépendance.

La Grèce était à cette époque plongée dans les ténèbres de l'ignorance, mais l'amour de la liberté enflammait tous les cœurs. Les abus commis par les gouverneurs turcs, les exactions des primats de la nation, devenus les agents de la Porte et les spoliateurs de leurs concitoyens, les excitations de la Russie et les appels de leurs popes enhardirent les Grecs qui se soulevèrent contre le joug ottoman en masses compactes.

La tentative était des plus audacieuses, l'exemple

d'Ali l'avait certainement provoquée, dans une large mesure, tant en Epire, qu'en Thessalie.

La liberté s'était réfugiée sur le Pinde, sur le Parnasse, en Laconie et en Mésénie sur les sublimes hauteurs.

Il semble d'ailleurs que, dans cet ordre de faits, ce soit la montagne qui assainisse toujours la plaine. Certes, les Kleptes et les Palikares n'étaient que des brigands qui vivaient de pillage et qui, au nom du Christ, dévalisaient les passants ou les assassinaient. Ils avaient pourtant conservé quelques étincelles de patriotisme qui rachetaient ce que leur conduite avait de criminel. Ils possédaient au plus haut degré l'amour de l'indépendance qui seule est capable de créer et d'entretenir dans les âmes l'amour de la patrie.

Le désir d'émanciper la Grèce couvait également ailleurs : l'Europe, à son tour, s'était passionnée pour l'hellénisme ; ses poètes, ses universitaires, ses savants, ses officiers, se liguèrent pour rendre à la Grèce son autonomie. C'était une sorte de croisade prêchée par des parnassiens, tels que Victor Hugo, Casimir Delavigne, Lord Byron qui, en célébrant les exploits des Canaris, des Botzaris et de tant d'autres héros, armèrent pour la délivrance de la Grèce les Fabvier, les Jourdain, les Toutier, les Santa-Rosa, les Balerte, les Washington, les Norman, les Edouard Church, les Hasting, les Stanhope, etc.

Les Turcs avaient toute l'Europe contre eux ; dès lors la lutte qu'ils soutenaient devenait sans objet. Ils se furent sans doute arrêtés dans la voie de la répression s'ils avaient pu démêler les causes de cette sympathie profonde dont la manifestation les irritait, les exaspérait jusqu'à les pousser aux pires excès.

Cette sympathie s'expliquait jusqu'à un certain point et par la culture intellectuelle des Européens et par cette raison particulière que, à la suite de l'épopée napoléo-

nienne qui s'était terminée d'une façon si tragique, l'Occident était retombé dans un calme plat, dans une sorte de torpeur dont il fut réveillé par les coups de canon de Patras et d'Hydra. Mais ce qui donnait aussi à cette guerre de l'indépendance un caractère héroïque, propre à exciter l'enthousiasme des peuples, c'était les rencontres sur mer, ces combats dans lesquels s'illustrèrent les Canaris, les Miaulis, les Tombazis, alors qu'on vit les Grecs

> ...Tels qu'un vol d'oiseaux carnassiers, dans l'aurore,
> De cent mille avirons battre le flot sonore.

Scènes émouvantes illuminées par les brûlots vengeurs que les barques grecques portaient en leurs flancs.

Pour vaincre l'insurrection, Mahmoud fut obligé d'avoir recours de nouveau à Méhémet-Ali, qui envoya au secours du sultan une flotte et un corps d'armée commandé par son fils Ibrahim. Celui-ci se couvrit de gloire, tant par les victoires qu'il remporta sur les ennemis de son pays, que par la modération dont il fit preuve pendant toute la durée de cette mémorable campagne et dont il ne se départit qu'une seule fois.

Son arrivée en Grèce permit au grand vizir, Rechid Pacha, d'entreprendre le siège de Missalonghi défendue par Botzaris, frère de Marco. Georges Canaris et Démetrius Echemelis se trouvaient dans les murs de la ville assiégée.

L'illustre marin Miaulis, célèbre par ses exploits, était chargé de ravitailler la place. Il réussit à y faire pénétrer des vivres et des munitions, tandis que plusieurs phalanges grecques passaient au travers des lignes ennemies et venaient renforcer les héroïques défenseurs de la cité.

Réchid livra, sans succès, plusieurs assauts à la ville

et finit par appeler à son secours Ibrahim. Celui-ci, conseillé par des officiers européens, investit complètement la place et devint ainsi maître de toutes les issues y conduisant. Missalonghi, ne pouvant plus recevoir du dehors ni vivres, ni effectifs devait fatalement succomber (1826).

Les assiégés firent une sortie générale avec femmes et enfants ; ils avaient mangé jusqu'aux chevaux et aux chiens, il ne leur restait plus que quelques munitions de guerre. Instruit par un espion de leur mouvement de retraite, Ibrahim les attaqua à la tête des Egyptiens et des Albanais qui en firent un horrible carnage.

Après la prise de Missalonghi, soit lassitude, soit pour éviter des conflits avec le grand vizir, Ibrahim s'était retiré à Modon laissant à Réchid l'honneur de mettre le siège devant Athènes qui capitula en 1827. Les Grecs affaiblis par leurs divisions, plus encore que par leur défaites, faillirent perdre le fruit de leurs efforts. Ils retournèrent à leurs dissertations habituelles dans les congrès. Ils étaient fatigués de combattre, mais ils pouvaient encore parler.

L'assemblée d'Epidaure ne mit pas fin à leurs discussions ; ils parvinrent toutefois à formuler leurs revendications qui furent repoussées par la Porte, attendu que, s'ils avaient été les vainqueurs, ils ne se seraient pas montrés plus exigeants.

Un autre congrès se réunit à Zaïmis et un troisième à Egine. C'était le prélude de la guerre civile à laquelle les primats poussaient de toutes leurs forces, assurés de pouvoir reprendre, avec la domination turque, leur ancienne situation dans le pays. Cette lutte fratricide allait éclater, quand l'intervention de Sir Ed Church et de Lord Cochrone amena une entente entre les dissidents.

Convoqués à Trézène, ils nommèrent Jean Capo

d'Istria président de la République hellénique. Capo d'Istria avait longtemps habité Corfou. Au congrès de Vienne en 1815, où il siégea en qualité de représentant de la Russie, il avait pris la défense des intérêts de la Grèce. Les vaincus ne pouvaient faire un meilleur choix. L'intervention de l'Europe fut sollicitée. La France, l'Angleterre et la Russie s'unirent pour adresser une sommation aux belligérants, leur demandant de cesser les hostilités. Il était facile pour les Grecs d'accepter une telle injonction, mais victorieuse sur toute la ligne, la Turquie pouvait-elle obéir? Un armistice fut néanmoins signé, l'observation n'en était guère aisée. La flotille qui opérait pour le compte de la Grèce, continua ses attaques et Ibrahim reçut l'ordre de reprendre les opérations, un moment suspendues, et de les pousser avec vigueur.

Le fils de Méhémet-Ali s'étant départi, cette fois, de la modération dont il avait fait preuve durant cette longue expédition, permit à ses troupes de se livrer à toutes sortes d'excès contre les Grecs et s'attira, par là, le mécontentement des puissances. Celles-ci se décidèrent à intervenir. Les escadres françaises, russes et anglaises combinèrent leurs mouvements en vue d'une manifestation contre la flotte turco-égyptienne. Un ultimatum fut adressé à Ibrahim lui enjoignant d'évacuer la Morée et de ramener ses vaisseaux, soit à Alexandrie, soit dans les Dardanelles. Pour appuyer cette sommation, les flottes alliées pénétrèrent dans le port de Navarin où quatre-vingt-trois vaisseaux égyptiens et turcs étaient alignés. Un coup de fusil ayant tué un marin anglais, en même temps qu'un vaisseau français recevait un obus lancé par un vaisseau égyptien, la mêlée devint générale. La bataille dura six heures. Quand le canon se tut et que le vent eût dissipé la fumée qui couvrait le port d'un voile épais, il ne restait plus en rade que

quinze vaisseaux turcs, réduits à un état lamentable. La Porte, en apprenant ce grand désastre, adressa une protestation énergique aux puissances qui s'étaient rendues coupables de cette agression. Les termes en étaient si vifs, que la Russie y répondit par une déclaration de guerre. Mahmoud fit un appel pressant aux musulmans pour les engager à combattre les infidèles. Ibrahim dut se rembarquer avec son armée, pour rentrer dans ses Etats, sur les quelques vaisseaux échappés au désastre de Navarin (1828).

Entre les années 1826 et 1827, se place l'événement qui rendit le nom de Mahmoud II si célèbre dans les annales de l'Histoire, nous voulons parler de l'extermination des janissaires. La présence des Egyptiens permit au sultan d'y procéder sans danger ; mais la bataille de Navarin démontra qu'il s'était encore trop hâté, car l'absence des janissaires va se faire sentir terriblement dans la guerre turco-russe qui eut son dénouement en 1829 par le traité d'Andrinople. La Russie, disions-nous, s'était empressée de relever le gant que Mahmoud venait de jeter aux puissances de l'Europe dans un ultimatum qu'il était en droit de leur adresser ; car leur conduite à Navarin fut vraiment indigne. Les résultats des opérations menées par les généraux moscovites, furent défavorables à la Porte ainsi qu'on devait s'y attendre. Depuis vingt ans que les armées turques étaient occupées à réprimer des insurrections, elles s'étaient épuisées et, malgré les efforts qu'elles firent pour répondre à l'appel du sultan, elles devaient succomber à la tâche qui leur fut imposée.

L'extermination des janissaires était, certes, une mesure nécessaire, indispensable même, mais le moment fut incontestablement mal choisi pour la mettre à exécution. Il est vrai que Mahmoud n'avait que cette idée en tête et il voulut la réaliser à l'heure où il pouvait encore compter

sur l'armée égyptienne peu éloignée de la capitale. Il y a d'autres réserves à formuler. L'existence des janissaires constituait un contre-poids utile à l'autorité exorbitante des sultans qui les redoutaient. Leur disparition allait déchaîner sur la Turquie le fléau du despotisme et permettre à ses souverains de jouir d'une complète impunité.

L'opposition des ulémas à cette mesure draconienne avait d'autres mobiles. Ceux-ci se voyaient privés d'une arme salutaire dont ils avaient coutume de se servir contre leurs monarques, soit dans un but intéressé, soit lorsqu'ils voulaient les ramener dans la voie de la sagesse. Cette arme était à jamais brisée et, du même coup, Mahmoud se débarrassait des mutins de l'armée et condamnait leurs complices à l'impuissance. C'était une grande victoire pour le sultan qui renforçait, par là, son pouvoir absolu et en étendait les limites.

L'extermination des janissaires commença nuitamment dans la capitale et dura plusieurs jours. Un décret implacable enjoignit à tous les gouverneurs de province de les faire égorger sans merci. Ils ne méritaient aucune pitié, mais il y avait quelque lâcheté à les traquer comme des fauves, les poursuivant, le poignard à la main, jusque dans les maisons où ils avaient trouvé un refuge. L'heure de l'expiation avait sonné pour ces malheureux dont les services étaient oubliés. On ne leur tint compte ni des conquêtes qu'ils avaient faites, ni des batailles qu'ils avaient gagnées, ni de la gloire qu'ils avaient amassée. Il fallait avant tout que le sultan pût dormir tranquille dans son harem. C'est pour atteindre ce résultat que quarante mille janissaires périrent à Constantinople. On évalue à quatre-vingt mille le nombre de ceux qui furent massacrés dans les autres villes. La Russie ne dissimulait pas sa joie. Le sultan venait de la débarrasser d'un ennemi redoutable et de

lui assurer le gain de plusieurs batailles. En réalité, elle fut seule, parmi les puissances, à profiter de la disparition de cette milice turbulente, mais d'une incontestable valeur militaire.

Mahmoud usait, après tout, de son droit de despote et de chef d'Etat en faisant disparaître cette troupe d'élite qui, plus d'une fois, menaça la sécurité du trône par ses séditions et qui affichait avec le mépris de la mort un grand dédain pour l'ordre public. Il n'avait accompli que la moitié de sa tâche n'ayant voulu rien entreprendre contre les véritables fauteurs des troubles qui se tenaient dans les coulisses. Il n'osa pas, en un mot, s'attaquer aux ulémas qui, eux, se déclarèrent ouvertement contre lui, l'accusant d'être un « giaour » (impie) parce qu'il avait introduit quelques coutumes européennes dans le palais et qu'il avait modifié son costume. Il fut même insulté dans la rue par des derviches énergumènes ; il préféra les considérer comme des fous. Son œuvre s'achevait et, n'étaient les complications extérieures, il aurait pu se livrer à la joie de vivre dans une parfaite quiétude. Que vaut, en effet, un trône quand il est menacé par les entreprises extérieures, ou qu'il est exposé périodiquement aux révoltes d'une soldatesque effrénée ? La disparition des janissaires laissait, sans doute, un grand vide dans l'armée, mais étant donné que les sultans ne pensent qu'à leur repos et à leur sécurité, à laquelle ils subordonnent tout, Mahmoud ne s'en souciait guère.

La lutte contre la Russie se changea bientôt en désastre. Réchid, qui commandait la jeune armée ottomane, sentit, en diverses rencontres, le besoin d'être soutenu par de vieilles troupes, habituées au feu, inébranlables devant la mitraille.

Il avait à combattre l'un des généraux les plus audacieux que la Russie ait jamais opposés aux armées tur-

ques, Diébitch, qui remporta la brillante victoire de Kolovotcha laquelle fit tomber Sillistrie entre ses mains. Le grand vizir réfugié à Schoumla, y attendait l'ennemi quand Diébitch, ayant assuré sa ligne de retraite, s'enfonça avec une partie de ses troupes dans le défilé de Nadir Derbend et déboucha à Bourgas, en Bulgarie. Les Ottomans n'avaient pas prévu cette marche hardie et lorsqu'ils en furent avertis, il était trop tard.

Réchid accourut à la hâte pour prendre sa revanche et se fit battre à Aïdos et à Slivno. Diébitch se dirigea vers Andrinople dont il se rendit maître, sans coup férir. Toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur qui arriva, sans encombre, jusqu'à la mer où il rencontra la flotte russe. Diébitch était maître de la capitale et il ne tenait qu'à lui d'y faire une entrée triomphale.

Le général Paskiévitch remportait également en Asie quelques brillants succès, enlevant successivement aux Turcs Erzeroum, Baïhourt et Trébizonde.

La Porte sollicita la paix par l'intermédiaire de la Prusse. Elle fut signée à Andrinople le 14 septembre 1829.

Le traité rectifiait la frontière asiatique de façon à isoler complètement la Turquie du Caucase. En Europe, il conférait de nouveaux privilèges à la Moldavie et à la Valachie et les hospodars nommés à vie ne pouvaient être destitués que dans certains cas prévus, après avoir obtenu l'assentiment du Czar. C'était reconnaître d'une manière formelle le protectorat de la Russie sur ces principautés. La Serbie conservait son autonomie et la Porte devait, en outre, payer à la Russie une forte indemnité de guerre.

Peu de temps après, le divan désirant liquider la situation pour jouir tranquillement des bienfaits de la paix, reconnaissait l'indépendance de la Grèce (1830). Cet acte de générosité, peut-on dire, donna satisfaction

à l'Europe. Successivement, en moins de trente années. deux provinces s'étaient détachées de l'empire ottoman. la Serbie et la Grèce, sans compter que la Russie venait de préparer, par son intervention, la Valachie et la Moldavie à jouir des mêmes avantages.

Le règne de Mahmoud s'achevait tristement ; car il lui était réservé de voir Méhémet-Ali, qui l'avait tant de fois secouru, prendre les armes contre lui. La perte de l'Egypte avait été très sensible à la Porte ; elle s'y était pourtant résignée. Cette concession ne suffisait pas à Méhémet-Ali qui voulut joindre à ce beau domaine la Syrie, la Mésopotamie et l'Arabie.

Il y était poussé par le vieux parti turc insurgé contre Mahmoud. Plus heureux que son suzerain, Méhémet-Ali n'avait rencontré aucune opposition de la part des ulémas, lorsqu'il appela des officiers français pour organiser son armée.

L'infanterie égyptienne, moins résistante que l'infanterie turque, était plus mobile, mais il manquait au soldat l'amour du métier. L'Egyptien déteste la guerre et se ferait estropier volontiers pour n'avoir pas à porter un fusil. Attaché au sol que le Nil féconde de ses eaux, il ne rêve ni combats ni conquêtes. Quelques lentilles, quelques fèves, c'est tout ce qu'il demande à la vie. Malgré ces dispositions, les instructeurs français, sous le règne de Méhémet-Ali, étaient parvenus à en faire un bon soldat très alerte et très aguerri.

Les troupes égyptiennes remportèrent quelques brillants succès sur l'armée turque, en plusieurs rencontres, notamment à la journée de Nezib, où M. de Moltke fit ses premières armes. Fier de ces victoires et de l'ascendant dont il jouissait dans le monde musulman, Méhémet-Ali pensa que rien ne l'empêchait de devenir calife.

Il faillit réussir dans son hardi projet. Ses conquêtes

lui ouvraient les portes de l'Asie Mineure où le parti fanatique l'appelait dans l'espoir qu'il rétablirait le prestige de l'Islam.

Mahmoud ne se rendit pas suffisamment compte du péril qui le menaçait et ne fit pas l'effort nécessaire pour triompher de son vassal. Il vivait constamment dans une atmosphère de flatteries rendue si opaque par l'encens des courtisans qu'il n'avait plus la perception nette des dangers qu'il courait.

La révolte de Méhémet-Ali ne pouvait qu'encourager les ulémas dans leur opposition contre Mahmoud.

Ils l'accentuèrent au point qu'ils ne voulurent plus entendre parler d'aucune réforme et Mahmoud saisit ce prétexte pour les ajourner indéfiniment. Eût-il jamais l'intention d'en faire, sauf dans son armée? Nous en doutons et nous en avons donné les raisons.

En revanche, il mit une certaine coquetterie à se présenter au public comme un réformateur. Il déclarait aux ambassadeurs qu'il voulait faire le bien de son pays en y introduisant la civilisation de l'Occident.

Qui donc l'en a empêché? Si ce sont les ulémas, que ne les a-t-il traités comme les janissaires? Il eut l'énergie nécessaire pour faire aboutir son premier projet, que n'en a-t-il montré tout autant pour ce qui visait l'administration? Il semble qu'il n'ait cherché dans tous les actes de son règne qu'à mettre en relief sa personnalité.

Il désira laisser aux générations futures son effigie et de plus, il fit reproduire ses traits par le pinceau.

Des milliers d'exemplaires de son portrait furent distribués pour être placés dans les casernes et dans les conaks des gouverneurs. Or, comme l'islamisme interdit les images, ceci acheva de le perdre dans l'esprit des fanatiques.

Quelques jeunes gens furent envoyés par lui en

France pour y faire leur éducation. Il eût été mieux inspiré s'il s'était occupé de l'éducation de ses enfants ou de celle de ses frères, il eût donné dans ce cas plus d'instruction à Abdul-Méjid, il eût même peut-être épargné à l'empire le règne dispendieux d'Abdul-Aziz et cet autre règne rempli de sang, saturé de crimes et de hontes, celui d'Abdul-Hamid II (1876).

Il convient de dire cependant, à sa décharge, qu'il rencontra sur son chemin bien des obstacles et qu'il fut malheureux dans toutes ses entreprises, jusque dans cet acte solennel de grand justicier qu'il accomplit à un moment où il avait besoin de toutes les forces vives de l'empire pour les opposer à l'ennemi.

Manquait-il de sens politique ? En aucune façon.

Le voyage qu'il entreprit dans ses provinces d'Europe pour se concilier les éléments roumains et serbes, constamment travaillés par la Russie, démontre qu'il avait reconnu la source du mal dont la Turquie souffrait depuis si longtemps. Ce qui prouve, d'ailleurs, qu'il avait frappé juste, c'est l'affolement de la diplomatie moscovite à l'annonce de ce voyage, notamment lorsqu'elle lut le manifeste adressé par Mahmoud à ses sujets chrétiens dans lequel il exprimait son désir de faire le bonheur de ses peuples sans distinction de religion ou de race.

Le sultan était-il sincère dans ce qu'il disait ? On peut en douter. Du reste, comme les ulémas et les dévots fanatiques s'y montraient opposés, ses volontés les plus formelles auraient été méconnues par les fonctionnaires de tout rang et de tout grade affiliés au clergé.

On se méprend généralement en Europe sur la véritable puissance des sultans. Absolue en théorie, cette puissance décroît et devient précaire dans la pratique. Elle est entravée et parfois annihilée par la coalition des intérêts des trois classes les plus influentes qui se parta-

gent le gouvernement : le clergé, l'armée, l'administration. Ces trois classes sont d'accord en apparence pour faire des réformes, en réalité, elles n'en veulent point. Quant aux sultans nous avons déjà dit qu'ils ne désiraient pour la plupart que des réformes militaires, soit pour soutenir leur puissance au dehors, soit pour inspirer la terreur à leurs peuples opprimés si d'aventure ils avaient recours à la rébellion afin de s'affranchir de leur joug.

L'établissement d'un contrôle sévère et rigoureux fut toujours soigneusement écarté par les souverains de la Turquie, comme pouvant limiter leur pouvoir discrétionnaire et gêner leurs ministres, leurs généraux et leurs magistrats dans leurs malversations. L'idée dominante en Turquie, même au sein du peuple, est que le gouvernement doit être nécessairement représenté par une oligarchie avide et rapace ayant à sa tête un grand vizir qui la mène à la curée, une armée qui la protège et un sultan ou calife qui légitime ses actes, voilà le système. En un mot c'est l'exploitation du peuple par une catégorie de privilégiés que la faveur du prince élève aux plus hauts emplois où ils ont toute liberté d'agir à leur gré. Des réformes ayant pour objet de réglementer cette exploitation ne peuvent qu'être mal accueillies par les intéressés, ou si elles sont acceptées par eux, elles ne seront jamais exécutées alors même qu'elles figureraient en lettres d'or sur des firmans solennels. C'est ce qui explique que tant d'édits et de *hatti-cherifs* impériaux sont restés lettre morte, frappés de stérilité par l'opposition des classes dirigeantes. La preuve que les sultans n'ont jamais songé qu'aux réformes militaires résulte du reste clairement de la comparaison entre l'armée et le gouvernement civil. Les sultans ottomans, après bien des efforts et des vicissitudes, sont parvenus à créer une armée régulière d'une incontestable valeur, tandis que leur administration est

demeurée entachée des vices les plus hideux qu'il soit possible d'imaginer.

Mahmoud II suivant l'exemple de Sélim III a complété l'organisation de ses troupes, mais comme Sélim aussi, il n'introduisit aucune réforme sérieuse dans le gouvernement. Les janissaires constituaient un obstacle à la réalisation de ce projet, il les supprima. En cela du moins, il différa de ses prédécesseurs qui ne surent pas faire preuve d'énergie et se laissèrent dévorer par l'hydre de l'anarchie au lieu de l'abattre à leurs pieds.

Il est également juste de reconnaître que Mahmoud ne fut point secondé dans ses tentatives de réformes par l'Europe. D'abord l'organisation d'une armée puissante inquiétait les Etats voisins qui avaient intérêt à ce que l'empire ottoman restât faible. Ensuite, si des réformes administratives avaient été introduites en Turquie, elles auraient donné dans ce pays un grand essor au progrès et le peuple ottoman serait devenu producteur au lieu de rester essentiellement consommateur et par conséquent tributaire de l'Europe pour tous les produits manufacturiers. C'est le mobile qui fait agir la politique européenne depuis un siècle. Il n'est ni noble, ni élevé, mais il s'adapte aux besoins économiques des peuples de l'Occident et s'accorde avec leurs aspirations modernes. C'est une politique terre à terre sans échappées vers l'idéal, mais éminemment pratique.

Combien plus chevaleresque était l'Europe des croisades, armée de pied en cap, choquant la lance contre le baudrier des guerriers arabes. La chrétienté en combattant à l'arme blanche les musulmans qui avaient envahi les Lieux Saints obéissait à un sentiment moral, à une raison supérieure qui relève la dignité de l'être humain ; que représente aujourd'hui cette société anonyme que nous appellerons « société d'exploitation de la question d'Orient ? »

Représente-t-elle une idée civilisatrice, une idée de justice et d'équité, est-elle une association guidée par des principes moraux ou bien une société d'hommes qui ont fait litière de l'honnêteté politique ? Il serait bon de le savoir.

La question d'Orient est née, en grande partie, de la nécessité de créer des débouchés au commerce européen, mais n'y a-t-il pas moyen de concilier les intérêts matériels de l'Occident avec les intérêts moraux des peuples asiatiques avec lesquels il trafique de ses produits. Que ne ménage-t-il ces peuples comme un commerçant ménage ses clients ? Pourquoi, après avoir renoncé à combattre sous la bannière du Christ, les gouvernements chrétiens continuent-ils leur croisade contre l'islamisme sous une autre forme, prétendant que les Turcs n'ont aucune aptitude pour la civilisation.

Certes, les hommes d'Etat ottomans par leur ineptie et leur ignorance ont rendu possible la formation de cette association cosmopolite qui exploite leur pays. La question d'Orient est devenue dès lors le pivot de leur politique. Ils trouvent qu'il est aisé de profiter des divisions et des jalousies qui existent entre les puissances pour se livrer à leur manie de persécution contre les chrétiens. Ils n'ont pas compris qu'ils ne pouvaient plus continuer la guerre religieuse alors qu'elle avait été abandonnée par leurs adversaires. En effet, les gouvernements européens ont modifié leur tactique. Au lieu de s'armer ouvertement contre l'islamisme, ils ont décidé, d'un commun accord, d'opposer une barrière au fanatisme mahométan de plus en plus agressif et depuis un siècle environ ils ont travaillé sans relâche à l'émancipation des peuples chrétiens naguère soumis au sceptre des sultans et qui jouissent maintenant de leur entière liberté.

Que devait faire la Turquie en cette occurence ? Elle

devait rompre avec ses vieilles habitudes, renoncer à son hostilité contre les chrétiens et à son despotisme. Par ce moyen, elle aurait rallié à sa cause tous les peuples conquis, ou tout au moins, elle les aurait maintenus dans son obéissance.

Mahmoud II s'était d'abord rendu compte de la nécessité de ce revirement, il avait solennellement proclamé son intention de traiter désormais ses sujets sur un pied d'égalité, mais il n'eût pas le courage de combattre la résistance du parti fanatique qui voulait continuer ses anciens errements. Il fut également mal servi par le parti civil sans compter que l'armée était réfractaire, comme elle l'est encore, à tout sentiment de tolérance : « Tout par le sabre » telle est la devise des Turcs, ce fut aussi la devise des Arabes; voyez à quoi elle les a menés encore qu'ils aient porté longtemps le flambeau des sciences et des arts.

Nous allons assister à une lutte sourde entre les deux factions dont l'une essaiera d'introduire des réformes en Turquie et l'autre représentera la réaction. Cette dernière est encore la plus forte et la plus puissante, celle qui dispose de l'arsenal religieux. Si elle n'a pas les sympathies de l'Europe, elle est sûre de la fidélité et de l'attachement des musulmans à ses principes. De plus, les sultans suivent aveuglément ses directions. Avec elle, ils sont assurés non seulement de pouvoir vivre, mais aussi de faire régner le despotisme sur toute la surface de leur empire. Or, exercer le despotisme, c'est pour eux la chose essentielle, le point capital. Ils ne conçoivent pas la souveraineté sans la tyrannie. Ce régime déprime naturellement les caractères et rend les hommes obsèquieux, vils et rampants.

La première réforme à faire en Turquie serait de relever le niveau moral et l'on ne peut y parvenir que par l'instruction. Il ne suffisait pas que Mahmoud II rem-

placât le turban par le fez (1) ou le vêtement traditionnel par la stambouline (2) pour changer le tempérament de ses sujets et l'esprit de son entourage. Il fallait d'abord commencer par fonder des écoles où les jeunes Turcs auraient reçu une instruction secondaire appropriée à leurs besoins. Il fallait ensuite jeter les bases d'une grande université où les Ottomans se seraient formés sur le modèle des hommes illustres de la Perse et de l'Arabie.

Grâce à cette méthode on est parvenu aux Etats-Unis, à civiliser les nègres, race ingrate, à exhausser leur niveau moral jusqu'à en faire surgir des ingénieurs, des orateurs, et des philosophes, tels que Booker Washington qui de la condition d'esclave s'éleva par son mérite et sa vaste instruction au premier rang (3).

Il existe une opinion en Orient, c'est que les écoles primaires sont suffisantes. Ces écoles ont sans doute

(1) Bonnet en feutre rouge orné au sommet d'un gland de soie.

(2) Redingote sans revers pareille à celle que portent les ministres protestants.

(3) Il a retracé lui-même l'histoire de ses débuts dans la vie :

J'eus le privilège de commencer la vie de la même façon que la plu part des hommes de ma race, dans un cabanon de bois (*log cabin*) d'une seule chambre appartenant à une plantation de Virginie. Après l'esclavage, tandis que je travaillais dans une mine de charbon pour gagner la vie de ma mère et la mienne, j'entendis parler de l'Institut de Hampton, l'école que le général Armstrong avait fondée en Virginie, où l'on pourrait, en travaillant, payer une partie de sa pension. Presque sans argent et sans amis, à pied ou voituré par quelque voyageur complaisant, j'arrivai à Richmond sans un penny. Travaillant le jour sur un navire et couchant sur un trottoir, j'amassais assez d'argent pour arriver à Hampton. Là, je fus mis en contact direct avec la vie industrielle, l'économie, l'initiative, et je fus entouré d'une atmosphère d'affaires, d'influences religieuses et d'un esprit de *self-help* qui sembla réveiller toutes mes facultés et me fit comprendre, pour la première fois, ce que c'était que d'être un homme au lieu d'être un fragment de la vie d'autrui.

Pendant que j'étais à Hampton, je résolus d'aller plus tard vivre au cœur du « Sud », et de porter à mes frères les mêmes moyens de développement personnel et d'initiative que j'avais trouvés à Hampton.

leur utilité, mais elles ne sauraient remplacer les lycées et surtout les universités qui forment des citoyens capables de gouverner leur pays. Encore une fois, il manque à la Turquie des hommes. Ce qui fait la supériorité de l'Europe, ce sont ses ministres d'Etat, ses savants, ses ingénieurs, ses médecins, ses philosophes et jusqu'à ses monarques qui diffèrent essentiellement des sultans, ce sont surtout ces êtres exceptionnels auxquels elle donne naissance, qui honorent leur patrie et l'humanité, ce sont enfin tous ceux qui, doués d'un caractère viril, ne trouvent jamais que leur pays ait réalisé assez de progrès et travaillent ardemment à élargir ses horizons.

On chercherait vainement de ces hommes-là en Turquie et dans tout l'Orient. Le despotisme est incapable de produire au jour le citoyen, homme libre et indépendant qui, suivant le magnifique langage de Barbey d'Aurvilly « a tous les courages à la fois, qui est « l'homme de l'idée et de l'action, qui a la hardiesse « de l'esprit, la vaillance du cœur, la vigueur de la main, « qui debout dans l'arène, frappe d'estoc et de taille « jusqu'à ce qu'il ait atteint son idéal ou sans l'atteindre, « simplement pour remplir son devoir, qui fidèle à ses « principes et à ses affections ne les renie jamais et la « tête haute, les épaules carrées, la poitrine en saillie, « le cœur gonflé de sentiments généreux, vigoureux des « pieds à la tête, marche le front dans le ciel et les « pieds sur la terre avec un double sourire celui de la « bouche et celui des yeux. »

Mahmoud II aurait pu se rapprocher quelque peu, tout au moins comme énergie, de ce type admirable. En abandonnant la seconde partie de son programme et en restant loin de son armée pendant la guerre, il montra combien il était faible et, au fond, pusillanime Il ne travailla pas à propager dans son empire la vraie civilisation, n'ayant pu se dépouiller lui-

même ni de son fanatisme, ni des préjugés de sa race. Il ne fit, pour ainsi dire, que donner l'impulsion vers le progrès au grand corps de l'Etat, impulsion qui devait se ralentir et disparaître bientôt dans les désordres d'une administration qui tarissait les sources de la richesse publique et portait la plus grave atteinte aux intérêts nationaux.

Chez Mahmoud, disons-le sans ambage, la forme emportait le fond qui, du reste, était représenté par un bagage intellectuel et moral des plus minces.

Infatué de sa personne, il pensa qu'en imitant Pierre le Grand qui, au commencement de son règne, avait fait périr ses jeunes milices révoltées contre son autorité il atteindrait le niveau de la civilisation moscovite, mélange d'autocratie asiatique et d'administration européenne. Il n'oublia qu'une chose, c'est que les czars s'étaient constamment occupés de faire leur propre éducation et de perfectionner, en même temps, les rouages administratifs par la création d'une aristocratie intellectuelle. Pierre le Grand n'extermina pas seulement les Sterlitz, il fonda des écoles et des universités, il appela chez lui les savants de l'Allemagne et des pays voisins, il voulut enfin égaler l'Europe. Chez Mahmoud II rien de pareil; ses actes avaient un caractère superficiel et d'apparat. On peut même dire que Méhémet-Ali lui fut supérieur en tout. Cet heureux vassal méritait, en effet, d'occuper la place de son suzerain et n'était l'attachement aveugle des Turcs à leur dynastie, ils l'eussent proclamé spontanément empereur et calife. Sorti des rangs comme Bonaparte, Méhémet-Ali ne fut pas seulement l'un de ces soldats de fortune qui parviennent jusqu'au trône, il eut toutes les qualités d'un sage administrateur et d'un chef d'Etat distingué. Il eût même été le premier homme politique de l'Orient s'il ne s'était trop hâté de réaliser son rêve de grandeur. Il aurait dû commencer par fon-

der d'abord l'empire arabe avant de songer à la conquête de l'empire turc. Les Ottomans étaient naturellement portés vers lui et cette sympathie devait lui suffire. La folie des sultans aurait fait le reste et la jeune dynastie égyptienne se serait établie plus lentement, mais aussi plus sûrement sur les antiques ruines de la dynastie abbasside.

Les Turcs y auraient gagné autant que les Arabes et l'Islam tout entier se serait peut être régénéré et rajeuni au souffle puissant de ce grand Albanais dont la merveilleuse histoire donne un flagrant démenti à ceux qui prétendent que les mahométans sont incapables de se civiliser.

CHAPITRE X

ABDUL-MÉJID

Politique de Méhémet-Ali. — Avènement d'Abdul-Méjid. — Succès de l'armée égyptienne. — Inquiétudes de l'Europe. — Intervention des puissances. — Opposition de la France. — Résistance de Méhémet-Ali suivie de sa soumission. — Troubles dans le Liban. — Attitude équivoque de l'Angleterre. — Duplicité de ses agents. — Captivité de l'émir Béchir. — Massacres des chrétiens (1845). — Complicité des Druzes et des fonctionnaires turcs. — Résistance des Maronites. — Premier règlement organique donné au Liban (1846). — Nouvelles réformes. — Hatti-Chérif de Gul-Khané. — Difficultés d'exécution des réformes. — La question des Lieux-Saints. — Rivalités entre les Grecs et les Latins. — Immixtion de la Russie. — Guerre turco-russe (1852). — Défaites des Ottomans sur le Danube. — Nouvelle intervention de l'Europe. — Coalition contre la Russie. — Prise de Sébastopol (1854), traité de Paris (1855). — Résultats négatifs. — Nouveaux troubles au Liban. — Complicité des fonctionnaires turcs. — Expédition française en Syrie (1860). — Vive opposition de l'Angleterre. — Responsabilités de la Porte et du sultan. — Suprématie du parti fanatique. — Caractère d'Abdul-Méjid, ses prodigalités, ses débauches. — Parti jeune-turc. — Faiblesse numérique de ce parti. — Forces de la réaction en Turquie. — Agitation parmi les chrétiens. — Avortement des réformes. — Creusement du canal de Suez. Intrigues de l'Angleterre.

Méhémet-Ali et son fils Ibrahim avaient compris que pour occuper dans l'Islam la place des califes il fallait de toute nécessité s'emparer de Constantinople sur laquelle les yeux des mahométans étaient fixés.

Ils croyaient l'un et l'autre avoir servi la religion ; mais s'ils avaient par deux fois arraché la ville sainte aux Wéhabites et rendu à sa vraie destination La

Mecque, capitale religieuse de l'islamisme, s'ils avaient soutenu la Turquie, objet de la convoitise de toutes les puissances chrétiennes, ils ne s'étaient pas enhardis jusqu'à prétendre que les descendants dégénérés d'Osman devaient leur céder la place, et cette discrétion suffisait à maintenir leur autorité et leur prestige chez les mahométans. Ceux-ci avaient bien toléré leur rébellion contre le sultan afin d'acquérir une certaine indépendance ; ils entendaient, toutefois, qu'ils bornassent là leur ambition et, par une coïncidence singulière, il s'est trouvé que l'Europe était du même avis.

Ce fut dans ces circonstances critiques qu'Abdul-Méjid arriva au trône. Il jouissait d'un bon renom, ayant tout ensemble le charme de la jeunesse et le prestige d'une couronne qui, malgré des catastrophes répétées, brillait encore d'un vif éclat. Il reçut néanmoins des puissances pour son avènement l'un de ces présents dont un souverain soucieux de son indépendance se serait passé volontiers.

Les cours étrangères inquiètes du succès des armes de Méhémet Ali qui semblait préparer la revanche de l'islamisme signifièrent au divan leur volonté d'intervenir dans le conflit turco-égyptien (1839). La question d'Orient se trouvait ainsi posée sur les rives du Bosphore, question complexe dont nous avons défini la portée dans le chapitre précédent, plus complexe et plus entortillée que ne le fut, en aucun temps, la théologie bysantine. En réalité, l'Europe par cette intervention forcée prenait diplomatiquement possession de l'empire ottoman sur lequel elle exercera désormais des droits qu'aucune conquête ne lui avait déférés. C'est l'acte le plus audacieux que la politique européenne ait jamais accompli depuis les croisades.

Le nouveau sultan, découragé par les revers des généraux turcs sous le règne précédent, n'avait pas

jusque-là adopté une ligne politique bien nette ; il laissa donc faire ses ministres qui signèrent en 1840 un traité avec l'Angleterre, la Prusse, la Russie et l'Autriche intimant à Méhémet-Ali l'ordre d'évacuer sur-le-champ l'Asie-Mineure. On lui laissait le gouvernement de la Syrie et de l'Arabie et on lui reconnaissait le droit de régner sur l'Egypte. La France s'était elle-même exclue de l'entente intervenue entre les puissances sus-mentionnées ou plutôt elle ne voulut pas s'associer à leurs résolutions, soit qu'elle fût hostile au projet des cabinets européens, soit qu'elle eût voulu intervenir ultérieurement en faveur de Méhémet-Ali, son protégé. Mais le roi trop timide refusa de suivre ses ministres dans une voie qui lui paraissait dangereuse et bien que le cabinet fût soutenu par l'opinion publique tout entière, il dut renoncer à ses desseins belliqueux et donna sa démission pour éviter des complications avec l'Angleterre et ses alliées.

Le règne d'Abdul-Méjid débutait ainsi par une sorte de vasselage déguisé auquel il lui était, du reste, difficile de se soustraire. Ce vasselage ouvrait à la Turquie, sinon une ère de prospérité et de gloire, du moins la perspective d'une vie facile, tentation à laquelle les hommes d'Etat ottomans n'ont jamais su résister. Etre protégée par les puissances et voir toutes les bourses se délier en Europe pour répandre sur l'Orient l'or des emprunts, la Turquie pouvait-elle désirer mieux ?

Méhémet-Ali commit une faute grave en tenant tête à la coalition européenne. Une escadre anglaise bombarda Beyrouth, y détruisit la flottille égyptienne, et débarqua une armée en Syrie. Aidée des Maronites et des Druzes, elle chassa les Egyptiens du Liban ainsi que de tout le littoral syrien, les enfermant à Saint-Jean d'Acre dont Ibrahim avait fait son magasin d'approvisionnements. Cette place criblée d'obus dut capituler. Ibrahim

se replia alors sur l'Egypte ; l'amiral anglais l'avait devancé à Alexandrie où il somma Méhémet-Ali de signer un traité lui enlevant la Syrie et l'Arabie et ne lui laissant que la vallée du Nil. On était à la fin de l'année 1840, Méhémet-Ali espérait encore un revirement en sa faveur ; bientôt, il fut contraint de céder et accepta les conditions du traité. La Turquie était vengée, mais l'islamisme perdait l'une de ses chances de relèvement et l'empire ottoman une partie de son indépendance. On ne sait si Méhémet-Ali, devenu maître de Constantinople, aurait pu faire quelque chose pour la gloire de ses coreligionnaires, ni surtout, si ses successeurs se seraient montrés à la hauteur de leur tâche. Le fondateur de la dynastie égyptienne, nous le répétons, devait d'abord s'appliquer à ressusciter la puissance des Arabes, il aurait pu ensuite tenter d'opérer une fusion avec les Ottomans. S'il avait fait cela, il eût accompli une œuvre méritoire sans soulever peut-être contre lui l'hostilité de l'Europe.

En s'attaquant ouvertement au calife dans un pays où la religion est la base de toutes les institutions sociales et politiques, il touchait à la personne du Commandeur des croyants. Les musulmans se seraient résignés à voir les sultans de Constantinople s'amoindrir, décroître, s'étioler, s'avilir, tomber en décrépitude, mais ils n'auraient jamais permis à un prince de leur croyance de porter la main sur le domaine religieux du représentant du Prophète et voilà une des raisons pour lesquelles la tentative de Méhémet-Ali devait fatalement avorter.

L'intervention de l'Europe en cette affaire fut également nuisible à l'Egypte, comme à la Turquie : à l'Egypte, en ce qu'elle restreignit son action bienfaisante sur les pays mahométans, à la Turquie, en ce qu'elle aliéna sa liberté. Pour la sauver des mains d'un vassal, l'Europe

lui imposa son joug ; car nul aujourd'hui n'oserait prétendre que l'empire ottoman jouit de son indépendance. La seule liberté qu'il ait, c'est de mal gouverner ses peuples et de les opprimer. Etrange politique, en vérité, qui ne favorisait, ni les intérêts des puissances, ni ceux de leurs ressortissants en ce qu'elle diminuait l'importance des débouchés que les pouvoirs économiques avaient sur le marché oriental.

Quant à la politique française, il est difficile de démêler, de prime abord, les causes qui avaient fait agir le cabinet de Paris lorsqu'il s'était séparé de l'Europe. En tout cas, il obéissait à une idée généreuse digne de la nation chevaleresque qui toujours s'enthousiasma pour les hommes capables d'accomplir de beaux exploits. Relativement au mobile politique, les ministres n'avaient en vue, semble-t-il, que d'empêcher l'Angleterre de s'emparer de l'Egypte. En fortifiant Méhémet-Ali ils espéraient atteindre ce but. Les événements ont démontré qu'ils se trompaient.

Les successeurs de Méhémet-Ali ne tardèrent pas, en effet, à dégénérer ce qui serait également advenu s'ils avaient été les maîtres de Constantinople. La France en favorisant la nouvelle dynastie qui venait d'éclore dans la vallée du Nil agissait, en réalité, contre ses propres intérêts. Elle abandonnait la proie pour l'ombre. Il fallait, dans cette circonstance, soutenir le sultan, non pour les mêmes motifs que l'Angleterre et la Russie, mais dans un but plus noble et plus élevé, celui d'acheminer la Turquie vers le progrès par l'introduction de réformes sérieuses dans son administration et de l'amener dans la suite à conclure une union intime avec l'Egypte, union qui eût fortifié l'empire ottoman et eût rendu la tranquillité et la paix aux provinces islamiques.

La politique de l'Angleterre était différente ; elle consistait à isoler l'Egypte dans l'espoir de s'en emparer,

un jour ou l'autre, par un de ces coups de main dans lesquels sa diplomatie a toujours excellé. Méhémet-Ali lui portait ombrage et rien que la sympathie de la France pour ce prince eût suffi à lui faire adopter cette politique, si elle n'avait eu des raisons plus substantielles. On sait, en effet, que le léopard britannique ne se nourrit pas de rêves, ainsi que l'attestent ses empiétements dans le monde entier.

Pour ce qui est de la Russie, elle redoutait le réveil de l'islamisme, elle craignait que l'occupation de Constantinople par Méhémet-Ali ne rendît l'invasion islamique plus dangereuse et plus difficile à repousser que sous la domination turque. C'était aussi le sentiment de l'Autriche et de la Prusse également intéressées à la conservation de l'empire ottoman en l'état précaire où il se trouvait alors.

Les choses étant ainsi, le czar offrit tout d'abord au sultan le concours effectif de ses armées pour repousser les égyptiens et les refouler en Mésopotamie. Les puissances se joignirent aussitôt à la Russie afin de l'empêcher de profiter seule des conditions du traité d'Unkiar-Iskélessi arraché à la faiblesse de Mahmoud II (1). Ce traité qui reconnaissait à la Russie le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Turquie devait nécessairement éveiller les soupçons des cabinets européens. La France ayant, dans ces graves conjonctures, conseillé au divan de s'entendre directement avec Méhémet-Ali, les gouvernements intéressés adressèrent à la Porte, comme on l'a vu, un ultimatum lui enjoignant d'interrompre toute négociation. Cette note comminatoire consacrait le principe d'intervention des puissances dans les affaires de la Turquie et par cela même, annulait la clause du traité d'Unkiar-Iskélessi favorable à la

(1) 1832.

Russie seule. Quoi qu'il en fût, la Turquie était désormais dans l'obligation de renoncer à sa liberté d'action, même dans les questions qui touchaient le plus directement à ses intérêts.

Méhémet-Ali dut abandonner tous ses projets ambitieux. On lui avait promis de lui laisser la Syrie ; l'intervention de la France en sa faveur fut cause que les puissances le privèrent injustement de cette conquête. Et s'il avait persisté dans son dessein de résister à leur ultimatum les gouvernements coalisés étaient décidés à faire preuve de plus de sévérité à son égard.

En 1841, l'œuvre de l'Europe était virtuellement achevée, non celle de l'Angleterre qui avait joué dans les événements du Liban et de l'Egypte un rôle prépondérant. Ses alliés, redoutant de sa part une action isolée, avaient exigé d'elle la signature d'une convention spéciale fermant les Détroits à toutes les nations indistinctement. Les intérêts de la Russie furent gravement atteints par ces dispositions qui annulaient les principales clauses du traité d'Andrinople conclu en 1829.

L'intervention de l'Europe, en mettant fin à la résistance de Méhémet-Ali, ne rétablit pas l'ordre et la tranquillité, en Syrie, ni dans le Liban où l'anarchie continua de régner. Deux familles s'y disputaient le gouvernement : les Chehab appartenant, affirme-t-on, à la lignée du Prophète et qui s'étaient convertis au christianisme, les Djomblat, restés druzes, c'est-à dire païens, que leurs intérêts politiques rapprochaient de l'islamisme. Ces derniers étaient les protégés de l'Angleterre laquelle était parvenue, à force d'intrigues, à les embrigader sous sa bannière. L'un de ses agents, le colonel Wood, homme habile et remuant devint le maître de la Montagne et détint pendant quelques années le sceptre du Liban. Court, trapu, le regard vif, la bouche ironique, il parlait admirablement l'arabe et s'était mé-

nagé des entrées dans les grandes familles du pays sur lesquelles il exerçait une influence prépondérante.

Il fit aux Français une guerre acharnée, leur disputa le terrain pied à pied, battit en brêche leur influence, les évinça de la Syrie par son astuce et ses ruses et rendit l'Angleterre très puissante dans un pays où quelques années auparavant elle était à peine connue. Les Maronites eux-mêmes, si dévoués à la France, furent victimes de la duplicité de M. Wood qui, en insinuant que Méhémet-Ali allait établir la circonscription dans le Liban, les poussa à se soulever contre l'armée égyptienne.

L'aveuglement des chrétiens fut tel qu'ils en oublièrent leurs intérêts primordiaux et laissèrent leur prince, le grand émir Béchir, tomber aux mains des Anglais qui l'exilèrent à Malte. Cet illustre vieillard, chef d'une noble famille, mourut en captivité, emportant les regrets de son peuple, qui involontairement, presque inconsciemment, s'était armé contre lui. La Porte dans cette circonstance suivit l'Angleterre dans la voie où elle venait de s'engager.

Cependant la France s'était ressaisie, elle avait obtenu la nomination à la place du grand émir Béchir, de son neveu Kassem, prince nul, qui ne pouvait lutter contre les intrigues des Anglais et vit son autorité méconnue par ses propres administrés. Pendant que les Maronites trahissaient la cause de Méhémet-Ali, les Druzes qui, en apparence, étaient restés fidèles à son fils Ibrahim, jetèrent le masque. Inféodés depuis longtemps à la politique de la Grande-Bretagne qui en avait fait les auxiliaires de la Porte, ils allaient poursuivre avec elle l'exécution de certains desseins bien connus du cabinet de Londres. Le but du gouvernement ottoman et de ses caudataires était de détruire l'influence française dans le Liban.

Il en résulta des massacres qui, en 1842, puis en 1845,

furent perpétrés par des bandes druzes soudoyées par Néjib Pacha, gouverneur de Damas. Ces désordres se continueront vingt années durant à travers la Syrie et le Liban, jusqu'en 1860, époque à laquelle eurent lieu, avec la complicité de l'armée turque, ces horribles tueries qui ensanglantèrent la Montagne et assombrirent les dernières années d'Abdul-Méjid, prince bon et clément, mais faible et incapable de résister aux suggestions de son entourage.

Toutefois, les Maronites ne désarmaient pas. Combattant toujours pour leur indépendance, ils refusaient énergiquement de se soumettre à l'autorité du gouverneur turc désigné par le divan et réclamaient l'autonomie de la Montagne telle qu'elle existait antérieurement. Le colonel Rose avait succédé à M. Wood, il fut l'instigateur des massacres de 1845 dirigés contre les chrétiens et assura à leurs auteurs l'impunité. Les troupes turques avaient pris fait et cause pour les Druzes contre les Maronites qui furent massacrés en grand nombre. La mission de Chékib-Efendi, commissaire de la Porte, débarqué à Beyrouth pour procéder à une enquête, n'eut d'autre résultat que de justifier les iniquités commises contre les victimes. On donna un premier règlement organique au Liban consacrant la division du pays en deux caïm-kamats ou principats, l'un chrétien, l'autre druze avec un tribunal suprême composé des délégués de toutes les nationalités. Cette organisation fit naître bien des conflits, mais elle eut cet avantage de donner à chaque parti des organes pour sa défense. C'était un commencement d'émancipation, un semblant de gouvernement autonome. D'ailleurs, les réformes devenaient à l'ordre du jour dans tout l'empire. Marchant sur les traces de son illustre prédécesseur, Abdul-Méjid voulut doter ses Etats d'une organisation moderne pour aider à leur relèvement.

Peu de temps après son avènement au trône, il promulgua le Hatti-chérif de Gul-Khané qui se distinguait des autres édits impériaux par son caractère de sincérité. Le sultan y parlait de la nécessité de garantir la fortune, la vie et l'honneur de tous ses sujets, de l'assiette des impôts et de leur répartition proportionnellement à la fortune de chacun, de la durée du service militaire, de l'urgence qu'il y avait à établir un contrôle pour les dépenses de la guerre et de la marine, de la publicité des débats dans toutes les causes, de l'égalité devant la loi, de la liberté des transactions commerciales, de l'abolition de la confiscation et du retour aux héritiers légaux des biens des criminels.

Aussitôt le parti rétrograde se souleva, organisant sur tout le territoire de l'empire de véritables boucheries. Il n'y eut pas un règne où l'on vit autant de sang répandu. Les massacres de Djeddah, du Liban, de la Syrie se succédèrent à quelques années d'intervalle. Partout les rapports consulaires signalaient la mauvaise volonté des autorités locales à exécuter les nouvelles réformes. Les témoignages des chrétiens furent repoussés par les tribunaux turcs comme portant atteinte aux prescriptions de la loi religieuse. Cependant l'impulsion était donnée et les réformes purent, sinon être réalisées, du moins recommandées à la sollicitude des gouverneurs de province qui les exécutèrent d'une manière incomplète, assez cependant pour que l'on remarquât un changement à l'ancien état de choses. C'était déjà un progrès dont le pays était redevable à l'heureuse initiative d'un souverain dont on peut déplorer les prodigalités et la vie voluptueuse, mais qui n'en imprimât pas moins une orientation nouvelle aux affaires de l'Etat. S'il avait persisté dans cette voie, il eût sauvé l'empire de la décadence où il était tombé. Il se heurta, il est vrai,

à des difficultés qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait rencontrées avant lui au même degré.

Ce fut d'abord la question des Lieux-Saints. On sait que la possession de l'église du Saint-Sépulcre n'entraîne pas nécessairement pour les autres cultes l'interdiction d'y officier à certains jours. Les Grecs et les Latins se disputaient ces prérogatives. Toutefois, le droit des Latins à garder les clefs du Saint-Sépulcre, à entretenir les lampes sacrées, à balayer l'édifice avaient été inscrits dès l'année 1561 dans un firman célèbre qui donnait, en même temps, aux catholiques la garde de la grotte où naquit le Christ. Les Grecs étaient trop fins et trop rusés pour ne pas chercher à interpréter en leur faveur le sens des édits impériaux. Il en résulta des rivalités, des procès, des disputes, des querelles sanglantes qui se renouvellent encore de nos jours. De véritables batailles avaient lieu autour du Saint-Sépulcre et la force armée dut intervenir plus d'une fois pour rétablir la tranquillité parmi les communautés chrétiennes.

La France revendiquait la possession du Saint Sépulcre, de la pierre de l'Onction, des sept arceaux de la Vierge, de l'église de Bethléem, mais les Grecs avaient trouvé dans la Russie une puissante protectrice qui contesta les droits des catholiques à la possession exclusive de ces sanctuaires et exigea de la Porte des garanties sérieuses dans l'intérêt de l'église orthodoxe. Abdul-Méjid était un monarque pacifique, néanmoins devant l'ultimatum de la Russie, estimant que l'intégrité de son empire était menacée par l'intervention du Czar, il refusa d'obtempérer à ses désirs.

La question des Lieux Saints étant une des plus complexes, l'ingérence inopportune de la Russie ne faisait que la compliquer davantage. Elle fut le point de départ de la coalition qui se forma contre l'empire

moscovite. L'Angleterre saisit, la première, le côté faible des puissances catholiques, notamment de la France et de l'Autriche et, fort habilement, elle leur montra une Russie aux ambitions insatiables visant à la fois la conquête du Bosphore et celle des Lieux Saints, s'établissant en même temps à Sainte-Sophie et au Saint Sépulcre (1).

De son côté, la Russie, puissance politique et religieuse, avait besoin pour répondre aux aspirations de ses peuples de leur montrer qu'elle s'intéressait à leurs croyances et qu'elle poursuivait énergiquement, par tous les moyens en son pouvoir, le triomphe final de l'orthodoxie en Orient, triomphe qui devait refouler le catholicisme en Occident. L'ingérence des Russes dans les affaires de la Palestine était donc parfaitement logique ; et dans une certaine mesure, à leur point de vue, sainement raisonnée. Etait-elle justifiée ? Nous ne le croyons pas tant à cause des droits traditionnels de la France, puissance catholique, qu'à raison de ce fait

(1) Cette église, qui a environ soixante mètres de long sur autant de large, est bâtie sur un espace où, d'après la tradition, se sont déroulées les dernières scènes de la passion de Jésus, c'est à-dire le couronnement d'épines, le crucifiement, l'ensevelissement. Différentes chapelles sont construites sur les lieux correspondant aux diverses péripéties du drame illustre. Ainsi il y a la chapelle de la Prison de Jésus, celle de la Colonne des Opprobres, celle du Crucifiement, celle de l'Elévation de la Croix, celle du Bon Larron, celle du Jardin de Joseph d'Arimathie, celle du Partage des Vêtements, celle du Saint Sépulcre et d'autres encore.

Or, ce qu'il y a de particulier à cette église, c'est qu'elle n'est pas, comme toutes les autres, placée sous l'autorité d'un curé ou d'un évêque ayant la haute main sur son clergé, ministres et desservants. Elle est, au contraire, partagée entre différentes sectes chrétiennes, celles des Latins, des Grecs orthodoxes, des Arméniens, des Coptes, des Abyssins. On a eu soin de la découper en tranches inégales qui appartiennent à chacune de ces sectes et qui sont dirigées et entretenues par elles. Ainsi la chapelle du Crucifiement relève des Latins. Au contraire celle de l'Elévation de la Croix qui est attenante, appartient aux Grecs. (Gaston Stiegler).

que la Russie était nouvellement venue à l'Europe. Elle avait déjà beaucoup fait, il est vrai, pour la chrétienté, mais de là à occuper la première place dans le Levant il y avait de la marge. Les colosses, on le sait, ne mesurent pas leur course, ils procèdent par bonds et peuvent franchir des distances considérables La Russie est dans ce cas : depuis que le feu des croisades s'est éteint, elle marche à pas de géant et les puissances occidentales ont toutes les peines du monde à modérer ses élans.

L'empire de Pierre le Grand semble avoir poursuivi jusqu'ici parallèlement ou simultanément deux buts : s'agrandir au Nord du côté de la mer Baltique, s'étendre au Sud du côté de la mer Noire. Aucun sacrifice ne lui a coûté pour réaliser ce magnifique programme. Par la Baltique, elle dominerait le Nord de l'Europe, par la mer Noire, elle trouverait une issue vers Constantinople, l'Archipel grec et la Méditerranée. Les orthodoxes de l'empire ottoman furent ses protégés parce qu'ils servaient ses intérêts et qu'en outre ils étaient ses coreligionnaires. Jamais la Russie n'a séparé la politique de la religion et elle doit à cela les grands succès qu'elle a remportés dans le monde.

Or, la question des Lieux Saints se rattache à ce plan général d'une manière toute particulière. Catherine II, cette femme de génie eut l'idée de joindre à ses revendications au sujet de la possession de l'église de Sainte-Sophie, transformée en mosquée depuis la conquête de Constantinople par Mahomet II, celles de la main-mise de la Russie sur le tombeau du Christ. « Le traité de Kutchuk-Kaïnardji, écrit M. Alphonse d'Alonzo (1), fut le point de départ d'une action décisive de la Russie en Orient. Par ce traité, signé en 1774 après une guerre de cinq années, la Sublime Porte accordait à Catherine II

(1) *La Russie en Palestine* par Alphonse d'Alonzo attaché au Consulat général de France à Jérusalem. L. Boyer, éditeur.

le protectorat des principautés danubiennes et celui de tous les chrétiens orthodoxes de l'empire ottoman, ainsi que le droit de protéger les sujets russes se rendant en pèlerinage en Palestine. »

La France, après avoir soutenu la Russie dans l'exécution intégrale du traité de Kainardji, ce qui valut à Louis XV les remerciements de Catherine II, s'aperçut un peu tard de son erreur et poussa secrètement la Sublime Porte à éluder ses promesses ; mais l'ingérence de la Russie en Palestine s'était déjà affirmée d'une manière éclatante en envoyant une mission religieuse à Jérusalem et en y fondant des établissements (1840 à 1847).

Les luttes d'influence et les querelles soulevées par les revendications incessantes des Grecs et des Latins sont trop connues pour avoir besoin d'être rappelées. En 1851 ces contestations avaient pris un caractère grave. Abdul-Méjid sur les instances du czar avait d'abord octroyé aux protégés de la Russie un firman qui, tout en maintenant le *statu quo* en Palestine, ne laissait pas de favoriser les Grecs. Cet édit mit le feu aux poudres et la querelle, du parvis du Saint-Sépulcre, fut transportée dans le domaine politique où elle s'envenima jusqu'à motiver l'explosion de la guerre de Crimée laquelle marqua d'un large trait de sang les commencements de la seconde moitié du XIXe siècle (1).

Il est convenu, aujourd'hui, de considérer comme puériles ces querelles entre religieux de différents rites pour la possession des Lieux Saints. Rien cependant n'est plus légitime, le but des deux côtés étant d'une incontestable noblesse. Posséder le tombeau du Christ,

(1) Cette guerre coûta aux belligérants six cent mille hommes, dont 400.000 Russes et 295 millions de livres, sans compter les dépenses de la Turquie qui n'ont jamais été évaluées, les Turcs se souciant peu de savoir l'argent qu'ils dépensent une fois qu'ils en trouvent.

n'est-ce pas le plus grand honneur auquel puisse prétendre une église chrétienne ? Il est dès lors naturel que le catholicisme convoite pour lui la propriété exclusive du Saint-Sépulcre. D'autre part, l'église grecque ou orthodoxe revendique le même privilège et, franchement, on ne saurait lui en faire un crime. Plus modérés dans leurs aspirations, n'ayant pas, d'ailleurs, un culte extérieur qui prête aux pompes religieuses, les protestants jouent un rôle secondaire, presque effacé dans la question des Lieux Saints (1), ils n'en voient que le côté politique qui intéresse au plus haut degré leurs gouvernements et, à ce titre, ils souhaiteraient plutôt le succès des catholiques que celui des Grecs et des Russes. Quant aux Turcs, ils considéraient d'abord d'un œil indifférent les disputes entre Grecs et Latins, mais lorsque la Sublime Porte fut mise brutalement en présence des revendications russes, lorsque, en 1852, elle se vit en face des exigences de l'ambassadeur extraordinaire du czar, prince Menschikoff, lui demandant impérieusement de lui donner satisfaction relativement aux droits de l'orthodoxie, elle comprit que son indifférence devenait de l'aveuglement et elle jugea nécessaire de faire droit aux réclamations de la France qui, elle du moins, exerçait depuis plusieurs siècles son protectorat sur le clergé catholique sans porter atteinte à la sécurité de l'empire. Soit insouciance de la part des autres pays catholiques, soit que le protectorat sur les Lieux Saints impliquât des charges trop lourdes, soit par déférence pour la fille aînée de l'Eglise, les puissances catholiques laissaient à la France toute latitude pour agir au mieux de leurs intérêts communs et le divan avait pris l'habi-

(1) Ils sont représentés à Jérusalem par un évêque protestant désigné par l'Angleterre et l'Allemagne unies. De plus, cette dernière puissance travaille depuis quelques années à obtenir des privilèges en Terre Sainte où elle a construit deux sanctuaires.

tude de traiter avec le cabinet de Paris seul les questions afférentes aux Lieux Saints (1).

Les Hellènes eux-mêmes ont été longtemps hostiles à l'ingérence de la Russie en Palestine. Toutefois, il ne leur a pas été donné de persister dans leur opposition autant qu'ils l'auraient voulu, d'abord à cause de la communauté de croyances qui existe entre les deux plus importantes fractions de l'Eglise orthodoxe, ensuite pour cette raison que la pression exercée par la France pour favoriser les Latins les forçaient souvent, dans les circonstances critiques, à s'appuyer sur la Russie protectrice de l'orthodoxie. Mais lorsque la Russie *parut* favoriser l'émancipation de l'Eglise bulgare du joug, d'ailleurs intolérable, de l'Eglise œcuménique grecque, les Hellènes s'éloignèrent de la Russie ; alors les Grecs syriens se rallièrent à elle et formèrent à leur tour une église quasi indépendante sous la protection des czars.

Quel était en cela, le but des Russes? Il n'est pas difficile de le deviner, il consistait à grouper tous ces éléments pour les opposer à l'hellénisme détenteur de la tradition orthodoxe, mais si faible, si corrompu, que l'Eglise d'Orient sous sa direction s'en va en lambeaux. Cette politique sagace de la Russie a déjà porté ses fruits : le prestige de la France décroît en Palestine depuis l'établissement des Russes à Jérusalem. Cette situation ne fera que s'accentuer dans la suite sous la pression des événements provoqués d'une part par le réveil des puissances catholiques qui veulent mainte-

(1) Il n'existe pas un protectorat français à proprement parler, le consul français ne disposant d'aucune force et les Turcs faisant *seuls* la police des Lieux Saints avec un tact qui les honore. Le représentant de la France, en cas de conflit, est tenu de s'adresser au gouverneur de la ville auquel il fait ses remontrances, n'étant en réalité que l'avocat des Latins.

nant soustraire leur clergé à la protection de la France, et de l'autre, par le caractère quelque peu ambigu de la politique française vis-à-vis de la religion catholique depuis la fondation de la troisième République.

En mai 1852, les relations diplomatiques entre les Turcs et les Russes étaient interrompues et les hostilités commençaient aussitôt sur le Danube et en Asie Mineure. La résistance de la Porte était encouragée par l'Angleterre qui avait délaissé la Russie, son ancienne alliée. Cette volte-face n'étonna personne, pas plus du reste, qu'on ne fut surpris du rapprochement qui s'était opéré si subitement entre l'Angleterre et la France.

Napoléon III venait de restaurer le trône de son oncle. Entré comme lui dans la République, il en était sorti par le coup d'Etat de 1851. Après avoir rassuré la haute bourgeoisie sur ses destinées et conclu un pacte avec le clergé auquel il abandonna la direction de l'enseignement, il voulut reprendre la tradition napoléonienne, mais sur une base toute différente de celle qui avait servi au fondateur de la dynastie. Il rechercha l'amitié de l'Angleterre et sa coopération. La flotte française s'était donc jointe aux escadres britanniques ; la démonstration était significative et constituait un avertissement donné au czar qui maintint ses prétentions.

La campagne ne s'annonçait pas brillamment pour les Russes. Omer Pacha ayant attiré l'ennemi à Olteniza quitta brusquement cette dernière localité pour repasser le Danube et s'enferma dans Widdin, place admirablement fortifiée. En Asie, l'armée moscovite remporta un important succès sur les troupes turques à Orbellau, tandis que la flotte russe brûlait les vaisseaux ottomans à Sinope.

Ces revers ne découragèrent pas le peuple turc, qui dans un grand conseil national, vota par acclamation la continuation de la guerre.

La Russie, bien que menacée par les flottes alliées réunies à Bésika, refusait toujours de se soumettre aux injonctions comminatoires de l'Angleterre et de la France. En 1853, un dernier ultimatum fut adressé au cabinet de Saint-Pétersbourg par les deux puissances décidées plus que jamais à défendre l'empire ottoman contre l'injuste agression dont il était l'objet. Pour la première fois, la France tenait ses engagements vis-à-vis de la Turquie. Napoléon III désirait, en outre, montrer aux catholiques que le second empire était résolu à maintenir leurs prérogatives dans le Levant. Il fit plus, il exigea en échange du concours que la France allait prêter à la Porte des réformes qui pouvaient se résumer ainsi : acceptation des témoignages chrétiens en justice et admissibilité de tous les Ottomans sans distinction de religion aux emplois de l'Etat. En réalité, rien n'était plus illusoire que ces réformes. Napoléon le savait, mais ce qu'il cherchait avant tout, c'était l'affermissement de son trône par une alliance intime avec l'Angleterre, qui, elle, avait alors d'autres vues sur l'empire ottoman. A l'époque dont nous parlons, elle poursuivait un dessein généreux abandonné depuis, celui de régénérer la Turquie et de s'en faire une alliée sincère, capable de tenir en respect les Russes. Le sort des chrétiens, en réalité, importait peu aux hommes d'Etat de la Grande-Bretagne, encore que le peuple anglais parût s'y intéresser.

Le fait saillant, c'était cette levée de boucliers contre la Russie, cette formidable coalition de toute l'Europe qui trouva le czar Nicolas ferme comme un roc. Les opérations militaires furent poursuivies sur le Danube où les armées russes prirent l'offensive contre les Turcs. Après avoir passé le fleuve à Galatz, Braïla et Ismaïl, ils se rendirent maîtres de la Dobroudja et mirent le siège devant Sillistrie. Leur plan était bien conçu ; mais

l'attitude équivoque de l'Autriche, travaillée par l'Angleterre, commençait à les gêner. Le cabinet de Vienne, devenant de plus en plus hostile aux Russes, ceux-ci durent abandonner le siège de Sillistrie. La désertion des principautés danubiennes suivit de près.

Toutefois, les esprits en Grèce étaient agités et des bandes de volontaires se formaient un peu partout dans l'Hellade, soudoyées par les agents moscovites. L'occupation d'Athènes par la France fut décidée pour calmer cette effervescence. L'insurrection fut ainsi circonscrite, puis écrasée à Arta et à Mezzow, ce pendant que l'armée des alliées débarquait à Gallipoli et que les régiments français s'alignaient drus et compacts le long des Détroits. Quelle direction allait-on leur donner? L'Angleterre proposa de porter la guerre en Crimée et d'investir Sébastopol, la France souscrivit à ce plan. Ce fut, certes, une lutte glorieuse, à laquelle prirent part les Anglais et les Piémontais, mais où la France laissa le meilleur de son sang, lutte inutile pour la civilisation ; car elle ne fit, pour ainsi dire, qu'effleurer la puissance moscovite. Balaklava, Inkermann, Traktir et Sébastopol furent enlevés tour à tour, et l'assaut de Malakoff où les Français seuls perdirent dix mille hommes, restera légendaire dans l'histoire des guerres modernes, mais tous ces actes d'héroïsme ne modifièrent en rien l'état de choses existant en Turquie.

Les flottes alliées étaient maîtresses de toutes les mers, de la mer Noire, de l'Archipel, de la Méditerranée, de l'Adriatique, de la Baltique et partout, les Russes opposaient à leurs ennemis une résistance vigoureuse. Enfin lasse de combattre, la Russie demanda la paix à la suite de la prise de Sébastopol.

Le traité de Paris en 1855 garantit l'indépendance de la Turquie et l'intégrité de son territoire, mots creux et vides de sens ; on sait ce qu'il en est advenu de cette

indépendance et de cette intégrité. Le traité de Paris a-t-il empêché les puissances de procéder à l'égard de la Turquie à des amputations successives qui l'ont affaiblie ? La fermeture des Détroits aux vaisseaux de guerre de toutes les puissances n'était qu'un obstacle illusoire aux desseins de la Russie et, quant à l'interdiction qui lui était faite de construire dans la mer Noire des arsenaux, elle n'a eu d'autre résultat que de rendre plus formidable sa flotte dans les mers méridionales. Si les gouvernements européens avaient voulu réellement réduire la Russie à l'impuissance, ils auraient dû travailler au relèvement de la Turquie et tenir la main à l'exécution des promesses contenues dans le Hatti-Chérif de Gul-Khané et le Hatti-Hamayoun de 1856, promulgués solennellement, mais non moins solennellement violés en leurs dispositions les plus essentielles. Il fallait abattre la citadelle du despotisme et installer en permanence à Constantinople ce grand conseil national auquel les sultans ont toujours recours dans les circonstances critiques, lorsqu'il s'agit de demander au peuple de nouveaux sacrifices.

On a leurré l'Europe avec l'idée de l'égalité et de l'admission des chrétiens aux emplois quand on savait que de tout temps il y en eut dans les fonctions, sinon élevées, du moins lucratives. Les populations appartenant à la religion du Christ en ont-elles été plus heureuses ? On devait songer plutôt à améliorer l'administration en général et faire que les musulmans et les chrétiens pussent vivre en paix sous un gouvernement honnête et bien organisé.

Le traité de Paris fut une pure fantasmagorie, il ne servit qu'à rendre les ministres ottomans indifférents aux véritables réformes, celles qui en améliorant l'administration auraient adouci le sort des populations de l'empire sans distinction de race, ni de religion. Point

n'était besoin de comprendre les chrétiens seuls dans cette mesure salutaire. L'homologation d'une loi, voire une déclaration de principe, quand elles sont arrachées par la force, n'ont aucune valeur pratique. Jamais les chrétiens restés sous la domination de la Porte n'ont été plus malheureux que depuis le traité de Paris et nous devons ajouter pour être juste, que le sort des musulmans n'a guère été meilleur ; mais Napoléon préludait dès ce moment-là à la création de ce grand mouvement industriel et commercial qui devait enrichir tant d'individualités influentes et renforcer cette haute bourgeoisie qui, après avoir tiré de l'empire tout ce qu'elle pouvait, fonda la troisième République pour l'exploiter à son seul profit

Il était impossible au gouvernement français d'arguer de son impuissance à introduire des réformes en Turquie. Son prestige en Orient s'était accru après la guerre de Crimée au point que son influence devint prépondérante, non seulement à Constantinople, mais aussi dans les parties les plus lointaines de l'empire et s'il avait parlé, plus haut qu'il ne l'a fait, en faveur des réformes libérales sa voix eût été écoutée.

L'Angleterre se repentit bientôt d'avoir introduit la France dans les conseils du divan et dès 1860, elle reprit son attitude hostile à l'égard du pays qui lui avait fourni six années auparavant une magnifique flotte et une puissante armée pour vaincre les Russes.

Il semblait qu'après la guerre de Crimée l'Angleterre dût renoncer à contrecarrer la France en Syrie, mais elle avait renoué le fil de ses intrigues avec les chefs druzes remplis d'animosité contre les Maronites qui s'étaient reconstitués en communauté sous la protection des agents consulaires français, grâce aux intitutions que la Porte leur avait octroyées. Ces agissements, que rien ne justifiait, d'ailleurs, étaient encouragées par

l'entourage intime du sultan. Il en résulta des troubles sanglants qui amenèrent une explosion du fanatisme mahométan à Damas et les événements tragiques de Deir-el-Kamar et du Liban (1860). Comme toujours, les fonctionnaires de la Porte en Syrie se prodiguèrent pour servir les desseins de l'Angleterre en protégeant les assassins. L'armée turque leur ayant prêté un concours effectif, des milliers de chrétiens périrent dans d'épouvantables supplices.

La France s'émut de ces faits. Ce n'était pas la peine d'avoir prêté à l'empire ottoman aide et protection contre la Russie et d'avoir arraché à la Porte des réformes en faveur des chrétiens pour voir ces derniers mutilés et massacrés, quatre années après la signature du traité de Paris.

Le cabinet de l'Empereur en exprima son indignation au divan dans une note demeurée célèbre et Napoléon envoya en Syrie une expédition chargée d'assurer la sécurité des chrétiens et de châtier les coupables. Le commandement en fut confié au général Beaufort d'Haut poul et au commissaire impérial M. Béclard, tous les deux faibles et incapables. On leur adjoignit Bentivoglio, homme insignifiant. La Porte, au contraire, leur avait opposé l'un de ses plus habiles diplomates, Fuad Pacha qui montra, à cette occasion, autant d'habileté qu'on en reconnut à Li-Hang-Tchung dans les négociations qui viennent de se terminer à Pékin (1).

Là encore, la politique anglaise apparut en toute sa hideur morale, soutenant effrontément contre les revendications de la France les fonctionnaires turcs coupables des crimes les plus épouvantables que l'Histoire ait jamais enregistrés, exigeant du cabinet de Paris sous les plus expresses menaces le retrait de l'expédition fran-

(1) 1900-1901. Expédition internationale en Chine.

çaise et affichant avec une rare impudence la prétention de priver à l'avenir les populations chrétiennes de la Syrie des garanties qui leur étaient dues. C'est que l'Angleterre, toujours méfiante, redoutait la mainmise de la France sur la Syrie, mainmise qui aurait pu entraîner tôt ou tard l'occupation de l'isthme de Suez et de l'Egypte.

Napoléon III n'osa pas résister à l'Angleterre qui obtint pleine et entière satisfaction moyennant quelques concessions dérisoires qu'elle fit à la France pour doter la Montagne d'un semblant de régime autonome qui subsiste encore.

Comme conséquence, les troupes françaises seront, sous le règne d'Adul-Aziz, retirées de la Syrie où elles avaient séjourné, pendant deux années environ, en pure perte.

On s'accorde généralement à reconnaître que les massacres du Liban, de la Syrie et de Djeddah ne sauraient être attribués à Abdul-Méjid et qu'ils furent l'œuvre du parti fanatique encouragé par les agents anglais. S'il en est ainsi, il n'y a pas de raison pour ne pas déclarer formellement que les souverains ne doivent jamais être rendus responsables des crimes qui se commettent en leur nom et qui sont le fait d'employés subalternes.

Quand les malheureuses victimes sont couchées par milliers sur le sol, mutilées, écharpées, coupées en morceaux, le sultan s'en lave les mains, alors que les massacres ont eu lieu sur des ordres formels venus de Constantinople de l'entourage même du souverain. Ces ordres sanguinaires qui donc les a donnés sous le secret sinon le palais où s'élaborent à l'ombre du trône les complots contre la sécurité des chrétiens ? La vérité est que depuis l'irruption des Egyptiens en Syrie, la Porte voulait se venger des habitants qui, au début de la campagne, avaient soutenu Méhémet-Ali. Elle voulait punir

la génération qui avait prêté la main à Ibrahim-Pacha. le vainqueur de Nezib et qui lui avait témoigné de si vives sympathies. Or, la Porte a à sa disposition un moyen dont elle use souvent : l'extermination. Elle laisse toute liberté d'agir au parti fanatique, bête féroce qu'elle tient en laisse et qu'elle lâche de temps à autre sur le troupeau qu'elle veut disperser ou exterminer. Cette tactique lui a toujours réussi, en ce sens qu'elle lui a permis de dégager sa responsabilité en affirmant qu'elle avait été impuissante à réprimer le mouvement religieux. Le sultan n'ignore jamais complètement ce qui se passe derrière les portières de son palais. Pour Abdul-Méjid, il se peut que préoccupé de ses plaisirs, il ait fermé les yeux sur les agissements du parti fanatique qui avait des ramifications dans toutes les provinces de l'empire, mais il n'en fut pas moins le complice avéré des organisateurs de ce vaste complot et sa responsabilité morale reste entière. On a quelque peine a admettre, sans doute, qu'entré tout récemment dans la famille européenne le sultan ait pu consentir à ce que son peuple donnât au monde le spectacle d'une barbarie qui révolte la conscience humaine, toutefois, on est forcé de convenir que la répétition des massacres sous ce règne prouve surabondamment qu'Abdul-Méjid, après avoir paru appuyer avec vigueur ceux de ses ministres qui voulaient introduire des réformes, s'était retourné du côté de la tourbe des fanatiques dont il encouragea les coupables agissements.

Ces énergumènes, après avoir tant de fois mis à feu et à sang la Syrie et le Liban, portèrent leurs exploits en Arabie. Les pèlerins se rendant à la Mecque, ayant reçu le mot d'ordre des assassins, au lieu de porter des chapelets et des amulettes, s'étaient munis de poignards et de gourdins Arrivés à Djeddah, ils se ruèrent sur les européens qu'ils massacrèrent sous les regards bienveil-

lants du gouverneur turc. Ces scènes sanglantes devaient se renouveler deux ans après sur d'autres points de l'empire et sur une plus vaste échelle. Abdul-Méjid continuait à se dire innocent et Fuad, son ministre des affaires étrangères, déclarait verbalement aux ambassadeurs que la Porte était désarmée contre le parti rétrograde surexcité depuis la guerre de Crimée par le nouvel état de choses introduit dans l'empire. Que demandait-il donc ce parti? Les nations chrétiennes n'avaient-elles pas secouru la Turquie, l'opinion publique en Europe ne s'était-elle pas prononcée contre la Russie? Oui certainement, mais pourquoi imposait-on à la Turquie des réformes dont ni le parti fanatique, ni le sultan lui-même ne voulait au fond. Telle fut l'attitude de la Porte, attitude d'autant plus criminelle qu'il y avait à cette époque à la tête du gouvernement des hommes intelligents comme Ali et Fuad capables tous les deux de mener leur patrie dans la voie de la civilisation.

L'esprit inquiet d'Abdul-Méjid et son fanatisme, qu'il sut dissimuler à l'Europe, furent cause de l'insuccès des réformes. Les pays qui, comme la Turquie, sont gouvernés par une oligarchie ne sauraient profiter, du reste, des lumières et de l'expérience de quelques individualités.

Abdul-Méjid, usé par les débauches, secoué par des crises nerveuses qui devenaient de plus en plus fréquentes, mourut en 1861 laissant le trône à son frère Abdul-Aziz. Il eut, en dépit de ses faiblesses et de ses prodigalités, quelques vertus qu'on ne peut lui contester : la générosité, une certaine grandeur d'âme, une noblesse native et la bonté qu'il n'exerça qu'en de rares occasions, étant plus occupé de ses plaisirs que de faire le bien de ses peuples. Toutes ces qualités étaient gâtées par ses débauches ; il en fut puni par l'impuissance dont il fut frappé presque dans la force de l'âge, impuissance qui influa grandement sur son esprit et sur sa

santé compromise par les excès de toutes sortes auxquels il se livrait.

Il semblait pourtant destiné à prendre la suite des idées de son père, mais la force physique aussi bien que l'énergie morale lui faisaient également défaut. Il fut le plus prodigue des sultans après le famélique Ibrahim, de triste mémoire. Il jetait l'argent, on peut bien le dire, par toutes les fenêtres de son palais transformé en un véritable lieu de luxure, appauvrissant le trésor et livrant le pays aux entreprises étrangères et aux spéculations éhontées des banquiers de Galata. Les fêtes du mariage de sa fille avec Ali-Ghalib coûtèrent plus de quarante millions de francs et l'Etat eut de nouveau recours aux emprunts dans des conditions onéreuses. Ces emprunts conduisirent le sultan et ses ministres à commettre les plus insignes folies. Ils eurent pour conséquence l'augmentation des impôts et une recrudescence dans les abus de l'administration.

Ce règne fut surtout fatal à la Turquie en ce qu'il accentua les malentendus et les divergences de vues entre les deux factions qui se disputaient le pouvoir. Déjà en 1845, Guizot les définissait en ces termes avec cette grande lucidité qui caractérisait son langage : « Il y a deux partis en Turquie, disait-il à la Chambre ; il y a un parti intelligent, modéré, qui croit que pour raffermir l'empire ottoman, pour y remettre un peu d'ordre et de force gouvernementale, il faut y introduire de grandes réformes. Mais à côté, il y a un parti fanatique, le vieux parti turc, toujours porté à pratiquer l'ancienne politique, la politique violente, sanguinaire, astucieuse de l'empire ottoman. La lutte entre ces deux partis se reproduit dans toutes les provinces de la Turquie comme à Constantinople et elle se reproduit encore plus vivement et plus déplorablement dans les provinces qu'à Constantinople ».

Ces appréciations de l'éminent homme d'Etat français sont toujours justes ; il aurait pu ajouter que le vieux parti turc n'était si puissant que grâce à l'appui que les sultans lui prêtaient et aussi parce qu'il représente une tradition, celle qui consiste à croire que le rôle dévolu à l'islamisme dans le monde est de persécuter et de détruire le christianisme. Les Ottomans rétrogrades suivent aveuglément la voie qui leur a été tracée par leurs ancêtres. Peu d'entre eux sont ralliés sincèrement au parti jeune turc qui est précisément ce parti modéré dont parlait M. Guizot à la tribune. Les vieux turcs sont les desservants d'un temple dont les antiques colonnes sont construites avec le sang et les ossements des chrétiens et on ne leur ôtera jamais de la tête qu'ils défendent mal l'Eglise musulmane, jadis menacée par la chrétienté, qui elle, du moins, s'est complètement transformée.

Tout gouvernement, quel que soit le régime qu'il exerce, doit s'appuyer sur la majorité de la nation. Malheureusement la majorité musulmane ne se compose pas du parti libéral modéré qui n'en est qu'à ses débuts et auquel manque l'énergie nécessaire. Il est hésitant et perplexe. Or, quand on appartient soit à une Eglise, soit à une majorité politique, c'est de tout cœur qu'il faut leur appartenir et être prêt à tout leur sacrifier. Il en fut toujours ainsi du parti rétrograde en Turquie qui a conservé son prestige à cause de son attachement à ses idées.

La faiblesse des libéraux dans le monde entier provient de ce qu'ils sont sceptiques et n'ont pas foi dans la force inhérente à leurs principes qu'ils défendent, du reste, mollement.

L'intransigeance en matière de religion, comme en politique, n'est-elle pas l'idéal de toutes les Eglises, de toutes les factions et dès lors peut-on s'étonner de l'attitude des vieux Turcs ? On doit simplement la déplorer.

Le gouvernement ottoman n'aurait pu, d'ailleurs. jouer un autre rôle que s'il avait eu à sa tête des chefs instruits et des monarques ayant une culture intellectuelle supérieure. Il aurait été alors à même de résister au courant populaire. Le gouvernement turc, au surplus, avait tout à redouter de la duplicité des cabinets européens qui, depuis deux siècles, n'avaient fait que le tromper. Le parti fanatique représentait pour lui, comme il représente encore aujourd'hui, une force imposante, pouvait-il s'en séparer? Mais sa culpabilité apparaît dans ce fait que, tout en s'appuyant sur le parti vieux turc, il n'a pas cherché à l'acheminer vers le progrès.

Dominé par le désir de perpétuer le despotisme dans son empire, Abdul-Méjid ne pouvait y jeter les fondements de la liberté, d'autant qu'il ne possédait pas l'énergie de Mahmoud II, son illustre prédécesseur. Aucun de ses actes n'était voulu, dans la force du terme, il agissait par impulsion. Fils respectueux et aimant, il suivit l'exemple de son père, mais, au premier obstacle, il abandonna la lutte lui préférant le repos qu'il rencontrait dans le sérail. Jamais monarque ne fut plus favorisé de la fortune. Toute l'Europe était accourue à son secours, des armées entières évoluaient autour de son trône. Le dévouement des alliés n'était point suspect et la Russie écrasée par ses défaites imploraitla paix. N'aurait-il pas dû profiter de ces événements pour asseoir sa puissance sur de nouvelles bases et modifier dans ses principes essentiels un régime de gouvernement susceptible d'attirer tant de malheurs sur son empire. Ce courage lui manqua et nous allons assister à une réaction des plus violentes, qui fit pencher l'empire ottoman vers les abîmes, tant il est vrai que les demi-mesures ne servent le plus souvent qu'à aggraver le mal.

Il y eut néanmoins sous son règne une sorte de renais-

sance dont les symptômes s'étaient déjà manifestés sous Sélim III et Mahmoud II. On ne cessait pas, certes, d'élever des mosquées et des *tèkés*, mais en même temps on fondait quelques lycées et collèges et l'on donnait un essor à l'instruction primaire et à l'étude de la langue française, notamment dans les écoles chrétiennes. C'était une émulation dont le pays profitait et qui était encouragée, soutenue, subventionnée par les puissances étrangères, et surtout par la France. Malheureusement, le gouvernement ottoman ne favorisait pas au même degré les écoles musulmanes. Il en est résulté pour les populations chrétiennes une supériorité dont les mahométans furent justement jaloux. De là, une explosion de haines dont la réaction profita pour arrêter l'extension des réformes.

Le gouvernement turc paraissait trouver quelque sécurité dans cette antipathie de la majeure partie de la nation pour une minorité que l'intervention des puissances avait complètement grisée. Il y avait vraiment de quoi tourner les têtes les plus solides. Voir en moins de trente ans la Grèce libérée, la Serbie émancipée, la Roumanie délivrée de ses fers, le Montenegro ouvertement protégé par la Russie, n'était-ce pas là des motifs d'espérer pour tous les peuples chrétiens de l'empire ?

Il fallait, à ce moment, aviser au moyen de donner satisfaction à leurs aspirations libérales en les groupant autour d'un programme commun. Abdul-Méjid commit la faute de les favoriser seuls, sans rien accorder aux musulmans, de telle sorte que ces derniers devinrent agressifs. La division s'accentua entre chrétiens et mahométans et l'arrogance des premiers soutenue par les autorités consulaires dont l'omnipotence s'était accrue de l'aide prêtée à la Porte par les puissances chrétiennes, acheva d'exaspérer les musulmans qui ne virent dans le concours si opportunément offert au sultan par

les gouvernements alliés qu'une occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie.

L'instinct populaire avait jugé que les intentions des puissances étaient suspectes. Il y avait, comme on dit communément, anguille sous roche. Mieux éclairé par les ministres d'Abdul-Méjid, l'esprit public aurait pris une direction favorable aux réformes. Les époques de transition sont toujours hérissées de difficultés et il faut une main très experte pour tenir les rênes du gouvernement. Au lieu de manœuvrer de façon à imprimer une bonne orientation au vaisseau de l'Etat, les pilotes qui dirigeaient le gouvernail le laissèrent aller à la dérive. Ainsi s'expliquent les troubles et les désordres qui affligèrent les dernières années du règne d'Abdul-Méjid où la réaction fut maîtresse du pouvoir.

Quand le sultan, comblé de prévenances et de témoignages d'amitié par les puissances occidentales, apprit les massacres de Djeddah, puis ceux de Damas et du Liban, il se réveilla de sa torpeur et vit l'abîme se creuser à ses pieds. Il en éprouva, dit-on, une grande tristesse.

La bonne renommée qu'il s'était acquise en Europe venait de s'effondrer. Son trône glissait dans le sang, il n'eut même pas la consolation de pouvoir se dire qu'il n'avait pas encouragé par ses complaisances le complot visant l'extermination de ses sujets chrétiens. La France était justement désolée de voir ses sacrifices aboutir à ce résultat lamentable.

En revanche, la Russie jubilait en assistant, deux années après l'homologation du traité de Paris, aux scènes sanglantes dont la Turquie était le théâtre. Quant à l'Angleterre, elle méditait sur le parti qu'elle pouvait tirer de ces désordres. A cette époque, elle n'avait pas encore désespéré complètement de l'avenir de la Turquie. Sans doute son gouvernement était un

des plus mauvais, des plus détestables, des plus incorrigibles, mais il y avait une partie saine dans la nation qui désirait sincèrement les réformes sans qu'elle pût en poursuivre l'exécution avec une résolution virile. C'est de ce côté que l'Angleterre va tourner ses efforts. Cette fois les intentions de ses hommes d'Etat étaient formelles. En cas d'insuccès, ils étaient fermement décidés à abandonner le peuple turc à son malheureux sort, politique détestable, car il fallait lui faire crédit et les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne étaient les mieux informés pour savoir que la forteresse du despotisme ne pouvait tomber sous le premier assaut. La lutte contre les réformes commencées sous le règne de Sélim III allait se continuer ardente, parfois extrêmement violente. La réaction est restée jusqu'ici maîtresse de la place avec, autour d'elle, des amas de ruines, des ruisseaux de sang et des monceaux de cadavres. Il aurait fallu la main ferme d'un Mahmoud II pour l'abattre ; Abdul-Méjid n'eut pour elle que des sourires et des caresses. Ses peuples lui décernent le titre de ghazi ou de glorieux, l'histoire impartiale ne saurait ratifier ce jugement malgré le rescrit de Gul-Khané et le Hatti-Hamayoun, deux édits qui eussent immortalisé son nom s'ils avaient été suivis d'effet. Or, on peut lire dans tous les rapports consulaires de cette époque, corroborés par les témoignages des ambassadeurs accrédités auprès de la Sublime Porte, ces appréciations sévères mais justes : « quelles que soient les intentions du gouvernement du sultan, ses mesures sont éludées et privées de toute signification par la mauvaise volonté des autorités locales. Devant un tribunal, si un Turc se porte partie plaignante ou défendante, le témoignage d'un chrétien, fût-il en état de produire cinquante témoins chrétiens, n'est jamais admis, il est obligé d'acheter le témoignage de deux musulmans. Si le plaignant veut en appeler

aux tribunaux supérieurs, on lui oppose des obstacles, des délais de toute nature, et d'ordinaire il retire sa plainte après avoir encouru des dépenses considérables ». « Le principal grief des chrétiens, la non admission de leur témoignage devant les tribunaux civils, n'a été écarté qu'en apparence; car même dans les cours mixtes établies depuis, la disproportion entre le nombre des chrétiens et des musulmans est telle que les décisions de ces tribunaux ne dépendent que des Turcs Quant aux contributions, n'étant pas fort lourdes, elles n'auraient pas été oppressives, si elles étaient impartialement réparties ; mais malheureusement tout le poids retombe exclusivement sur les classes pauvres et particulièrement sur les agriculteurs chrétiens (1). »

On pourrait citer bien d'autres témoignages. Que si l'on met en doute leur sincérité sous le prétexte que les rapports dont il s'agit et où il n'est jamais question des souffrances supportées par les musulmans, ont été rédigés par des écrivains chrétiens, voici une déclaration non équivoque de l'un des hommes d'Etat Mahométan, qui jouissait dans les dernières années du règne d'Abdul-Méjid d'une juste célébrité.

Le prince égyptien Moutapha-Fazil s'exprimait en ces termes sur la question des réformes dans une lettre adressée au sultan :

« Vos sujets, lui disait-il, sont divisés en deux classes, ceux qui oppriment sans frein et ceux qui sont opprimés sans pitié. Les premiers trouvent dans le pouvoir illimité que vous exercez et qu'ils s'arrogent, une tentation à tous les vices, mais les seconds se dégradent eux-mêmes au contact pernicieux de leurs maîtres. Obligés sans cesse de se soumettre à des caprices odieux, ils

(1) Rapport de M. Stankey, consul d'Angleterre à Kustendjé.

contractent l'habitude d'une incroyable lâcheté morale ».

C'est à cela précisément que les conseillers d'Abdul-Méjid avaient visé, ils ont voulu opposer parti à parti, religion à religion et ils ont pleinement réussi dans leurs funestes desseins On aurait dû, plutôt, améliorer la situation des musulmans et c'est en agissant ainsi qu'on serait parvenu plus sûrement à adoucir le sort des chrétiens.

Les volontés du sultan, à supposer qu'elles fussent sincères, étaient complètement paralysées par l'opposition des hauts fonctionnaires et des employés subalternes, résolus à laisser périr l'empire plutôt que de renoncer à un seul de leurs abus. Faut-il s'étonner après cela que les chrétiens aient cherché à s'affranchir du joug ottoman ?

Dans les Balkans, les révoltes se succédaient presque sans interruption. De 1848 à 1850 ce fut comme une marée montante dont les flots venaient se briser contre le roc déjà ébréché du despotisme La Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, la Transylvanie, la Bukovinie, se soulevaient, s'agitaient en un remous indescriptible. Et la Turquie faisait occuper militairement les principautés contre le gré de la Russie qui intervenait à son tour par les armes. Ce furent les préliminaires de cette guerre de 1852 que nous avons déjà rappelée à maintes reprises et qui ne fut profitable ni à la Turquie, ni à la Russie, ni à l'Europe que ses sympathies pour les peuples chrétiens des Balkans ont jetée dans des entreprises hasardeuses.

Une grande œuvre, qui honore le XIXe siècle, fut commencée sous ce règne. La guerre d'Orient et la coopération de la France à la lutte engagée contre la Russie pour la défense de l'empire ottoman eut ce résultat inappréciable de faire aboutir les négociations relatives

à l'ouverture de l'isthme de Suez. En 1854, Mohammed-Saïd-Pacha, vice-roi d'Egypte, qui avait obtenu l'agrément de la Porte, octroyait à M. de Lesseps une autorisation lui permettant de constituer une compagnie universelle pour le percement du canal devant relier le golfe arabique à la Méditerranée.

Ces œuvres fécondes de la paix apparaissent, au milieu des calamités de la guerre et des turpitudes des hommes, comme ces oasis qui reposent les yeux du désolant spectacle des solitudes. Rien ne montre mieux combien sont vaines les entreprises des conquérants qui couvrent le monde de sang et de ruines. Ce que de Lesseps a fait place le nom de ce champion de la civilisation au niveau de celui de Bonaparte. Il a livré et gagné une bataille pacifique; car on ne peut se faire une idée des efforts qu'il a fallu employer, non seulement pour réunir les capitaux nécessaires à cette entreprise colossale, mais aussi pour vaincre les difficultés diplomatiques que la jalouse Angleterre ne cessait de susciter aux promoteurs du canal.

Sous sa pression, la Porte décréta la suspension des travaux. Ismaïl avait succédé à Saïd-Pacha; un ministre arménien, Nubar, entièrement dévoué aux intérêts britanniques, contesta à la compagnie le droit de disposer des terrains qui lui avaient été concédés le long du canal d'eau douce et prétendit réglementer le travail en réduisant le nombre des ouvriers.

Le gouvernement français intervint énergiquement tant à Constantinople qu'au Caire. Finalement, un arbitrage fut proposé et accepté. Napoléon III, désigné par les parties comme arbitre, rendit une sentence qui donnait satisfaction à tous les intérêts. A la Porte qui demandait la suppression de la corvée, il concéda le droit d'imposer des salaires; à l'Egypte, il accorda la rétrocession de la propriété du grand canal d'eau douce

entre le Ouad et Suez et une indemnité de 28 millions de francs. Enfin la compagnie obtint 30 millions de francs pour la rétrocession des terrains qui lui avaient été primitivement dévolus.

Malgré ces arrangements, l'Angleterre continuait ses agissements, mais la Porte avait cessé de prêter l'oreille à ses conseils. Elle voyait, elle sentait que cette œuvre ne lui serait pas nuisible et qu'elle lui permettrait surtout d'accéder plus facilement aux ports de la côte arabique d'où les pèlerins se rendent chaque année, en foule, aux villes saintes de Médine et de La Mecque.

L'ouverture du canal se fit en 1869. Ce fut pour Napoléon III le dernier sourire de la fortune. A remarquer, d'ailleurs, qu'il ne fut heureux que dans ses entreprises orientales toutes couronnées de succès. La guerre de Crimée en relevant le prestige de la France en Orient y développa son commerce et son influence. Elle raffermit son autorité chez les nations musulmanes et en Algérie. Enfin le canal de Suez, en ouvrant l'accès de la mer Rouge et de l'Océan Indien, rapprocha la France de ses anciennes colonies et lui montra de vastes horizons où sa puissance devait s'étendre dans la suite. Tout l'effort fut pour le profit de la France. La Turquie n'en retira que quelques minces avantages. Elle avait entrepris le relèvement de sa marine, mais ses embarras financiers, d'une part, et les troubles intérieurs, d'autre part, paralysèrent son initiative.

CHAPITRE XI

ABDUL-AZIZ

Les commencements d'un règne. — Pacification de la Syrie. L'expédition française prend fin. — Hostilités entre Turcs et Monténégrins. (1862). — Origines de ce peuple. — Influence de la Russie. — Défaite du Montenegro. — Traité de paix. — Nouveaux conflits avec la Serbie. — Intervention diplomatique de la France. — Concessions en faveur des Serbes (1865). — Union de la Valachie et de la Moldavie. — Fin du gouvernement des Fanariotes (1866). — Ingérence de la Russie. — Attitude de l'Autriche. — Confiscation des biens ecclésiastiques par la Roumanie. — Transaction. — Difficultés financières de la Porte. — Gestion de Fuad. — Succès d'un emprunt. — Rivalités entre Fuad et Moustapha Fazyl Pacha. — Exil du prince égyptien. — Grand vizirat de Méhémet Ruchdi (1866-1877). — Règlement des affaires roumaines et serbes. — Evacuation de la citadelle de Belgrade. — Retour d'Ali Pacha au pouvoir. — Insurrection en Crète. — Echec d'Omer Pacha. — Constitution d'un grand ministère. — Intrigues d'Ismaïl, khédive d'Egypte. — Force et idéal. — Physique et moral du sultan. — Pénurie du Trésor. — Détresse générale. — Mahmoud Nédim grand vizir (1872). — Troubles dans les Balkans. — Prédominance de la politique russe au palais. — Etat des partis. — Complot contre le sultan. — Portraits des principaux conjurés. — Déposition et fin tragique d'Abdul-Aziz (1876). — Mourad V, sa maladie, sa déposition. — Avènement d'Abdul-Hamid II. — Erreur fatale. — Attitude des puissances vis-à-vis de la Turquie — Considérations générales. — Prédominance de la politique germanique en Orient. — Effets de l'alliance franco-russe sur les relations de la France avec la Porte. — Alliances germaniques condamnées. — L'Angleterre abandonne la Turquie. — Conséquences désastreuses de cet abandon. — Empiétements de l'Autriche.

Monté sur le trône au milieu des troubles qui désolaient l'empire, Abdul-Aziz, malgré son désir d'enrayer les réformes, comprit néanmoins qu'il était de son

intérêt de paraître en vouloir la réalisation. Il s'efforça, en conséquence, de suivre l'exemple de ses prédécesseurs, mais il le fit à contre-cœur et avec le dessein bien arrêté de ne pas mettre à exécution les projets que ses ministres élaboraient, à seule fin de donner le change à l'opinion publique en Europe et de se la rendre favorable.

Son éducation, tout à fait incomplète, l'isolement où il avait vécu pendant près de vingt années, ses relations secrètes avec le parti fanatique ou rétrograde qui fondait sur lui de grandes espérances, ne l'avaient point prédisposé à accueillir favorablement les conseils des puissances. Aussi les débuts de son règne ne donnèrent-ils que des déceptions et son premier hatti-chérif, dans lequel il affirmait sa volonté de marcher sur les traces de ses prédécesseurs, ne produisit dans le pays aucun effet.

Abdul-Méjid avait rempli les palais de femmes, Abdul-Aziz les licencia et promit de n'entretenir dans son harem qu'un petit nombre d'épouses, résolution vaine; car à quelque temps de là, il le repeuplait et les prodigalités du nouveau sultan égalaient, si elles ne les dépassaient, les folies dispendieuses d'Abdul-Méjid. Un fait est à noter d'ailleurs, c'est que le monarque qui arrive au trône fait toujours place nette dans son palais, soit qu'il ait ses créatures à caser, soit, en ce qui concerne le harem, qu'il lui répugne de garder des esclaves qui ont servi aux plaisirs de son devancier.

Ali Pacha détint le sceau pendant un temps relativement long. Diplomate habile et homme intègre, il essaya, sinon de supprimer les difficultés contre lesquelles l'empire avait à lutter, du moins de les écarter temporairement. Les affaires de Syrie furent arrangées tant bien que mal, quelques coupables et parmi eux le gouverneur militaire de Damas, furent châtiés. On

accorda des indemnités aux survivants, des chrétiens de marque reçurent de hauts grades et se hâtèrent de construire des palais avec l'argent extorqué aux victimes qui, naïvement, les avaient chargés de leurs intérêts. Il y eut, à ce moment-là, des actes scandaleux. Fuad, appuyé par la population chrétienne qu'il avait su gagner par ses libéralités, soutenu par les chefs religieux des différentes Eglises si accessibles en Orient à la corruption, poussé et encouragé par les commissaires européens désireux de mettre fin à l'intervention de la France et, doit-on l'avouer, par les représentants mêmes de cette puissance, Béclard, Beaufort d'Hautpoul, pouvait déclarer au sein de la conférence que la présence des troupes françaises devenait inutile en Syrie. Les agents de la Grande Bretagne se rallièrent les premiers à cette motion. Ces arguments ne convainquirent pas le cabinet de Paris qui désirait voir à la tête du gouvernement de la Montagne un prince libanais. Redoutant tout de la prolongation du séjour des soldats français en terre syrienne, craignant peut-être un débarquement en Egypte, l'Angleterre, comme nous l'avons rappelé, insista auprès de l'hôte des Tuileries pour le retrait de l'expédition, elle réitéra ses instances et finit par menacer Napoléon d'une occupation de la vallée du Nil par les troupes britanniques. Il céda et l'expédition prit fin au grand désespoir des populations chrétiennes.

Cependant la Russie s'était juré de troubler le repos et la tranquillité du sultan. Le Liban pacifié (1), le Montenegro s'insurgea contre la Porte. Ici la partie était grosse de dangers ; car la Russie pouvait intervenir à un

(1) La conférence européenne lui octroya une charte encore en vigueur dans ses principales parties. Un gouverneur chrétien fut nommé qui s'efforça de limiter les prérogatives de la Montagne en introduisant dans son administration les procédés de corruption usités dans toutes les provinces ottomanes.

moment donné. Il s'agissait donc d'étouffer la rébellion dans le sang. Deux armées marchèrent contre les Monténégrins.

Un regard rétrospectif jeté sur les origines de ce peuple héroïque, dont l'histoire est écrite sur ses rochers avec le sang de ses enfants, est ici nécessaire.

Au moment où la Serbie vit ses vastes plaines envahies par les hordes ottomanes victorieuses, ses plus vaillants guerriers chassés et refoulés par l'ennemi, s'étaient réfugiés dans les gorges sauvages de la Tsernagara où l'un de leurs chefs, Ivan Tsernoïevitz fit de Tsettinje (1) sa résidence. Il commença contre les Turcs cette mémorable lutte dans laquelle lui et ses successeurs montrèrent les qualités de chefs de clans, indomptables à la guerre en même temps qu'ils étaient animés d'une grande passion pour la liberté. L'un d'eux, Danilo Petrowitz, illustra la Montagne Noire par le gain d'une de ces batailles qui font époque dans la vie d'un peuple. En 1711, il écrasa l'armée turque à Marchouliou et s'attira par cette victoire les sympathies de la Russie. Cette puissance n'eut garde de dédaigner un aussi précieux auxiliaire. Elle conclut un traité d'amitié avec le Montenegro qui jouit, depuis cette époque, de sa protection. De 1711 à 1800, les chefs de la Montagne reçurent en quelque sorte leur investiture des Czars.

D'abord purement religieuse sous les « valdikas » ou princes évêques, le pouvoir autocratique avait passé aux mains d'un séculier et la Russie reconnut le prince Danilo, descendant du prince Petrowitz, comme chef héréditaire du Montenegro. L'influence russe y était tellement prépondérante qu'on a pu dire justement de ce pays qu'il constituait une sentinelle avancée de la Russie en Orient.

(1) Cettigne.

Les guerres avec la Turquie, déjà très fréquentes, étaient devenues depuis 1852 à l'état endémique. On se battait constamment entre Turcs et Monténégrins, la Porte n'ayant pas cessé de convoiter la possession de la Montagne Noire pour l'asservir à son joug. Tantôt la Russie intervenait pour préserver le Montenegro d'un écrasement complet et tantôt c'était l'Autriche qui lui prêtait son concours. Il arriva parfois, comme en 1851, que les deux puissances s'entendirent pour le protéger, de sorte que la Turquie ne put jamais le subjuguer.

Cependant, en 1858, les hostilités avaient recommencé et le divan, de plus en plus décidé à mettre la main sur la Tsernagora, y envoya une armée, commandée par Hussein Pacha, qui fut écrasée à la journée de Grahovo par Hirko Petrovitj, frère du prince. Le général ottoman laissa 3.000 hommes sur le terrain et toute son artillerie (1).

En 1860, Danilo fut assommé à Cattaro et son neveu Nicolas Petrovitj lui succéda. Trop jeune encore pour commander, il laissa la conduite de son petit gouvernement à Hirko, qui fit à la Porte une guerre d'embuscades. En 1862, aussitôt après l'avènement d'Abdul Aziz, Omer Pacha recevait l'ordre d'attaquer le Montenegro qui refusait de se soumettre aux injonctions du divan. Celui-ci lui demandait de désarmer et de licencier ses troupes. Attaqué par trois corps turcs, Hirko opposa partout à l'ennemi une résistance vigoureuse, battant à plate couture, au passage de la Lin, une des armées envahissantes et tenant en échec les deux autres. Toutefois, Derviche Pacha, un des lieutenants d'Omer, étant parvenu à tourner le défilé de la Duga, il força Hirko à battre en retraite ; profitant du repos que le vainqueur s'était donné, le commandant monténégrin

(1) *Histoire de la Turquie,* par de La Jonquière, chez Hachette.

revint à la charge et remporta coup sur coup deux victoires décisives qui obligèrent les Ottomans à se retirer au delà de leur première ligne d'attaque.

Le généralissime turc changea alors de tactique. Sachant que les Monténégrins étaient dépourvus de canons, il refusa toute rencontre avec eux et employa son artillerie à détruire leurs villages, leurs forêts, leurs campements. A la journée de Ricka, Hirko qui avait pris l'offensive contre l'ennemi, faillit le déborder, mais à la fin, il dut céder à la force du nombre et surtout à la supériorité des canons. Les Monténégrins ayant été, en quelque sorte décimés, Omer Pacha put investir Tsettinje. On traita de la paix ; les conditions en étaient si dures que la Russie protesta contre les exigences de la Porte. Toutefois, elle était isolée en Europe et sa protestation resta sans effet. Le Montenegro, forcé de se soumettre, vit s'élever des blockhaus sur ses frontières et jusques sur son territoire. Tout le pays restait ainsi ouvert aux incursions des Ottomans. L'Herzégovine, dont les habitants s'étaient déclarés en faveur du Montenegro, fut alors châtiée d'une manière exemplaire.

La Serbie, qui avait gardé jusque-là une neutralité apparente dans le conflit turco-monténégrin, sentait l'agitation grandir au sein des villes et des campagnes.

Les nécessités de la guerre avaient amené la Porte à amasser sur les frontières serbes des bandes de bachi-bouzouks qui s'y livraient à toutes sortes de déprédations. Les Obrenovitch, en possession du pouvoir depuis peu d'années seulement, cherchaient à raffermir leur autorité par une manifestation hostile contre la cour suzeraine ; aussi des troubles ne tardèrent-ils pas à éclater de ce côté. La forteresse de Belgrade où les Turcs tenaient garnison fut, une première fois, l'occasion d'un conflit sanglant entre les habitants et les troupes casernées dans le château. Le gouverneur de la

citadelle ouvrit aussitôt le feu sur la ville et des quartiers entiers furent réduits en cendres (1864). La France s'émut de ces événements et proposa une conférence dont les travaux furent paralysés par l'opposition du divan et l'hostilité manifestée par l'Angleterre et l'Autriche. La Turquie continua donc d'occuper la citadelle qui était une perpétuelle menace pour les habitants. Néanmoins, elle voulut bien se dessaisir du droit d'exercer la police à Belgrade. La diplomatie française réussit à obtenir, en 1865, de la Porte une convention qui adoucit la situation intolérable faite aux Serbes par cette occupation. Grâce à un accord conclu avec le divan, les propriétés appartenant aux Turcs furent rachetées par le gouvernement serbe, qui parvint ainsi à circonscrire les causes de conflit.

D'autre part, la Valachie et la Moldavie ayant élu un même hospodar pour les gouverner, en la personne du colonel Couza, et cet événement s'étant produit en 1860 au moment même où les troubles du Liban préoccupaient si vivement la Porte, celle-ci n'eut garde de contredire les résolutions de l'assemblée moldo-valaque, qui venait de voter cette fusion. Elle les ratifia, au contraire, par une décision qui rendit officielle l'union des deux principautés, les débarrassant du gouvernement des Fanariotes plus tyrannique et plus corrupteur que celui des Ottomans. L'attitude de la diplomatie russe, particulièrement favorable aux Fanariotes et au maintien des prérogatives du patriarcat œcuménique de Constantinople en ce qui concernait la propriété des biens ecclésiastiques, avantagea d'une manière inattendue les principautés, auxquelles il fut donné de constater un revirement en Autriche en leur faveur. Celle-ci se joignit à la France pour soutenir leurs revendications. Les bonnes dispositions manifestées par le cabinet de Vienne n'eurent pas malheureusement

une longue durée, et peu après, on le vit se séparer du cabinet de Paris pour appuyer indirectement les prétentions du Fanar qui, disposant des revenus ecclésiastiques des principautés, n'eut pas beaucoup de peine à empêcher la Porte de ratifier les décisions du prince Couza. Ce dernier, par un acte hardi, confisqua les biens des couvents grecs leur offrant comme compensation une indemnité de cent millions de piastres, environ vingt millions de francs, destinés à alimenter les œuvres des moines dans les lieux saints.

Sans se désintéresser complètement de ces querelles qui divisaient la grande famille orthodoxe, les ministres d'Abdul-Aziz y voyaient plutôt un motif d'intervention. Les Grecs du Fanar commençaient, d'ailleurs, à avoir des protecteurs au palais dans l'entourage du souverain et le grand vizir Ali-Pacha, débordé, assailli par les demandes qui pleuvaient sur lui, toujours indécis, n'osait prendre une détermination qui eût mis fin au conflit. A l'instigation de la Russie et sur les instances de personnages influents acquis au Fanar, il finit même par repousser le décret de sécularisation des biens ecclésiastiques voté par l'assemblée roumaine. L'attitude hostile de la Russie s'expliquait aisément par son désir de ne favoriser que les Slaves et les Grecs contre les Roumains ou Valaques appartenant à une autre race et ne jouissant pas de ses sympathies.

En 1866 le prince Couza tombait du pouvoir à la suite d'une conspiration organisée par les agents de la Russie. Les représentants des puissances se réunirent aussitôt en conférence pour lui donner un successeur. Fuad avait remplacé Ali Pacha. Dévoué aux intérêts de l'Angleterre, il appuya la candidature du prince Charles de Hohenzollern au gouvernement de la Roumanie et, par ce choix, la Russie se trouva frustrée de ses espérances. L'Europe lui signifiait, pour la seconde fois, qu'elle n'en-

tendait pas lui abandonner la direction des affaires dans les Balkans.

Abdul-Aziz luttait péniblement contre ces difficultés diplomatiques, quand la situation financière s'aggrava tout d'un coup. Le papier monnaie « caïmé » lancé par le gouvernement sur le marché était déprécié et le peuple murmurait de voir l'Etat prélever sous cette forme un emprunt forcé. Fuad eut cette rare fortune, grâce au concours que lui prêta l'Angleterre, de conclure un emprunt de huit millions de livres qui permit de retirer les « caïmés » de la circulation. En même temps, ce ministre, qui eut beaucoup d'initiative, autorisait l'établissement d'une banque franco-anglaise « la Banque Impériale Ottomane » qui a rendu jusqu'ici les plus éminents services au pays et à l'Etat. Il obtenait également du sultan la réduction de sa liste civile. Il fut secondé dans sa tâche par Moustapha-Fazil Pacha, prince égyptien d'un esprit très cultivé et dévoué au parti libéral. Moustapha ne tarda pas à se séparer de Fuad. Cette rivalité entre les deux hommes d'Etat ottomans, fut très nuisible aux intérêts de la Turquie et Fuad, pour se maintenir au pouvoir, se vit obligé de fournir des sommes considérables à son maître afin de conserver ses bonnes grâces. Il obtint, en outre, l'éloignement de Moustapha-Fazil qui se rendit en Europe où il publia des manifestes retentissants. Le vide se fit de nouveau dans le trésor qui, malgré l'énorme emprunt conclu à Londres, allait se trouver dans l'impossibilité de servir les intérêts de la dette. Un fonctionnaire égyptien Kiani Pacha, appelé dans ces circonstances critiques à administrer les finances de l'empire, parvint à y introduire un peu d'ordre, mais le mal s'était trop aggravé pour être masqué par des palliatifs. Le tort de Fuad fut de croire que l'adoption de certaines mesures financières suffirait à applanir les difficultés contre lesquelles l'Etat avait à lutter et

ferait affluer l'argent dans les caisses publiques. Il fallait des remèdes plus énergiques et plus efficaces. On doit néanmoins reconnaître que la réalisation des mesures recommandées par Kiani Pacha n'était rien moins qu'aisée. Comment, par exemple, Fuad aurait-il fait pour arrêter les folles dépenses du palais ? Un délai était nécessaire pour aboutir à un résultat et l'on ne pouvait attendre. Le sultan, ébloui par la quantité d'or que l'opulente Angleterre venait de jeter en Turquie, refusait obstinément de croire à la misère publique et au dénûment du Trésor. Il se mit à changer de grand-vizir, exigeant de chacun d'eux un expédient quelconque pour lui trouver de l'argent.

Méhémet Ruchdi avait succédé à Fuad, il commençait à remettre en état les finances de l'Empire, quand il tomba du pouvoir, mais il avait déblayé le terrain en réglant les démêlés de la Porte avec la Roumanie par la reconnaissance formelle de son autonomie. Il alla plus loin, il accorda les honneurs royaux à son prince. Il avait estimé, non sans raison d'ailleurs, que la Roumanie pouvait devenir un obstacle aux ambitions moscovites. Bientôt les couleurs serbes flottèrent sur la citadelle de Belgrade, grâce à l'intervention de la France fort bien accueillie par Ruchdi, comme s'il eût voulu par là accorder une compensation au cabinet de Paris. Ces concessions mécontentèrent l'opinion et Ruchdi dut céder de nouveau sa place à Ali qui se vit en face d'autres difficultés. La Russie venait de fomenter une insurrection en Crète. Omer Pacha, chargé de réprimer la révolte, fut moins heureux qu'au Montenegro. Quelques échecs qu'il avait subis indisposèrent le palais contre lui et, la crise devenant plus intense, on eut recours à une sorte de grand ministère composé d'Ali, de Fuad et de Méhémet Ruchdi. En même temps un marin anglais, Hobart Pacha, au service de la Turquie, menaça la Grèce

avec la flotte ottomane fortement réorganisée par lui. L'insurrection crétoise fut enfin écrasée par des forces supérieures, les Puissances n'ayant pas voulu, dans cette circonstance, favoriser les visées de la Grèce. Elles dotèrent, néanmoins, la Crète d'un règlement organique, calqué sur celui qui existait au Liban (1867).

Cependant, la situation financière empirait de jour en jour. Ismaïl Pacha, khédive d'Egypte, au courant de la détresse de son suzerain, vint à son secours avec l'intention d'obtenir de lui, en échange, un firman modifiant l'ordre de succession dans la famille de Méhémet-Ali. Les négociations relatives au canal de Suez avaient fait rentrer pas mal d'argent dans les coffres du sultan ; mais tout disparaissait dans le gouffre. Les emprunts ne donnaient plus et les ministres qui pouvaient encore inspirer assez de confiance à l'Europe pour lui soutirer quelques millions, hésitaient à le faire, craignant d'aliéner les ressources de l'Etat déjà passablement ébréchées. On savait le sultan insatiable et l'on rusait avec lui pour l'empêcher de gaspiller les revenus de l'Empire. Au surplus, le service des coupons ne se faisant pas régulièrement, les plaintes des porteurs des titres commençaient à affluer à la Porte. A ce moment, un incident faillit brouiller Ali Pacha, grand vizir, avec Ismaïl Pacha qui ne parlait de rien moins que de s'affranchir, après avoir conclu des emprunts et créé une marine. Ali voulut l'arrêter dans cette voie et lui intima l'ordre de lui rendre compte désormais de sa gestion. Ismaïl, fort de la bienveillance que lui témoignait le sultan, éluda la difficulté et les événements de 1870 survenant l'aidèrent à sortir d'embarras. Du reste, Ali ne tarda pas à mourir et le cabinet de St-Pétersbourg, profitant des malheurs de la France avait dénoncé le traité de 1856. Le sultan prit peur et jugea utile à ses intérêts de se rapprocher de la Russie. Ismaïl

favorisait cette politique, sinon par lui-même, du moins par des intermédiaires qui poussaient le sultan à commettre les plus insignes folies. Ceux-ci avaient des accointances avec l'ambassadeur du czar à Constantinople, le comte général Ignatief.

Depuis longtemps la Russie encourageait par ses agents la corruption qui existait en Turquie et sur laquelle elle comptait pour accélérer la chute de l'Empire ottoman. Abdul-Aziz servait évidemment ses projets mieux qu'elle ne l'aurait fait si elle avait eu recours à la force. Et dès lors, il est bien probable qu'elle aurait renoncé à la guerre de 1877 si elle n'avait été débordée par les exigences du monde slave. Ces aspirations politiques de races, ayant entre elles une commune origine et dépendant de la même religion, sont irrésistibles. Le peuple russe ne pouvait leur opposer un scepticisme qui n'est pas dans sa nature et le gouvernement des czars n'aurait eu aucune politique extérieure s'il n'avait soutenu ces aspirations par l'éclat de ses armes. Il faut un idéal aux nations pour se laisser mener. La Russie doit, sinon son extension, du moins ses succès diplomatiques à l'intérêt qu'elle a porté aux Slaves en particulier et aux chrétiens d'Orient en général. C'est par leur intermédiaire qu'elle a pris contact avec l'Europe et qu'elle a élargi ses frontières, tant à l'Est qu'à l'Ouest de son vaste Empire. Elle a par ce moyen dépouillé la Turquie du Caucase, de la Circassie, d'une portion de l'Arménie et aidé, d'autre part, à l'émancipation de pays comme le Montenegro, la Serbie, la Roumanie et la Bulgarie, en chassant les Turcs de l'Europe et en les refoulant au delà des Balkans. Cette politique s'imposait donc à la Russie d'une manière impérieuse et c'est pour avoir paru y renoncer depuis un quart de siècle que son étoile pâlit. Si ce renoncement devait durer encore vingt ou trente années, ce serait fait de l'influence russe

au Levant et sa puissance naguère radieuse en subirait une éclipse totale. Les nations ne grandissent pas à l'ombre de la paix, il est nécessaire qu'elles luttent contre vents et marées pour développer leurs forces physiques et morales. Le repos leur est aussi pernicieux qu'aux individus et les travaux pacifiques ne peuvent remplacer les avantages de la guerre. Que si l'on nourrissait des armées à rien faire, les masses acquerraient bientôt la conviction que ces armées sont inutiles. De même pour la Turquie, elle ne s'est soutenue jusqu'ici que par son fanatisme belliqueux. Elle s'est souvenue que les Arabes d'Espagne s'étaient étiolés dans le repos, l'inactivité et les exercices intellectuels. Elle a marché sur l'Europe le cimeterre au poing et l'on peut constater que sa décadence date de l'époque où, s'étant affaiblie en répandant abondamment son sang, elle dut renoncer à ces excursions dévastatrices qui entretenaient dans les âmes des mahométans le feu sacré.

Elle eut, sans doute, sur ses voisins d'Occident cette infériorité qui résulte de sa négligence à profiter des richesses que renferme son sol. C'est ce qui constitue encore sa faiblesse, mais s'il lui reste quelque vigueur, elle le doit au fanatisme et, oserai-je le dire, à l'ignorance populaire qu'elle entretient soigneusement en Albanie, en Arabie et dans ses autres possessions. Se sentant incapable d'égaler l'Europe, elle veut vivre ainsi sur son propre fonds en exploitant l'idée religieuse jusqu'à en extraire toute la vertu.

Abdul-Aziz appartenait corps et âme à cette école du fanatisme dans laquelle tous les princes ottomans sont élevés. Les quelques progrès extérieurs qui se sont accomplis sous son règne représentaient ce que les aigrefins de la politique turque désignent par ce mot : *éïlindjé* ou amusements. Ce n'était pas de ce sultan qu'on pouvait espérer un changement si minime fût-il

dans l'orientation à donner à l'esprit public qui a gardé sa solennelle médiocrité avec des effervescences malsaines. Son imagination était hantée par des rêves de grandeur et d'opulence auxquels l'or des emprunts avait donné une intensité telle qu'on se demande, vraiment, si ce monarque était responsable de ses actes. Il y avait chez lui des signes de folie, de cette folie dont sont atteints tous les despotes et qui se traduit par des caprices extravagants. Un jour, il ordonnait à l'un de ses chambellans de ne plus porter la barbe, et le lendemain, il exigeait de lui qu'il la fit repousser. Il aimait les combats de coqs et il se plaisait à conférer à ces volatilles des dignités et des décorations. Si son moral était affaibli, sa personne était superbe. C'était un monarque altier et de haute stature, dans la force de l'âge (1).

Lorsque je le vis pour la première fois, au retour du Sélamlik (prière du vendredi), il produisit sur moi un grand effet. Monté sur un magnifique cheval arabe, gris pommelé, il m'apparut plus grand qu'il ne l'était en réalité ; le port était imposant et majestueux ; les yeux vifs étaient tempérés par la douceur du regard. Le teint, d'un mat très chaud, ressemblait à de l'or qu'on aurait embruni ; ses cheveux tout grisonnants, s'échappaient par petites touffes folles de dessous son *fez* rouge. Chez Abdul-Aziz, la bouche était sensuelle, la lèvre dédaigneuse ; l'ensemble de la physionomie avait quelque chose de vague et d'indéfinissable. La tête, bien ajustée, bien en place, était empreinte de beaucoup de dignité et de noblesse. En le regardant attentivement, on devinait en lui un homme à grandes passions.

Sa mise très soignée attestait ses goûts artistiques ; mais le front n'avait ni ce reflet que donne une intelligence pénétrante, ni cette transparence lumineuse qui

(1) Il avait à peine cinquante ans.

indique le labeur de la pensée, ni ces rides qui sont parfois un indice de la volonté. C'était le type achevé du despote asiatique, en tout son réalisme, mais d'un despote bienveillant. Il ne demandait à ses ministres qu'une seule chose, c'est que sa cassette particulière fût toujours pleine et que les affaires de l'Etat fussent réglées sans qu'il en éprouvât le moindre ennui. Pour le reste, il les laissait libres d'agir à leur guise.

Toutefois, ses dépenses excessives obéraient le Trésor : des palais fantastiques, de magnifiques mosquées, des casernes immenses surgissaient de toutes parts. Les architectes de Stamboul et de Péra étaient constamment sur les dents. Le Kalfa arménien Serkis dépensait chaque année, à lui seul, plus de millions qu'il n'en eût fallu pour entretenir plusieurs corps d'armée. Deux mille femmes, princesses du sang, sultanes, odalisques, kaséki (favorisées) ou simples esclaves, emplissaient les palais de Théreghan et de Dolma-Baktché, abeilles paresseuses et indolentes, mais voraces et insatiables auxquelles on devait servir matin et soir des tables surchargées de mets succulents.

Les premières années du règne d'Abdul-Aziz, les années grasses, s'étaient écoulées dans l'abondance ; à ce moment là l'argent des emprunts affluait à Constantinople. Le gouvernement regorgeait d'or et, à son tour, il en inondait le harem, le palais et ses alentours ; mais les années maigres étaient venues et avec elles le cortège des misères attachées à leurs flancs. Tous les banquiers de Galata étaient mis à contribution et les cerveaux, surchauffés par le gain, travaillaient nuit et jour à découvrir de nouvelles combinaisons qui permissent de prêter de l'argent au gouvernement à des taux usuraires. L'Europe, nous l'avons déjà dit, se refusait obstinément à avancer de nouvelles sommes qui eussent, d'ailleurs, été englouties comme les centaines de millions qui

les avaient précédés sur la route de Constantinople. Il fallait d'abord remédier au désordre qui régnait dans le palais, on aurait vu après. Comment remédier à ce désordre ? Personne n'osait dévoiler la vérité au sultan et chaque jour on avait recours aux expédients pour échapper à la gêne.

Bien que des fortunes scandaleuses eussent été édifiées sur les opérations financières faite par l'Etat à des conditions onéreuses, notamment sous le premier vizirat de Mahmoud Nédim, ceux qui en avaient bénéficié ne voulurent plus risquer leurs gains. Ils désertaient la capitale pour des motifs de santé et prolongeaient indéfiniment leur séjour en Europe. La détresse, en un mot, était générale.

A la fin de l'année 1875 il y eut un revirement et la confiance commença à renaître. On disait que le sultan s'était rendu compte de la situation et désirait dorénavant introduire des économies sérieuses non seulement dans le gouvernement, mais aussi dans le harem. Il s'était fait présenter un état journalier des dépenses et il avait été frappé de la dilapidation qui régnait dans les cuisines et dans les écuries impériales. Les cuisines consommaient à certains jours plus de 500 moutons, de 1.500 à 2.000 ocques de beurre, des quantités incroyables de légumes et de lait. Les chevaux dévoraient journellement plus d'orge et de paille qu'il en eût fallu pour nourrir les chevaux de plusieurs régiments de cavalerie. Constantinople, y compris sa banlieue, ne consommait pas en un mois le café qu'on était censé boire dans le sérail en un seul jour.

Le sultan, las des plaintes qui lui parvenaient sur la gestion de Mahmoud, avait appelé au grand-vizirat un homme d'une haute probité, Essad-Pacha. Il plaça sous les yeux de son maître les extraits des registres qu'il avait découverts dans un coin du palais. Il obtint du sultan

qu'une commission fût nommée pour introduire un peu d'ordre et de méthode là où il n'y avait que coulage, gaspillage et vol manifeste ; mais les bénéficiaires de ces extravagantes prodigalités formèrent une cabale contre l'honnête ministre qui avait eu le courage de dénoncer leurs turpitudes. Il fut renversé du pouvoir et fut remplacé par Mahmoud Nédim. Cet homme d'une probité douteuse sut grouper autour de lui plusieurs catégories d'intérêts diamétralement opposés à ceux de l'Etat, mais qui lui donnaient une certaine élasticité pour traiter les affaires et mettaient momentanément à sa disposition des ressources qu'un autre que lui eût été incapable de trouver.

Il devait cela à sa réputation de brasseur d'affaires et de spéculateur audacieux qui ne redoutait pas les responsabilités. Il était connu sur la place de Galata pour un partisan zélé de la politique russe.

Mahmoud Nédim au pouvoir, c'était la guerre conjurée, la paix raffermie, et avec la paix une magnifique floraison de tous les tripotages que l'imagination dévergondée de financiers véreux pouvait inventer.

Malheureusement, la situation économique était trop tendue et tous les moyens imaginés par Mahmoud, avec la complicité d'un arménien Artin-Dadian sous secrétaire d'Etat à l'office des affaires étrangères, n'étaient que des palliatifs. On marchait à grands pas vers la banqueroute et vers la guerre à laquelle le général Ignatief travaillait depuis si longtemps.

A la faveur de ces complications, le parti libéral en Turquie se renforçait. On désignait sous ce nom les quelques hommes qui rêvaient pour leur pays d'autres destinées, un changement de régime, la création d'un parlement, un système nouveau de gouvernement qui eût amélioré la situation de l'Empire, en un mot la substitution du régime parlementaire au régime despotique,

cause principale des malheurs dont souffrait la Turquie.

Ce parti reconnaissait pour son chef Midhat-Pacha, fils d'un ancien magistrat de province, homme d'initiative et de courage. Il en fallait certes pour saper jusque dans ses bases le pouvoir absolu ; Midhat avait pour lui, d'une part, l'opinion, et d'autre part, l'appui de l'Angleterre qui, prévoyant des complications prochaines avec la Russie, tenait essentiellement à s'assurer le concours du seul groupe politique qui, à ce moment-là, avait de la vogue et jouissait d'un crédit populaire.

Une grande émulation s'était emparée en même temps de la jeunesse des écoles (médressé), laquelle, obéissant à son tour au mot d'ordre donné par quelques notabilités du parti libéral, demandait à hauts cris une constitution. Une constitution, c'était, en effet, le salut, puisqu'il était clairement démontré que le pouvoir discrétionnaire des sultans avait mené la Turquie à sa ruine.

Du reste, il était de notoriété publique que l'héritier présomptif du trône, le prince Mourad, était personnellement favorable à ces idées. Ces dispositions étaient d'un heureux augure ; car en Turquie rien de durable ne peut exister sans l'adhésion et le concours absolu du chef suprême de l'Etat. Il y avait donc là les éléments d'une véritable rénovation sociale qui aurait pu s'accomplir heureusement sans effusion de sang, si des circonstances particulières, que nous aurons à rappeler, n'avaient pas forcé les meneurs à précipiter le dénouement et à recourir à des mesures radicales qui n'étaient pas d'abord dans leur pensée.

Sans doute, on ne pouvait pas espérer rallier le sultan aux idées modernes Dès lors, deux moyens se présentaient à l'esprit. Il fallait ou attendre la fin du règne d'Abdul-Aziz qui promettait de fournir encore une longue carrière, le sultan jouissant d'une robuste santé,

ou bien le déposséder par la force et procéder à l'installation de son successeur, opération délicate qui rendait nécessaire une révolution. Il eût été sage de l'éviter ; mais les conceptions révolutionnaires, alors même qu'elles se proposent d'accomplir par un acte réfléchi une évolution, ne vont pas sans une certaine brutalité dans l'exécution et sans la hâte inséparable de la réalisation d'événements qui, en se rapprochant du but à atteindre, marchent plus rapidement qu'on ne le voudrait.

Des hommes hardis, notoirement connus pour leur patriotisme, comme Midhat et Husseïn-Auni, des ministres austères comme Ruchdi et Namik, qui comptaient à eux deux plus d'un siècle de loyaux services, des professeurs d'un rare mérite tels que Agah, Zia et Ahmed-Véfik, essayèrent vainement de donner de bons conseils au souverain. Celui-ci, n'écoutant que la voix de ses favoris, glissait de plus en plus vers l'abîme.

C'était le temps où un autre prodigue, Ismaïl-Pacha, ancien kédive, menait de front une foule d'intrigues à Constantinople. Il avait fait choix, pour le représenter en cette ville, d'un Arménien, Abraham-Pacha, qui en se modelant sur le sultan, vivait dans un faste royal et jetait à pleines mains l'or de l'Egypte. Il avait ses grandes entrées au palais où il s'était fait par ses largesses une situation privilégiée. Favori de deux maîtres, Ismaïl et Abdul-Aziz, dont l'un le gorgeait de son or, tandis que le second le comblait de ses faveurs, il fut également funeste à l'un et à l'autre. Dans ce milieu délétère où tous les systèmes de corruption étaient connus et pratiqués, il sut trouver de nouveaux moyens pour capter la confiance du sultan. C'est lui qui organisa ces fameux voyages à Constantinople et en Europe qui coûtèrent des centaines de millions à Ismaïl et aboutirent finalement à modifier l'ordre de succession au

trône kédivial. On a pu dire au sujet de ce firman que chacune de ses lettres avait coûté un million.

C'est à la faveur de ces millions qu'Abraham s'introduisit au palais où toutes les portes lui furent ouvertes. C'est grâce à cet argent follement dépensé qu'il put exercer un grand ascendant sur l'esprit du Sultan et développer démesurément ses goûts dispendieux.

Cependant, l'horizon politique allait s'assombrissant de plus en plus. Tandis qu'à l'intérieur, l'empire était plongé dans la plus profonde détresse, la rébellion, prélude de la guerre, éclatait en Herzégovine. La péninsule balkanique était travaillée par des émissaires russes qui, en la parcourant dans tous les sens, excitaient les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe à se soulever contre l'autorité légitime du sultan.

De son côté, le général Ignatief entretenait habilement le feu de la discorde, le modérant ou l'excitant suivant les besoins de sa politique et déployant, soit dans la capitale de la Turquie, soit au dehors, une activité prodigieuse.

Dans l'état d'anarchie où le gouvernement était tombé, l'hôtel de l'Ambassade russe était devenu le rendez-vous de tous les agitateurs, le lieu où se nouaient et se dénouaient toutes les intrigues diplomatiques. Le représentant du czar à Constantinople avait si bien manœuvré dans cette circonstance qu'il était devenu réellement le maître de la situation, soit qu'il voulût précipiter les événements vers la guerre, soit qu'il restât dans l'expectative, favorisant ainsi le désordre et l'anarchie qui avaient déjà fait de terribles ravages en Turquie.

La prédominance excessive de la politique russe à Constantinople était la caractéristique de cette époque de décomposition et de décadence. Tout le monde subissait son ascendant et, par le fait même que la situation était mauvaise, il se trouvait que tous la ser-

vait, les uns par peur, les autres par faiblesse et d'autres par intérêt.

Cette prédominance de la Russie tenait, comme nous l'avons déclaré, au désarroi général augmenté par les incessantes revendications des peuples chrétiens dont les échos menaçants arrivaient aux oreilles du Sultan. Elle provenait également de ce que, en 1875 et 1876, l'état de l'Europe ne lui permettait pas d'intervenir activement dans les démêlés qui, depuis la guerre de 1870, avaient surgi entre la Porte et le cabinet de St-Pétersbourg. La France se relevait à peine de ses désastres et il n'entrait pas dans ses desseins de s'opposer à la politique de la Russie qui se montrait sympathique à son égard ; l'Allemagne semblait se désintéresser de la question orientale, d'autant qu'elle ne voyait pas avec déplaisir la Russie s'engager dans une guerre coûteuse.

Préoccupé des menaces de la Russie, affolé par l'idée qu'il pouvait manquer d'argent, forcé de restreindre ses dépenses, Abdul-Aziz devenait de plus en plus excitable. Son système nerveux, soumis à des tiraillements continuels, s'exaltait au fur et à mesure que les difficultés devenaient plus pressantes et plus invincibles. La perspective d'une guerre qui pouvait éclater d'un moment à l'autre l'effrayait. Toutes ces causes réunies avaient peu à peu obscurci son jugement et détendu chez lui les ressorts de la volonté. Au lieu de tomber dans cet état de prostration calme et digne où l'inertie supplée quelquefois à la force, il se laissa aller à de grands emportements, ce qui fit croire à son entourage qu'il était menacé de démence. Il n'en était rien. Les preuves abondent à cet égard, Abdul-Aziz a été un prodigue insatiable, mais jusqu'à sa mort il a conservé toute sa raison. Le bruit de sa folie fut néanmoins accrédité dans le public par les meneurs du complot d'Etat pour justifier

l'acte par lequel ils allaient le déposséder de son trône.

Les conciliabules allaient leur train ; ils étaient devenus plus fréquents et les estafettes entre la Porte et le Palais se multipliaient : on n'écrit guère en pareilles circonstances, on parle à demi-mots, on baisse la voix pour que personne ne vous entende et l'on se demande si les murs n'ont point d'oreilles, si les portes ne sont point entre-baillées, si la respiration même n'est pas quelquefois indiscrète.

Ce qu'il y eut de particulièrement lamentable, ce fut la complicité des serviteurs du Sultan. Quelques-uns d'entre eux avaient été gagnés par Mahmoud-Damad à la cause de Mourad. Sans savoir exactement ce qui se préparait dans l'ombre, sans connaître l'étendue et la portée de leur trahison, ils épiaient les moindres faits et gestes de leur maître et venaient nuitamment en rendre compte aux chefs du comptot.

Une chose particulièrement intéressante à noter, ce fut l'attitude des conjurés. Ils n'étaient d'abord que deux : Midhat s'en était ouvert à Ruchdi, l'ancien grand vizir. Après un long moment de réflexion, pendant lequel on juge de l'inquiétude de Midhat, il avait répondu à ce dernier :

— J'approuve votre idée de déposséder le Sultan, j'y ai moi-même songé plus d'une fois, je ne vois pas d'autre moyen de sauver le pays.

Midhat s'était déjà entendu avec Mahmoud-Damad qui, comme nous l'avons dit, affectionnait particulièrement le prince Mourad.

Mahmoud était allié à la famille impériale. Il avait épousé une princesse du sang, la sœur de Mourad. Il se disait, en outre, excellent patriote ; en tous cas il a prouvé qu'il était capable de dévouement pour ceux qui le touchaient de près Il restait à accomplir la tâche la plus difficile, celle de gagner le ministre de la guerre.

Midhat profita de la première occasion pour pressentir à cet égard Hussein-Auni. Ce dernier avoua immédiatement avec une franchise toute militaire que Mahmoud lui avait déjà confié son projet, qu'il l'avait approuvé entièrement, qu'il fallait, par conséquent, choisir le jour et l'heure, qu'il était prêt. Ainsi tout semblait réussir à Midhat. Il y avait, cependant, une difficulté à vaincre : il s'agissait d'obtenir le concours du Cheik-ul-Islam, le chef suprême de la religion.

Midhat ne le connaissait que de fraîche date et Ruchdi faisait observer avec son bon sens habituel que Kaïroulah-Effendi, c'était le nom du titulaire, était encore trop jeune pour risquer sa tête. Cependant, il n'y avait pas de temps à perdre. Pour en imposer à Kaïroulah-Effendi, les quatre conjurés résolurent de lui parler de leur projet lorsqu'ils seraient tous réunis en Conseil, comptant lui arracher par la force, sinon par la persuasion, le fetwa demandé. En cas de refus, ils auraient avisé... A quoi ? ils n'en savaient rien eux-mêmes. Leur projet leur pesait, ils avaient hâte d'en finir. N'étaient-ils pas déjà trop nombreux, le secret pouvait transpirer au dehors La pensée du complot, d'abord vague et confuse, avait pris un caractère calme et réfléchi, puis elle était devenue tout à coup tumultueuse ; c'était maintenant un ouragan, un tourbillon qui emplissait la tête des conjurés de sourds bourdonnements. Ils en avaient en quelque sorte le vertige.

Sur ces entrefaites, Kaïroulah arriva. Midhat le reçut avec le plus vif empressement et lui dit de but en blanc ; « Nous avons une communication très grave à vous faire. » Et Midhat de débiter son discours en scandant ses phrases. Kaïroulah avait pâli ; mais il se ressaisit aussitôt et déclara que, puisque le salut de l'Etat exigeait l'accomplissement de cet acte, il se rallierait à l'opinion de ses collègues. Le fameux fetwa fut rédigé

séance tenante avec la réponse obligatoire (1), Midhat le serra précieusement dans sa poche avec une visible satisfaction. C'en était fait d'Abdul-Aziz, les conjurés marchaient droit au but. Et pas un dénonciateur ne surgit de ce milieu que l'infortuné Sultan avait rempli de ses créatures ! Il les avait gorgées de son or et de ses bienfaits et il eût pu répéter avec plus de raison que l'un de ses prédécesseurs, Ibrahim, ces paroles qu'il adressait à ses assassins : « Je vous ai nourris et vous me trahissez ; vous tous qui avez mangé mon pain, vous vous liguez contre moi et personne de vous ne me vient en aide. »

Toutefois, de vives préoccupations se lisaient sur les visages des conjurés qui n'osaient plus se quitter, se surveillant réciproquement, ils faisaient instinctivement les mêmes mouvements, regardaient tous du même côté et s'étonnaient parfois de se trouver ainsi aux prises avec la peur. Ils étaient rivés et, pour ainsi dire, soudés les uns aux autres.

Le plus impassible était sans contredit Mehemmed-Ruchdi, vieillard aux cheveux blancs, à la tête puissante, à la physionomie placide sur laquelle ne se lisait aucun des sentiments qui agitaient son âme. Il avait des yeux presque immobiles, démesurément ouverts, profondément investigateurs, comme s'ils eussent cherché à tout embrasser dans leur orbite, mais en même temps calmes et profonds comme les eaux d'un lac. Sa grande taille et la dignité de son maintien lui donnaient un aspect imposant.

Le mépris qu'il professa durant toute sa vie pour les

(1) *Demande.* Si le commandeur des croyants tient une conduite insensée, s'il fait des dépenses que l'Empire ne peut supporter, si son maintien sur le trône doit avoir des conséquences funestes, peut-on oui ou non le déposer ?

Réponse. La loi du Chéri dit oui.

Signé : Hassan Kaïroulah.

grandeurs dans un pays où, pour les posséder on est capable de toutes les bassesses, lui avait valu une réputation bien peu méritée, celle de n'être ni sincère ni loyal. Beaucoup, parmi les membres les plus en vue du parti libéral, l'accusaient de *jésuitisme* ou d'hypocrisie ; Midhat le défendait contre les attaques de ses amis. La vérité est que cet homme d'Etat n'était pas apprécié de ses contemporains.

Midhat, homme d'action et d'énergie, ne cachant pas ses visées, répétant à tous que le salut de l'Etat dépendait de l'établissement d'une constitution, qui limiterait le pouvoir du Sultan, était à la fois autoritaire et libéral. Esprit ferme et indépendant, il ne pouvait supporter aucun joug et voulait tout mener au souffle impétueux de sa fougue.

Il était de petite taille, le corps frêle ; seule, la tête était volumineuse. Légèrement voûté, il avait la marche lente et embarrassée des magistrats turcs. A la vivacité de ses yeux, deux vrais flambeaux, et à leur extrême mobilité, on devinait un homme audacieux et entreprenant. Son cerveau, sans cesse en ébullition, ressemblait à un volcan d'où surgissaient mille choses confuses.

Une seule pensée se détachait nettement sur ce front bouleversé, tourmenté, celle de fonder définitivement la liberté en Turquie et d'y instituer un parlement. Il voulait former des citoyens, non des esclaves. Visait-il, comme on l'a dit, à détruire le pouvoir absolu du souverain, ce pouvoir inconscient et aveugle qui depuis des siècles perpétue dans l'empire ottoman les traditions du despotisme ? Oui, sans doute. Le régime parlementaire ne serait qu'un non-sens s'il ne soumettait pas le chef de l'Etat à certaines règles qui, loin de diminuer son autorité, la tempèrent et la rendent efficace, mais Midhat était plus respectueux qu'on ne se l'imagine des prérogatives de son maître ; il voulait que le Sultan fût au-dessus de

tous, il n'entendait pas, cependant, qu'il fût au-dessus des lois et de la Constitution.

En cela du moins, il était d'accord avec la législation islamique ; car on ignore généralement que le pouvoir tel qu'il fonctionne en Turquie est en contradiction flagrante avec les prescriptions du Coran. Les préceptes du Kalifat n'y sont point observés. C'est le gouvernement du bon plaisir !

Mahmoud-Damad était le type par excellence du fonctionnaire repu et satisfait de lui-même et de sa situation.

C'était un bel homme d'une physionomie toute particulière, tenant plus du Chaldéen ou de l'ancien Assyrien que du paysan de l'Anatolie, son pays d'origine : cheveux noirs, yeux noirs, sourcils épais, moustache bien fournie, il était taillé en athlète. Une légende voulait qu'il eût été choisi par le Sultan, comme gendre, à cause de sa mâle beauté.

Quant au ministre de la guerre, Husseïn-Auni, c'était un soldat dans toute l'acception du mot. On a vu comment Midhat était parvenu à s'assurer le concours de ce chef d'armée.

La physionomie fine et distinguée du Cheik-ul-Islam contrastait avec celle des autres conspirateurs et jetait un peu de poésie sur ce groupe sévère. Kaïroulah-Effendi était d'une taille moyenne bien proportionnée ; il avait à peine dépassé la quarantaine. Sa figure était souriante ; le visage, garni d'une barbe blonde très soyeuse, s'allongeait légèrement au menton. La main dont il signa le fameux fetwa, dépossédant Abdul-Aziz du trône, eût pu faire envie à une duchesse, tant elle était fine. Des yeux bleus achevaient de rendre cette physionomie séduisante.

Kaïroulah devait tout au Sultan. Aussi avait-on des craintes très vives dans le camp des conjurés sur ses

dispositions. Un refus de sa part eût tout compromis. Qui sait, cependant, s'il n'eût pas tout sauvé ? Ne pouvait-on, en effet, ramener Abdul-Aziz à une appréciation plus juste et plus nette de la situation, en lui montrant l'état précaire de son empire et obtenir de lui des concessions qui eussent rendu possible l'établissement du régime parlementaire. Sa chute fut, au contraire, le point de départ d'événements tragiques qui nuisirent autant à l'Etat qu'aux idées réformatrices de Midhat.

Nous ne nous attarderons pas à raconter les péripéties de ce drame. Dépossédé à la faveur des ténèbres, à l'heure propice aux plaisirs, le malheureux Abdul-Aziz fut conduit dans un de ses palais où il mourut, peu de jours après, de la main de ses bourreaux. La légende du suicide est fausse, aucun esprit sérieux ne saurait s'y arrêter. C'est la raison d'Etat, toujours féroce et inexorable, qui arma seule le bras des assassins. Mourad V, en apprenant la mort tragique de son oncle, auquel il venait de succéder, fut saisi de frayeur et sa raison chancela.

A partir de ce moment, Midhat et ses collègues semblèrent avoir perdu la tête. Ils ne gouvernaient plus l'empire, ils se sentaient écrasés sous le poids de leurs responsabilités.

Ce fut alors qu'ils commirent la faute irréparable de déposer Mourad V (1) pour mettre sur le trône son frère Abdul-Hamid II. En dépit des erreurs qu'il commit, comme organisateur du complot, Midhat n'en reste pas moins une des grandes figures de l'histoire de l'empire ottoman qu'il s'efforça de tirer de l'ornière. Il y était même parvenu quand la fatalité voulut que Mourad tombât malade, la faiblesse de Midhat fit le reste. Il

(1) Mourad V, le sultan légitime, ne tarde pas à revenir à la santé et fut enfermé par son frère dans un palais aux hautes murailles qui lui tient lieu de cachot. Il y mène depuis vingt-cinq ans une vie douloureuse dans un complet isolement.

aggrava sa faute en quittant l'Europe où il s'était réfugié, pour rentrer en Turquie. La vérité est qu'il était las d'oser, las de combattre et dès lors il fut vaincu. Sa disparition de la scène, en laissant le parti jeune turc sans chef et sans direction, livra de nouveau l'empire aux horreurs du despotisme.

A quelque cause que l'on attribue la mort d'Abdul-Aziz, on doit déplorer l'aveuglement de ces ministres qui, après avoir attenté à la vie de leur souverain, laissèrent leur œuvre inachevée. Il fallait avoir perdu toute notion de l'Histoire pour penser que les conjurés, ou les régicides, pouvaient jouir longtemps de l'impunité, et dès lors on devait ou laisser les choses en l'état, c'est-à-dire maintenir Mourad V sur le trône, ou mettre à sa place un faible enfant au nom duquel les ministres compromis auraient pu gouverner l'empire et fonder la liberté. Par la faute qu'ils ont commise en confiant le pouvoir suprême à un prince connu par son fanatisme et sa duplicité, ils firent perdre au pays les fruits de la révolution qu'ils avaient fomentée et qui s'était accomplie, sans effusion de sang, à la grande satisfaction de tous les amis de la Turquie.

Les événements s'étant dénoués de la manière que nous venons de faire connaître, on doit même regretter qu'Abdul-Aziz ait subi le sort qui lui fut infligé, sans poser ici la question de savoir s'il l'avait mérité ou non. La plus grande erreur qu'il commit, celle qu'on pourrait lui imputer à crime, ce ne fut pas de dilapider l'argent du Trésor, ou de négliger les réformes, ses prédécesseurs en avaient fait autant, mais plutôt d'avoir, en rendant la banqueroute inévitable, laissé la Turquie moralement désarmée en face d'une Europe hostile ou indifférente et d'une Russie agressive. Un rapprochement avec la Russie, aurait constitué, certes, une politique sage et avisée si cette Puissance avait été à même d'y adhérer et qu'elle

y eût donné son assentiment. Or, il était manifeste qu'elle cherchait à acculer la Turquie à une situation désespérée pour profiter de son désarroi et lui enlever Constantinople.

A l'époque dont nous parlons, la Russie était trop engagée avec les peuples Slaves des Balkans, pour pouvoir reculer ou modifier son attitude. Elle marchait résolument, nous pourrions dire aveuglément, vers la guerre ; il n'y en eût pas dans son histoire qui lui eussent été plus funestes que celle à laquelle elle se préparait (1876-1877). Le peuple turc, lui-même, comprenait que tout rapprochement avec le Czar était impossible et l'insistance de Mahmoud-Nédim à vouloir forcer la main à la Russie constituait, par le fait, un acte de trahison des plus caractérisés. La Turquie devait chercher ailleurs un point d'appui, un concours qui ne lui aurait certainement pas manqué. Abdul-Aziz, en confiant le sceau par deux fois à ce ministre retors, qui se vantait d'être l'homme lige de la Russie quand il n'en était, en réalité, que la dupe et en l'autorisant à suspendre le paiement du coupon de la dette, sans avoir obtenu l'agrément des intéressés, en d'autres termes, à proclamer la faillite de l'Etat, exposait l'empire aux plus grands dangers et lui attirait la réprobation de toute l'Europe indignée de cet attentat aux principes de l'honnêteté et de l'honneur.

L'Angleterre en était comme attérée. Malgré cela, son gouvernement n'avait pas cessé de soutenir la Turquie et d'y encourager tous les essais de réformes. Bien que les rapports de ses consuls ne fussent guère favorables, il espérait que si la direction des affaires passait en d'autres mains on pourrait remédier à cet état de choses et ruiner l'influence des agents de la Russie qui par leurs intrigues menaient la Turquie à sa perte.

L'Angleterre jouissait alors de l'estime et de la sym-

pathie des hommes d'Etat ottomans et de tous les mahométans en général ; ses représentants étaient en relations constantes avec la partie saine de la population musulmane. Au surplus, il existait un groupe politique, à la Sublime Porte, qui lui était entièrement dévoué. En effet, la gestion d'Ali et de Fuad, en dépit de ses erreurs et de ses faiblesses, avait créé une sorte d'esprit gouvernemental peu solide, assez consistant cependant, pour inspirer quelque confiance aux hommes d'Etat étrangers. Ce parti modéré, avec la fraction turbulente des jeunes Turcs, était à la dévotion de l'ambassadeur britannique ; mais les uns et les autres se trouvèrent impuissants à conjurer les périls de la situation. Toutefois l'accession à ces groupes disparates de quelques chefs vieux turcs allait changer la face des choses. C'est sur ces entrefaites que s'accomplirent au palais de Dolma Baktché les événements tragiques que nous avons rappelés et qui parurent consacrer le triomphe de la politique anglaise. La Russie ne tarda pas à prendre sa revanche de ces échecs dès que le trouble mental dont avait été frappé l'infortuné Mourad lui eût fourni l'occasion de renouer ses intrigues avec le palais. Elle comprit aussitôt tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette situation embrouillée et elle en profita pour obtenir du nouveau Sultan l'exil de Midhat et plus tard sa condamnation au bannissement suivie de sa mort.

L'antipathie de la diplomatie moscovite pour ce réformateur provenait de ce fait que c'était Midhat qui avait conçu le projet d'une constitution qui commençait à fonctionner, avec un succès inespéré, montrant les aptitudes de la nation pour l'exercice régulier de la liberté et la pratique des institutions parlementaires. Or, on ne voulait pas à St-Pétersbourg de l'existence d'un régime libéral en Turquie estimant, non sans raison, que ce régime ne pouvait manquer de régénérer l'empire ottoman et

d'engager conséquemment le peuple russe à réclamer les mêmes institutions.

De la part de la Russie, cette attitude pouvait se justifier, mais comment expliquer la conduite de l'Europe, qui sembla favoriser les menées moscovites, autrement que par des raisons secrètes qui avaient échappé aussi bien aux hommes d'État russes qu'aux politiques ottomans.

N'oublions pas d'abord que la première puissance intéressée au maintien des troubles qui existaient en Turquie, celle qui désirait que les complications prissent un caractère grave, c'était l'Autriche. On a su, depuis le traité de Berlin, dans quel but elle le souhaitait.

L'Allemagne, qui trouvait un avantage à appuyer les revendications de l'Autriche, encourageait de son côté la Russie à persévérer dans son attitude violente contre la Turquie au point que le prince Gortchokoff crut sincèrement que Bismarck marchait d'accord avec lui. Ce qui prêtait à cette conviction du chancelier russe une apparence sérieuse, c'était l'amitié qui liait alors les deux empires et la croyance générale que l'Allemagne ne visait à rien moins qu'à conclure une entente secrète avec le Czar pour le partage éventuel de l'Autriche. La participation de la Roumanie à la guerre turco-russe, en 1877, en était un indice certain. Rien ne paraissait moins fondé que cette croyance, car ainsi que les événements ultérieurs de la politique contemporaine l'ont démontré, l'Allemagne avait, au contraire, tout intérêt à soutenir l'Autriche dont elle ne redoutait pas la puissance militaire et à la pousser vers les Balkans où elle aurait pu servir d'appoint contre la Russie jugée à Berlin comme une rivale dangereuse.

Ainsi tout le monde se trompait, et la Russie dont nous avons démontré l'erreur, et l'Italie pour qui cette ambition supposée de l'Allemagne sur les domaines de

l'Autriche était une invitation à collaborer avec le cabinet de Berlin dans l'espoir de prendre part à la curée, et la France qui se réservait pour le cas d'une conflagration générale toujours possible où elle eût prêté son concours en échange de l'Alsace et de la Lorraine. Pour toutes ces raisons, les agressions contre les Turcs laissaient tous les gouvernements indifférents et personne ne semblait désirer recommencer la guerre de Crimée, surtout en France où on la considérait comme une des plus grandes erreurs du second empire, alors qu'il est démontré que, de toutes les opérations plus ou moins fantaisistes auxquelles Napoléon III s'était livré, celle-ci seule eut une portée politique et pouvait se justifier par son utilité. Elle rehaussait le prestige de la France et lui donnait barre sur l'Angleterre.

Quant à la Grande-Bretagne, ne pouvant compter sur la collaboration active de la France pour aider l'empire ottoman à repousser victorieusement les assauts de la Russie, elle fortifiait de son mieux les résolutions des ministres ottomans décidés à la résistance, mais elle s'abstenait de toute manifestation publique contre la Russie. Peut-être travaillait-elle à ce moment-là dans l'ombre, d'accord avec l'Allemagne, à ce congrès de Berlin qui fut le triomphe de Lord Beaconsfeald. Sous le prétexte de réfréner les ambitions moscovites, on voyait déjà l'Angleterre cherchant à tirer son épingle du jeu et à s'assurer des avantages comme ceux qu'elle obtint par l'occupation de Chypre et de l'Egypte ainsi que par la conquête du Soudan.

La France n'avait pas, sans doute, été instruite de ces combinaisons, qui s'élaboraient dans le secret, car elle les eût combattues énergiquement. Son représentant M. Waddington pratiqua, au Congrès de Berlin, la politique des mains nettes sous les regards narquois du prince de Bismarck et de Lord Beaconsfeald. Il est vrai

que si la France perdait la situation privilégiée dont elle jouissait en Egypte, elle comptait s'emparer, à bref délai, de la Tunisie, Bismarck lui ayant donné carte blanche, à cet effet, dans le but évident d'enchaîner plus tard l'Italie au char de la triple alliance.

Dans ce réseau serré des combinaisons anglo-germaniques, la Turquie se trouvait dépouillée, non au profit de la Russie, mais au profit de l'Autriche et de la Bulgarie. De son côté, l'Allemagne se préparait à jouer à Constantinople, son rôle de protectrice de l'empire ottoman.

Mortifié dans son amour-propre et cruellement déçu, le Czar s'était retiré sous sa tente afin de méditer sur la fragilité des alliances germaniques. De ces déceptions est née, sans doute, l'idée d'un rapprochement avec la France, rapprochement qui peut avoir son utilité au point de vue des intérêts généraux des deux pays, mais qui, en ce qui concerne les relations de la France avec la Turquie, a eu des conséquences fâcheuses. Devenant l'alliée de la Russie, la France ne pouvait plus être l'amie de la Turquie et devait, par cela même, perdre la confiance qu'elle lui avait toujours inspirée. Jusque-là, les populations chrétiennes s'étaient, dans leurs démêlés avec la Porte, adressées au cabinet de Paris qui servait d'intermédiaire entre le Sultan et ses sujets. Les Slaves des Balkans, comme les Grecs et les Roumains, ont éprouvé, à maintes reprises, les effets de cette intervention. Présentées par la France, leurs réclamations recevaient une solution prompte et satisfaisante. Par son alliance avec la Russie, elle renonçait *ipso facto* à ce rôle prépondérant et s'interdisait en même temps de faire une politique islamique qui, pourtant, s'imposait à ses hommes d'Etat ; car il est impossible de croire que, renonçant à sa politique séculaire, la Russie veuille favoriser dans le monde les intérêts des musulmans. Un pays

ne peut changer ses directions politiques sans que tout le mécanisme national en soit ébranlé. La force de la Russie, nous le répétons à dessein, lui vient de son idéal qui demande, qui exige d'elle, qu'elle fasse disparaître l'élément mahométan ou qu'elle le subjugue. L'idéal de la France, on le sait, est tout autre, c'est un idéal de liberté et de progrès, favorisant tous les pays et tous les peuples indistinctement.

Pendant le règne d'Abdul-Aziz la France demeura fidèle à cet idéal. Elle s'y montra même attachée jusqu'au traité de Berlin. En défendant son influence en Egypte, contre les empiétements des Anglais, elle défendait non seulement l'indépendance de ce pays, mais elle servait aussi la cause des musulmans dans le monde entier. En abandonnant plus tard la politique que le ministère Decaze avait inaugurée en Egypte, en admettant l'Angleterre au partage des influences qu'elle possédait seule dans la vallée du Nil, la France s'était écartée de sa voie et tous les peuples mahométans virent dans sa retraite une preuve de la faiblesse de ses gouvernants. A ce point de vue, et sans entrer dans d'autres considérations, l'alliance avec la Russie n'a pas favorisé la politique française en Orient, qui sera bon gré mal gré subordonnée, à l'avenir, à la politique russe. Cette faute paraîtra légère aux esprits superficiels ; elle n'en est pas moins grave, déjà on peut mettre à son passif l'accaparement de l'Orient par l'Allemagne et l'Autriche.

Il ne faut pas, en outre, oublier que la Turquie occupe des positions stratégiques de premier ordre et détient, en quelque sorte, les clefs de la Méditerranée. Si elle ne dispose pas d'une puissante flotte, elle pourra donner accès dans ses ports aux escadres de ses alliés. De plus, le Sultan exerce une grande influence sur tous les mahométans ; car si la religion est en décroissance en Occident, il n'en est pas de même en Turquie, en Afrique

en Arabie où le Califat jouit d'un incontestable prestige et fascine les esprits. Guillaume II, en se rendant il y a trois ans (1899) à Damas au tombeau de Saladin avec un cérémonial inusité, n'a point fait œuvre vaine. Après avoir gagné les sympathies du Sultan et du personnel gouvernemental, il a voulu s'assurer celles des sujets musulmans. D'aucuns trouvent ces manifestations quelque peu théatrales, il est impossible de ne pas y voir une politique saine et raisonnée dont il importe de suivre les évolutions (1). Que les chemins de fer de l'Anatolie s'achèvent, que la ligne de Bagdad soit construite (les deux entreprises sont allemandes), que ces lignes stratégiques soient reliées aux chemins de fer syriens, elles le seront forcément en cas d'hostilités avec la Russie, et la Turquie pourra concentrer en Asie Mineure, en peu de jours, une formidable armée. Et le vieux cliché de « l'homme malade » avec lequel on nous rebat les oreilles depuis si longtemps disparaîtra des casiers des imprimeurs et des colonnes des journaux. La Turquie disposera alors, en Asie-Mineure, d'une force imposante, qu'on peut évaluer sans exagération à six cent mille soldats, alimentée par ce réservoir d'hommes qui de la Mésopotamie, de l'Arabie et de la Syrie déversera son contenu au delà du Taurus. Les Allemands procédant en tout méthodiquement, nous serions surpris si, après la mort du Sultan actuel, hostile aux réformes, elle n'exerçait pas une pression amicale sur son successeur en vue de réorganiser complètement l'administration turque, tâche difficile et ardue, mais non irréalisable. Ce jour-là, une agression russe contre les possessions du sultan en Asie deviendra presque impossible, mais alors ?... alors la

(1) Le voyage accompli récemment par le prince héritier de l'Allemagne qui a visité en 1901 Constantinople, la Palestine et la Syrie se attache à cet ordre d'idées d'une manière étroite.

lutte sera circonscrite entre la Russie et l'Autriche devenue l'alliée de la Turquie sur le Danube et dans les Balkans. C'est là que se livreront les batailles de l'avenir, batailles terribles et meurtrières, batailles inévitables ; car la Russie ne peut signer qu'avec son sang son abdication ou si l'on veut son acte de renoncement à sa prépondérance en Orient, ce sang qui arrosa tant de fois les plaines de Widdin et de Sillistrie et qui rougit, en tant de circonstances, les eaux du vieux Danube. Fatalement, inévitablement, il y aura entre les ambitions moscovites et germaniques un choc formidable suivi d'une conflagration générale.

Nul ne contestera que la Turquie s'y prépare de son mieux ; car si elle a omis jusqu'ici de s'occuper des réformes, elle n'a rien négligé de ce qui peut rendre ses armées fortes et puissantes, témoignant ainsi du désir qu'elle a de jouer un rôle important dans les prochaines guerres et de recouvrer par là son prestige, peut-être même une partie des possessions qu'elle a perdues.

En 1899 l'Empereur de Russie, Nicolas II, a provoqué la réunion d'une conférence, qui tint ses séances à la Haye, pour établir les bases d'un accord international relatif à la création d'un tribunal arbitral qui trancherait les différends entre les nations, conception louable, mais chimérique, car elle n'empêchera pas la guerre.

Il y a néanmoins une ombre à ce tableau, c'est qu'une entente secrète entre l'Autriche, la Russie et l'Allemagne est toujours possible. Qu'on se reporte à ce qui s'est passé au XVIIIe siècle pour la malheureuse Pologne. Ce pacte ne pourrait-il se renouveler et viser cette fois la Turquie? Il n'est donc pas prudent, pour les hommes d'Etat turcs, de faire fonds sur les fallacieuses promesses de la diplomatie austro-allemande qui sont susceptibles de leur réserver de cruels déboires. Nous ne devons pas, d'ailleurs, oublier dans nos calculs l'Italie qui n'a

rien à prétendre, semble-t-il, aux prises que l'Autriche et l'Allemagne se réservent pour elles seules ou pour en faire profiter la Russie, comme on l'a vu sous le règne de Frédéric II, en ce qui concerne la Pologne.

On peut conséquemment prévoir le cas où l'Italie désabusée, lasse de jouer dans la Triple-Alliance un rôle de dupe, se tournerait de nouveau vers la France ralliant à elle l'Espagne. qui offrit jadis ses services à la Turquie. On connaît la nature des relations qui existent entre l'Italie et l'Autriche. Celle-ci détient Venise, elle a fait avorter la candidature d'un prince de Savoie au trône d'Espagne pour y installer une princesse autrichienne, ce qui est la marque d'une hostilité certaine. Si ces trois Puissances, la France, l'Italie et l'Espagne parvenaient à s'entendre, leurs flottes donneraient à réfléchir à l'Angleterre qui, jugeant à son tour favorable à ses intérêts un accord intime avec ces Etats coalisés, viendrait peut-être s'y joindre. Les quatre forces réunies seraient capables de tenir en échec la coalition germanique. La situation changerait aussitôt du tout au tout et l'axe de la politique européenne qui se trouve aujourd'hui à Berlin serait déplacé, outre que les flottes alliées tiendraient la Turquie, ses ports, ses villes principales, son commerce, ses pèlerinages à La Mecque à portée de leurs canons. Ni l'Allemagne, ni l'Autriche ne songerait dans ce cas à la défendre ou à la protéger. Aussi serait-il d'une politique sage d'envisager toutes ces éventualités et de tenir compte de ces événements, qui pourraient se produire dans un proche avenir.

Il est une autre considération que les hommes d'Etat ottomans ne doivent pas perdre de vue, c'est que l'invasion allemande, malgré son caractère pacifique, constitue pour la Turquie un plus grand danger que les agressions russes. Voilà plus de deux siècles que les Turcs et les Russes se battent avec acharnement, dix guerres ont

ensanglanté l'Anatolie et les provinces danubiennes et l'empire ottoman est toujours debout. Au surplus, combien de Russes compte-t-on en Turquie, y en a-t-il mille seulement ? Nous en doutons. Le Russe n'émigre point attendu qu'il a chez lui de vastes terrains qu'il peut cultiver. La population moscovite a beau augmenter il se passera plusieurs siècles avant qu'il n'y ait pléthore. Toute autre est la situation de l'Allemagne, chaque année des centaines de mille de ses enfants émigrent dans tous les pays. De 1895 à 1900 la population s'est accrue dans l'empire germanique de cinq millions d'habitants. Tandis qu'il y a dix ans il n'y avait pas cinq cents Allemands en Turquie, ils sont aujourd'hui légion et, si ce mouvement s'accentue, dans quelque temps d'ici ils auront envahi l'Asie-Mineure, la Mésopotamie, la Palestine et la Syrie. Rien de pareil à redouter de la part de la Russie, ou de la France. Depuis Méhémet-Ali, en dépit de toute l'influence dont les Français jouissaient dans la vallée du Nil, malgré leurs nombreux comptoirs et un commerce des plus prospères, qui s'élevait annuellement à des centaines de millions, leur colonie en Egypte n'a guère dépassé quinze mille âmes. C'est là un point capital. Et qu'on ne dise pas qu'on limitera l'émigration allemande, peut-on refouler l'inondation ? Si les Allemands prennent le chemin de la Turquie et il semble que ce soit chose faite, ce sera une infiltration permanente de l'élément germanique qui serait le maître du pays. Au point de vue de la civilisation, c'est peut-être un bien, mais la race turque n'ayant pas des aptitudes pour l'industrie et le commerce, deviendrait peu à peu, sans qu'elle s'en doutât, la servante des émigrants étrangers établis chez elle, dans ses propres domaines dont ils se rendraient possesseurs et qu'ils feraient valoir, ne laissant aux Ottomans que la ressource d'émigrer à leur tour de leur pays, ou d'y vivre dans une

condition des plus humiliantes. Il n'y a, en réalité, que deux alliances qui puissent être profitables à la Turquie, celle de la France ou celle de l'Angleterre, ou bien les deux unies l'une à l'autre, encore que l'on doive objecter que la première ait mis la main sur l'Algérie et la Tunisie et la seconde sur l'Egypte (1).

C'est que ni la France, ni l'Angleterre ne convoitent la possession d'une seule province de l'Empire ottoman proprement dit, ni pour elles, ni pour leurs protégés. Pour la France, c'est indiscutable. Quant à l'Angleterre, elle a fait jusqu'ici trois opérations avec la Turquie. Elle s'est alliée aux sultans pour chasser Bonaparte de l'Egypte et de la Syrie, elle leur a prêté main-forte contre Méhémet-Ali, enfin elle a été l'âme des négociations qui ont précédé la guerre de Crimée et qui ont abouti à cette formidable coalition à la tête de laquelle se trouvait la France. Elle a ainsi sauvé la Turquie du plus grand danger qu'elle ait jamais couru. Sans l'Angleterre, la France aurait certainement refusé sa coopération contre les armées russes et ce n'est pas l'Autriche, déjà fortement menacée à cette époque par les agissements de la Prusse, qui aurait pu délivrer les Turcs des griffes de l'ours du Nord. Il est vrai qu'entre temps, l'Angleterre et la France ont malmené la Turquie, comme par exemple dans la guerre de l'Indépendance hellénique et pour certaines revendications des peuples des Balkans, mais elles pouvaient alléguer cette raison qu'elles devaient tenir compte dans ces circonstances de

(1) La conquête de l'Algérie, l'occupation de la Tunisie par la France, invoquées comme des manifestations hostiles contre la Turquie, ne lui ont pas porté un grand préjudice par cette raison que les sultans n'ont jamais exercé sur ces pays une souveraineté effective. Il en est de même de l'Egypte, dont l'Angleterre s'est emparée au détriment des intérêts français, mais non des intérêts ottomans attendu que les droits de la Porte sur l'Egypte ont toujours été précaires et qu'elle n'avait avec elle aucun commerce important.

la pression de l'opinion publique et de ce fait que la tyrannie des fonctionnaires de la Porte était devenue intolérable. Combien de fois les ambassadeurs français et les hommes d'Etat britanniques n'ont-ils pas essayé de démontrer aux ministres du sultan qu'une réforme générale de leur administration était la condition essentielle de la protection qui leur était accordée, quelle pression n'ont-ils pas exercé sur la Porte pour l'amener à mettre un terme aux abus de ses fonctionnaires, que de démarches n'ont-ils pas faites auprès des sultans pour les convaincre qu'un régime de barbarie et d'iniquité ne pouvait plus être toléré par les puissances civilisées ? Il est impossible d'oublier la part que l'ambassadeur d'Angleterre, Sir H. Elliott, a prise à l'élaboration de la Constitution de 1876 dont il attendait la régénération de l'empire ottoman.

Le règne néfaste d'Abdul-Aziz avait ébranlé la confiance du gouvernement de la reine sans qu'il en eût éprouvé du découragement. Depuis, voyant les désordres et les crimes se multiplier dans l'empire ottoman, ayant constaté, en outre, que l'exemple partait de haut et que le Sultan n'était plus le chef d'une nation, mais le chef d'une oligarchie avide et criminelle, il s'est rebuté et il semble qu'à l'heure actuelle il se soit désintéressé du sort de la Turquie. C'est le plus grand malheur qui pouvait lui arriver. L'Angleterre était mieux qu'une alliée pour l'empire ottoman, c'était une amie, non pas certes désintéressée, mais sincère en ses conseils, fidèle en ses affections, correcte en ses relations, s'inspirant de certains principes de justice et de liberté que beaucoup de Turcs intelligents commençaient à apprécier. Oui, ce fut une résolution bien funeste que celle qu'elle prit peu de temps après la déposition d'Abdul-Aziz d'abandonner, en quelque sorte, à son triste sort son ancienne alliée. La faute en est à ceux qui pendant vingt-trois ans, de

1877 à 1900 ont dirigé les destinées de l'empire. Ils ont cherché un protecteur pour couvrir leurs crimes et l'ont trouvé en la personne de Guillaume II qui n'a pas craint d'assumer la responsabilité du sang versé et des abus commis par une horde d'assassins à la solde du Sultan (1). Ils ont cherché ensuite des adulateurs et les ont trouvés dans les hommes d'Etat autrichiens dont l'intérêt évident est d'entretenir et de perpétuer les causes de désordres dans l'empire ottoman pour pouvoir pêcher en eaux troubles. Ce ne sont pas ces hommes-là qui conseilleront au Sultan de faire les réformes nécessaires et de renoncer à son despotisme comme l'ont tant de fois tenté la France et l'Angleterre par l'intermédiaire de leurs représentants. Et la malheureuse Turquie continuera à se décomposer pour le plus grand profit de l'Autriche qui, après lui avoir enlevé la Bosnie et l'Herzégovine, convoite la possession de Salonique et de l'Albanie, réduisant ainsi l'empire du Croissant, qui s'étendait jadis du Danube aux mers de la Chine, aux proportions exiguës d'un Etat de second ordre.

(1) La grande intimité existant entre l'Allemagne et le Sultan remonte aux massacres arméniens survenus dans les années 1894, 1895 sous le règne d'Abdul-Hamid II qui en fut l'instigateur. 300.000 Arméniens de tous âges et de tous sexes périrent dans ces horribles massacres où la complicité du Sultan et de son entourage fut attestée.

CONCLUSION

Plusieurs enseignements se dégagent de ces études. Il ne servirait de rien, en effet, d'avoir écrit deux volumes sur l'histoire de la dynastie ottomane s'ils ne devaient éclairer le peuple sur les sources du mal dont il souffre depuis si longtemps. D'autre part, l'observation profonde, voire même aiguë, d'un état social quelconque serait vaine si, à côté du mal que l'on dénonce, on n'indiquait pas le remède.

La situation précaire dans laquelle l'empire ottoman se débat depuis plusieurs siècles, tient à deux causes que nous avons déjà signalées dans notre préface : le fanatisme et le despotisme. Le premier détruit chez les peuples, comme chez les individus, les généreuses effluves qui partent du cœur. Il frappe sans pitié les victimes, il condamne impitoyablement ses ennemis, il ignore la loi du pardon. Le second constitue l'*ultima ratio* de ceux qui détiennent le pouvoir ; il oblitère les sentiments au fond de l'âme, fausse l'esprit, supprime chez l'homme le sens de l'équité ainsi que la notion exacte de la justice, bouleverse le jugement et rend malfaisants et stupides des êtres qui pourraient briller soit par leur intelligence, soit par leur bonté.

Le fanatisme et le despotisme se tiennent, du reste, étroitement ; car de ce qu'on est fanatique ou despote, on devient nécessairement sectaire et violent.

L'Islamisme fut libéral à ses origines, mais il ne tarda pas à devenir tyrannique, au souffle impétueux de l'in-

vasion arabe et il engendra le plus hideux despotisme que l'on puisse concevoir. Sous leur apparente bonhomie, les califes arabes quoique plus accessibles à leurs sujets, n'en furent pas moins des êtres de basse tyrannie. En passant aux mains des Turcs l'Islamisme ne pouvait guère s'amender. Outre qu'ils étaient des hommes autoritaires et exclusifs, les Turcs devaient contracter fatalement, dans les longues luttes qu'ils eurent à soutenir contre les chrétiens, des habitudes d'intolérance politique et d'extermination dont ils ont quelque peine à se défaire.

Les commentateurs du Coran, presque tous arabes, leur ont inculqué leurs principes d'intransigeance qu'ils ont un peu adoucis, il est vrai, par leur bysantisme et leur contact avec la civilisation européenne, mais non au point d'en effacer, surtout au sein des classes populaires, la rudesse et les aspérités. Ils sont restés au fond des fanatiques endurcis, même lorsqu'ils paraissent avoir renoncé aux pratiques de leur culte.

D'autre part, le despotisme de leurs chefs s'exerçant sur eux d'une manière incessante et continue, ils ont su, du moins dans les hautes sphères de la société, le faire tourner à leur avantage en formant cette oligarchie qui, si elle se laisse parfois opprimer, opprime à son tour les autres, tantôt avec une violence inouïe, témoins les affreux massacres qui ensanglantent périodiquement l'empire, tantôt avec une grande habileté et une hypocrisie consommée, s'inspirant à la fois de l'esprit d'ostracisme dont la race turque semble imprégnée et de l'esprit de persécution, qui caractérise tous les peuples mahométans et plus particulièrement les Arabes.

Or, s'il est facile d'expliquer l'ostracisme des Turcs à l'égard des rayas, ou chrétiens, par l'antagonisme existant entre les deux religions rivales, on a quelque peine

à comprendre qu'il en soit de même lorsqu'il s'agit des musulmans soumis à leur domination.

Arabes, Syriens, Kurdes, Albanais auxquels les sultans jettent les miettes du festin, comme à une meute affamée, devraient jouir des mêmes privilèges réservés jusqu'ici aux seuls descendants de la race conquérante.

Aussi un système de gouvernement, tout différent de celui qui a existé à ce jour, s'impose-t-il aux hommes d'Etat ottomans, comme une mesure de salut public. Il faut l'inaugurer, sans la moindre hésitation, non pas seulement au profit des chrétiens, devenus une infime minorité, mais surtout au profit des races qui professent la religion islamique et qui ont été tenues systématiquement éloignées du pouvoir. Jamais, à aucune époque de leur histoire, les Ottomans ne se sont trouvés dans une situation plus périlleuse que celle qu'ils traversent aujourd'hui. Les Grecs, les Roumains, les Monténégrins, les Serbes, les Bulgares, ont secoué successivement leur joug, attendront-ils pour renoncer à leur abominable régime, que les Arabes, les Arméniens, les Kurdes, les Macédoniens et les Albanais aient complètement échappé à leur domination? Que leur restera-t-il, dans ce cas, de leur ancienne puissance, comment des esprits éclairés et des caractères nobles, il y en a parmi les Turcs, ne comprendraient-ils pas qu'à persévérer dans cette voie, la nation tout entière s'affaiblit, s'étiole, se discrédite, marche aux abîmes ?

L'heure présente est solennelle, et, puisque la nation ottomane est animée du désir de se relever de ses ruines et de renaître à une vie nouvelle, on peut espérer qu'un effort va être tenté dans ce sens, à bref délai, par la jeunesse turque, de plus en plus convaincue qu'un tel état de choses, contraire aux traditions islamiques et aux principes de la civilisation moderne, ne saurait durer

plus longtemps sans qu'un effondrement total en soit la conséquence inéluctable. L'espoir d'un relèvement de l'empire turc réside, en grande partie, dans les aspirations libérales de la nation et dans le mouvement *évolutionniste* que le parti « jeune turc » a dessiné d'une main ferme et vigoureuse sur l'horizon politique. Tous les efforts du despotisme, toute l'hostilité des vieux routiers de la politique ottomane, seront emportés par la marée montante de la liberté, dont les flots pressés envahissent déjà les différentes couches de la société turque. Comment ces aspirations se réaliseront-elles, par quel moyen l'empire ottoman, pourra-t-il assurer son salut ? Il en existe deux qu'on ne saurait séparer l'un de l'autre. Le premier consiste à fonder la liberté en rétablissant la Constitution de 1876. mais pour y parvenir il est nécessaire, avant tout, d'améliorer les conditions morales de l'existence des princes ; c'est le second moyen qui complète le premier et qui en est, en quelque sorte, le coefficient.

L'éducation des princes, voilà la réforme essentielle, la réforme capitale, sans laquelle on ne peut espérer aucune amélioration sérieuse, aucun changement notable dans l'état du pays. Il serait inutile, sinon dangereux, de recourir de nouveau aux révolutions de palais qui n'ont jamais donné à la nation que des résultats négatifs. Si le progrès de l'homme provient surtout du développement de ses idées par l'instruction qu'il reçoit, on peut dire que la prospérité d'une nation dépend de la culture intellectuelle de ses chefs et, plus particulièrement, du monarque qui tient entre ses mains ses destinées. Que si l'on veut avoir des institutions libres, il faut commencer par former des hommes libres et si l'on tient à doter le pays d'un régime constitutionnel viable, il est indispensable de convertir d'abord le souverain à ces idées en modifiant les méthodes d'éducation qui,

dans le peuple comme dans les classes les plus élevées et dans le palais, ne tendent à rien moins qu'à former des esclaves et des despotes. Pour modifier l'état moral, économique et social du pays, il est urgent de procéder en premier lieu à cette réforme bienfaisante.

Le gouvernement de l'avenir sera ce que seront les sultans, réactionnaire si le Sultan a été nourri dès sa plus tendre enfance d'idées rétrogrades, de fausses doctrines et de préjugés surannés, libéral si les éducateurs du prince ont su lui inspirer des sentiments généreux et l'amour de la justice.

Nul ne contestera que l'éducation des sultans ne soit tout à fait insuffisante, viciée qu'elle est dans son principe par la méthode suivie jusqu'à ce jour et qui fait que les enfants du peuple sont mieux élevés et plus instruits que ceux nés sur les marches du trône.

En 1890 nous écrivions ces lignes (1) : « L'une des causes et non, certes, la moins importante de la décadence de l'empire ottoman, c'est sans contredit, l'éducation donnée aux princes du sang, cette éducation notoirement insuffisante qui fait de ces princes l'instrument et le jouet d'hommes médiocres ou tarés, habitués à vivre de mensonges, de fourberies, d'abus et de pillage. Quel peut être, en effet, le caractère d'un monarque élevé dans ce milieu et dont l'âme, les pensées et les sentiments ont été façonnés de telle manière qu'il n'a d'autres impressions que celles qu'il reçoit de ceux qui l'entourent, ignorant ce qui se passe dans ses Etats, vivant d'une vie intérieure qui lui est propre, n'entendant aucun son vrai du dehors et ne connaissant pas, en un mot, l'immense et plus qu'immense avantage pour un souverain, d'être renseigné sur la situation et les besoins

(1) *Education des princes ottomans*, par l'auteur, chez Emile Lenz, éditeur à Bulle (Suisse).

de ses peuples. Il en résulte des anomalies tellement extraordinaires, tellement étranges, qu'on ne peut pas les expliquer et dès lors on les subit comme des fatalités de race ou de famille.

« Nous attachons à cette réforme le plus grand prix. Le salut de la nation en dépend. Quoi de plus juste, d'ailleurs, que les princes nés pour régner soient élevés par les soins de l'Etat d'une manière digne d'eux pour la félicité de tous ? »

Sans cette réforme tous les efforts que l'on tentera pour acclimater la liberté en Turquie échoueront par cette unique raison que le peuple turc, très attaché à ses princes, ne souffrira jamais que l'on brise ses idoles. Il se rend bien compte de leur infériorité, il déplore leurs folies, mais il veut qu'on les respecte. Il a cru jusqu'ici que l'institution du grand vizirat suffisait à protéger les intérêts essentiels de l'Etat contre les extravagances et les crimes de ses monarques. Il commence à voir que cette antique institution qui ne put, du reste, sauver ni l'empire assyrien, ni l'empire persan, ni l'empire arabe, risquerait, si elle était maintenue en son état actuel, de détruire complètement la monarchie ottomane. L'établissement d'un contrôle, pour tout dire, apparaît à tous les Ottomans comme le seul moyen efficace pour sortir l'empire turc de l'ornière et l'assimiler aux autres Etats civilisés. Les Turcs sont de plus en plus convaincus de cette vérité que, si les sultans ont besoin pour gouverner de conseillers sages et expérimentés, ces derniers doivent être soumis, à leur tour, au contrôle de la nation, qui a le droit et le devoir de leur demander compte de leur gestion, non seulement pour le bien de l'Etat, la prospérité et la grandeur de la nation, mais aussi pour la sécurité du trône.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

du Tome premier

		Pages
Préface		I
Chapitre Ier	Les Ottomans	1 à 14
Chapitre II	Osman (1281-1326)	15 à 33
Chapitre III	Orkhan (1326-1360)	34 à 53
Chapitre IV	Amurat Ier (1360-1389)	54 à 69
Chapitre V	Bajazet Ier (1389-1402)	70 à 88
Chapitre VI	Mahomet Ier (1402-1419)	89 à 104
Chapitre VII	Amurat II (1420-1451)	105 à 123
Chapitre VIII	Mahomet II (1451-1481)	124 à 150
Chapitre IX	Bajazet II (1481-1512)	151 à 163
Chapitre X	Sélim Ier (1512-1520)	164 à 178
Chapitre XI	Soliman Ier (1520-1566)	179 à 203
Chapitre XII	Sélim II (1566-1574)	204 à 212
Chapitre XIII	Amurat III (1574-1597)	213 à 223
Chapitre XIV	Mahomet III (1597-1603)	224 à 232
Chapitre XV	Ahmed Ier, Moustapha Ier, Osman II (1604-1623)	233 à 242
Chapitre XVI	Amurat IV (1623-1640)	243 à 250
Chapitre XVII	Ibrahim Ier (1640-1648)	251 à 260
Chapitre XVIII	Mahomet IV (1648-1687)	261 à 268
Chapitre XIX	Soliman II (1687-1691)	269 à 279
Chapitre XX	Ahmed II (1691-1695)	280 à 296

TABLE DES MATIÈRES

du Tome deuxième

		Pages
Chapitre Ier.....	Le Palais et la nation.....	1 à 30
Chapitre II.....	Moustapha II (1695-1703)	31 à 54
Chapitre III.....	Ahmed III (1703-1730).....	55 à 78
Chapitre IV.....	Mahmoud I (1730-1754).....	79 à 107
Chapitre V.....	Osman III (1754-1757).....	108 à 129
Chapitre VI.....	Moustapha III (1757-1774)	130 à 157
Chapitre VII.....	Abdul-Hamid Ier (1774-1787)	158 à 175
Chapitre VIII....	Sélim III (1787-1808)....	176 à 193
Chapitre IX.....	Mahmoud II (1808-1839).....	194 à 218
Chapitre X	Abdul-Méjid (1839-1861).....	219 à 253
Chapitre XI.....	Abdul-Aziz (1861-1876).....	254 à 294
CONCLUSION		295 à 300

LAVAL. — IMPRIMERIE PARISIENNE, L. BARNÉOUD & Cie.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

19 Jan 6 1 10	

LD 21A-50m-4,'60
(A9562s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

YC 47061